Catherine Merridale

LES GUERRIERS DU FROID

VIE ET MORT DES SOLDATS DE L'ARMÉE ROUGE, 1939-1945

fayard

Catherine Merridale

LES GUERRIERS DU FROID

Vie et mort des soldats de l'Armée rouge 1939-1945

traduit de l'anglais par Odile Demange

Fayard

En couverture : soldat blessé de l'infanterie de l'Armée rouge,
décembre 1941

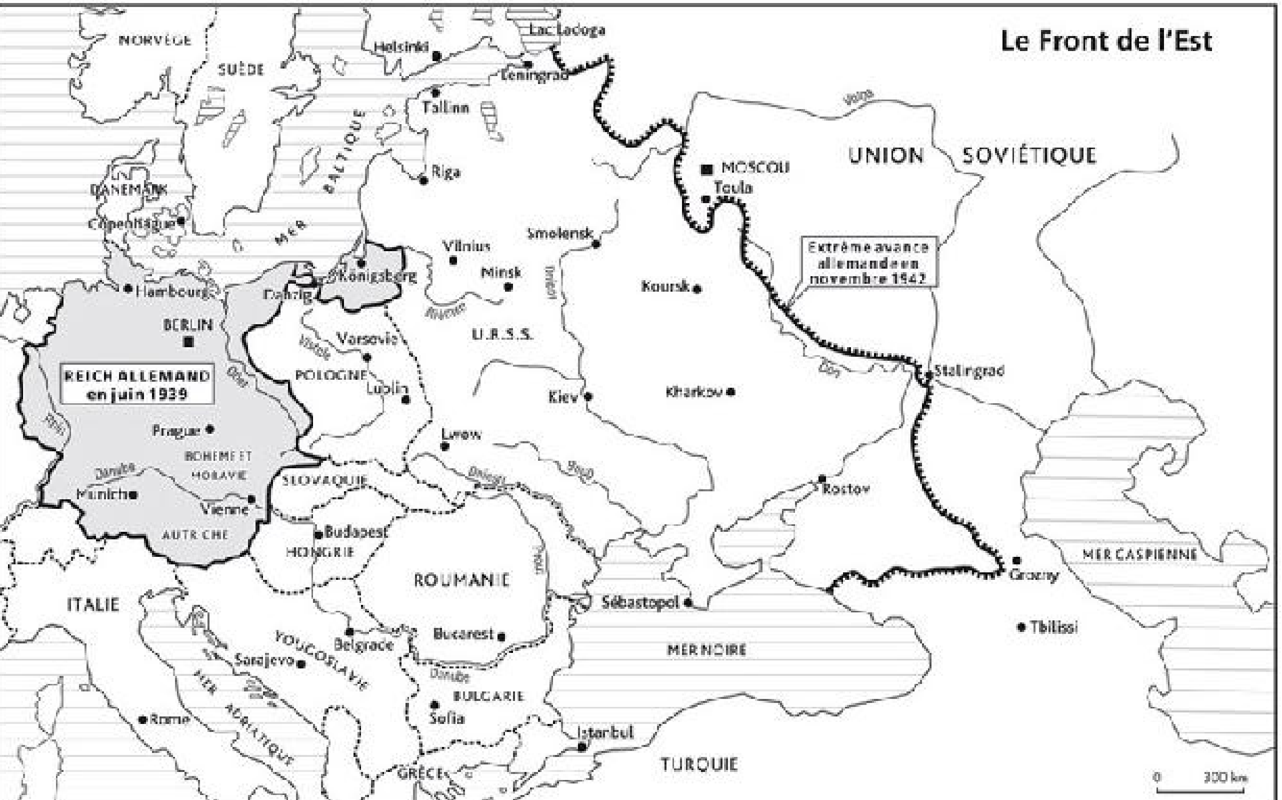
ISBN : 978-2-213-66572-6

À mon père,
Philip Merridale

Table des matières

I- Les titres en italiques sont des citations du poème d'Aleksander Blok, *Les Scythes*, publié dans une traduction anonyme dans la *Revue de Genève*, 1921. (N.d.T.)

Le Front de l'Est



Introduction

Des histoires de guerre véridiques

Il n'y a pas d'ombre à Koursk en juillet. C'est assez remarquable, car cette ville est située sur une des terres les plus fertiles de Russie, le tchernoziom, un sol noir qui s'étend au sud et à l'ouest vers l'intérieur de l'Ukraine. Ici, les peupliers poussent partout où ils trouvent de l'eau, et le long des routes qui conduisent à la ville, le compagnon blanc et la vesce violette montent à hauteur d'épaule. La région est également propice à la culture des légumes, des concombres que les Russes conservent dans du vinaigre avec de l'aneth, des choux, des pommes de terre et des courges. Les vendredis après-midi d'été, les rues se vident rapidement. Les citadins partent pour leurs datchas, ces maisons de bois appréciées par tant de Russes, et un peu partout dans les champs, on aperçoit des femmes penchées au-dessus de leurs arrosoirs. La marée s'inverse les jours de semaine. C'est la campagne qui afflue vers la ville. Il suffit de s'écarter un peu du centre pour rencontrer des vendeurs ambulants qui vantent les qualités de leurs gros cèpes, de leurs tourtes maison, de leurs œufs, de leurs concombres et de leurs pêches. Contournez la cathédrale construite au XIXe siècle pour célébrer la victoire de la Russie contre Napoléon, et vous découvrirez des enfants accroupis dans l'herbe, à côté d'un troupeau de chèvres brunes efflanquées.

Toute cette luxuriance est bannie de la place centrale. Il y a cent ans, elle était occupée par des bâtiments et des cours plantées de vigne, mais aujourd'hui, le bitume a tout recouvert. Quand j'y suis allée, la chaleur était telle que je n'ai pas eu le courage de compter mes pas – l'équivalent de deux, trois terrains de football ? –, mais une chose est sûre : cette place est hors de proportion avec les immeubles qui la bordent, et plus encore avec les habitants qui vaquent à leurs occupations. Les taxis – des véhicules soviétiques déglingués personnalisés à grand renfort d'icônes, de chapelets et de housses de sièges en fourrure synthétique – se massent à l'extrémité la plus proche de l'hôtel. Toutes les demi-heures, un vieux bus, vacillant sous son propre poids, se dirige pesamment vers

la gare, à plusieurs kilomètres de là. En revanche, tout ce qui vit fuit cet espace vide, inhospitalier. Il n'y a d'arbres que d'un côté, celui où s'ouvre le jardin public, mais ils ne dispensent aucune ombre. Il s'agit de pins bleu-gris, symétriques et épineux au toucher, si raides qu'ils pourraient être en plastique. Ils se dressent au garde-à-vous, car ce sont des plantes soviétiques, celles que l'on retrouve dans tous les lieux publics, dans toutes les villes russes. Cherchez-les près de la statue de Lénine, cherchez-les près du monument commémoratif de la guerre. À Moscou, vous les verrez rassemblés sous les murs rouge sang de la Loubianka.

Cette place centrale – qui a conservé le nom de place Rouge – a pris son aspect actuel au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Koursk est tombée aux mains de l'armée allemande en marche à l'automne 1941. Les bâtiments qui n'ont pas été détruits sous l'occupation ont été minés ou criblés de balles pendant la campagne de reconquête de la ville en février 1943. Beaucoup ont été démolis pendant un hiver particulièrement rude où l'on a manqué de combustible et de bois de chauffage. Le Vieux Koursk, un centre provincial qui abritait près de cent vingt mille habitants en 1939, a été presque entièrement rasé et les urbanistes chargés de sa reconstruction n'ont pas cherché à conserver son charme historique. À leurs yeux, la nouvelle place Rouge n'avait pas pour vocation d'être un lieu de loisir pour les habitants – lesquels n'étaient plus très nombreux, de toute manière –, mais de servir de terrain de manœuvre à une armée dont les effectifs dépasseraient toujours ceux de la population de la ville. Dans le courant de l'été 1943, plus d'un million de Soviétiques, hommes et femmes, ont pris part à une série de batailles dans la province de Koursk. Les champs vallonnés qui s'étendent vers l'Ukraine ont été le théâtre de combats où ne se jouaient pas seulement le sort de la Russie, ni même celui de l'Union soviétique, mais l'issue de la guerre européenne. Lorsque cette guerre fut achevée, le cœur de la ville provinciale a été transformé en lieu de cérémonies de dimensions tout aussi monstrueuses.

Quels que soient les critères que l'on adopte, cette guerre aura dépassé toute mesure humaine. Les chiffres eux-mêmes sont atterrants. En juin 1941, au début du conflit, près de six millions de soldats, Allemands et Soviétiques, s'apprêtaient à en découdre le long d'une ligne de front qui serpentait sur plus de mille cinq cents kilomètres à travers des marais et des forêts, des dunes littorales et des steppes[1]. Les Soviétiques avaient déjà mobilisé deux millions d'hommes supplémentaires dans les territoires situés beaucoup plus à l'est. Ils en auraient

besoin quelques semaines plus tard. Au cours des deux années à venir, au fur et à mesure de l'intensification du conflit, les deux camps lèveraient de nouvelles troupes qui viendraient nourrir des campagnes terrestres affamées de chair et de sang humains. En 1943, le nombre total d'hommes et de femmes engagés dans les combats sur le front est dépassait souvent les onze millions[2].

Les taux de pertes ont été tout aussi ahurissants. En décembre 1941, six mois après le début des hostilités, l'Armée rouge avait perdu quatre millions et demi d'hommes[3]. C'est un massacre qui défie l'imagination. Les témoins ont décrit les champs de bataille comme des paysages d'acier calciné et de cendres. La lumière de l'été finissant se posait sur les formes arrondies de têtes sans vie comme sur des pommes de terre arrachées d'un champ récemment retourné. Les Allemands firent une multitude de prisonniers. Ils n'avaient ni les gardiens, ni même les barbelés nécessaires pour enfermer les deux millions et demi de soldats de l'Armée rouge dont ils s'emparèrent au cours des cinq premiers mois[4]. Une seule campagne, la défense de Kiev, coûta aux Soviétiques près de sept cent mille hommes, morts ou disparus, en l'espace de quelques semaines[5]. À la fin de 1941, presque toute l'armée des années d'avant guerre, les soldats qui avaient partagé l'affolement de ces premières nuits du mois de juin, avait été tuée ou était prisonnière. Et ce processus se répéterait lors de la mobilisation d'une nouvelle génération qui n'enfilerait l'uniforme que pour se faire irrémédiablement massacrer, capturer ou blesser. Au total, l'Armée rouge a été exterminée et renouvelée à deux reprises au moins au cours de cette guerre. Il fallait trouver des officiers – dont les pertes s'élevaient à 35 %, soit environ quatorze fois le taux de pertes, de l'armée tsariste pendant la Première Guerre mondiale – presque aussi rapidement que des hommes[6]. En 1945, les Soviétiques disposaient de lames de rasoir grâce au prêt-bail américain, mais dans la dernière fournée d'adolescents enrôlés dans l'Armée rouge, beaucoup n'en avaient guère besoin.

La reddition n'a jamais été envisagée. Bien que les bombardiers britanniques et américains aient continué à pilonner les Allemands, les soldats de l'Armée rouge furent amèrement conscients, dès 1941, d'être la dernière grande force à combattre les armées hitlériennes sur le terrain. Ils espéraient ardemment apprendre que leurs alliés avaient ouvert un second front en France, mais ils continuaient à se battre, sachant qu'ils n'avaient pas le choix. Ce n'était pas une guerre commerciale ni territoriale. Son moteur était l'idéologie, son objectif, l'anéantissement d'un mode de vie. Une défaite aurait entraîné la fin de la

puissance soviétique, le génocide des Slaves et des Juifs. Mais cette ténacité eut un prix effroyable : le nombre total de vies soviétiques dévorées par la guerre a dépassé les vingt-sept millions. Il s'agissait majoritairement de civils, malheureuses victimes de la déportation, de la faim, de la maladie ou de la violence directe. Mais sur ce total effroyable, les pertes de l'Armée rouge – ses morts – représentaient plus de huit millions d'hommes[7]. Ce chiffre est largement supérieur à celui des soldats de tous les camps, Alliés aussi bien qu'Allemands, morts au cours de la Première Guerre mondiale et contraste avec les pertes subies par les forces britanniques et américaines entre 1939 et 1945, lesquelles s'élevèrent, pour chacun de ces deux pays, à moins d'un quart de million. L'Armée rouge, pour reprendre l'expression d'une recrue, était un « hachoir à viande ». « Ils nous appelaient, ils nous entraînaient, ils nous tuaient[8] », a expliqué un de ses camarades. Les Allemands comparaient avec dédain cette hécatombe à la production de masse[9], mais les régiments continuaient d'avancer, même lorsque le tiers du territoire soviétique fut tombé aux mains de l'ennemi. En 1945, le nombre total d'individus mobilisés dans les forces armées soviétiques depuis 1939 dépassait les trente millions[10].

L'histoire épique de cette guerre a été maintes fois racontée, mais on ignore encore largement les histoires de ces trente millions de soldats. Nous sommes relativement bien informés sur les troupes britanniques et américaines, qui ont servi d'études de cas à une grande partie de ce que nous savons du combat, de l'entraînement, du traumatisme et de la survie en temps de guerre[11]. Mais paradoxalement, s'agissant de la guerre des extrêmes qui s'est déroulée sur le front soviétique, l'essentiel de nos connaissances concerne les soldats de l'armée de Hitler[12]. Soixante ans ont passé depuis le triomphe de l'Armée rouge, et l'État pour lequel les soldats soviétiques se sont battus a été emporté à son tour, mais Ivan, le fantassin russe, l'équivalent du Tommy britannique ou du Fritz allemand, conserve tout son mystère. Pour nous, bénéficiaires de leur victoire, ces millions d'appelés soviétiques demeurent sans substance. Nous ignorons ainsi d'où ils venaient, sans parler de ce en quoi ils croyaient ou des raisons pour lesquelles ils se battaient. Nous ne savons pas non plus comment l'expérience de la guerre les a transformés, comment sa violence inhumaine a déteint sur leur propre sentiment de la vie et de la mort. Nous ignorons ce que les soldats se disaient entre eux, quelles leçons, quelles plaisanteries, quelles bribes de sagesse populaire ils échangeaient. Et nous n'avons pas la moindre idée des lieux où ils se réfugiaient en esprit, des foyers dont ils rêvaient, des êtres qu'ils aimaient et

de la façon dont ils les aimaient.

Ce n’était pas une génération comme une autre. En 1941, l’Union soviétique, un État dont l’existence remontait à 1918, avait déjà connu des violences d’une ampleur sans précédent. Les sept années qui avaient suivi 1914 avaient été marquées par une crise ininterrompue ; la guerre civile qui avait fait rage entre 1918 et 1921 s’était accompagnée de combats cruels, de pénuries généralisées touchant aussi bien le combustible que le pain et les couvertures, d’épidémies et d’un nouveau fléau que Lénine appelait la lutte des classes. La famine qui arriva dans son sillage fut, elle aussi, épouvantable à tous égards, mais dix ans plus tard, en 1932-1933, au moment où les privations alimentaires entraînèrent la mort de plus de sept millions de personnes, la grande faim de 1921 ferait l’effet, au dire d’un témoin, de « pur enfantillage[13] ». À cette date, de surcroît, la société soviétique avait été déchirée par les bouleversements du premier des nombreux plans quinquennaux de développement économique, qui avait poussé les paysans dans des fermes collectives, éliminé les opposants politiques et obligé certains citoyens à travailler comme des esclaves. Les hommes et les femmes mobilisés pour se battre en 1941 étaient les survivants d’une époque de troubles qui avait fait largement plus de quinze millions de morts en un peu plus de vingt ans[14].

« Ce n’étaient pas des gens comme les autres », affirment les vétérans. Ce jugement, que j’ai entendu formuler des dizaines de fois en Russie, sous-entend que, tel un feu purificateur, cette souffrance avait forgé une génération d’exception. Les historiens ont tendance à admettre ce point de vue, ou du moins à reconnaître une nation tout entière d’une endurance et d’une abnégation proprement stoïques. « Les explications matérielles de la victoire soviétique ne sont jamais parfaitement convaincantes », écrit Richard Overy dans son magistral ouvrage sur la guerre en Russie. « Il est difficile d’écrire l’histoire de cette guerre sans constater qu’une certaine idée de l’“âme” ou de l’“esprit” russes avait trop d’importance pour les gens ordinaires pour qu’on puisse faire une croix dessus en la taxant de pur sentimentalisme[15]. » « Le patriotisme, m’assuraient les anciens combattants, les jeunes d’aujourd’hui ne savent plus ce que c’est. » Peut-être est-ce vrai, mais peu se sont interrogés sur la motivation des soldats dont la vie avait été empoisonnée par l’État même pour lequel ils s’apprêtaient à se battre. Peu se demandent également quelles idées les futurs soldats avaient pu glaner auprès de leurs parents ou de camarades plus âgés qui avaient survécu à d’autres guerres, fait l’expérience d’autres gouvernements russes ou appris à rester en vie simplement en regardant comment d’autres

mouraient. Les histoires de ces soldats sont un tissu de paradoxes, et soixante ans de mémoire n'ont fait qu'ajouter à la confusion.

Tout cela a bien sûr fait l'objet d'une version officielle, le mythe du héros de l'Union soviétique. Vous le trouverez gravé dans la pierre de tous les monuments aux morts soviétiques, et d'innombrables chansons des années de guerre tracent son portrait. L'une de ses expressions exemplaires a été une longue poésie, l'épopée d'un soldat imaginaire, Vassili Tiorkine, qui a valu le prix Staline à son auteur, Alexandre Tvardovski, en 1944. Dans ces vers, comme dans les chansons et sur les toiles de l'époque, le soldat est un homme ordinaire idéal[16]. Simple, sain, robuste et bon, perspicace, altruiste, il ne craint pas la mort. Il ne s'appesantit presque jamais sur la face sombre de la guerre. Au contraire, il a le regard tourné vers l'avenir, vers une utopie radieuse pour laquelle il est prêt à sacrifier sa vie. S'il lui arrive de céder à l'émotion – après tout, il est humain, c'est donc inévitable –, elle est de nature larmoyante et sentimentale. Il aime que les poèmes riment, et il aime les bouleaux argentés, les jeunes filles russes et la certitude des amours simples. S'il était mort, comme tant de millions de ses semblables, ceux qu'il a aimés auraient eu du chagrin, ses camarades aussi, mais les jurons, le tabac, la puanteur ou les tripes n'auraient jamais existé. Et surtout, aucun instant de panique, aucun échec et aucun doute ne seraient venus ternir son histoire, et jamais au grand jamais personne n'aurait suggéré que cet homme aurait pu se livrer à des actes de pillage dans les villes que son armée était venue libérer.

Le poème de Tiorkine était très apprécié des soldats. Ils aimaient ses rythmes simples et sa prosodie tranquille, sa langue russe sans fioriture et son thème patriotique. Ils aimaient aussi, semble-t-il, le parti pris euphémique de sa façon d'aborder la guerre, puisqu'ils contribueraient à le pérenniser. Pendant des dizaines d'années et jusqu'à une date avancée des années 1990, les anciens combattants ont parlé et écrit comme s'ils appartenaient à une espèce à part. Ils savaient quelle image de la guerre ils affectionnaient – ou plus exactement comment ne pas compromettre la sécurité de leur mémoire, comment désamorcer l'horreur partagée – et ils ont construit leur vie de civils en suivant docilement le scénario accepté. Leurs auteurs préférés étaient des écrivains de guerre, mais aucun livre soviétique consacré à ce conflit n'a jamais évoqué les cas de panique, d'automutilation, de lâcheté ou de viol. La censure officielle, celle qui a interdit l'œuvre d'écrivains comme Vassili Grossman parce qu'il décrivait la peur des soldats, a travaillé main dans la main avec le besoin des

survivants de faire taire les vociférations de leur passé[17]. La mémoire collective a été utilisée à des fins d'apaisement, et non de réminiscence ; la génération de la guerre se rattachait au temps de sa propre jeunesse comme d'anciens scouts qui se racontent leurs histoires de camp. Les jours fériés, les anciens combattants levaient leur verre, évoquaient le souvenir de leurs compagnons puis entonnaient en chœur leurs chansons de guerre favorites, bande-son de la souffrance et du désastre mués en pathos.

J'ai entrepris d'écrire ce livre parce que j'espérais pouvoir dépasser les mythes et trouver ce qu'un autre écrivain d'une autre guerre a appelé « des histoires de guerre véridiques[18] ». Cette idée avait germé au moment où j'achevais un ouvrage différent, une étude de la mort et du deuil qui portait essentiellement sur les victimes de Staline. Ce projet m'avait conduite à discuter avec d'anciens combattants, et j'avais envie d'en savoir plus long sur les silences qui sous-tendaient leurs récits. Je souhaitais aussi explorer l'ambivalence de l'opinion qu'ils se faisaient d'eux-mêmes en tant que soldats, car si les vétérans de l'Armée rouge ont toujours été représentés en vainqueurs et continuent à se considérer comme tels, la plupart d'entre eux ont également été les victimes d'un des régimes les plus cruels des temps modernes. Ils maniaient des fusils, ils étaient autorisés à s'en servir, mais ils avaient grandi dans un monde où les citoyens vivaient à l'ombre d'une violence d'État arbitraire et humiliante, un monde qu'ils regagneraient à leur démobilisation. Leur contribution, en tant que groupe, était reconnue, mais beaucoup des choses pour lesquelles ils s'étaient battus – un gouvernement plus ouvert, par exemple, la fin de la peur – ne se réaliseraient jamais. Comment ne pas déceler une certaine ironie dans le fait que leur État leur ait inspiré un sentiment d'orgueil si puissant que peu d'entre eux furent capables de voir à quel point il les lésait ?

Ce projet a découlé tout naturellement de mon précédent ouvrage, mais comme il concernait la guerre, il m'aurait été impossible de m'y engager avant une date récente. La désagrégation de l'État du parti unique qui a accompagné l'effondrement du communisme soviétique a desserré l'emprise des récits officiels sur les esprits et permis à une plus grande diversité de souvenirs de remonter à la surface. Aujourd'hui, on peut dire – et penser – des choses qui étaient taboues du temps de la puissance soviétique. Les restrictions imposées aux chercheurs ne cessent, elles aussi, de s'alléger. Des millions de documents auxquels n'avaient pas accès les universitaires – pas plus, du même coup, que la mémoire collective soviétique – ont été déclassifiés. Ce livre n'aurait jamais pu

être écrit sans les liasses de lettres de soldats, les rapports des polices militaire et secrète, les notes internes de l'armée elle-même sur le moral des troupes. Les soldats du front n'avaient pas le droit de tenir de journal, mais certains ont ignoré le règlement et j'ai été en mesure de lire plusieurs dizaines de leurs textes, parmi lesquels des manuscrits originaux écrits au crayon. J'ai également trouvé et étudié des comptes rendus de témoins, car cette guerre s'est intégralement menée, à l'exception des derniers mois, sur le territoire soviétique, dans des villages et des fermes où des civils s'efforçaient encore de vivre. Je me suis rendue sur les sites de combats, à Koursk, par exemple, mais aussi à Sébastopol, à Kertch, Kiev, Istra, Viazma et Smolensk, et partout j'ai essayé de découvrir qui s'était battu, ce que les soldats avaient fait, ce que les habitants avaient vu. Une telle entreprise aurait été impossible du temps du régime soviétique.

Mais quelque chose d'autre avait changé, quelque chose de plus subtil et de plus fondamental que les lois sur les déplacements et les archives. À l'époque soviétique, la recherche universitaire bien-pensante ne s'intéressait pas à la guerre. Dans les années 1980, mes amis de l'université de Moscou considéraient ce sujet avec ennui – parce qu'ils étaient obligés d'en entendre parler trop fréquemment à leur goût – et horreur, une horreur principalement due à la transformation en mythe patriotique d'authentiques souvenirs de mort et de lutte. La guerre semblait appartenir à un État corrompu, idéologiquement en faillite. Comme le mobilier d'occasion vieillot de nos chambres d'étudiants exiguës, elle était trop récente pour faire partie de l'histoire, et occupait trop de place pour qu'on puisse l'éviter entièrement. Mais les générations changent, et les jeunes qui grandissent dans la Russie d'aujourd'hui n'ont jamais connu le régime soviétique. Rares sont ceux qui se souviennent encore des sinistres défilés officiels, de la piété forcée des mythes nationalistes de la guerre, et ils sont ainsi libres de poser de nouvelles questions. Un regain d'intérêt pour la guerre de l'Union soviétique, débarrassée d'une grande partie des clichés de ces cinquante dernières années, stimule de nouvelles recherches, de nouvelles discussions, de nouveaux écrits[19]. Dans certains cas, affranchis du carcan de la culture soviétique, les anciens combattants eux-mêmes ont commencé à se repencher sur leur guerre, à la repenser. Chez la plupart de ceux que j'ai rencontrés, les étagères ployaient sous le poids de volumes reliés, de nouveaux ouvrages historiques, de nouveaux Mémoires, de réimpressions de commandements ultra-secrets[20].

En 2001, alors que je venais tout juste de commencer mes recherches pour cet

ouvrage, j'ai sollicité l'autorisation de donner quelques cours d'histoire dans des établissements scolaires russes. Dans chaque classe, j'ai demandé aux élèves, des adolescents, quel sujet ils avaient le plus envie de voir traiter et d'étudier. Sans hésitation, tous ont évoqué la Seconde Guerre mondiale. « Ces vieux, a dit une jeune fille, ils étaient vraiment spéciaux. Je regrette de n'avoir pas mieux écouté ce que racontait ma grand-mère quand elle était encore en vie. » Mais les grands-parents d'autres enfants, parfois même leurs arrière-grands-parents, vivaient toujours. Les élèves ont accepté de me servir d'intermédiaires pour entrer en relation avec eux, et même de recueillir eux-mêmes plusieurs de leurs récits. Certains des témoignages qui ont contribué à donner forme à ce livre sont le fruit de cette collaboration. D'autres élèves ont mobilisé leur énergie et leur intérêt pour présenter des dissertations aux concours qu'organise depuis plusieurs années « Memorial », une association moscovite de défense des droits de l'homme. Plusieurs textes couronnés s'inspiraient d'entretiens, d'autres de recueils de lettres privées. Ensemble, ils constituent un fonds d'archives informel sur l'expérience humaine de la guerre[21].

Ce livre s'inspire également des entretiens que j'ai réalisés avec deux cents anciens combattants au total. La plupart m'ont parlé sans intermédiaire, seuls ou en compagnie d'un des assistants qui m'avaient aidée à les localiser et dont la présence les mettait plus à l'aise[22]. Il nous arrivait en effet de déceler une certaine gêne, une réserve qui tenait peut-être à mon statut d'étrangère ou à mon manque d'expérience militaire. Car être une femme n'a pas toujours été un atout. Pour éviter ces obstacles, j'ai demandé à un collègue, ancien combattant de l'armée russe et journaliste professionnel, de réaliser certaines interviews. Aleksei est retourné chez lui, à Kalouga, et a passé un été à discuter avec d'anciens soldats, dont il connaissait certains depuis son enfance. Nous avons découvert que cela ne suffisait pas à faire tomber toutes les barrières, notamment les tabous sur le sexe et la mort qui séparent la génération de la guerre de la nôtre. Nous avons également pris conscience – tous, autant que nous étions – que ces personnes désormais très âgées avaient bien du mal à se défaire du poids des années et des mythes patriotiques, d'une image de soi fabriquée sur mesure pour les soldats, en pleine guerre. Néanmoins, certains entretiens ont donné naissance à des amitiés, à des dialogues qui se sont prolongés durant plusieurs années. Des problèmes auxquels aucune source d'archives ne pouvait apporter de solution ont été résolus ou abordés différemment devant une tasse de thé, un verre de vodka ou de vin géorgien. Mais si les anciens combattants parlaient avec animation d'amour, de nourriture, de voyage, de la campagne et du temps

qu'il faisait, et s'ils évoquaient avec bonheur les amis qu'ils s'étaient faits, peu étaient capables de se replonger dans l'univers même du combat.

Cette gêne, j'allais l'apprendre, n'est pas l'apanage des soldats soviétiques. John Steinbeck, qui s'est rendu en Russie juste après la guerre, avait lui-même vu le feu. Mais il n'ignorait pas – comme presque tous les soldats qui consacrent des réflexions aux combats – qu'il est certains sujets, et la bataille plus que tout autre, qui se dérobent à la communication. Lorsqu'ils quittent le théâtre des opérations, expliquait Steinbeck, les soldats, épuisés physiquement et émotionnellement, tendent à se réfugier dans le sommeil. « Quand on se réveille et qu'on repense à ce qui s'est passé, poursuivait-il, cela se transforme déjà en rêve ou presque. On essaie de se rappeler comment c'était, et on n'y arrive pas vraiment. Les contours sont vagues dans votre mémoire. Le lendemain, le souvenir s'échappe encore plus loin, jusqu'à ce qu'il ne reste plus grand-chose… Les hommes qui livrent un combat prolongé ne sont pas des hommes normaux. Et s'ils semblent réticents par la suite, c'est peut-être qu'ils ne se souviennent plus très bien[23]. » La correspondance des soldats soviétiques et les témoignages des survivants nous le rappellent presque immanquablement. Peut-être l'absence de mémoire est-elle bénéfique en présence de certains aspects de la violence. Pour essayer de reconstituer l'univers de la guerre, j'ai exploité toutes les sources que j'ai pu trouver, du témoignage à la poésie, des rapports de police aux forêts ravagées. J'ai aussi consulté des comptes rendus de l'armée hitlérienne, car il arrive qu'un ennemi perçoive plus de choses que les combattants de l'autre camp. Mais en définitive, il est des silences qui reflètent mieux la vérité que de longues pages de prose.

Les réinterprétations de la guerre se heurtent aujourd'hui encore à une forte résistance en Russie (moins, cependant, dans les autres anciennes républiques soviétiques). La commémoration est une forme d'industrie, et un grand nombre de ses bénéficiaires n'apprécient guère qu'on les interroge sur des faits et des détails alors qu'ils sont plongés dans les préparatifs de défilés immenses et de cérémonies solennelles[24]. Le gouvernement russe a lui aussi intérêt à préserver une image positive de la guerre, car la victoire sur le fascisme demeure le plus grand exploit dont la Russie moderne puisse s'enorgueillir. D'où le peu d'encouragements que rencontrent les recherches sur ce conflit. On s'est inquiété d'éventuelles demandes de réparations ou de restitution d'œuvres d'art pillées en Europe, mais ce n'est pas le cœur du problème. La vérité est que les commémorations réconfortent les survivants et remontent le moral de la nation.

Elles permettent également de rétablir la confiance de la population dans ses forces armées en un temps où se multiplient les signes d'un déclin de la moralité et d'une crise financière croissante. Ajoutons que le secret peut devenir une habitude. Le ministère de la Défense surveille toujours jalousement son immense cité des archives à Podolsk, près de Moscou. Sans doute craint-on plus que tout la révélation de preuves systématiques de brutalité officielle, ou de lâcheté, voire de mutinerie organisée. En fait, peu importe les raisons. Pour un organisme d'État dont le pouvoir repose sur son inaccessibilité, le secret est une fin en soi.

Les autres archives, comme toujours, restent de vraies mines d'or. Il y a encore bien des documents que je n'ai pas été autorisée à consulter. Parfois, la censure était rudimentaire. Dans certains cas, les pages interdites d'un dossier étaient simplement classées à part, dans une enveloppe de papier kraft fermée par des trombones. Dans d'autres, des séries entières de dossiers étaient fermées. Les règles paraissaient fantasques. Dans certaines archives, j'ai pu prendre des notes sur les cas de désertion, mais je n'ai pas été autorisée à relever le nom des soldats coupables (et morts). Dans d'autres, les statistiques sur les affaires d'ébriété étaient inaccessibles, alors qu'ailleurs encore, j'ai pu lire tout ce que je voulais, noms compris, sur les cas d'ivresse et de désertion d'un régiment au grand complet, et le personnel s'est fait un plaisir de préparer du thé et de déballer des petits gâteaux pendant que je prenais des notes. Le ministère de la Défense est censé contrôler tous les documents concernant la période de la guerre et il est effectivement très vigilant s'agissant de ses propres fonds, mais ses règles entrent souvent en conflit avec les lois libérales sur l'accès à la documentation qui régissent les archives de la Fédération de Russie. En outre, le ministère lui-même n'exerce plus aucun contrôle direct sur ce qui se fait dans les anciens territoires soviétiques aujourd'hui détachés de la Russie.

Rechercher les traces d'Ivan, le soldat de l'Armée rouge, a exigé plus d'un voyage, évidemment, et parfois les sentiers les plus évidents avaient été délibérément barrés. Cette entreprise a également réclamé un certain effort d'imagination. Avant de me mettre en quête du véritable Ivan, j'ai dû m'assurer que ce n'était pas une image de moi-même que je recherchais. Le monde dans lequel avait vécu un jeune appelé de l'armée stalinienne était tellement étranger au mien que j'allais devoir commencer par essayer de m'approcher de ses paysages, de sa langue, de sa famille, de son éducation, de ses peurs et de ses espoirs. Un État qui, comme celui de Staline, prétendait reforger l'âme humaine avait forcément marqué tous les jeunes de son empreinte ; leur univers mental en avait été touché, sinon entièrement façonné. L'armée comptait plusieurs millions

d’hommes et ses rangs regroupaient des appelés et des volontaires, des hommes et des femmes ordinaires, ainsi que des soldats de métier. À maints égards, elle reflétait la société d’où elle était issue et sa destinée a été à l’image des forces et des faiblesses de ce monde perdu. Ce livre doit prendre en compte des documents officiels, des listes et ce qu’on pourrait appeler des récits dominants rivaux, les histoires qui ont surgi quand la fumée s’est dissipée. Mais il se fera aussi l’écho de plusieurs centaines d’histoires individuelles, celles des hommes qui ont tenu leur journal, des épistoliers compulsifs, des mémorialistes, des veuves et des orphelins, des survivants. Ma mine découragée a fait pouffer mon ami, l’archiviste de Moscou. Comme toujours, il voyait l’aspect comique d’un projet ambitieux « Tu as déjà écrit *Vie et mort* ou je ne sais quoi, m’a-t-il dit. Et voilà que tu t’es mis en tête d’écrire *Guerre et paix*. »

Les Soviétiques n’ont pas été le seul peuple à créer un mythe d’Ivan. Avec leur goût pour les étiquettes raciales, les nazis s’étaient fait leur propre image du Slave sous l’uniforme. Pour Goebbels, les soldats soviétiques étaient une « horde rouge », des sauvages à demi asiates qui menaçaient le mode de vie européen. Les services de renseignements à l’œuvre pendant la guerre avaient évidemment une approche plus scientifique. Les observateurs militaires nazis prenaient des notes en étudiant les combats, en discutant avec leurs propres hommes et en interrogeant leurs prisonniers[25]. Mais tout en admirant les équipages de chars russes, en se félicitant de l’entraînement médiocre de l’infanterie et en enviant l’indifférence des soldats russes face à la mort, les espions les plus pragmatiques ne pouvaient s’empêcher de recourir au vocabulaire de la biologie. « Les deux groupes les plus importants » de l’Armée rouge, écrivait un officier allemand, les Grands-Russes et les Ukrainiens, « ont absorbé les mêmes éléments raciaux, dont ils représentent aujourd’hui le produit. On retrouve dans ce mélange racial une faible trace de sang germanique datant de la période gothique et du Moyen Âge. Mais je considère que l’apport de sang mongol est d’une importance toute particulière[26] ».

Ces remarques ne présenteraient guère qu’un intérêt anecdotique si ce n’étaient les lecteurs qu’elles touchèrent. En effet, peu après l’effondrement du Troisième Reich, en mars 1947, certaines des analyses raciales auxquelles s’étaient livrés ses anciens officiers à propos de l’Armée rouge se retrouvèrent sous la plume de membres des services de renseignements américains. À cette date, les Soviétiques n’étaient déjà plus les alliés de la démocratie. L’étau de la

guerre froide se resserrait et les responsables politiques des États-Unis d’Amérique tenaient à en savoir davantage sur la superpuissance qu’ils affrontaient. Même les plus modestes soldats américains devaient être informés des forces et des faiblesses de l’ennemi. Pour contribuer à ce processus pédagogique, le Département américain de l’Armée prépara un opuscule intitulé *Les Méthodes de combat russes pendant la Seconde Guerre mondiale*, dont la deuxième partie décrivait « les traits distinctifs du soldat russe ».

« Les caractéristiques de ce demi-Asiatique, commence la brochure, sont étranges et contradictoires. » Les officiers nazis prisonniers avaient décidément bien fait leur travail. « Le Russe, poursuivait ce texte, est sujet à des humeurs incompréhensibles pour un Occidental ; il agit d’instinct. En tant que soldat, le Russe est primitif et modeste, il possède un courage inné, mais fait preuve d’une passivité morose quand il est en groupe. » En même temps, « ses émotions poussent le Russe à rejoindre le troupeau, ce qui lui donne sa force et son courage ». Les épreuves ne faisaient pas peur à ces êtres primitifs. La ténacité de l’Armée rouge à Stalingrad était présentée comme un effet secondaire de la culture et de ces gènes asiatiques. « Il n’est pas exagéré de dire que le soldat russe est insensible à la saison et au terrain […]. Le soldat russe n’a besoin que d’un ravitaillement personnel très limité. » Enfin, il ne fallait pas compter sur l’Armée rouge pour respecter les règles du jeu. « Les Allemands ont découvert, concluait ce résumé, qu’ils devaient se garder de la malhonnêteté et des tentatives de tromperie de la part des soldats russes isolés et des petites unités […]. Une approche imprudente a coûté la vie à plus d’un Allemand[27]. »

Ce genre de commentaires typiques de la guerre froide, tout comme leurs relents racistes, ont contribué à façonner l’image que les anglophones de la fin du XXe siècle se sont faite des membres de l’Armée rouge. La plupart des combattants déshumanisent l’ennemi. Il est beaucoup plus facile de tuer un être qui vous paraît entièrement étranger, qui a perdu toute individualité. Et la Russie a toujours été si difficile à cerner, même au cours de la brève période de quatre ans où Staline fut l’allié de la démocratie. Les soldats de l’Armée rouge étaient braves, sans doute, et constituaient « probablement la meilleure matière première du monde pour former une armée », de l’avis d’un observateur britannique, mais leur « force et [leur] ténacité étonnantes » et leur « aptitude à survivre aux privations » étaient déroutantes, même pour un allié[28].

Toute étiquette raciste mise à part, il reste vrai que les soldats soviétiques servaient une des dictatures les plus ambitieuses de l’histoire et que la majorité

d'entre eux avaient été éduqués selon ses préceptes. En ce sens, la plupart étaient plus profondément imprégnés de l'idéologie de leur régime que les soldats de la Wehrmacht ; cela faisait en effet quinze ans déjà que la propagande soviétique exerçait son emprise sur la conscience de la population au moment où Hitler prit le pouvoir à Berlin. Les citoyens soviétiques avaient également tendance à être plus coupés des influences étrangères, et rares étaient ceux (exception faite, peut-être, des anciens combattants de la Première Guerre mondiale) qui avaient eu l'occasion de voyager hors des frontières de leur pays. Ils partageaient un langage commun, une sorte de lentille faite pour présenter le monde sous les couleurs du marxisme-léninisme. Mais au-delà de ces quelques points communs, on aurait tort de penser que les soldats de l'Armée rouge constituaient une horde indifférenciée, ou même qu'ils étaient les descendants d'une race unique.

Pendant toute la durée de la guerre, les Russes ont été majoritaires au sein des forces armées soviétiques. Les Ukrainiens constituaient la deuxième nationalité par ordre d'importance, et l'Armée rouge rassemblait plusieurs dizaines d'autres groupes ethniques, des Arméniens aux Iakoutes, ainsi qu'un grand nombre d'individus qui préféraient se qualifier de « soviétiques », échappant ainsi aux catégories traditionnelles en faveur d'un nouveau type de citoyenneté[29]. On trouvait parmi les appelés des ouvriers qualifiés, des jeunes gens capables d'utiliser leurs connaissances des machines industrielles pour s'initier aisément au maniement d'un char d'assaut. Mais si ces jeunes étaient les recrues préférées de l'armée, celle-ci comptait également dans ses rangs des villageois, dont beaucoup n'avaient jamais vu de lampe électrique, sans parler d'un moteur, avant leur mobilisation. Ce serait la première fois que les recrues des régions de désert et de steppe verraient d'importants cours d'eau, et elles devraient apprendre à nager. Ce sont ces soldats-là qui se noyèrent le plus vite quand on leur ordonna de traverser les marais de Crimée ou de donner l'assaut en franchissant le Dniepr gelé.

On relevait également d'importantes variations d'âge entre les hommes. La majorité des appelés étaient nés entre 1919 et 1925, mais on mobilisa également des hommes plus âgés, dont plusieurs dizaines de milliers avaient atteint la quarantaine. Ces hommes conservaient le souvenir de la Première Guerre mondiale et de la vie sous le tsarisme. Leur mentalité et leurs attentes n'avaient rien à voir avec celles des jeunes gens frais émoulus des écoles soviétiques. Certains se rappelaient même d'autres genres d'armées. Celle des tsars avait été marquée par une hiérarchie et une discipline rigoureuses, mais dans les années

1920, ses soldats avaient vécu une brève expérience d’absence de classes, une tentative pour créer une armée du peuple affranchie de toute grandiloquence et de tout formalisme, une armée sans galons[30]. Ceux qui se souvenaient de cette période expérimentale n’éprouvaient que méfiance pour l’exercice, ils étaient vigilants et prompts à condamner (sinon à abattre) leurs jeunes officiers inexpérimentés. Il n’a jamais existé un type d’armée homogène. Au bout de quelques mois de route en compagnie d’anciens paysans, de petits escrocs, de soldats de métier, d’adolescents et de poètes en herbe à son image, un appelé, David Samoïlov, concluait qu’« un peuple ne ressemble pas à une farce toute prête pour la machine à saucisses de l’histoire […]. Une langue, une culture et un destin uniques créent des caractéristiques que beaucoup semblent partager, toutes ces choses que nous appelons caractère national. Mais en réalité, un peuple est fait d’une multiplicité de caractères[31] ».

Si la culture soviétique n’a pas été capable de produire un unique type d’homme, on pouvait avoir de bonnes raisons de penser que la guerre elle-même y parviendrait. Il est difficile de concevoir l’individualité sur la toile de fond d’un massacre industrialisé, ou même d’imaginer une sensibilité là où la fumée, la puanteur et un vacarme assourdissant engloutissaient presque tout. Déshumanisation – ou, comme le dit Omer Bartov, barbarisation –, tel est le mot qui vient à l’esprit[32]. Et pourtant ces soldats, comme tous les autres, avaient des rêves et des envies bien à eux, des ambitions qui allaient de l’avancement ou de l’adhésion au Parti communiste à une brève permission, à des chaussures neuves ou une montre allemande. Ils continuaient à envoyer des lettres à leur famille, à remarquer les changements de temps, de paysages, l’état de santé et la race des porcs des régions où ils se trouvaient. Ils se faisaient des amis, aussi, et se racontaient comment c’était chez eux, à la maison, ils roulaient des cigarettes, volaient de la vodka, acquéraient des compétences nouvelles. Le front n’était pas seulement un théâtre de morts en sursis. Paradoxalement, la guerre a offert à ceux qui y ont survécu un monde nouveau, des contrées qu’ils n’auraient pas vues s’ils étaient restés à la ferme. L’armée allemande a vécu un phénomène inverse, s’avançant dans un pays que les anciens ouvriers bavarois ou saxons jugèrent primitif, barbare, dépourvu d’éclairage et de chauffage, sale. Alors que certains détachements de la Wehrmacht rejoignaient le front en véhicules motorisés, en provenance de Paris, les meilleurs éléments de l’Armée rouge étaient souvent originaires de villages où voyager voulait dire marcher cinq jours pour aller à la ville. Certains des fusiliers qui mirent Berlin à sac, lampant du

cognac millésimé dans des tasses en porcelaine de Meissen, n’avaient jamais pris le train avant d’entrer dans l’armée, avant cette guerre.

Les comparaisons avec d’autres armées ne suggèrent pas seulement certaines particularités de la culture de l’Armée rouge ; elles révèlent aussi des aspects que les sources soviétiques ne mettraient pas en avant. Une question qu’aucun auteur né dans l’univers de Staline n’aurait jamais eu l’idée de poser était ce qui incitait les soldats soviétiques, quels qu’ils fussent, à se battre. La motivation au combat tout comme le caractère national constituent en revanche des sujets qui ont préoccupé les experts militaires américains des années 1950. D’où la naissance d’une théorie sur la loyauté du petit groupe, l’idée qu’au combat, les hommes donnent le meilleur d’eux-mêmes s’ils ont des « copains », des « groupes primaires » qui, contrairement à l’idéologie ou à la religion, leur inspirent un amour authentique[33]. Cette idée a fini par générer de nouvelles politiques de formation et d’utilisation des réservistes, et est devenue une vérité établie tant pour les sociologues que pour les hommes politiques. Mais l’Armée rouge n’entre pas facilement dans ce moule. Certes, les bataillons s’entraînaient ensemble derrière les lignes chaque fois qu’ils étaient rejoints par de nouveaux réservistes ; telle était du moins la théorie. Cependant, quand les taux de pertes étaient élevés, quand la durée de service moyenne sur le front d’un fantassin, s’il n’était pas mort ou gravement estropié avant, était de trois semaines, il était rare que les petits groupes durent longtemps.

La Wehrmacht connaissait, elle aussi, des taux de pertes élevés, et on a longtemps pensé que sur les lignes allemandes, la cohésion des groupes primaires était remplacée par l’idéologie d’une part, la crainte de l’autre[34]. La peur n’était pas non plus étrangère à l’Armée rouge, bien qu’au début, les soldats aient été plus effrayés par les canons allemands que par leurs propres officiers, ce qui paralysait leur capacité de combat[35]. L’idéologie jouait également un rôle central dans la vie des soldats soviétiques. Ils avaient été éduqués à ne pas se considérer uniquement comme des citoyens en uniforme, mais comme l’avant-garde déterminée de la révolution, le fer de lance d’une guerre juste. Il n’en reste pas moins difficile de savoir si l’idéologie réussissait vraiment à les motiver ou si elle heurtait ou égratignait des loyautés plus anciennes, dont la religion et les traditions du nationalisme. La rhétorique communiste a pu alimenter une certaine ardeur, mais elle n’était pas acceptée par tous. Pas plus que la divinisation de Staline. Dans les années 1930, les Soviétiques avaient constamment sous les yeux le nom du dirigeant suprême qui ressortait en

majuscules dans les brochures, les journaux et sur les affiches. Son visage apparaissait également sur les publications des années de guerre, et son nom figurait sur les banderoles peintes tendues entre des bouleaux pour sanctifier les lieux de rassemblement en plein air des soldats. Mais de là à interpréter l'omniprésence de Staline comme l'expression d'une allégeance, il y a une différence – du moins, il y en avait pour les soldats du front. « Dans les tranchées, pour être honnête, écrirait plus tard le poète Iouri Belach, la dernière chose que nous avions en tête, c'était Staline[36]. »

Dans une certaine mesure, l'entraînement créait la confiance là où l'idéologie n'avait pas su convaincre ni réconforter. En 1941, les appelés soviétiques affrontèrent la force armée la plus professionnelle que l'on n'ait jamais vue sur le continent européen. En 1945, ils en avaient triomphé. Entre ces deux dates, on a assisté à une véritable révolution dans la préparation des soldats de l'Armée rouge, dans la réflexion militaire, l'utilisation et le déploiement de la technologie, et dans les relations entre armée et politique. Ces changements, une des clés de la victoire soviétique, ont affecté la vie de tous les soldats et ils sont nombreux à les avoir évoqués par écrit ou oralement. Certains jugeaient cette évolution agaçante, surtout quand, en raison de la fascination soviétique pour les modes de gestion à l'américaine, les méthodes utilisées avaient tout de la préparation au travail à la chaîne. Mais le vent avait tourné, Stalingrad avait tenu bon, et les progrès enregistrés par l'Armée rouge au cours des deux années suivantes suggéraient que ses méthodes d'entraînement étaient de plus en plus efficaces. On peut se demander à quel point elles ressemblaient aux méthodes allemandes, quelles leçons les deux camps tirèrent de leur observation réciproque. Et l'on peut également s'interroger sur la place de la rhétorique du Parti, de la foi communiste, dans ce domaine éminemment technique.

Demeure un problème sur lequel presque toutes les sources soviétiques gardent le silence. Dans l'Armée rouge, les traumatismes ont été presque invisibles[37]. Les bouleversements de la vie familiale des soldats provoqués par la guerre étaient eux-mêmes rarement évoqués, mais le choc et la détresse générale que les hommes vécurent sur le front étaient largement tabous. Il n'a sans doute guère existé de champs de bataille plus effroyables que Stalingrad, Kertch ou Prokhorovka, ni de spectacles plus perturbants que les premières images des exterminations de masse, à Babi Yar, Maïdanek ou Auschwitz. Mais les comptes rendus officiels ne disent pas un mot du traumatisme, du stress des combats, ni même de la dépression. Les rapports médicaux de l'époque font rarement

mention de troubles mentaux, même parmi les soldats. Ceux-ci hantent pourtant les rapports hospitaliers de l’après-guerre sous les traits d’affections cardiaques, d’hypertension ou de désordres gastriques, sans attirer une attention particulière. La question est moins de savoir si les soldats de l’Armée rouge ont souffert de stress que de comprendre l’image qu’ils s’en faisaient et comment ils y ont fait face.

S’ajoute à toutes ces questions le problème à plus long terme de leur réadaptation à la paix. En l’espace de quatre courtes années, les appelés de l’Armée rouge s’étaient transformés en soldats professionnels, en combattants aguerris, en conquérants. Ces qualités ne trouveraient guère d’emploi du vivant de Staline. Le retour à la vie civile pouvait être aussi déroutant que les premières semaines, oubliées depuis longtemps, que les soldats avaient passées sous l’uniforme. Pour beaucoup, le désarroi allait rester une constante de leur vie pendant des dizaines d’années. Ce processus de réadaptation pouvait englober des problèmes familiaux, la pauvreté, la dépression, l’alcoolisme, le crime violent. Peut-être la victoire ultime des survivants devrait-elle être mesurée, dans leur vieillesse, à l’aune de leurs réalisations dans le domaine de la vie ordinaire, de leur faculté à partager du thé et des douceurs, des photos de leurs petits-enfants, des tomates du potager de leur datcha. Ce triomphe, le moins spectaculaire mais le plus durable, fait partie de la singularité de cette génération.

Un vendredi après-midi de la mi-juillet, nous sommes invitées, mon assistante Macha Bélova et moi, à prendre le thé. Nous avons travaillé dans les archives locales de Koursk, où nous avons parcouru des textes sur le chaos qui s’est abattu sur cette province lorsque la ligne de front s’en est approchée, en 1943. L’histoire que racontent les documents est confuse. La progression de l’armée faisait l’effet d’une libération, mais tous n’appréciaient pas de voir débarquer des soldats qui mettaient les maisons sens dessus dessous pour trouver à manger ou réclamaient des chevaux pour tirer leurs canons. S’y ajoutaient, dans la rue, les risques de bombardement, mais aussi de pillage et d’agression, sans parler du danger des mines qui pouvaient exploser. Quand on a passé neuf heures à consulter ce genre de documents, c’est la guerre qui paraît réelle et l’après-midi paisible fait l’effet d’un rêve ; il faut toujours un moment pour reprendre pied dans la vie. Mais cette gravité tend à se dissiper dès qu’on quitte les lieux. Le bâtiment où nous nous rendons se trouve dans une cour ombragée par des

platanes. Les fenêtres sont ouvertes à tous les étages, du linge sèche, d'autres abritent des plants de tomates ou des marguerites dans des bacs en plastique. Un homme en survêtement répare sa voiture. Un autre le regarde, crachant des cosses de graines de tournesol à ses pieds. La dame que nous sommes venues voir nous attend près de l'escalier. Nous retirons nos chaussures sur le seuil et longeons le couloir jusqu'au salon.

Valéria Mikhaïlovna est née près de Koursk en 1932. Cette villageoise, fille de paysans, parle un mélange de russe et d'ukrainien avec un accent guttural qui lui fait avaler les consonnes. « C'était affreux, répète-t-elle, terrifiant. Que Dieu me garde ! Mes chères petites, mes bonnes petites, que vous dire de cette terrible guerre ? » Assise sur un tabouret bas en face de nous, elle se met à se balancer d'avant en arrière en commençant son récit. « Ils sont arrivés, je ne sais plus quand. Il y avait des chars, et les chars sont passés, et il y avait des avions, des avions allemands, et puis nos avions. Le ciel était tout noir. Dieu me garde ! Les chars étaient en feu, ils brûlaient. Et les bombes volaient. Les combats faisaient rage, les combats. J'avais neuf ans. Les gens pleuraient, tout le monde pleurait, ma mère pleurait. Mes chères petites. » Elle se balance, elle sourit, puis son visage redevient grave. « Il y avait des corps allongés partout. Notre situation était si mauvaise, si mauvaise. Il y avait des prisonniers de guerre. Notre père s'était fait prendre, il était prisonnier de guerre. Ma mère était encore jeune et jolie, c'était terrible. Vous ne pouvez pas imaginer. Il faisait froid. Je me rappelle qu'il y avait de la glace. Ils ont conduit les soldats blessés dans notre grange. Et tous les soldats blessés pleuraient : “Laissez-nous mourir, laissez-nous mourir.” Ils les ont mis dans notre grange. Et puis, mes chères petites, ils sont venus et ont pris les vêtements des morts. Leurs chemises et leurs manteaux. Il les ont pris et les ont enfilés. Sans même les laver ni rien. Dieu me garde ! »

Valéria Mikhaïlovna n'est pas riche, mais elle a l'électricité et le gaz et possède une télévision en noir et blanc qui reste probablement allumée presque en continu. Elle a un emploi aussi ; elle ne vit pas isolée dans une cabane au fond des bois. Mais quand elle se met à parler, les mots sortent de sa bouche avec l'authentique cadence du village, du village paysan d'il y a un siècle. « Les catastrophes vous tombent dessus sans prévenir, les gens souffrent, Dieu me garde. » Le récit se déroule en vers non rimés, ponctués par ce refrain – « mes bonnes petites », « mes chères petites », « Dieu me garde » ! Les mères des jeunes gens qui ont combattu Napoléon parlaient certainement sur le même rythme, tissant la trame de leurs récits sur une chaîne de répétitions. Comme les

leurs, cette fable fait la part du destin, elle désigne les bons et les méchants, elle accumule les détails pour prêter plus de substance à ses vérités. Les soldats autrichiens étaient de braves types, gentils. Les Finlandais étaient les pires. Même les Allemands avaient peur d'eux. Les Allemands avaient horreur du froid, « mes chères petites ». Horreur de l'hiver, ils en avaient peur. Quand il faisait chaud, ils aimaient bien aller chercher des œufs, ils aimaient les œufs et beaucoup de lait. Mais les Allemands, « ils nous ont bombardés, ils ont brûlé nos maisons, nous avons vécu deux ans avec eux. C'était très effrayant ».

Le visage de Valéria Mikhaïlovna exprime tout le souci qu'elle se fait pour nous. Elle veut que nous comprenions, que nous obtenions ce que nous sommes venues chercher. Elle a déjà raconté cette histoire maintes fois, mais elle ne ménage pas ses efforts pour la rendre vivante. Impossible de dire quelle part de son récit repose sur ses propres souvenirs, et quelle part s'inspire du folklore local. Mais vient un moment où le rythme s'interrompt, où toutes les années vécues, toutes les histoires racontées par la suite s'évanouissent : elle est dans la cabane de sa mère, près de la porte. Je lui ai demandé de nous parler du moment où l'Armée rouge a repris le village. « Nous habitions près d'un pont, a-t-elle commencé. Les Allemands l'ont fait sauter parce qu'ils battaient en retraite. Nous les avons regardés passer, passer. Ils battaient en retraite depuis Voronèje. Ils ont tout pris. Ils ont pris nos provisions, nos casseroles. » Elle s'est interrompue un instant. « Nous n'attendions pas les nôtres. On a frappé à la porte. Maman a dit que c'était sûrement un genre d'Allemand. Mais c'était un des nôtres… » Valéria Mikhaïlovna s'est mise à pleurer, elle sourit en même temps, les bras croisés sur sa poitrine, serrant ses épaules de ses deux mains et secouant la tête, désolée de ne pas pouvoir poursuivre. « Il m'a soulevée de terre. C'était l'un des nôtres. Ils sont arrivés, ils ont frappé à notre porte. Ils m'ont soulevée de terre. Ils frappaient à la porte et ils disaient : “Nous sommes venus…” »

« Je pleure chaque fois que je pense à eux, m'a-t-elle dit plus tard, pendant que nous prenions le thé. C'étaient les nôtres. Je n'arrivais pas à le croire. » La petite fille a sans doute pleuré en 1943. Mais, comme elle l'a expliqué, « ils ne pouvaient pas rester, bien sûr ». Les libérateurs étaient en marche, et il ne lui restait qu'une image, conservée au fond de sa mémoire, un soldat de son camp, sur le seuil. Soixante années de propagande ont déformé les histoires plus grandioses de la guerre, mais la joie de la petite Valia de onze ans ne peut pas avoir été falsifiée. Quand j'écoute l'enregistrement de son récit, c'est tout juste si je n'entends pas le frottement des lourdes bottes, les voix graves, la langue russe

parlée sans crainte. Les hommes qu'elle a si habilement évoqués pour moi ne sont plus des paysans ordinaires. Son récit les fait ressembler aux héros d'une épopée russe.

« Il n'y a pas grand-chose pour nous là-dedans, a murmuré Macha sur le chemin du retour. Elle a été adorable, mais il faut bien avouer qu'elle n'a pas vu grand-chose. » Par rapport à d'autres entretiens que nous avions enregistrés, elle avait raison. Le matin même, nous avions passé une heure à tout organiser pour pouvoir aller écouter les souvenirs d'anciens combattants locaux, dont l'un ou l'autre auraient pu avoir connu le soldat qui avait frappé à la porte de Valéria en 1943. Nous en avions entendu d'autres décrire le jour de leur mobilisation, comment s'était passée leur formation, leurs premiers combats, les soldats allemands qu'ils avaient tués. Quelques jours plus tôt, à Prokhorovka, site de la bataille de chars la plus acharnée de toute la guerre, un ancien soldat nous avait confié la terreur qui s'était emparée de lui au moment où les champs de blé mûrissants s'étaient embrasés autour de lui et où l'horizon avait littéralement explosé en flammes. Valéria Mikhaïlovna était plus jeune que la plupart des anciens combattants, elle n'avait pas été soldat, et c'était une femme.

Ce n'est qu'en repensant à cette interview cette nuit-là que j'ai compris combien, en réalité, elle avait été essentielle. Sans elle, en fait, tout ce que les anciens combattants nous avaient raconté était privé de son contexte réel. Car la plupart des soldats que la jeune Valéria avait connus étaient issus de son monde. Près des trois quarts des membres de l'infanterie soviétique de la Seconde Guerre mondiale étaient d'origine paysanne. Leurs horizons n'avaient pas été plus vastes que celui de Valéria Mikhaïlovna, leur univers mental était aussi étroitement borné par Dieu et par la terre. Le récit de leur existence aurait très bien pu être tout aussi répétitif : cycles de récoltes, hiver, mort et épreuves ; les principaux événements imposés, échappant à leur pouvoir. Mais l'armée les avait mobilisés, et leur monde avait définitivement changé.

Pour beaucoup, c'était une blessure mutilante ou la mort qui les attendaient. Pourtant, le récit de cette guerre ne s'arrête pas là. Le paradoxe fait froid dans le dos, mais il n'en est pas moins vrai que s'ils survivaient, les fantassins du camp soviétique pouvaient en toute sincérité parler de progrès. Ceux qui échapperaient à la mort rencontreraient des étrangers : Allemands, Italiens, Polonais, Roumains, Hongrois, Finlandais et même, éventuellement, Américains. Ils combattraient aux côtés de citoyens soviétiques qui ne parlaient pas leur langue, le russe, et dont certains, les musulmans, invoquaient Allah et non Staline avant

de marcher au combat. Ils découvriraient et manipuleraient de nouvelles machines ; apprendraient à tirer, à conduire, à démonter de gros canons et des chars d'assaut. Ils deviendraient aussi des spécialistes du marché noir et de la débrouille. Entrant dans le monde bourgeois en conquérants, ils dévoreraient leur viande dans sa porcelaine fine, boiraient son tokay suave jusqu'à tomber raides, forceraient ses femmes à accueillir leurs corps d'hommes. À la fin de la guerre, ils auraient acquis un certain sentiment de leur valeur. Mais à leur arrivée dans des villages comme celui de Valéria, si proches de leurs propres foyers perdus, de leurs maisons, des années de paix, ils auront certainement senti l'ampleur de la transformation, la distance que chacun d'entre eux avait parcourue depuis qu'ils avaient été appelés sous les drapeaux.

Ceux qui les accueillaient avaient connu leur comptant de violence, eux aussi. L'occupation allemande fut bien pire que l'image qu'en donnent les souvenirs de Valéria. Jusque dans les villages, des communistes et des Juifs furent pendus, des femmes violées, et les hommes – les rares hommes encore présents – obligés d'aller travailler comme esclaves dans le Reich de Hitler. L'Armée rouge les libérerait tous de ces épreuves, mais elle ne serait pas avare d'exigences, elle non plus, évacuant de force les habitants des secteurs du front, réquisitionnant de la nourriture et des biens précieux, détruisant les récoltes et les bâtiments. Les survivants le savaient, et les archives contiennent des documents qui témoignent de conflits civils, de crimes, de colère. Mais l'émotion qui a étreint Valéria lorsqu'elle a aperçu ce grand Russe sur le seuil de sa maison n'était pas le produit, fût-il rétrospectif, de la propagande. Elle reflétait un espoir, un acte de foi, la loyauté qui liait les Russes aux leurs, une reconnaissance qui embrase encore le cœur de nombreux vétérans.

Valéria Mikhaïlovna n'a jamais voyagé. Sa scolarité a été interrompue par la guerre et elle n'a pas pu l'achever, car elle est restée dans la province où elle était née. Le régime soviétique sous lequel elle a vécu sa vie d'adulte ne prodiguait guère d'informations à ses citoyens. C'est aujourd'hui une vieille dame, qui n'a jamais pu acheter ni lire les revues sur papier glacé qui s'étalent en devanture des librairies de la nouvelle Russie. Les étrangers lui inspirent la même curiosité, le même sentiment d'exotisme peut-être qu'à un nouveau soldat de 1943. « Parlez-moi de l'Angleterre », m'a-t-elle demandé. Je ne savais pas trop si elle voulait des renseignements sur Tony Blair, ou discuter, comme de nombreux anciens combattants, de la guerre en Irak. « Avez-vous une mer ? » Je lui ai expliqué que l'Angleterre faisait partie d'un groupe d'îles et que nous avions plusieurs mers. « Mais dites-moi, a-t-elle poursuivi, souriant

chaleureusement devant sa tasse de thé, avez-vous suffisamment à manger en Angleterre ? Pouvez-vous vous procurer tout ce dont vous avez besoin ? » Elle a tenu à me faire un petit paquet avec du pain et des concombres. C’est l’usage quand quelqu’un part en voyage.

1

Marcher d’un pas révolutionnaire

Quand les gens s’attendent à la guerre, ils essaient toujours d’imaginer à quoi elle ressemblera, même si les histoires qu’ils inventent correspondent rarement à la réalité. L’idée du retour, de l’anéantissement de l’ennemi, tout comme le mythe voulant que tout sera fini avant Noël servent à nourrir un climat de confiance, d’optimisme même, en des heures où il serait plus naturel de broyer du noir. En 1938, lorsque la perspective d’une guerre de grande envergure se précisa, les citoyens de l’empire de Staline, comme tous les Européens, cherchèrent à apaiser leurs craintes à l’aide de récits réconfortants. La vision soviétique du conflit à venir allait soutenir une génération de volontaires pendant les années de guerre, mais ces images avaient été délibérément créées par une clique de dirigeants que leur idéologie avait poussés sur la voie d’une conflagration. Le moyen de communication privilégié était le cinéma. La lutte épique entre utopie et passéisme se livrait en images émouvantes, en noir et blanc. Une musique poignante ajoutait à la tension. À d’autres moments, en ouvrant le journal, la population soviétique découvrait des colonnes de reportages diplomatiques de mauvais augure ; le pays s’apprêtait à se battre. Mais malgré le caractère menaçant des nouvelles que lisaient les citoyens, les films qu’on leur présentait étaient destinés à les convaincre que le triomphe de l’Armée rouge, l’avant-garde du peuple, ne faisait aucun doute.

La plus grande épopée de l’époque a été *Alexandre Nevski* de Sergueï Eisenstein, une parabole antifasciste retraçant une victoire russe sur des envahisseurs germaniques. Bien que situé au XIIIe siècle, du temps des princes slaves et des chevaliers Teutoniques, le spectacle d’Eisenstein, sorti sur les écrans en 1938, faisait directement allusion à la politique des années 1930, au point même d’ajouter des croix gammées sur certains boucliers et étendards teutoniques. Le message était limpide pour le public soviétique, habitué à saisir toutes les nuances de la propagande d’État. Pourtant, malgré ses discours délibérément moralisateurs, ce film, accompagné d’une partition musicale signée

Sergueï Prokofiev, resterait un classique du cinéma soviétique. Des productions de moindre qualité sur des thèmes comparables ont moins bien résisté à l'épreuve du temps, mais dans les années 1930, leurs spectateurs étaient aux anges. En apparence du moins, *Alexandre Nevski* se déroulait dans un passé reculé. Pour les cinéphiles qui préféraient se tourner vers l'avenir, un autre film, *Si demain c'est la guerre* d'Efim Dzigan, sorti lui aussi en 1938, prédisait la victoire de la Russie face à une autre invasion, celle-là même qui empêchait les gens de dormir la nuit.

Efim Dzigan cherchait à rassurer ses compatriotes. Ce film devait son efficacité à un mélange d'événements fictifs et d'extraits d'actualités filmées, des séquences documentaires venant s'insérer dans le déroulement d'une victoire facile purement imaginaire. Le message – résolu et stoïque, mais également plein d'espoir – était renforcé par la répétition d'un refrain sur des paroles de Vassili Lébédev-Koumatch, un auteur de chansons très populaire[38]. *Si demain c'est la guerre* faisait vibrer une corde tellement sensible chez les spectateurs soviétiques qu'ils continuèrent à aller le voir tandis que la vraie guerre avait déjà commencé. Lorsque l'hiver 1941 arriva, l'envahisseur occupait le tiers du territoire soviétique. Les avions qui vrombissaient sur l'écran noir et blanc de Dzigan avaient été détruits, les chars incendiés, les vaillants soldats parqués dans des camps de prisonniers. Personne ne pouvait plus rêver que ce conflit serait bientôt terminé. Cet hiver-là, le public qui s'entassait dans de vieilles salles de classe et dans des cabanes vides comptait dans ses rangs des évacués d'Ukraine et de Smolensk, des gens dont les foyers se trouvaient désormais aux mains des Allemands. Blottis les uns contre les autres pour se tenir chaud, ils attendaient patiemment qu'on ait fini de remonter la dynamo. Ce qui n'empêchait pas le charme d'opérer[39], c'est que ce film ne parlait pas seulement de lutte armée, mais de foi. Cette foi, et les images qui la nourrissaient, faisaient partie de la substance même des générations appelées à endurer le plus fort de la guerre de Russie. Au cours des terribles années à venir, les gens fredonneraient la musique de ce film pour se remonter le moral. Lorsqu'ils marcheraient à travers la steppe poussiéreuse, qu'ils gratteraient les cordes d'une guitare à la lumière d'un feu de camp, les soldats entonneraient souvent la chanson de Lébédev-Koumatch.

La première scène du film a pour cadre une fête foraine, située sans doute dans le parc Gorki, le Parc central de culture et de détente de Moscou, ouvert depuis peu. On aperçoit au loin les tours du Kremlin, surmontées d'étoiles électriques étincelantes. C'est la nuit, mais une atmosphère joyeuse a envahi la

ville, avec des grandes roues, des feux d'artifice et des jeunes qui flânent, cornets de glace à la main ; le paradis socialiste, un lieu de loisirs bien mérités, de couples heureux, de nourriture aux couleurs vives. Le règne d'une aimable innocence, sans crime, sans sexe, sans péché. Dans ce pays, Staline et ses fidèles collaborateurs assument tous les soucis afin que les enfants de la révolution puissent être libres. Mais cette liberté est menacée. La caméra quitte la fête pour rejoindre la frontière soviétique, où les soldats fascistes grimpent dans des chars comme des fourmis. Ils ne risquent pas d'inspirer la moindre sympathie, montrés en pitres grotesques, à cent lieues du scélérat séducteur. Leurs officiers arborent de grosses moustaches, l'air pontifiant, ils marchent les jambes arquées comme des cow-boys. Les fantassins rampent, les aviateurs sont voûtés. D'un bout à l'autre du film, ils parlent allemand, mais ils évoquent davantage des Prussiens de livre d'images que des nazis en bottes de cuir. Même les croix gammées qui ornent leurs casques et leurs cols sont un peu excentriques. C'est du fascisme de bande dessinée, sans rien d'authentique.

L'invasion a lieu de nuit. Elle pourrait être effrayante et nous avons quelques raisons de nous inquiéter pour la robuste jeune femme qui prépare la soupe tout près du front. Mais les gardes frontières tiennent l'agresseur en échec. Notre ménagère rejoint les hommes, abandonnant son tablier pour prendre place dans la rangée d'artilleurs compétents, ce qui prouve qu'aucune tâche n'est impossible pour les patriotes. Malheureusement, ce n'est que le début d'une série d'attaques perfides. La suivante vient du ciel. Les biplans fascistes vrombissent, menaçants, pourtant le danger est jugulé une deuxième fois. Des avions soviétiques, une flotte d'appareils flambant neufs, prennent l'air et à cet instant, le public est censé identifier les as qui se sont précipités pour les piloter. Il y a Babouchkine, héros d'une mission de secours dans l'Arctique plusieurs années auparavant, ainsi que Vodopianov et Gromov, vedettes de l'aviation, dont les noms barrent l'écran pour ceux qui ne reconnaîtraient pas immédiatement leurs visages. Les années 1930 étaient le temps des héros, et les pilotes formaient une véritable élite. Dans une scène dont l'ironie n'apparaîtrait que trois ans plus tard, en juin et juillet 1941, au moment des attaques dévastatrices de la Luftwaffe, les fameux as mènent des opérations audacieuses jusque dans la tanière des fascistes, clouant l'aviation ennemie au sol et regagnant leur base sans avoir enregistré la moindre perte.

Place maintenant à l'Armée rouge. Les volontaires affluent des quatre coins du territoire soviétique. Un vieillard à barbe grise fait la queue devant le centre de recrutement. Il s'est battu contre Denikine, le général blanc, pendant la guerre

civile et brûle d’en découdre à nouveau avec l’ennemi. Il brandit le poing vers l’écran, nous jurant que l’ennemi « se souviendra de ce qui s’est passé la dernière fois ». Les fascistes, comme les Blancs, sont devenus les ennemis jurés de tous les citoyens capables de réfléchir. Tous, pourtant, ne sont pas aptes à se battre, et nous apprenons alors qu’être envoyé au front est un privilège. Certaines femmes resteront chez elles, elles aussi, mais d’autres, tout aussi entraînées et résolues que les hommes, se mettent en rangs, en uniforme, mâchoire serrée, prêtes à accomplir des exploits. Les Russes ne sont pas les seuls à se présenter au bureau de recrutement. Le commissaire à la Défense, Kliment Vorochilov, surgit en grand uniforme et s’adresse aux peuples de l’Est, aux Ouzbeks en particulier. Des durs à cuire coiffés de chapeaux en peau de mouton répondent immédiatement à l’appel. Le discours de Vorochilov marque un tournant général. Bientôt, les troupes soviétiques passeront à l’attaque, expulsant les fascistes de leurs tranchées. La guerre se mènera en terre ennemie, et elle s’achèvera par la victoire.

Le scénario n’est jamais plus terrifiant que cela. Chaque fois que les forces soviétiques affrontent l’armée adverse, les fascistes finissent par prendre leurs jambes à leur cou. Tous les combats ne font pas appel à un matériel sophistiqué et, de fait, la grande bataille de rigueur au cinéma emploie cavalerie et baïonnettes, mais on ne voit pas le sang couler. En fait, il n’y a qu’un blessé grave, un tankiste qui s’est enrôlé lors de la première vague de mobilisation, en même temps que son frère, et s’est lancé sur-le-champ dans l’aventure. Les hommes – accompagnés d’une jeune et jolie infirmière – passent un certain temps à circuler bruyamment dans leur char soviétique, un véhicule étonnamment spacieux dont la cabine ressemble à l’intérieur d’une caravane. On pourrait croire qu’ils partent en vacances, même au moment où leur engin s’arrête brusquement dans un grincement inquiétant. Le héros, glabre et souriant comme un jeune Cliff Richard, n’a peur de rien, c’est le moins qu’on puisse dire. Attrapant une clé qui traîne à portée de main, il se hisse hors de l’habitacle. On entend ensuite un grand bruit, le vacarme d’un homme au travail, et bien que nous ne voyions pas l’acteur, nous l’entendons siffloter la mélodie de la chanson du film pendant qu’il règle le problème. Mais voilà qu’un tir en rafales interrompt cette musique. À l’intérieur du char, le visage du frère se crispe en un masque douloureux. Suivent quelques secondes de suspense, accompagnées de violons. Nous retenons notre souffle, dans l’attente d’une tragédie. Cependant, les enfants de Staline ne pleureront pas longtemps. Le soldat a seulement été touché à la main. Une fois rentré dans la cabine et pansé par l’infirmière, il est

totalement rétabli. Tout l'équipage reprend la chanson en chœur et ils se remettent en route pour aller gagner la guerre.

L'histoire s'achève à Berlin. Les avions soviétiques arrivent en formation par vagues successives comme des oies sauvages. Ils ne lâchent pas de bombes, mais des tracts appelant la population à déposer les armes et à rejoindre la révolution socialiste prolétarienne internationale. Le message tombe à pic, car justement, un grand meeting se tient. Les travailleurs de cet autre pays s'apprêtent à rejeter les chaînes de l'esclavage capitaliste. Des slogans envahissent progressivement l'écran. La guerre, nous dit-on, entraînera la destruction du monde capitaliste. Les combats ne se dérouleront pas sur le sol soviétique. Ces messages rassurants sont appuyés par des fanfares et d'autres drapeaux. Le public sourit ; il est sauvé. Tandis que la musique s'évanouit, un nouveau slogan nous rappelle que le prix de la liberté est d'être prêt à faire la guerre. Être prêt, autrement dit, à foncer sur Berlin dans un char étincelant, à être un séduisant pilote ou une jolie infirmière, à pointer un fusil contre un homme en parfaite santé et à l'abattre sans faire couler une goutte de sang.

Le rêve d'une victoire prompte et rapide n'aurait peut-être pas eu la même force s'il s'était limité au grand écran. Et peut-être n'aurait-il pas non plus été aussi dévastateur. Le problème, en 1938, était que le fantasme avait pris le pas sur la vraie réflexion stratégique. « Une victoire décisive à un faible coût » n'était pas seulement une vision de propagandistes ; c'était l'objectif officiel de l'Armée rouge. Le scénario de Dzigan permit peut-être d'habituer les citoyens à l'idée de la guerre, mais il fut également adopté par une génération de penseurs militaires – ce qui allait être nettement moins constructif. En 1937, quand Staline remplaça ses principaux stratèges par des hommes choisis pour leurs qualités politiques et non plus militaires, c'est une nouvelle approche de la sécurité nationale qui s'imposa à Moscou. Autrefois, on avait consacré une grande partie de la planification aux stratégies défensives. Désormais, l'entraînement de l'Armée rouge se tourna tout entier vers les opérations offensives. On réduisit l'importance des plans et des manœuvres nécessaires à la défense, tout comme les premiers préparatifs d'actions de partisans en territoire soviétique[40]. L'idée que l'ennemi serait repoussé et écrasé sur son propre sol n'était pas seulement un rêve romantique ; à partir de la fin des années 1930, elle fut le trait dominant de la planification militaire stalinienne.

On aurait cru qu'un peuple tout entier était victime d'une hallucination collective. Pendant que Hitler et ses généraux entraînaient d'arrache-pied la plus

grande armée professionnelle du continent, les conseillers de Staline semblaient perdus dans leurs chimères. Quelques voix dissidentes – puissantes même – avaient eu beau se faire entendre, en 1938, les sceptiques avaient disparu dans le silence des camps de détention, des tombes secrètes. Si les bolcheviks, hurlaient les propagandistes, avaient été capables de remporter la guerre civile, de construire un barrage sur le Dniepr, de proscrire Dieu et de voler jusqu'au pôle Nord, rien évidemment ne pourrait les empêcher de tenir l'envahisseur en échec. Après tout, le courant de l'histoire, l'élan irrésistible qui poussait l'ensemble de l'humanité vers un objectif commun, allait dans leur sens. Cette illusion s'exprima dans de nombreux autres films de l'époque, dont l'un met en scène d'autres chars. Dans cette production intitulée *Les Tankistes*, le héros, un certain Karassev, reçoit l'ordre de mener un raid de reconnaissance au-delà des lignes ennemies. Mais il décide de faire plus que la mission qu'on lui a confiée. Il engage le combat contre l'ennemi hideux, paralyse plusieurs engins et poursuit sa route jusqu'à Berlin. Une fois sur place, il fait irruption au Reichstag et s'empare de Hitler en personne. « Bien joué, applaudissent ses camarades quand il rentre chez lui. Sapristi, il ne nous reste plus rien à faire[41] ! »

En 1938, les spectateurs qui venaient de voir ces films et quittaient la salle de cinéma retrouvaient la réalité de la nuit russe. Les foules en liesse et les parcs tout illuminés qu'ils avaient vus à l'écran avaient disparu. Pour rentrer chez eux, ils devaient traverser de lugubres chantiers de construction, emprunter des sentiers boueux entre de pauvres huttes paysannes ou longer des rues désertes où les réverbères n'éclairaient que quelques pâtés de maisons avant de céder la place à l'obscurité. Beaucoup regagnaient des appartements surpeuplés, où deux familles et trois générations se serraient dans une seule pièce. D'autres, les jeunes, se dirigeaient peut-être vers des dortoirs, des sortes de baraquements, où des dizaines de pensionnaires s'alignaient pour dormir. La révolution n'avait pas enrichi ces Russes. Elle n'avait même pas fait de leur pays la grande puissance industrielle qu'elle se flattait d'être, bien que la rapidité du changement fût prodigieuse. Mais ce qui les distinguait des autres travailleurs exploités qui luttaient pour survivre, c'était la conviction d'être des élus. Ils pouvaient avoir faim, être mal chaussés et s'entasser dans des taudis, ils n'allaient pas moins transformer le monde. Ils ne pouvaient que gagner. Tel était du moins le visage public de la culture soviétique.

L'État soviétique était né dans la guerre. S'il est une nation qui aurait dû

savoir à quoi ressemblait la violence, c'était bien celle-ci. Au moment de la guerre du tsar contre l'Allemagne, les soldats russes avaient payé un plus lourd tribut que ceux de tout autre État européen[42]. Lors de cette Première Guerre mondiale, la perspective de la défaite, conjuguée aux épreuves liées à l'effort de guerre, avait provoqué les émeutes de février 1917, l'explosion de colère populaire qui avait renversé le tsar et porté d'un coup un nouveau gouvernement au pouvoir. Mais il avait fallu un autre bouleversement, le coup d'État bolchevique dirigé par Lénine, pour que les troupes du tsar épuisées puissent rentrer chez elles. Le traité de Brest-Litovsk, par lequel le nouvel État abandonnait ses anciennes alliées, la Grande-Bretagne et la France, pour conclure une trêve avec l'Allemagne, apporta quelques semaines de paix au début de 1918. Les soldats qui n'avaient pas trouvé le moyen de déserter se réjouirent d'apprendre qu'ils n'avaient plus à se battre. Vint ensuite la guerre civile, un conflit qui ravagea le futur monde soviétique comme un feu dévorant, rappelant les soldats sous les drapeaux et enrôlant les spectateurs de tous âges. Sa violence, plus âpre encore que celle des combats conventionnels, n'était qu'un élément de sa cruauté. Les villes et les villages détruits furent encore dévastés par les épidémies – le typhus notamment –, tandis que les récoltes étaient perdues et que des régions entières souffraient de la famine. En 1921, quand les combats prirent fin partout hormis dans les ultimes confins de l'État émergent, la plupart des Soviétiques savaient très exactement ce qu'était la guerre.

La plus grande promesse du nouveau régime était la paix. Ce mot avait occupé une place prédominante dans la propagande bolchevique dès 1917 et il y aurait peu de choses, dans les années à venir, auxquelles le peuple soviétique aspirerait davantage. Mais les dirigeants avaient beau tenir des propos conciliants et affirmer que leur objectif à long terme n'était rien moins que l'harmonie et la fraternité, leur politique les menait à l'affrontement avec le reste du monde. Le marxisme-léninisme admettait l'inéluctabilité d'une guerre de longue durée avec le capitalisme, et si cette lutte ne pouvait que s'achever par le triomphe du communisme, nul ne croyait que l'on pourrait éviter les effusions de sang. À l'approche de la victoire ultime du communisme, expliquaient les idéologues, ses adversaires se battraient avec encore plus de détermination, s'accrochant avec l'énergie du désespoir au pouvoir et à la richesse qu'ils avaient amassée. Un conflit armé ne pouvait qu'éclater sous une forme ou une autre avant que le monde n'atteigne sa phase finale de fraternité et d'abondance. À l'intérieur du pays, il fallait encore se débarrasser de certains vestiges de ces éléments

pernicieux – capitalisme bourgeois, oppression impérialiste. L'État, instrument autoproclamé de la volonté du peuple, entreprit de les éliminer. La lutte des classes – un type de violence encore inédit – fit rage pendant les dix années suivantes. En 1938, le nombre de ses victimes avoisinait les quinze millions et l'on dénombrait autant de gens sans abri, brisés, orphelins ou endeuillés.

La perspective d'un avenir radieux et la crainte que les ennemis ne se coalisent pour empêcher son avènement ont été la carotte et le bâton de la dictature stalinienne. L'opposition à certains de ses aspects a perduré, en même temps que la dérobade cynique et le crime. Mais il ne s'agissait pas d'une tyrannie ordinaire : c'était un État qui visait à transformer la vie humaine. Dans une certaine mesure, la réaction de chacun était une question d'âge. La révolution a été un tournant déterminant, et tous ceux qui étaient liés à l'ancien monde par un intérêt quelconque ne pouvaient que se sentir menacés par les bouleversements de ce monde nouveau. Pour les gens âgés, l'angoisse et les épreuves projetaient une ombre glaciale sur l'aube du communisme, alors que les souvenirs de la guerre et de la terreur les incitaient à une vigilance prudente. Mais les jeunes – la génération qui constituerait la majorité des soldats après 1941 – avaient appris pendant toute leur enfance le langage éclatant de l'espoir. Les fractures étaient en grande partie cachées. Avant la guerre et pendant de longues années, le peuple soviétique avait été formé à travailler comme une seule entité. Chaque année, en novembre et en mai, quand le moment était venu de célébrer les gains de la révolution, des millions de gens se rassemblaient pour défiler et chanter. Le portrait de Staline, reproduit sur d'innombrables affiches et bannières, contemplait ce spectacle d'unité. En réalité, tout divisait ceux qui formeraient le noyau de l'Armée rouge et livreraient la guerre à venir – génération, classe sociale, appartenance ethnique et même opinion politique. Ce qui assurait leur cohésion, ce qui faisait d'eux une nation distincte de toutes les autres, c'était leur isolement presque absolu par rapport au monde extérieur.

Au sein de cet univers clos, la question la plus controversée aux yeux de la majorité était la transformation de la campagne. L'Union soviétique restait un pays où les quatre cinquièmes de la population étaient d'origine villageoise. Depuis plusieurs générations, les fils de paysans avaient pris leur balluchon et étaient partis à la ville chercher du travail. Mais ils laissaient souvent derrière eux une femme et des enfants et rêvaient presque tous de revenir un jour chez eux, ne fût-ce que pour y mourir. La campagne russe, ou celle d'Ukraine, du Caucase, de la steppe, représentait l'image de la patrie que tous ceux qui y étaient nés ne pouvaient que chérir. Ses traditions, imaginaient les folkloristes,

remontaient à la nuit des temps. Or, la Russie avait spectaculairement changé dès le XIXe siècle, mais c'était un fantasme réconfortant, surtout pour ceux qui travaillaient désormais sur des chantiers de construction ou dans les aciéries. Pour les paysans, leur terre, leur bétail et la prochaine récolte étaient les principales préoccupations. En 1929, toute cette économie, tout ce mode de vie serait mis sens dessus dessous.

L'agriculture paysanne, une culture dont les racines s'enfonçaient encore plus profondément que celles de la religion, devait être rationalisée, gérée plus efficacement et contrôlée, avait décrété le gouvernement soviétique. Dans le courant de l'hiver 1929-1930, des policiers et des volontaires essaimèrent dans toute la campagne pour imposer, d'en haut cette fois, une nouvelle révolution. Leur objectif était de créer des coopératives, en supprimant les fermes individuelles et en instaurant un système fondé sur le travail salarié et mécanisé. Pour donner à cette entreprise un visage plus révolutionnaire, on la présenta comme une nouvelle lutte des classes et l'on identifia ses ennemis, boucs émissaires du martyre à venir : les riches paysans, les koulaks, une catégorie sociale largement inventée à cette fin. Les koulaks allaient tout perdre : leur bétail et leur équipement, leur maison, leurs droits civils et, bien souvent, leur vie. Au printemps 1930, on frôla la guerre ouverte dans les régions rurales. Dans les années suivantes, des millions de ceux qui travaillaient dans les exploitations agricoles seraient chassés vers les villes, incapables de vivre des rations de céréales irrégulières qui leur tenaient lieu de salaires. Plusieurs millions d'autres connaîtraient la famine. En 1939, la population rurale était passée de vingt-six à dix-neuf millions de foyers[43]. On estime que parmi les hommes et les femmes qui avaient disparu de la campagne, dix millions étaient morts.

Aucune politique ne susciterait autant d'angoisse sous le régime de Staline, et aucune ne suscita pareille opposition. C'était une source d'irritation constante, malgré le peu de visibilité de ses principales victimes. Les gens qui mouraient de faim ne faisaient pas de bruit, tandis que les koulaks se voyaient contraints de s'exiler, loin des regards du public et même de l'Europe. Leur vie et leur mort dans des colonies faiblement peuplées de l'extrême nord ou de l'extrême est du pays n'avaient plus aucune réalité pour Moscou. On ne voulait même pas d'eux dans l'armée. Leurs enfants, aussi, furent d'abord considérés comme suspects. Les membres de cette deuxième génération commencèrent généralement leur service militaire en travaillant comme esclaves dans des bataillons de travaux forcés, à construire des usines et à casser des cailloux au lieu de se battre sur le

front[44]. Même parmi les paysans censés être loyaux, dans cette majorité maussade et taciturne, on rencontrait des millions de gens qui étaient loin d'approuver les kolkhozes et toutes les épreuves qu'ils avaient entraînées. Beaucoup avaient faim, beaucoup étaient épuisés par le travail, désorientés. L'État prélevant pour l'exportation un pourcentage de plus en plus important des récoltes de céréales, les familles paysannes s'éparpillèrent comme des fétus de paille. Les gens étaient contraints de vivre comme des vagabonds, se déplaçant en quête de nourriture et de travail. Quand ces fils de villageois étaient mobilisés, ils faisaient des soldats douteux. Au mieux, ils en voulaient au gouvernement arbitraire et le craignaient. Au pis, ils n'attendaient que l'occasion de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Les nouvelles coopératives survécurent. Elles résistèrent à la tempête parce que suffisamment de gens y croyaient et qu'ils y croyaient avec assez de passion pour affronter la violence déchaînée par leur fanatisme. Pendant la campagne de collectivisation, les mots rendirent, semble-t-il, les activistes de Staline aveugles à la réalité qui s'étalait sous leurs yeux. Un langage de plomb étouffait la douleur d'autrui. « Peu m'importaient les raisons pour lesquelles l'“humanité” devait être abstraite, a écrit un de ces extrémistes, le futur officier de l'Armée rouge Lev Kopélev, mais la “nécessité historique” et la “conscience de classe” devaient être concrètes[45]. » La « nécessité historique » réclamait des bandes armées et des arrestations massives. L'application de ces mesures fut confiée aux membres de la police secrète, qui comptaient dans leurs rangs de simples voyous aussi bien que des brutes professionnelles sans cœur qui avaient commencé leur carrière à l'époque tsariste. Mais leur avant-garde était composée d'authentiques enthousiastes. « Pendant le terrible printemps 1933, j'ai vu des gens mourir de faim, se rappelait Kopélev. J'ai vu des femmes et des enfants au ventre distendu devenir bleus et respirer encore, mais avec le regard vide, sans vie. Et des cadavres, des cadavres vêtus de manteaux en loques et de mauvaises bottes de feutre, des cadavres dans des cabanes de paysans […]. J'ai vu tout cela sans devenir fou ni me suicider. […] Je n'ai pas non plus perdu la foi[46]. » La nouvelle Russie avait affirmé ses droits sur l'ancienne.

Comme les troupes rouges du film de Dzigan, les forces du régime stalinien ne pouvaient que l'emporter. Dans un premier temps, les paysans, malgré leur nombre, restèrent à l'écart, formant un groupe fragmenté par la distance, le dialecte et par leur propre misère. Les décisions se prenaient à Moscou, et non dans quelque village boueux à des kilomètres de la première route. Dans une

démocratie, les paysans dépossédés auraient pu former une faction puissante, dont les protestations en auraient incité d'autres à embrasser leur cause. Mais une démocratie n'aurait jamais réussi à pousser les paysans dans des kolkhozes. Le pouvoir soviétique n'offrait aucun exutoire à la contestation. À moins de trouver refuge dans la religion, les gens n'avaient guère le choix : il ne leur restait qu'à nourrir leur rancœur dans l'obscurité ou à se rallier au nouveau régime et à espérer un avenir meilleur. La foi religieuse offrait un autre faisceau de convictions à une vaste minorité, mais les églises elles-mêmes étaient impuissantes face à la propagande omniprésente de l'État, d'autant plus que la collectivisation s'accompagna d'une attaque en règle contre le culte organisé. Les églises furent fermées, transformées en granges et en porcheries, des prêtres arrêtés, des croyants exilés. La religion une fois brisée, aucune croyance n'était capable de résister à la vision du monde communiste, aucun groupe ne pouvait résister durablement sans s'effondrer sous la pression de l'État. L'ampleur même de la souffrance accentuait le sentiment d'isolement. Comme le remarquait un survivant, « la tragédie n'est ni profonde ni aiguë si elle peut être partagée avec des amis[47] ».

Mais la répression n'aurait pu à elle seule assurer le triomphe de l'État, pas plus que l'idéalisme d'une élite de jeunes activistes. Un grand nombre de citoyens ordinaires accordaient un vrai soutien à l'État soviétique. Leur motif fondamental était plus positif que la peur, plus tangible que l'espoir. « La vie est devenue meilleure, leur annonçaient d'immenses affiches, elle est devenue plus joyeuse. » Petit à petit, et de façon presque honteuse, ce fut effectivement le cas pour des millions de gens. Alors que l'Europe et l'Amérique s'enfonçaient dans la crise économique, les Soviétiques pouvaient s'enorgueillir du plein emploi et d'une croissance rapide. Un jeune villageois qui allait chercher du travail en ville en trouvait rapidement. L'ancienne génération avait peut-être du mal à s'adapter, mais pour les jeunes, les perspectives étaient prometteuses. Un jeune homme pouvait également rayonner de fierté patriotique en tant qu'ouvrier de l'État soviétique. En 1938, l'Union soviétique possédait la plus grande industrie d'équipement d'Europe. On en voyait la preuve dans les avions, les barrages, les brise-glaces. Chaque année, on extrayait du sol soviétique des millions de tonnes de charbon – cent soixante-six millions de tonnes en 1940. « Dans tous les domaines, écrivait la *Pravda* le jour de la dernière Saint-Sylvestre de paix, nos réussites ont été prodigieuses[48]. » Tous les lecteurs étaient informés des chiffres de production de chars et d'avions. De fait, l'État soviétique disposait en 1941

de plus de chars d'assaut que tous les autres pays du monde réunis[49]. Mais de façon plus immédiate, la population pouvait aussi déceler des progrès à l'intérieur même du pays. Après tout, la situation avait été tellement épouvantable pendant si longtemps que la moindre amélioration était remarquable.

Il y avait là un paradoxe. Cet État proclamait son altruisme et imposait à ses citoyens de renoncer à la propriété privée. Néanmoins, un de ses meilleurs atouts était la promesse de la prospérité matérielle, d'une abondance qui se mesurait, même dans la presse censurée, en montres-bracelets et en bicyclettes, et pas seulement en biens publics. C'est ainsi, bien que les journaux n'en aient guère fait mention, qu'une population déjà endurcie par les souffrances et la violence apprit à chercher de bonnes occasions à tous les coins de rue. Dès avant la guerre, les citoyens soviétiques avaient prouvé leur ingéniosité dès qu'il s'agissait de négocier, de faire des stocks et de constituer les réseaux qui assuraient le fonctionnement du marché noir[50]. Au pays de la fraternité, la plupart des gens pensaient avant tout à eux-mêmes. Pendant ce temps, la rhétorique publique se gargarisait du bonheur collectif, qu'elle dépeignait également en termes matériels. Les montres-bracelets, le symbole de la modernité qui excitait apparemment le plus la convoitise du plus grand nombre, restaient un rêve pour presque tous, mais un jour, disait-on, les usines qui ne cessaient de surgir de terre en produiraient inévitablement. Lev Kopélev exprime son propre point de vue en des termes tout aussi concrets : « La révolution mondiale, écrivait-il, était indispensable au triomphe de la justice. » Quand elle serait achevée, il n'y aurait « plus de frontières, plus de capitalistes et plus de fascistes […]. Moscou, Kharkov et Kiev [deviendraient] des villes immenses, regorgeant de beaux bâtiments comme Berlin, Hambourg et New York […]. Nous [aurions] des gratte-ciel, des rues pleines d'automobiles et de bicyclettes », et « tous les ouvriers et les paysans [seraient] bien habillés, [ils auraient] des chapeaux et des montres[51] ».

Pour l'instant, l'État fournissait à ses citoyens de petites compensations qui semblaient en présager de plus importantes. Les choix des planificateurs pourraient paraître d'une ironie cruelle. Dans ce pays, on avait laissé les enfants mourir d'inanition quand la famine avait fait rage en 1933 et de nombreux villages soviétiques resteraient plongés dans la misère pendant des dizaines d'années encore. Les villes elles aussi connaissaient une pénurie de viande et de beurre, et le rationnement du pain resta en vigueur jusqu'en 1935. La qualité des

denrées de base produites à grande échelle était toujours douteuse, et les rumeurs de présence de poussière ou de sable dans la farine, de nerfs en lieu et place de viande étaient constantes. Mais Anastase Mikoyan, le ministre responsable du ravitaillement, ne manquait pas de projets pour agrémenter la vie de tous ceux qui avaient un rouble à dépenser. Son objectif était de fournir à la population des encas irrésistibles, et il concentra donc toute la puissance de l'économie planifiée sur la fabrication de saucisses de Francfort et de crème glacée. Les Soviétiques avaient importé d'Amérique et d'Allemagne de nouvelles méthodes de production de masse, permettant la fabrication en quantités phénoménales d'un type élémentaire d'aliments tout préparés. On ne trouvait peut-être pas de légumes frais, pas beaucoup de lait non plus, mais il y aurait de la glace pour tous. On présentait la nouvelle industrie comme la préfiguration de la belle vie dont l'avènement était imminent. En outre, plus les aliments étaient transformés, plus ils étaient censés séduire une génération qui espérait changer le monde. Comment le peuple soviétique aurait-il pu ne pas être heureux quand il pouvait manger non seulement de la glace ordinaire, mais des esquimos à la cerise, au chocolat ou à la framboise[52] ?

Les petits citadins des années d'avant guerre n'ont que des souvenirs de bonheur. « Nous n'avions jamais faim. Il n'y avait pas de délinquance non plus. » C'est une vision idyllique, plus révélatrice de la censure de la presse et de la faculté d'enjolivement d'un passé lointain que de la réalité. Dans les années 1930, le chapardage et le vol étaient en hausse, alors que le seul moyen de se procurer des biens de valeur était souvent de faire jouer ses relations personnelles[53]. Un auteur se rappelle avoir fait la queue toute la nuit devant une boutique de Moscou parce que sa mère tenait à lui acheter un costume neuf. « Et ensuite, ajoute-t-il, nous avons dû attendre encore cinq heures dans la boutique, dont nous sommes ressortis à une heure de l'après-midi. » Le costume lui-même avait coûté l'équivalent d'un mois de salaire[54]. Mais ce dont les gens se souviennent aujourd'hui, c'est qu'ils pouvaient acheter des costumes. Les magasins avaient été vides peu de temps auparavant, et ils le redeviendraient bientôt. Ajoutons qu'en 1938, peu d'habitants de l'Union soviétique avaient les moyens de comparer leur qualité de vie avec celle des étrangers. Leurs dirigeants ne cessaient de leur dire qu'ils vivaient dans une société meilleure et plus égalitaire, dans un pays où des efforts bien dirigés ne tarderaient pas à apporter l'abondance à tous. Pour ce qu'ils en savaient – et la plupart en étaient convaincus –, les queues étaient encore plus longues dans les pays capitalistes, et

les ouvriers n’étaient même pas autorisés à porter le costume.

Malgré tous ces problèmes, le régime soviétique offrait des emplois. Évidemment, ses partisans les plus fervents étaient ceux dont la carrière bénéficia le plus de la rapide mutation du marché du travail. Pour les gens d’humble extraction, l’accession à l’aisance passait souvent par l’armée. Les paysans (à l’exception des koulaks) pouvaient ainsi transformer radicalement leurs perspectives d’avenir. Les premiers à découvrir les avantages du métier des armes sous le pouvoir soviétique furent les conscrits tsaristes qui mirent leur expérience de la Première Guerre mondiale à la disposition de l’Armée rouge. Pendant la Seconde Guerre mondiale, presque toute l’élite d’officiers de l’armée stalinienne était d’origine paysanne et avait suivi cette voie. Ivan Konev, un des futurs héros de Berlin, était né en 1897 dans la province de la Dvina septentrionale. Il aurait passé sa vie comme manœuvre à la scierie locale s’il n’avait pas été mobilisé dans l’armée du tsar. De même, le jeune Sémion Timochenko aurait dû cultiver les champs dans la province d’Odessa s’il n’avait pas été enrôlé comme mitrailleur. En 1940, il succéderait à Vorochilov au poste de commissaire à la Défense. Ivan Vassilevitch Boldine, qui joua un rôle marquant dans les premiers jours de l’invasion hitlérienne, était né dans la région de la Volga et avait commencé à travailler comme boulanger dans son village, juste avant la Première Guerre mondiale. Le plus grand de tous, Gueorgui Joukov, le maréchal qui se couvrit de gloire lors de la chute de Berlin, était né dans un village mais avait déménagé à Moscou dans sa jeunesse pour y apprendre le métier de cordonnier[55]. La carrière professionnelle de chacun de ces hommes se décida au moment de la guerre civile. Leurs convictions politiques les incitaient à se battre dans le camp des Rouges, et l’armée les récompensa en leur offrant de l’avancement, une possibilité d’épanouissement personnel et de l’argent en quantité.

Leurs efforts frayèrent la voie à d’autres. De nombreux militaires professionnels, de futurs officiers, firent carrière malgré la bourrasque qui avait balayé leurs villages nataux. L’histoire de Kirill Kirillovitch ressemble à une légende de ce temps. Je l’écoute dans son appartement de Moscou, une adresse prestigieuse non loin du parc de la Victoire et de Borodino. Il commence par la guerre elle-même. Il se rappelle qu’il était à Tallinn, capitale de la république d’Estonie récemment acquise par l’Union soviétique, quand il apprit la nouvelle. Cet été-là, nuit après nuit, des avions allemands – des « Messers », comme les appelle Kirill – avaient survolé la ville portuaire[56]. Obéissant aux ordres, les

artilleurs de l'unité de Kirill s'abstenaient de tirer. Mais aux premières heures du 22 juin 1941, ils reçurent de nouvelles instructions. « On nous a dit de considérer que nous étions en état de guerre, raconte Kirill. Nous n'avions pas peur. Nous étions si jeunes, c'est sûrement pour ça. Je n'aurais pas envie de refaire une chose pareille aujourd'hui. Mais je peux dire sincèrement que personne n'avait peur. Peut-être étions-nous simplement entraînés, c'est tout. » Les semaines suivantes furent été confuses, démoralisantes, ils manquaient de sommeil. « Nous devions nous préparer à nous rendre, m'a appris Kirill, enfin, non, euh, je veux dire, à quitter Tallinn. » L'évacuation maritime des troupes soviétiques de la capitale estonienne fut une opération que l'on décrirait plus tard comme une épreuve terrible, « une sorte de Dunkerque sans couverture aérienne[57] ». Kirill affirme énergiquement que personne ne doutait de la victoire finale du camp soviétique. Ils avaient également été entraînés à y croire.

Kirill n'avait que vingt et un ans au début de la guerre, mais il était déjà lieutenant. Son éducation lui avait permis d'obtenir de l'avancement avec une rapidité exceptionnelle. « Je voulais être indépendant, a-t-il expliqué. L'armée offrait une possibilité de faire carrière. J'ai fréquenté une école spéciale d'artillerie. » Les élèves suivaient une scolarité normale, mais ils avaient des cours supplémentaires le soir et le week-end et étaient envoyés en manœuvres. « La plupart des gosses faisaient ce genre de choses, raconte-t-il, évoquant l'esprit militariste des années 1930, mais nous en faisions plus. Surtout de l'entraînement au fusil. » Ils travaillaient aussi avec acharnement les mathématiques et l'allemand, comme s'ils se préparaient consciemment pour la guerre que tout le monde attendait. « Nous savions qu'elle viendrait », confirme Kirill. Tous les journaux, toutes les affiches murales mettaient en garde le peuple de Staline contre le fascisme, sans parler de tous les discours radiodiffusés qui donnaient des nouvelles du monde. « On voyait des films. Il y en a un dont je me souviens, il s'appelait *Professeur Mamlok*, ou quelque chose comme ça, il évoquait les souffrances qu'endureraient les gens sous le fascisme. Il nous disait exactement ce que Hitler ferait s'il était au pouvoir ici. Nous savions, ajoute-t-il, ce qui arrivait aux Juifs en Allemagne[58]. »

Kirill avait du talent, mais il a aussi eu de la chance. L'endroit où on l'envoya n'était pas un simple lycée proposant quelques exercices de tir. Il avait pour condisciples des jeunes gens comme Timour Frouze, fils du défunt commissaire à la Guerre, ainsi que Sergo Mikoïan, fils du roi de la crème glacée, et même Vassili Staline. Ces garçons arrivaient flanqués de gardes du corps et

disparaissaient à la fin des cours dans des automobiles noires lustrées. On pourrait imaginer que Kirill était, comme eux, issu d'un milieu privilégié. Mais son histoire est compliquée, poignante et, à maints égards, plus représentative de sa génération. Kirill n'était ni riche ni protégé. Il n'était pas originaire de Moscou, ni même de Russie, il ne parlait pas russe couramment et, à son arrivée dans la capitale soviétique, il n'avait pas un sou. En l'écoutant, on comprend parfaitement la reconnaissance que des soldats comme lui vouaient au régime de Staline. Et l'on comprend plus aisément encore leur loyauté pendant la guerre.

Kirill était né à Doubrovno, une petite ville de la Biélorussie rurale, en 1919. Ses premiers souvenirs se situent à la campagne : les chevaux qui descendaient au bord du Dniepr pour s'abreuver au coucher du soleil, les champs de lin et de betteraves qui s'étendaient à l'infini, la poussière jaune en été, la boue en automne. Toute la communauté était pauvre. Le samedi, les filles allaient à la ville pieds nus, tenant à la main leur unique paire de souliers pour ne pas en abîmer le cuir. Sa famille ne pouvait pas posséder de terre parce qu'ils étaient juifs. Sa mère travaillait donc comme tisserande à la manufacture locale. Avec les fermes, c'était le plus gros employeur à plusieurs kilomètres à la ronde. Le père de Kirill était mort du typhus juste avant sa naissance. Sa mère n'avait pas d'autres enfants que lui. Mais il avait des demi-frères et des demi-sœurs, enfants de la première épouse de son père, et ce fut l'un d'eux qui emmena le jeune garçon à Moscou. Personne ne se doutait qu'il choisirait de suivre une formation d'artilleur, penché sur ses livres toute la nuit pour améliorer son niveau en arithmétique et en langues. Un professeur le remarqua, et l'aida à préparer son admission dans ce lycée d'élite, mais toute sa famille protesta quand il lui confia ses projets. Il répondit qu'il fallait bien qu'il suive une formation ou une autre. Doubrovno ne lui offrait aucune perspective d'avenir. Les enfants qui y restaient avaient à peine appris à lire et à compter qu'ils rejoignaient déjà leurs parents à l'usine.

Kirill parti, sa mère demeura seule chez eux. Elle avait l'intention de rejoindre le reste de la famille en Russie, mais réclamait sans cesse un peu plus de temps pour faire ses bagages. Kirill ne croit pas à cette excuse et pense que c'est plutôt l'inertie, la crainte de l'inconnu qui ont empêché sa mère de quitter sa maison. « Ma mère savait à peine lire, explique-t-il. C'était comme ça dans son village. Presque tout le monde était illettré. Elle m'a écrit une lettre après le début de la guerre. J'ai eu le plus grand mal à la déchiffrer. Elle avait une écriture épouvantable. Elle m'annonçait qu'elle allait partir, venir à Moscou pour s'installer chez notre sœur. Elle ne l'a jamais fait. Elle était encore là-bas quand

les Allemands sont arrivés. Je savais à l'époque ce que ça voulait dire, mais j'ai attendu que la guerre soit finie pour aller voir sur place. » En 1941, les Juifs de Doubrovno furent rassemblés comme du bétail sur la place principale. Lorsqu'il est revenu sur les lieux, Kirill a demandé à d'anciens voisins de lui décrire ce qui s'était passé, mais aucun n'a eu le courage de le faire. Tout ce qu'ils ont pu lui dire, c'est que les corps, parmi lesquels sans doute celui de sa mère, avaient été jetés quelque part, dans une tranchée dont on n'avait pas marqué l'emplacement.

Kirill avait donc d'excellentes raisons de remercier le pouvoir soviétique qui lui avait sauvé la vie, avait assuré son ascension sociale et avait, en quelque sorte, vengé le meurtre de sa mère. Si le passé soviétique lui inspire de la nostalgie, il ne regrette pas un instant Doubrovno ni la pauvreté. Ce dont il se souvient, c'est de la discipline qui l'a formé, des récompenses obtenues en échange d'un travail opiniâtre et de sa propre foi dans la victoire. Il n'ignorait rien de la cruauté du système. Il en avait vu suffisamment d'exemples dans son enfance. Doubrovno n'était pas loin de la frontière ukrainienne et les réfugiés des famines successives qui sévissaient dans cette région avaient commencé à affluer après 1929. Ils racontaient des histoires de collectivisation, de massacre des bêtes, de pillage, de peur. Peu après, sa propre famille avait elle aussi souffert de la faim, mais les pommes de terre qu'ils cultivaient sur un petit lopin leur avaient permis d'éviter la vraie famine. Rien n'aurait pu ébranler la foi du jeune homme dans le socialisme. Et les événements auxquels il assisterait pendant la guerre ne feraient que renforcer ses convictions. Il juge toujours que la collectivisation présentait plus d'avantages que d'inconvénients. Les chevaux avaient maigri, se rappelle-t-il. Les gens avaient eu faim un moment, bien sûr. Mais tout cela n'était qu'un prélude. Avec le temps, les paysans auraient des tracteurs, dont chacun pourrait abattre le travail d'une dizaine d'hommes. Un jour, ils auraient aussi l'eau chaude et l'électricité. Kirill est revenu à Tallinn plus tard, pendant la guerre. Il a vu ce que le régime nazi avait fait. Il savait, et pas seulement par cette visite, quel système avait détruit son univers, et lequel le reconstruisait, brique par brique.

« L'éducation a eu des résultats stupéfiants, remarqua un officier allemand en traversant le territoire soviétique pendant l'été 1941. Sur le mur de toutes les salles de classe russes, j'ai trouvé une grande carte de l'Europe et de l'Asie, sur laquelle la Russie était indiquée d'un rouge vif éclatant, alors que le reste était sans couleur. La dimension insignifiante de la péninsule européenne formait un contraste flagrant avec l'immensité de la Russie. » Au-delà des salles de classe, il releva peu de scepticisme parmi les adultes de moins de cinquante ans. Seuls

les très vieux ou les très pieux osaient critiquer le pouvoir soviétique. « J'ai parlé à de nombreux jeunes soldats, relata-t-il, des fermiers, des ouvriers, des femmes aussi. Toute leur pensée était coulée dans le même moule, et ils étaient tous convaincus de l'infaillibilité de ce qu'on leur avait enseigné. » Vingt années d'instruction et de propagande avaient manifestement porté leurs fruits. À la surprise de cet officier raciste – qui considérait les Russes comme un peuple morne et d'une patience à toute épreuve, plus proche de l'animal que de l'être humain –, l'État avait même réussi à insuffler à sa population le besoin d'« enthousiasme, d'initiative et de vigueur, conditions indispensables aux grandes réalisations, non seulement en temps de paix, mais plus encore en temps de guerre[59] ».

Ce qu'observait cet Allemand était l'effet d'une politique nationale dont l'objectif, depuis vingt ans, avait été d'inspirer aux jeunes des formes de conscience nouvelles. La misère était toujours répandue, sans parler du ressentiment provoqué par les kolkhozes et les méthodes de travail impitoyables dans les usines et sur les chantiers, mais les générations qui comptaient, les soldats qui se battraient à Stalingrad et à Koursk, étaient nées au sein du système soviétique et n'en connaissaient pas d'autre. Les vieux ne s'adapteraient peut-être jamais au monde nouveau et les jeunes eux-mêmes pouvaient se laisser aller à des plaisanteries et à des réflexions cyniques, mais le langage et les priorités du communisme soviétique fournirent à la génération de la guerre le seul univers mental qu'elle connaissait, ne fût-ce que parce que tous les autres étaient exclus. Les enfants de paysans eux-mêmes, le groupe de population le plus mécontent et le plus amer, n'avaient aucune possibilité d'échafauder une autre perspective politique, en public en tout cas. L'apprentissage des enfants commençait dès qu'ils franchissaient le seuil de l'école maternelle. En tant que futurs citoyens soviétiques, ils commençaient à s'initier à la révolution dès qu'ils étaient capables de repérer les caractères cyrilliques constituant le nom de Staline. Alors qu'autrefois, leurs grands-parents entonnaient en chœur des extraits de psaumes, ces enfants-là ânonnaient des leçons sur les triomphes de l'électrification, de la science et de la moralité communiste. Ils apprenaient aussi à apprécier l'existence même de ces écoles primaires, car c'était le régime soviétique, leur expliquait-on, qui se souciait de leur apprendre à lire et à écrire[60]. En 1941, on trouvait cent quatre-vingt-onze mille cinq cents écoles primaires au milieu des villages et des fermes d'Union soviétique. Vingt-quatre millions d'enfants y étaient inscrits. S'ils travaillaient dur, les meilleurs pourraient être sélectionnés et rejoindre les huit cent mille jeunes admis chaque année dans les

établissements d’enseignement supérieur et les universités du pays. Les plus chanceux pourraient même obtenir une place dans une des académies militaires spéciales de l’Armée rouge[61].

Tous les enfants apprenaient que l’amour de la patrie imposait également de se préparer à des guerres futures. Alors que leurs parents cultivaient la terre pour récolter des céréales ou effectuaient un travail monotone à l’usine pour aider la nation à réaliser son plan économique, ces enfants apprenaient que le service militaire serait une aventure, un privilège. C’était reprendre l’étendard de la révolution, poursuivre la lutte pour laquelle les héros de leurs livres d’images soviétiques étaient morts. Certains nazis auraient pu envier les éducateurs soviétiques. D’abord, contrairement au nazisme, cela faisait plus de vingt ans que le communisme exerçait son emprise lorsque la guerre éclata, si bien que son influence s’était déjà étendue sur plusieurs générations complètes. Ensuite, ils n’avaient pas de défaites à expliquer, nul besoin d’invoquer la nécessité de venger un coup de poignard dans le dos, comme celui que l’Allemagne prétendait avoir reçu en 1918. Les Soviétiques ne parlaient que de succès. Mais les deux régimes présentaient le service – militaire ou civil – comme un honneur réservé à une élite et décrivaient la mort comme une épreuve devant laquelle aucun héros ne pouvait reculer. Ces leçons du moins motivaient certains types de jeunes à se préparer à la guerre, quoi qu’il pût advenir par la suite sur le champ de bataille.

Les élèves soviétiques rabâchaient les événements de la guerre civile (et non les défaites honteuses subies par le tsarisme) et célébraient le Parti communiste, guide et source d’inspiration. Celui-ci s’identifiait à la lutte militaire, présentant l’Armée rouge comme son instrument de progrès, entremêlant idéologie et guerre. Tous les enfants apprenaient les hauts faits de l’armée, et plus précisément ce qui servirait de modèle à toutes les guerres futures, les victoires historiques des troupes rouges contre les rangs serrés des Blancs. Alors que d’autres enfants européens entendaient parler de la Somme, de Verdun et de Passchendaele, les petits Soviétiques apprenaient ce qui s’était passé sur le front du Don et lors de la lutte pour sauver Petrograd. Pendant leurs loisirs, ils jouaient aux « Rouges et aux Blancs ». Tout semblait donc indiquer que le conflit à venir suivrait le même modèle, et notamment que la moralité et la passion idéologique étaient les clés de la victoire. « Nous avions pour enseignants des gens qui avaient participé à la révolution, à la guerre civile », écrivit un futur combattant de l’Armée rouge. Son professeur de physique venait à tous ses cours en

uniforme de soldat, au grand complet, tunique verte et guêtres comprises[62]. C'était sa façon d'être prêt à reprendre les armes, comme il l'avait fait en 1918 quand la révolution était en péril. Ses élèves ne pouvaient pas douter un instant qu'ils vivaient dans un État assiégé, cerné. Beaucoup croyaient docilement que leur propre bonheur dans l'existence dépendait de la lutte armée et du sacrifice d'un cœur pur.

Ainsi, les écoliers – ceux des villes du moins – absorbaient tout à la fois l'idéologie et le patriotisme, assimilant les sorties éducatives et les associations sportives aux visages de Lénine et de Staline. Quand ils se portaient volontaires pour déblayer les rues enneigées pendant leurs jours de congé, les enfants puisaient une partie de leur énergie dans la foi dans le progrès à venir. L'altruisme naturel des jeunes était canalisé pour leur inspirer un sentiment de devoir à l'égard du Parti. Les adolescents soviétiques étudiaient, partaient en randonnée et s'entraînaient dans le cadre d'une campagne plus générale pour améliorer, changer, bâtir un monde meilleur. Il était possible et nécessaire de tout transformer, a raconté Raïssa Orlova, une Moscovite. Les rues, les maisons, les villes, l'ordre social, les âmes humaines. « J'y croyais fermement, dit-elle. Une nouvelle vie commencerait dans une nouvelle maison, blanche et brillante. J'y ferais chaque matin de la gymnastique, tout y serait idéalement rangé, de grandes réalisations y commenceraient[63]. »

Les jeunes adultes ne manquaient pas d'occasions de mettre leur prétendu héroïsme à l'épreuve. L'État tenait à les familiariser avec les armes, l'entraînement, la lecture des cartes. En 1938, cela faisait plus de dix ans que l'organisation de volontaires Ossoaviakhim, un mot qui pourrait se traduire par Société pour la défense aérienne et chimique, formait des jeunes. Le nombre de ses adhérents dépassait trois millions chaque année. Sérieuse et enthousiaste comme le voulait ce qui était devenu la tradition soviétique, elle offrait toutes sortes de cours, du tir et de la lecture des cartes jusqu'au secourisme[64]. Les jeunes volontaires passaient plusieurs semaines en camps d'été, multipliant les marches forcées, creusant des gourbis d'entraînement et s'entraînant à bander des fractures inexistantes sur des corps parfaitement sains. Les membres d'Ossoaviakhim payaient aussi de leur personne quand l'État avait besoin de prêts. Ils peignaient les banderoles des campagnes de levée des fonds destinés au financement de nouveaux avions, et certains jours de paye, ils se tenaient en rangs, brassard rouge en évidence, pour faire la quête à la porte des usines.

Le rêve que partageaient tous les adolescents était le vol propulsé. Cette image

du progrès et de la modernité s’empara des esprits de toute une génération. Un moment, au début des années 1930, l’appareil emblématique fut le dirigeable, et les jeunes faisaient campagne pour trouver l’argent nécessaire au financement d’un aéronef portant le nom de Vorochilov, le commissaire à la Défense, homme replet, au visage lisse. Des dirigeables survolèrent la place Rouge le jour de l’anniversaire de la révolution bolchevique en novembre 1932, et d’autres devaient être fabriqués dans le cadre de la défense invincible du nouvel État. Mais à la fin des années 1930, c’était l’avion, un simple biplan de bois il est vrai, et surtout le parachute qui incitaient les jeunes à s’inscrire dans des clubs aéronautiques. Le parachute devint une marotte nationale. On construisit des tours pour des sauts d’entraînement dans les parcs de nombreuses villes. En 1936, il y en avait plus de cinq cents, qui servaient à cent quinze nouvelles écoles de parachutisme. Les jeunes citoyens soviétiques accomplirent presque deux millions de sauts cette année-là. *Krokodil*, la revue satirique d’État, allait jusqu’à suggérer de convertir les clochers des églises pour la pratique de ce nouveau sport[65]. Toute plaisanterie mise à part, on a estimé qu’à la fin de 1940, la population soviétique comprenait plus d’un million de parachutistes entraînés. L’une des nombreuses ironies de l’histoire fit que les unités de parachutistes ne jouèrent qu’un rôle secondaire dans l’effort de guerre au moment où la crise éclata[66].

L’engouement en faveur des camps d’entraînement n’était pas seulement dû à la volonté de défendre le pays, du moins dans l’esprit des jeunes qui y participaient. Se livrer à une activité sociale reconnue, c’était montrer qu’on était un bon citoyen. Les jeunes qui tenaient à réussir savaient qu’ils devaient participer à des activités, prouver leur zèle. L’élite des associations était le Komsomol, l’organisation des jeunes communistes, et tous ceux qui aspiraient à faire carrière, et même à obtenir une place à l’université, s’y inscrivaient. Mais la plupart y avaient déjà adhéré de toute façon, parce que c’était un bon moyen de se faire des amis. « Ce n’est que plus tard, a raconté un ancien officier, que j’ai compris qu’en fait, c’était indispensable à ma carrière. » Cet homme, Lev Lvovitch Liakhov, a étudié la géologie avant la guerre, une discipline qu’il avait choisie parce que, comme tant de représentants de sa génération, il était très attiré par les voyages et l’aventure. Le Komsomol et l’Ossoaviakhim étaient des organisations rêvées pour nouer des contacts sociaux et entreprendre des excursions intéressantes. Ceux qui ont grandi pendant ces années-là avaient tout intérêt à apprécier la pagaille et la discipline collective des chaussures de marche et des camps d’été, et des défilés avec le drapeau rouge. C’était aussi une

question de gymnastique, et pas seulement physique.

L'intégration dans le groupe passait également pour une preuve de foi. Les conférences sur l'idéologie constituaient un élément tellement incontournable de la vie quotidienne que personne ne s'étonnait de devoir y assister dans un contexte social, par exemple à un camp de l'Ossoaviakhim. Les jours de l'analyse philosophique et de la liberté de débat étaient révolus. Les jeunes qui mouraient d'envie d'essayer leurs nouveaux skis ou de faire l'expérience du saut en parachute devaient désormais endurer des laïus sur des sujets comme « Renforçons les liens entre la classe ouvrière d'URSS et la classe ouvrière du capitalisme[67] ! ». Ces formules étaient aussi alambiquées en russe que traduites, mais ils avaient grandi avec elles. La langue russe avait évolué au même pas que l'homme soviétique, perdant l'acuité et l'élégance des dernières années tsaristes. Les slogans multisyllabiques et d'inspiration latine du nouveau régime étaient désormais aussi coutumiers que l'haleine chargée d'ail des paysans. Même des acronymes disgracieux – *partkom* pour comité du parti, Komsomol pour l'organisation des jeunes communistes, kolkhoze pour ferme collective – étaient devenus monnaie courante en 1938. Chaque innovation gouvernementale exigeait une série de nouveaux slogans et quelques mots à rallonge. Pour les jeunes, c'était tout naturel.

Un autre acronyme veillait à ce que personne ne se moque de tout cela. En 1917, le camarade de Lénine, Félix Dzerjinski, fut chargé de la sécurité intérieure du nouvel État. Il créa une police secrète dotée de pouvoirs terrifiants, qu'il baptisa Commission extraordinaire, *Tchrezvytchaïnaïa Kommissia* en russe, Tcheka en abrégé. En 1938, elle avait subi plusieurs changements d'intitulés, mais son goût pour le meurtre, la torture et l'incarcération sans jugement n'avait pas changé. Pendant toute la période de la guerre, elle opérerait sous le nom de NKVD, commissariat du peuple aux Affaires intérieures. Sa tâche prioritaire était de faire respecter la volonté de l'État, et l'on trouvait au nombre de ses victimes des membres du Parti, des officiers, des intellectuels aussi bien que des ingénieurs loyaux. Le NKVD était tout à la fois policier, espion et gardien de prison, fournisseur de main-d'œuvre forcée, juge, bourreau et croque-mort. Il était également doté d'une branche paramilitaire, essentiellement chargée de surveiller les cas de dissension et d'indiscipline parmi les soldats, bien que certains de ses détachements aient également été formés à se battre. Mais dans les dernières années de paix, son rôle majeur fut d'assurer le fonctionnement d'un système de surveillance, d'arrestations sommaires et de terreur

institutionnalisée qui ne fut pas loin de détruire l'État qu'il prétendait servir. Les jeunes komsomols et parachutistes n'ignoraient certainement pas ses activités. De nombreuses arrestations et même des condamnations à mort étaient publiques. Toute protestation était impossible, à l'image de toute discussion réelle. Il n'y avait aucun exutoire aux divergences d'opinion, et les détracteurs n'auraient pas trouvé d'audience publique. « On devient un complice bien que l'on soit un adversaire, a écrit plus tard une ancienne bolchevik, parce qu'on n'est pas capable d'exprimer sa désapprobation, même si on est prêt à le payer de sa vie[68]. »

Les arrestations illégales et les exécutions de masse avaient fait partie de la politique d'État pendant la guerre civile. Par la suite, l'ampleur de la terreur policière avait considérablement diminué, du moins pendant une dizaine d'années. Mais en décembre 1934, le populaire président du comité du Parti communiste de Leningrad, Sergueï Kirov, fut abattu par un membre du Parti alors qu'il travaillait dans son bureau à une heure tardive. Cet assassinat servit de prétexte à une nouvelle vague de terreur. Vinrent d'abord les arrestations et les procès à sensation au cours desquels des personnalités majeures de l'époque de Lénine furent humiliées et condamnées à mort sous les yeux du public. Suivirent des opérations plus secrètes, marquées par des arrestations et des disparitions massives. Des tas de corps apparurent dans les cimetières des centres-villes, chaque victime ayant été tuée par une arme de police à bout portant ou presque. Les purges, les procès qui entraînèrent l'arrestation, l'incarcération, la torture et pour finir, dans d'innombrables cas, l'exécution sans jugement de dizaines de milliers d'innocents projetèrent une ombre sinistre sur tous les domaines de la vie publique. Les forces armées ne furent pas épargnées, malgré la certitude d'une guerre imminente. En juin 1937, le vice-ministre de la Défense (ancien chef d'état-major), Mikhaïl Nikolaïévitch Toukhatchevski, fut arrêté. Un certain nombre de ses plus proches collaborateurs, dont plusieurs héros de la guerre civile, furent impliqués eux aussi dans cette affaire forgée de toutes pièces. Tous les membres du groupe passèrent en jugement, furent reconnus coupables et condamnés à mort sur des accusations de conspiration et de trahison. Personne ne crut véritablement à ces fables, mais personne n'aurait osé exprimer ses doutes à haute voix. Deux ans plus tard, un fonctionnaire local de la ville de Koursk serait arrêté parce qu'il avait utilisé de vieux journaux pour protéger la surface de son bureau pendant une réunion publique. Un de ces journaux, antérieur à la purge, présentait une photo de Toukhatchevski[69].

Tandis que les ouvriers béats dégustaient des glaces à la cerise, leur révolution baignait dans le sang. Être un ennemi du peuple – un koulak, un trotskiste, un agent de l'étranger, un parasite – vous condamnait à être définitivement exclu de la communauté des vrais croyants. Même ceux qui en sortaient vivants le payaient d'un prix cruel. À la fin des années 1930, la population du Goulag, le réseau de camps de détention et de colonies pénitentiaires du NKVD, dépassait un million six cent soixante-dix mille individus[70]. Ceux qui restaient en liberté, les loyaux enfants de Staline, étaient liés par un respect commun, une foi commune, une peur commune. Ils chantaient les hymnes révolutionnaires à pleine voix, comme pour couvrir les protestations ou l'écho de milliers de coups de feu. Et ils essayaient de donner du sens à l'indicible. « Je considérais les procès des purges de 1937 et 1938 comme l'expression d'une politique à longue vue, a écrit Kopélev. Je pensais que l'un dans l'autre, Staline avait raison de prendre ces mesures effrayantes pour discréditer définitivement toutes les formes d'opposition politique. Nous étions une forteresse assiégée, nous devions être unis, ignorer toute hésitation et tout doute[71]. »

Les gens donnaient l'impression de réussir à cloisonner leur esprit. En privé, ils pouvaient avoir leurs histoires personnelles, éprouver quelques doutes en leur for intérieur, mais leur univers public était respectueux, soviétique, enchanté de respirer le même oxygène que celui qui remplissait les poumons du camarade Staline. « Le soleil brille sur nous différemment maintenant, disait une chanson populaire. Nous savons qu'il a aussi brillé sur Staline au Kremlin […]. Et quel que soit le nombre d'étoiles au firmament, elles ne peuvent être aussi nombreuses que les pensées du brillant cerveau de Staline[72]. » L'ironie, cet élément fondamental de la culture de la Seconde Guerre mondiale en Grande-Bretagne et aux États-Unis, n'a jamais trouvé place dans le style public du stalinisme[73]. Génia Roudneïa, qui deviendrait un as de l'aviation et mourrait en 1944, a tenu son journal pendant la guerre. Voici ce qu'elle y écrivait : « Dans dix jours, c'est la fête de la Constitution, dans dix-sept jours, les élections au Soviet suprême d'URSS […]. Comment pourrais-je ne pas aimer ma patrie, qui m'offre une vie aussi heureuse[74] ? »

Ceux qui ressemblaient à Roudneïa n'étaient pas des robots. Ils avaient tous une histoire à eux, ils avaient tous un monde intérieur. Mais ils survécurent en évoluant de façon à coïncider avec la structure d'un État monstrueux, adoptant des voies personnelles pour accéder à l'existence sûre et productive à laquelle ils aspiraient depuis longtemps. Il était bien plus facile, même pour les sceptiques,

de rejoindre la collectivité et de partager son rêve que de rester seul, condamné à l'isolement et sous la menace de la mort. Un ancien combattant de Stalingrad m'a parlé de son choix. Ilia Natanovitch se battit sans faillir en 1943, restant sur le champ de bataille jusqu'à être blessé si grièvement qu'on le laissa pour mort. Le courage qui l'a soutenu pendant qu'il gisait dans la steppe gelée défie l'imagination, tout comme la douleur occasionnée par une blessure au bras et à l'épaule dont il ne s'est jamais tout à fait remis. Il reconnaît que son identité soviétique, l'optimisme qui animait le peuple de Staline, n'ont pas été étrangers à cette force de caractère. Pourtant, quelques mois seulement avant cet épisode, Ilia, fantassin dans l'armée de Staline, aurait très bien pu être victime des purges. Ses origines étaient mal vues, mais son esprit caustique et son sens de l'humour auraient pu aggraver son cas. La perspicacité n'était pas forcément un atout, et les rires moins encore.

Ilia Natanovitch est né pendant l'été 1920 dans la province de Vitebsk, aujourd'hui rattachée à la Biélorussie. Son père était un bolchevik, mais c'était la famille de sa mère, ses tantes notamment, qui apportèrent joie et couleur à son enfance. Elles arrivaient à l'improviste, débarquant de Varsovie ou de Moscou, et commençaient à jacasser dès l'instant où elles franchissaient le seuil. Elles bavardaient encore alors qu'il était couché, éveillé, dans sa chambre, écoutant les adultes rire et se disputer autour de la table du dîner. Les nuits d'été, à l'aube, il arrivait que quelqu'un soulève le couvercle du piano et les chansons s'élevaient – des chants russes, des chansons juives, des hymnes révolutionnaires. « J'ai su dès mon enfance que je grandissais dans une famille où il se passait des choses intéressantes, raconte-t-il. Des choses liées à la révolution. »

Les tantes d'Ilia avaient été mêlées au mouvement révolutionnaire clandestin depuis des décennies. Lors du coup d'État de Lénine en 1917, elles étaient déjà des révolutionnaires chevronnées. L'une d'elles avait travaillé dans un groupe révolutionnaire secret à Bakou, le port pétrolier au bord de la Caspienne. C'est là qu'elle avait rencontré un jeune homme qui avait pris plus tard le nom de Staline. L'image qu'Ilia se faisait du futur dirigeant avait été façonnée par un récit qu'elle aimait à raconter pour mettre sa cruauté en avant. Un après-midi, disait-elle, cela devait être en avril, un peu avant 1904, elle était allée se promener avec un groupe de camarades. Leur chemin longeait un cours d'eau gonflé par le dégel printanier. Un veau nouveau-né encore flageolant sur ses pattes s'était retrouvé, on ne sait comment, sur une île, au milieu de la rivière. Les amis l'entendaient meugler au-dessus du grondement de l'eau, mais aucun n'osait se risquer à traverser le torrent. Personne, sauf le Géorgien, Koba, qui

retira sa chemise et traversa à la nage. Il attrapa le veau, se hissa sur la berge à ses côtés, attendit que tous ses amis aient les yeux fixés sur lui, puis lui brisa les pattes.

Ilia passa la moitié de sa vie dans l'ombre de cet homme. Son père fut le premier à en souffrir directement. Le révolutionnaire bolchevique avait fait son chemin et était devenu dans les années 1930 haut fonctionnaire du gouvernement stalinien. Cette promotion s'accompagna d'un déménagement à Moscou et d'une nouvelle épouse, plus jeune que la première, sans enfant ni parentes bavardes et encombrantes. Ilia, sa mère et son frère furent installés dans un appartement distinct, ce qui leur sauva probablement la vie. En 1937, le père d'Ilia fut arrêté. Il disparut pour toujours et bien que son ancienne famille ait échappé à la terreur parce qu'il avait rompu avec elle, elle portait les stigmates de ses liens avec un ennemi du peuple. Cette tare, associée à la judéité du jeune Ilia, dicta les choix que l'adolescent fut contraint de faire. D'abord, un enseignant compatissant lui conseilla de renoncer à son projet d'étudier dans le prestigieux institut de langues étrangères de la capitale et de viser plutôt une carrière d'enseignant. Ilia poursuivit donc ses études dans une université modeste, évitant même le Komsomol de crainte de faire l'objet d'enquêtes embarrassantes. En 1941, lorsque la guerre éclata, il demanda à servir sur le front, mais sa requête fut refusée. Au lieu de partir pour l'armée, il fut envoyé dans l'Oural sur un chantier de construction d'une usine. Le jeune homme dut attendre que l'armée soit au bord de l'effondrement pour être autorisé à entrer dans l'infanterie ; pourtant, bien qu'il se soit battu à Stalingrad, il ne réussit jamais à faire entièrement oublier l'ignominie supposée de son père. Après la guerre, il prit un emploi dans la ville provinciale de Smolensk. C'était très loin de toute bibliothèque digne de ce nom – huit heures de train jusqu'à sa Moscou bien-aimée –, mais cette ville discrète était relativement sûre.

L'évocation de Staline devrait inspirer du dégoût à Ilia Natanovitch. Il devrait se souvenir des conversations furieuses autour de la table quand ses tantes si pleines d'entrain et si observatrices leur rendaient visite. Mais ce que se rappelle ce vétéran, avec un sourire entendu, c'est une attitude proche de la foi religieuse. « Quand nous l'entendions parler à la radio, explique-t-il, et qu'il s'interrompait, nous chuchotions entre nous, “Là, Staline boit un coup.” » Cette image était peut-être tirée du célèbre roman de Constantin Simonov, *Les Vivants et les Morts*, où ceux qui écoutent le grand discours de guerre de Staline en juillet 1941 reprennent leur souffle à chaque gorgée d'eau qu'il avale. Les extraits de livres ou de films se superposent en effet souvent aux souvenirs des

anciens combattants. La guerre est déjà si loin. Mais voilà qu'Ilia évoque d'autres souvenirs : « On avait l'impression d'entendre la voix de Dieu, ajoute-t-il. Et je rêvais de lui comme d'un père. Je rêvais aussi, bien sûr, de mon propre père. Cela m'arrive encore. Quand les répressions ont commencé, je me suis mis à éprouver certains doutes […]. Je ne croyais pas mon père coupable, pas plus qu'aucun de ceux que je connaissais. Mais Staline incarnait l'avenir, nous en étions tous persuadés. »

« Notre génération a connu les années 1937 et 1938, raconte un autre ancien combattant. Nous avons été témoins de ces événements tragiques, mais nous avions les mains propres. Notre génération a été la première à être véritablement formée après la révolution. » Cet homme était encore à l'école au moment où se tinrent les premiers simulacres de procès. Il a été informé des purges par ce qu'on appelait des journaux muraux, des feuilles de journal punaisées aux murs comme des affiches que les gens lisaient debout. Quoi qu'il ait pu penser, il a continué à croire à la cause de l'utopie. Il a cru, lui aussi, à la victoire, au triomphe facile que les films de guerre de 1938 décrivaient avec tant de vie. Cette même conviction conduisit des millions de jeunes gens à se porter volontaires dès que la nouvelle de l'invasion fut connue. La foi dans la cause pouvait les inciter à combattre, mais elle ne les mettait pas à l'abri des obus allemands. C'est cette génération-là que la guerre a engloutie. Comme le raconte ce même ancien combattant, son régiment de fusiliers comptait cent trente-huit jeunes. À l'issue de leur première bataille, il en restait trente-huit ; dix jours plus tard, ils n'étaient plus que cinq[75]. L'État, en dépit de ses promesses, les avait laissés tomber. « On les avait préparés à de grands exploits, a relevé l'historienne Éléna Séniavskaïa. Mais on ne les avait pas préparés à l'armée[76]. »

2

Un feu qui se répand à travers le monde

La première véritable épreuve de force pour l’Armée rouge de Staline eut lieu à la fin de 1939. Le 30 novembre, les troupes soviétiques envahirent la Finlande. Cette campagne fut un désastre. En l’espace d’un mois, près de dix-huit mille hommes, environ la moitié de ceux qui avaient franchi la frontière en ce premier jour, étaient portés disparus, prisonniers ou morts. Le massacre fut tellement effroyable et la panique qui l’accompagna si déroutante qu’il est difficile aujourd’hui encore d’établir le nombre exact de soldats qui perdirent la vie au cours de la brève guerre qui suivit. Les hommes se précipitèrent, bille en tête, contre les canons finlandais. Les chars et leurs équipages furent bombardés et incendiés, des régiments d’infanterie totalement encerclés. Des bataillons entiers, le fer de lance de l’Armée rouge, furent coupés de leurs renforts et de leurs voies de ravitaillement, tandis que les soldats privés de commandement, souffrant de la famine et du froid, se livraient à des actes séditieux. Des récits d’atrocités commencèrent à circuler. Des hommes parlaient de cadavres soviétiques dont le sexe ou les mains avaient été tranchés. Certains avaient vu des visages humains auxquels on avait arraché la langue et les yeux. Quand la guerre s’acheva, on découvrit qu’un grand nombre de ces récits ne faisaient que refléter l’horreur éprouvée par des appelés inexpérimentés qui se succédaient, impuissants, vague après vague, piétinant les cadavres sans sépulture de leurs camarades, passant devant des corps gelés, cassants, rongés ou déchiquetés par les chiens[77]. Les pertes de l’Armée rouge – les morts – dépassèrent cent vingt-six mille hommes[78]. Près de trois cent mille autres furent évacués pour cause de blessures, de brûlures, de maladie ou d’engelures invalidantes[79]. Les pertes de la Finlande au cours de ce conflit furent de quarante-huit mille deux cent quarante-trois tués et quarante-trois mille blessés[80].

En définitive, les Soviétiques ne durent la victoire qu’à leur supériorité numérique – en hommes et en artillerie lourde. On fit venir des troupes fraîches sur le front de Carélie. Une nouvelle attaque, puissante comme un coup de

bélier, pulvérisa les lignes finlandaises. Les forêts situées au nord de la ville médiévale de Viipuri, l'actuelle Vyborg, furent transformées en étendues dévastées de métal calciné et de pins morts. Les Finlandais capitulèrent en mars. Les lecteurs de la *Pravda*, le quotidien soviétique, apprirent que justice était faite, que la guerre avait mis fin à une nouvelle menace contre la liberté prolétarienne. Mais peut-être les rumeurs colportées par les soldats de retour au pays parvinrent-elles tout de même à leurs oreilles ; de plus, personne hors de Russie ne considérait le résultat de cette guerre comme une victoire de Moscou. En ce même printemps, les stratèges militaires de l'Allemagne hitlérienne détenaient d'épais rapports sur la faiblesse de l'armée soviétique[81]. Un correspondant américain en poste à Stockholm concluait que la guerre soviéto-finlandaise avait « dévoilé plus de secrets sur l'Armée rouge que l'ensemble des vingt dernières années[82] ».

Les secrets en question portaient principalement sur la formation, la tactique et l'équipement. En observant d'un œil militaire ce qui s'était passé au cours de ces quatre mois, un bon espion ne pouvait manquer de noter que l'Armée rouge avait donné la preuve de son incapacité dans presque tous les domaines. Les unités de renseignements n'avaient pas tenu compte de l'existence d'une ligne de bunkers fortifiés qui avait bloqué la progression de l'infanterie. Les Finlandais furent eux-mêmes surpris par le carnage qu'ils provoquèrent, par la facilité avec laquelle une poignée d'artilleurs purent massacrer ou terrifier des régiments entiers. Malgré les hivers froids auxquels ils étaient accoutumés, les soldats de l'Armée rouge n'avaient pas été entraînés à se battre dans la neige profonde, et beaucoup furent troublés en voyant les soldats finlandais surgir à skis du brouillard comme des spectres. Ils s'étonnèrent aussi de rencontrer de la résistance. Plus tard, quand les premiers chars soviétiques firent une percée, les Finlandais constatèrent avec satisfaction l'efficacité de leur « antichars maison », une bouteille – habituellement vide et portant l'étiquette « Alko », un monopole d'État – remplie de kérosène et allumée avec une simple mèche. Cet explosif inspiré d'un prototype inventé par les soldats de Franco en Espagne, allait être baptisé par les Finlandais. En l'honneur du ministre soviétique des Affaires étrangères, dont on entendait le nom à la radio finlandaise presque tous les soirs cette année-là, ils les appelèrent cocktails Molotov. « Je n'aurais jamais imaginé qu'un char pouvait mettre aussi longtemps à brûler », a raconté un ancien combattant finlandais[83].

Un étranger aurait également remarqué que l'équipement des Soviétiques – les

chars, les obus, les canons et les appareils de radio que l'économie planifiée socialiste avait produits en faisant tant de battage au cours des dix dernières années – était mal adapté à la réalité des combats. Chose plus grave encore, les jeunes officiers, souvent frais émoulus de l'école, n'avaient ni la formation ni l'imagination nécessaires pour en coordonner l'utilisation. Ils manquaient également de fournitures et de pièces détachées. Des régiments entiers affrontèrent les Finlandais le ventre vide, sans munitions, sans bottes. En janvier, des troupes finlandaises firent savoir que certains de leurs prisonniers avaient survécu en déchiquetant la chair de chevaux gelés ou en mangeant de la neige. Le sort des blessés ramenés derrière leurs propres lignes n'était guère plus enviable. Les hôpitaux de Leningrad, la ville voisine, étaient correctement équipés et leur personnel était extrêmement dévoué, mais, faute de véhicules, les jeunes gens mouraient de blessures, de froid et de maladie avant d'avoir pu y être transportés[84]. Le moral, celui de l'armée de libération, de l'Armée rouge populaire, était catastrophique. « Tout est perdu maintenant, se lamentait en décembre un fantassin d'un bataillon ukrainien. Nous marchons vers une mort certaine. Ils nous tueront tous. Si les journaux avaient dit que pour chaque Finlandais, il faut dix russkofs *(moskalei)*, ils auraient eu raison. Ils nous écrasent comme des mouches[85]. »

Cette question du moral des hommes fascinait les espions étrangers. Pour les observateurs extérieurs, l'Armée rouge était une énigme. Tout le monde avait en tête une image des soldats russes. Tolstoï en avait esquissé le modèle après les avoir observés durant la guerre de Crimée, et son chef-d'œuvre, *Guerre et Paix*, regorgeait de fils de paysans valeureux et stoïques, au cœur vaste comme la steppe russe. Ces soldats étaient la charpente de l'armée qui avait écrasé Napoléon, ceux qui avaient continué à se battre au plus fort des mois d'hiver, et le portrait que s'en faisaient les étrangers n'avait guère changé depuis 1812. « Ils constituent probablement le meilleur matériau du monde pour former une armée », concluait le général britannique Martel après avoir assisté à des manœuvres soviétiques en tant qu'invité dans les années 1930. « Leur courage sur le champ de bataille est incontestable, mais leurs traits les plus remarquables sont leur force et leur endurance étonnantes[86]. »

Martel, comme un certain nombre d'observateurs allemands de la même époque, avait eu le privilège d'assister à l'entraînement des Soviétiques, mais il n'avait pas côtoyé les soldats ordinaires. Observer des manœuvres, et plus encore un défilé officiel sur la place Rouge était une chose, découvrir l'univers

intime des hommes à l'intérieur des murs d'une caserne en était une autre. Les experts d'autres pays n'entendaient que le point de vue d'officiers, triés sur le volet qui plus est, les contacts avec les étrangers faisant l'objet d'une étroite surveillance dans l'Empire soviétique. Les manières de penser et les opinions des hommes de base, des appelés et des soldats de métier endurcis, restaient indéchiffrables, malgré la curiosité indiscrète d'une succession d'observateurs. Comme le découvrirent tous les étrangers, aucune source publiée n'offrait la moindre information sur l'état d'esprit des soldats et il était difficile de tirer des conclusions de l'enthousiasme des foules d'avant guerre, de ces dizaines de milliers de civils qui venaient agiter des branches de lilas dans les rues chaque année au mois de mai. Vingt ans après la révolution de Lénine, le monde intérieur de l'Armée rouge demeurait un mystère.

L'État soviétique livrait si peu d'éléments sur ses forces armées que l'on ignorait jusqu'à leur composition sociale et leur structure d'âges. Les observateurs extérieurs qui souhaitaient mener leur petite enquête se trouvaient vite dans l'impasse. Il était difficile pour un étranger de se déplacer dans la Russie des années 1930 sans attirer l'attention. Les espions qui cherchaient à se fondre dans la masse découvraient rapidement qu'ils n'arrivaient même pas à s'adapter au régime alimentaire des Soviétiques, sans parler de leur comportement. « Essayez donc d'avaler d'un coup une once et demie de vodka à quarante ou cinquante degrés, se plaignait un agent, ou de fumer une cigarette avec un filtre en carton[87]. » Il s'étrangla avec sa vodka, et quand il voulut la faire passer avec du thé chaud, il se brûla les doigts au verre mince et bon marché dans lequel on le lui avait servi. « Les erreurs, notait un officier des services de renseignements allemands, peuvent coûter la vie à un agent[88]. »

Aussi les officiers allemands s'emparèrent-ils avidement des nouvelles en provenance de Finlande. Les prisonniers de guerre soviétiques semblaient offrir une bonne source d'information sur la réalité de la vie militaire. Mais dans ce cas encore, les récits pouvaient être trompeurs. Les prisonniers épuisés, comme le constatèrent des interrogateurs allemands en 1941, étaient prêts à dire tout et n'importe quoi pour sauver leur peau. Leurs souffrances leur embrumaient l'esprit. Et la guerre de Finlande ne révéla rien de concluant sur la réaction de l'Armée rouge en cas d'invasion massive. L'armée qui combattait dans la neige finlandaise, l'Armée rouge de 1939, aurait été renforcée en 1941 par des millions de nouveaux appelés et de nouveaux volontaires, de jeunes patriotes impatients d'accomplir des exploits. Les vétérans de Finlande firent partie des dizaines de

milliers d'hommes qui connurent la capture, la mort ou l'invalidité quelques semaines à peine après le début de l'offensive hitlérienne. L'ancienne Armée rouge, celle de 1939, ne resta pas en vie assez longtemps pour se battre à Stalingrad. L'histoire de ce premier désastre peut tout de même montrer pourquoi l'effondrement fut aussi rapide, ainsi que l'ampleur et la promptitude avec lesquelles cette armée fut capable d'évoluer en présence d'une crise réelle, d'une invasion qui menaçait d'engloutir, voire de détruire, la patrie, les familles des soldats, leurs foyers et les paysages qu'ils aimaient.

Les meilleures indications sur le moral des troupes ne proviennent pas d'observateurs extérieurs, mais de sources intérieures à l'armée. Tous les régiments comprenaient un réseau d'officiers politiques qui servaient d'agitateurs et d'instructeurs. Ils se livraient aussi à des activités d'espionnage pour le Parti ; autrement dit, chaque fois que des groupes d'hommes se rassemblaient pour discuter, quelqu'un tendait l'oreille. La police, évidemment, était à l'affût de troubles éventuels. Après tout, l'armée rassemblait d'anciens paysans en nombre suffisant pour que leur mécontentement puisse constituer un poids non négligeable et donner naissance à des factions. Les agents étaient soumis à des pressions qui les incitaient à rapporter, voire à fabriquer, les preuves de dissentiment qu'attendaient leurs supérieurs. Mais le mauvais moral des troupes pouvait aussi nuire à la réputation des officiers politiques, et donner à entendre qu'ils étaient incapables d'insuffler de l'enthousiasme à leurs hommes. Aussi convient-il, là encore, d'aborder avec réserve les rapports qu'ils avaient le courage d'établir. Tous les documents devaient s'ouvrir sur quelques pages de niaiseries optimistes. À en croire les auteurs de ces textes, les hommes n'avaient jamais été aussi propres, aussi heureux et aussi sobres ; leur entraînement progressait toujours à merveille, et aucun n'avait de poux. Ce n'étaient que platitudes. En réalité, un abîme séparait l'Ossoaviakhim ou les clubs de parachutistes de n'importe quelle caserne abritant des soldats ordinaires, des fusiliers, en 1939.

La propagande constituait un point commun entre le monde militaire et le monde civil. Impossible d'échapper aux conférences et aux slogans. Tous les soldats apprenaient que c'était un privilège de servir dans l'Armée rouge des ouvriers et paysans, une expression à rallonge abrégée par les initiales russes RKKA[89] ; qu'ils étaient les porte-étendards de l'avenir, et les héritiers d'un passé héroïque. Quelle que fût la mission qui l'attendait, cette armée se rassemblerait sous des drapeaux rougis du sang des martyrs[90]. C'est dans les

écoles d’officiers que les discours de ce genre trouvaient leur public. Là, on pouvait envisager une carrière militaire avec un authentique orgueil révolutionnaire. Certains de ces établissements – dont celui que fréquenta Kirill – préparaient une authentique élite professionnelle et certains élèves officiers pouvaient remercier Staline d’avoir échappé à la pauvreté, d’avoir pu acquérir de nouveaux talents, d’avoir appris à espérer. L’Union soviétique n’était plus un pays où les officiers étaient issus d’une élite sociale. Il n’y avait généralement guère de différence d’origine familiale entre un grand nombre des jeunes recrues de cette élite d’officiers et la masse des hommes. En revanche, tout le reste les distinguait, depuis leur éducation et leurs perspectives jusqu’à leurs idées politiques. Si l’on voulait définir l’humeur des hommes, et surtout celle de la masse des appelés, dans les dernières années précédant la guerre, c’est sans doute l’expression de résignation amère qui conviendrait le mieux.

Le ressentiment était assourdi, étouffé par l’épuisement, l’habitude et la crainte des délateurs. Mais les soldats n’avaient pas besoin de se répandre en grands discours. Dans les villages, les souvenirs de la guerre étaient encore très vivaces. Certains hommes avaient eux-mêmes connu la faim quand l’État avait confisqué les céréales des paysans ; d’autres recevaient encore des lettres de leurs familles qui parlaient de pénurie et de peur. Il était inutile de discuter de la collectivisation, car elle était aussi présente dans l’esprit des hommes que l’humidité dans leurs os. Pendant les conférences, aucun sujet ne suscitait plus de questions que le sort des fermes soviétiques. L’armée recrutait des paysans ; une simple question d’effectifs l’y obligeait. La nuit d’été où les forces allemandes franchirent ses frontières, l’Union soviétique était encore un pays dont la plupart des habitants avaient commencé leur vie dans des huttes villageoises. Ces gens-là faisaient des combattants de grande valeur, et l’on comptait des fils de paysans parmi la fine fleur des officiers staliniens. Mais après 1929, on tint pour admis que les meilleurs soldats seraient issus de familles citadines[91].

Une fois sous l’uniforme, les enfants d’ouvriers ne tardaient pas à prendre conscience des conséquences de la collectivisation. Bien que l’Armée rouge n’ait jamais été chargée de conduire les paysans de force dans les kolkhozes abhorrés, ses soldats durent bien souvent donner un coup de main au moment des moissons, remplaçant les hommes et les bêtes disparus dans des fosses communes. Les travaux agricoles devinrent un trait coutumier de l’existence du soldat soviétique – arracher les pommes de terre, garder les cochons, réparer le

matériel sous la pluie. Les instructeurs politiques contraints de travailler parmi ces soldats ne trouvaient guère de bonnes nouvelles à consigner lorsqu'ils léchaient leur mine de crayon pour rédiger leurs rapports en 1939. « On nous dit que les kolkhoziens vivent bien, aurait murmuré un soldat. En réalité, ils n'ont rien du tout. » « Je ne défendrai pas le pouvoir soviétique, déclara un autre appelé à un copain. Au besoin, je déserterai. Mon père a été un imbécile de se faire tuer pendant la guerre civile, mais moi, je ne suis pas un imbécile. Le Parti communiste et le pouvoir soviétique m'ont volé[92]. » Après avoir reçu une lettre de chez lui, un autre conscrit avoua à ses camarades qu'il ne savait pas quoi faire : « Il faut que j'étudie, dit-il, mais je n'arrête pas de me faire du souci pour ma famille. » « Ma famille meurt de faim, se plaignait un autre. Rien d'autre ne m'intéresse[93]. »

En 1939, l'âge de la conscription était fixé à dix-neuf ans. La dernière fournée de nouvelles recrues, nées à la fin de la guerre civile, fut enrôlée en ce mois de septembre. Être appelé sous les drapeaux faisait partie de la vie, de la tradition des villages russes au même titre que battre sa femme et peindre des œufs. L'armée avait toujours pris des hommes. « Le tsar commande et Dieu permet », avaient murmuré les conscrits de la Première Guerre mondiale. En ce temps-là, le service militaire, comme la famine, les verrues et la stérilité, passait pour un châtiment divin[94]. Une génération plus tard, les choses avaient changé mais le fatalisme demeurait. Les appelés soviétiques étaient censés passer des tests : l'armée voulait des hommes qui sachent lire, mais elle ne les obtenait pas toujours. À la fin des années 1920 encore, des psychologues établirent que le vocabulaire du fantassin moyen comptait entre cinq cents et deux mille mots[95]. À cette époque également, certains de ces hommes furent incapables de dire à leurs officiers qui était Staline, une constatation qui émut si vivement l'administration politique de l'armée qu'elle s'empressa de l'étouffer[96]. L'instruction politique fut intensifiée à la hâte, si bien qu'en 1939, les recrues qui échouaient aux tests de lecture étaient moins nombreuses et aucune n'ignorait plus qui était le chef de l'État. Mais les plus compétents étaient sélectionnés pour travailler au NKVD[97]. L'armée devait se contenter du second choix.

Le recrutement était un processus laborieux qui durait généralement deux ou trois mois par an. Dans chaque district, il était du ressort du soviet militaire local. Ce dernier était chargé de passer les hommes au crible et d'écarter les malades et les fous, ainsi que d'examiner les demandes d'exemption. Il vérifiait

aussi les dossiers de police, car il n'était pas question de confier une arme à des hommes connus pour être des ennemis du peuple. Ceux qui se présentaient devant le soviet après tous ces contrôles n'étaient pas totalement ignorants de la chose militaire. Ils avaient tous fréquenté une école locale, et la plupart savaient certainement que leur pays devait se préparer à la guerre. Certaines nouvelles recrues avaient peut-être même aperçu un fusil ou un masque à gaz lors d'un camp d'été quelconque ; ils avaient certainement assisté jusqu'à plus soif à des conférences sur l'Armée rouge des ouvriers et paysans. Ils pouvaient envisager la vie militaire comme un passage à l'âge adulte ou comme une aventure, et on rencontrait toujours des jeunes qui se disaient fiers d'être mobilisés. Un certain nombre, en ville surtout, se portaient volontaires, mais pour les autres, les scènes domestiques ressemblaient beaucoup à ce qu'elles avaient toujours été. Les jeunes gens prenaient la route, et les mères pleuraient. Les hommes rassemblaient les quelques effets qu'ils pouvaient porter – deux ou trois sous-vêtements de rechange, un peu de sucre et de tabac – et les fourraient dans un sac de toile ou un carton. Et ils rejoignaient le centre de recrutement à pied, car peu d'entre eux disposaient de moyens de transport plus sophistiqués.

« Notre formation militaire commençait par un bain de vapeur, la désinfection de nos vêtements, une coupe de cheveux qui nous laissait le crâne aussi lisse que les joues et une conférence politique », se souvenait un appelé de cette époque[98]. Pour nombre d'entre eux, les échos de cette conférence étaient émoussés par une solide gueule de bois. Au moment où ils rejoignaient leur unité, ils étaient souvent soûls ; c'était une tradition, comme beaucoup d'autres, qui remontait à l'époque tsariste[99]. La beuverie commençait avant le départ et se poursuivait plusieurs jours. Les autorités en étaient peut-être même complices, car la vodka calmait l'angoisse plus efficacement que les conférences ou les exercices supplémentaires. Les appelés pouvaient tomber ivres morts dans le train, disait-on, s'ils étaient inconscients, il n'en était que plus facile de les expédier vers n'importe quel enfer[100].

Le regard trouble, ne sachant pas trop où ils étaient, les conscrits se tenaient en rangs inégaux, attendant qu'on leur remette leur barda. Quel qu'ait été leur statut dans le civil – villageois ou originaires d'une ville industrielle ou minière –, ils pliaient soigneusement les vêtements de leur vie passée pour endosser un uniforme d'un vert terne, la tenue de leur nouvelle identité. Ils enfilaient un pantalon de laine grossière et une vareuse. On leur remettait aussi une ceinture, une capote et des bottes. Ils porteraient ces effets tous les jours, et devraient se

charger de leur entretien. En revanche, leurs sous-vêtements – un tricot de corps et un caleçon – leur étaient distribués provisoirement. On leur expliquait qu'ils devraient les restituer régulièrement – pas très fréquemment – pour la lessive, et qu'on leur en remettrait un jeu propre en échange. En réalité, ils récupéraient rarement les mêmes à chaque fois, et pas toujours au complet. C'était une petite humiliation, un autre élément – intime – de leur existence qui échappait à leur contrôle.

À moins d'apporter les leurs, ce que faisaient certains, les appelés n'avaient pas de chaussettes : leur équipement n'en comprenait pas. C'était une armée qui marchait en *portianki*. Ces bandes d'étoffes, qu'on appelle des « chaussettes russes », s'enroulaient autour des pieds et des chevilles, les enveloppant comme des bandages. Elles étaient censées éviter la formation d'ampoules. Une suggestion qui a arraché un sourire à un ancien combattant : « Il me semble que des chaussettes auraient été plus confortables. » Mais ce n'était qu'un murmure, pas une protestation. Après tout, les *portianki* étaient meilleur marché et moins personnels : la même taille convenait à tous. Il fallait un certain temps pour apprendre à les mettre, un problème qui provoquait retards et désordres au réveil depuis une éternité, mais ces chaussettes russes étaient réglementaires partout et elles ont été utilisées pendant toute la durée de la guerre par les hommes comme par les femmes. « Grâce à elles au moins, les bottes qu'on nous donnait étaient à notre taille, explique une femme qui a été soldat. Et puis, c'est sûr, nous étions drôlement contents d'avoir des bottes aussi. »

Seuls les officiers étaient armés de pistolets, généralement des revolvers Nagan, un modèle datant des années 1890. Les simples soldats avaient les sacoches et les holsters, mais le plus souvent, rien à mettre dedans. Leur assortiment de bagages vides comprenait un havresac, un sac à linge, un sac pour transporter des biscuits, une courroie qui servait de ceinture à leur capote, un étui en laine pour leur flasque, un sac pour ranger ce qu'ils avaient apporté de chez eux, une lanière de fusil, des boîtes de cartouches et une cartouchière[101]. Les armes, et jusqu'aux munitions, étaient si précieuses qu'on ne les remettait à la plupart des hommes que juste avant une opération sur le terrain. En revanche, on leur distribuait un insigne de l'armée, preuve de leur nouveau statut, et une petite bouilloire. Les objets à usage personnel étaient ceux auxquels ils tenaient le plus. « Il arrivait que lors de l'affolement d'une retraite, les soldats du front jettent leurs lourds fusils, a écrit un ancien combattant, Gabriel Temkin. Mais jamais leurs cuillers[102]. » Les hommes les léchaient soigneusement après chaque repas

pour les nettoyer et les rangeaient dans la tige de leurs bottes.

Les nouvelles recrues ne tardaient pas à chercher leur lit. Sur ce point comme sur tant d'autres, la génération appelée sous les drapeaux à partir de 1938 joua de malchance. L'armée s'était développée rapidement. En 1934, elle comptait quelque huit cent quatre-vingt-cinq mille officiers et soldats. À la fin de 1939, les réservistes ayant été rappelés en prévision de la guerre, ce chiffre était passé à un million trois cent mille[103]. Cet accroissement posa de nombreux problèmes, parmi lesquels une crise du logement. Les règlements militaires prévoyaient que chaque homme devait disposer d'un espace vital de 14,6 m^3, avec une surface minimale de 4,6 m^2 au sol[104]. Mais c'était une estimation très optimiste. Quant aux officiers, ils ne devaient pas espérer disposer d'un cantonnement correct. « Les kolkhoziens sont mieux logés que notre corps d'officiers », observait en janvier 1939 un fonctionnaire communiste du district militaire de Leningrad. Les nouveaux venus décrivaient leurs conditions de vie comme une « torture[105] ». « Je préférerais me tuer plutôt que vivre dans ce trou », remarquait un appelé officier. Ses récriminations valurent trois jours d'arrêts à un élève officier qui réclamait « le cantonnement auquel les officiers ont droit ». Quel que fût le rang des hommes, les cas de tuberculose, ainsi que la fréquence des infections gastriques, avaient tendance à se multiplier l'année qui suivait leur recrutement. Dans un cas, cent cinquante-sept élèves officiers d'une seule caserne furent hospitalisés au cours de leurs dix premiers jours sous les drapeaux[106].

Les simples soldats s'entassaient, eux aussi, dans des espaces plus exigus que ne le prévoyait le règlement[107]. En fait, seuls les plus chanceux découvraient qu'on leur avait attribué un cantonnement et un toit. Le plan de mobilisation de 1939 avait été tellement ambitieux qu'à leur arrivée sur place, beaucoup apprenaient qu'il n'y avait pas la moindre caserne. Libre à eux de faire le tour de la ville pour essayer de trouver un logement, ou de dormir par terre. Dans tous les cas, ils risquaient fort d'avoir de la paille pour toute literie. L'armée fournissait des couvertures, mais les matelas restaient rares et il n'y avait jamais suffisamment de lits de planches pour le nombre de recrues en constante augmentation. Si elle tenait chaud, la paille était aussi un refuge idéal pour les poux[108].

La visite du campement avait peu de chances de guérir un jeune homme de sa gueule de bois ou du mal du pays. Les installations collectives étaient généralement négligées en Union soviétique. La culture des biens matériels avait

engendré un marché noir prospère. S’il était possible de voler quelque chose, de lésiner sur un produit ou de le couper, on pouvait être assuré de trouver un revendeur doté des contacts nécessaires. De plus, les pénuries et les problèmes administratifs qui accablaient l’économie planifiée avaient des conséquences désastreuses. Un inspecteur du Parti communiste en visite dans le district militaire de Kiev en mai 1939 découvrit des cuisines contenant des monceaux d’ordures, des entrepôts de viande empestant sous la chaleur et des réfectoires de soldats encore dépourvus de toit ou de sol en dur. Traversant la cour pour rejoindre les salles de bains, il releva que les « contenus souillés des latrines ne sont pas vidés, les cabinets inspectés ne possédaient pas de couvercle. Les urinoirs étaient cassés… L’unité, dans les faits, n’avait pas de latrines[109] ».

Cet exemple n’avait rien d’exceptionnel, comme le révèlent plusieurs rapports. « Les ordures ne sont pas ramassées, les saletés ne sont pas nettoyées », mentionne une autre note. « Les urinoirs sont cassés. La plomberie du mess des officiers ne fonctionne pas[110]. » Personne ne respectait les mesures d’hygiène. L’abattoir qui livrait la viande aux soldats de la province de Koursk n’avait ni eau courante, ni savon, ni crochets de boucher, ni espace où isoler les animaux malades. Le personnel qui y travaillait n’avait suivi aucune formation digne de ce nom et n’avait pas fait l’objet d’examens médicaux pour vérifier qu’il n’était pas atteint de maladies contagieuses. Les toilettes répugnantes étaient à quelques mètres de l’entrepôt de viande et, comme tant d’autres à l’époque, étaient dépourvues de portes. « La viande elle-même est souillée », observa l’inspecteur[111].

La médiocrité de la nourriture était un sujet de récrimination récurrent. C’est le cas dans toutes les armées du monde, car les contraintes budgétaires de l’intendance et les exigences des hommes affamés ne peuvent que se heurter, mais le cas soviétique forme une catégorie à part. Quel que fût le froid qui régnait dehors, les cuisines des casernes puaient et étaient envahies de fumées grasses. Le déjeuner – une soupe contenant de gros morceaux de viande peu ragoûtants, servie avec du pain noir, du sucre et du thé – fumait sur des poêles à bois dans d’énormes marmites de métal. « À la maison, se plaignait un conscrit, je mangeais à ma faim, mais à l’armée, je suis devenu maigre, et même jaune. » « La bouffe est infecte, maugréait un autre. À tous les déjeuners, de la soupe aux choux abominable, et le pain est le pire qui soit : il est noir comme de la terre et crisse sous la dent. » Pour le seul mois de janvier 1939, on a répertorié au minimum cinq cas de groupes de soldats qui refusèrent de manger, faisant la

grève de la faim devant un nouveau repas immonde. Au cours des trois premières semaines du même mois, des médecins militaires rapportèrent sept cas graves d'intoxication alimentaire, dont la pire, due à du poisson pourri, nécessita l'hospitalisation de trois cent cinquante hommes[112]. On trouva des souris mortes dans la soupe dans le district militaire de Kiev ; ailleurs, du sable dans la farine, des tessons de verre dans le thé et un ver vivant figuraient au menu au même moment[113]. Deux cent cinquante-six hommes souffrirent de diarrhées invalidantes en mars, le thé qu'on leur avait servi ayant été préparé avec de l'eau tiède et saumâtre[114]. Un jeune conscrit de la république caucasienne de Géorgie – une région célèbre même à cette époque pour la qualité de la nourriture – déserta après avoir passé quelques semaines en Ukraine, laissant un message dénonçant le régime de l'armée soviétique : « Je retourne à la montagne, concluait-il, manger la bonne nourriture géorgienne et boire notre vin. »

Une solution était de se livrer à l'agriculture sur les terres de l'armée. C'était au moins une chose que l'on pouvait demander à d'anciens paysans. Comme le note Roger Reese dans son ouvrage sur la vie militaire avant la guerre, « à la fin de l'été 1932, un régiment possédait déjà deux cents cochons, soixante vaches, plus d'une centaine de lapins et quarante ruches[115] ». Rien n'avait changé en 1939. Les soldats arrachaient les pommes de terre et faisaient les foins, ils trayaient les vaches et tuaient le cochon[116]. Le labeur était bien souvent pénible, sale et froid, et les travaux des champs servaient parfois de punition. Dans tous les cas, l'agriculture détournait les hommes de l'exercice militaire et les distrayait du véritable objectif de leur service dans l'armée. Mais leur priorité était de remplir les ventres vides et la production agricole des régiments améliorait considérablement l'ordinaire. Elle contribuait aussi à leur remonter le moral. C'était une époque où presque tout le monde – les soldats, bien sûr, mais aussi les paysans des fermes collectivisées et même certaines communautés d'ouvriers – avait faim. Alors que l'on vendait des glaces aux masses dans de nouveaux kiosques aux couleurs vives, la plupart des gens tiraient le diable par la queue et devaient attendre longuement leur tour pour acheter des produits de première nécessité comme du beurre et de la viande. Les soldats bénéficiaient d'une ration garantie, même si la qualité était médiocre. C'est un triste commentaire sur la vie soviétique, mais Reese lui-même conclut que « malgré de piètres conditions matérielles, les officiers et les soldats bénéficiaient généralement, dans les années 1930, d'un niveau de vie légèrement supérieur à celui du reste de la société soviétique[117] ».

Les soldats avaient l’avantage de ne pas avoir à faire des pieds et des mains pour se nourrir. Ils n’étaient pas obligés de parcourir des kilomètres pour trouver de quoi manger, ou d’échanger leurs alliances contre quelques aliments comme leurs parents pouvaient y être contraints. Ils savaient au contraire qu’on leur distribuerait l’essentiel de ce dont ils avaient besoin. Ils avaient également accès à un réseau de magasins réservés à l’armée, les ZVK. En un temps où les marchandises, quel qu’en fût le prix, étaient rares sur le marché ordinaire, les hommes de l’Armée rouge pouvaient acheter, à condition que leur magasin local fût plus ou moins correctement géré, toute une série d’articles de luxe parmi lesquels des allumettes et du tabac, du fil, des rasoirs, des brosses à dents et des stylos. Cependant, comme c’était toujours le cas en Union soviétique, la situation variait considérablement selon les lieux. Tantôt les magasins étaient mal administrés ou les commerçants corrompus. Tantôt les magasins tenaient plus de la grange que du local commercial. De plus, tout le monde se plaignait de pénurie. Il n’y avait jamais suffisamment de tabac, et le beurre donnait l’impression de disparaître en l’espace de quelques heures.

Le savon était rare, lui aussi, et de nombreux soldats mentionnent qu’ils n’avaient jamais de quoi se brosser les dents. L’eau courante, d’ailleurs, n’était disponible que lorsque la salle de bains de la caserne fonctionnait. Pour faire une grande toilette, les soldats savaient qu’ils devaient aller aux bains de vapeur, les célèbres *banias* russes. Le confort n’était pas le seul intérêt de ce rituel. Un bain chaud (et des vêtements propres) tous les dix jours était le minimum indispensable pour tenir à distance les poux, vecteurs de typhus. Un homme se rappelait avoir pris un bain tous les quinze jours ; d’autres une fois par mois seulement[118]. En 1941, quand la guerre éclata, les nouveaux appelés se plaignaient de puer tant ils étaient sales et de souffrir de démangeaisons et d’éruptions de furoncles. Les anciens y étaient habitués. En temps de paix, la vie des soldats de l’Armée rouge consistait essentiellement à s’habituer à la réalité. Quelles qu’aient été les idées des jeunes conscrits sur la vie soviétique – et certains avaient caressé des rêves d’écoliers, aussi confus fussent-ils, sur les chances offertes à tous et sur la justice sociale –, l’armée les ramenait à leur juste mesure et les dépouillait de toute substance.

Une autre source de désagrément était la délinquance. Les entrepôts et les magasins de l’armée attiraient immanquablement des voyous locaux. Le chapardage était courant dans les cuisines de l’armée, bien que la nourriture ne fût guère appétissante. Les cuisiniers étaient souvent accusés de revendre la

viande et les matières grasses qui auraient dû agrémenter la soupe, mais les cuisines étaient le dernier maillon d'une chaîne qui partait des entrepôts et même des trains de marchandises. Les menus larcins étaient quotidiens – un cas ordinaire fut celui du vol de cinquante mètres de tissu à chaussettes russes[119] –, mais dès qu'on avait des chances d'échapper à la police, grâce aux mouvements de troupes notamment, on pouvait faire des affaires sur une bien plus grande échelle. « Les contrôles effectués dans les unités ont montré que les employés de l'approvisionnement sont complices du vol, quand ils n'y sont pas directement mêlés », observait un rapport de 1941. Dans un district, « 583 capotes, 509 paires de bottes et 1 513 ceintures ont disparu ». Les aliments figuraient parmi les autres produits volés[120].

L'armée de l'époque était donc indéniablement un terrain d'entraînement, mais beaucoup de ce qu'on y enseignait n'aurait pas trouvé place dans un manuel militaire digne de ce nom. Quand ils arrachaient les pommes de terre ou rejoignaient les équipes chargées de refaire le toit de la caserne, les hommes se demandaient peut-être quand commenceraient leurs activités militaires proprement dites. En réalité, le temps manquait pour en faire de vrais soldats, d'autant qu'il n'était pas question de négliger leur instruction idéologique. Tous les jours ouvrés, les hommes devaient assister à un cours de politique, voire plusieurs, à une conférence sur l'analyse du capitalisme par Staline, par exemple, ou à une séance de questions-réponses sur les qualités morales de l'officier idéal. L'idéologie n'était pas considérée comme un accessoire de la vie militaire, ni même comme un simple moyen de regonfler le moral des hommes, à l'image de ce que pouvait être la religion. Au cours des dernières années qui précédèrent la guerre, l'État soviétique attribua aux soldats le rôle d'ambassadeurs de la propagande. Avant-garde du peuple dont ils étaient le glaive et les défenseurs, ils étaient censés incarner la pensée dominante pour l'ensemble de la société. On se disait qu'à leur retour à la vie civile, les appelés serviraient de modèles, donnant l'exemple par leurs faits et gestes ainsi que par leurs propos. Mais il fallait d'abord les transformer. Un bon soldat, et plus encore, pour la minorité d'entre eux, un bon communiste, était censé être sobre, réfléchi, chaste et équipé d'un solide bagage idéologique.

Le Parti établit un empire personnel dans les rangs de l'armée pour mieux influencer l'esprit des hommes. Ses intérêts étaient représentés par une organisation qui s'appelait la PURKKA, la Direction politique de l'Armée rouge. Un des agents les plus puissants de cette structure non militaire était Lev

Mekhlis, un sinistre personnage que l'on associe davantage aux arrestations secrètes qu'à la vie militaire. Son influence sur l'Armée rouge fut funeste, et sa révocation, après 1942, marqua un tournant dans la culture de l'État-Major général. Mais en 1939, l'armée subissait encore tout le poids de l'ingérence du politique. S'agissant des hommes, cet aspect de leur vie était gouverné par des commissaires politiques qui opéraient au niveau du régiment et du bataillon, et par des instructeurs politiques – les *politrouks* – présents à l'intérieur des compagnies et des unités inférieures. À un second niveau, on trouvait de jeunes communistes, les komsomols, dont les agents parmi les hommes étaient appelés *komsorgs*.

Un *politrouk* pouvait réunir les fonctions de propagandiste et celles d'aumônier, de psychiatre militaire, de surveillant de lycée et d'espion. « Le *politrouk*, indiquent les ordres militaires, est le personnage central de tout le travail éducatif parmi les soldats[121]. » L'éventail des sujets qu'ils enseignaient était effectivement très large. Les *politrouks* étaient présents aux exercices de tirs, aux manœuvres et aux cours de démontage des fusils. Chargés de dactylographier les résultats obtenus par chacun, ils relevaient combien d'hommes étaient « excellents » dans tel ou tel domaine et inventaient des prétextes pour disculper ceux qui ne l'étaient pas. Ils rédigeaient des rapports mensuels sur la discipline de leurs unités, le moral et les « événements extraordinaires », dont les cas de désertion, d'ébriété, d'insubordination ou d'absence sans permission. C'étaient eux, aussi, qui s'occupaient des fêtes du Parti, parmi lesquelles l'anniversaire de la révolution d'Octobre (qui, puisque le calendrier lui-même avait été réformé, tombait désormais le 7 novembre de chaque année), la fête de l'Armée rouge (23 février) et la fête des Travailleurs (1er mai). Les soldats du rang attendaient ces jours fériés avec impatience, la conférence obligatoire du *politrouk* n'étant après tout qu'un prélude à quelques heures de temps libre et de beuveries.

Un *politrouk* qui battait vraiment le tambour de la propagande devait s'attendre à rencontrer quelque résistance. On ne peut qu'être impressionné par la façon dont certains – sincères, ambitieux ou mus par la pure ferveur – cherchaient à modeler leurs hommes selon les règles. Ils les soumettaient à une pléthore de discussions, de réunions et de campagnes d'affichage. Ils profitaient de leur temps libre pour faire la lecture à leurs troupes, le plus souvent des extraits de journaux comme l'*Étoile rouge*, l'organe de l'armée. Certains montaient de petites bibliothèques et presque tous dirigeaient des ateliers de

propagande destinés à la préparation d'affiches et de banderoles. Les instructeurs politiques de toutes les unités faisaient également de l'alphabétisation rudimentaire, ils examinaient les doléances et répondaient aux questions des hommes sur leur vie quotidienne. Mais comme tous les autres responsables, les *politrouks* devaient faire face aux pénuries. « Nous n'avons pas un seul volume des œuvres de Lénine », faisait savoir l'un d'eux à son commissaire en 1939. Pis, les unités en partance pour la Finlande s'aperçurent qu'elles n'avaient pas de portraits du dirigeant suprême, Staline. « À envoyer de toute urgence », ordonnait un télégramme[122]. Bien qu'on puisse, avec le recul, les juger ridicules, certains de ces *politrouks* et de leurs camarades plus jeunes, les *komsorgs*, croyaient en leur mission et étaient prêts à se sacrifier pour elle. Peut-être certains soldats appréciaient-ils leur dévouement en 1939 ; d'autres le feraient dans la confusion de la Seconde Guerre mondiale. Mais ils étaient plus nombreux encore à contempler les bottes propres des *politrouks*, leurs mains lisses et leurs cartouchières intactes et à n'y voir qu'hypocrisie.

On détestait aussi les *politrouks* parce qu'ils étaient responsables de la discipline générale. Les dénonciations émanaient souvent d'eux, et c'étaient généralement leurs rapports qui provoquaient l'intervention de la police militaire, la Section spéciale, au mess ou à la caserne. Cette fonction entrait en conflit avec un autre rôle des *politrouks*, celui d'encourager une atmosphère de confiance mutuelle. « La discipline révolutionnaire est la discipline du peuple, solidement assujettie par une conscience révolutionnaire […], proclamait leur règlement. Elle ne repose pas sur la subordination de classe, mais sur une compréhension consciente des […] objectifs et de la finalité de l'Armée rouge des ouvriers et des paysans[123]. » Certains estimaient peut-être que cette communauté de valeurs était propice à la création de réseaux de camaraderie politique, mais la culture des privilèges, des dénonciations secrètes et des exigences hypocrites n'était guère favorable à l'esprit de groupe indispensable à une armée. Les soldats et les officiers, qui, dans l'éventualité d'une attaque, devaient pouvoir avoir entièrement confiance en leurs camarades – dont la vie même dépendait des sentinelles, des artilleurs et, surtout, de leurs compagnons –, découvraient rapidement que la maîtrise du marxisme-léninisme n'était pas une garantie de sang-froid sous le feu ennemi. Néanmoins, les *politrouks* continuèrent à prendre la parole pendant les trois années suivantes. On pouvait compter sur les communistes, disait-on. Une idéologie commune devait être suffisante pour qu'un soldat soit certain que son voisin couvrirait son flanc quand la fusillade commencerait. Les adversaires connus seraient éliminés. Le

Parti se chargerait de tout.

Même dans les années de paix, le système reposait sur un fatras de fausse piété. On trouvait dans les rangs des *politrouks* – comme dans ceux des membres du Parti en général – de très mauvais modèles, dont de petits bâtisseurs d'empire qui exerçaient un monopole sur la vodka et sur les filles. « Le *politrouk* subalterne Séménov doit être déféré à un tribunal militaire, annonçait un télégramme de 1940. Il est moralement corrompu […]. Il continue à boire, jetant le discrédit sur le nom d'instructeur. » On l'avait retrouvé cette semaine-là en piteux état au fond d'une poubelle, en compagnie d'une prostituée[124]. Mais bien des choses échappaient à la censure et il arrivait aux hommes d'exprimer clairement le fond de leur pensée : « Si je suis envoyé au combat, déclarait ainsi un fantassin à son voisin communiste, je commencerai par te fourrer mon revolver dans la gorge. » « La première personne que j'abattrai sera le *politrouk* Zaïtsev », menaçait un autre appelé en préparant son paquetage pour la Finlande. Deux jeunes déserteurs dont l'unité devait, elle aussi, partir pour le nord se firent prendre et furent mis aux arrêts. « Dès que nous aurons rejoint le front, déclara l'un d'eux, je tuerai le *politrouk* adjoint[125]. » Peut-être était-ce pour contrarier le Parti que certains soldats barbouillèrent des croix gammées sur les murs de leur caserne. Il se trouve que de nombreux *politrouks*, plus instruits que la moyenne, étaient juifs, ce qui fut certainement l'une des raisons de l'hostilité qu'ils inspiraient. Des comptes rendus du début de 1939 consignent les « réflexions antisémites et les tracts pro-hitlériens » que certains *politrouks* trouvèrent chez les hommes[126].

Les tensions et les ressentiments de ce genre expliquent en grande partie l'impréparation de l'Armée rouge à la guerre, mais la nature de la formation des soldats au combat joua également un rôle. L'idéologie occupait une place si importante dans l'emploi du temps quotidien des hommes qu'il n'était pas toujours facile de libérer des heures pour l'entraînement conventionnel. En 1939, la « journée de classe » était de dix heures ; à partir de mars 1940, à la suite du désastre finlandais, elle passa à douze. « Je n'ai pas le temps de préparer tout ce travail d'étude, maugréait un appelé. Je n'ai même pas le temps de me laver[127]. » En fait, la plupart des recrues n'avaient guère la possibilité d'acquérir que les compétences les plus sommaires. Les hommes apprenaient à marcher, à se coucher ou à se lever au commandement, et aussi à creuser, ce qui était le plus épuisant. Ils devaient être capables de se lever et de s'habiller en quelques minutes, d'enrouler autour de leurs pieds l'interminable entrelacs de leurs

chaussettes russes tout en mâchonnant leur première cigarette roulée. Les exercices pouvaient paraître vains, mais ils représentaient un premier pas vers la vraie vie de soldat, vers l'obéissance automatique et une plus grande résistance physique. Si les hommes avaient eu le temps – pour ne rien dire de la précision du commandement – de consolider leurs connaissances, leur situation aurait peut-être été moins catastrophique. Mais les ingérences politiques minaient constamment leur assurance, et le manque de temps limitait les compétences qu'ils étaient susceptibles d'acquérir.

Tous les soldats d'infanterie devaient apprendre à manier le fusil. Le mot russe désignant le fantassin se traduit d'ailleurs par fusilier. Le fusil en question, à cette date, était un modèle à chargeur et à culasse mobile, équipé d'une baïonnette. Sa conception remontait aux années 1890, mais il était fiable et les hommes lui faisaient confiance. Cependant, malgré l'augmentation de la production des manufactures de Tula et d'Ijevsk après 1937, il n'y avait pas suffisamment de fusils pour qu'on pût en remettre un à chaque recrue[128]. Les hommes qui affrontèrent les Finlandais en 1939 s'étaient souvent entraînés pendant des semaines avec des répliques en bois ; de quoi apprendre quelques exercices, s'essayer au maniement allongé ou à genoux dans une tranchée, mais ils ne savaient ni viser ni éprouver le poids ou l'équilibre d'une arme réelle. On en était au même point avec les chars d'assaut, et l'on se servait parfois de répliques en carton. Par ailleurs, bien que les usines soviétiques aient livré un pistolet-mitrailleur de bonne qualité, le PPD de Vassili Degtiarev, il fallut la guerre de Finlande pour convaincre Staline de son utilité sur le terrain. La méfiance empêcha la généralisation de son emploi. Jusqu'à la fin de 1939, ces nouvelles armes haut de gamme furent réservées à la police militaire et les stocks de l'armée restèrent sous clé, dans des entrepôts[129].

D'où l'image consternante de la formation et de ses résultats que livraient les rapports en provenance des cantonnements militaires. Un grand nombre d'appelés, officiers aussi bien que simples soldats, étaient souvent dénués des compétences nécessaires au maniement du fusil[130]. Les accidents étaient également d'une fréquence alarmante. Même pendant l'entraînement de jour, on relevait des cas de soldats ivres qui tiraient à l'aveuglette. Rien ne les incitait à être sobres, car dans cette armée-là, les hommes qui se présentaient au rassemblement étaient souvent condamnés à l'inaction[131]. Alors que la confiance qu'ils pouvaient encore éprouver pour leurs officiers ne cessait de décliner, les plus malins eurent tôt fait de mieux employer leur temps. « Vous ne

m'apprendrez jamais rien, remarquait un appelé ukrainien. J'ai dormi à mon poste et je continuerai à dormir[132]. » En mars 1939, un groupe particulièrement débrouillard envoya tous les matins un détachement à cheval pour travailler sur un chantier de bois local. Ses membres se partageaient ensuite la paye que chacun touchait et en réservaient astucieusement une partie aux instructeurs politiques[133].

Les recrues inexpérimentées de 1938 et de 1939 s'initiaient aussi à leur nouveau métier auprès des générations précédentes. En 1939, on rappela des réservistes en prélude aux campagnes en Pologne, dans les pays Baltes et en Finlande. Ces hommes d'âge mûr, dont certains avaient une quarantaine d'années, bouillonnaient déjà de colère à leur arrivée. Ils avaient dû quitter leur emploi et leur famille pour regagner une armée que beaucoup s'étaient efforcés d'oublier. Leur ressentiment était bien souvent à fleur de peau. « C'est pire d'être dans l'armée que d'être envoyé au travail forcé sur la voie ferrée Baïkal-Amour », maugréait l'un d'eux à ses camarades. Certains ressassaient leurs souvenirs de la période démocratique de l'Armée rouge, quand ils discutaient avec les officiers à travers des nuages de fumée de tabac bon marché et considéraient les ordres comme le signal d'un débat général. Ces réminiscences leur restaient sur le cœur comme autant de promesses trahies. « La discipline dans l'Armée rouge est pire que sous l'ancien régime tsariste », se plaignaient les anciens. Les jeunes entendaient tout cela et en tiraient des conclusions. « Nous n'obtiendrons de permission que quand nous serons morts[134]. »

Les officiers potentiels, la future élite de l'Armée rouge, pouvaient espérer un sort meilleur. Certains d'entre eux commençaient leur formation alors qu'ils étaient encore à l'école. D'autres faisaient leurs débuts comme simples soldats et gravissaient les échelons en impressionnant leurs supérieurs par leurs convictions politiques et leurs compétences pratiques. Le développement de l'armée dans les années 1930 s'accompagna d'une demande croissante de nouveaux élèves officiers. « Il n'est pas de vocation plus élevée que celle de l'Armée rouge des ouvriers et paysans » proclamait le slogan communiste. « Aucun métier n'est plus honoré que celui de commandant de cette armée[135]. » En réalité, ce ne fut qu'après 1934 que les commandants de sections d'infanterie furent mieux payés que les ouvriers d'usine soviétiques[136]. Seule l'élite pouvait espérer avoir droit aux signes extérieurs de pouvoir et de richesse dont

jouissaient, dans le monde civil, les administrateurs de haut rang et les hommes politiques. Mais la modestie de la paye ne suffisait pas à dissuader les plus enthousiastes. L'armée, c'était un parfum d'aventure, des promesses de voyage et de camaraderie. Peu importait que les élèves officiers fussent issus de misérables cabanes paysannes ou d'appartements urbains. Tout en se consacrant à leurs cours de langues, de mathématiques, de tactique militaire et d'histoire, les futurs officiers s'engageaient dans des carrières solides.

Tel était du moins leur espoir quelques années encore avant 1939. Certes, les pénuries et la misère matérielle que subissaient leurs hommes n'épargnaient pas toujours les officiers subalternes ; il n'était pas facile d'obtenir que les choses se fassent dans une armée constamment à court de capotes, de bottes et de fusils. Mais c'étaient là de simples sources d'agacement que les bons communistes ignoraient, sauf quand ils s'efforçaient d'améliorer le sort de leurs hommes. À partir de 1937, la crainte constante de commettre une erreur politique fut nettement plus oppressante. Les purges de l'élite politique et militaire entreprises par Staline, qui commencèrent ce printemps-là pour se poursuivre pendant plusieurs mois, allaient transformer la culture des officiers, en pire. L'une des victimes les plus en vue, après tout, n'était-elle pas Toukhatchevski en personne, le chef de l'État-Major général[137] ? La trahison figurait au nombre des chefs d'accusation portés contre ses collègues et lui-même, rendant une condamnation à mort inéluctable. Alors que précédemment, les victimes de la répression politique étaient des civils, cette fois-ci, c'était tout l'establishment militaire qui tremblait.

L'arrestation de Toukhatchevski fut le premier acte d'un processus de terreur d'État qui soumit l'armée, et l'ensemble du secteur de la défense, à de nouvelles formes de contrôle politique. Ce bouleversement entraîna des modifications stratégiques, car les plans de défense de Toukhatchevski furent discrédités par sa chute, conduisant l'État-Major général à préparer une guerre offensive en 1941. Sur le moment, cependant, les questions de stratégie lors d'un hypothétique conflit paraissaient insignifiantes face à l'effroi qui s'abattit sur le corps des officiers. De 1937 à 1939, c'est-à-dire en l'espace de trois ans, un peu plus de trente-cinq mille d'entre eux furent révoqués. Au cours des trois dernières années de paix, 90 % des commandants de districts militaires perdirent leur poste au profit de subordonnés, une rotation de personnel qui bouleversa l'intégralité du recrutement, de la formation, de l'approvisionnement et de la coordination des mouvements de troupes à la veille même de la guerre[138]. Le

moral était lui aussi en berne, les soldats de métier s'efforçant désespérément de ne pas être emportés par la tourmente.

Un officier révoqué n'était pas obligatoirement incarcéré, et moins encore fusillé. Certains de ceux qui furent arrêtés par le NKVD – près du tiers des hommes congédiés – finirent par être réintégrés et Reese a calculé que même au cours de l'année la plus dure, il n'y eut pas plus de 7 % des cadres de l'Armée rouge révoqués pour raisons politiques[139]. En 1940, onze mille hommes avaient retrouvé un poste dans l'armée. Mais les purges rendirent plus difficile le travail de tous les officiers. Pour commencer, chacun savait désormais qu'aucun emploi – et aucune vie – n'était garanti. Les héros militaires de la Grande Guerre patriotique comptaient dans leurs rangs plusieurs hommes, dont Constantin Rokossovski, le vainqueur de Koursk et de Königsberg, qui avaient passé un certain temps dans des cellules et des camps. À partir de 1937, nul ne pouvait plus ignorer que tous les aspects du travail de l'armée, y compris des questions purement militaires comme l'entraînement et le déploiement du matériel, pouvaient être matière à débat pour le Parti. À la veille de l'invasion allemande, les représentants de ce dernier suivaient attentivement tous les faits et gestes des officiers. Dans le même temps, l'ensemble de la culture de commandement avait été profondément ébranlée. Au lieu de s'enorgueillir de ses responsabilités, un officier avait tout intérêt à s'en décharger sur autrui et à éviter de se faire remarquer. Les élèves officiers n'apprenaient pas grand-chose sur la façon d'inculquer à leurs hommes la mentalité nécessaire sur le terrain. Les politicards du Parti, les *politrouks*, étaient censés s'en occuper.

C'était une excellente recette de stress. Les jeunes officiers, qui avaient déjà la tête farcie des enseignements du Parti sur la responsabilité et la confiance sacrée, se voyaient confier des tâches qu'ils n'avaient pas été formés à exécuter ; puis, comme pour tourner leurs efforts en dérision, ils devaient faire face à l'obstruction et aux chicaneries des commissaires politiques. Les embûches de la bureaucratie étaient tout aussi terrifiantes pour ces jeunes recrues que la menace d'une descente de la police secrète. En 1939, c'est-à-dire bien après les pires années des purges militaires, le taux de suicide parmi les élèves officiers et les officiers subalternes atteignait un niveau scandaleux. La « peur des responsabilités » était l'une des raisons les plus fréquemment invoquées dans leurs messages d'adieu. La nourriture médiocre et les conditions de vie lamentables risquaient de détruire les dernières réserves de force morale de ceux qui étaient naturellement enclins au désespoir. Un sous-lieutenant avait vécu

dans une tranchée-abri de terre pendant des mois quand ses nerfs lâchèrent. Son statut de jeune communiste, de komsomol, l'empêchait de condamner le système politique. En fait, comme il l'exprima dans son ultime message, « je ne suis pas capable de continuer à mener une vie aussi dure […]. J'aime mon pays, et jamais je ne le trahirai. Je crois à un avenir meilleur, un avenir d'égalité, où un soleil radieux brillera sur le monde entier. Mais ici, des ennemis mettent des bâtons dans les roues de tout ce qu'un commandant honnête cherche à faire. J'ai décidé de mettre fin à mes jours, bien que je n'aie que vingt et un ans[140] ».

L'ingérence politique et surtout les purges rendaient plus difficile le recrutement, la formation et le maintien de nouveaux officiers dans l'armée. La pénurie de spécialistes qualifiés atteignit des proportions alarmantes dans tous les secteurs en 1940. Alors que l'armée était en pleine expansion, puisque le total de ses effectifs dépassait les cinq millions d'hommes, ses besoins en officiers prirent une tournure désespérée. Selon ses propres estimations, il manquait au moins trente-six mille hommes au corps des officiers à la veille de l'invasion allemande, et au moment de la mobilisation, ce chiffre monta à cinquante-cinq mille[141]. Concrètement, cela voulait dire que des hommes et des femmes devaient combattre sous les ordres de jeunes gens qui n'avaient aucune expérience du champ de bataille. Dès les années 1930, bien avant que l'armée ne doive affronter le feu ennemi, on obligeait des élèves officiers à quitter les écoles supérieures de guerre alors qu'ils n'avaient pas encore achevé leur formation. En 1938, le commissaire à la Défense Vorochilov ordonna à dix mille d'entre eux de prendre leur service avant d'avoir passé leur diplôme[142]. Dans leurs relations avec leurs aînés – pères et professeurs –, ces jeunes gens avaient toujours eu à obéir, jamais à diriger. Face un régiment d'hommes de plus de trente ans, ils risquaient fort d'inspirer plus de mépris que de respect.

Les hommes du rang étaient prompts à dénoncer l'incompétence de leurs supérieurs. Tandis que la culture de purges et de dénonciations avait considérablement nui au prestige des officiers, leurs propres failles leur étaient fatales. L'armée soviétique était censée cultiver un esprit de camaraderie et d'ouverture ; on n'y trouvait pas les sous-officiers hargneux qui jouaient un rôle si important dans les systèmes britannique et américain. L'exercice et la formation étaient assurés par des officiers subalternes, soutenus (ou entravés) par des représentants politiques. Les résultats étaient prévisibles. « Si on m'envoie au front, annonçait un jeune appelé qui envisageait d'être mobilisé pour la Finlande, je filerai dans les broussailles. Je ne me battrai pas, mais je tirerai sur

des hommes comme notre commandant d'unité Gordienko[143]. » Avant 1941, la grossièreté ou l'insubordination à l'égard d'officiers subalternes comptaient parmi les manquements à la discipline les plus courants[144].

La politique pesait sur tous les faits et gestes des officiers. Les *politrouks* et les commissaires ne les lâchaient pas d'une semelle, exigeant de faire passer leurs propres missions – conscience de classe, inculcation des valeurs communistes – avant les questions militaires. La résistance, voire l'incivilité, pouvait coûter son poste à un officier. Cette méthode absurde, même Mekhlis n'hésita pas à la dénoncer en 1939[145]. De nouvelles réglementations furent mises en place l'année suivante, à la suite du désastre finlandais, afin de donner plus de place à l'autorité purement militaire et de dissuader les officiers de démissionner. L'amélioration des conditions de logement était une des mesures de la réforme. Le prestige, affirmait la théorie, s'accompagnait inévitablement de certains privilèges – « Le commandant d'une compagnie, exposèrent les réformateurs, devrait obtenir le plus grand cheval[146] » –, lesquels devaient aider les jeunes officiers à accomplir leur travail. Mais personne ne suggéra d'entreprendre une transformation fondamentale en se débarrassant de l'emprise paralysante de la politique. Chaque fois que la question de l'autorité parallèle fut évoquée, la réponse tint du compromis, de la simple inflexion, laissant l'influence du Parti intacte.

Rien ne mettait les facultés d'imagination d'un *politrouk* à plus rude épreuve que la nécessité d'expliquer les nouvelles aux hommes. Quand on étudie la politique étrangère soviétique au cours des derniers mois de paix, on n'est pas loin de les prendre en pitié. La plupart des soldats n'étaient pas des hommes raffinés et beaucoup étaient incapables de lire le journal tout seuls, mais l'étonnante évolution de la politique en 1939 n'aurait pu échapper à personne, fût-ce à un ivrogne à moitié analphabète. Le 23 août, le ministre soviétique des Affaires étrangères, Viatcheslav Molotov, signa un pacte de non-agression avec l'Allemagne nazie. Cela faisait dix ans que l'on infligeait aux soldats de l'Armée rouge d'interminables sermons sur la menace fasciste. Et voilà que, du jour au lendemain, on leur annonçait que les Allemands étaient devenus leurs alliés. En décembre 1939, parmi les télégrammes de félicitations envoyés à Staline pour ses soixante ans, figurait un message signé d'Adolf Hitler. Le Führer adressait tous ses vœux « pour l'avenir heureux du peuple de notre amie l'Union soviétique[147] ».

Ni les civils ni les soldats ne savaient qu'en penser. Quand ils furent chargés

d’expliquer cette nouvelle, les instructeurs politiques durent recourir à la rhétorique révolutionnaire du progrès historique. On pouvait toujours parler de solidarité prolétarienne internationale, et la classe ouvrière allemande occupait une place privilégiée dans l’imaginaire soviétique, ne fût-ce qu’en raison de l’admiration qu’on vouait à son industrie. Mais l’idée d’un traité avec Hitler n’en était pas moins choquante. Les élèves officiers d’une école supérieure de guerre crurent à un canular[148]. Ailleurs, alors que quelqu’un lui demandait si la prochaine guerre pourrait être impérialiste, un *politrouk* jeta l’éponge. « Il ne sert à rien, répondit-il, de compter les guerres impérialistes […]. Quand la guerre sera finie, un congrès [du Parti] se réunira et alors, on nous dira quel type de guerre c’était[149]. » Livrés à eux-mêmes, les soldats commencèrent à faire des blagues sur la rime entre le nom du ministre allemand des Affaires étrangères, Ribbentrop, et le mot russe désignant un cul[150].

L’Armée rouge était également sur le point de s’engager dans des opérations inhabituelles. Une clause secrète du pacte germano-soviétique d’août 1939 prévoyait la partition de la Pologne entre l’Allemagne et l’Union soviétique, ainsi qu’une future division des États baltes, la Lettonie, la Lituanie et l’Estonie. L’encre était à peine sèche quand les Allemands envahirent la Pologne à partir de l’ouest. Deux semaines plus tard, le 17 septembre, les premiers soldats soviétiques pénétraient dans les provinces orientales du même pays. L’acte d’agression de l’Allemagne incita la Grande-Bretagne et la France à lui déclarer la guerre le 3 septembre, mais la Pologne était condamnée. Varsovie tomba aux mains des Allemands le 28 septembre, date à laquelle les deux armées, allemande et soviétique, avançant depuis des directions opposées, avaient envahi le reste du pays. L’Armée rouge prit position le long de sa nouvelle frontière, faisant face à son alliée pendant un long interlude de coopération tendue. Ses soldats se transformèrent en force d’occupation, se posant en libérateurs tout en affrontant quotidiennement la haine de la population au milieu de laquelle ils étaient stationnés. Cette expérience se renouvela au mois de juin suivant, quand les Soviétiques poursuivirent leur avancée vers le nord, en direction de la Baltique, ajoutant à l’Empire occidental de Staline plusieurs millions de citoyens récalcitrants.

En 1939, la priorité de Staline était d’assurer la sécurité de la nouvelle frontière avant que la Wehrmacht ne réussisse à modifier la carte une seconde fois. Le long du front, les soldats de l’Armée rouge se livrèrent à des démonstrations symboliques de camaraderie avec leurs homologues allemands,

tout aussi sceptiques. On procéda à des échanges de prisonniers. Derrière la nouvelle ligne de démarcation, des soldats furent détachés pour se rendre de maison en maison à la recherche d'armes cachées. On procéda à la rafle de bandes de nationalistes polonais, les vestiges de l'armée polonaise, qui « cherchaient à faire diversion », ainsi que tous les membres respectés ou trop critiques des communautés locales[151]. Des dizaines de milliers de soldats polonais, parmi lesquels des réservistes qui n'avaient été rappelés que quelques semaines plus tôt, furent internés dans des camps de prisonniers. Sur ordre de Staline, plus de vingt mille d'entre eux furent assassinés entre mars et mai 1940. L'exécution de quatre mille officiers polonais dans les bois au voisinage de Katyn, à l'ouest de Smolensk, fut le fait de la police secrète, tout comme les massacres qui eurent lieu au même moment à proximité de Kharkov et de Tver. Tous ces assassinats étaient clandestins, mais la population locale entendait des tirs en rafales pendant des heures et des heures, nuit après nuit. Quand bien même ils ignoraient le détail de ces événements, les soldats ordinaires savaient que l'État qu'ils représentaient, et dont ils appliquaient de force la politique, était loin d'apporter la délivrance aux peuples frères.

Les conseillers militaires de Staline avaient anticipé les problèmes les plus prévisibles. Les troupes envoyées en Pologne et dans les pays Baltes durent suivre des conférences particulières. On leur expliqua que leurs efforts apporteraient la sécurité et le bonheur aux peuples des territoires récemment annexés. Mais on leur fit également comprendre clairement que la nouvelle frontière protégerait leur propre patrie et leur propre sécurité. Les soldats qui partirent dans les États baltes de Lettonie, de Lituanie et d'Estonie avaient été triés sur le volet, c'étaient des hommes « politiquement fiables […] à qui on remettait la meilleure nourriture, les meilleures armes et les meilleures munitions[152] ». « Je suis fier, déclara un de ces héros, d'avoir l'honneur de me trouver en première ligne de la défense de notre patrie. » Pendant ce temps, les propagandistes inventaient des histoires qui se terminaient bien, pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs. « Le peuple travailleur d'Ukraine occidentale et de Biélorussie occidentale a accueilli l'Armée rouge avec beaucoup de joie et d'amour, relatait un rapport à destination des troupes. L'avancée des unités de l'Armée rouge se déroule comme une fête populaire. En règle générale, les habitants des villes et des villages sortent pour les accueillir en bon ordre, vêtus de leurs plus beaux habits. Ils jettent des fleurs devant les soldats en marche […]. Merci, chers camarades […]. Merci, Staline. Nous vous attendions et vous

êtes venus[153]. »

Cette libération n’était pas pure chimère. Certains, notamment les Juifs de la région, avaient d’excellentes raisons de préférer le régime soviétique au régime nazi. Mais ils ne tardaient pas à découvrir, eux aussi, que l’Armée rouge n’était pas le glaive altruiste de la révolution qu’elle prétendait être. Pour les soldats venus d’Union soviétique, ces villes et villages d’Europe faisaient l’effet d’un paradis de la consommation. La vie retrouvait soudain tout son charme, même si peu de soldats pouvaient se permettre de rejoindre la population locale pour boire une bière ou passer une longue soirée à écouter du jazz. « Ils restent assis pendant des heures, écrivait chez lui un officier soviétique envieux, à siroter une bière et à fumer des cigarettes[154]. » Afin d’empêcher les infractions à la loi, l’armée avait remis aux soldats qui participaient à l’occupation un petit pécule en liquide. Pas de quoi faire des folies, toutefois. Si la population locale refusait de vendre ses marchandises contre quelques kopeks, les soldats recouraient à la menace pour obtenir ce qu’ils convoitaient. Ils pillaient de modestes chaumières à la recherche de butin. Les objets les plus prisés étaient les montres et les stylos, mais les boutons de porte en bois eux-mêmes firent un moment fureur[155]. Certains vétérans se souviennent encore que les membres de la force d’occupation de la Baltique envoyaient des vêtements et de l’argent à leurs femmes, au pays ; pour eux, ces régions limitrophes regorgeaient de trésors. Quand un fantassin fut arrêté pour avoir acheté un recueil de blagues antisoviétiques dans une librairie lettonne, quelqu’un l’entendit murmurer qu’au moins, les capitalistes savaient vivre[156].

Néanmoins, les hommes de l’Armée rouge régulière constituaient une force d’occupation relativement inoffensive. Les nouvelles provinces allaient connaître bien pire : afin de les aligner sur le reste du territoire soviétique, on envoya le NKVD collectiviser toutes les fermes privées. Ceux qui protestaient, la dernière moisson de koulaks, furent arrêtés, embarqués dans des trains de marchandises et déportés vers l’Est. Dans le même temps, au milieu de l’agitation d’une révolution sociale et d’une guerre imminente, les soviets militaires arrivèrent pour commencer le recrutement. Les besoins de l’armée en soldats étaient devenus insatiables, et les nouvelles populations – surtout celles des États frontières – durent fournir leur quota, comme tout le monde. Certains politiques espéraient également que le service militaire transformerait les fils de familles capitalistes en bons citoyens soviétiques. En tout état de cause, la mobilisation était urgente et exigeait que l’on agisse avec promptitude et

résolution. On ne prit conscience que beaucoup trop tard que ces nouveaux soldats risquaient fort de perturber la culture et le moral des troupes déjà engagées.

À partir de 1940, des milliers de jeunes âgés de dix-neuf ans, originaires des anciens territoires polonais d'Ukraine et de Biélorussie, rejoignirent des unités de l'Armée rouge dans les districts militaires de Kiev, Leningrad et Briansk. Pour éviter toute influence négative, ils furent répartis en petits groupes d'une quinzaine d'hommes par compagnie[157]. Beaucoup ne parlaient et n'écrivaient que l'ukrainien ou le polonais. Ce n'était cependant pas la compréhension de la langue qui rendait leur formation difficile. Contrairement aux jeunes dont l'esprit avait été façonné sous le pouvoir soviétique, ils arrivaient la tête pleine de souvenirs récents d'un monde différent. Même ceux qui étaient reconnaissants aux Soviétiques de les protéger des Allemands – car peu pensaient que le pacte de Staline durerait – n'étaient pas convaincus par le nouveau système des kolkhozes. Tous s'interrogeaient sur la politique. Quelques-uns avaient assisté aux arrestations massives de prétendus « ennemis » qui avaient suivi l'occupation soviétique, car les troupes du NKVD n'étaient jamais loin du front[158]. Et certains de ceux qui endossèrent l'uniforme d'un État prônant l'athéisme étaient profondément croyants.

Les commissaires étaient débordés. « Un nombre significatif d'entre eux sont croyants, rapportaient-ils. Certains portent des crucifix qu'ils refusent de retirer même au *bania*[159]. » Un officier découvrit que plusieurs de ses toutes nouvelles recrues commençaient « les lettres qu'elles envoient chez elles par la formule : “ Vive Jésus Christ. ” Un soldat a reçu par courrier de sa mère une icône devant laquelle il prie avant d'aller se coucher[160] ». Ces jeunes venaient de villages où les fidèles organisaient des veillées à l'église pour Pâques, et dont les convictions religieuses interdisaient purement et simplement de porter les armes[161]. Ces nouveaux soldats étaient politiquement inexpérimentés, voire hostiles au régime soviétique, faisaient savoir les supérieurs des *politrouks*. Ils pouvaient même nourrir des ambitions nationalistes. Dans la langue de bois étrangement orwellienne de l'époque, une note mettait en garde contre les nouveaux appelés qui « non seulement manifestent parfois un état d'esprit malsain, se plaignant des rigueurs de la discipline et de la dureté du service dans l'Armée rouge, mais qui, en certains lieux, essaient de constituer des groupes séparatistes[162] ».

Ces hommes étaient peut-être responsables des inscriptions qui apparurent

vers cette période sur les murs des casernes. Mais le défi le plus grave à l'autorité des *politrouks* relevait du registre de l'humour, bien plus que de la religion. Les graffitis en tout genre – « des mots non censurés », pour reprendre les propos des informateurs – rivalisaient d'audace un peu partout. Les bustes de Lénine et de Staline – dont l'un agrémenté d'yeux exorbités de grenouille par un artiste anonyme – étaient des cibles faciles, tout comme les affiches politiques. Certains *politrouks* baissaient les bras : « Il n'y a pas de travail politique dans cette unité », faisait remarquer un rapport réprobateur ; les hommes n'en attendaient même plus. Comme le remarqua une recrue – russe cette fois – d'une unité de liaison en mars 1939, « les fascistes ne m'ont rien fait ; je ne vois pas pourquoi je devrais les combattre. De mon point de vue, peu importe que nous ayons un régime fasciste ou soviétique. Je préférerais mourir ou m'enfuir que de me battre pour la patrie[163] ».

Telle était l'armée censée mener la guerre finlandaise. Bien loin du monolithe du mythe soviétique à venir, elle représentait un travail en cours, un amalgame dont l'état de préparation militaire était encore en construction. Les hommes qui se tenaient en rangs devant leurs *politrouks* pour écouter leurs ordres de marche en novembre 1939 comprenaient des pères aussi bien que des fils. Les plus âgés conservaient des souvenirs du tsarisme et de sa dernière guerre ; les jeunes, la tête farcie de phrases toutes faites, n'avaient guère que leur énergie. Ils savaient, en théorie, pourquoi on leur demandait de se battre. On leur avait expliqué que les fascistes finlandais menaçaient la frontière de la patrie soviétique. Comme les soldats des films de propagande, les hommes de l'Armée rouge avaient pour mission de les repousser rapidement ; une tâche rapide et facile, leur disait-on. Ceux qui y croyaient espéraient peut-être que quelqu'un d'autre se battrait à leur place. Après tout, si la victoire était certaine, personne ne courrait grand risque, et le sens de l'histoire à lui seul veillerait à faire triompher la justice. En attendant, c'était une occasion de voyager et de faire son devoir ou, à défaut, de dégoter une montre finlandaise et de l'alcool de qualité. Mais tous les espoirs des hommes n'empêchèrent pas le climat de se refroidir. Les bottes et les capotes emportées ne leur permettraient pas d'affronter une longue guerre.

« La condition politique et morale des troupes est généralement bonne », écrivaient les *politrouks* à leurs supérieurs. Le sens de cette formule, dans l'armée soviétique, était assez éloigné des notions de psychologie militaire britanniques ou américaines de la même période. Les *politrouks,* qui devaient veiller au moral des hommes en temps de guerre, ne se préoccupaient pas de

l'état d'esprit individuel. C'était au soldat, et non à ses officiers, de se montrer digne de la vie militaire. S'il manifestait de la lâcheté ou des doutes, il était un traître à la patrie, un objet de déception pour la révolution. Ses droits et ses intérêts personnels n'entraient pas en ligne de compte. Dans ce contexte, le seul rôle d'un *politrouk* était de s'assurer que les hommes avaient conscience de se battre pour une juste cause. Les soldats qui comprenaient leur mission et qui y croyaient sincèrement pourraient se passer de toute aide supplémentaire, parce qu'ils avaient conscience d'agir conformément aux exigences de leur propre société – et de l'avenir de la révolution prolétarienne[164]. Ce régime ne laissait aucune place à l'ego. Les indices d'une situation politique et morale saine n'étaient pas la bonne humeur ni la santé mentale des individus, mais le nombre de candidats au Parti, l'empressement des hommes à se porter volontaires pour des actions dangereuses, et leur obéissance aux normes collectives.

Ces idées n'avaient rien d'extraordinaire pour les jeunes gens que l'on envoya se battre en Finlande. Les soldats soviétiques étaient les fils de leur temps et de leur culture, et, à des degrés divers – même s'ils en plaisantaient –, ils avaient assimilé les idées du Parti. Quelques-uns n'avaient pas de désir plus cher que de défendre la patrie soviétique. Ils avaient pour héros les aviateurs et les explorateurs des années 1930, et rêvaient de se montrer aussi habiles et aussi courageux qu'eux. D'autres, entraînés par l'enthousiasme de l'époque, se considéraient comme des communistes d'avant-garde, les héritiers peut-être des combattants de la guerre civile dont on leur avait parlé à l'école. Certains « suppliaient » d'être envoyés en première ligne. « Je veux aller combattre pour la Patrie et pour Staline », écrivait un soldat, peut-être sous la dictée d'un *politrouk*. Et il ajoutait, comme beaucoup de ses camarades, une demande formelle d'adhésion au Parti : « Je veux combattre dans l'esprit du Parti, en bolchevik[165]. »

On aurait pu croire que le monde du cinéma avait pris vie. Vingt ans après les premières campagnes de l'Armée rouge, ses soldats n'imaginaient guère la réalité du combat, au-delà des images toutes faites de virilité, d'héroïsme et d'abnégation. Les exigences concrètes de la guerre moderne, parmi lesquelles une tactique soigneusement calculée, la retenue et l'aisance dans le maniement d'armes complexes, auraient presque paru indignes à cette génération. On racontait avec orgueil, par exemple, que « l'instructeur politique adjoint du 5e bataillon du 147e fusiliers avait conduit ses hommes à l'attaque en criant, "Pour la Patrie et pour Staline !" ». Il avait été parmi les premiers touchés par les

balles finlandaises[166]. Les komsomols d'un autre régiment avaient organisé toute une série de raids pour célébrer l'anniversaire de Staline le 21 décembre. D'autres encore s'engageaient à obtenir systématiquement vingt sur vingt à leurs classes de formation, refusant tout autre résultat.

La bonne camaraderie, la constitution de ce que les sociologues qui étudient d'autres armées décrivent comme des « groupes primaires », aurait été une méthode plus efficace pour améliorer la discipline, aussi bien que la coordination[167]. Un sentiment de loyauté plus solide entre les hommes aurait renforcé la confiance. Mais on n'encourageait pas les relations étroites entre soldats. Elles pouvaient, craignaient les espions, être un signe de déviance, un embryon de conspiration. Durant l'hiver 1939-1940, treize des quarante-six divisions de fusiliers que l'Armée rouge envoya sur le terrain en Finlande étaient constituées depuis moins d'un an[168]. Conformément à la politique de l'époque, les effectifs des autres avaient bien souvent été complétés – par des étrangers – dans les dernières semaines précédant leur mobilisation pour le front[169]. Au lieu d'une confiance établie de longue date, les *politrouks* cultivaient l'esprit de parti de ces hommes ou, pis, une « amitié » purement factice. « Les soldats, les commandants et les instructeurs politiques de notre régiment manifestent du courage, de l'héroïsme et une disposition à s'accorder réciproquement une aide amicale pendant la bataille », observait un de leurs rapports[170]. Ce genre d'« amitié » ne pouvait compenser l'absence de professionnalisme et de confiance mutuelle. Les hommes ne s'étaient pas formés au coude à coude. Peut-être le qualificatif d'« amical » illustre-t-il le mieux l'état d'esprit d'une division d'artillerie qui tira sans ordres près du village finlandais de Makela, « pour aider l'infanterie à garder le moral[171] ». Cette bataille se poursuivit dans la panique et l'absence totale d'organisation.

L'esprit de parti n'était d'aucun secours quand les hommes avaient peur. Les soldats soviétiques envoyés en Finlande n'étaient pas préparés aux champs de bataille que leurs propres armes allaient créer. Même leurs officiers n'avaient aucune idée de la coordination nécessaire à l'utilisation de l'infanterie, de l'artillerie lourde et des chars[172]. Dans l'ignorance fondamentale du rôle qu'ils étaient censés jouer, les soldats jugeaient les batailles incompréhensibles et terrifiantes. Certains avaient peur de leur ombre. Un matin, fantassin de la 7e armée provoqua une terrible pagaille en hurlant si fort que tout son bataillon s'affola. Il expliqua par la suite avoir aperçu son propre visage dans un miroir et l'avoir pris pour celui d'un sniper finlandais. Son cri de terreur sema le trouble

dans l'unité de transmissions voisine. Les hommes se mirent à tirer dans tous les sens, gaspillant de précieuses munitions. Non loin de là, des membres du corps de surveillance de la voie ferrée, entendant ce tapage, intervinrent en prenant leurs fusils[173]. Tardivement, désespérément, les instructeurs politiques cherchèrent à inspirer une certaine combativité à leurs hommes. Leur priorité, s'accordait-on à reconnaître, devait être désormais la formation sur le terrain. La lecture des notes qu'ils rédigèrent à cette fin est navrante. « Il est trop tard et presque impossible d'organiser du travail politique et de Parti pendant la bataille elle-même », expliquait un commissaire. De même, ajoutait-il, qu'il était « trop tard » pour expliquer aux soldats qui se trouvaient sur le terrain qu'ils devaient s'allonger quand les artilleurs finlandais ouvraient le feu[174].

« On nous avait dit que l'Armée rouge écraserait les Finlandais blancs en un éclair, commençaient à se plaindre les hommes au début de la nouvelle année, mais on ne voit pas la fin de la guerre. » Ils étaient arrivés jusqu'à la ligne Mannerheim, les bunkers finlandais que les services de reconnaissance soviétiques avaient négligés. S'ils avaient déjà senti la peur, cette fois, ils étaient quasiment désespérés. Le récit de victoire facile que leur avait fait le Parti était pure illusion. « Nous allons trouver ces bunkers partout. Nous ne pouvons même pas ramasser nos blessés et nos morts. L'infanterie est incapable de s'emparer d'emplacements de ce genre[175]. » Une nouvelle brochure intitulée *Trois semaines de combat contre les Finlandais blancs* fut rédigée à la hâte, en même temps qu'un fascicule intitulé *Problèmes spécifiques de cette guerre et comment améliorer notre effort*[176]. Mais la tactique soviétique de base ne changea pas. Les soldats de l'Armée rouge étaient censés attaquer, et seulement attaquer. Cette méthode convenait parfaitement aux Finlandais, dont les mitrailleurs massacraient allègrement les soldats soviétiques, encore aidés par l'obstination de certains officiers supérieurs soviétiques à considérer l'utilisation de tenues de camouflage comme un signe de lâcheté[177].

Les mauvaises conditions météorologiques mettaient les nerfs de tous à rude épreuve. Dès la première semaine de guerre, l'infanterie enregistra plusieurs dizaines de cas d'engelures. À la fin de l'année 1939, le chiffre consigné, qui ne tenait compte que des hommes dont l'aptitude à se battre était gravement compromise, était passé à cinq mille sept cent vingt-cinq[178]. En même temps, les officiers faisaient état de pénuries de *valenki* (les bottes de feutre russes traditionnelles), de chapkas, de chaussettes russes et de vestes d'hiver. Et parfois, pendant plusieurs jours, ils ne reçurent aucune nourriture chaude, ni

même du thé[179]. La température avait baissé pour atteindre des valeurs inférieures à moins trente, inhabituelles en ce début d'hiver, et de nombreux soldats venaient à peine de quitter le climat plus clément de l'Ukraine. Mais on aurait pu prévoir ce froid dans la mesure où la Carélie avait été une province de l'Empire russe pendant plusieurs dizaines d'années ; les conditions qui y régnaient faisaient partie de la mémoire récente, vivante.

Les hommes commencèrent à déserter par centaines. Parfois, ils s'éloignaient, profitant de la confusion pour trouver un feu et se réchauffer, voler des réserves ou disparaître purement et simplement[180]. Un fantassin « se rendit » aux Finlandais au nom de deux bataillons entiers[181]. Les hommes qui quittaient ainsi leur poste étaient soit des individus isolés, soit de simples soldats, mais aussi des régiments complets. Parfois, ils abandonnaient leurs armes lourdes, et les Finlandais n'avaient plus qu'à se servir en canons, en munitions et en fusils. Les déserteurs pouvaient s'enfuir sans se faire voir parce que nul ne savait qui était responsable de qui. En même temps, le chaos qui régnait sur toute la longueur de la ligne donnait aux hommes toute latitude pour amasser du butin. Un homme vola des bicyclettes qu'il comptait revendre en rentrant chez lui. D'autres préférèrent s'approvisionner en vêtements d'hiver ouatinés. Un *politrouk*, Malkov, fut arrêté avec deux manteaux de cuir, quatre costumes, des chaussures et une valise remplie de vêtements d'enfant volés[182].

Les généraux de Staline, conformément à leurs habitudes, recoururent à des mesures brutales pour mettre un peu d'ordre dans cette chienlit. Cet hiver-là, ordre fut donné de fusiller les récalcitrants et les déserteurs. Selon ses propres comptes, la 8e armée avait eu onze déserteurs fusillés au début du mois de janvier[183], mais à cette date, d'autres soldats avaient commencé à retourner leurs armes contre eux-mêmes. Les cas de *samostrel*, de mutilations volontaires, augmentèrent de façon inquiétante dans le courant de la nouvelle année. Les hommes désespérés n'avaient guère d'autre recours. Les *zagriadotriady* – encore un nouveau mot du dictionnaire soviétique – étaient les soldats chargés de se tenir derrière les lignes et d'arrêter tous ceux qui cherchaient à s'enfuir. Des officiers se retrouvèrent, eux aussi, devant des pelotons d'exécution du NKVD. En janvier 1940, toute une série de tribunaux en condamna à mort plusieurs dizaines, pour lâcheté et manquement à leur devoir. Le haut commandement soviétique commença alors à réfléchir à une organisation plus efficace de la guerre. Peut-être, suggérait prudemment un de ses mémorandums, « abuse-t-on de la forme suprême de châtiment[184] ».

Un rescapé de la guerre d'Hiver évoquait l'« apathie morne et l'indifférence à l'égard du destin imminent » qui poussait les hommes en avant, quand il n'y avait pas d'autre issue que la mort[185]. On était bien loin d'une victoire rapide et de l'esprit de Parti. À Moscou, les réformateurs étaient informés de l'« effet négatif » qu'exerçait sur les hommes la découverte des corps gelés de précédentes vagues de soldats émergeant de fosses le long des routes glacées menant vers le nord. Des récits épouvantables circulaient dans les casernes où de nouveaux soldats attendaient leurs ordres de combat. « Je n'irai pas en Finlande, déclara un appelé de Kharkov à son *politrouk*. Deux de mes frères y sont, ça suffit[186]. » Bouleversés par l'abîme entre leurs attentes et la réalité de la guerre, les généraux de Staline se réunirent à Moscou pour envisager un programme de réformes. Mais l'heure n'était plus à la réflexion. Tandis que les généraux russes se penchaient sur leurs plans, les Allemands préparaient une attaque contre la France dont la rapidité dévastatrice allait ruiner tous les espoirs de paix sur le front est.

3

On entend battre les ailes du malheur

Dans toute l'Europe du Nord, juin n'est pas un mois comme les autres. En Russie européenne et en Ukraine, c'est un enchantement. L'obscurité âpre et les glaces de l'hiver ne sont plus qu'un lointain souvenir, on a déjà pardonné au printemps sa boue et ses pluies. Les célèbres marronniers de Kiev sont en fleurs, tout comme les lilas de Moscou et les arbres de Judée de Yalta. C'est le mois des pivoines et des saules verdoyants ; le mois, dans l'extrême nord, des nuits blanches. En 1941, la nuit de la Saint-Jean tomba un samedi. À Sébastopol, base de la flotte soviétique en mer Noire, c'était, nota dans son journal Evseïev, un officier de marine, « une merveilleuse soirée de Crimée ». Ce samedi-là, « toutes les rues et tous les boulevards de la ville étaient éclairés. Les maisons blanches étaient baignées de lumière, les cercles et les théâtres invitaient les marins en permission à venir se divertir. Une foule de marins et d'habitants, vêtus de blanc, se pressaient dans toutes les rues et dans tous les parcs de la ville. Comme toujours, le célèbre boulevard Primorski était rempli de flâneurs. Des orchestres jouaient. En cette veille de jour férié, des plaisanteries et des rires légers fusaient un peu partout[187] ». Une semaine auparavant, le ministre soviétique des Affaires étrangères, Viatcheslav Molotov, avait énergiquement démenti les rumeurs imputant à l'Allemagne l'intention de rompre son pacte avec Moscou et d'attaquer l'Union soviétique[188]. Tout le monde ne demandait sans doute qu'à le croire.

Parmi toutes les lumières qui inondaient les ports jumeaux de la ville cette nuit-là, l'une provenait du phare d'Inkerman. Grâce à lui, les avions allemands pourraient se diriger infailliblement vers le port[189]. Ils arrivèrent de l'est, survolant la steppe à basse altitude, dessinant un vaste arc à travers l'espace soviétique. Ils connaissaient leur cible à l'avance : la flotte, les entrepôts, les canons antiaériens. De nouveaux reflets miroitèrent bientôt sur la mer Noire : des traînées incandescentes et des fusées éclairantes, des projecteurs, la lueur inquiétante d'un paysage en feu. « Ces avions sont-ils les nôtres ? », demanda

quelqu’un à Evseïev alors que les marins embarquaient dans des canots pour rejoindre leurs bâtiments. « Ce sont sans doute de nouvelles manœuvres. » Mais son voisin avait soigneusement fait le point. « Nos batteries antiaériennes tirent des obus de combat, fit-il observer. Et ces bombes n’ont pas du tout l’air de simulacres. » « Alors nous sommes en guerre ?, demanda un troisième. Mais contre qui[190] ? »

À plusieurs centaines de kilomètres de là, au nord, le long de la nouvelle frontière tracée en territoire anciennement polonais, les soldats de l’Armée rouge se délassaient en attendant leur congé dominical. Ceux qui avaient pu obtenir une permission locale étaient partis pour la ville, Lvov ou Minsk, des centres cosmopolites, pour y prendre un repas correct et oublier leurs soucis. Le général D. G. Pavlov, commandant en chef du district militaire spécial de l’Ouest, était au théâtre. On donnait au cercle des officiers de la capitale biélorusse une comédie intitulée *La Noce de Malinovka* devant une salle comble[191]. Ce brave commandant ne se laissa pas distraire de la pièce par les nouvelles que lui transmit le chef de son service de renseignements, le colonel Blokhine, annonçant que les soldats allemands postés le long de la frontière semblaient se préparer à l’action. On avait même fait état de quelques bombardements, chuchota Blokhine. « C’est impossible », répondit Pavlov et il tendit le doigt vers la scène. Mieux valait continuer à regarder le spectacle[192]. Toute l’armée, en fait, avait reçu l’ordre de garder son calme. Kamenchtchikov, un officier de la force de défense antiaérienne de l’Ouest, était également au théâtre en compagnie de son épouse, de son fils et de son père. Ils avaient quitté leur domicile de Stalingrad cette semaine-là pour de brèves vacances estivales[193]. Ils regardèrent eux aussi la pièce jusqu’au bout avant de regagner leur logement pour dîner et se coucher.

À vingt et une heures, alors que Pavlov n’avait pas encore quitté le théâtre, un sapeur allemand du nom d’Alfred Liskow franchit furtivement les lignes soviétiques. Liskow était l’un des rares internationalistes allemands que rencontreraient les soldats soviétiques. Avant sa mobilisation en 1939, il travaillait dans une fabrique de meubles à Kolberg, en Bavière, où il avait découvert les écrits de Marx et Lénine. Cette nuit-là, il venait avertir ses frères prolétaires du danger imminent. Il annonça aux Soviétiques qui l’arrêtèrent que des unités allemandes d’artillerie massées le long de la frontière avaient reçu l’ordre de commencer à bombarder des cibles du côté soviétique dans les heures à venir. À l’aube, poursuivit-il, « des radeaux, des bateaux et des pontons »

traverseraient le Boug, la rivière marécageuse qui séparait la Pologne sous occupation allemande du secteur soviétique à l'est[194]. Les Allemands s'apprêtaient à déclencher contre l'Union soviétique une attaque dévastatrice. Des informations de même nature furent transmises par des déserteurs en d'autres points de la frontière. Elles n'avaient rien de nouveau pour la direction politique à Moscou. Cela faisait plusieurs semaines que les services secrets britanniques, mais aussi soviétiques, l'avaient prévenue de l'existence de ce plan. Mais Staline avait préféré ignorer ces avertissements, et les troupes frontalières n'avaient pris aucune mesure en prévision d'une offensive imminente. À leurs yeux, les déserteurs de cette nuit ne pouvaient être que des provocateurs. L'un d'eux, un Allemand de Berlin, fut même fusillé sous ce prétexte. Quant à Liskow, on l'interrogeait encore quand des tirs de mortier commencèrent à déchirer les ténèbres[195].

C'est la femme de Kamenchtchikov qui le réveilla. Peut-être était-ce dû à son manque d'expérience, dit-elle, mais elle n'avait jamais entendu autant d'avions survoler une ville de nuit. Son mari la rassura : il s'agissait de manœuvres, il y avait eu beaucoup d'exercices ces derniers temps. Jetant tout de même un manteau sur ses épaules, il sortit voir de plus près. Il comprit immédiatement : c'était bel et bien la guerre. L'air lui-même était changé : bourdonnant, fracassé, chargé d'une épaisse fumée noire acide. La principale ligne de chemin de fer de la ville était repérable à un cordon de flammes. L'horizon commençait à rougeoyer, mais sa lueur, à l'ouest, n'annonçait pas l'aube. Agissant sans ordres, Kamenchtchikov se rendit à l'aéroport et prit un avion pour se porter immédiatement à la rencontre des agresseurs. Ce qui explique qu'à la différence des centaines d'appareils soigneusement rangés en formation comme d'ordinaire cette nuit-là, son coucou fut abattu au-dessus des marais de Bialystok au lieu d'être détruit au sol[196]. Le 22 juin à midi, les Soviétiques avaient perdu mille deux cents avions. Dans le seul district occidental de Kamenchtchikov, les canons allemands avaient fait exploser cinq cent vingt-huit avions comme autant de cibles de fête foraine[197].

Contrairement à Kamenchtchikov, le général Pavlov n'était même pas allé se coucher. Juste après le théâtre, il avait retrouvé quelques officiers d'état-major pour un briefing un peu tendu puis, à une heure du matin, il avait été appelé au quartier général du front pour un entretien téléphonique. L'homme qui se trouvait au bout du fil, à Moscou, était le commissaire soviétique à la Défense, Sémion Konstantinovitch Timochenko[198]. Il appelait pour vérifier la situation

des troupes frontalières. « Alors, demanda-t-il, comment ça va chez vous – tout est calme ? » Pavlov répondit qu'il y avait eu une activité allemande considérable sur la ligne de front, et notamment un rassemblement de régiments de motocyclistes et de forces spéciales. « Tâchez de ne pas trop vous inquiéter et ne paniquez pas, lui conseilla Timochenko. Réunissez l'état-major ce matin, parce qu'il se peut qu'il se passe quelque chose de déplaisant, mais ne réagissez pas aux provocations. Dans le cas d'une provocation particulière, appelez-moi[199]. »

Pavlov se rappela plus tard avoir passé les deux heures suivantes en compagnie de ses officiers supérieurs. L'un après l'autre, ils lui présentèrent leur rapport sur l'état de leurs troupes, sur le terrible problème du ravitaillement et sur leur impréparation au combat. Certaines unités avaient été dispersées pour des exercices, d'autres avaient besoin de réserves de carburant ou de munitions, et toutes étaient plus ou moins paralysées par des moyens de transport insuffisants ou mal organisés. Les trains roulaient encore selon les horaires des années de paix, et presque tous les régiments de première ligne manquaient de véhicules motorisés. En raison de la rareté des véhicules civils dans l'Union soviétique stalinienne, l'armée ne pouvait même pas réquisitionner de camions. Pavlov et ses hommes étaient encore penchés sur toutes ces questions à trois heures et demie du matin, heure fixée par les Allemands pour l'attaque terrestre. Par une curieuse coïncidence, ce fut également à ce moment-là que Timochenko rappela. « Il m'a demandé ce qu'il y avait de nouveau, a raconté Pavlov. Je lui ai dit que la situation était inchangée[200]. » À cette heure-là, une dizaine de villes de la zone frontalière étaient déjà en flammes.

La Luftwaffe avait pénétré en territoire soviétique en volant à haute altitude un peu plus tôt dans la nuit. À l'aube, les avions allemands se dirigèrent vers l'ouest pour bombarder plusieurs agglomérations stratégiques, dont Bialystok, Kiev, Brest, Grodno, Rovno et Kovno, ainsi que les ports de Tallinn et de Riga sur la Baltique. L'attaque terrestre, élément majeur de l'opération Barberousse de Hitler, commença à l'instant même où le ciel s'éclaircissait à l'est. À trois heures et quart du matin, le 22 juin, les gardes frontières soviétiques qui surveillaient le pont sur le Boug à Koden furent convoqués par leurs homologues allemands pour discuter de « questions importantes ». Lorsqu'ils s'approchèrent pour répondre à cette invitation, ils se firent mitrailler par l'avant-garde d'un détachement d'assaut allemand. Arrivant au pont de chemin de fer de Brest, des sapeurs allemands arrachèrent les explosifs rudimentaires de son pilier central, et

expédièrent leurs hommes de l'autre côté[201]. À cinq heures et demie, heure de Moscou, pendant que l'ambassadeur allemand von Schulenburg remettait à Molotov la déclaration de guerre de l'Allemagne, le commandement de Pavlov essuyait l'attaque de treize divisions d'infanterie et de cinq divisions blindées, couvertes par des tirs d'artillerie et par l'aviation.

Le choc provoqué par cette agression entraîna des rapports inexacts et une immense confusion. Grodno était soumise à des bombardements aériens si puissants que le commandant de la 3e armée soviétique, Kouznetsov, s'était barricadé dans une cave bien avant les premières lueurs du jour. Mais pendant quelques heures encore, d'autres messages continuèrent à faire état d'une situation parfaitement calme, ou même, dans le cas de la 10e armée de Goloubev, du succès d'une opération lancée pour repousser les troupes allemandes. À sept heures, certains officiers commençaient à reconnaître qu'ils avaient perdu le contact avec leurs hommes, que des unités entières avaient purement et simplement disparu. Comme le confierait plus tard Pavlov à ceux qui l'interrogeraient, « Kouznetsov m'informa, avec un tremblement dans la voix, que tout ce qui restait de la 56e division de fusiliers était son numéro[202] ». Les soldats étaient peut-être morts, ou bien prisonniers, ou encore, comme leurs camarades de la 85e division, ils pouvaient avoir pris la fuite vers le sud. Les liaisons radio et téléphoniques étaient coupées, les messages et les ordres ne passaient plus. La seule solution était d'envoyer un adjoint de confiance prendre le contrôle de la situation. Ce matin-là, Pavlov affecta le général de division Ivan Vassilevitch Boldine au quartier général de la 10e armée dans la ville frontalière de Bialystok. Il devait s'y rendre immédiatement en avion depuis Minsk.

Quels qu'aient pu être ses doutes, Boldine découvrit la vérité dans l'après-midi. Son avion léger fut pris sous le feu allemand avant même d'avoir atteint la frontière et quand il se posa sur une piste à proximité de Bialystok, quelqu'un lui annonça qu'on avait aperçu des parachutistes dans les parages. Il faisait « incroyablement chaud et il y avait une odeur de feu dans l'air », raconta-t-il plus tard. C'est avec un sentiment de désarroi et d'impuissance qu'il grimpa dans l'unique camion que l'armée avait pu réquisitionner. Le véhicule avançait au pas, à travers les colonnes de réfugiés en déroute. La plupart étaient à pied, prêts à aller n'importe où pour échapper au bruit et aux flammes aveuglantes. Mais une petite file d'automobiles approcha, précédée par une élégante ZIS-101. « Les larges feuilles d'un aspidistra sortaient de l'une des portières, observa Boldine. C'était l'automobile de quelque haut fonctionnaire local. À l'intérieur,

deux femmes et deux enfants. » Boldine contempla le petit groupe avec dégoût, suggérant aigrement aux passagères qu'elles auraient pu se défaire de la plante pour transporter un autre être humain. Mais au moment même où les femmes se détournaient, honteuses, un avion plongea au-dessus de la route et on entendit trois rafales de mitrailleuse. Boldine réussit à sauter du camion juste à temps, mais son chauffeur fut tué. Dans la ZIS-101, les femmes, les enfants et le conducteur étaient morts. « Seules les vertes feuilles de l'aspidistra jaillissaient encore de la portière », ajouta Boldine[203].

Boldine n'établit le contact avec la 10e armée que dans la soirée. Comme tous les réfugiés affolés, elle avait battu en retraite de Bialystok le jour même. Son nouveau quartier général se trouvait dans des bois de bouleaux, plus à l'est, et consistait en tout et pour tout en deux tentes, une table et quelques chaises. Le général Goloubev, bouleversé, déclara à Boldine que toutes ses divisions avaient essuyé de terribles pertes. Ses chars légers, de vieux T-26, étaient « tout juste bons pour tirer sur des moineaux ». La Luftwaffe avait pris pour cibles les dépôts de carburant de l'armée, les avions et les canons antiaériens. Ses hommes, déclara-t-il, se battaient « en héros », mais ne pouvaient rien faire contre un ennemi pareil. Dans les faits, la 10e armée avait été anéantie[204].

La nouvelle fut transmise à Minsk dès qu'on réussit à faire fonctionner une radio. Pavlov apprendrait également cette nuit-là que la 3e armée avait abandonné Grodno. Des rapports en provenance de Brest donnaient à penser que cette ville ne tiendrait pas, elle non plus. Les Allemands avaient soigneusement choisi les cibles de leur artillerie et de leurs frappes aériennes, commençant par les centres de commandement de l'armée et poursuivant par les voies ferrées et les usines[205]. Pavlov réagit par une avalanche d'ordres qui ressemblaient à s'y méprendre à des textes de propagande. C'était l'Armée rouge, et elle n'était pas censée reculer. Le général ordonnait donc à des hommes qu'il ne pouvait ni voir ni même joindre d'organiser une contre-attaque audacieuse. L'objectif, comme toujours, était de repousser les Allemands derrière la frontière et de les vaincre sur leur propre sol[206]. Plusieurs semaines plus tard, alors que sa vie était en jeu, Pavlov expliquerait à ses interrogateurs qu'à ce moment-là, il pensait encore en termes stratégiques, qu'il était persuadé que Brest tiendrait et qu'on pourrait inverser le sens de l'attaque. Mais Boldine, qui avait reçu l'ordre de lancer une offensive le 23 juin avec des forces qui étaient soit mortes, soit entièrement dispersées, estimait que Pavlov cherchait simplement à se couvrir. Il ne donnait de directives, selon lui, que pour montrer à Moscou qu'on ne restait pas inactif.

La culture de la purge, des gestes vains, des mensonges et de la peur était encore solidement enracinée.

Il faut porter au crédit de Boldine d'avoir cherché à organiser les vestiges de la 10e armée pour marcher au combat le 23 juin. Mais en l'espace de quelques heures, leurs réserves de carburant et de munitions furent épuisées. Les deux avions qu'ils envoyèrent à Minsk pour réclamer de l'aide furent promptement abattus. Comme des milliers d'autres soldats soviétiques, ils se trouvèrent encerclés sur la langue de territoire soviétique qui deviendrait célèbre sous le nom de poche de Bialystok, cernés par les forces allemandes et coupés de leurs camarades et de leurs lignes d'approvisionnement. Boldine eut de la chance. Il prit la route de l'est en direction de Smolensk avec un groupe dépenaillé de réfugiés sans uniformes ; au terme de près de sept semaines de retraite et de combats sporadiques au milieu des bois, le général et mille six cent cinquante-quatre de ses hommes retrouvèrent le gros de l'Armée rouge[207]. Pendant ce temps, Pavlov servit de bouc émissaire : arrêté, interrogé et accusé de lâcheté, il fut fusillé en même temps que huit autres officiers supérieurs, tout aussi impuissants face à l'attaque de l'Allemagne en ce mois de juin. Comme le nota le Comité de Défense nationale le 16 juillet, ces hommes furent jugés coupables d'avoir « manqué de résolution, semé la panique, fait preuve d'une lâcheté honteuse […] et d'avoir fui, terrifiés, devant un ennemi impudent[208] ». Dans cette guerre, les échecs, quelle qu'en fût la cause, seraient systématiquement imputés à la faillite morale d'individus à leur image. Personne ne mentionnerait les plans de guerre qui n'avaient aucune chance de réussir, les armées sans formation, ni l'effondrement du moral. Et personne ne rappellerait qu'il s'agissait d'une guerre qu'au départ, Staline n'avait autorisé personne à mener.

David Samoïlov, poète et futur soldat du front, a décrit le choc que tous éprouvèrent durant ces quelques jours. « Nous nous attendions tous à la guerre, écrivit-il plus tard. Mais nous ne nous attendions pas à *cette* guerre. » Lorsque la forteresse de Brest commença à brûler et que la garnison chargée de protéger Kobrine, une ville voisine, se réfugia dans les marais du Pripiat, la population de Moscou, située à une bonne journée de train plus à l'est, ne pouvait guère s'en tenir qu'aux rumeurs. La nouvelle ne devint officielle qu'un peu après midi. À cette époque, les informations importantes que transmettait la radio étaient diffusées sur les places publiques. Bientôt, d'ailleurs, la possession d'un poste de radio à des fins privées serait purement et simplement interdite[209]. Les gens apprirent ce qui s'était passé ce dimanche-là, rassemblés en masse dans le soleil

de midi, le visage tourné vers les bouches métalliques des haut-parleurs. « Ce matin à quatre heures, annonça la voix de leur ministre des Affaires étrangères Molotov, sans déclaration de guerre et sans qu'aucune exigence ait été présentée à l'Union soviétique, les troupes allemandes ont attaqué notre pays. » C'était un acte de perfidie, mais l'orateur ne révéla pas toute l'ampleur du désastre. Il reconnut qu'il y avait déjà « plus de deux cents morts ». La foule n'apprendrait que bien des années plus tard à quel point on avait minimisé la réalité. La teneur du message n'en était pas moins limpide. « Le gouvernement fait appel à vous, citoyens et citoyennes d'Union soviétique, pour vous rallier en rangs encore plus serrés autour du glorieux Parti bolchevique, poursuivit Molotov, autour du gouvernement soviétique et de notre grand chef, le camarade Staline. Notre cause est juste. L'ennemi sera écrasé. Nous vaincrons[210]. »

Tous les récits de guerre se poursuivent par l'évocation de l'élan de patriotisme que suscitèrent ces propos. Les vétérans de la guerre se rappellent encore leur orgueilleuse indignation. « J'étais un gosse de quinze ans, m'a raconté l'un d'eux. J'avais passé toute ma vie dans un village de Sibérie. Je n'avais même jamais vu Moscou. Et pourtant, il venait bien de quelque part, ce patriotisme. Je savais que je me porterais volontaire immédiatement[211]. » Dans toutes les villes du pays, des héros en herbe se présentèrent pour prendre les armes, des scènes qui rappelaient les grandes épopées cinématographiques. La guerre qu'imaginaient ces volontaires relevait du fantasme. Les paroles que prononcèrent ces hommes ressemblent irrésistiblement à un scénario des années 1930. « J'ai vécu la domination allemande en Ukraine en 1918 et en 1919, déclara à la foule un kolkhozien tout rabougri de la province de Koursk. Nous ne travaillerons pas pour des grands propriétaires ou pour des nobles. Nous repousserons cet Hitler sanguinaire avec armes et bagages. Je me déclare mobilisé et je demande à être envoyé sur le front pour écraser les bandits allemands[212]. » « Les travailleurs sont mus par un profond patriotisme, confirmait un rapport de la police secrète. On a enregistré un nombre significatif de demandes d'incorporation de la part de jeunes gens des villes et des fermes[213]. » Mais l'État ne laissait rien au hasard. Des officiers supplémentaires furent affectés à la police secrète la nuit même, et l'on procéda à l'arrestation immédiate d'individus soupçonnés de menées contre-révolutionnaires, dont plusieurs centaines de ressortissants étrangers[214].

Ces mesures de sécurité rigoureuses étaient justifiées, car le peuple de Staline avait d'excellentes raisons d'être furieux et d'exiger la vérité. Dans sa

proclamation, Molotov avait rappelé à la population que quelques heures auparavant encore, l’Allemagne était l’alliée de l’Union soviétique en vertu d’un pacte « dont les clauses ont toujours été respectées par l’Union soviétique avec le plus grand scrupule ». Cela faisait deux ans que le peuple soviétique s’interrogeait sur ce marché passé avec le fascisme. Et voilà qu’on apprenait que les Allemands avaient attaqué sans provocation. La réaction naturelle, outre la stupéfaction, était le scepticisme. Ceux qui s’étaient battus pendant la guerre civile se rappelaient les rapports et les débats publics quotidiens de l’époque et se plaignaient de ne pas obtenir d’informations solides. Beaucoup supposaient – à juste titre – que la vérité était bien plus sombre qu’on ne le leur disait[215]. Dans le même temps, aveuglés par le mythe d’avant guerre, d’autres croyaient aux rumeurs prétendant que l’Allemagne battait en retraite, que Varsovie était déjà tombée, que Ribbentrop s’était tiré une balle dans la tête et que l’Armée rouge marchait sur Berlin[216]. Le silence d’un seul homme alimentait toutes les fables. Staline attendit jusqu’au 3 juillet pour s’adresser à la population.

Il est encore difficile aujourd’hui de déchiffrer la vérité sur l’humeur du pays, tant la propagande a œuvré. Personne, pas même le NKVD, n’était capable de mesurer la part exacte de patriotisme et d’affolement, de colère et de défiance. Nul ne pouvait prédire comment les masses réagiraient. Une crainte, celle d’une ruée sur les réserves de nourriture et de combustible, se confirma. On posta des agents de police tout autour de la capitale pour empêcher les pillages. L’un d’eux se rappelait avoir surveillé une usine de macaronis dans le district de Sokolniki, un guet de trois jours qui s’acheva par un violent affrontement avec la population locale, dont son propre cousin. « Je lui ai dit que je tirerais s’il ne s’éloignait pas, a raconté le vieux policier. Je n’ai jamais oublié le regard qu’il m’a jeté. C’était nécessaire et c’était mon boulot. Je l’aurais abattu sans hésiter[217]. » Le pays aurait pu s’enfoncer dans la guerre civile, mais la plupart des rapports concernant la première nuit font état d’un calme relatif. En se frottant les yeux au petit jour, les informateurs de la police notèrent cette bonne nouvelle en priorité. Peut-être y croyaient-ils vraiment.

Le 24 juin, deux officiers de la sécurité d’État de Moscou présentèrent à leur supérieur, V. S. Abakoumov, chef des services de contre-espionnage, un bilan sur le moral de la capitale. Dans l’ensemble, notaient-ils, la population ouvrière de la ville avait admirablement réagi, proposant de faire des heures supplémentaires et se portant volontaire pour une formation à la défense civile. « Nous supporterons toutes les épreuves, avait déclaré un homme, pour aider

notre Armée rouge à faire en sorte que le peuple soviétique écrase intégralement les fascistes. » « Nous devons être solidement organisés, faire preuve de ténacité et observer la discipline la plus stricte », affirmait un autre. « Notre indignation est sans borne, assurait un typographe. Hitler a violé les frontières sacrées du premier pays socialiste du monde […]. Nous gagnerons parce qu'il n'est pas de puissance au monde capable de vaincre un peuple qui s'est soulevé au cours d'une guerre patriotique[218]. » On enregistra les mêmes réactions dans les centres provinciaux, et notamment dans la ville de Koursk. Le Parti communiste local organisa une réunion extraordinaire le 22 juin à minuit. Chose inhabituelle, remarquait le rapport, tous les adhérents arrivèrent à l'heure. « Le sentiment d'amour infini pour leur patrie, pour le parti et pour Staline, ainsi que la profonde indignation de la population et sa haine envers le fascisme bestial se reflétaient dans tous les discours prononcés par les membres[219]. »

En ce mois de juin, si toutes ces déclarations patriotiques paraissaient extraites d'un scénario, les émotions qu'elles reflétaient étaient puissantes et parfaitement réelles. Vingt ans de discours ampoulés et de jargon communiste avaient fourni aux patriotes soviétiques une impressionnante réserve de langue de bois. La jeune génération ne connaissait pas d'autre vocabulaire dans pareil contexte. En cet instant de saisissement suprême, les gens recouraient tout naturellement aux phrases qu'ils avaient appris à utiliser, aux notions staliniennes de collectivisme et de service. La crise des mois à venir mettrait à l'épreuve la crédibilité de la ligne officielle, mais elle révélerait également combien de gens étaient prêts à risquer leur vie, à mourir pour leur pays et pour son avenir. « Les comportements antisoviétiques, écrivait le camarade Jigalov de Moscou, après sa visite de l'usine Commune de Paris de la ville le 26 juin, sont inexistants[220]. »

S'il avait quitté les cellules du Parti et les bastions de la classe ouvrière de souche russe, peut-être aurait-il fait un rapport plus alarmiste. À Moscou, la police secrète s'intéressait de très près aux idées des citoyens portant des patronymes germaniques. « Le pouvoir soviétique n'a pas été élu par la volonté du peuple, faisait remarquer un Moscovite du nom de Kyoun. Et maintenant, les gens veulent avoir leur mot à dire. » « Les paysans accueilleront la nouvelle de la guerre avec joie, aurait affirmé une certaine Mauritz. Elle les délivrera des bolcheviks et des fermes collectives qu'ils détestent tant. La Russie est peut-être forte, mais ce n'est pas un problème pour l'Allemagne[221]. » Ces commentaires furent recueillis en partie pour justifier les arrestations de la nuit, mais ils étaient fréquents en tout lieu. Hors des villes, ce genre de propos avait plus de chances

d’être tenus par des personnes âgées, surtout celles qu’indignaient les kolkhozes, et plus encore l’athéisme[222]. S’y ajoutait le problème de l’hostilité au pouvoir russe en tant que tel. On trouvait de bons communistes dans toutes les républiques de l’Union soviétique, ainsi que des ennemis du fascisme et des patriotes qui ne pouvaient pas tolérer cette invasion. Mais bien que des volontaires se soient présentés presque partout pour se battre, certains se tenaient sur la réserve et se taisaient, examinant les possibilités que pourrait entraîner l’évolution de la situation. Même dans des régions reculées comme la Géorgie, qui n’étaient pas directement menacées, on se demandait si le malheur de Moscou ne pourrait pas, peut-être, faire le bonheur d’autrui[223].

En attendant, la masse loyale de la population soviétique se porta volontaire d’un seul élan. Dans la province de Koursk, au cours du premier mois des hostilités, sept mille deux cents personnes cherchèrent à s’engager et demandèrent à être envoyées au front[224]. À Moscou, où les centres de recrutement ne désemplissaient pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on enregistra plus de trois mille cinq cents demandes pendant les trente-six premières heures[225]. Des réunions de crise étaient organisées dans les usines, où les ouvriers écoutaient en groupe les discours patriotiques puis, toujours en groupe comme des scouts, se dirigeaient vers les centres de recrutement locaux pour se porter volontaires. Cette ferveur patriotique ne touchait pas seulement les hommes. Des femmes – les rapports parlent invariablement de « filles » – se présentaient également, elles aussi en groupe. Pour de futurs soldats, elles avaient curieuse allure. « Ils ont regardé mes mains manucurées et mon petit chapeau, se rappelait une ancienne combattante. Ils m’ont dit qu’ils ne dureraient pas si j’étais envoyée au front. » Ces femmes étaient parfois intégrées dans un programme de formation, comme infirmières souvent, mais la plupart se laissaient convaincre de s’inscrire comme donneuses de sang et de rester chez elles[226]. Dans un cas comme dans l’autre, tout se déroulait dans une atmosphère de transe. Peu de volontaires de la première heure se faisaient une idée précise de ce à quoi ils s’engageaient.

Les mieux informés se réfugiaient souvent dans le cynisme. Les observateurs dotés d’une certaine expérience de la vie militaire doutaient que la ferveur populaire pût changer quoi que ce soit à la situation du front. « Nos dirigeants semblent croire qu’ils vont conquérir la population allemande en faisant de l’agitation, remarquait un ancien combattant de l’armée tsariste. Ça ne marchera pas. Il y a beaucoup de mécontentement dans l’Armée rouge[227]. » Les réservistes

pouvaient hésiter à reprendre les armes. En ce mois de juin, on fit état d'un certain nombre de suicides chez les jeunes qui risquaient d'être envoyés au front et plusieurs cas d'automutilation furent enregistrés par la police de Moscou[228]. Lorsque l'émotion initiale suscitée par la proclamation de Molotov retomba, l'hypnose patriotique commença à perdre de son emprise. « Je ne m'engagerai comme volontaire qu'au moment où ils mobiliseront tout le monde », aurait décidé un komsomol de Koursk avec ses amis. Il venait d'entendre dire que Kiev et Minsk étaient bombardées. Bien que cela fût vrai, personne n'était censé y croire. Les démentis officiels donnaient aux sceptiques de bonnes raisons de désespérer. Certains employés des bureaux gouvernementaux étaient paralysés de peur tandis qu'un nombre bien plus important, attendant avec résignation l'arrivée des troupes allemandes, restaient chez eux et se réfugiaient dans les brumes de l'alcool[229].

L'hypnose ne tarda pas à perdre également de son pouvoir sur les nouvelles recrues. L'Armée rouge n'avait pas changé du jour au lendemain, pas plus que son recrutement et ses structures d'approvisionnement. Les plans de mobilisation d'urgence d'avant guerre avaient prévu trois jours de délai pour organiser l'appel de ceux qui devaient être envoyés immédiatement sur le front. Dans la panique de ce milieu d'été, on décida de renoncer à ces directives et le Soviet suprême exigea que tout fût réalisé en vingt-quatre heures. Le chaos que cela provoqua se prolongerait jusqu'au printemps suivant[230]. De façon plus immédiate, le mouvement massif de troupes prit un caractère extrêmement dangereux dans les régions du front, jusqu'à deux cents kilomètres à l'intérieur du territoire soviétique, déjà contrôlées par la Luftwaffe. « La mobilisation normale des soldats restants […] a été impossible, notait un rapport sur la 8e armée, cantonnée dans le nord-ouest, parce que la plupart des divisions frontalières avaient perdu leurs bases de mobilisation[231]. »

Provisoirement en sécurité derrière les lignes, en cet après-midi d'été, les volontaires de Moscou découvrirent aussi que l'armée n'était pas prête. Des photographies des procédures de recrutement montrent des foules de jeunes gens et de jeunes femmes se bousculant autour du bureau de quelque officier subalterne, agitant leurs passeports et jouant des coudes comme des clients à l'ouverture des soldes. Cette image de propagande suggère que ces jeunes gens mouraient d'envie d'en découdre et d'attraper le premier Allemand qu'ils verraient par la peau du cou pour le bouter hors de Russie sur-le-champ. En réalité, avant de pouvoir affronter leur premier fasciste, les volontaires

inexpérimentés devraient – contrairement aux réservistes – être évalués, équipés et formés pendant quelques semaines. L'expérience qu'ils faisaient ce jour-là, après les premiers instants de gloire et de détermination farouche, était généralement prosaïque. L'officier responsable leur jetait un coup d'œil pour éliminer les cas désespérés et ne garder que les valides. Venait ensuite une brève vérification de leurs papiers puis, pour ceux qui avaient franchi cette étape, une longue attente. Il n'y avait même pas d'examen médical, attestent les anciens combattants.

Il n'y avait pas non plus de casernes, de nourriture ou de moyens de transport. La plupart des centres de recrutement étaient installés dans les écoles locales. Une fois sélectionnés et leurs papiers dûment tamponnés, les postulants retenus étaient incorporés dans l'armée. Ils n'étaient plus libres. Mais on ne leur avait préparé aucun point de chute au chaud ou au sec, et les autorités n'avaient pas pensé à prévoir de la nourriture et des divertissements pour meubler leur attente. À Moscou, ils se bousculaient dans des salles de classe, traînaient dans les rues et se rassemblaient sur les quais de la gare de Biélorussie comme s'ils espéraient rejoindre le front en train. Au moment où l'envoyé du Parti arriva à la gare vérifier ce que faisait ce dernier groupe, cela faisait plusieurs jours que la plupart étaient là. En l'absence de lits, ils dormaient par terre. Certains avaient emporté du pain ou des biscuits, d'autres n'avaient rien à manger ; mais tous avaient trouvé suffisamment de vodka[232]. Des réservistes de la capitale avaient vécu la même chose. La ville grouillait de groupes d'hommes, plusieurs centaines à la fois, qui étaient assis, attendaient, discutaient, buvaient et méditaient sur leur sort. « Beaucoup de volontaires ont l'air ivres », observait la police d'un ton réprobateur[233]. C'était traditionnel, bien sûr, mais tout de même, le pays était en guerre.

Dans des lieux plus proches du front, les nouveaux appelés attendaient moins longtemps, buvaient moins de vodka et ne se faisaient aucune illusion. Micha Volkov travaillait dans l'industrie métallurgique de Kiev, un secteur en pleine expansion. Il était marié, père d'un jeune enfant, et avait depuis de longues années une santé fragile. Il souffrait d'un problème cardiaque que sa nervosité ne faisait qu'aggraver, mais il avait dû tout de même faire son service militaire plusieurs années auparavant. Il fut donc rappelé lors de la première campagne de mobilisation cet été-là. Le 24 juin, avec un groupe d'autres officiers subalternes, il reçut l'ordre de rejoindre une unité à Lvov. Volkov était tellement impatient de s'engager dans sa nouvelle mission qu'il ne passa même pas la dernière nuit

chez lui avec sa femme et sa fille. Le souvenir de son départ précipité pour la caserne le hanterait pendant cinq ans.

Tandis que Volkov, soucieux, cherchait le sommeil dans un lit étranger pendant sa première nuit sous l'uniforme, Lvov était en flammes. Le NKVD local, préparant sa propre retraite, passa la nuit à assassiner les détenus de ses prisons surpeuplées[234]. Volkov en ignorait tout, son objectif étant d'arriver à Lvov. Ses documents de mobilisation comprenaient un laissez-passer qui lui payait son billet de train, mais personne n'avait prévu de wagons spéciaux, ni de sièges réservés. Comme tous les autres, il dut batailler pour trouver une place dans le premier convoi capable d'effectuer le trajet de douze heures vers l'ouest. C'était un nouvel exemple de la logique stalinienne : on n'assurait aux hommes aucun moyen de se rendre à Lvov, mais ceux qui ne se présenteraient pas à l'heure dite seraient considérés comme des déserteurs. Le résultat, comme d'ordinaire, fut une épouvantable bousculade. Volkov réussit tant bien que mal à écarter une dizaine d'autres appelés. Il se hissa sur les marches de fer d'un wagon, s'accrochant aux revers de la capote d'un autre soldat. Mais il fit un faux pas. Sa botte glissa et il tomba brutalement. Il aurait pu se blesser le dos sur les rails, écrivit-il à sa femme, si un autre homme ne s'était pas déjà affalé dessus, amortissant sa chute. « Ce fut ma première mésaventure », remarquait-il, un prélude approprié à son voyage dans ce train bondé. « En cours de route, poursuivait-il, nous sommes passés devant des colonnes de réfugiés de Lvov et d'autres villes d'Ukraine occidentale. Ils nous ont dit qu'on se battait dans les rues de Lvov et que tout était paralysé dans la ville. »

Volkov et ses amis ne tardèrent pas à subir un bombardement, mais, écrivait-il, « j'ai eu de la chance, puisque je suis toujours en vie ». À son arrivée à Lvov, désormais en proie au plus grand chaos, il découvrit que l'unité qu'il était censé rejoindre avait pris la fuite. Il se trouvait, une fois de plus, devant un dilemme inquiétant. Il n'y avait pas trace de son officier commandant, mais s'il ne se présentait pas à son poste, il serait considéré comme déserteur. Il traîna encore trois jours à Lvov, sans recevoir d'ordres. Les combats de rues ne se déroulaient jamais très loin, les magasins étaient vides et les nuits sinistres. La population locale, qui comptait de nombreux patriotes partisans d'une Ukraine occidentale indépendante, pouvait tout aussi bien cracher au visage d'un soldat soviétique que lui indiquer son chemin, sans parler de lui offrir un repas. Finalement, Volkov décida de repartir, emmenant les vingt hommes qui paraissaient être sous son commandement. Il ne pouvait demander de conseils ou de provisions à

personne. Aucun d'entre eux n'avait même consulté la moindre carte, car elles étaient considérées, à l'époque, comme des documents secrets. Les recrues n'avaient d'autre solution que de repartir vers l'est, bravant les bombardements et les tirs constants de mitrailleuse. « Nous avons marché sans interruption pendant quarante-huit heures, raconta Volkov à sa femme. Il n'y avait rien à manger et nous avions très soif. Nous avons traversé des ravins et des bois, pataugé dans la boue, nous sommes tombés dans des trous. Nous avons dû laisser dix hommes en chemin ; ils n'avaient pas la force de continuer. » Après cent cinquante kilomètres de marche, les vestiges de son groupe arrivèrent à Tarnopol et retrouvèrent enfin leur unité principale. « Quand j'y pense, ajoutait-il, je ne comprends toujours pas où j'ai trouvé la force et l'endurance nécessaires, d'autant plus que je n'avais pas eu le temps de m'aguerrir[235]. »

Volkov écrivit cette lettre alors qu'il avait retrouvé l'Armée rouge, sain et sauf. Pour lui, ces semaines d'affolement se terminèrent relativement bien. Mais il savait à quel point le danger avait été totale. En ce mois de juin, il aurait été incapable de deviner si Lvov était le dernier bastion tenu par les Allemands ou, au contraire, s'il était vrai, comme le prétendaient les tracts lâchés par des avions nazis, que Moscou était tombée et que Staline était mort. Sa traversée des bois et des collines d'Ukraine occidentale était un acte de foi. Étant juif, peut-être savait-il quel genre d'accueil il recevrait s'il tombait entre les mains des Allemands. S'il restait à Lvov, il risquait d'être fait prisonnier ou tué. D'autres soldats du front, parmi lesquels plusieurs dizaines de milliers d'Ukrainiens et de Russes de souche, préférèrent se rendre à l'ennemi plutôt que de prendre la route de l'est, à travers des terres inconnues. D'autres encore ramassèrent tout simplement leur capote et leur lourd fourniment et rentrèrent chez eux. Les choix qu'ils eurent à faire pendant ces premiers jours furent les plus solitaires de leur vie.

Le tournant, pour nombre d'entre eux, se produisit le 3 juillet. Ce jour-là, Staline s'adressa enfin au peuple soviétique, lisant un texte rédigé d'avance et s'interrompant fréquemment, comme s'il était bouleversé, pour boire un verre d'eau. Le discours, avec son célèbre exergue adressé aux citoyens soviétiques – « Frères et sœurs, mes amis ! » –, marquait une rupture délibérée avec le formalisme communiste et constitua un moment décisif des relations de Staline avec son peuple. Comme l'a affirmé un ouvrage récent sur l'histoire russe de cette époque, ce fut un instant capital pour le moral de la nation. « Bien que Staline ait admis que le pays courait un danger mortel, écrit O. V. Droujba,

c’était préférable à la crainte taraudante d’une absence de chef et d’une trahison[236]. »

Alexander Werth, un journaliste qui se trouvait à Moscou pour le *Sunday Times*, fut l’un des rares observateurs extérieurs de ces événements. Dans sa monumentale histoire de la guerre, rédigée à partir des notes qu’il avait prises en Russie, il qualifie l’exploit de Staline d’« extraordinaire ». Adressé, disait-il, « à un peuple nerveux, souvent effrayé et désorienté », ce discours avait exercé un effet « bouleversant ». Jusque-là, « il y avait eu quelque chose d’artificiel dans l’adulation de Staline. On associait son nom à l’effort extraordinaire des plans quinquennaux, mais aussi aux méthodes brutales utilisées dans la campagne de collectivisation et, pis encore, à la terreur des purges. À présent, le peuple soviétique sentait qu’il avait un chef vers qui se tourner[237] ».

Cette intervention était effectivement habile ; elle reconnaissait la crise mortelle qu’affrontait le pays sans souffler mot de la panique qui régnait sur le front. Staline ne révélait pas clairement l’étendue de l’avancée allemande, tout en admettant que l’ennemi était « cruel et sans pitié […], puissamment armé en tanks et en aviation ». S’y ajoutait un aveu adroit d’impréparation : « La mobilisation soviétique n’était pas tout à fait terminée, apprit la population, et l’Armée rouge ne s’était pas portée à la frontière [au moment où] l’Allemagne fasciste a perfidement et contre toute attente violé le pacte de non-agression de 1939. » Ces quelques bribes semblent avoir contenté certains auditeurs affamés de vraies nouvelles. « Le dirigeant suprême n’a pas passé sous silence que nos soldats ont dû battre en retraite, commentait un ouvrier moscovite de l’industrie des matières plastiques. Il ne cache pas les difficultés qui attendent son peuple. Après ce discours, je suis décidé à travailler plus dur que jamais. Il m’a mobilisé pour de grandes actions. » L’appel à des volontaires pour qu’ils suivent une formation à la défense civile, ainsi que l’injonction à consentir des efforts inlassables dans les usines, inspirèrent des milliers de citoyens et leur redonnèrent le cœur à l’ouvrage. D’autres, encouragés par la promesse de Staline que l’ennemi ne l’emporterait pas, déclarèrent dans la foulée qu’ils partaient pour le front. « Si notre chef dit que la victoire est certaine, cela veut dire que nous vaincrons[238]. »

Les rapports faisant état d’une amélioration du moral et d’une grande détermination collective éclipsent largement ceux qui relèvent des dissentiments. Pour des millions de gens, le discours de Staline marqua le véritable début de la lutte patriotique. Sans leur dévouement et leur foi, la guerre aurait peut-être été

perdue en moins d'un an. Mais il y en avait d'autres que les slogans et les belles paroles ne suffisaient pas à apaiser ; cette allocution ne dissipa pas tous les soupçons. Werth ne le savait probablement pas – et il n'aurait certainement pas pu en faire mention –, mais certains milieux, jusque dans la capitale, accueillirent l'intervention de Staline par des rires amers. Les gens avaient appris à lire entre les lignes dès qu'un officiel prenait la parole. Et certains s'abandonnèrent à leurs pires craintes. « Tous ces grands discours sur la mobilisation de la population et l'organisation de la défense civile ne font que montrer que la situation sur le front est absolument désespérée, observait un ingénieur moscovite. Il est évident que les Allemands prendront bientôt Moscou et que le pouvoir soviétique ne tiendra pas. » « Il est trop tard pour commencer à parler de volontaires maintenant », confiait tout bas une femme à ses collègues de bureau. « On n'échappera pas à un effondrement, déclarait un autre employé. Tout ce que nous avons construit depuis vingt-cinq ans s'est révélé pure chimère. L'effondrement apparaît avec évidence dans le discours de Staline, dans son appel désespéré au drapeau[239]. »

Les propos du dirigeant suprême firent encore moins forte impression dans les villages où l'on se méfiait du pouvoir soviétique. Dans la province de Koursk, par exemple, certains paysans regimbèrent quand on leur ordonna de creuser des fossés antichars et des tranchées défensives. « Abattez-moi si vous voulez, déclara une femme en colère à la police locale, mais je ne creuserai pas de tranchées. Les seuls qui aient besoin de tranchées sont les communistes et les Juifs. Ils n'ont qu'à les creuser eux-mêmes. Votre pouvoir touche à sa fin, et nous ne travaillerons pas pour vous[240]. » « Une guerre a commencé et des gens vont se faire tuer, déclara un homme devant les autres villageois. Personnellement, je ne suis pas hostile au pouvoir soviétique, mais je déteste les communistes[241]. » « Je n'ai rien à voir avec votre guerre, affirma un autre aux membres du Parti. Que les communistes se battent[242]. » La collectivisation était un des motifs de cette opposition au pouvoir soviétique, la répression politique en était un autre. « C'est une bonne chose que Hitler ait envahi l'Union soviétique, lança en juillet une serveuse de cantine dont le mari était en prison. Ils seront obligés de libérer les prisonniers[243]. » Ces idées se retrouvaient sous une forme ou une autre, encore amplifiées, parmi les représentants des groupes ethniques non russes.

Le plus grand test de l'efficacité de l'appel de Staline, cependant, fut la réaction de l'Armée rouge. Les histoires et les Mémoires officiels publiés sous le

régime soviétique sont unanimes à affirmer que pour beaucoup, ce fut la première vraie lueur d'espoir. « Il n'est pas facile de décrire l'enthousiasme considérable et l'élan patriotique qui accueillirent ce discours, relatait le général I. I. Fédiouninski, en poste sur le front. Il nous sembla soudain que nous étions plus forts. Quand les circonstances le permirent, les unités de l'armée tinrent de brèves réunions[244]. » Ces assemblées, les premières parfois que les *politrouks* aient eu le courage d'organiser, donnaient aux hommes l'occasion de discuter enfin de la gravité de l'attaque. Au lieu de mensonges et de silences, ils apprenaient l'effort que chacun d'eux devrait consentir pour chasser les envahisseurs du sol soviétique. Ce qui avait été irréel jusque-là, à l'image d'une pièce de théâtre qui se serait soudain écartée du texte écrit, devenait sérieux, la crainte comme le sacrifice se paraient d'une validité supérieure. Dans son roman de guerre *Les Vivants et les Morts,* Constantin Simonov évoque la réaction des hommes. « Staline ne qualifiait pas la situation de tragique, médite un soldat blessé. La vérité était amère, mais elle était dite enfin, et avec elle, on sentait le sol plus ferme sous les pas. » Ce discours, écrivit Simonov, inspira à ceux qui l'entendirent l'« attente intense d'un changement[245] ».

Des récits de ce genre, datant de l'époque soviétique, reflètent le sentiment de terreur respectueuse qu'inspirait la catastrophe. Staline, comme Churchill en Angleterre à la même époque, comprit l'intensité émotionnelle du moment et y réagit. Mais les paroles puissantes du chef d'État n'impressionnèrent pas tout le monde. La « vérité amère » présentée par Staline était loin d'être entière. Il était vrai, comme il l'affirma, que des milliers de soldats se battaient « héroïquement » ; mais il était également vrai qu'ils étaient des dizaines de milliers de plus à être portés disparus, prisonniers, ballottés dans un train qui les ramenait chez eux ou blottis dans des dépôts en attendant un moyen de transport qui les conduirait n'importe où. Et le discours de Staline n'était d'aucun secours pour les hommes échoués dans un marais infesté de moustiques. Parmi ceux-ci se trouvait un *politrouk* qui s'appelait Nikolaï Moskvine.

La guerre de Moskvine avait commencé par les mêmes belles paroles, les mêmes espoirs que ceux de tous les citoyens loyaux, des mots écrits dans l'hypnose nationale collective. « Je crois profondément à la justice de notre cause, écrivait-il dans son journal le 22 juin. J'aime ma patrie, je la défendrai jusqu'à l'extrême limite de mes forces et n'hésiterai pas à donner ma vie pour mon peuple. » Ce soir-là, il dit adieu à sa famille qui rejoignait le long convoi d'habitants évacués. Il pensait que leur séparation ne durerait pas. Deux jours

plus tard, il avait rejoint son régiment et s'apprêtait à défendre la Biélorussie. Mais de troublantes rumeurs de pertes – huit cent cinquante avions et neuf cents chars – commencèrent à filtrer à l'est, et en homme avisé, le *politrouk* se doutait déjà que ces estimations étaient certainement en deçà de la réalité. « Qui dit la vérité en temps de guerre ? », se demandait-il. Moskvine commença aussi à s'interroger sur les chances de son armée. « Nous gagnerons, c'est sûr, pensait-il toujours. Mais les pertes seront immenses. » Dix jours plus tard, le 4 juillet, il ne pouvait plus se voiler la face. « Notre situation est très mauvaise, écrivit-il, consterné. Comment est-il possible que nous apprêtant à combattre sur le sol ennemi, nous n'ayons même pas envisagé que nous pourrions avoir à mettre en place une défense quelconque ? Il y a eu quelque chose de boiteux dans la doctrine de nos forces armées[246]. »

La mission prioritaire de Moskvine était de préserver le moral des troupes. Avec un peu de retard, il reçut une transcription de l'allocution de Staline avec instruction d'en donner lecture aux hommes. Mais à ce moment-là, son régiment n'avait pas vraiment le temps de participer à des réunions. « Pas le temps d'écrire, notait le *politrouk* le 15 juillet. Il est possible que notre défaite ne soit pas encore complète, mais la situation est très difficile […]. L'aviation ennemie détruit absolument tout. Les routes sont jonchées de corps de nos soldats et de civils. Les villes et les villages sont en feu. Les Allemands sont partout – devant, derrière, sur notre flanc. » Deux ou trois nouvelles recrues d'Ukraine occidentale exhortaient les hommes à déposer les armes. La situation semblait absolument désespérée. Le 23 juillet, son régiment était encerclé. « Que dois-je dire aux gars ?, se demandait Moskvine dans une note griffonnée. Nous ne cessons de reculer. Comment obtenir leur assentiment ? Comment ? Dois-je leur dire que le camarade Staline est à nos côtés ? Que Napoléon a été vaincu et que Hitler et ses généraux trouveront leurs tombes chez nous […]. J'ai l'impression de ne pas être arrivé à les convaincre », ajoutait-il le lendemain. Le soir précédent, après son discours destiné à leur remonter le moral, treize de ses hommes avaient filé dans les bois[247].

L'Armée rouge s'effondra dans les premières semaines de guerre. Cet énoncé n'a rien d'une condamnation de ses soldats à titre individuel ; c'est une constatation sur le régime bureaucratique, la coercition, les mensonges, la peur et la mauvaise gestion. Les problèmes n'avaient rien de nouveau ni d'inconnu. Les difficultés de transport, par exemple, que presque tous les officiers du front avaient identifiés comme responsables de la transformation de la retraite en

déroute en ce mois de juin, étaient un vrai fléau pour les unités stationnées le long de la frontière soviétique. « Nous ignorons complètement où et quand nous recevrons les transports motorisés dont nous avons besoin pour les unités récemment mobilisées », avait écrit le commandant d'une division d'infanterie de la 4e armée, le 12 mars 1941. Le même mois, un autre rapport révélait qu'aucune unité ne disposait de plus des quatre cinquièmes des moyens de transport nécessaires. De plus, il était impossible de garantir la livraison de pièces détachées, de carburant et de pneus[248]. Quatre mois plus tard, quand les armées estropiées de la région ouest eurent besoin de moyens de transport pour faire monter des réserves jusqu'au front, il leur manquait au moins le tiers des véhicules indispensables[249].

Gabriel Temkin, un réfugié juif qui avait fui Hitler et combattrait plus tard dans l'Armée rouge, observa les effets de la pénurie de moyens de transport depuis son logement, près de Bialystok. Les soldats qu'il vit se diriger vers le front en cette première semaine offraient un spectacle navrant. « Certains en camion, beaucoup à pied, leurs fusils obsolètes pendant lâchement à leur épaule. Leurs uniformes usés, couverts de poussière, pas un sourire sur leurs visages le plus souvent découragés, émaciés, aux joues creuses. Quant aux petits camions qui tiraient les véhicules de munitions, de nourriture et d'effets personnels, ajoutait-il, ils étaient tout aussi piteux[250]. » Le moral des hommes était affreusement bas. Cela tenait à la médiocrité de leur commandement, à leur formation insuffisante et à leur manque de confiance dans leur propre cause, mais les longues marches et les bivouacs encore plus longs, quelquefois en plein air, aggravaient ce cauchemar. « Parfois, écrivait Fédiouninski à propos des armées en retraite, troupes, artilleries, véhicules et cuisines de campagne formaient des bouchons que les nazis avaient alors tout loisir d'attaquer […]. Souvent nos troupes ne pouvaient pas se retrancher parce qu'elles ne possédaient pas les outils les plus rudimentaires. Il fallait quelquefois creuser les tranchées avec les casques, faute de pelles[251]. »

Les pénuries touchaient aussi le reste de l'équipement. Les Allemands redoutaient beaucoup les baïonnettes soviétiques, et les soldats étaient encouragés à s'en servir pour cette raison même. Le problème était que la plupart d'entre eux n'avaient pas le choix. En ce mois de juin, les soldats de Biélorussie et d'Ukraine se trouvèrent à court de cartouches et de balles. Anastase Mikoyan se rappelait la surprise de son gouvernement apprenant que l'armée manquait également de fusils. « Nous pensions que nous en avions

certainement assez pour toute l'armée, a-t-il écrit dans sa notice biographique. Mais il s'est avéré qu'une fraction de nos divisions avaient été constituées selon les normes des années de paix. Les divisions qui avaient été équipées d'un nombre de fusils adéquat pour une situation de guerre s'y accrochaient, mais elles étaient toutes proches du front. Quand les Allemands ont franchi la frontière et ont commencé à avancer, ces armes se sont retrouvées sur le territoire qu'ils contrôlaient ou alors les Allemands s'en sont purement et simplement emparés. En conséquence de quoi, les réservistes qui montaient au front se retrouvèrent sans le moindre fusil[252]. » Les troupes qui battaient en retraite abandonnaient aussi tout ce qu'elles ne pouvaient pas porter, c'est-à-dire des blessés aussi bien que des fusils Maxim.

L'Armée rouge avait été restructurée dans les derniers mois de paix. La débâcle de Finlande avait entraîné un premier programme de réformes, mais ce fut la chute de la France en 1940 qui incita l'État-Major général à se concentrer sur la riposte possible à une offensive terrestre. S'ils devaient affronter une frappe massive d'avions et de chars allemands, raisonnaient-ils, leur stratégie devrait désormais prévoir le déploiement d'importantes brigades d'artillerie antichars pour soutenir l'infanterie. Ces immenses formations étaient certainement impressionnantes à voir, mais en 1941, quand l'attaque fut lancée, leur efficacité se limita à un étalage de force. La ligne de front fut bientôt d'une telle largeur que ces grandes brigades blindées furent condamnées à rester tapies dans leurs rangées consolidées en profondeur, incapables de prédire ou de réagir aux mouvements d'un ennemi dont on n'avait pas encore pris la mesure. Les divisions d'infanterie affrontèrent les chars allemands sans soutien d'artillerie digne de ce nom. Et leur couverture aérienne ayant été pulvérisée, bien des soldats en conclurent que les efforts éreintants de l'industrie soviétique dans les années 1930, l'orgueil de la révolution stalinienne, n'avaient servi à rien. Ils s'étaient attendus à assister au spectacle de science-fiction du combat mené par leurs propres appareils. En réalité, ils voyaient l'horizon chargé des fruits de la modernité allemande. L'État-Major général s'empressa de forger une nouvelle expression – « la peur des chars » – pour désigner la réaction terrifiée des appelés[253].

L'histoire aurait pu être très différente. Les chars soviétiques auraient dû être les meilleurs du monde. Un grand nombre d'entre eux avaient été testés pendant la guerre civile espagnole en 1936, à la suite de quoi on avait amélioré certains détails de leur conception. Le lourd KV, ainsi surnommé en hommage à Kliment

Vorochilov, était un engin redoutable, presque indifférent aux tirs allemands à cette étape de la guerre. Il servirait même de modèle au « Tiger » des nazis en 1943. Le T-34, plus léger et plus maniable, se révéla le meilleur char de terrain de la Seconde Guerre mondiale, mais à cette date, l'Armée rouge avait encore en service un nombre plus important de vieux chars légers BT, ainsi que les T-26 et T-28 obsolescents. Ces engins étaient vieux, et leur entretien avait souvent été négligé. Le KV avait tendance à tomber en panne, mais l'ensemble des modèles souffraient d'une pénurie de pièces détachées, sans parler de mécaniciens qualifiés. En 1941, on estimait que près des trois quarts des vingt-trois mille chars de l'Union soviétique avaient besoin d'importants travaux de remise en état ou de réparations. Ce n'est pas cet été-là qu'ils trouveraient le chemin de l'atelier. En 1941, les Soviétiques perdirent plus de chars à la suite de pannes qu'à cause des tirs allemands et, en moyenne, pour chaque char allemand mis hors d'usage, les Soviétiques en perdirent six[254].

On pourrait faire les mêmes commentaires pour l'artillerie en 1941. L'Armée rouge était correctement équipée, mais ses structures de commandement sclérosées la privaient de toute souplesse sur le terrain. Il n'y avait jamais suffisamment d'hommes dotés des compétences nécessaires pour faire fonctionner un équipement complexe, mais les officiers inexpérimentés qui les commandaient ne leur donnaient guère l'occasion d'apprendre par eux-mêmes à s'en servir. Les armes lourdes de toute nature étaient mises en réserve par des officiers qui ne faisaient pas grand cas de la vie des hommes, mais estimaient que le matériel neuf était trop précieux pour être gaspillé[255]. Et puis les hommes étaient plus faciles à déplacer. Il arrivait qu'on utilise des tracteurs pour transporter l'équipement le plus lourd jusqu'à l'endroit voulu, mais le principal instrument de traction restait le cheval. En 1941, l'Armée rouge se servait encore de la *tatchanka* de la guerre civile, une carriole à trois chevaux, pour tirer certains de ses canons légers jusqu'à la ligne de front. Mais en 1941, les chevaux furent massacrés avec les hommes, et bien que l'herbe de juin ait été saine, le fourrage ne tarda pas à manquer pour les bêtes rescapées. Le ravitaillement était un problème sur l'ensemble du front. Les chevaux comme les hommes maigrissaient à vue d'œil.

Le deuxième problème logistique dramatique de cet été-là fut les transmissions radio. Là encore, ces difficultés n'avaient rien de surprenant. La médiocrité des communications avait été un fléau pour l'armée soviétique pendant toute la campagne de Finlande, mais les programmes de fourniture de

matériel et de formation de nouveaux opérateurs n'avaient pas encore été menés à bien. L'Armée rouge s'appuyait davantage sur les télégrammes que sur la radio. Le système était centralisé et manquait de souplesse. Sur le champ de bataille, les conducteurs de chars, par exemple, étaient rarement en contact avec leurs camarades ou même avec leurs commandants. Les quelques opérateurs radio envoyés au front n'avaient pas été correctement formés. Comme le raconta un ancien officier SS après la guerre, les Soviétiques « ne se servaient que de codes très simples et nous étions presque toujours capables d'intercepter et de décrypter leurs messages sans la moindre difficulté. Nous obtenions ainsi des informations rapides sur la situation qui régnait sur le front et bien souvent aussi sur les intentions des Russes ; parfois, je recevais ces transmissions de nos services d'écoute avant les rapports de situation de nos propres troupes de combat[256] ». En 1941, certaines unités ne chiffraient même pas leurs messages. À Ouman, cet été-là, des messages d'une importance capitale émanant d'officiers d'état-major de la 6e armée furent transmis en clair. « Comment faire autrement, demandait un lieutenant, alors qu'ils veulent qu'on leur envoie tout sans délai[257] ? »

Enfin, à cette étape de la guerre, il ne fallait guère compter secourir les soldats faibles et blessés. La soudaineté de l'attaque allemande prit tout le monde de court et l'on n'eut pas le temps de déplacer les hôpitaux et le matériel médical pour les éloigner de la ligne de front. Les difficultés de transport entravèrent ensuite leur retraite. Le 1er juillet 1941, le front sud-ouest ne disposait que de 15 % des installations médicales prévues. À l'hôpital de garnison de Tarnopol, le premier poste de secours auquel Volkov et ses hommes recrus de fatigue auraient pu s'adresser, plus de cinq mille hommes blessés ou épuisés s'entassaient dans des locaux prévus pour deux cents, cinq jours après la première attaque[258]. Le 30 juin, un rapport classé « top secret » dressait l'inventaire des pertes en une seule semaine. « Au cours de l'opération militaire, aucun des établissements sanitaires situés dans les régions occidentales de la Biélorussie n'a été mobilisé, exposait-il. En conséquence de quoi, il manquait au Front [ouest] 32 hôpitaux chirurgicaux et 12 hôpitaux spécialisés dans les infections, 16 hôpitaux de corps d'armée, 13 points d'évacuation, 7 centres administratifs d'évacuation, 3 compagnies sanitaires motorisées […] et d'autres établissements médicaux[259]. » Il ajoutait que l'équipement, les médicaments et le reste du matériel qui se trouvaient dans ces établissements avaient été détruits par les bombardements et les incendies. Le personnel, lui aussi, était bien

souvent mort.

La Wehrmacht déferla à travers la steppe russe avec plus de chevaux que de chars. Quelques semaines plus tard, ses lignes de ravitaillement avaient commencé à s'étirer et à s'amenuiser de façon excessive sur un nombre invraisemblable de kilomètres. En ce mois de juin, l'envahisseur n'était pas toujours invincible. Il arriva parfois aux soldats soviétiques de trouver l'infanterie allemande sans moyens de transport ni couverture aérienne. Dans certaines situations, ils découvrirent que les fascistes pouvaient paniquer aussi aisément que les komsomols. Mais au cours de ces premières journées, la Wehrmacht bénéficia du soutien d'une partie de la population locale. Le territoire où l'armée allemande se trouvait n'était plus russe, ni même soviétique depuis bien longtemps. Les civils de villes comme Lvov harcelaient les soldats de l'Armée rouge depuis des mois. « Les Allemands vont venir vous prendre », chuchotaient-ils dans les rues étroites de cette ville de Galicie[260]. Des soldats originaires du coin, ainsi que des milliers de leurs camarades qui avaient perdu tout espoir de résister à l'avance allemande prirent alors leurs jambes à leur cou, se rendirent ou fuirent la ligne de front. Dès le mois de juillet, les rapports faisant état de soldats qui dessinaient des croix gammées sur leurs vêtements, refusaient de tirer contre les Allemands et tenaient des propos admiratifs sur Hitler se multiplièrent[261].

Les taux de désertion étaient tellement élevés que nul n'en connaissait le chiffre avec certitude ; il était encore plus difficile de ventiler les coupables par groupe ethnique. À la fin du mois de juin, en l'espace de trois jours, les troupes spéciales du NKVD qui se trouvaient derrière les lignes sur le front sud-ouest arrêtèrent près de sept cents soldats fugitifs. Ailleurs, on prit cinq mille hommes qui cherchaient à fuir une des batailles catastrophiques des premières journées. Les soldats des régions occidentales avaient certainement le plus tendance à prendre la poudre d'escampette. Ils s'inquiétaient pour leurs familles, car leurs foyers furent les premiers à être envahis par les Allemands cette année-là. Et certains désertaient parce qu'ils ne voyaient aucune raison de sacrifier leur vie pour le pouvoir soviétique. Quatre mille « occidentaux » avaient fui la 26e armée le 6 juillet et, dans une unité, quatre-vingts hommes avaient refusé de tirer malgré les ordres[262]. Le 12 août, l'administration politique de l'armée considéra que la situation était si dangereuse qu'elle interdit expressément l'intégration de citoyens des territoires occidentaux – Ukraine, Biélorussie – et des trois États baltes dans les nouvelles équipes de chars[263].

Sur le terrain, tout cela se traduisait par une confusion meurtrière. Ni les hommes de l'Armée rouge ni leurs officiers ne s'attendaient à pareille guerre. Aucune bataille ne se livrait selon un plan soigneusement préétabli. Les hommes pensaient pis que pendre de leurs officiers, ils se méfiaient de leurs ordres et soupçonnaient certains de leurs propres camarades d'être des traîtres tout prêts à déserter. S'ils avaient pris le temps de réfléchir aux raisons qui les poussaient à se battre, ils auraient probablement découvert que la peur – de leurs officiers, de l'inconnu et de la police secrète autant que des envahisseurs allemands – jouait un grand rôle. Venait ensuite leur rage contre le monde entier. Sur le front, les nobles idées, quelles qu'elles fussent, ne duraient généralement pas longtemps. Mais ces hommes-là étaient censés continuer à combattre, sans espoir, jour après jour. La 117e division de fusiliers de la 21e armée, par exemple, battit en retraite plusieurs fois avant de devoir livrer bataille des semaines durant. Le 6 juillet, elle avait atteint la ville de Jlobine sur le Dniepr. Là, elle participa à l'un des premiers engagements de la défense de Kiev, une campagne désastreuse qui coûta, selon les estimations les plus basses, plus de mille vies par jour à la seule 21e armée.[264] La bataille dura huit heures. Lorsqu'elle s'acheva, Jlobine était tombée et les rescapés de la division s'étaient retirés sur la rive est du Dniepr.

Avant de reculer, les hommes avaient réussi à détruire le pont de Jlobine, gagnant un peu de temps pour le lendemain. Ils avaient aussi fait sauter huit chars ennemis. Mais leur moral était catastrophique. Ils étaient épuisés, affamés, ils manquaient de sommeil et étaient déjà hantés par tout ce à quoi ils avaient assisté. Nombre d'entre eux étaient blessés. Le lendemain, comme d'habitude, il leur fallut recommencer à se battre. Leurs officiers ne connaissaient qu'une tactique, l'attaque frontale. Comme la veille, et comme tous les jours, ils jetèrent leurs hommes contre les chars allemands. La seule chose qui remontait un peu le moral des soldats était le rugissement qu'ils poussaient en chœur, ce terrifiant « Hourrah » qui inspirait une peur bleue à l'ennemi. Mais à part cela, peu d'entre eux étaient équipés d'armes plus redoutables qu'un fusil de 1890 et une baïonnette. Même les cocktails Molotov étaient rares, car Moscou n'avait pas encore signé l'ordre qui permettrait bientôt aux femmes d'enfoncer des mèches dans des bouteilles de verre au rythme de cent vingt mille par jour[265]. Pour le moment, faute de bouteilles ou de bombes, les soldats n'avaient que leurs mains nues. Vague après vague, ils partaient à l'assaut, au milieu du vacarme des bombardements allemands, des hurlements et du craquement des os fracassés par l'acier.

Ce style de guerre – une attaque frontale et désespérée – réduisit en poussière des divisions entières. Il y avait de quoi écœurer tous les soldats, surtout quand ils l'enduraient déjà depuis des semaines. Dix communistes de Jlobine jetèrent leur carte du Parti dès que les tirs commencèrent. Un autre homme au moins se tira dans la jambe, espérant ainsi échapper aux combats. Un soldat que l'on disait Géorgien chercha à tuer son commandant en retournant son arme contre son propre camp dès le début de l'attaque. Un Allemand de la Volga serait passé à l'ennemi dès la première occasion. Mais les vrais renégats se défilèrent avec plus de panache. Deux officiers supérieurs parcoururent une trentaine de kilomètres à la course pour s'éloigner du front à l'aube, tandis que le commandant qui avait ordonné la première attaque antiaérienne « sauta dans sa voiture et déguerpit » à peine l'opération lancée. Pour le moment, ajoutait le rapport du jour, personne n'avait été sanctionné parce que le juge militaire local, formé à la rude école des purges et des mensonges, refusait d'enquêter tant qu'il n'aurait pas suffisamment de preuves[266].

L'ampleur du chaos surprit les Allemands eux-mêmes. On aurait cru que toute la population, soldats comme civils, avait perdu la tête. Partout où la Wehrmacht s'emparait d'un endroit qui abritait des réserves de nourriture et de produits de consommation, elle pouvait s'attendre à un pillage immédiat. Dans une ville, plusieurs femmes et enfants furent piétinés à mort par la foule qui prenait d'assaut l'entrepôt de l'armée. « Si un homme n'arrivait pas à porter un sac de sucre, racontait un observateur de l'armée allemande, il l'éventrait, en renversait la moitié par terre et faisait main basse sur le reste. » Les citoyens de Poukhovitchi pillèrent la moitié des réserves militaires de leur ville en un seul jour, emportant, comme l'observèrent leurs nouveaux maîtres, « en moyenne deux cents kilos de sucre par famille, deux cents kilos de matière grasse, presque trois cent cinquante kilos de gruau d'avoine, et beaucoup de poisson, de rations individuelles et d'huile végétale […]. La population n'avait pas vu pareille opulence depuis longtemps ». L'Armée rouge elle-même mit la main à la pâte à Bobrouïsk. « La seule différence, relevait le journaliste allemand, c'est que pendant que les habitants pillaient les boutiques, les soldats pillaient les maisons des habitants[267]. »

Le régime stalinien de la fin des années 1930 reçut la monnaie de sa pièce en Ukraine et en Biélorussie au cours de ces premiers mois. En définitive, son effondrement quasi général l'obligea à reconsidérer sa politique et son commandement, à modifier la conduite de la guerre et le gouvernement de la

population. À long terme, un des outils de son arsenal se révélerait essentiel. Le 15 juillet, Lev Mekhlis publia une directive adressée à l'armée d'instructeurs politiques du front. Elle préfigurait un ordre signé le lendemain qui rendait aux commissaires politiques toute l'autorité dont ils avaient joui avant 1940. Le moral, reconnaissait tacitement le rapport, était au plus bas. Les *politrouks* n'avaient pas su convaincre leurs hommes qu'il était possible de gagner cette guerre ni même, peut-être, qu'ils avaient de bonnes raisons de se battre. Et pourtant, insistait Mekhlis, c'étaient ces soldats qui étaient chargés de « décider par la force des armes si le peuple soviétique vivra libre ou sera l'esclave des princes et des barons allemands ».

Les accents épiques, revigorants de ces propos réconfortèrent peut-être ceux qui étaient restés chez eux, au pays, ainsi que les nouvelles recrues encore en formation dans leurs camps, mais sur le front, en cet instant, ces mots sonnaient creux et frôlaient l'insulte. Comment pouvait-on déclarer aux soldats, comme le conseillait Mekhlis, que la *Blitzkrieg* de Hitler avait échoué et que l'on avait déjà écrasé ses meilleures divisions ? Venaient ensuite les passages déprimants sur la tactique, des formules absurdes empruntées aux beaux jours des slogans de la guerre civile. « Apprenez à tous les hommes à se précipiter à l'attaque, poursuivait l'ordre. Inculquez-leur une haine et une rage implacables contre l'ennemi, apprenez-leur à écraser avec fougue ces chiens fascistes, à leur enfoncer la tête dans le sol, à être prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour protéger le moindre centimètre du sol soviétique. Dites-leur que les chars d'assaut n'ont rien d'effrayant pour un soldat courageux et expérimenté. Dites-leur qu'abandonner son poste sans ordre direct est un crime[268]. » De vaines paroles en cet été-là, mais qui illustraient bien une des conceptions de cette guerre, une guerre qu'il fallait mener pour influencer l'esprit des soldats et les espoirs de leurs familles civiles. En saturant le discours public de formules simples, répétées à l'envi, le gouvernement forgea une nouvelle résolution pour remplacer l'innocence perdue de 1938. Ce discours obsédant réduisait en même temps au silence tous les autres mots, ces mots affolés, ces mots furieux, qui auraient pu faire irruption dans les conversations. Le 19 juillet, un nouvel ordre appelait au recrutement massif d'instructeurs politiques pour remplacer tous ceux que l'on avait perdus – plusieurs centaines – depuis le 22 juin[269].

L'effort de propagande ne se relâcha à aucun moment. En réalité, les soldats de l'Armée rouge étaient en présence de deux guerres simultanées. La première, celle qu'ils étaient les seuls à pouvoir connaître, se livrait sur le champ de

bataille, la guerre hurlante des obus et de la fumée, la guerre honteuse de la terreur et de la retraite. Mais l'autre guerre, façonnée par les écrivains, était l'œuvre de la propagande. Les soldats comme les civils pouvaient en suivre les péripéties dans les journaux, dont le plus populaire, *L'Étoile rouge*, était lu tout haut à de petits groupes, au front. Les troupes combattantes assistaient aussi à la projection de films, et notamment d'actualités cinématographiques dont certaines, grâce à une réalisation habile, leur paraissaient plus vivantes que leurs propres souvenirs fragmentaires du champ de bataille. Les vrais combats donnaient l'impression de se dérouler hors du temps réel, épisodes terrifiants que l'on avait peine à se remémorer ensuite, alors que la guerre officielle de Staline se déroulait avec une certitude épique, en épisodes réguliers, soigneusement planifiés.

Au total, plus de mille écrivains et artistes participèrent à la campagne de reportage sur le front, et quatre cents d'entre eux moururent au combat[270]. Leur travail était placé sous le contrôle d'un autre organisme, le Sovinformburo. Celui-ci surveillait tout, depuis la *Pravda* jusqu'aux feuilles d'information distribuées aux soldats du front. Le moindre char, le moindre avion pris à l'ennemi ou cloué au sol était dûment consigné, souvent avec photo à l'appui, mais les lecteurs de journaux ne manquaient pas de relever l'espace vide où auraient dû figurer les pertes soviétiques, et que l'on remplissait de slogans ou même de petits poèmes[271]. Personne ne pouvait s'adresser aux bureaux de la censure pour essayer d'en savoir plus long. La sécurité était si rigoureuse que les employés à plein temps du Sovinformburo eux-mêmes découvraient parfois que leurs laissez-passer ne leur permettaient pas d'accéder au bâtiment central[272]. À l'intérieur de celui-ci, des fonctionnaires de confiance passaient au peigne fin les rapports du front, traquant les erreurs idéologiques, corrigeant jusqu'aux signes de ponctuation susceptibles de s'écarter de la ligne officielle. Le célèbre correspondant Ilia Ehrenbourg fut à deux doigts de démissionner pour protester contre les règlements tatillons. Le jour où un rédacteur remplaça le mot « victoires », désignant de vrais succès sur le front, par « progrès » dans un article qu'il corrigeait, la future voix de la propagande stalinienne déclara que tout cela n'était que perte de temps. « Nous passons tellement de temps à corriger, se plaignait-il, que nous perdons toute la journée, tout notre temps de création[273]. »

Une victoire, ou peut-être un progrès, que le Sovinformburo porta au crédit des soldats de l'Armée rouge cet été-là fut la bataille de Smolensk. Les pertes

furent catastrophiques – trois cent mille prisonniers et trois mille chars supplémentaires perdus –, mais les journaux soviétiques n'en dirent pas un mot. Ils soulignèrent en revanche que la progression allemande en direction de Moscou avait été stoppée[274]. Une Armée rouge aux abois déploya pour la première fois son arme la plus redoutable. Tellement secrète qu'elle ne portait même pas de nom avant que les troupes ne la baptisent du surnom féminin de « Katioucha », le lance-roquettes en rafale BM-13-16 et ses descendants prouvèrent que les concepteurs soviétiques pouvaient produire un matériel capable de rivaliser avec celui du reste du monde. « Cette arme merveilleuse fut expérimentée pour la première fois à Roudnia, au nord-ouest de Smolensk, a écrit le maréchal Ieremenko. Dans l'après-midi du 15 juillet, la terre fut secouée par l'explosion inhabituelle d'obus-fusées. Semblables à des comètes à courtes queues, les obus déchiraient l'air […]. Les explosions simultanées de douzaines d'obus répandirent la terreur. Pris de panique, les Allemands s'enfuyaient, et […] on vit même nos soldats, à qui il avait fallu cacher qu'on allait employer de nouvelles armes, s'éloigner précipitamment de la ligne de front[275]. » À cette étape de la guerre, les Katiouchas n'étaient pas d'une efficacité redoutable en matière de portée et consommaient des quantités prodigieuses de carburant pour projeter des roquettes à moins de quinze kilomètres, mais la vision réconfortante de soldats allemands fuyant le champ de bataille fournit aux propagandistes de Staline un bon sujet d'article.

« La retraite a provoqué une panique aveugle », écrivait à Staline Ponomarenko, le chef du Parti communiste biélorusse, le 3 septembre. Pis encore, « les soldats sont mortellement épuisés, ils dorment même sous les tirs d'artillerie […]. Au premier bombardement, les formations se disloquent, certains s'enfuient purement et simplement dans les bois, tout le secteur forestier de la région du front grouille de réfugiés de ce genre. Beaucoup jettent leurs armes et rentrent chez eux. Ils envisagent avec une angoisse extrême la possibilité d'être encerclés[276] ». Ce rapport honnête se traduisit dans le langage de la police secrète en exemple de « trahison collective de la patrie » ; mais les discours moraux étaient sans effet sur les soldats égarés et privés de commandement. Cet été-là, des millions d'hommes furent effectivement encerclés, pris au piège. D'autres, dotés d'une formation rudimentaire et connaissant aussi mal leurs compagnons d'armes que les faiblesses de leur équipement, furent envoyés au combat contre un ennemi qui, jusqu'à la première chute de neige, restait tout aussi confiant qu'à son entrée dans Paris treize mois

plus tôt. Ceux qui décidaient tout bonnement de rentrer chez eux agissaient avec le plus parfait naturel. « En juin 1941, notre unité a été encerclée par des troupes allemandes près de la ville de Bélaïa Tserkov, a expliqué un ancien soldat. Le *politrouk* a rassemblé les soldats qui restaient et nous a donné l'ordre de sortir de l'encerclement par petits groupes. Deux autres soldats de notre unité et moi […] avons enfilé des vêtements civils et avons décidé de rentrer chez nous, là où nous vivions avant. Nous avons pris cette décision parce que la rumeur disait que les troupes allemandes qui marchaient vers nous s'étaient avancées loin vers l'est[277]. »

Les Allemands eux-mêmes furent pris au dépourvu par la masse de prisonniers qu'ils firent. À la fin de 1941, entre deux et trois millions de soldats de l'Armée rouge au bas mot étaient tombés entre leurs mains. Personne n'avait pensé à l'hébergement de ces hommes, car leur vie, du point de vue des nazis, ne valait pas qu'on s'en soucie. Alors que la Wehrmacht poursuivait sa progression vers l'est, elle parqua un grand nombre de ses prisonniers dans leurs anciennes casernes ou dans des prisons ; d'autres restèrent en plein air, blottis les uns contre les autres, entourés de barbelés pour toute protection. En ce mois de juin, le choc fut tel qu'il fallut un moment pour que les histoires atroces circulent, les rapports sur les Juifs et les communistes séparés des autres pour subir des tortures et des exécutions illégales, les récits de brutalités, de faim, de sadisme à l'état pur et de lente mort collective. Dans les premiers jours de la guerre, les soldats de l'Armée rouge avaient tendance à baisser simplement les bras quand ils se trouvaient encerclés, écrasés par la puissance de feu ennemie.

Le 22 juin, le Soviet suprême autorisa l'armée à punir elle-même les déserteurs. Ce jour-là, on prit des dispositions pour créer des tribunaux militaires de trois juges. Ceux-ci opéreraient sur le front et dans tous les autres secteurs touchés par la guerre. Ces tribunaux étaient habilités à prononcer des condamnations à mort s'ils le jugeaient bon, mais une clause du règlement leur demandait, le cas échéant, d'en informer Moscou par télégraphe. En l'absence de réponse dans un délai de soixante-douze heures, la condamnation pouvait être exécutée sans appel. Toutes les autres sanctions qu'ils prononçaient, dont certaines revenaient à une condamnation à mort par des moyens détournés, pouvaient être imposées sur-le-champ[278]. Ces pouvoirs étaient déjà fort étendus, mais dans la pratique, les commandants agissaient souvent de leur propre chef. Le 14 juillet, Mekhlis reçut une note de son représentant sur le front sud-ouest se plaignant du recours excessif à la peine de mort dans une armée qui manquait

cruellement d'hommes. Comme toujours, des exemples atroces étaient évoqués. Dans un cas, un lieutenant avait abattu deux hommes et une femme de l'Armée rouge qui n'avaient plus de chef et s'étaient présentés à son unité pour quémander à manger[279].

Ce genre de rapport ne changeait rien à la réalité du front. Peu d'officiers connaissaient vraiment leurs hommes, et aucun n'aurait pu les connaître tous, en raison de la rapidité avec laquelle des unités entières étaient englouties, et de nouvelles formées. L'exécution de Pavlov et d'autres cas analogues révélaient qu'un officier qui échouait devait s'attendre à être sanctionné par une balle fasciste, ou par une balle des soldats du NKVD. Les fantassins étaient soumis à la contrainte parce que leurs commandants craignaient, eux aussi, pour leur peau. La cruauté fut érigée en mode de vie. En août 1941, la vulnérabilité des officiers aux châtiments fut mise en relief une nouvelle fois. L'ordre n° 270, signé de Staline lui-même, ne fut jamais publié en son temps, mais son contenu fut largement diffusé, lu à haute voix lors de réunions que les *politrouks* du front étaient obligés d'organiser. Il suivait la reddition de cent mille hommes en un seul jour. Les victimes d'Ouman n'avaient guère eu le choix, car, contrairement à ce qui était arrivé à Boldine, les soldats s'étaient retrouvés encerclés sur la steppe découverte, et non dans des bois et des marais où ils auraient pu se cacher. Mais avec son moralisme coutumier, Moscou estima que ces hommes avaient agi de façon honteuse et lâche. Aussi, affirmait l'ordre, tout officier ou instructeur politique qui retirerait ses insignes distinctifs au combat, se replierait sur l'arrière ou se constituerait prisonnier serait considéré comme coupable de désertion. Les officiers qui essaieraient de déserter pouvaient être abattus sur-le-champ par leurs supérieurs. La réticence même à conduire ses troupes depuis le front pouvait passer pour un acte de désertion si cela convenait aux autorités sur place[280].

L'autre disposition de cet ordre était que les familles de déserteurs criminels pouvaient désormais être arrêtées. C'était une idée cruelle, mais qui, dans le fond, n'était pas entièrement nouvelle. Cela faisait des années que les familles de déserteurs étaient sanctionnées par la cessation du versement de pensions ou la suppression d'autres droits matériels, mais la menace de la prison était effrayante dans un système où tout, jusqu'à la scolarisation des enfants, dépendait de l'honneur collectif d'une famille aux yeux des autorités. Cet ordre revenait à dire que tous ceux dont le cadavre n'avait pas été retrouvé – ce qui était le cas de dizaines de milliers d'hommes, abattus au-dessus de cours d'eau ou de marais,

pulvérisés par une explosion ou rongés par les rats – pouvaient être comptabilisés comme des déserteurs aux yeux de l'armée. Être porté disparu devenait un déshonneur. Ce premier été, cependant, beaucoup d'hommes ne tenaient plus aucun compte des règles de ce genre. Comme l'a observé Nikolaï Moskvine après la disparition de treize de ses hommes, « j'ai parlé à notre commandant. Il a averti les autres, soulignant leur responsabilité. Il leur a dit qu'il y avait une liste, que nous avions la liste de tous leurs parents. Mais en fait, beaucoup de ces garçons viennent d'endroits que les fascistes ont déjà pris. Ces discours ne les ébranlent plus du tout[281] ».

Moskvine abattit son premier déserteur le 15 juillet. C'était un soldat originaire d'Ukraine occidentale. Trois semaines de bombardements, de marche incessante, d'absence de sommeil et de terreur avaient conduit cet homme au point de rupture, et le prétexte qu'il choisit n'avait peut-être guère d'importance. Il avait commis le crime d'exhorter l'ensemble de ses camarades à se rendre ou, au moins, à cesser de tirer. Conduit devant Moskvine, « il a fait un salut, à Hitler je suppose, a épaulé son fusil et s'est éloigné en direction des broussailles », écrivit Moskvine. C'en fut trop pour un autre Ukrainien du groupe. « Le soldat de l'Armée rouge Chouliak lui a tiré une balle dans le dos », poursuivait le *politrouk*. Le mourant, allongé dans la poussière, insulta ses anciens camarades. « Ils vous tueront tous, a-t-il lancé. Et toi, commissaire couvert de sang, tu seras le premier qu'ils pendront. » Moskvine n'hésita pas. Dégainant son révolver Nagan, il abattit la victime devant toute la compagnie. « Les gars ont compris, écrivit-il. Mort comme un chien, le chien. »

Quelles qu'aient été les chimères dont il était censé abreuver ses hommes, Moskvine avait perdu confiance. À la fin de juillet, son unité fut mise en pièces par une attaque allemande. Moskvine lui-même fut blessé. Ses compagnons ne pouvant pas le transporter, ils le laissèrent avec deux autres hommes attendre les secours dans les bois. Personne ne vint et ils se convainquirent que leurs camarades les avaient oubliés. En réalité, la plupart des hommes de leur régiment étaient morts, trahis par un déserteur de leur propre camp quelques heures après avoir abandonné les blessés. « Je suis au bord de la dépression », écrivait Moskvine le 4 août. Ses blessures le faisaient souffrir et il craignait la gangrène. « Nous nous sommes perdus, poursuivait-il, parce que nous n'avions pas de cartes. On dirait que dans cette guerre, nous n'avons pas eu plus de cartes que d'avions. » Les deux autres dormaient à ses côtés, mais il n'arrivait pas à trouver le repos. « Je me sens coupable parce que je suis impuissant et que je

sais que je devrais me ressaisir », désespérait le *politrouk*. Sa foi dans le Parti communiste était censée faire de lui un héros, mais en fait, avouait-il, « je suis à bout de forces, c’est tout ».

Les bois où gisait Moskvine n’étaient pas très éloignés d’un village de la région de Smolensk. Au bout de trois jours, pendant lesquels quelqu’un avait trouvé le moyen de lui dérober son modeste armement dans son sommeil, un groupe de paysans le secourut. Moskvine apprit plus tard que ses sauveteurs avaient envisagé un moment de dénoncer sa présence et celle de ses deux compagnons à la police allemande. Peut-être avaient-ils finalement décidé de les cacher en se disant que ces hommes plutôt robustes pourraient leur donner un coup de main pour les récoltes. Moskvine décrit le travail qu’il abattit lorsqu’il fallut arracher les betteraves et les pommes de terre. Il dut garder le silence quand les paysans lui expliquèrent qu’ils avaient dissous leur ferme collective et n’appliquaient plus les règles soviétiques. Il dut supporter le labeur harassant, la boue, la jubilation des paysans devant les déboires de Staline, l’espoir de changement. « Tout ne marche pas comme le décrivaient les livres que nous avons dû étudier », griffonna une nuit le *politrouk*. Ces villages, écrivit-il, n’avaient rien de commun avec les villes bourdonnantes, cultivées dont ils avaient tous été si fiers dans cet autre monde, celui de la paix. Peut-être, songeait-il, le pouvoir soviétique lui-même aurait-il été impuissant à transformer ce village, ce monde primitif qu’il découvrait à présent. Moskvine avait passé moins de deux mois à la guerre. C’était encore l’été, les bois étaient verdoyants, mais il avait perdu contact avec les certitudes de la vie soviétique.

4

Les horreurs de la guerre

L’été s’attarda jusqu’à la première semaine d’octobre. Ce fut une saison étrange, troublante, perfide. Le temps radieux favorisa des récoltes condamnées à mûrir, à jaunir, à étouffer et à pourrir. D’un bout à l’autre des steppes de l’Ukraine, des pâtures où broutait jadis un bétail abondant étaient désormais envahies de mauvaises herbes. Les baies mûrissaient dans les forêts, sans que personne y touche ; il y avait bien peu de gens pour prendre la peine de les cueillir. Ceux qui passaient en se dirigeant vers l’est ne voyageaient pas pour le plaisir. Sur ordre de Moscou, toutes les industries furent démontées, mises en caisses et déplacées dans l’arrière-pays ; on aurait dit que le monde entier cherchait à prendre le train. Les familles sans droits spéciaux ni relations s’en allaient à pied sur les routes. Des nuages de poussière s’élevaient derrière les hommes et les carrioles, les troupeaux en marche, les enfants, et les longues colonnes clairsemées de soldats. Après le départ des réfugiés et des derniers soldats soviétiques, les chars arrivèrent, suivis des camions et des chevaux, et du fléau des hommes vêtus de gris.

Les pays Baltes, la Biélorussie et la majeure partie de l’Ukraine étaient aux mains des Allemands à la fin du mois d’août 1941. Kiev tomba à la mi-septembre. À cette date, Leningrad avait été coupée de ses principales sources de ravitaillement. La ligne de chemin de fer de Mga, la dernière voie de transport terrestre permettant de rejoindre la ville, fut prise par les envahisseurs à la fin du mois d’août. L’artillerie lourde et les chasseurs allemands se rapprochaient de la deuxième capitale de la Russie, les yeux rivés sur son industrie et sa richesse. La Wehrmacht était tellement assurée de sa victoire sur ce front que certaines troupes furent transférées au sud pour s’emparer d’une proie plus importante encore. Hitler avait donné l’ordre de prendre Moscou, puis de rayer la ville de la surface de la terre, de la transformer en un immense lac. Cet automne-là, les troupes allemandes semblaient prêtes à s’acquitter de cette mission. Le 2 octobre, elles entrèrent dans Orel et, au milieu du mois, s’étaient rendues

maîtresses de Kalouga, sur l'Oka, au sud-ouest de Moscou, ainsi que de Kalinine, l'actuelle Tver, vers le nord. Elles n'étaient plus qu'à cent cinquante kilomètres du Kremlin.

Les soldats de l'Armée rouge affrontaient la perspective d'une complète débâcle. L'ennemi, en revanche, semblait plein de vigueur et d'optimisme. « Les SS et les divisions de chars partaient à l'attaque avec un tel enthousiasme qu'on aurait pu croire qu'ils ne sortaient pas de quatre mois de rudes combats mais d'une longue période de repos », écrivait avec arrogance Erich Hoepner, commandant du groupe de panzers IV[282]. Ses hommes venaient de passer au sud du front de Leningrad pour rejoindre ceux de Guderian dans la campagne de Moscou. Tuer ne faisait apparemment qu'attiser encore leur appétit guerrier. « Le nombre de soldat soviétiques morts dépassait celui des prisonniers que nous avions faits, poursuivait Hoepner. Chaque nuit, les villages continuaient à brûler, colorant les nuages bas d'une lumière rouge sang[283]. »

Les Allemands imputèrent la suite des événements aux aléas climatiques. Hoepner prétendit que ses hommes étaient si déterminés que les tranchées et les mines défensives de la capitale ne les auraient pas empêchés d'avancer. Ses pertes, écrivit-il, étaient lourdes, mais celles des défenseurs de Moscou l'étaient bien plus encore. La neige, tout d'abord, ne parut pas non plus exercer d'effet dissuasif. Hoepner était à Borodino, à une petite centaine de kilomètres du Kremlin à peine, quand il essuya les premiers flocons sur sa capote. Mais ensuite, la pluie commença, la pluie de l'automne russe qui tombe inlassablement, jour et nuit, des semaines durant. Ce fut cette pluie, inattendue et prosaïque, qui « arracha aux mains allemandes la victoire qui était à [leur] portée ». La Wehrmacht s'embourba jusqu'aux essieux, aux genoux et aux ergots dans la gadoue gris-brun collante. « On mettait deux jours et deux nuits, raconta Hoepner, pour parcourir dix kilomètres, pour autant qu'il fût possible de voyager. » Les roues des camions et des carrioles patinaient et s'enfonçaient ; les hommes juraient et frissonnaient dans cette humidité qui s'insinuait partout. « Nous étions entièrement coupés de notre ravitaillement, se lamentait Hoepner. Munitions, carburant pour nos véhicules et pain ont rapidement pris la valeur de leur poids en or. Nous ne pouvions même pas transporter nos blessés pour les mettre en sécurité. » Non sans une certaine mauvaise foi, comme s'il reprochait aux Soviétiques de tricher dans un concours d'escrime, il ajoutait que l'ennemi en avait profité pour faire avancer ses réserves formées, expérimentées. La boue n'était pas un obstacle pour les voies ferrées qui se dirigeaient vers l'est à travers

la steppe.

L'Armée rouge mérite plus de crédit pour avoir stoppé l'avance nazie que Hoepner ne lui en accorde. Néanmoins, la profondeur de la crise soviétique était indéniable. En moins de quatre mois, l'Armée rouge avait perdu plus de trois millions d'hommes, dont plusieurs centaines de milliers furent faits prisonniers cet automne-là au cours des grandes opérations d'encerclement de Kiev et de Viazma. Une armée forte de presque cinq millions de soldats en juin ne pouvait plus en rassembler qu'un peu plus de deux millions trois cent mille[284]. Les réserves et les nouvelles recrues remontaient vers le front, mais les hommes n'étaient jamais assez nombreux, même dans un pays vaste comme la Russie, pour compenser des pertes aussi écrasantes. En octobre, de surcroît, près de quatre-vingt-dix millions de personnes, 45 % de la population d'avant guerre, se trouvaient bloquées dans un territoire contrôlé par l'ennemi[285].

À cette époque, comme pendant la suite de la guerre, l'Armée rouge était prioritaire pour toutes les réquisitions d'hommes, mais les industries qui approvisionnaient et assuraient l'entretien des troupes exigeaient elles aussi des ressources. La main-d'œuvre resterait un problème, car désormais le nombre de travailleurs dépassait à peine la moitié de son niveau d'avant guerre[286]. Mais le problème économique le plus immédiat était la perte des usines. Avant la guerre, près des deux tiers des activités de fabrication étaient localisés dans des territoires dont les Allemands s'emparèrent en 1941. Tout ce qui pouvait être déplacé à temps avait été évacué au-delà de la Volga, dans l'Oural, mais il fut impossible d'éviter de graves préjudices. On ne fabriqua pas beaucoup de canons en août et septembre 1941. Les quatre cinquièmes de la production de guerre soviétique étaient « sur roues[287] ». Cet automne-là, les défenseurs de Moscou ne tardèrent pas à être à court d'obus, de cartouches, et même de fusils. On n'avait pas encore sorti des caisses l'équipement nécessaire pour en assembler d'autres. De nouvelles usines furent mises sur pied à la hâte dans des cabanes de bois, les ouvriers travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais il fallut tout de même plusieurs mois pour que la production reprenne. En décembre 1941, toute une armée de réserve, la 10e, arriva pour prendre du service sans artillerie lourde, sans même un seul char[288].

Les Allemands étaient persuadés que les Soviétiques étaient liquidés. Ils se trompaient, mais l'erreur était excusable. La même conviction s'était imposée à bien des civils soviétiques. À Moscou, on était loin du patriotisme naïf de juin et les citoyens ulcérés s'apprêtaient à décamper. Hoepner constatait avec joie la

panique qu'avaient provoquée ses chars. « Une grande partie de la population a pris la fuite, écrivait-il. Dans les usines, un équipement de valeur a été détruit. L'approche des chars et des unités d'infanterie du quatrième groupe de blindés a semé la terreur dans la capitale rouge. Le pillage a commencé. Les dirigeants soviétiques sont partis pour Kouïbychev sur la Volga[289]. » En réalité, Staline était resté dans sa capitale, un acte de résistance qui ranima l'espoir de beaucoup. Mais sa présence ne suffit pas à juguler l'affolement en ce mois d'octobre. Alors que les troupes ennemies avaient fait leur entrée dans ses faubourgs, Moscou fut à deux doigts de s'effondrer de l'intérieur. « Ce furent des journées atroces », raconta une ouvrière d'une usine textile. Tout avait commencé le 12 octobre, mais la crise éclata quatre jours plus tard. « Je suis allée à l'usine, se souvenait-elle. Mon sang s'est glacé quand je l'ai vue fermée. Un grand nombre de directeurs avaient fui[290]. » Comme avaient fui les patrons d'autres usines, certains chefs du Parti des sections locales de la ville, et presque tous ceux qui étaient arrivés à trouver place dans une voiture et à filer vers l'est.

L'État réagit en se préparant à mener la guerre contre son propre peuple. Si les habitants ne se conduisaient pas de leur plein gré en héros d'épopée, les fusils du NKVD les y contraindraient. Des troupes spéciales prirent position autour de la capitale. Leur mission était de la défendre contre les envahisseurs extérieurs et contre les défaitistes intérieurs. La plus importante de ces unités, l'ancêtre des Spetsnaz soviétiques d'après guerre, était la brigade d'infanterie motorisée des forces spéciales du NKKVD, l'OSMBON. Elle comptait dans ses rangs Mikhaïl Ivanovitch, un fils de paysans pour qui le régime stalinien avait été avantageux. Comme Kirill, cet homme avait trouvé dans l'armée des possibilités d'ascension sociale et d'aventure. Il avait été attiré au départ par la perspective de pouvoir faire ses preuves au sein d'activités sportives comme la boxe. Plus de huit cents athlètes rejoignirent les rangs de l'OSMBON en 1941[291]. Être enrôlé dans cette brigade, c'était appartenir à une élite prestigieuse, triée sur le volet. Voilà qu'on leur demandait de sauver la capitale, et ils le considéraient comme un honneur.

La tâche spécifique de Mikhaïl Ivanovitch était de défendre la porte Spasski, en la surveillant depuis le deuxième étage du bâtiment du GOUM. Son fusil de sniper était prêt à tirer contre tous ceux – civils ou militaires – qui menaceraient le secteur placé sous sa garde. Mais les pillards posaient un problème plus pressant que les troupes ennemies. Mikhaïl Ivanovitch n'était pas du genre à s'émouvoir. « Il était indispensable, absolument indispensable, de maintenir l'ordre, raconte-t-il. Nous avons effectivement abattu des gens qui refusaient de

quitter les magasins et les bureaux où étaient stockés des aliments et d'autres marchandises. » Pendant ce temps, les camarades de Mikhaïl Ivanovitch veillaient à empêcher la reddition de Moscou. Si la ville tombait, les gens n'avaient qu'à mourir avec elle. Des bâtiments stratégiques – dont le théâtre du Bolchoï – furent minés. Le siège de la radio des Forces spéciales, installé dans le Théâtre de Marionnettes de Moscou, devait sauter avec le reste[292].

La bataille de Moscou, qui reprit à la mi-novembre quand le gel durcit la boue grise, figurerait un jour parmi les victoires décisives de l'Armée rouge. Les chars de Hoepner prirent la ville d'Istra sur la rivière du même nom, avec son monastère de la Nouvelle Jérusalem à dôme doré, le 26 novembre. Mais ses hommes étaient épuisés, et les plus anciens grommelaient que même aux jours les plus noirs de la Première Guerre mondiale, ils n'avaient pas connu plus rudes combats. La *Blitzkrieg* prévu avait dégénéré en corps à corps ; cette nouvelle et riche terre avait perdu tout son charme par ce froid glacial. Même l'obscurité, observa Hoepner, se dissipait dans une lumière confuse, tandis que le reflet des obus étincelait sur la neige[293]. Les soldats de l'Armée rouge portaient désormais les tenues de camouflage qu'ils avaient adoptées pour les campagnes d'hiver depuis la guerre de Finlande. Et contrairement à leurs adversaires, ils étaient habitués au froid. Surgissant des ténèbres tels des spectres, ils effrayaient leurs conquérants allemands. De plus, ils se battaient, semblait-il, avec une détermination nouvelle et de façon plus furtive que jamais. À la fin novembre, il fallut se rendre à l'évidence : les chars allemands ne progresseraient plus avant Noël. Et voilà que le 5 décembre, l'Armée rouge passa à l'offensive à son tour, repoussant l'ennemi de la capitale et brisant, maillon par maillon, la chaîne qui menaçait de l'étrangler.

On porte habituellement la défense de Moscou au crédit de Gueorgui Joukov. L'entourage politique de Staline avait failli à sa tâche, et maintenant les généraux ripostaient. Les autres héros étaient les réservistes – douze armées entières – qui montèrent au front en ce mois d'octobre[294]. Mais la capitale fut également défendue par des appelés de l'arrière-pays, et même par les intellectuels, les vieillards et les étudiants. Ce second groupe marcha au combat sans formation et avec une mentalité de civils. En juillet, Staline avait appelé le peuple à participer à une levée en masse, et on avait immédiatement lancé des préparatifs pour la défense civile, l'*opoltchénié*, de Moscou. Chaque district de la capitale rassembla ses compagnies de volontaires. Tous ceux qui le voulaient, ou presque, pouvaient s'enrôler. Ils étaient âgés de dix-sept à cinquante-cinq ans.

Comme le reconnut un survivant, la plupart d'entre eux étaient convaincus qu'en novembre, ils fêteraient l'anniversaire de la révolution à Berlin. « Cela faisait des dizaines d'années que les journaux, le cinéma et la radio affirmaient à notre peuple que l'Armée rouge était invincible », a raconté Abram Evseïévitch Gordon. Comme les autres, il croyait que « sous la direction du Parti communiste et de notre Grand Dirigeant, nous écraserions n'importe quel ennemi sur son propre sol ».

Les jeunes gens de l'âge de Gordon prirent peu à peu du galon et cessèrent de creuser des tranchées. En août, les *opoltchentsy* participaient à la défense des axes routiers stratégiques à la sortie de Moscou. Gordon lui-même fut envoyé sur la vieille route de Kalouga. Il se rappelait la mine sombre de ses camarades, « pour la plupart non militaires », lorsqu'ils se mirent en chemin pour aller défendre la capitale, certains à bicyclette, d'autres à pied. À leur arrivée à leur nouvelle base, on leur remit des uniformes, de tristes tenues noires qui les faisaient ressembler, selon eux, aux fascistes de Mussolini – en réalité, ces vêtements usagés avaient probablement été pris en Pologne en 1939. Ils virent aussi quelques fusils polonais, mais tous les volontaires n'étaient pas armés. Commença alors la formation qui comprenait, à la grande horreur de Gordon, citadin et intellectuel, des cours d'équitation. Leur instructeur, un vieux soldat de cavalerie du nom de Kovaltchenko, employait des méthodes dignes du temps de Napoléon et de Koutouzov. Les volontaires devaient monter à cru pendant de longues heures d'affilée, au prix de souffrances peu communes, jusqu'à ce que des taches de sang dues à leurs ampoules percées commencent à maculer leur fond de culotte. « Le seul moyen d'échapper à cette torture, écrivit Gordon, était la tente médicale. » Pendant ce temps, les nouvelles en provenance du front étaient de plus en plus tragiques, « mais nous nous refusions à imaginer le pire[295] ».

D'autres villes mirent en place des procédures identiques lorsque l'appel aux armes fut lancé. En bien des lieux, les miliciens manifestèrent un grand courage, malgré l'absence de résultats flagrants. Alexander Werth considère la réaction de Leningrad, sa ville natale, comme un modèle de patriotisme local, même si le recours aux *opoltchentsy* y entraîna de terribles pertes humaines. Partout où on les envoyait se battre, les *opoltchentsy*, sans formation ni expérience militaires, tombaient par milliers. D'autres n'avaient jamais envisagé de participer aux combats. À Fatej, une petite ville de la province de Koursk, les trois mille volontaires qui se présentèrent en juillet n'avaient encore reçu aucune formation

en septembre 1941. Ils ne savaient ni tenir un fusil ni viser. Beaucoup n’avaient jamais tiré un coup de feu de leur vie. Ils ne savaient même pas où installer les principales positions défensives autour de la ville. Chez les paysans des fermes collectives de la région, l’appel aux volontaires tomba dans des oreilles réticentes et rancunières, tandis que dans la ville de Koursk, toute proche, après une première semaine grisante, les séances de formation furent médiocrement suivies. Les communistes eux-mêmes négligeaient les règles de couvre-feu et l’interdiction de fumer.

Certains pensaient être protégés par les dimensions colossales de leur pays. À la fin de la dernière semaine de septembre, le danger paraissait encore assez lointain dans la province de Koursk pour que les habitants aient d’autres sujets de préoccupation, comme leurs propres préparatifs de départ[296]. Ils le payèrent cher, six semaines plus tard, quand la région fut écrasée sous les chenilles des chars allemands. En tout état de cause, des fusils obsolètes et des bombes artisanales auraient été inutiles face à un tel envahisseur. Dans les villages, profusion de déserteurs se répandaient en récits fatalistes. Près de Moscou également, Gordon entendit des réfugiés raconter des histoires atroces. De jour, les volontaires étaient soutenus par l’esprit de groupe ; en revanche, la nuit libérait toutes leurs angoisses intimes.

Comme beaucoup d’autres unités de l’*opoltchénié*, la division de Gordon fut absorbée en août dans l’Armée rouge. En présence de membres de la branche locale du Parti communiste, ses camarades et lui prêtèrent le serment de l’Armée rouge et échangèrent leurs uniformes noirs contre le vert olive de l’infanterie. À cette date, estimait-il, la plupart d’entre eux avaient à peine eu un vrai fusil entre les mains. Gordon avait tiré deux fois avec une arme d’entraînement. En septembre de la même année, ces hommes furent envoyés dans la 113e division de fusiliers refondée ; refondée parce que la première division à avoir porté ce numéro avait été pulvérisée près de la frontière soviétique quelques mois auparavant. Cette nouvelle version serait, elle aussi, anéantie et ressuscitée dans les semaines à venir, d’abord en octobre 1941, puis une nouvelle fois au cours des premiers mois de 1942. L’incarnation de cette division que connut Gordon fut écrasée en un seul jour.

Ce désastre eut pour théâtre les bois clairsemés de bouleaux et de pins qui longent la grand-route de Varsovie menant à la capitale. La division de Gordon était chargée d’arrêter l’avance allemande annoncée, mais les hommes paniquaient dès qu’ils croyaient flairer la présence de l’ennemi. Comme tous les

bleus, ils étaient incapables de s’abstenir de tirer à tout va. Au moment où l’ennemi fut à leur portée, ils n’avaient presque plus de balles. Ce furent ensuite les cocktails Molotov qui leur manquèrent. Gordon vit de jeunes chercheurs qu’il avait connus sur les bancs des facultés de géologie et de physique de l’université de Moscou jeter des bouteilles de kérosène enflammé contre les engins allemands menaçants. Les plus chanceux mouraient sur le coup. Les autres, affreusement blessés, agonisaient longuement dans les bois après la retraite de leurs compagnons, ou restaient à la merci du détachement SS qui passait le lendemain dégager les débris du champ de bataille.

Trois cents membres seulement de la division de Gordon survécurent jusqu’à la tombée de la nuit, et la plupart d’entre eux trouveraient la mort les jours suivants en cherchant à briser l’encerclement allemand dans lequel ils s’étaient fait prendre. Gordon lui-même tomba aux mains de l’ennemi. Il aurait dû périr dans un camp, mais la longueur démesurée de sa colonne de prisonniers le sauva. Les gardes allemands, complètement dépassés, étaient incapables de surveiller tout ce monde et Gordon profita d’une meule de foin pour prendre la fuite, se dissimulant toute la nuit et la plus grande partie de la journée suivante. L’avenir le conduirait dans l’armée régulière, mais il n’oublia jamais ses premiers compagnons d’armes. Il constata que par une ultime ironie, les noms d’un certain nombre de ces hommes, patriotes jusqu’au bout, n’avaient pas été consignés correctement dans les registres de l’Armée rouge au moment où ils avaient perdu le statut d’*opoltchentsy* pour entrer dans les troupes régulières. Leurs papiers n’étaient pas en ordre, aux yeux de l’État c’étaient des déserteurs. Au lieu des éloges et de l’aide financière dont elles avaient pourtant grand besoin, leurs familles porteraient encore les stigmates de ce déshonneur injuste cinquante ans plus tard[297].

Le massacre de la 113e division de fusiliers de Gordon retarda probablement de vingt-quatre heures l’avancée d’une unité de blindés allemands. Un tel gâchis de vies et de talents pour un gain aussi minime était accablant. Mais ce furent des mois durant lesquels des hommes moururent par dizaines de milliers. Le régime de Staline manquait sans doute de beaucoup de choses, mais il ne lésinait pas sur les vies humaines. Les Allemands rabaissèrent ce sacrifice en le présentant comme une sorte de ruse exotique, affirmant que l’Armée rouge était « l’ennemi le plus retors et le plus têtu que nous ayons jamais affronté ». Pour résister à une attaque à la russe, avertissait un rapport intercepté cet hiver-là, « il faut des nerfs solides[298] ». Mais la présence de troupes spéciales positionnées

derrière les fusiliers, de ces hommes armés de mitrailleuses chargés de faucher ceux qui se détachaient du groupe, n'avait pas non plus échappé aux observateurs allemands. « En règle générale, déclarait un rapport de l'époque, ils ne se battent pas par idéologie, ni pour leur patrie, mais parce qu'ils ont peur de leurs officiers, et plus particulièrement de leurs commissaires[299]. » « La crainte et la haine, confirmait un autre observateur, condamnent les Russes à se battre avec le seul courage du désespoir[300]. »

Les soldats avaient peur, c'est un fait. Parmi les défenseurs de Moscou, si certains, comme les célèbres vingt-huit « hommes de Panfilov », se battirent jusqu'à leur dernière balle, c'était en partie du moins parce qu'ils savaient que s'ils reculaient, ils se retrouveraient devant un tribunal qui les condamnerait à mort[301]. Mais les menaces n'étaient pas suffisantes. D'abord, certains rêvaient encore d'abandonner la partie, tout simplement. Ces hommes affamés et exténués se berçaient de l'illusion que le fascisme ne traiterait pas les Slaves plus mal que ne le faisait le régime de Staline. « Nous devrions déposer les armes, murmura un soldat de la 16e armée à ses compagnons en ce mois d'octobre. Que nous battions les Allemands ou non, ça ne changera rien. » « La moitié de nos kolkhoziens sont hostiles au pouvoir soviétique », ajoutait un autre. « Nos généraux nous ont assuré bien haut que nous écraserions l'ennemi sur son propre sol, mais c'est l'inverse qui s'est produit. Nous, le peuple russe, nous avons été trahis par nos généraux. » Ses camarades semblaient partager son avis. « Ils cherchent à nous faire mourir de faim maintenant. Ils vont tous nous tuer, se plaignait un autre fusilier. Ils traitent les soldats de l'Armée rouge comme des chiens[302]. » La police secrète consignait tous ces propos, ne fût-ce que parce que cette amertume risquait à tout moment de se traduire en action. En ce mois d'octobre, près de cent trente mille hommes étaient détenus à Moscou pour « infraction aux règlements militaires ». Près de cinq mille d'entre eux étaient des déserteurs de l'Armée rouge, et douze mille étaient accusés de s'être soustraits à leurs obligations militaires[303].

L'ampleur de ces désertions démontrait que la tyrannie ne pouvait pas à elle seule transformer des hommes affolés en héros. Elle ne faisait que gaspiller davantage de vies. Le nombre de condamnations à mort prononcées par les tribunaux militaires augmenta régulièrement entre novembre 1941 et février 1942. Les inculpés étaient le plus souvent accusés d'avoir déserté ou fui le champ de bataille[304]. Si toutes les armées prennent, dans une plus ou moins grande mesure, des dispositions de ce genre, il arriva aux cadres de l'Armée

rouge elle-même d’être horrifiés par certains comptes rendus des brutalités qu’elle commettait. Les enquêteurs relevèrent ainsi un cas où un lieutenant avait abattu un soldat sans raison (à leurs yeux en tout cas). Dans un autre, un commissaire avait abattu son sergent parce qu’il fumait, ainsi qu’un commandant coupable de n’avoir pas mâché ses mots. Ce régime impitoyable ne mit pas fin aux désertions. Les hommes craignaient davantage la mort ou la mutilation au combat que le pistolet des commissaires. « Pas besoin d’être à l’armée bien longtemps, écrivait un soldat chez lui, peut-être un mois en gros, avant de se retrouver, c’est sûr, dans le hache-viande allemand[305]. »

Staline, grand spécialiste en la matière, se rendit compte que la terreur devenait inefficace. En octobre 1941, craignant l’effondrement complet de l’armée, il ordonna d’employer « la persuasion et non la violence » pour motiver les hommes[306]. Docilement, l’administration politique et le Sovinformburo prirent toutes les mesures nécessaires en ce sens, répandant un flot d’informations déformées et de mensonges sur le courage de l’armée et le désarroi de l’ennemi. En vain. « Ne croyez ni les journaux ni la radio, écrivait un soldat. Ils ne racontent que des mensonges. Nous avons vécu tout ça, nous avons tout vu, la façon dont les Allemands nous enfoncent – notre propre peuple ne sait pas où s’enfuir ; nous n’avons rien pour nous battre ; et quand les Allemands nous rattrapent, nos hommes n’ont aucun moyen de s’échapper. Nous n’avons pas de carburant, alors ils abandonnent nos véhicules et nos chars et prennent leurs jambes à leur cou. » Un autre ajoutait sombrement : « On nous oblige à la boucler[307]. »

Insuffler du courage à ces malheureux aurait dû incomber à leurs officiers. Certains firent la preuve de leurs qualités hors du commun, mais beaucoup, dont quelques-uns des plus efficaces, étaient des tyrans dont le langage grossier et la discipline brutale sortaient tout droit de l’univers primitif des villages. Les autres étaient souvent tellement inexpérimentés que les soldats aguerris les méprisaient, les considérant comme des blancs-becs ou, injure suprême, comme des bureaucrates. Les pires en l’occurrence étaient ceux qui avaient obtenu de l’avancement après les purges de Staline, ceux dont les talents avaient séduit les politiques. Il était absurde d’imaginer que ces hommes puissent inspirer qui que ce fût. Constantin Simonov a décrit ce type d’officiers. À Kertch, en 1942, il rencontra un certain Sorokine – « Je ne suis pas tout à fait sûr de son nom » – dont l’incompétence le frappa : « Il ignorait tout de la guerre. Sa seule qualité, précise Simonov, était de savoir qu’il n’y comprenait rien ; alors il faisait tout

son possible pour ne se mêler de rien ou, en cas de nécessité absolue, faisait semblant de participer, tout en s'abstenant en réalité de faire quoi que ce soit[308]. »

« Nous n'avons pas vu un seul officier », bougonnaient des *opoltchentsy* rescapés qui redescendaient du front pour rentrer chez eux. « Les généraux ont fichu le camp, changé de pantalon et nous ont laissés nous battre[309]. » On retrouve les mêmes récits dans les divisions de soldats expérimentés. En octobre 1941, le commandant de la 50e division de fusiliers de la 5e armée, Dorodny, fit savoir que ses hommes n'avaient pas obtenu l'appui de l'artillerie qu'on leur avait promis pour défendre la grand-route de Mojaïsk à Moscou. « Nous avons dû tenir les chars à distance avec des fusils et des mitrailleuses », se plaignait-il. Le commandant, le général Kaméra, l'écouta quelques instants avant d'aboyer qu'il fallait fusiller sur-le-champ le commandant d'artillerie Vassioukov. La sanction était inappropriée. On avait encore besoin de Vassioukov et de ses gros canons pour la campagne du lendemain. « Je vais voir ça », répondit Kaméra en montant dans sa voiture. « Je ne l'ai plus jamais revu, écrivit Dorodny. Il donne l'impression de renforcer son autorité en ne faisant rien et en laissant les autres répandre leur sang[310]. »

Les officiers qui étaient encore sur le terrain, des hommes comme Dorodny, étaient mus par le sens du devoir et, sans doute, par une expérience militaire qui remontait au temps de la guerre civile. Certains étaient des professionnels, certains renforçaient leur résolution et leur formation par une authentique foi communiste. Les hommes, en revanche, manquaient de motivations. S'ils restèrent sur le terrain cet hiver-là, ce fut par inertie, par loyauté envers leurs camarades ou par esprit de groupe, cet esprit que leur insufflaient les expériences partagées de terreur, d'épreuves et de rupture avec leur vie d'autrefois[311]. Leur univers avait rétréci, leurs désirs s'étaient émoussés. Au lieu de décider de leur avenir, ils obéissaient à leur destin. Le monde qui s'étendait au-delà des tranchées, au-delà de la routine autoritaire de l'armée était effrayant en soi, et les récits que leur faisaient les réfugiés ou les soldats qui avaient perdu leur unité le rendaient plus atroce et plus troublant encore. Mais au milieu des impulsions confuses de presque tous les soldats cet hiver-là, un sentiment ressortait : c'était la soif de vengeance.

« Enfin, au bout de six mois, j'ai retrouvé ta trace, écrivait Micha Volkov à sa femme en février 1942. Ma joie est sans borne aujourd'hui, mais elle ne sera complète que quand j'aurai reçu une lettre de toi. » Son vœu se réalisa peu après.

« C’est aujourd’hui le plus beau jour de ma vie, écrivait l’artilleur. Enfin, après toutes ces recherches, je t’ai trouvée. » Volkov avait été dévoré d’inquiétude. La dernière fois qu’il avait vu sa femme, elle était chez eux, à Kiev, avec leur fille. Ensuite, ils n’avaient pas eu le temps de s’écrire, car Volkov avait été envoyé au front, puis, en septembre, Kiev était tombée. La rumeur prétendait que tous les Juifs étaient morts. Cherchant désespérément à avoir des nouvelles, Volkov écrivit à toutes ses connaissances. Au début de l’année suivante, il lança finalement un appel public à la radio. Il reçut trois lettres de gens qu’il connaissait à peine. Sa femme était saine et sauve. Ils lui expliquaient comment trouver sa nouvelle adresse.

« J’ai subi bien des épreuves au cours des huit derniers mois, écrivait Volkov. Mais mes ennuis ne sauraient se comparer, certainement, avec tout ce que tu as vécu. D’abord cette période à Kiev, puis l’évacuation et les incertitudes sur mon sort. J’imagine combien cela a dû être difficile pour toi, mais au moins, tu n’es pas restée à Kiev où tu serais tombée entre les mains des monstres fascistes. » Pour une fois, écrivait-il, les journaux ne noircissaient pas suffisamment l’ennemi. Il commençait à comprendre pourquoi il se battait. « Malgré tout ce que les journaux écrivent sur leurs atrocités, poursuivait-il, la réalité est bien pire. Je suis passé dans certains endroits où ces brutes sont allées. J’ai vu les villes et les villages incendiés, les cadavres de femmes et d’enfants, les habitants malheureux, pillés, mais j’ai vu aussi les larmes de joie quand ces gens nous rencontraient […]. L’esprit de ces lieux m’a affecté et il a grandi chez tous nos soldats[312]. »

Des hommes comme Volkov n’avaient aucune chance de rentrer chez eux. Ils devaient faire confiance à l’armée dans son ensemble, et même à l’État, pour protéger leurs familles en danger. S’ils avaient douté autrefois de Moscou et de son idéologie, et même s’ils continuaient à le faire dans leur for intérieur, le seul moyen de fermer l’œil la nuit était d’essayer de croire que Staline, le gouvernement et leurs propres camarades soldats prendraient soin de ceux qui leur étaient chers. Ils tiraient rapidement les leçons de cette guerre. S’ils avaient pu demeurer sceptiques devant les rumeurs des premières semaines – la machine de propagande avait toujours fabriqué des mensonges –, ils purent rapidement voir et toucher du doigt la réalité. Cet hiver-là, les soldats soviétiques du front qui reprirent des villages au voisinage de Moscou découvrirent et photographièrent les premiers corps mutilés, calcinés, massacrés, contusionnés et abandonnés au gel dans la mince couche de neige.

L’ennemi semblait se délecter de sa propre violence. Les réfugiés en fuite parlaient d’exécutions de masse, de partisans torturés. Les fascistes buvaient et riaient pendant que les cadavres de leurs victimes brûlaient sur des bûchers arrosés d’essence. « Selon la population locale, écrivit un habitant de Smolensk, le 13 décembre 1941, l’ennemi a enfermé des prisonniers de l’Armée rouge dans un bâtiment de quatre étages entouré de barbelés. À minuit, les Allemands y ont mis le feu. Quand les soldats de l’Armée rouge ont commencé à sauter par les fenêtres, les Allemands leur ont tiré dessus. Près de soixante-dix hommes ont été abattus et beaucoup ont brûlé vifs[313]. » Certains soldats de la Wehrmacht conservaient soigneusement des souvenirs de ces brutalités. Un cliché retrouvé dans la poche de veste d’un fantassin allemand tombé cet hiver-là montrait le massacre des Juifs de Kovno. Un autre représentait un soldat allemand contemplant deux Russes pendus, dont les corps se balançaient au bout d’une corde. Les membres les plus endurcis de l’Armée rouge eux-mêmes ne pouvaient ignorer la vérité effroyable que révélaient ces photos. Personne ne pouvait plus raisonnablement prétendre que n’importe quel dictateur ferait l’affaire, pourvu que la Russie puisse vivre en paix.

Cette prise de conscience n’était pas toujours immédiate – certains soldats n’y parvinrent jamais – et n’était jamais facile ni légère. C’était comme si leur monde à tous, leur monde d’avant guerre, devait s’effondrer et les trahir pour qu’ils comprennent enfin le but de leur vie. Sa femme et son enfant peuplaient les cauchemars de Volkov ; Moskvine, dans son baraquement obscur, dut repenser son communisme. Les plus âgés semblaient se pencher avec une sorte d’ahurissement sur leur époque, sur ces années de changement dirigé par l’État qui paraissaient presque irréelles. Le passé scintillait désormais comme un paradis de conte de fées. Le contraste à lui seul augmentait la netteté de chaque image. Rétrospectivement, ces années de paix, qui avaient paru si dures, avaient été en fait tolérantes, faciles, sûres. Mais curieusement, en l’absence de toute échappatoire, la précipitation de l’action guerrière s’accompagnait d’un nouveau sentiment du prix du passé. « C’est comme une personne en bonne santé qui n’est pas consciente de son corps, expliquait un soldat dans une lettre. Ce n’est que quand on commence à avoir mal quelque part qu’on comprend à quel point la santé est précieuse[314]. »

La peur de mourir donnait aussi à certains, pour la première fois – même à des adultes qui approchaient de la quarantaine, ou plus âgés encore –, le goût de la vie. Cette découverte s’accompagnait souvent de tristesse. Les combattants

sombraient dans le fatalisme ; l'impression, née des faits et non d'une prémonition, qu'à l'instant même où ils venaient d'apprendre à apprécier la vie, ils étaient déjà presque morts. Leurs espoirs, s'il leur en restait, se concentraient désormais sur leurs familles et leurs enfants. « Il est difficile de savoir combien de temps je resterai en vie », écrivait un homme à sa femme en janvier 1942. Elle attendait leur premier enfant, mais il savait qu'il ne le connaîtrait jamais. Il ajoutait qu'il ne pouvait pas lui décrire ce qu'il avait vu au front. Il préférait penser à l'avenir de sa femme et de son enfant. « Fais ce que tu voudras de mes affaires. Elles sont à toi, tout comme je suis à toi et tu es à moi. Simochka, que ce soit un garçon ou une fille, s'il te plaît, élève l'enfant selon nos propres convictions. Parle-lui de moi, de ton mari et de son père[315]. » « On ne dirait pas que je suis en vie – non, écrivait un autre soldat à sa femme et à sa fille. Un mort est aveugle, aussi la seule chose qui m'intéresse est-elle votre vie et mon seul souci est-il de me souvenir de vous[316]. »

Le sens de la patrie qui régnait avant guerre s'évanouit aussi rapidement que le rêve d'une victoire facile. À l'école, Gordon avait été un internationaliste naïf. Les premiers Allemands qu'il rencontra étaient des prisonniers, un officier et deux fantassins. L'un des soldats était ouvrier. « Il n'a pas compris tout de suite, se rappelait Gordon, ce que voulait dire l'interprète quand il lui a demandé comment un prolétaire pouvait prendre les armes contre le pays des Soviets, la première patrie mondiale du prolétariat. Il a répondu que la plupart des hommes de son unité étaient des paysans ou des ouvriers, et que pour eux, la “patrie” n'était pas la Russie mais l'Allemagne. Cette réponse nous a tous fait réfléchir au sens de l'expression : “Union soviétique – patrie du prolétariat mondial[317].” » Comme le fit la découverte concrète des froides réalités de cette patrie : les marches forcées, les tempêtes de neige, le brouillard, la faim, et l'obligation de creuser, creuser à n'en plus finir dans la terre lourde et glacée. « Le Parti nous disait qu'il n'y avait rien de plus cher que la patrie », a déclaré un ancien combattant biélorusse. Mais pour tous ces hommes, l'image de la patrie évoluait. Pour certains, comme Moskvine, elle s'élargissait pour englober de nouveaux paysages, de nouveaux villages, des paysans illettrés et des combattants locaux butés dont l'endurance égalait la sienne. Pour d'autres, elle se contractait au contraire, l'idée d'une fraternité universelle se resserrant en une marée xénophobe de chauvinisme russe sacré.

Ce fut à cette époque, à la fin de l'automne de 1941, que Staline révisa sa propre rhétorique patriotique. Son discours de novembre, lors du défilé de

l'Armée rouge à l'occasion du vingt-quatrième anniversaire de la révolution de Lénine, rappelait le passé héroïque de la Russie. Il évoqua longuement – comme il se devait en pareille circonstance – les dures épreuves de la guerre civile, les instants où l'on avait cru le gouvernement de Lénine à l'agonie, puis son récit des luttes de la patrie fit place à des épopées plus anciennes. Les soldats russes furent appelés à imiter leurs glorieux ancêtres : Alexandre Nevski, Dimitri Donskoï, Minine et Pojarski, Alexandre Souvorov, Mikhaïl Koutouzov[318]. « Puissiez-vous être bénis, poursuivit le chef d'État, par la bannière victorieuse de Lénine[319] ! » Les troupes qui défendaient la Russie pouvaient également espérer la bénédiction de l'Église orthodoxe. Dès le premier jour de cette guerre, le métropolite Sergueï de Moscou et Kostroma avait affirmé que l'Église devait être au côté du peuple en lutte[320]. Les restrictions imposées au culte avant la guerre furent atténuées. Mais malgré les grigris auxquels les hommes étaient attachés – croix de fer blanc ou copies de poèmes –, la religion officielle, si réconfortante pour certains civils, était de peu d'utilité pour les soldats du front. La rage et la haine, que l'État s'employait également à alimenter, avaient plus de chances d'animer les hommes à la veille du combat. En 1941, la *Pravda* renonça à son titre des années de paix : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Le slogan qui le remplaça était : « Mort aux envahisseurs allemands ! »

« Il m'est toujours apparu qu'il s'agissait d'une guerre du Peuple, a écrit Alexander Werth. C'était *sa* guerre, et cette pensée n'était pas moins forte chez les civils que chez les combattants[321]. » Il aurait été difficile de rester neutre après avoir observé, cette année-là, les effets de la conquête allemande. En novembre, lorsque Koursk tomba, les hommes valides furent rassemblés et internés partout où il était possible de dérouler des barbelés. Les plus favorisés furent parqués dans le cinéma central ; les autres grelottaient en plein air. On ne leur donna rien à manger. Puis on les obligea à travailler ; ceux qui ne donnaient pas satisfaction à leurs conquérants furent rossés à coups de matraque de caoutchouc et menacés de mort. Le deuxième jour de l'occupation, quinze militants communistes, dont quatre jeunes femmes, reçurent l'ordre de creuser des fosses dans la terre noire, près de la place centrale, avant d'être tous abattus. La rumeur prétendait que près de sept cents autres jeunes femmes avaient été raflées et obligées de se prostituer dans les bordels de fortune destinés aux soldats allemands. « Les rues sont vides, rapportaient les services de renseignements soviétiques. Les commerces ont été pillés. Il n'y a pas d'eau courante, pas d'électricité. Koursk s'est effondrée. La vie y est paralysée[322]. »

Koursk n'abritait pas une importante communauté juive. Si tel avait été le cas, il y aurait eu des fosses communes plus vastes, des massacres plus nombreux et encore plus de peur, les nouveaux bourreaux ensanglantés savourant le privilège du pouvoir. Dans toutes les villes, les exécutions de masse suivaient immédiatement l'arrivée de la Wehrmacht. Certaines de ces tueries, à l'instar du massacre de Babi Yar, à Kiev, furent menées par des *Einsatzgruppen* spéciaux, mais d'autres, comme l'assassinat de six cent cinquante Juifs à Klintsi, cinq cent quarante à Mgline, trois cent cinquante à Kletna et bien des milliers encore dans l'ancienne zone de résidence juive, étaient considérées comme des opérations militaires de routine. Les premières exécutions terrifièrent la population locale, pourtant comme le remarqua un agent soviétique près de Smolensk, celle-ci finit par s'endurcir. « Ils rient des Allemands, maintenant, affirmait un rapport de 1942. Les gens sont devenus plus braves devant la mort, ils savent qu'il leur faut combattre l'ennemi de toutes leurs forces. » Les collaborateurs volontaires n'avaient pas manqué dans les premières semaines, mais à l'arrivée du premier automne, la « haine de l'ennemi grandissait et grandissait » dans la population[323].

Moskvine observa la même évolution chez les paysans. À la fin du mois d'août 1941, le *politrouk* était au bord du désespoir. L'exécution de Juifs n'aurait pas troublé ses hôtes ruraux, comprit-il, car ils leur imputaient l'essentiel des troubles provoqués par le communisme. Leur antisémitisme allait de pair avec une « foi fanatique en Dieu », une foi à l'égard de laquelle les envahisseurs allemands manifestaient une sage indulgence. Certains habitants se portèrent même volontaires pour devenir les agents locaux du fascisme – ceux qu'on appelait les *politzei.* Dans le fond pourtant, ce n'était pas la politique qui les animait, mais l'instinct de survie. « Après chaque combat, notait Moskvine, ils se précipitent sur le champ de bataille pour piller les cadavres et ramasser tout ce qu'ils peuvent trouver. » L'espoir le plus cher de ces paysans était la fin du pouvoir soviétique, mais en septembre 1941, ils apprirent que les Allemands avaient ordonné le maintien des fermes collectives. Comme les autorités soviétiques d'avant guerre, tout ce qui intéressait les conquérants était la facilité de collecte et de transport des céréales cultivées par les paysans. « L'humeur de la population a nettement changé », écrivait Moskvine le 30 septembre. Les nouvelles du front qui lui parvenaient lui serraient toujours le cœur. Comme tous ceux qui l'entouraient, il avait terriblement besoin de conseils[324]. Au moins, il ne risquait plus d'être victime d'une trahison minable.

Moskvine souffrait aussi de solitude. Dans ses souvenirs, l'armée vibrait de la chaleur de la camaraderie, une image très éloignée de la réalité, comme auraient pu le lui faire remarquer les soldats de métier. À cette étape de la guerre, peu faisaient allusion à leurs compagnons d'armes dans les lettres qu'ils envoyaient chez eux. Les groupes primaires, les *buddies*, qui eurent tant d'importance pour les soldats américains du Vietnam, n'existaient guère, semble-t-il, dans l'ombre de la défaite. Des unités se faisaient massacrer, des divisions entières étaient écrasées. Les survivants, choqués et épuisés, étaient redéployés au coup par coup, là où on avait besoin d'eux. Les équipages de tankistes et d'aviateurs, deux catégories de soldats qui nouent des liens étroits en raison de leur dépendance réciproque et des risques partagés, ne jouaient pas à cette étape de la guerre un rôle aussi marquant qu'à partir de 1943. De plus, l'armée battait en retraite dans le plus grand désordre, dispersée sur un gigantesque territoire. Les hommes se liaient encore d'amitié dans cet univers extrême, des amitiés plus sincères et plus fortes que celles des années de paix, mais la plupart étaient condamnées d'avance. La loyauté entre compagnons d'armes risquait fort d'être rétrospective, de relever du deuil. En 1941, les liens sentimentaux les plus forts s'adressaient souvent aux morts, la résolution de chaque soldat étant sanctifiée par le sacrifice du sang.

L'autre personnage absent de l'imaginaire des soldats à cette étape de la guerre était Staline. C'est à peine si Moskvine le mentionne. Le dirigeant suprême n'était pas un sujet d'actualité dans son village perdu. Seule l'évocation des années de paix semblait encore pouvoir faire surgir la figure du grand homme. Les vieux ne lui pardonnaient pas les trahisons de 1929, la souffrance de la pauvreté et de la dépossession. Et voilà que Staline les décevait une fois de plus. Mais les plus jeunes, et les millions de ceux qui devaient recréer leur univers en voyant mourir leurs camarades, avaient besoin de réconfort tandis que l'hiver avançait. Ce processus transforma le chef suprême en emblème, unique point de repère immuable qui promettait le salut, qui restait solide. Le Staline qui assuma ce rôle n'était pas, dans leur esprit, le même que celui des années 1930 ; ou plus exactement, il incarnait le paradis perdu d'un monde disparu dont on gardait la mémoire. C'était un talisman, un nom, une image abstraite que certains abhorraient en leur for intérieur. Mais après tout, dans ces ténèbres, il était préférable de croire en quelque chose que de mourir dans une complète désolation.

Selon le mythe patriotique, des armées entières scandaient le même slogan pour se remonter le moral à la veille du combat. Bien que les vétérans allemands

se rappellent surtout le « Hourrah à vous glacer le sang » des Soviétiques, le cri de guerre officiel dont des millions de rescapés de l'Armée rouge se souviendraient plus tard était : « Pour la patrie ! Pour Staline ! » Ces dernières années, certains vieux soldats – surtout ceux qui n'ont jamais été officiers – ont exprimé des doutes quant à l'emploi de cette formule. « C'est vraiment ça que nous criions ?, a demandé en riant Ivan Gorine, un soldat, fils de paysans. Je suis sûr que nous criions quelque chose quand nous marchions vers les canons, mais ça m'étonnerait que ça ait été aussi poli. » Les officiers et les policiers étaient trop loin, à l'arrière des lignes, pour l'entendre. Mais ceux qui répétaient ce slogan avaient de bonnes raisons de reprendre en chœur ces mots familiers. Quoi qu'aient pu prétendre plus tard Gorine ou des écrivains comme l'ancien combattant Vassil Bykov, la superstition interdisait de jurer à la veille d'une bataille[325]. Et il aurait été difficile de hurler une autre formule sans attirer l'attention de la police secrète. Bien que les hommes aient murmuré bien des choses et que tous aient lancé le terrible « Hourrah ! » prolongé, ces mots célèbres ont peut-être été aussi répandus que les survivants l'affirment. En réalité, peu importait quelles paroles les hommes prononçaient. Il leur fallait un cri de guerre, un cri qui soudait tous les poumons, bandait tous les muscles. Ce qui comptait, c'était le bruit, pas le sens. Le slogan devint sacré en soi. Ensuite, l'homme réel s'arrogea lentement le charisme qui l'accompagnait[326].

À cette date précoce, cependant, ceux qui s'intéressaient le plus à Staline et à son image étaient les propagandistes. Malgré les pressions d'une défaite probable, certains officiers n'hésitaient pas à consacrer du temps, comme cela s'était toujours fait, à entretenir les mythes et à nourrir la légende de faux ennemis intérieurs. En février 1942, une recrue de Sibérie fut envoyée au nord, sur le front Volkov, près de Leningrad. Le bataillon à skis qu'il avait rejoint fut dispersé par le feu allemand en moins d'une semaine, et ce soldat fut redéployé dans une division d'infanterie régulière, la 281e. C'était une guerre de position, et comme ses camarades, il passait ses journées à creuser de nouvelles tranchées, à éviter les obus et à se demander pour quoi il se battait. « Tout ce que nous savions, a raconté plus tard le vieil homme à ses enfants, c'est que nous nous battions pour la patrie. » Son nom de famille, Khabibouline, donne à penser que pour lui, la patrie s'était située un jour très à l'est de la Russie, ce qui explique sans doute pourquoi il fut désigné par la Section spéciale le jour où elle eut besoin d'un bouc émissaire. Elle prit pour prétexte une remarque qu'il avait lancée à un soldat ukrainien qui avait cherché à se blesser en se tirant dans le

pouce, mais avait manqué son coup : « Tu aurais pu faire mieux. Ils t’auraient démobilisé. » Le jeune homme lui demanda d’un ton acerbe s’il n’avait pas envie de se battre. « Qu’est-ce que tu veux que je te dise ?, avait répondu Khabibouline. On se bat. » Et puis, oubliant toute prudence et ému peut-être par le garçon, il ajouta quelques mots sur la tristesse de ces vies gâchées.

Khabibouline fut arrêté trois jours plus tard et accusé de fomenter l’opposition à la lutte populaire pour la patrie et pour Staline. De telles accusations pouvaient entraîner une condamnation à mort, mais Khabibouline s’en tira avec dix ans de détention, une peine dont il purgea une partie, non sans ironie, dans une prison où Staline lui-même avait rongé son frein quarante ans plus tôt. Cela lui a probablement sauvé la vie et, après la chute du communisme, il a pu consulter son dossier du KGB. C’est ainsi qu’il a appris que ses camarades avaient accepté de témoigner contre lui et que les enquêteurs étaient obsédés, à sa grande surprise, par son attitude à l’égard de Staline. Les dépositions avaient probablement été dictées par la police ; elles nous en apprennent davantage sur les besoins de propagande de l’État que sur le fond de la pensée des soldats à l’époque. Des gens étaient prêts à affirmer avoir entendu un homme qui, avant son arrestation, se souciait du dirigeant suprême comme de sa première chemise déclarer : « Je ne me battrai pas pour Staline. Si c’est pour Staline, je ne me battrai pas[327]. »

Au combat, les hommes ne pensaient guère à la nourriture, mais tous leurs autres instants de veille étaient marqués par une faim incessante. Leur régime ordinaire, selon un *politrouk* qui participa à la défense de Moscou, était le suivant : petit déjeuner à six heures – une soupe « si épaisse qu’une cuiller aurait tenu debout » –, déjeuner de *kacha* de sarrasin, accompagné de thé et de pain, puis de nouveau de la soupe et du thé au coucher du soleil. Un membre des services médicaux surveillait la préparation de la nourriture, goûtant chaque plat avant qu’il ne soit servi aux hommes[328]. En 1941, la ration quotidienne des soldats du front comprenait théoriquement près d’un kilo de pain, cent cinquante grammes de viande, du sarrasin, du poisson séché, et un gros morceau de lard ou de graisse[329]. Mais le *politrouk* lui-même reconnaissait qu’« au combat, c’était beaucoup plus difficile avec la nourriture[330] ».

En réalité, la plupart des combattants ne recevaient que des rations sèches et parfois rien du tout pendant plusieurs jours d’affilée. « Nous vivons dans des tranchées-abris au fond des bois, écrivait un soldat à sa famille à cette époque. Nous dormons sur de la paille, comme du bétail. On nous nourrit très mal – deux

fois par jour, et encore, pas suffisamment pour nos besoins. On nous donne cinq cuillerées de soupe le matin […], nous avons faim toute la journée[331]. » Dans ces conditions, l'incommodité était un moindre mal. Cet hiver-là, les températures descendirent largement au-dessous de moins trente. « Plusieurs de nos gars ont des engelures aux jambes, écrivait un soldat à sa mère en février 1942. Ils sont à l'hôpital maintenant. Pendant sept jours, nous n'avons même pas eu un croûton de pain, nous étions épuisés et affamés. Depuis que je suis rentré, je ne fais que manger. Mes jambes se sont mises à enfler un peu la nuit, je mange beaucoup et j'ai tout le temps mal au ventre[332]. » Les bureaucrates eux-mêmes étaient préoccupés. On assista cet hiver-là à une avalanche d'ordres concernant des repas chauds et des fournitures indispensables au front[333].

Les hommes manquaient aussi de vêtements. Les Russes, contrairement à ce que pouvaient penser leurs adversaires qui grelottaient lorsque la pluie d'octobre commençait à se transformer en neige fondue, ne possèdent pas de chaleur interne magique. Après la guerre de Finlande, l'État-Major général avait revu toute la question de l'équipement d'hiver des troupes soviétiques, et il ne fait aucun doute que les *valenki*, les célèbres bottes de feutre, les vestes et les pantalons ouatinés, les gants fourrés et les couvre-chefs chauds sauvèrent des milliers de vies dans l'Armée rouge pendant toute la durée de la guerre. Un des personnages courants des farces soviétiques de ces années de guerre, par contraste, était *Winter Fritz*, le « Fritz d'hiver », le malheureux Allemand réduit à s'habiller de moufles volées, d'un matelassage de journaux et de caleçons de babouchka farfelus. Cependant, l'Armée rouge aussi était touchée. L'industrie de fabrication étant plus ou moins paralysée, aucun approvisionnement n'était garanti. En 1942, par exemple, la production de bottes de l'industrie soviétique de la chaussure permettait d'en fournir en moyenne une paire pour trois habitants[334]. Le stockage, les réparations et la récupération devenaient une question de survie. Mais il était difficile de rompre avec les habitudes nées de longues années de coexistence avec les bureaucrates et les planificateurs de l'État. En septembre 1941, des inspecteurs découvrirent une cargaison oubliée de deux cent soixante-six mille pantalons de l'armée, empilés sans protection et déjà couverts de moisissures[335]. Plusieurs dizaines de milliers de bottes d'hiver attendaient des réparations plus que nécessaires, tandis que des centaines d'appelés affrontaient l'hiver sans rien à se mettre aux pieds[336]. Au printemps suivant, la situation avait atteint un point si critique que les officiers et les hommes qui servaient à l'arrière ne reçurent pas de capotes avec leur équipement

d'été. Ils durent se contenter de vestes ouatinées de rebut en provenance du front[337].

Le marché noir se développait et prospérait. Toutes sortes d'articles militaires étaient détournés ou volés, parmi lesquels des bottes et d'autres vêtements, du carburant, de la nourriture et même des casseroles[338]. Le tabac était devenu si rare en 1942 que certains Moscovites allumaient une cigarette et proposaient aux passants d'en tirer une bouffée moyennant deux roubles[339]. Les réserves de l'armée – des marchandises en gros, anonymes et si faciles à voler – constituaient une tentation irrésistible, même pour les patriotes honnêtes. Un autre commerce florissant apparut après l'introduction, le 25 août 1941, d'une ration de vodka destinée aux soldats du front. Il était prévu de fournir à chaque soldat en service actif cent grammes de vodka par jour. Des officiers spéciaux étaient chargés de mesurer les rations et le surplus inutilisé était censé être comptabilisé tous les dix jours[340]. Mais la vodka était bien trop précieuse pour faire l'objet d'un traitement aussi pointilleux. Les officiers et ceux qui n'avaient pas droit à une ration se servaient dans les réserves. Les intendants militaires aux abois la bradaient[341]. À Moscou, observa Simonov, les gens buvaient plus de vodka que de thé en janvier 1942[342]. L'ivrognerie demeurait un problème parmi les troupes du front, et chacun savait que les doses augmentaient après une bataille. « C'était bien de servir dans l'infanterie ou l'artillerie, raconte un survivant. C'était là que le nombre de morts était le plus élevé. Et personne ne vérifiait quelle quantité de vodka nous renvoyions. »

Personne ne vérifiait le nombre de morts, non plus. « Il n'est pas rare, disait une des notes alambiquées de Mekhlis, qu'on n'aille pas chercher les cadavres de soldats […] sur le champ de bataille pendant plusieurs jours et personne ne s'en préoccupe, alors qu'il serait tout à fait possible d'enterrer nos camarades avec les honneurs militaires. » Il mentionnait un cas où l'on avait négligé d'enterrer quatorze corps pendant cinq jours, ce qui n'est pas très surprenant puisque cela se passait en décembre, période où le sol était gelé et où les soldats avaient intérêt à ménager leurs forces. « Les cadavres qui restent sur le champ de bataille, observait Mekhlis, ont une résonance politique qui affecte la condition morale et politique des soldats ainsi que l'autorité des commissaires et des commandants[343]. » Chose plus urgente, les morts possédaient des biens dont leurs camarades vivants avaient plus besoin qu'eux. Les nouveaux uniformes étaient réservés à chaque nouvelle armée au moment de sa constitution et les troupes du front devaient se contenter de vêtements et de matériel recyclés.

« Après des combats très rudes, a raconté un *politrouk*, nous devions renvoyer nos soldats sur le champ de bataille pour rassembler les morts en même temps que leurs armes, afin que nous puissions les réutiliser le lendemain matin[344]. » Ce mois de décembre, Mekhlis ordonna que tous les corps soient enterrés rapidement, avec tout le respect qui leur était dû (et en les enregistrant soigneusement)[345]. Dix mois plus tard, les autorités se plaignaient que l'on continuât à jeter les cadavres dans des tranchées ou des cratères d'obus, ou, pis encore, qu'on les laissât à la merci des rats. Quant aux effets des soldats tués, un autre ordre, daté du 29 novembre 1942, dressait la liste des articles que les équipes de fossoyeurs devaient récupérer, parmi lesquels « les capotes, les vareuses, les chapeaux, les pantalons et les vestes ouatinés, les tricots, les gants, les bottes et les *valenki*[346] ». Les équipes de fossoyeurs ne pouvaient pas comptabiliser les cadavres récupérés si elles ne rapportaient pas aussi leurs fusils.

Pour les soldats de l'Armée rouge, la mort – pourvu qu'elle fût rapide – représentait sans doute un sort plus enviable que la capture. « Nous ne pouvons pas sans conséquences continuer à traiter nos prisonniers de guerre comme nous le faisons, remarquait un officier des services de renseignements allemands en février 1942. Ce n'est plus à cause des conférences des *politrouks*, mais par ses propres convictions personnelles que le soldat soviétique en est venu à s'attendre à une vie ou à une mort atroces s'il est fait prisonnier[347]. » Cette prise de conscience incitait les soldats soviétiques à se battre avec acharnement et nourrissait encore leur haine. « Si les Allemands traitaient bien nos prisonniers, déclara un colonel à Werth en 1942, cela se saurait bientôt. Et c'est horrible à dire, mais en maltraitant, en affamant, en faisant mourir nos prisonniers de faim, les Allemands nous *aident*[348]. »

Les dizaines de milliers de soldats de l'Armée rouge qui se rendirent en juin et en juillet 1941 étaient loin d'imaginer le sort qui les attendait aux mains des Allemands. Mais à la fin de l'été, des récits effroyables avaient commencé à se répandre. En août, Moskvine rencontra le premier des nombreux prisonniers évadés auxquels il donnerait asile au cours des mois à venir. Le récit de cet homme lui glaça le sang. « Ils disent qu'il n'y a pas le moindre abri, écrivit Moskvine, pas d'eau, que les gens meurent de faim et de maladies, que beaucoup n'ont ni vêtements ni souliers corrects. Ils sont traités comme des esclaves, abattus à la moindre incartade, ou par pure méchanceté, par amusement en quelque sorte. » Les Ukrainiens, qui bénéficiaient déjà, s'ils le voulaient, de

certains privilèges dans les camps, étaient encouragés à dénoncer les communistes et les Juifs. Les victimes étaient passées à tabac, obligées de creuser leur tombe et abattues d'une balle dans le dos.

Moskvine traversa une de ses fréquentes crises de tourment moral. « Je me rends compte à quel point la formation de notre armée a été naïve, nota-t-il dans son journal. Nous avons totalement exclu l'éventualité d'être faits prisonniers de notre vision de ce qui était acceptable à la guerre, mais ce que nous avons dit aux soldats, et à nous-mêmes, c'est que l'ennemi utiliserait les prisonniers pour leur arracher des secrets, qu'il les torturerait pour les conduire à trahir. Tous nos exemples remontaient à la dernière guerre, la guerre impérialiste, et à des notions de lutte des classes. Or maintenant, nous nous trouvons devant la Gestapo et les SS, et à leurs yeux, nous ne sommes que des rouges[349]. » C'était une leçon que d'autres commençaient aussi à apprendre. Cet ennemi ne menait pas un combat de cinéma contre les bolcheviks ; son unique objectif était de les exterminer.

« Dans la ville de Rjev, il y a un camp de concentration où quinze mille soldats de l'Armée rouge et cinq mille civils sont prisonniers, déclarait un compte rendu de décembre 1941 sorti clandestinement. Ils les logent dans des cabanes non chauffées et les nourrissent d'une ou deux pommes de terre gelées par jour. Les Allemands jettent aux prisonniers de la viande pourrie et des os à travers les barbelés. Cela les a rendus malades. Tous les jours, il y a entre vingt et trente morts. Ceux qui sont trop malades pour travailler sont abattus[350]. » Cet holocauste dévora des millions de vie. Jusqu'à la déroute allemande à Stalingrad, la plupart des prisonniers soviétiques furent détenus à proximité du front. « Beaucoup sont morts sur la terre nue, a reconnu un témoin allemand à Nuremberg. Des épidémies éclataient et des cas de cannibalisme se manifestaient. » « C'est seulement en 1942, commente Werth, qu'on se mit à considérer les prisonniers de guerre russes survivants comme une source de main-d'œuvre pour le travail forcé[351]. »

Parmi la minorité de soldats captifs rescapés, un nombre disproportionné appartenait à des groupes ethniques non slaves. Ils sauvèrent leur peau grâce aux fantasmes racistes des Allemands et à la poignée de nationalistes donquichottesques, installés à Berlin, qui avaient fui leurs propres pays au cours des années agitées de mise en place du pouvoir soviétique. Ces hommes firent alors la tournée des camps à la recherche de compatriotes. Le salut qu'ils offraient était soumis à conditions. Ceux qu'ils sélectionnaient étaient censés s'être portés volontaires pour servir dans ce qu'on appelait les légions –

géorgienne, cosaque, du Turkestan – dont le devoir sacré était de libérer leur patrie du bolchevisme. Mais ces hommes n’étaient pas en situation de choisir librement ; leurs décisions en disent davantage sur les tourments qu’ils enduraient que sur leurs loyautés profondes.

Ibraï Toulébaïev fut du nombre. En 1942, il fut recruté pour la légion du Turkestan, avant de repasser dans le camp soviétique en 1943. La police qui l’interrogea consigna tous les détails de son récit sur les camps dans lesquels il avait survécu entre août 1941 et le printemps 1942. Le premier était en terre polonaise. Il était formé de douze baraques, dont chacune abritait entre mille cinq cents et deux mille détenus. Les hommes y étaient parqués à la tombée de la nuit. Tous ceux qui sortaient étaient abattus. Chaque nuit, une dizaine ou une quinzaine d’entre eux mouraient de cette façon-là. De jour, les gardiens allemands se servaient des prisonniers pour s’exercer au tir et excitaient leurs chiens contre eux. Parfois, ils prenaient des paris sur les animaux – pas sur les hommes – pour déterminer lequel se battrait le plus férocement. La nourriture était si rare que les prisonniers affamés arrachaient des lambeaux de chair sur les cadavres. La maladie avait raison de ceux qui survivaient aux divertissements des Allemands. Mais Toulébaïev fut déplacé. Les Allemands avaient pris note de ses origines ethniques et avaient déjà commencé à sélectionner des membres potentiels d’armées nationalistes de libération. Ils avaient de cruelles manières de briser la résistance des hommes. En décembre 1941, estimait Toulébaïev, il y avait environ quatre-vingt mille prisonniers dans son nouveau camp. La plupart portaient les uniformes légers qu’ils avaient sur le dos en juin. En février, tous, sauf trois mille, étaient morts de froid, de malnutrition, du typhus et de dysenterie. Douze hommes furent abattus pour cannibalisme en décembre ; en avril, quand la neige fondit, il y avait trop peu de survivants pour qu’on se soucie de les punir[352].

Les mêmes histoires se répétaient dans tous les camps d’un bout à l’autre de la Pologne, de la Biélorussie et de l’Ukraine. À Dubno, on battait les hommes à mort. À Minsk, on torturait les détenus nus en les arrosant de brocs d’eau alternativement glacée et bouillante. Dans tous les lieux de détention, les *politrouks* et les Juifs étaient abattus dès qu’ils étaient identifiés, et les Allemands commençaient à trier les non-Russes. Il faudrait attendre des mois avant que les nouvelles légions ne soient prêtes à prendre les armes du côté allemand. Beaucoup de ces « volontaires » durent d’abord passer de longues semaines dans des hôpitaux spéciaux pour se remettre du purgatoire de leur

détention. Ils n’étaient pas toujours pleinement conscients de la tournure qu’allaient prendre les événements. « Ils ont fait ça pour un croûton supplémentaire, m’a expliqué la fille de Chalva Maglakelidze, leader nationaliste géorgien de l’époque de la guerre. Ils savaient que mon père leur avait sauvé la vie. » Maglakelidze, qui n’avait pas mis les pieds en territoire soviétique depuis 1921, était convaincu de lever une armée qui libérerait son peuple. Les Géorgiens qu’il sauva, en fait, s’accrochaient à une mince chance de survie.

La menace de mort était parfois tout aussi concrète pour ceux qui se retrouvèrent du mauvais côté des lignes allemandes. Il s’agissait, comme ils le découvrirent rapidement, d’une guerre d’extermination ; une guerre de terre brûlée, de déportation massive, de massacre public et facile. Disposant de fort peu d’informations et n’ayant pas plus confiance dans l’État soviétique que dans l’État allemand, chacun devait peser ses chances de survie personnelle. En juillet 1941, des millions d’habitants se rangèrent du côté des Allemands en qualité de *politzei*, les agents du pouvoir nazi en zone occupée. Certains étaient pleins de zèle ; c’étaient ceux qui se réjouissaient à l’idée de la disparition prochaine de tous les aspects abhorrés de l’empire qu’ils considéraient comme un monstre soviétique, bolchevique ou même juif. D’autres se décidaient sur un coup de tête, pour éviter la prison ou une balle. « Pendant la retraite de l’Armée rouge, notre activité d’agitation a été très réduite », reconnaissait un rapport des services de renseignements soviétiques en septembre 1942. Il soulignait que beaucoup avaient rejoint les *politzei* et la « légion ukrainienne » paramilitaire de mille hommes qui avait terrorisé les partisans de la région de Smolensk dans le courant de l’été, afin d’éviter la mort ou la torture dans un camp de prisonniers allemand, mais ne cachait pas que, pour d’autres, le rêve soviétique avait largement perdu de son attrait (si tant est qu’il en ait jamais eu).

Du point de vue soviétique, le problème était que, se trouvant privés de direction et d’État, de trop nombreux habitants des régions occupées avaient « écouté les hitlériens et les avaient suivis[353] ». Moscou réagit en cherchant à reconquérir ces gens-là par l’intermédiaire d’un nouveau groupe de combattants : les partisans. On n’avait guère préparé d’opérations de guérilla au cours des mois précédant l’opération Barberousse, mais Moscou comprit rapidement le potentiel que représentaient les détachements de partisans. « Il faut des groupes de diversion pour combattre les unités ennemies, déclara Staline en juillet 1941. Dans les zones occupées, il faut créer des conditions insupportables pour l’ennemi et ses complices[354]. » Le mythe de la guerre continue à célébrer

ces francs-tireurs farouches, ces hommes et ces femmes qui coupèrent les lignes de ravitaillement allemandes en faisant sauter les voies ferrées et les ponts, ces héros qui préparaient le terrain aux soldats de l'Armée rouge. Cela faisait effectivement partie de leur mission – une partie coûteuse –, mais on peut douter que les activités de sabotage aient fait l'essentiel de leur valeur. Comme l'indique un rapport de 1942, « la nature a horreur du vide[355] ». La tâche essentielle des partisans était de préserver l'emprise du pouvoir soviétique[356].

L'unité d'OSMBON de Mikhaïl Ivanovitch fut l'une des premières à avoir l'audace de revenir dans un territoire tenu par les Allemands. Elle était chargée de rassembler les soldats de l'Armée rouge qui avaient perdu leurs unités, de fusiller les provocateurs et d'établir un semblant de discipline derrière les lignes. Les groupes de partisans qui se formèrent avec son aide devinrent le visage du pouvoir soviétique dans les bois reculés de la province de Smolensk. Ses hommes apportèrent plus que de la discipline ; la menace du revolver s'accompagnait de la promesse (pas toujours tenue) de ravitaillement. Plus tard, ils contribueraient aussi à mettre en place les voies de communication permettant d'échanger des lettres (soigneusement censurées) de part et d'autre de la zone de front. Les nouvelles du « grand pays » à l'est nourrissaient l'espoir et encourageaient une loyauté nouvelle dans certains villages aux abois[357]. Les troupes de l'OSMBON courtisaient même les paysans en les aidant pour les travaux des champs. Ses membres faisaient du travail d'agitation, rassemblaient et diffusaient les rapports du Sovinformburo pour faire contrepoids à la propagande allemande. Ils organisaient des réunions du Parti pour célébrer les anniversaires de hauts faits, enseignaient l'hygiène et les tactiques de survie élémentaires et, en règle générale, rappelaient aux gens les joies de l'existence sous le régime soviétique. Leurs efforts permirent la constitution d'une nouvelle armée parallèle dans les bois. En novembre 1942, selon les rapports soviétiques, il y avait environ quatre-vingt-quatorze mille partisans derrière les lignes allemandes, de la Baltique à la Crimée. À peine moins de 10 % d'entre eux se trouvaient dans la région de Smolensk[358]. C'est vers eux que finit par se tourner Nikolaï Moskvine.

Le *politrouk* avait été incapable de décider, dans un premier temps, s'il devait rejoindre les partisans ou se diriger vers la base de l'Armée rouge la plus proche. En octobre 1941, il entendit dire qu'on se battait près de Viazma, mais l'information était fausse et il craignit que la fuite de l'armée ne l'ait conduite au-delà de sa portée. Il reprit cependant courage malgré la première neige, quand

des soldats évadés lui transmirent le contenu du discours de Staline à l’adresse des soldats, prononcé sur la place Rouge le 7 novembre. « Tout le monde est toujours à son poste, écrivait-il. Bientôt, il y aura des célébrations partout. » Mais son soulagement était prématuré. Plusieurs mois allaient s’écouler avant que le fugitif ne puisse tenter de passer en zone soviétique. En mars, quand l’hiver fut moins rigoureux, il se dirigea vers l’est, tentant de rallier l’Armée rouge derrière Kalouga. Moskvine se fit prendre alors qu’il approchait des lignes allemandes. Les soldats allemands le conduisirent au camp de Granki, une station de détention sur le front, à peine plus grande qu’une vaste cour. Il y rencontra les rescapés de l’encerclement de Viazma à l’automne précédent. Cela faisait six longs mois qu’ils se trouvaient dans ce camp. « Si on ne l’a pas vue, écrivait Moskvine, on ne peut pas imaginer l’horreur insondable de cette tragédie humaine. Je l’ai vue de mes propres yeux. Les gens mouraient d’épuisement, de froid et de brutalités. »

Moskvine n’était pas destiné à mourir avec eux. Vaillant et en bonne santé, il possédait encore la volonté nécessaire pour fausser compagnie à ses gardiens, qui souffraient eux aussi du froid et de dépression après l’hiver. Il s’évada six jours après sa capture. Mais il avait perdu ses papiers. Malgré sa loyauté, il savait que les rouges risquaient de l’abattre comme déserteur. C’est ce qui l’incita à se diriger vers l’ouest et non vers l’est. Au mois de juin, il rejoignit un groupe de partisans constitué d’anciens soldats comme lui. « C’est vraiment satisfaisant de combattre les fascistes de cette façon-là, écrivit-il ravi. Nous pouvons les atteindre sur les routes, depuis nos cachettes, sans presque aucune perte dans nos propres rangs. » Le 29 juillet, son bataillon tua un groupe de gardiens allemands, captura une vingtaine de *politzei* et mit la main sur deux nouvelles mitrailleuses. « Je fais vraiment des affaires », se réjouissait-il. Puis, en août, arrivèrent les meilleures nouvelles de l’année. « Une joie immense pour moi aujourd’hui, nota-t-il. J’ai reçu d’un coup trois lettres du grand pays[359]. Mes parents sont en vie. Maria est en vie. Hourrah ! »

Si le courrier pouvait passer et les hommes s’évader, de nombreux partisans, parmi lesquels des combattants compétents, auraient pu regagner la zone soviétique pour renforcer l’Armée rouge. Mais l’État préférait les employer là où ils étaient. Comme toujours, la politique était sans cœur, car bien que les hommes aient reçu l’ordre de ne pas bouger, on ne leur faisait parvenir ni nourriture ni armes. « Nous avons pour instructions de rester dans le triangle près de Smolensk et de continuer à nous battre », nota Moskvine en

septembre 1942. Son optimisme déclinait peu à peu. « L'hiver sera dur. La moitié de nos hommes n'ont pas de chaussures ni de vêtements corrects. » Comme les hors-la-loi qu'ils étaient devenus, ces soldats se mettaient à déserter. Moskvine ne tarderait pas à maudire, lui aussi, l'insensibilité de Moscou. « Nous sommes censés vivre en volant ce dont nous avons besoin à l'ennemi et en faisant appel à la population », écrivait-il, mais comme tout le monde souffrait de la faim, ils étaient obligés de recourir à l'extorsion. « En bien des lieux, des groupes d'ennemis se faisant passer pour des partisans se livrent au banditisme », affirmait un rapport du Parti depuis Smolensk. Mais le plus souvent, les pillards étaient les Soviétiques. « Il n'est pas étonnant que la population locale coure se plaindre aux Allemands, confirmait Moskvine. Bien des fois, nous les dévalisons purement et simplement comme des bandits[360]. »

Une fois de plus, les atrocités des Allemands étaient la seule chose qui empêchait les Soviétiques de prendre la poudre d'escampette. « À l'heure actuelle, déclarait un chef partisan, la situation est la suivante : nous, dans la forêt, nous sommes convaincus que le communisme (que 70 ou 80 % d'entre nous détestent) nous laissera au moins vivre, mais que les Allemands, avec leur national-socialisme, nous fusilleront ou nous laisseront mourir de faim[361]. » « Êtes-vous en vie ? Je ne sais pas », écrivait un soldat du nom de Vassili Slésarev à sa femme, à ses trois fils et à sa fille en décembre 1941. Il devrait attendre encore sept mois pour avoir une réponse. Ils étaient, eux aussi, pris au piège derrière les lignes allemandes. Ce fut une lettre de sa fille de douze ans, Maria, transmise par des partisans, qui donna de leurs nouvelles à cet homme d'un certain âge. « Nous avions déjà commencé à croire que plus personne n'était vivant, mais on dirait que tu l'es, et Choura aussi, bien que nous n'ayons pas eu de nouvelles de Sergueï », écrivait la petite. Dans son village proche de Smolensk, il y avait eu des morts. « Papa, continuait Maria, notre Valik est mort et il est au cimetière de Soumarokovo. Papa, les monstres allemands ont mis le feu chez nous. » La maison familiale avait été rasée le 30 janvier 1942. Les survivants et leurs animaux avaient été chassés. Le petit Valery était mort de pneumonie dans l'abri humide où sa famille se terrait. « Beaucoup de gens ont été tués dans les villages aux alentours, racontait Maria à son père. Et la seule chose à laquelle ils pensent, c'est à ces monstres sanguinaires, on ne peut même pas les appeler humains, ce ne sont que des brigands et des vampires. Papa, tue l'ennemi[362] ! »

Le véritable coût de cette guerre était l'un de ses nombreux secrets. Le

23 février 1942, le jour de la fête de l'Armée rouge, Staline annonça que les Allemands avaient perdu l'avantage. L'Armée rouge les repoussait vers l'ouest, déclara-t-il, et les avait entièrement chassés des provinces de Moscou et de Toula[363]. Ces propos offensifs étaient l'une des dernières ressources dont disposait encore le dirigeant suprême[364]. En réalité, ces semaines de février furent parmi les plus sombres de la guerre. Moscou n'était pas tombée, mais Leningrad était assiégée et ses citoyens affrontaient la perspective d'une « mort blanche » due à la famine. Au sud, la Crimée, qui commandait les positions stratégiques du littoral de la mer Noire et des portes du Caucase, était presque entièrement entre les mains des Allemands. Seul le port de Sébastopol, assiégé et soumis à des tirs incessants, résista jusqu'à la fin de l'hiver. Toula, comme l'avait dit Staline, était libre, mais presque toutes les autres villes et bourgades de l'ouest avaient été détruites. Les Allemands avaient certainement perdu beaucoup d'hommes, et Staline avait également raison d'affirmer que leurs réserves étaient très étirées. Mais les pertes soviétiques avaient été nettement plus élevées. En février 1942, en plus des près de trois millions d'hommes prisonniers, l'Armée rouge en avait perdu 2 663 000 au combat. Pour chaque Allemand tué, vingt soldats soviétiques avaient donné leur vie[365].

Ces chiffres auraient dû suffire à saper le moral de la population, sinon à provoquer une révolution. Mais ils ne furent pas publiés, et personne n'était en mesure de calculer le coût humain de cette guerre. Les civils qui observaient les combats, comme les soldats qui les menaient, étaient correctement informés sur telle ou telle bataille, mais leur connaissance restait superficielle, et ils auraient été parfaitement incapables de deviner la véritable ampleur du carnage. L'envergure même des pertes dans la population soviétique dépassait l'entendement. Et nul chiffre ne saurait jamais donner la mesure de tant de douleur, ni des empilements interminables de corps, de chair en putréfaction, à demi gelée. Les morts n'étaient pas encore des squelettes, ils n'étaient pas encore ensevelis dans des monuments de granit noir. Leurs visages trahissaient toujours l'ahurissement et la souffrance, leurs doigts se cramponnaient à la boue et à la neige. En certains lieux, les corps étaient entassés sur d'autres corps, monceaux de cadavres humains se dressant comme pour endiguer quelque marée sanglante. Outre les camps du front, les seuls endroits où des images de ce genre étaient connues et partagées étaient les hôpitaux. Ce n'était pas pour rien que l'on envoyait de joyeux komsomols tenir compagnie aux soldats en convalescence, leur lire des lettres, des poèmes et des extraits de presse

soigneusement choisis. Les histoires vraies ne se chuchotaient dans les salles communes que dans l'obscurité de la nuit.

Les plus désespérantes, ce printemps-là, venaient du sud. Les hommes qui participèrent à ces campagnes apprirent à attendre la mort, et même à l'espérer. « Nous disions que ceux qui résisteraient à cet hiver vivraient longtemps », écrivit dans son journal un soldat qui se battit près de Féodosia, en Crimée orientale. La route qui longe la côte était jonchée de cadavres, mais ses camarades ne pouvaient pas les enterrer à cause des tirs allemands. « Je suis prêt maintenant, ajoutait-il, pour n'importe quelle mort[366]. » Sébastopol se trouvant toujours entre les mains des Soviétiques, une grande opération avait été lancée en décembre 1941 pour libérer la Crimée orientale. Elle avait pour objectif la prise de la péninsule de Kertch qui servirait de tête de pont afin de soulager la pression sur Sébastopol et de reprendre l'ensemble de la région. Ce projet était voué à l'échec. Comme l'écrivait un jeune appelé en février, « nos troupes ont abandonné Féodosia. À quoi bon la prendre alors que nous n'avions fait aucun préparatif pour la défendre ? Si nous sommes obligés de prendre chaque ville deux fois comme ça, peut-être que nous verrons la fin de cette guerre en 1945[367] ». Une force soviétique resta dans les plaines entourant Kertch, le point situé le plus à l'est de la Crimée, mais ses perspectives étaient sombres. Début mai, les Allemands attaquèrent une dernière fois, repoussant les Soviétiques vers le mince détroit qui sépare Kertch et son port antique du continent russe.

Kertch assista à plusieurs tragédies de ce genre dans le courant du printemps. Il y eut d'abord les combats eux-mêmes, placés sous la responsabilité du favori de Staline, Lev Mekhlis. Pour lui, la lutte n'était qu'une question de moral. Ce qui voulait dire concrètement que les préparatifs militaires en vue de la défense ultime furent minimes. « Tout le monde devait foncer en avant, en avant ! », a raconté Simonov, témoin d'une partie de ces événements. Dix kilomètres au-delà des lignes, observa-t-il, il n'y avait rien : ni soutien, ni réserves, ni moyens de transport. Mekhlis estimait que les tranchées sapaient l'agressivité des troupes. On n'en creusa donc pas. Or, au-delà du port, le paysage de la péninsule de Kertch est fait de steppe doucement vallonnée, sans arbres et parfois marécageuse, qui n'offre aucun abri aux combattants acculés. Les divisions d'infanterie de la 51e armée, qui comprenaient de nombreux Géorgiens arrivés récemment d'une région et d'un climat totalement différents, affrontèrent les canons sans plan de combat, ni couverture. Simonov constata avec horreur qu'un premier tir d'obus allemands laissa le terrain jonché de plus de cadavres qu'il

n’en avait vu à tout autre moment de la guerre. « Il n’y avait pas un officier, où que ce soit, ajouta-t-il. Tout se passait sur un terrain découvert, boueux, entièrement dénudé[368]. » Le lendemain, de nouveaux fantassins furent envoyés au même endroit et passèrent devant les corps de leurs camarades dans le brouillard en se précipitant vers la mort. Cent soixante-six mille hommes furent massacrés à Kertch en l’espace de douze jours seulement[369].

Le résultat fut celui qu’avait prévu Simonov. À la mi-mai, les derniers vestiges de l’armée de Mekhlis montèrent à bord de petites embarcations et traversèrent le détroit de huit kilomètres pour rejoindre le continent. Mais l’avance allemande avait été si rapide que beaucoup – plusieurs milliers – restèrent prisonniers des collines calcaires derrière la ville. Ces hommes et ces femmes voyaient le détroit en contrebas – sans doute rêvaient-ils de pouvoir le franchir à pied – et savaient qu’il n’y avait pas d’issue. La suite se résume à un supplice tel que cette guerre n’en verrait qu’un ou deux exemples. La situation était typique, car elle mêlait courage individuel, effondrement de la confiance et cruel gaspillage de vies. Elle était unique parce que le drame se déroula sous terre. Les héros de cette histoire ont rejoint leurs tombes dans un dédale de tunnels profondément creusés dans le roc de la Crimée.

Les officiers de la Section spéciale, des agents endurcis de la trempe de Mikhaïl Ivanovitch et de l’OSMBON, prirent immédiatement les choses en main. Aboyant des ordres et tripotant nerveusement leurs fusils chargés, ils rassemblèrent tous les soldats dispersés et passèrent les troupes en revue. Puis ils leur présentèrent un groupe de guides locaux, des gens qui connaissaient le pays et ses grottes secrètes. Ces hommes conduisirent toute la compagnie dans une carrière, un immense labyrinthe de puits et de tunnels dont on avait extrait la pierre pour construire une forteresse destinée à défendre le port quatre-vingts ans plus tôt. Cette ville souterraine servirait d’abri aux soldats. Trois mille personnes, parmi lesquelles des infirmières et des réfugiés de Kertch (ces gens avaient survécu à une période de régime allemand qui les avait suffisamment terrifiés pour qu’ils n’aient aucune envie d’en vivre une seconde), s’enfoncèrent dans les ténèbres. Ils traînaient derrière eux leurs chevaux et leurs canons, ils portaient des ballots de provisions. S’ils s’étaient retournés au moment de descendre dans les entrailles de la terre, ils auraient aperçu la steppe herbeuse, la lumière bleue du printemps, les bourgeons de tanaisie jaune et les taches rouges des premiers coquelicots. Ces couleurs auraient été les dernières à frapper leur rétine. Peu d’entre eux reverraient la lumière du jour, peu d’entre eux sentiraient

encore la caresse de la brise sur leur peau.

On organisa la ville souterraine ; les hommes de la Section spéciale connaissaient leur travail. Ils divisèrent leur compagnie en détachements et attribuèrent des tâches précises à chacun. Certains furent préposés à monter la garde à tour de rôle ; d'autres envoyés dans des tunnels froids et humides à la recherche d'issues cachées et d'eau, ou chargés de rassembler d'éventuelles réserves de nourriture ou de carburant. Les responsables installèrent leur quartier général dans la grotte la plus vaste, la plus sûre. L'hôpital fut aménagé dans la plus profonde. On en eut rapidement besoin. Privés de tout approvisionnement alimentaire régulier, les réfugiés commencèrent à consommer la chair des chevaux morts au cours de leur évasion. Trois mois plus tard, cette viande restait la seule nourriture dont ils disposaient. Au début, des éclaireurs entreprirent des raids en surface, s'emparant de tout ce qu'ils pouvaient voler et harcelant les gardes allemands qui surveillaient les lieux, mais au bout de quelques semaines, ces opérations prirent fin. Les occupants de la carrière étaient pris au piège. En attendant la mort, ils éclairaient les ténèbres à l'aide de minces bougies malodorantes faites de bandes de pneus de caoutchouc enflammées.

Les Allemands disposèrent des explosifs autour de toutes les issues. Des rochers et des éclats de bois tombaient en pluie sur les fugitifs. Puis ils envoyèrent des gaz toxiques dans les galeries, tuant tous les défenseurs soviétiques à l'exception de quelques dizaines. Ceux-ci moururent de faim et de désespoir au cours des semaines suivantes, mais ils ne se rendirent pas. Dans la mythologie soviétique, la carrière d'Adjimouskaï est devenue une seconde Leningrad, une forteresse de Brest, un de ces sites légendaires où des héros résistèrent jusqu'à la fin. En réalité, ces hommes et ces femmes valeureux n'avaient pas le choix. Bien que certains officiers, les hommes de la Section spéciale armés de leurs revolvers et de leur formation de survie, aient pu manifestement s'échapper pour raconter ce qui s'était passé, les autres furent condamnés à rester dans ce puits sous la menace des fusils, risquant d'être abattus par leurs propres camarades. S'ils n'avaient pas accepté de se conduire en héros, choisissant une noble fin, ils seraient morts d'une balle soviétique dans la nuque[370].

La chute de Kertch scella le sort de Sébastopol. La ville résistait depuis l'automne précédent, tout en n'étant plus que l'ombre de la station balnéaire sur la mer Noire que les Messerschmitt avaient bombardée un an auparavant. À la fin de mai 1942, les défenseurs apprirent que des troupes allemandes

convergeaient vers la ville, et certains de ses habitants – les femmes, les enfants et les vieillards – furent évacués du port par mer cette semaine-là. Parmi les nombreuses personnes qui restèrent figurait l’écrivain et humoriste Evguéni Petrov, qui mourut pendant les derniers jours du siège. Quant aux gardes du NKVD, ils se débarrassèrent de leurs prisonniers – dans des grottes proches d’Inkerman, dit-on – avant de s’enfuir dans la nuit. Le bombardement commença. Les avions étaient si nombreux, témoigna Evseïev, un officier de marine, qu’ils n’avaient pas la place de tourner au-dessus de la ville. Le bruit, « une cacophonie infernale », était tellement continu et assourdissant que le moindre instant de silence troublait les habitants. « Et plus les bombardements étaient denses, remarqua Evseïev, plus notre colère et notre haine de l’ennemi se faisaient violentes et fortes. »

C’était une colère passionnée, mais vaine. Début juillet, les junkers ne survolaient les faubourgs nord de la ville qu’à cent mètres d’altitude. Les trottoirs et les boulevards où flânaient jadis les marins étaient jonchés de cadavres, les ravissants bâtiments éventrés, remplis de fumée. « La chaleur, écrivait Evseïev. Nous mourions tous de soif. Mais personne n’avait plus une goutte d’eau dans sa flasque. » Il s’était réfugié avec un groupe dans les grottes et les tunnels situés sous le port. On envoya quelqu’un chercher de l’eau et les autres l’attendirent en rêvant à ce qu’ils auraient aimé boire – « limonade, kvas, eau de Seltz, bière, et, s’il vous plaît, de la crème glacée. Mais nous étions tous d’accord sur un point. Nous aurions bu n’importe quoi, même si l’eau n’était pas fraîche, même si elle était polluée, même si elle avait coulé à travers les cadavres ». Il ajouta : « Nous avions bu pendant plusieurs jours de l’eau qui était passée sous des cadavres. » Les corps avaient été jetés dans les citernes et les réservoirs de béton autour de la ville. Comme il le remarqua : « Nous n’avons jamais réussi à les en sortir. »

Evseïev a été l’un des rares hommes à avoir réussi à s’enfuir, à avoir pu embarquer dans un bateau quelques jours avant la chute de la ville. Des milliers d’autres, dont beaucoup de membres de l’armée comme lui, restèrent sur place et affrontèrent un ennemi impitoyable. « La ville était méconnaissable, se lamentait Evseïev en regardant derrière lui depuis un camion militaire. Elle était morte. La ville qui avait été blanche comme neige peu de temps auparavant encore, Sébastopol la belle, n’était plus que ruines. » Lorsque les hommes montèrent dans le bateau qui devait assurer la dangereuse traversée de la mer Noire, ils jurèrent de revenir se venger[371]. C’était un vaillant serment, que certains finirent

par accomplir, mais pour les quelque quatre-vingt-dix mille femmes et hommes de l'Armée rouge pris en même temps que la ville, il n'offrait guère d'espoir[372].

La retraite soviétique se poursuivit. Kharkov était tombée aux mains de l'ennemi en mai. Contrôlant désormais la Crimée, les Allemands lancèrent une attaque contre Rostov, une porte d'entrée vitale en direction du Caucase et de la citadelle de Stalingrad, sur la Volga. À la mi-juillet, l'essentiel du bassin du Don était occupé. Seule Voronèje, au nord, tenait encore. Stary Oskol fut prise, le Don franchi. « La majorité de nos commandants sont des couards, écrivait un jeune homme du nom de Goudzovski. Nous n'étions sûrement pas obligés de nous enfuir, nous aurions pu tenir bon et les affronter. Donnez-nous l'ordre de marcher vers l'ouest ! Au diable la retraite ! Je n'en peux plus de me retirer des lieux où j'ai grandi[373]. » Ce furent les dernières lignes qu'il écrivit avant de mourir. L'armée ne pouvait même pas sauver la population locale qu'elle laissait derrière elle. « Ils ont partagé leurs derniers croûtons avec nous, se rappelait un officier du front. J'ai mangé ce pain tout en sachant qu'une heure plus tard, je partirais, je battrais en retraite. Mais je n'ai rien dit ! Je n'en avais pas le droit ! […] Si nous les avions prévenus, ils se seraient aussi enfuis, et nous aurions été pris dans des embouteillages sur la route[374]. »

Le vieil homme a ajouté qu'il avait honte. L'armée négligeait ses devoirs humains les plus élémentaires. De nombreux civils des districts menacés perdirent toute confiance dans les troupes soviétiques cet été-là. « Dieu sait ce qui se passe, siffla entre ses dents une lavandière à deux soldats, un soir. Nous travaillons, nous travaillons, et eux, ils abandonnent nos villes ! » Un des hommes lui jeta un regard peiné et poursuivit son chemin. L'autre songea avec désespoir à sa propre ville, Voronèje, qui était sous le feu et qu'il ne pouvait même pas rêver de défendre, parce que la route du nord était encore bloquée[375]. Des nouvelles plus désespérantes encore allaient suivre. Le 28 juillet, la population soviétique apprit que Rostov et Novotcherkassk étaient tombées. Il n'y avait plus de place forte entre les Allemands et le Caucase, et plus grand-chose pour les arrêter sur la route de Stalingrad.

5

Pierre par pierre

Le deuxième été de guerre fut balayé par un vent aride qui ne contenait aucune promesse de victoire ni d'espoir. La campagne qui aurait dû s'achever par un triomphe dans les rues de Berlin menaçait désormais d'aboutir à une impasse, sinon à une défaite inconcevable. « Nous n'avons jamais douté que nous l'emporterions », ont affirmé les anciens combattants. L'illusion d'invincibilité, préservée durant les premiers mois de désarroi, ne pouvait résister à la réalité de revers constants. La police faisait son devoir, exigeant de tous une bonne humeur inaltérable. Un soldat fut arrêté simplement pour avoir dit : « Nous battons en retraite, et nous ne reviendrons pas[376]. » Mais lorsque le mois d'août 1942 arriva, les hommes eux-mêmes étaient las du désespoir et de la honte, des regards lourds de reproche qui les suivaient alors qu'ils abandonnaient, une par une, les localités lugubres, à demi désertées, de la steppe. Cela faisait des mois qu'ils reculaient à travers les champs de blé de l'Ukraine, du Don et du Kouban. Derrière eux, quelque part au-delà de l'horizon oriental, coulait la Volga, le fleuve qui sépare la Russie d'Europe des portes de l'Asie. Encore plus à l'est s'étendaient des milliers de kilomètres de poussière, un paysage qui n'avait guère changé depuis le temps de Tamerlan, un paysage étranger aux yeux des fils du cœur plus doux, plus peuplé de la Russie. Symboliquement du moins, le jour approchait où l'armée n'aurait plus nulle part où aller.

L'état d'esprit que le régime de Staline avait entretenu au sein de la population – optimiste et naïf en public, ironique et cynique dans l'intimité – avait abandonné les soldats en ces mois d'épreuves. Depuis des années, on les incitait à reprocher tous leurs malheurs à autrui, aux boucs émissaires que l'État choisissait de traiter d'ennemis et d'espions. Le stalinisme avait engendré une culture qui dissuadait l'individu de sortir du lot. Se décharger sur les autres, une attitude pour laquelle ses hauts fonctionnaires inventeraient un mot particulier, l'*obezlitchka*, était devenue, littéralement, une question de vie ou de mort

pendant les purges de 1937. Plus d'un an après le début de la guerre, ces modèles de comportement avaient conduit l'Armée rouge au bord de la défaite. Désormais, on aurait besoin des efforts de tous les soldats, peut-être même de leur vie. Mais les hommes étaient à bout de nerfs après des mois d'humiliation et avaient tendance à s'affoler à la première rumeur de la présence de chars allemands[377]. Leur moral était à zéro. « Nous pleurions en battant en retraite », a raconté un ancien combattant. C'étaient des larmes d'épuisement, mais aussi de honte. « Nous courions n'importe où pour fuir Kharkov ; certains vers Stalingrad, d'autres vers Vladikavkaz. Où finirions-nous – en Turquie[378] ? »

Une longue habitude les incitait tous à rejeter la faute sur autrui. Les soldats originaires du Centre de la Russie dénonçaient les Ukrainiens et, plus particulièrement, les « Occidentaux » des anciens territoires polonais. « Des compagnies entières abandonnaient la ligne de front, les Ukrainiens se dispersaient, a raconté Lev Lvovitch, devenu officier. Ils ne passaient pas du côté des Allemands, ils rentraient chez eux, c'est tout. » « Les Russes sont les seuls à se battre contre ces Allemands, maugréait alors un jeune fantassin. La plupart des Ukrainiens sont tout simplement restés chez eux. » Contemplant la steppe kalmouke, il ajoutait : « Chez moi aussi, c'est très loin d'ici. Pourquoi devrais-je laisser mes os en terre étrangère[379] ? » Les dizaines de milliers d'Ukrainiens du front s'en prirent évidemment à d'autres boucs émissaires. « Il y a eu de nombreux, très nombreux cas […] où des gens se tiraient délibérément dans la main, ou dans l'épaule, juste dans le muscle, se souvenait un fantassin en poste à Kiev. Comme ça, on les envoyait à l'hôpital et ils n'étaient pas obligés d'aller au front. » On trouvait toujours une nouvelle minorité ethnique à accuser. « Il y avait tous ces hommes d'Asie centrale, poursuivait-il. À l'heure du repas, ou au bout d'un moment en tout cas, ils se jetaient par terre et commençaient leurs “Ô Allah !”. Ils priaient, et n'avaient aucune intention de se précipiter contre l'ennemi ni même de participer au combat[380]. » Le racisme était si courant que Moscou finit par s'en émouvoir[381]. Les forces armées, comme la société dont elles étaient issues, volaient en éclats comme du verre sous l'effet d'un bombardement.

Dans la capitale, on recevait presque quotidiennement des récits faisant état de villes perdues, de terres cultivées livrées aux incendies ou à la pourriture. Au nord, Leningrad assiégée tenait bon, mais les dirigeants du pays savaient que sa survie ne tenait qu'à un fil. Au sud en revanche, les nouvelles étaient sombres. Fin juillet, la situation devint intolérable pour Staline lui-même. Interrompant un

rapport de son chef d’état-major, Alexandre Vassilevski, il ordonna au général de rédiger un nouvel ordre du jour aux troupes, un document qui en viendrait à symboliser le tournant capital de cet été-là[382]. Il s’agissait de changer les habitudes mentales d’une génération. En réalité, la défaite commençait à briser les vieux schémas et d’autres transformations suivraient au cours des mois à venir. L’ordre n° 227 arriva à un moment où l’armée touchait le fond, mais même la guerre serait le creuset où se forgerait une mentalité nouvelle.

L’ordre n° 227 fut promulgué le 28 juillet. Sur l’insistance de Staline, il ne fut jamais imprimé ni distribué à tous. En revanche, son contenu fut transmis de bouche à oreille à tous les hommes, à toutes les femmes de l’armée. « Vos rapports doivent être vigoureux, brefs, clairs et concrets, expliqua-t-on aux *politrouks*. Il ne doit pas y avoir un seul membre des forces armées à qui l’ordre du camarade Staline ne soit pas familier[383]. » En rangs effilochés, serrés les uns contre les autres pour se protéger du soleil et du vent, les soldats écoutèrent l’énoncé d’une kyrielle de déshonneurs. « L’ennemi, entendirent-ils, a déjà pris Vorochilovgrad, Starobelsk, Rossoch, Koupiansk, Valouïki, Novotcherkassk, Rostov-sur-le-Don et la moitié de Voronèje. Une section des troupes du front sud, cédant à la panique, a abandonné Rostov et Novotcherkassk sans opposer de défense sérieuse et sans attendre les ordres de Moscou. Ils ont couvert leurs couleurs de honte. » Leurs chefs leur confirmèrent ensuite ce que chacun savait, à savoir que la population civile, leur propre peuple, n’était pas loin d’avoir perdu toute confiance en eux. Le temps était venu de tenir bon, coûte que coûte. Comme l’exprimait l’ordre de Staline, « tout officier, tout soldat et tout instructeur politique doit comprendre que nos ressources ne sont pas illimitées. Le territoire de l’État soviétique n’est pas un simple désert, ce sont des hommes – des ouvriers, des paysans, des intellectuels, nos pères, nos mères, nos femmes, nos frères et nos enfants ». Staline lui-même reconnaissait qu’au moins soixante-dix millions d’entre eux se trouvaient désormais derrière les lignes allemandes[384].

Le remède de Staline s’incarnait dans un nouveau slogan. « Pas un pas en arrière ! » : tel devait être le mot d’ordre de l’armée. Chaque homme devait se battre jusqu’à la dernière goutte de son sang. « Existe-t-il une circonstance atténuante pour se retirer d’une position de tir ? », demandaient les soldats à leurs *politrouks*. Désormais, la réponse prévue par les manuels fut : « La seule circonstance atténuante est la mort[385]. » « Les lâches et ceux qui répandent la panique doivent être éliminés sur le champ », décréta Staline. Un officier qui

permettait à ses hommes de battre en retraite sans ordres explicites devait dorénavant être arrêté pour crime capital. Une nouvelle sanction était également prévue pour tous les membres de l'armée. La salle de garde était trop confortable pour des criminels. À l'avenir, les récalcitrants, les lâches, les défaitistes et autres scélérats seraient mutés dans des bataillons disciplinaires, où ils auraient l'occasion « d'expier leurs crimes contre la patrie de leur propre sang ». Autrement dit, on leur confierait les tâches les plus dangereuses, parmi lesquelles des attaques suicides et des missions en profondeur derrière les lignes allemandes. De plus, ils étaient censés être reconnaissants qu'on leur offre cette dernière chance. La mort (ou, affirmaient les règlements, certains types de blessures extrêmement graves) permettrait à ces parias de laver leur nom, de sauver leurs familles et de retrouver leur honneur aux yeux du peuple soviétique. Par ailleurs, pour aider les autres à se concentrer sur leur mission, les nouvelles dispositions prévoyaient que des unités régulières seraient positionnées derrière le front. Ces « unités de blocage » devaient compléter les *zagriadotriady* déjà existants, les membres du NKVD qui avaient toujours eu pour tâche de surveiller l'arrière. Elles avaient ordre d'abattre quiconque renâclait ou cherchait à s'enfuir[386].

L'ordre n° 227 n'a été publié qu'en 1988, dans le cadre de la politique de *glasnost*, d'ouverture. Plus de quarante ans après la fin de la guerre, ces mesures ont paru cruelles à des gens nourris de l'épopée romantique de la victoire soviétique. Une génération qui avait grandi pendant les décennies de paix s'est offusquée de l'insensibilité de l'État d'autrefois. Mais en 1942, la plupart des soldats n'auraient vu dans ces décisions que la réaffirmation des règles en vigueur. Les déserteurs et les lâches ont toujours été considérés comme bons pour le peloton d'exécution, avec ou sans procès. Depuis 1941, leur déshonneur touchait également leurs familles. Avec la brutalité d'une gifle, ce nouveau texte était censé rappeler les hommes à l'ordre, leur demander des comptes. Et ils l'accueillirent souvent avec soulagement. « C'était une mesure nécessaire et importante, m'a dit Lev Lvovitch. Après avoir entendu ça, nous savions tous où nous en étions. Et nous nous sommes tous sentis mieux. C'est vrai. Nous nous sommes sentis mieux. » « Nous avons lu l'ordre n° 227 de Staline, nota Moskvine dans son journal le 22 août. Il reconnaît franchement que dans le sud, la situation est catastrophique. Je n'ai plus qu'une idée en tête : qui est coupable de cela ? Hier, on nous a appris la chute de Maïkop, aujourd'hui, celle de Krasnodar. Les gars de l'information politique n'arrêtent pas de demander s'il n'y a pas quelque traîtrise à l'œuvre dans tout cela. Je le pense aussi. Mais au

moins, Staline est avec nous ! […] Alors, pas un pas en arrière ! Cela arrive à point, et c'est juste[387]. »

Au sud, là où se déroulait la retraite qui faisait horreur à Moskvine, la lecture de cet ordre glaça le sang des hommes déprimés, épuisés. « Quand le commandant de division l'a lu, écrivit un correspondant militaire, les hommes sont restés figés. Nous en avions la chair de poule[388]. » Insister sur le sacrifice était une chose, l'accomplir en était une autre. Pourtant, ce que les hommes entendaient n'était que la réitération de règles familières. À cette étape de la guerre, peu de soldats n'avaient pas vu ou entendu parler d'au moins une exécution sommaire, d'un traînard ou d'un déserteur conduit à l'écart et abattu sans réflexion ni remords. Il est difficile de donner des chiffres, car les tribunaux intervenaient rarement, mais on estime que quelque cent cinquante-huit mille hommes furent officiellement condamnés à être fusillés pendant la guerre[389]. Ce chiffre ne tient cependant pas compte de ceux – et ils furent des milliers – dont la vie s'acheva dans la poussière d'un bord de route, des appelés brisés, à bout de nerfs, abattus comme « traîtres à la patrie », ni des milliers d'autres exécutés pour avoir battu en retraite – ou pour en avoir donné l'impression – devant la menace du combat. On estime qu'à Stalingrad, jusqu'à treize mille cinq cents hommes ont été passés par les armes en l'espace de quelques semaines[390].

« Nous fusillions ceux qui cherchaient à se mutiler, a déclaré un juriste militaire. Ils ne valaient rien, et en les envoyant en prison, nous n'aurions fait que leur accorder ce qu'ils voulaient[391]. » L'efficacité commandait de faire un meilleur usage d'hommes valides ; ce fut au moins un résultat concret de l'ordre de Staline. Sur le modèle d'unités allemandes que les Soviétiques avaient observées en 1941, les premiers bataillons disciplinaires furent prêts à temps pour Stalingrad. Bien que dans cette guerre, la plupart des affectations aient été dangereuses, la réalité des unités *chtraf* était épouvantable et n'avait pas grand-chose à envier à la mort de chien qui attendait les déserteurs et les filous ordinaires. « Nous imaginions que ce serait mieux qu'un camp de détention, a expliqué Ivan Gorine, rescapé d'un bataillon disciplinaire. Nous n'avons pas compris sur le coup que cela équivalait à une condamnation à mort[392]. » Les bataillons disciplinaires, où se retrouvèrent finalement au moins quatre cent vingt-deux mille sept cents hommes, étaient des unités sacrifiées, où les âmes étaient broyées et la mort au rendez-vous[393]. Mais on aurait eu peine à trouver un soldat qui doutât que dans cette armée sa vie ne valait pas cher.

Bien que l'ordre de Staline n'ait fait qu'officialiser des dispositions existantes, sa mise en application révéla un vrai problème de mentalités. De fait, l'accueil qu'on lui fit en nombre d'endroits était symptomatique du problème même que ce texte était censé régler. Des hommes éduqués dans une culture de dénonciations et de procès pour l'exemple étaient habitués à reprocher tous les désastres à autrui. Et les soldats soviétiques interprétèrent naturellement les propos de Staline comme une mesure de plus contre des minorités identifiables – et autres – antisoviétiques ou manquant de combativité. Le nouveau slogan fut considéré, au début du moins, comme une attaque de mauvais augure – encore une – contre les ennemis intérieurs. Les instructeurs politiques lurent cet ordre à leurs hommes mais agirent, ainsi que l'observèrent certains inspecteurs, comme s'il « ne concernait que les soldats du front […]. La négligence et la suffisance sont la règle […] et les officiers comme les instructeurs politiques […] font preuve de laxisme face aux atteintes à la discipline comme l'ivrognerie, la désertion et l'automutilation ». Les chaudes nuits d'été semblaient encourager le laisser-aller. En août, le mois où fut transmis l'ordre de Staline, le nombre d'infractions à la discipline continua d'augmenter[394].

La répétition obligatoire transforma les propos du dirigeant suprême en formule stéréotypée. Une fois ignorées, les nouvelles instructions pouvaient paraître banales, voire aussi inoffensives que l'ordre de manger plus de carottes ou de prendre garde aux poux. Le message fut martelé aux oreilles de tous les soldats pendant des semaines. Un plumitif de Moscou rédigea des vers de mirliton pour mieux le faire entrer dans les crânes. Inélégant dans sa version originale, ce poème de plusieurs pages ne perd rien en traduction. « Pas un pas en arrière !, mitraille-t-il. Exécuter les ordres militaires est une question d'honneur. Mort sur-le-champ à tous ceux qui flanchent. Il n'y a pas place dans nos rangs pour les lâches[395]. » Las des mensonges du gouvernement, certains groupes de soldats étaient toujours prompts à dénoncer l'hypocrisie et, cet automne-là, ils virent comment leurs commandants contournaient les nouvelles règles. Peu d'officiers avaient envie d'affecter leurs meilleurs hommes aux unités de blocage. Cela faisait trop longtemps qu'ils étaient sur le terrain ; ils connaissaient la valeur d'un homme qui savait manier les armes. Aussi affectèrent-ils à ces nouvelles formations des individus incapables de se battre, des invalides, des simples d'esprit et – bien sûr – leurs propres protégés. Au lieu de pointer leur fusil dans le dos de leurs camarades, ces hommes furent rapidement chargés d'entretenir les uniformes de l'état-major ou de nettoyer les

latrines[396]. En octobre 1942, on abandonna purement et simplement l'idée même d'unités de blocage régulières sur le front (contrairement aux forces autonomes du NKVD)[397].

Pendant ce temps, la retraite qui avait inspiré cet ordre au mois de juillet se poursuivait dans le sud. Les troupes allemandes avancèrent encore de huit cents kilomètres en territoire soviétique en se dirigeant vers le Caucase. La défense du pétrole de la Caspienne coûta deux cent mille vies de plus à l'Armée rouge[398]. Même à Stalingrad, et même en ce funeste mois de septembre, les inspecteurs de l'armée observaient que « la discipline militaire est médiocre, et l'ordre n° 227 n'est pas respecté par tous les soldats et officiers[399] ». Ce ne fut pas la pure coercition qui changea le destin de l'Armée rouge à cette étape de la guerre. En réalité, les soldats semblèrent puiser une résolution nouvelle dans l'abîme même de la crise qu'ils vivaient. On aurait dit que le désespoir – ou plus exactement l'effort d'une résistance ultime – parvenait à sortir les hommes de la torpeur de la défaite. Cette nouvelle humeur était liée à une amorce de professionnalisme, de conscience du talent et des compétences que les responsables avaient commencé à encourager. Pendant des années, le régime de Staline avait conduit les gens comme des moutons, méprisant l'individualisme et sanctionnant l'esprit d'initiative. Désormais, lentement et non sans réticences, il favorisa l'émergence d'un corps de combattants qualifiés et autonomes. Le processus durerait des mois, s'accélérant en 1943. Mais la colère et la haine se traduisaient enfin en plans cohérents et froids.

La première démarche consista à débarrasser le corps des officiers des incompétents qui l'encombraient. Vorochilov, le chantre du rêve d'avant guerre d'une victoire facile, fut rétrogradé à un emploi de bureau à la suite de ses échecs sur le front Volkhov autour de Leningrad en avril 1942[400]. En mai, Mekhlis fut relevé de son commandement en Crimée et finit par être également démis de ses fonctions de vice-commissaire à la Défense et de chef de l'Administration politique principale de l'Armée rouge[401]. Boudienny, le héros vieillissant de la guerre civile, se vit confier la Cavalerie rouge. « C'était un homme qui avait un passé, a remarqué le maréchal Ivan Konev, mais pas d'avenir[402]. » Ils furent remplacés par des officiers plus jeunes, plus professionnels, qui pouvaient se prévaloir d'une expérience récente des combats, des dirigeants comme Joukov et Konev, des généraux comme Vassili Tchouïkov, l'ambitieux commandant de quarante-deux ans qui prit la tête de la 62e armée à Leningrad.

La chute de Mekhlis signala une évolution capitale pour la multitude d’officiers politiques de l’armée. La première amorce de réforme fut une campagne de rumeurs insidieuses. « Il n’est pas inhabituel, remarquait un rapport, que les instructeurs politiques des unités ne remarquent même pas qu’il n’y a pas eu de sel dans la nourriture des hommes pendant trois jours d’affilée, alors qu’il y a du sel dans les réserves ; ou bien que les hommes ont dû rester assis pendant trente à quarante minutes au réfectoire sans qu’on leur serve à manger, pour la simple raison que l’intendant a oublié de fournir une louche. Et après tout cela, poursuivait-il, ils prétendent avoir fait du travail politique[403]. » On accusait aussi à juste titre les *politrouks* d’avoir été un peu trop contents d’eux devant l’attitude des hommes à l’égard de l’ordre n° 227[404]. Avec le départ de Mekhlis, ils n’avaient plus aucun protecteur à Moscou. Un groupe de recrues de l’aile politique de l’armée, des hommes qui avaient espéré laisser leur empreinte comme pontifes de la ligne du Parti, découvrirent à leur arrivée dans leur camp d’entraînement que c’était à leur tour de manger la soupe clairette, de marcher sans bottes et de grelotter dans des cabanes inachevées et surpeuplées[405]. L’argent sembla se tarir du jour au lendemain. Le 9 octobre 1942, leurs privilèges au sein de la structure de commandement prirent fin[406]. Les *politrouks* avaient cependant toujours un rôle à jouer. Ils devaient renforcer la conscience politique et le moral des hommes, et transmettre à tous les informations officielles. Mais leur approbation n’était plus nécessaire pour grand-chose d’autre. Les décisions militaires incomberaient désormais aux seuls généraux.

Les commandants professionnels allaient découvrir qu’ils disposaient d’une autonomie croissante. « Ce que j’ai appris de plus important sur les rives de la Volga, écrirait Tchouïkov plus tard, a été de trouver les plans exaspérants[407]. » Ses pairs et lui-même appréciaient de pouvoir enfin prendre des décisions dépassant les mesures à court terme que tout officier est conduit à faire appliquer sur le terrain. Un nouveau pragmatisme se manifestait en tout lieu, tandis que l’on accordait désormais la préférence aux compétences et au talent des chefs plutôt qu’à leurs antécédents politiques. Les rapports que Staline recevait de ses conseillers préférés concernaient à présent les exigences et les pressions d’une guerre contemporaine. Ils relevaient le manque de liaison entre l’infanterie, l’artillerie et les blindés de l’Union soviétique, la médiocrité du renseignement militaire. Ils notaient, surtout, l’absence de discipline qui conduisait à des tirs à coups perdus, à un gaspillage d’obus et à des accès de panique sur le champ de

bataille[408]. La conclusion qu'ils en tiraient était qu'il fallait insister davantage sur l'exercice, et moins sur l'héroïsme de cinéma.

On renonça à des habitudes qui remontaient à la guerre civile. Il n'y aurait plus de prises de barricades suicidaires, plus de concours pour déterminer quelle unité pouvait défiler le plus vite ou former la ligne la plus droite, au détriment de tâches plus essentielles[409]. Une nouvelle culture se mit lentement en place. Ses valeurs essentielles étaient le professionnalisme et le mérite. Alors qu'autrefois, un homme se définissait par sa classe ou son origine sociales, l'armée mit peu à peu les compétences en avant. L'État-Major général se répandit en ordres destinés à améliorer la formation, et notamment la préparation tactique des fantassins[410]. Cet automne-là, les soldats massés près de Stalingrad entendirent parler d'une nouvelle pièce d'Alexandre Korneïtchouk, dont le texte fut également publié en feuilleton dans la *Pravda* à la fin du mois d'août. *Front !*, monté par le prestigieux Théâtre d'Art de Moscou, devait « répondre aux questions que se posent tous les patriotes soviétiques sur les succès et les échecs de l'Armée rouge ». Comme le disait dans son compte rendu le correspondant du journal local des soldats, *Armée rouge*, la pièce montrait que « rien sur le territoire soviétique ne soutiendra un chef ignorant ou incompétent – ni son courage personnel, ni ses honneurs passés ». Le temps du « conservatisme » était révolu. La guerre, ajoutait-il, « les mettrait tous à l'épreuve[411] ».

La réalité économique allait souligner ce changement de climat. Cet été-là, la capacité de production d'armes, d'obus et de chars de l'industrie soviétique se redressa après de longs mois d'effritement. Cette reprise fit l'effet d'un miracle. Les chars et les avions symbolisèrent bientôt le relèvement soviétique, et l'on donna à Tchéliabinsk, le nouveau centre de production de l'Oural, le surnom de Tankograd. La production de masse fut à l'origine d'une accélération générale. La fabrication du char moyen T-34, un modèle capable de rivaliser avec les meilleurs du monde, fut adaptée afin que les tourelles puissent être embouties au lieu d'être coulées. Les soldats les appelaient toujours les « boîtes d'allumettes », pour une part parce qu'ils s'attendaient à ce qu'ils s'enflamment aussi rapidement que leurs prédécesseurs, qu'on avait surnommés *zajigalki*, « briquets », mais aussi parce que les T-34 sortirent des chaînes de montage en nombre prodigieux après 1942[412]. Au même moment, l'aide militaire, principalement sous forme du prêt-bail américain, commença à faire la preuve de son efficacité dans les livraisons d'armes, d'avions et de nourriture[413]. On entendait autour des campements du front le bruit de ferraille des camions

Studebaker, dont deux cent mille avaient été expédiés à l'Union soviétique en 1945, et les soldats apprirent à apprécier le goût du Spam, du jambon en boîte américain[414]. C'était un petit progrès – et l'aide alliée n'incluait malheureusement pas la promesse d'ouvrir un second front –, mais pour des hommes qui avaient vu le désespoir nu et la mort en face, la moindre amélioration marquait un tournant majeur.

Le changement était subtil, car les pénuries touchant l'équipement de base n'avaient pas disparu, mais cet automne-là, le commandement se prit également d'intérêt pour la hiérarchie et même pour l'apparence des hommes. La défaite était inscrite dans les uniformes dépenaillés et l'allure avachie de trop de soldats de l'Armée rouge. Le 30 août, on lança une campagne pour obtenir que les bottes des soldats soient réparées et cirées, les uniformes des officiers inspectés, la crasse éradiquée, les hommes du rang éduqués à un minimum de respect de soi[415]. Les soldats furent chargés de ressemeler eux-mêmes leurs bottes et de les recoudre. Des légions de femmes récuraient et faisaient la lessive dans des buanderies de fortune à proximité du front. « On utilisait du savon "K" pour se débarrasser des poux », a raconté une blanchisseuse. Il était malodorant et « noir comme de la terre. Beaucoup de filles souffraient de hernies à force de ramasser des chargements trop lourds ou avaient les mains couvertes d'eczéma à cause du savon "K". Leurs ongles se cassaient et elles croyaient qu'ils ne repousseraient plus[416] ». Ces femmes souffraient sans doute, mais le moral des soldats d'élite remontait. « Nina, ne t'en fais pas pour nos uniformes, écrivait un officier à sa femme juste avant Stalingrad. Ces derniers temps, nous sommes mieux habillés que n'importe quel commandant d'un pays capitaliste[417]. »

Cet intérêt pour l'apparence s'accompagna de nouveaux moyens pour distinguer le rang des hommes. Le 11 novembre, ordre fut donné d'établir des règles claires concernant les décorations militaires. Celles-ci remporteraient un immense succès. Dans une armée où les permissions furent quasiment inexistantes, les médailles, dont certaines portaient des noms romantiques évoquant le passé militaire de la Russie, devinrent une récompense essentielle. Onze millions de décorations furent décernées à des membres de l'armée soviétique entre 1941 et 1945. À titre de comparaison, les États-Unis n'en accordèrent que un million quatre cent mille quatre cent neuf[418]. L'armée américaine mettait jusqu'à six mois pour traiter les dossiers de récompenses personnelles ; dans l'armée de Staline, le délai n'était souvent que de trois jours[419]. On fit savoir à tous que le professionnalisme militaire ne resterait pas

sans gratification. Tandis qu'à titre individuel, les soldats arboraient étoiles et rubans, le nombre d'unités, et même d'armées, qui obtinrent le titre et les privilèges matériels de « gardes » augmenta à partir de 1942. Isolément ou en groupes, en tant que « gardes » ou porteurs d'un ruban or ou écarlate, les soldats qui faisaient leurs preuves pouvaient s'attendre à des récompenses plus substantielles que la simple reconnaissance. Chaque honneur s'accompagnait de droits spécifiques, parmi lesquels des indemnités majorées pour les familles et des avantages comme des voyages gratuits ou un supplément de viande. Les officiers bénéficiaient de distinctions supérieures. À la mi-novembre, ils apprirent que les épaulettes étaient rétablies[420]. Le rang et l'autorité n'avaient pas joui de pareille ostentation depuis la chute des Romanov.

« Si ça continue, ils vont faire revenir le tsar », se plaignaient les plus âgés. Il faut dire que les épaulettes avaient longtemps symbolisé la cruauté arbitraire de l'armée impériale russe. Dans presque tous les films sur la révolution de Lénine, des soldats furieux se bousculaient sur l'écran pour arracher les galons dorés de la veste de quelque grand manitou militaire. Quelques vieux sergents, se rappelant leur propre colère de l'époque, refusèrent de porter ces nouvelles épaulettes, risquant le tribunal et une accusation d'insubordination[421]. Mais bien que les mécontents aient soupçonné que l'on venait de trahir leur révolution, certains des plus jeunes pensèrent voir poindre l'aube d'un nouvel espoir. Selon un officier qui fut fait prisonnier plus tard par les Allemands, certains soldats considéraient la réintroduction des épaulettes – en même temps que la réouverture de nombreuses églises – comme un signe annonciateur de la décision prochaine du gouvernement de supprimer les fermes collectives abhorrées[422]. Les nouveaux insignes commencèrent à apparaître sur les uniformes des officiers en janvier 1943, et devinrent monnaie courante dans l'ensemble de l'armée au cours du printemps[423]. À cette date, les envahisseurs allemands avaient été encerclés et vaincus dans la ville de Stalingrad, et l'Armée rouge avait ainsi racheté sa longue série d'indignités. Pour la première fois, les soldats pouvaient sincèrement penser que l'ordre d'avant guerre – les chefs, les camps de détention et tout le reste – touchait à son terme. Ils pouvaient croire qu'ils se battaient pour créer le monde meilleur qu'on leur avait promis et auquel ils aspiraient depuis si longtemps.

En d'autres termes, un état d'esprit différent était manifeste à la veille des combats de Stalingrad. Ce n'était encore qu'un glissement d'inflexion, un subtil changement d'accent dans les lettres et les propos de certains hommes. Il fallut

des mois, et non des jours, pour que les nouvelles mesures exercent leurs effets sur une culture qui remontait aux années d'avant guerre, tandis que quatorze mois d'épreuves prélevaient toujours un lourd tribut. Le moral restait médiocre. Une défaite à Stalingrad aurait certainement éteint définitivement toute lueur d'espoir, la noyant dans la terreur et la désolation, mais dès août et septembre, on vit frémir un nouveau sentiment de responsabilité individuelle, de dernière chance. L'espérance planait en tout lieu. Comme le nota Alexander Werth dans son journal à la mi-juillet : « Tout va affreusement mal, et pourtant j'ai l'impression que de Stalingrad surgira un grand événement[424]. »

Alors que les généraux de Staline se préparaient pour la bataille qui infléchirait le moral de tous, une autre transformation se produisait au sein de l'armée : un changement de génération. Les réserves et les remplacements avaient afflué vers l'ouest en prévision des batailles autour de Moscou en octobre 1941, mais le carnage des quatorze premiers mois de guerre avait été indescriptible. À la fin de l'été 1942, un homme qui avait fait six mois de campagne était considéré comme un combattant chevronné, un vieux briscard. Un grand nombre de soldats remontaient au front après avoir été blessés. En moyenne, à peine moins des trois quarts des hommes blessés furent remis sur pied et renvoyés au combat dans le courant de la guerre[425]. C'était encore la période de « la défense à tout prix » jusqu'à la mort. La vieille armée, celle qui avait assisté à la reddition, à la mutinerie et à la défaite, était littéralement à l'agonie.

Les fantômes de l'infanterie d'avant guerre auraient peut-être frémi s'ils avaient vu la suite. L'innovation la plus remarquable, qui s'imposa pour de bon durant l'été 1942, fut le recrutement de jeunes femmes[426]. Dans les premières semaines de la guerre, on les avait dissuadées de chercher à se faire mobiliser dans le service actif, mais la pénurie générale d'hommes, tant sur le front que dans les usines, changea la donne. Cet été-là, l'armée se déclara prête à enrôler « des jeunes filles en bonne santé[427] ». Dans une certaine mesure, l'objectif était de faire honte aux hommes pour les inciter à redoubler d'efforts. Il s'agissait en même temps d'accroître l'efficacité des femmes de la population civile, de leur faire honte, à elles aussi, pour qu'elles acceptent le travail obligatoire dans les usines d'armement ou les longues heures de travaux des champs. En tout état de cause, près de huit cent mille femmes servirent au front pendant la guerre. Leur présence éveillait des sourires narquois et une certaine condescendance officielle. Contrairement aux hommes, elles avaient du mal à entrer dans le

moule héroïque, à se considérer comme des guerrières. Il y avait eu des femmes sur le front dans d'autres guerres de la Russie, mais elles n'avaient jamais été aussi nombreuses[428].

Les vieux soldats ne savaient pas s'il fallait les traiter en camarades ou en femmes. Les jeunes recrues féminines étaient atrocement gênées quand elles découvraient les latrines militaires (ou l'absence de latrines). Leurs uniformes, de coupe masculine, ne leur allaient jamais. Elles ne savaient pas si elles devaient se réjouir de leurs nouveaux muscles et de la crasse qui rapprochaient leurs corps de ceux des soldats. Elles faisaient boucler leurs cheveux courts, se frottaient avec de la mousse, se partageaient de minuscules morceaux de savon. Tout aussi embarrassées, les autorités introduisirent, à titre expérimental, des salons de thé mobiles sur le front ; quarante-trois de ces établissements, équipés de coiffeurs, de petits comptoirs de produits de beauté et de stocks de dominos et de jeux de dames, avaient été ouverts en août 1942[429]. Le même mois, un décret autorisa la distribution de rations de chocolat, au lieu du tabac habituel, aux femmes soldats qui ne fumaient pas[430]. Une ancienne combattante se rappelait avoir emporté une valise pleine de chocolat en montant au front. Une autre fut sanctionnée pour avoir cueilli des violettes après un exercice de tir et les avoir attachées à sa baïonnette[431].

La féminité n'était pas un obstacle pour certains types d'activité militaire. Parmi les spécialités auxquelles les femmes finirent par être affectées – et dans lesquelles elles pouvaient exceller sur le terrain – figurait l'entraînement de snipers[432]. Leurs récits nous livrent un aperçu du niveau de compétence que les nouvelles recrues, hommes et femmes, pouvaient s'attendre à acquérir. « Nous avons appris à monter et démonter un fusil de sniper les yeux fermés, racontait une ancienne combattante, à déterminer la vitesse du vent, à évaluer le mouvement de la cible et sa distance, à nous retrancher et à ramper […]. Je me souviens que le plus difficile était de bondir sur ses pieds quand sonnait l'alarme et d'être prête en cinq minutes. Nous prenions des bottes trop grandes d'une ou deux pointures pour ne pas perdre de temps à les enfiler[433]. » Des femmes comme elle, ou comme les aviatrices de la 588e escadrille de bombardement nocturne entièrement féminine de Marina Raskova – qui mena ses premières missions dans le courant de l'été 1942 –, commencèrent à faire la une des journaux, créant un véritable archétype d'abnégation, d'orgueil professionnel et de patriotisme[434]. Néanmoins, celles qui n'étaient pas célèbres cherchaient à s'adapter comme elles le pouvaient à un rôle mal défini, physiquement éreintant,

ne survivant – affirmaient-elles – que grâce à leur jeunesse et à la présence de leurs camarades.

Au cours de cette saison, l'Armée rouge se réapprovisionna aussi en sang frais masculin. Malgré les pertes de la première année de guerre, on comptait plus de six millions de soldats sur le terrain à la fin de 1942. Parmi les autres groupes de population dans lesquels puisa désormais l'armée figuraient les anciens koulaks et leurs familles ; en effet, la loi qui leur interdisait de servir sur le front fut abrogée en avril 1942. Mais la majorité des soldats fraîchement enrôlés appartenaient à une nouvelle génération. Ces toutes nouvelles recrues n'étaient que des adolescents, des enfants en fait, quand la guerre avait commencé. Ils avaient anticipé l'appel de plusieurs mois, d'un an parfois, mais leurs attentes et leur mentalité étaient différentes de celles de l'ancienne garde. Pour eux, servir dans l'armée n'était pas une corvée à laquelle les circonstances les condamnaient, c'était un devoir sacré, une sentence fatale, un destin. Leur culture, l'idiome de leur jeunesse, avait été façonnée par la guerre elle-même. C'était un processus brutal, bouleversant. Tous, évidemment, n'étaient pas impatients de partir. Certains se dérobèrent, et de nouvelles lois furent nécessaires pour obliger ces jeunes à prêter serment[435]. Ils n'étaient pas nombreux – si tant est qu'il y en eût – à avoir quitté des vies sûres et stables pour rejoindre le front, mais ils n'avaient pas le temps de ruminer les griefs qui avaient rongé leurs prédécesseurs dans les années d'avant guerre. « Trois mois seulement, m'a dit un ancien combattant à propos du camp d'entraînement. Ils nous ont tout appris très vite. De quoi pouvions-nous nous plaindre ? Ils nous forment, ils nous envoient, ils nous tuent[436]. »

L'entraînement de ces recrues était brutal, rapide et très concentré. « La vie militaire est cruelle, surtout en ce moment, écrivait à son père Anatoli Viktorov, 19 ans. En peu de temps, il faut acquérir courage, audace, débrouillardise, et, en plus, apprendre à abattre l'ennemi avec précision avec un fusil. Aucune de ces compétences ne vous vient toute seule[437]. » « Nous travaillons neuf heures par jour – et si on y ajoute notre travail individuel de préparation, on arrive à douze », disait un autre jeune homme à son père[438]. À plusieurs milliers de kilomètres de là, à l'ouest, des fantassins allemands récemment recrutés suivaient une formation tout aussi accélérée[439]. Le front est réclama davantage de vies que tous les autres théâtres de la guerre européenne réunis, et même l'armée de Hitler fut contrainte de réviser ses règles et de produire des soldats à un rythme plus soutenu. Néanmoins, pour les nouvelles recrues de l'Armée

rouge, savoir que les « Fritz » subissaient les mêmes pressions n’était pas un réconfort. Pour la plupart des jeunes Soviétiques, la lutte indispensable pour franchir le cap de ces premières semaines en vie et en forme mobilisait toute leur énergie.

David Samoïlov se trouva dans un camp d’officiers d’infanterie. L’homme chargé de sa formation était une « crapule bestiale et invétérée » du nom de Serdiouk. Ce vieux briscard profitait de la formation pour tourmenter les nouvelles recrues, les obligeant à enfiler leur masque à gaz pour courir à travers la steppe dès la première lueur de l’aube. Lors de ces sorties, Samoïlov devait porter une mitrailleuse et il s’en rappelait le poids au gramme près : « Pied : 32 kg, corps : 10 kg, blindage : 14 kg. » Il se rappelait aussi la torture absurde de la pratique du réveil : il recevait l’ordre de s’allonger, se lever, s’habiller, se déshabiller, et devait répéter ce processus d’innombrables fois. L’objectif était de réduire le temps nécessaire à chaque appelé, jusqu’à ce que toute l’opération ne dure que quelques secondes, mais comme le reste de l’entraînement, il s’agissait aussi d’en faire voir de toutes les couleurs aux dilettantes, de transformer un homme en soldat. « Serdiouk, racontait Samoïlov a été la première personnification de la haine de ma vie[440]. » Aucun d’eux ne décrivait son camp d’entraînement avec tendresse. « Nous nous mettons en rangs pour les classes, nous nous mettons en rangs pour les repas, écrivait un autre futur officier à sa femme en avril 1942. On n’a pas un moment à soi[441]. »

Le soldat Alexandre Karp fut affecté à l’artillerie et partit en formation dès sa sortie de l’école à l’été 1942. « Le réveil est à cinq heures, écrivait-il à sa grand-mère. Nous faisons notre toilette et tout ça. Enfin, c’est le petit déjeuner, qui consiste généralement en une sorte de *kacha* avec un morceau de saucisse, du beurre, du thé sucré et du pain, mais il n’y en a jamais assez. Juste après le petit déjeuner, leçons, sans retourner aux baraques. Nous travaillons huit heures, jusqu’au déjeuner. » Au bout de quelques semaines, il était passé de l’entraînement de base à l’étude plus complexe du montage et du démontage de son arme, aux exercices de tir, à l’étude de la géométrie et des mathématiques. On réservait toujours du temps pour l’éducation politique, qui, à cette date, comprenait des rapports sur le déroulement de la guerre. Les classes se succédaient sans interruption. Au début de l’après-midi, les hommes avaient l’estomac dans les talons. « Le déjeuner se limite généralement à de la soupe de gruau ou ce genre de chose, avec de la graisse, c’est vrai, poursuivait Karp, et ensuite, de nouveau du *kacha* avec la même saucisse, ou bien des boulettes de

pâte avec de la sauce. » Les hommes passaient l'après-midi à préparer les cours du lendemain, après quoi on leur servait le dîner. « Du pain et du beurre (25 g) avec du thé sucré (un demi-litre). » « Toutes nos leçons, écrivait Karp, se tiennent en plein air. Nous devons rester assis huit heures sous un soleil de plomb, ce qui fait que parfois, rien ne nous entre dans le crâne […]. Nous commençons à nous y faire un peu maintenant, mais nous sommes tous affreusement fatigués[442]. »

Karp venait de quitter la maison de ses parents. Il ne s'intéressait ni à la vodka ni au tabac. Au contraire, comme beaucoup de camarades de son âge, le jeune homme avait terriblement envie de lait, de sucreries et de pain. Il avait tout le temps faim. Il échangeait certaines de ses rations contre du sucre et séchait les exercices sur le terrain pour aller acheter du lait et du poisson séché aux paysans du coin[443]. Cet automne-là, il supplia sa grand-mère de lui envoyer plus d'argent. Les hommes qui avaient les moyens pouvaient apaiser leur faim en achetant les baies et les noix que les enfants du voisinage venaient vendre à la caserne. Il fallait se méfier des vols : les nouvelles recrues apprenaient rapidement à cacher leur argent et même leurs provisions. Ils devaient aussi éviter les brutes prêtes à les rosser pour leur dérober leurs possessions[444]. Il était tentant d'aller puiser en douce dans les réserves des fermes locales et, dans l'unité de Karp, des hommes sortaient la nuit pour aller arracher des pommes de terre dans les champs éloignés. Ils allumaient des petits feux et les faisaient cuire sur place, utilisant leurs casques comme casseroles. Les jeunes les plus dégourdis volaient des poulets ou tiraient des lièvres. Le régime alimentaire de Karp était si médiocre qu'au bout de quelques semaines, il fut couvert de furoncles[445].

Comme en temps de paix, une partie du travail agricole qu'effectuaient les hommes était officielle. « Ils nous ont envoyés à la ferme collective, racontait Karp en octobre. En fait, on nous a fait arracher des pommes de terre. Le travail est très dur. Cette fois, les choses ont encore été aggravées à cause du froid, il a même plu et grêlé par moments. La terre était froide et mouillée, et très dure à creuser pour sortir les patates […]. Nous étions tous noirs et crasseux, crevés. Nous avons travaillé sans interruption. Ils nous ont donné une demi-heure pour déjeuner. Nous avons mangé les mains sales, telles qu'elles étaient quand nous avons eu fini de creuser. La boue dégoulinait de nos mains et de nos visages dans nos tasses […], mais de toute façon, il n'y avait pas grand-chose à manger. » Quand Karp obtint un congé pour se remettre d'une nouvelle éruption

de furoncles, il nota qu'il serait dispensé « du travail de construction, de mes leçons et du pansage des chevaux ».

Ce n'était pas pour ce genre d'activités qu'ils s'étaient engagés, mais creuser les entraînait au moins à certaines des tâches concrètes qui les attendaient. En novembre, Karp vécut « le jour le plus dur de [s]a formation ». On le déposa avec ses camarades dans la steppe glacée et ils durent creuser une tranchée-abri pour y passer la nuit. Ces abris, les *zemlianki*, étaient un élément capital du plan de survie de l'Armée rouge. Ils pouvaient être très élaborés et comporter des pièces fermées par des rideaux, un poêle de fer et même une fenêtre. Mais ils étaient tous creusés dans la terre, dissimulés par des mottes de gazon ou des branches, étouffants, exigus et irrespirables à cause des *makhorka* que fumaient presque tous les soldats. La description qu'un fantassin adressa à sa femme ce printemps-là est tout à fait caractéristique : « Nous vivons comme des taupes, dans la terre. Les murs sont faits de planches, et le toit également, bien qu'il n'y ait ni plancher ni plafond. Nous dormons aussi sur des planches, des lits superposés […]. C'est juste un peu inconfortable quand il y a beaucoup de bruit, parce qu'il y a jusqu'à quatre cents personnes entassées là-dedans[446]. »

Creuser, donc, n'était pas une tâche sans intérêt, et l'équipe de Karp devait encore attraper le tour de main. « Nous avons été sauvés par les habits chauds qu'on nous a donnés, reconnaissait-il. Des vêtements ouatinés et des *valenki*. Mais nous étions quand même gelés jusqu'aux os. » Les tours de garde étaient particulièrement pénibles. Quand ils rentraient à l'intérieur de l'abri, ils se rendaient compte « qu'un feu de camp est vraiment une chose formidable. Cette nuit-là, nous avons tous gelé à tour de rôle[447] ». Les jeunes recrues maugréaient, tout comme, malheureusement, les inspecteurs venus vérifier leur travail. Durant ces mois d'automne, un rapport rédigé selon les nouvelles normes établissait que la formation des appelés de l'infanterie et de l'artillerie laissait à désirer à tous égards ou presque. Il relevait également que leur discipline était insuffisante, qu'ils avaient tendance à prendre la tangente sans autorisation et à s'endormir à leur poste ; par ailleurs, ils se montraient grossiers à l'égard de leurs officiers supérieurs[448]. « Nous avons passé dix ans à l'école, écrivait Karp, boudeur. Et maintenant, il faut tout recommencer, et travailler sans arrêt. J'en ai marre. D'un autre côté, il ne faut pas croire que ce qui nous attend sera mieux[449]. »

En réalité, c'était bien ce qu'espéraient la plupart d'entre eux. Les recrues grimpaient de bon gré dans les trains qui les conduisaient vers la Volga ou vers le nord, parce qu'ils ne voyaient pas d'autre avenir que la guerre. Fini

l'humiliation du camp d'entraînement et de l'attente, les choses sérieuses allaient enfin commencer. Ils pourraient aussi se venger, et pas seulement de l'envahisseur. La perspective du combat et de la mort desserrait l'emprise du devoir, du Parti et de tout l'État communiste. Samoïlov se rappelait son propre trajet vers le front. Ils étaient accompagnés, ses camarades et lui, de leur supérieur détesté, Serdiouk. Alors que des kilomètres de voies ferrées les éloignaient de leur ancien camp, leur bourreau se réfugia dans ses pensées. « La tragédie du tyran, nota Samoïlov, est que son pouvoir n'est jamais illimité. » Dans ce train, l'équilibre allait basculer. C'est une histoire qui se reproduirait ailleurs, chaque fois que des hommes humiliés prendraient la mesure de leur propre valeur. Leur espoir – ou leur crainte, selon le rang qu'ils occupaient – était que le champ de bataille nivelle les différences d'autrefois. Un soir, un groupe d'Ouzbeks se rassembla autour de Serdiouk. Leurs dents brillaient dans la pénombre, leurs corps, musclés par des années de vie dans la steppe, se pressaient contre leur victime, l'acculant comme les murs d'une cellule. « On va sur le front, pas vrai ? », demanda l'un d'eux. Serdiouk leva la tête pour découvrir un sourire figé, assuré, le « regard aux yeux bridés de Tamerlan ». À peine arrivé à la base de réserve de l'unité, il demanda à être muté dans un autre groupe[450].

« Nous nous faisons tous, sans exception, du souci à propos de Stalingrad, écrivait à sa femme un officier subalterne du nom d'Agueïev en ce mois d'octobre 1942. Si l'ennemi réussit à la prendre, nous souffrirons tous, y compris les membres de notre unité[451]. » La ville qui portait le nom de Staline prit une importance mythique à cette période. « Je vous écris depuis ce lieu historique en une heure historique », annonçait Viktor Barsov à ses parents en août[452]. Sa mère devina immédiatement où il se trouvait. La presse moscovite regorgeait de récits en provenance de la ville assiégée ; tout le pays attendait des nouvelles. Comme le formule Barsov dans une autre lettre, toujours en octobre, « je défends la v[ille]. histor[ique]. anc[iennement]. Ts[aritsine]. aujourd'hui St[alingrad]. » Ses bottes prenaient l'eau et il avait les doigts gourds dans ses gants trop minces. Il n'était pas plus un surhomme que le jeune Karp et était tout aussi tourmenté par la faim, le froid et le manque de sommeil. Au lieu de la steppe, la ville qui l'entourait sur des kilomètres à la ronde n'était qu'un désert de gravats, d'acier tordu et de boue. Mais sa lettre suggère un certain orgueil à l'idée de se trouver là. Et nul n'ignorait que les combats qui s'y déroulaient pouvaient décider du sort de la guerre.

Stalingrad est située sur la rive ouest de la Volga, le plus puissant fleuve d'Europe. La ville, qui devait initialement son nom à la Tsaritsa, un affluent de la Volga qui la traverse, avait été rebaptisée du nom de Staline en l'honneur d'une campagne de la guerre civile dans laquelle le futur dirigeant avait joué un rôle remarquable. En partie pour cette raison, Stalingrad avait connu un grand développement et était devenue une ville modèle pour la région, avec des espaces ouverts, des parcs et des immeubles résidentiels blancs, immaculés, qui reflétaient le fleuve et les rayons du soleil. Mais la ville aurait été importante même si elle n'avait pas porté un nom célèbre. C'était un grand centre d'industrie de construction mécanique et de fabrication, elle abritait une université et plusieurs établissements d'enseignement technique, ainsi qu'un vaste réseau d'installations de ravitaillement et de stockage pour les armées qui se battaient à proximité, sur le Don. En 1942, Hitler la considérait comme une tête de pont essentielle sur la Volga et comme un point de ravitaillement vital pour les armées qui se dirigeaient vers le sud, vers les champs pétrolifères de la Caspienne. Il savourait aussi la perspective de s'emparer de la ville qui portait le nom de Staline.

La bataille commença sous la chaleur de l'été russe lorsque des unités de l'Armée rouge stationnées sur le Don luttèrent pour endiguer une avance ennemie en provenance du sud et de l'ouest. Le 4 août, la VIe armée allemande atteignit la rive méridionale du Don, qui s'infléchit vers l'est à cet endroit, dessinant une vaste courbe vers la Volga. Au milieu du mois, l'ennemi occupait presque toute la bande de territoire située à l'intérieur de cette boucle du Don, à l'ouest et au nord-ouest de Stalingrad. La défense soviétique était plus déterminée qu'elle ne l'avait été récemment, mais la situation ne contribuait guère à remonter le moral des troupes. En plus d'une occasion, des armées entières cédèrent à la panique, se précipitant tête la première vers les ravines arides situées sur l'autre rive du Don. « Je participe à une très grande opération, écrivit Volkov à sa femme en août 1942. Depuis quelques jours et en ce moment même, je suis en première ligne. Je n'ai pas le temps de te décrire ce qui se passe, mais je peux te dire qu'autour de moi, c'est un véritable enfer. On entend des hurlements et des grondements aux alentours, le ciel se fend sous ce vacarme, mais mes tympans s'y sont déjà habitués. Un obus a explosé à trois mètres de moi et j'ai été éclaboussé de boue, mais je suis entier. Quant à ce qui adviendra, je ne peux rien te garantir[453]. »

Les combats dans la région du Don permirent de retarder l'avance des

Allemands, ce qui fut important pour la suite de la campagne, quand la glace et l'obscurité finirent par s'installer. Sur le moment, ce répit parut idéal pour préparer la défense de la grande ville. Comme à Moscou un an plus tôt, on rassembla les citoyens en milice et on distribua des pelles, des charrettes et des morceaux de bois. On installa des pièges antichars, on creusa des tranchées, on répéta des exercices de défense. Aucune de ces dispositions ne pourrait éviter le cataclysme, et la population locale en avait semble-t-il conscience. Alors qu'épuisés, certains habitants de Stalingrad creusaient, leurs voisins, tout aussi effrayés, filaient vers l'est en direction de la Volga, traînant des charrettes, portant des ballots, poussant du bétail[454]. Ils se hâtaient, craignant d'être pris au piège. La plupart des ponts qui franchissaient le fleuve avaient été minés, alors que les routes étaient déjà exposées à des tirs d'aviation sporadiques. Des milliers de réfugiés ne rejoindraient jamais les collines ocre d'Asie.

L'attaque se produisit le dimanche 23 août. Ce jour-là, six cents avions allemands tournèrent au-dessus de Stalingrad. Ils volaient à basse altitude, se relayant pour soumettre la ville à un bombardement intensif. À la nuit tombée, il ne restait plus grand-chose au-dessus du sol, hormis des décombres, des flammes et de la fumée. « Les rues de la ville sont mortes », écrivait Tchouïkov en faisant le tour de son nouveau champ de bataille quelques jours après la catastrophe. « Il n'y a plus un rameau vert aux arbres : tout a péri dans les flammes. Il ne reste des maisons de bois qu'un tas de cendres et des cheminées de poêle qui en émergent. Les nombreuses maisons de pierre ont brûlé, leurs fenêtres et leurs portes ont disparu et leurs toits se sont effondrés. De temps en temps, un bâtiment s'écroule. Les gens fouillent au milieu des ruines, sortant des ballots, des samovars et des ustensiles de cuisine et ils transportent tout jusqu'au débarcadère[455]. » Des dizaines de milliers de civils ne réussirent pas à s'échapper. On estime qu'au cours de ces premières vingt-quatre heures, quarante mille personnes trouvèrent la mort[456].

La phase la plus amère et la plus effroyable de la défense de Stalingrad commença également en ce mois d'août. Pendant quelques semaines, les 62e et 64e armées soviétiques évacuèrent les faubourgs occidentaux pour se replier sur quelques bastions du centre et du nord. À la mi-septembre, la 62e armée était seule à tenir. Elle avait reçu l'ordre de détruire l'ennemi – la VIe armée du général Paulus – à l'intérieur même de la ville. On exhorta les soldats qui occupaient encore l'étroite bande de terre jonchée de ruines le long de la rive occidentale de la Volga à se battre comme s'il n'y avait rien de l'autre côté de

l'eau, sur la berge est. On comprendrait bientôt ce que cela voulait dire. Les hommes de Tchouïkov, renforcés par tous ceux qu'on pouvait faire traverser sains et saufs, s'accrochèrent à leur tête de pont, se battant maison par maison. À l'intérieur des ruines, dans le noir parfois, les hommes luttaient à la baïonnette ou à mains nues pour tenir chaque cage d'escalier, chaque pièce criblée de balles.

À partir d'octobre, les soldats de Tchouïkov furent soutenus par une artillerie bien organisée, établie, raisonnablement cette fois, sur la rive est de la Volga. Mais l'ennemi conservait une supériorité aérienne absolue. Toutes les troupes de la ville, allemandes et soviétiques – ainsi que les quelques civils qui n'avaient pas réussi à fuir après les premiers jours fatidiques –, étaient soumises à un bombardement incessant. Comme l'étaient les bateaux qui franchissaient le fleuve depuis le côté soviétique pour transporter du ravitaillement et des hommes. La nourriture manquait, les munitions aussi, l'eau de refroidissement des mitrailleuses était bouillante. Comme le raconta Tchouïkov, « les lourdes pertes, les retraites incessantes, le manque de nourriture et de munitions, la quasi-impossibilité de recevoir des renforts, tout cela contribuait à miner le moral. Beaucoup d'hommes n'avaient qu'une envie : passer la Volga, fuir l'enfer de Stalingrad[457] ». Le désespoir de ces hommes était presque sans fond. « Tout cela est si dur que je ne vois pas d'issue, écrivait un soldat à sa famille en octobre. Nous pouvons considérer que Stalingrad a capitulé, ou tout comme[458]. »

Pour des dizaines de milliers d'individus, le piège s'était définitivement refermé. Bien sûr, quelques pontes et certains membres de la police embarquèrent pour aller se réfugier en terrain plus sûr, laissant les hommes affronter seuls le désastre et les flammes[459]. Tchouïkov aurait, paraît-il, demandé plusieurs fois à pouvoir transférer son quartier général sur l'autre rive où il serait en sécurité[460], mais le général n'avait pas le choix. Il avait l'ordre de conduire ses hommes en leur donnant l'exemple. Il avait les mains relativement libres en matière de tactique et on lui promettait de remplacer ses hommes quotidiennement, mais il n'était pas question de reculer. Les troupes qui débarquèrent à Stalingrad n'avaient d'autre solution que de se battre. Une balle dans le dos était une menace que Tchouïkov n'hésita jamais à mettre à exécution. La discipline que fit respecter le général fut brutale, même pour les critères de l'Armée rouge de Joukov. Mais le fleuve, fumant de la chaleur des obus allemands, était une barrière plus meurtrière que n'importe quel cordon de la police secrète. Un peu plus d'un demi-million de soldats étaient massés pour

la défense de Stalingrad en juillet 1942. Ils seraient largement plus de trois cent mille à périr[461].

Le tribut matériel défie l'imagination. Les conditions de vie au jour le jour suffisaient à user les hommes ; ce n'était pas seulement les bombardements, le bruit constant, la poussière, le feu, le froid et l'obscurité. Les défenseurs de la ville dépendaient entièrement des embarcations fluviales pour leur ravitaillement. Lorsque celles-ci commencèrent à faire défaut, les soldats se transformèrent en charognards, prenant les bottes des cadavres, leurs fusils et jusqu'au papier à écrire qu'ils trouvaient sur eux. La puanteur de la chair en putréfaction se mêlait à celle du métal brûlant et de la sueur. On manquait d'eau propre dans les abris où les soldats se terraient la nuit et il était donc hors de question de se laver. Les poux, un fléau constant sur le front, infestaient les vêtements, les gants, la literie et les tignasses hirsutes. Contrairement aux rats et aux oiseaux qui pullulaient aussi parmi les ruines, cette vermine ne se mangeait même pas. Les hommes avaient une manière bien à eux de décrire leurs rations de siège. « Tu survis, murmuraient-ils, mais tu ne peux plus baiser[462]. » Ces paroles amères semblaient ignorer qu'ils n'avaient pas fini de se battre. Seuls les estropiés, s'ils pouvaient prouver qu'ils avaient été blessés au combat, avaient une chance de trouver place sur les bateaux qui rejoignaient la rive est toutes les nuits. Les hôpitaux se remplissaient. Leur personnel travaillait jusqu'à l'épuisement.

Selon les hommes, nul ne pouvait supporter cette épreuve plus de dix jours. Les plus résistants reconnaissaient, eux aussi, qu'au bout de huit ou neuf jours, ils étaient certains de se faire blesser, sinon tuer[463]. La plupart s'étaient habitués aux bruits et aux odeurs de la guerre, et les plus expérimentés avaient l'impression de pouvoir évaluer, et même prévoir, leur univers. C'était leur manière de contrôler, autant que faire se pouvait, le chaos du front. « Nous savions aussi quand une mine allait tomber au bruit qu'elle faisait[464]. » Mais cette lutte de chaque instant pour conserver sa vigilance finissait par avoir raison de la concentration de chacun. Les archives ne parlent pas beaucoup de stress – les critères de santé et de validité des soldats n'étaient pas poussés jusqu'à ce niveau de finesse dans l'armée soviétique –, mais, comme l'affirme un survivant, les hommes devenaient « un peu moins qu'humains » alors qu'ils tendaient l'oreille pour entendre les ombres dans le noir[465]. « Je peux au moins dire que j'ai assisté à beaucoup d'actes héroïques, écrivit plus tard un officier à sa femme, mais j'ai aussi vu beaucoup de choses qui devraient faire honte à l'Armée rouge.

Je ne me serais jamais cru capable de cette dureté qui frôle réellement la cruauté. Je me prenais pour quelqu'un de bien, mais il semblerait qu'un humain puisse longtemps dissimuler en lui des caractéristiques qui ne font surface qu'en des temps comme ceux-ci[466]. »

Les hommes apprenaient également que certains sorts étaient pires que la mort. « Bon gré mal gré, écrivait le même officier, nous finissons tous par penser : et si je deviens infirme ? Comment ma femme réagira-t-elle ? Bien sûr, c'est une éventualité on ne peut plus concrète, mais on préfère penser à autre chose : à une vie pleine et saine[467]. » Une vie saine, peut-être, ou alors la catharsis de la mort. Les soldats commençaient à trouver une sorte d'extase dans l'action, voire dans le suicide. Face à la noirceur du quotidien, les choses les plus étranges brillaient d'un éclat inattendu. Certains récits se lisent comme les scènes d'un ballet macabre ; autrement dit, les témoins – tous soldats – en étaient venus à imager l'action en termes cinématographiques, tandis que les morts, qui interprétaient les rôles principaux de ces drames, ne pouvaient corriger le scénario. Tchouïkov, qui n'était pas un sentimental, décrivait exactement ainsi la mort d'un fusilier marin du nom de Pankaïko. Alors que le malheureux s'apprêtait à lancer une bouteille d'essence contre une ligne de chars allemands, une balle enflamma le combustible, transformant l'homme en colonne de feu. Mais le fantassin était encore vivant, et par miracle, grâce à une réserve ultime de rage, ou peut-être par un réflexe désespéré, il réussit à attraper un deuxième projectile. « Tout le monde a vu un homme en flammes sortir d'un bond de la tranchée, écrivit plus tard Tchouïkov, courir jusqu'au char allemand et briser la bouteille contre la grille de la trappe du moteur. Une seconde plus tard, un immense drap de flammes et de fumée a englouti simultanément le char et le héros qui l'avait détruit[468]. »

Ces histoires se transformaient rapidement en légendes. Au milieu de la violence et de la mort, le plaisir coupable de la survie tissait de solides liens de fraternité. La simplicité brutale de la vie réduite à sa plus simple expression inspirait un sentiment de liberté, alors que la bataille elle-même faisait souvent l'effet d'une libération[469]. Le Parti était prompt à s'en attribuer le mérite. Il portait à son propre crédit la vaillance des soldats qualifiés de loyaux komsomols et de fidèles patriotes. Mais ses bureaucrates avaient beau assurer la rhétorique, l'émotion qui embrasait les hommes dépassait les mots. La rage pure s'associait à un sentiment très proche de l'amour. Cette émotion trouve un écho, à distance, dans le témoignage de ceux qui s'accrochèrent rétrospectivement au souvenir de

Stalingrad, considérant la ville comme la scène de ce qu'ils avaient vécu de plus palpitant. Vassili Grossman, le romancier et correspondant de guerre, fut l'un de ceux qui refusèrent de partir. Comme il l'écrivit à son père, « je veux encore rester en un lieu où j'ai assisté aux pires moments[470] ». Une fois la victoire assurée, d'autres affirmèrent partager ce point de vue. « C'était terrifiant, a déclaré un survivant à Alexander Werth, de passer le fleuve pour aller à Stalingrad, mais une fois qu'on y était, on se sentait mieux. Nous savions qu'au-delà de la Volga, il n'y avait rien, et que si nous voulions rester en vie, il fallait détruire les envahisseurs[471]. »

« Je n'arrive pas à comprendre comment des hommes peuvent survivre à pareil enfer, écrivait à sa famille un pilote de la Luftwaffe. Pourtant, les Russes sont solidement installés dans les ruines, dans des trous et des caves, au milieu du chaos des squelettes d'acier de ce qui était autrefois des usines[472]. » « Les Russes ne sont pas des hommes, ce sont des espèces de créatures de fonte », concluait un autre Allemand[473]. C'était l'indignation qui s'exprimait, le bouleversement de soldats forcés d'admettre que la victoire ne serait ni rapide ni facile. Jusqu'en novembre cependant, les hommes de Paulus purent encore croire qu'ils finiraient par vaincre les démons slaves, qu'ils les écraseraient comme ils le faisaient depuis dix-sept mois. Leur arrière-garde les soutiendrait, leurs avions leur livreraient une alimentation vitale, sauveraient les blessés. Mais lorsque le thermomètre baissa et que les nuits s'allongèrent, ce ne fut plus l'envahisseur mais l'Armée rouge qui prit l'initiative.

Les ruines de Stalingrad symbolisaient le stoïcisme de l'Armée rouge. Pourtant, ce ne fut pas dans la ville même que se décida l'issue de cette longue campagne d'hiver. La 62e armée de Tchouïkov mérita indéniablement l'honneur du titre de « gardes », mais l'organisation, et non la seule endurance, apporta le salut aux Soviétiques. En novembre 1942, ils lancèrent une opération massive sous le nom de code Uranus. Elle avait pour but d'encercler la VIe armée de Paulus prise au piège dans la ville, de lui couper toute voie de retraite. Alors que les soldats soviétiques et allemands se battaient au corps à corps au milieu du métal rouillé et des briques effritées, plus d'un million d'hommes se rassemblaient par-delà l'horizon. Des armées se mirent en position sur trois fronts, formant une gigantesque tenaille autour de Stalingrad. Elles n'attendaient qu'un signal pour traverser la steppe[474].

Cela n'aurait sans doute pas consolé les défenseurs de la ville, mais la vie des

divisions qui convergeaient vers eux au nord et à l'est n'était pas rose non plus. Elles souffraient de graves problèmes d'approvisionnement, et notamment d'une pénurie de tenues hivernales. Des hommes mouraient d'engelures et d'hypothermie avant même d'arriver au front[475]. Mais l'opération qui débuta le 19 novembre fut un succès prompt et total. Trois jours plus tard, la VIe armée était encerclée, enfermée dans la ville que son Führer ne l'autorisait pas à abandonner. L'humeur des soldats de l'Armée rouge s'améliora, malgré les mois de souffrance à venir. Le général Paulus tint bon jusqu'à la fin janvier, et la bataille pour s'assurer l'ensemble de la région se poursuivit pendant plusieurs semaines encore ; mais l'action et les perspectives de victoire remontèrent le moral des Soviétiques, malgré le brouillard de novembre. Les survivants de la grande campagne d'encerclement affirmeraient plus tard que le jour où ils reçurent l'ordre de frapper enfin l'ennemi avait été pour eux le plus heureux de toute la guerre[476]. Tandis que le piège de Constantin Rokossovski se refermait autour de la ville, certains combattants blessés allèrent jusqu'à se plaindre, comme l'un d'eux l'écrivit à sa femme, d'être à l'hôpital et de « tout rater[477] ».

Pendant des mois, les hommes de l'Armée rouge avaient jalousé l'envahisseur, les Fritz, leurs corps bien nourris, leurs fusils modernes. On relevait même parmi les soldats les plus éduqués une sorte d'admiration culturelle, car c'était, après tout, le peuple dont la civilisation avait produit Bach, Goethe et Heine (aucun, ai-je constaté, ne se référait à Marx). On avait relevé des signes d'effondrement moral des Allemands sur d'autres secteurs du front est à partir d'octobre. On disait que les soldats stationnés près de Smolensk étaient découragés à l'approche d'un nouvel hiver, et que ceux qui revenaient du Don pour se reposer en Ukraine occupée s'inquiétaient déjà de la possibilité d'un ressaisissement soviétique[478]. À partir de novembre, enfermés dans Stalingrad et dans la steppe gelée qui l'entourait, les soldats de la Wehrmacht eurent un avant-goût du désespoir. « La neige, le vent, le froid, et tout autour de nous – de la neige fondue et de la pluie […]. Depuis ma permission, je ne me suis pas déshabillé une fois. Les poux. Les souris, la nuit, écrivait à sa famille en décembre Kurt Reuber, un Allemand de trente-six ans originaire de Kassel. Il y a juste assez à manger pour que nous ne mourions pas de faim[479]. »

Alors que Paulus se démenait pour éviter la reddition, les deux camps vivaient, le ventre vide, dans un brouillard crépusculaire. « Argile et boue », poursuivait Reuber. Comme les Russes, les Allemands vivaient dans des tranchées-abris. Il ne restait guère de bois pour étayer les murs ou les toits après

les bombardements et les incendies. En fait, la végétation avait presque entièrement disparu au milieu des décombres. À la fin du mois de décembre, Reuber aperçut un cheval russe étique qui s'était éloigné jusqu'à sa tranchée et grignotait un morceau de bois brisé. L'animal tremblant était tellement affamé qu'il se contentait de cette maigre pitance. « Il fera notre dîner d'aujourd'hui », remarqua Reuber[480]. Un mois plus tard, quand les derniers Allemands furent faits prisonniers, leurs abris pitoyables firent l'admiration des soldats russes[481]. Les tranchées-abris soviétiques étaient plus primitives et plus bondées. Leurs commandants, qui se trouvaient loin à l'arrière des lignes, se préoccupaient de l'obscurité, du manque d'air et d'espace[482]. Une ancienne combattante a décrit la situation en des termes plus colorés : « Disons, m'a-t-elle confié, qu'avec tous ces gens qui dormaient là, tous leurs vêtements, et puis un feu en plus – ma foi, ce n'était pas l'endroit où on allait pour prendre un bol d'air. »

Ces dernières semaines furent un calvaire pour les deux camps. Il y régnait une quasi-égalité de misère. Les adversaires étaient enfermés ensemble, se disputant des espaces qui allaient et venaient de l'un à l'autre, au prix, chaque fois, de dizaines, de centaines de vies. Faisant le tour des ruines après la chute de Stalingrad, Alexander Werth fut frappé par les reliques que les combats au corps à corps avaient laissées. « Des tranchées sillonnaient les cours d'usine et même les ateliers, écrivit-il. À présent, au fond des tranchées, on voyait encore des cadavres verts (les Allemands), des cadavres gris (les Russes) et des débris humains gelés ; et il y avait des casques, russes et allemands, gisant au milieu des débris de briques, à demi remplis de neige[483]. » Quand le dégel arriva, ce printemps-là, un autre témoin aperçut un bloc de glace qui dérivait sur la Volga avec deux corps, un Russe et un Allemand, figés là à l'instant de leur mort, s'étreignant dans une attaque simultanée.

Ce genre de description peut donner l'impression que la ville représentait le même cauchemar pour tous, mais à dater de novembre, l'expérience des soldats fut fondamentalement différente selon qu'ils étaient soviétiques ou allemands. Pour les envahisseurs, soudain assiégés, Stalingrad fut un choc épouvantable, une catastrophe après les victoires de 1941. « Nous n'avons pas encore reçu de colis de Noël, écrivait à sa famille un soldat de la VIe armée de Paulus le 10 janvier. Ils nous ont assuré qu'ils les gardaient derrière les lignes, et qu'on nous les donnerait à notre retour [...]. Nous n'avons absolument rien à manger, nous perdons nos forces à vue d'œil, nous nous transformons en épaves [...]. J'en suis au point où je ne remercie même plus le Seigneur de m'avoir laissé en

vie jusqu’à présent. Je vois la mort à toute heure[484]. » Les soldats soviétiques avaient toujours moins attendu de l’existence. Ils ne rêvaient pas de sapins de Noël, ni de sucreries ou de gâteaux qu’ils n’avaient jamais connus. Quand ils pensaient à chez eux, ils songeaient à la vie que l’ennemi avait détruite. Mais à présent, soutenus par leurs spectaculaires Katiouchas et par les premiers avions amis qu’ils voyaient dans le ciel depuis 1941, ils virent une occasion de se venger et ils ne la laissèrent pas passer. Les Allemands faisaient en quelque sorte marche arrière, perdant l’une après l’autre les choses qui leur avaient donné le sentiment d’être humains, tandis que les hommes de l’Armée rouge, au contraire, humaient le premier parfum d’un vrai succès. Des soldats épuisés, crasseux, endurcis par les combats s’apprêtaient à faire la fête. « À cette époque, le fait d’avoir combattu à Stalingrad avait une valeur de prestige considérable », écrit Werth[485].

Le Parti s’enorgueillissait de l’esprit qui se manifestait à Stalingrad. Il présenta rapidement la fraternité et l’altruisme nés sur ce champ de bataille comme le fruit de son idéologie, de ses sages conseils. « Des milliers de patriotes s’affirment comme des modèles d’intrépidité, de courage et de dévouement altruiste à la patrie, proclamait fièrement le journal des soldats du front. Après la guerre, notre peuple n’oubliera pas ceux qui ont honorablement servi leur patrie. Les enfants du héros seront fiers de leur père. Mais les noms du lâche, du semeur de panique et du traître seront prononcés avec haine[486]. » En ce mois de novembre, le jour de l’anniversaire de la révolution, la presse publia un serment de Stalingrad, censé émaner des défenseurs de la ville : « En vous envoyant cette lettre depuis les tranchées, déclaraient les hommes, nous vous jurons, cher Joseph Vissarionovitch, que jusqu’à la dernière goutte de notre sang, jusqu’au dernier battement de notre cœur, nous défendrons Stalingrad[487]… »

Ce message fut martelé à tous les rassemblements de masse. Il fut reproduit dans les ordres du jour imprimés. Les nouveaux venus, attendant avec inquiétude de savoir si le destin les enverrait rejoindre leurs camarades sur l’autre rive de la Volga, devaient assister à des conférences sur les héros épiques du passé. Le courage était un sujet dont les soldats étaient censés discuter en petits groupes sous la tutelle de leurs *politrouks*, bien qu’aucun d’eux peut-être n’ait vu un Allemand de sa vie, ni même un cadavre[488]. Des films agissaient aussi sur la conscience des hommes. Cet automne-là, les soldats des camps situés le long de

la Volga assistèrent peut-être à des projections de *La Défense de Tsaritsine*, *Le Grand Citoyen* et – destinée tout particulièrement aux Ukrainiens – d'une adaptation de la vie du Cosaque Bogdan Khmelnitski[489]. Il ne fallait que quelques semaines à présent pour produire des épopées de ce genre, car l'industrie cinématographique avait été entièrement mobilisée au service du front[490]. On présentait aussi aux soldats des actualités filmées de succès soviétiques, tandis que des documentaires comme la célèbre *Défaite des armées allemandes près de Moscou* leur rappelaient l'aspect dépenaillé et abattu de l'envahisseur quelques mois auparavant seulement[491]. « Il vous suffit de regarder les bêtes fascistes que vous avez fait prisonnières, remarquait un homme, pour savoir qu'il n'y a pas assez de façons de les punir des atrocités, des trahisons et des crimes qu'elles ont commis[492]. »

Certains soldats de réserve étaient, ce qui ne pouvait pas nuire, bien formés, bien équipés et en bonne santé. L'armée commençait à ressembler à une armée. Les Sibériens étaient les plus appréciés. Ils paraissaient plus professionnels que la moyenne, ne fût-ce que parce que beaucoup avaient appris à tirer. Ils savaient aussi se mettre à couvert et creuser les profondes tranchées étroites qui protégeaient aussi bien des chenilles des chars que des obus qui tombaient du ciel. « Le plus important, écrivait Agueïev chez lui à cette époque, c'est qu'on n'observe plus la "peur des chars" dont nous avons relevé tant de cas au début de la guerre. Tous les soldats […] creusent habilement plus profondément dans la terre[493]. » Ceux qui paniquaient encore à la vue des machines sinistres, aveugles, en étaient guéris par un exercice (appelé « le fer à repasser ») qui les obligeait à rester couchés dans une tranchée pendant qu'on faisait passer des chars soviétiques au-dessus de leurs têtes. « Après cela, notait un rapport des services secrets allemands à propos des soldats soviétiques, ils se battaient tous avec un courage exceptionnel[494]. » Les hommes essayaient d'oublier leur terreur en faisant assaut d'humour noir. « Plus profond tu creuses, chuchotaient-ils, plus longtemps tu resteras couché[495]. »

Malgré toutes les belles paroles, il était impossible de dissimuler aux soldats la vraie culture du front. Le Parti avait beau faire, les récits de cruauté, de tromperie et de vies gâchées se répandaient. Les hôpitaux militaires n'étaient pas hermétiquement clos sur le monde civil. L'odeur du sang et de la gangrène parvenaient jusqu'aux habitants, qui aidaient souvent à creuser des fosses collectives près des sites de combat. Comme toujours, ils participaient également à l'économie parallèle qui prospérait là où l'emprise du NKVD se relâchait. Les

soldats blessés faisaient du commerce de fusils, de montres, de stylos et même d’appareils photo Zeiss[496] ; les tranchées allemandes regorgeaient de butin intéressant. En même temps, une nouvelle classe de hors-la-loi, de déserteurs, se livraient à tous les négoces possibles, depuis l’argent liquide et les armes jusqu’au trafic de vies humaines. Le NKVD retint en captivité plus de onze mille membres de l’armée près du front de Stalingrad entre octobre et décembre 1942, dont plus de mille se révélèrent être des déserteurs ou d’anciens soldats de l’Armée rouge passés à l’ennemi[497]. Une ruse courante consistait à s’habiller en femme. On retrouva au fond d’un silo à céréales un homme qui se cachait depuis onze mois[498].

La police n’arrivait pas à suivre la vague de criminalité. Aussi cherchait-elle à faire un exemple de tous ceux qu’elle arrêtait. La désertion était l’infraction qui la scandalisait le plus. « Camarade commissaire, déclara un homme du NKVD en escortant dix nouveaux scélérats, nous devrions appliquer l’ordre 227 de Staline à ces déserteurs et les fusiller sur-le-champ. Ils ne sauvent pas la patrie, mais leur propre peau[499]. » C’était une réaction naturelle au désordre, mais globalement, le nombre de déserteurs diminuait, contrairement à celui des criminels. La météorologie n’y était sans doute pas étrangère. Avec des températures inférieures à moins trente, ceux qui auraient cherché à filer à l’anglaise à Stalingrad n’auraient guère eu de chances de s’en tirer. Mais la docilité des soldats tenait à d’autres raisons encore.

Certains réservistes envoyés dans la steppe de la Volga ne se révoltèrent pas, car, paradoxalement, leur vie s’améliorait. Ilia Némanov a décrit son cas personnel. Fils d’un prétendu ennemi du peuple, il n’avait pas été autorisé, dans un premier temps, à porter un fusil. En 1941, il fut affecté à un bataillon de travaux forcés. C’était une version de la conscription, il n’avait pas le choix, mais au lieu de l’envoyer au combat, on le condamna à un travail éreintant. Le gouvernement l’envoya sur un chantier de construction d’usines évacuées, à Zlatoust, en Sibérie. Ses camarades, un mélange de détenus, d’engagés et de prétendus inadaptés politiques comme lui-même, avaient l’impression d’avoir été exilés au milieu de nulle part. « Nous travaillions en Asie, plaisantait Némanov, et revenions chier en Europe. » Comme les soldats du front, ils vivaient dans des gourbis et, comme eux également, ils travaillaient jusqu’à l’épuisement. Némanov bénéficia de l’aide de deux bergers kazakhs qui terminaient son travail à sa place tous les jours, pour que son équipe réalise ses quotas de production. Le contremaître pouvait être brutal, les criminels étaient

violents. « Ce n’est pas sur le front que la guerre est effrayante, m’a dit Némanov. C’est quand on est détruit, qu’on a un travail épuisant à faire, que des gens tombent autour de vous sans raison, qu’on a faim, qu’il n’y a aucun moyen de se tirer d’affaire – sinon en risquant sa peau –, qu’on vous donne des pommes de terre gelées pour toute nourriture, qu’on serait prêt à manger de la charogne, qu’on chaparde les rations d’un camarade mort. Voilà ce qui est effrayant, pas les balles ! »

À la fin de 1942, un groupe d’hommes de l’unité de travail de Némanov fut séparé des autres et on leur apprit à se servir de mortiers. Quand ils montèrent dans un train en partance vers le sud, ils comprirent qu’ils se dirigeaient vers Stalingrad. Un homme essaya de s’enfuir, il fut entraîné à l’écart et fusillé. Pendant plusieurs nuits, ils dormirent tout habillés, utilisant leurs bottes comme oreillers. Lorsqu’ils arrivèrent au front, le premier ordre qui leur fut donné fut de filer aux bains et de se laver. Docilement, les hommes se frottèrent tous avec un méchant savon traitant, avant de découvrir qu’il ne restait plus d’eau pour se rincer. La peau rugueuse et irritée, ils se rhabillèrent, hissèrent les mortiers sur leur dos et partirent, comme l’expliqua Némanov, « là où on avait besoin de vies ». De vies, apparemment, mais pas de mortiers. « On va vous trouver des fusils, maintenant, vous êtes dans l’infanterie », leur annonça-t-on. La chance seule leur valut d’être épargnés. « Nous gelions, mais on ne nous a jamais envoyés au combat. »

C’était un progrès tout relatif, mais pour Némanov, le front valait mieux que Zlatoust. Comme des milliers d’autres citoyens suspects, il savait que la guerre pourrait laver son nom de la tache qui le souillait. Et il œuvrait bien plus efficacement à sa réintégration dans la société soviétique en visant avec son fusil peu maniable qu’en faisant son service en tant que détenu[500]. De plus, le jeune homme avait acquis au camp des compétences qui l’aidèrent alors à survivre. « Nous étions des gredins », m’a-t-il confié. Les hommes transformèrent rapidement le front en une sorte de foyer, adaptant leur vie quotidienne jusqu’à ce qu’ils aient le sentiment d’exercer un minimum de contrôle individuel sur elle. Comme tous les soldats, en tout lieu, ils improvisaient, et lorsque c’était impossible, ils volaient. Dans bien des cas, la population locale ne demandait qu’à les aider, mais elle n’avait pas grand-chose à partager avec eux. « Ils nous adoraient tous, a dit Némanov, et nous en profitions. Un de mes copains a trouvé une maison, il est entré et s’est signé. La vieille dame a immédiatement commencé tout le tremblement : “Mon très cher, mon très cher”, et elle l’a fait

asseoir à sa table. » Prenant le lascar pour un chrétien dévot, elle lui servit du thé et du chou à profusion ainsi qu'un morceau de pain. « Nous étions nombreux, bien sûr, a ajouté Némanov, à avoir des liaisons. La guerre, c'est ça – un moment de mort et d'amour. » Ce récit en recoupe d'autres, ceux d'hommes qui trouvaient le front – même ce front-là – préférable aux camps[501]. La vie n'était facile nulle part, mais à proximité du front, les soldats avaient une petite chance de se faire une niche, de nouer des relations, à leur propre profit.

La possibilité de tuer des Allemands était aussi une source de joie[502]. Les soldats avaient de bonnes raisons de détester ces étrangers. Ceux qui avaient vu le combat étaient épuisés, et leurs rêves seraient à jamais hantés par la puanteur de la guerre. D'autres savaient déjà qu'ils ne reverraient plus leur famille et tous, même les nouveaux appelés, avaient, à cette date, perdu des camarades et des amis proches. Il n'en fallait pas beaucoup pour attiser leur colère, ce qui n'empêchait pas la presse de guerre soviétique de l'encourager. Peu d'écrivains furent plus populaires au cours de cette période de la guerre qu'Ilia Ehrenbourg, le journaliste qui appelait tous les citoyens soviétiques à « tuer les Allemands. Si vous avez tué un Allemand, écrivait-il simplement, tuez-en un autre. Rien n'est plus délicieux qu'un cadavre allemand[503] ». Mais Ehrenbourg, dont la prose fut particulièrement crue en 1942, n'était pas la seule source de propagande haineuse. Simonov, le poète des soldats, renchérissait avec *Tue-le*, une exhortation lyrique à la vengeance[504]. Les caricaturistes dessinaient l'ennemi aux prises avec toutes sortes de difficultés ; les Roumains pris de panique, les Italiens se glissant sournoisement derrière des marmites, les Allemands agonisants. Un jeu de mots sur le perce-neige, *podsnejnik*, montrait le dégel printanier faisant émerger de nouveaux « perce-neige » sous forme de cadavres allemands[505]. Cet hiver-là, quand un commandant soviétique mourut à Stalingrad, ordre fut donné de tirer une salve en son honneur « non pas en l'air, mais contre les Allemands[506] ».

Curieusement, les soldats d'autres théâtres d'opérations enviaient souvent les combats que menaient leurs camarades de la Volga. Même ceux qui savaient très exactement ce que cela recouvrait pouvaient avoir envie d'avancer un peu, d'entrer de nouveau de plain-pied dans la guerre. « Quand diable allons-nous attaquer ? », écrivait Nikolaï Bélov dans son journal en janvier 1943. Cet officier de vingt-sept ans était stationné près de Lipetsk, très au nord de Stalingrad. Son unité était à portée de l'armée allemande proche de Voronèje, mais il avait reçu l'ordre d'attendre sans bouger. Bélov n'ignorait rien des réalités de la guerre. Il

était entré dans l’armée dès que les combats avaient commencé. Blessé dans le courant du premier été, il avait été évacué pour être soigné, échappant ainsi à la capture et à la mort qui attendaient ses camarades. Il avait repris du service actif durant le sinistre été 1942, reculant devant un ennemi qui contrôlait désormais tout le Sud de la Russie.

Ce Noël-là, tandis que les armées de Rokossovski traversaient la steppe enneigée de la Volga, Bélov resta immobile. Il creusait des tranchées, il faisait faire l’exercice aux hommes, il attendait. C’était moins fatigant que les longues marches du mois de juillet précédent, moins dangereux que les corps-à-corps de Stalingrad. Mais cela n’avait rien de plaisant. Il faisait froid, et les légers dégels occasionnels s’accompagnaient de pluie glaciale et de brouillard. Certains jours, ils essuyaient des tirs d’obus allemands. S’y ajoutaient les suicides, les désertions, les automutilations et les rixes. « Je suis devenu terriblement irritable, ajoutait Bélov, et tout m’inspire désormais une affreuse apathie. J’ai l’impression que toute cette affaire me fatigue au-delà de toute mesure. Si seulement nous pouvions attaquer, je reprendrais certainement mes esprits[507]. » Il aurait l’occasion de vérifier cette hypothèse au mois de juillet suivant. En attendant, coincé dans son abri enneigé, il s’enfonçait dans la dépression.

Le récit aurait été différent pour tous si Stalingrad était tombée. La victoire les revigora. Les hommes de l’Armée rouge commençaient à croire qu’un jour, leurs efforts porteraient peut-être des fruits. La plupart savaient qu’ils risquaient encore leur peau, mais la perspective d’une victoire possible était capitale. Les nouvelles de Stalingrad faisaient le tour du monde soviétique. « J’ai tellement envie de partir et d’aller vivre en permanence sur le front », confia Bélov à son journal une nuit. Au début de novembre, il avait été ragaillardi par l’annonce de l’activité des Alliés en Afrique. « C’est très loin, mais cela paraît en même temps tout près. Quel réconfort. » Rien n’égalait pourtant l’allégresse que lui inspirait un triomphe plus proche. « Nos soldats accumulent les succès à Stalingrad, écrivait-il le 27 novembre. À en croire les nouvelles reçues ce matin, ils ont fait soixante-dix mille prisonniers depuis le début de l’attaque. Les chiffres de marchandises saisies sont astronomiques. Notre joie pour les soldats de Stalingrad est sans limites[508]. »

Loin à l’ouest, Moskvine, qui tendrait l’oreille, à l’affût de nouvelles, pendant toute l’année à venir, était lui aussi ravi. « Il y a eu une grande victoire sur le front ! », écrivit-il le 19 janvier 1943. Le vent avait enfin tourné. « Chacun d’entre nous a envie de hurler de toutes ses forces “hourrah !”. Stalingrad s’est

transformée en un immense piège pour les hitlériens. » Depuis des semaines, ses camarades partisans et lui-même se terraient dans des *zemlianki* obscurs en attendant les instructions de Moscou. Il y avait eu des escarmouches cet automne-là, et Moskvine avait enfin eu l'impression de faire quelque chose de concret, mais l'ennui et les épreuves physiques lui avaient sapé le moral à l'approche du deuxième hiver. Enfin, on avait de bonnes raisons de se réjouir. Comme toujours, Moskvine se faisait des reproches. « J'ai envie de déchirer les pages de mon journal où j'ai évoqué l'effondrement de ma volonté, écrivait-il. Mais qu'elles restent là pour me servir de leçon et me rappeler que dans la vie, on a tort de tirer des conclusions hâtives simplement parce que ça ne va pas bien[509]. »

La victoire aidait même les soldats à oublier les difficultés de la vie quotidienne. C'était comme si le triomphe pouvait modifier la conscience. Les soldats russes couverts d'engelures, affamés, blessés, désespérés, exultaient quand ils avaient l'impression que les troupes allemandes souffraient plus qu'eux. Ils s'emparaient de la moindre compensation, du moindre signe donnant à entendre que la vie pourrait changer. Dans sa retraite, l'ennemi abandonnait des armes, des camions et de la nourriture. C'était une aubaine inestimable pour les soldats soviétiques à moitié morts de faim. Certains se gavaient de provisions allemandes ; d'autres tombèrent sur les réserves d'alcool de la VIe armée, découvrant parfois trop tard que les bouteilles d'aspect si attrayant contenaient de l'antigel[510]. « En ce moment, nous livrons des batailles colossales et il se passe des choses terribles tout le temps, écrivait à sa femme un soldat de l'Armée rouge de quarante-sept ans. Mais ne t'en fais pas pour moi […]. Les Allemands sont en déroute, nous mettons la main sur un tas de prisonniers et de provisions. Ces derniers jours, nous ne mangeons que de la viande et des trucs en boîte, du miel et des machins comme ça, mais il n'y a pas de pain[511]. »

La plus grande surprise vint des nouveaux prisonniers de guerre. L'Armée rouge s'empara de quatre-vingt-onze mille cinq cent quarante-cinq hommes en janvier 1943. Ils étaient en si mauvaise condition physique qu'ils seraient peut-être morts de toute façon, mais la situation qui régnait dans les camps de prisonniers du NKVD transforma cette éventualité en certitude. Ils furent moins d'un sur cinq à recevoir de la nourriture chaude. Ce qui fut souvent fatal à la minorité qui en obtint, car ils mangeaient trop vite. D'autres succombèrent sur le trajet des camps, ou moururent de leurs anciennes blessures, ou bien du typhus et de la dysenterie qui consumaient leur organisme en quelques heures. La

nourriture médiocre et la faim furent la cause des deux tiers des décès dans les camps de prisonniers de guerre soviétiques en 1943. Les survivants risquaient de contracter la tuberculose qui sévissait dans leurs baraques malsaines et surpeuplées[512]. La situation empira au point que le NKVD prit même des mesures pour y remédier après Stalingrad, bien que son objectif fût de préserver une main-d'œuvre potentielle plus que d'épargner des vies humaines. Mais chaque prisonnier hagard, atterré, semblait rapprocher la fin de la guerre. C'était l'idée qui dominait dans l'esprit de presque tous. La victoire de Stalingrad faisait l'effet d'un tournant.

« Les Allemands jettent tout dans leur fuite », écrivait cet homme de quarante-sept ans dans la dernière lettre qu'il envoya chez lui. Il était maintenant convaincu que la propagande sur la force soviétique disait vrai. « Nous nous nourrissons de leurs provisions. Les Allemands s'enfuient, les Hongrois et les Italiens se rendent. Nos gars viennent de faire cinq cents prisonniers, ils gèlent comme des mouches, ils ne supportent pas du tout le froid […]. Les morts s'entassent sur les routes et dans les rues, mais c'est tant mieux[513]. » Moins d'un mois après avoir écrit ces lignes, cet homme serait mort, lui aussi, victime du froid au même titre que les envahisseurs dont il se moquait. Mais la découverte qu'on pouvait battre les troupes fascistes avait illuminé son hiver. Agueïev l'aurait compris. « Je suis d'une humeur radieuse, écrivit-il à sa femme. Si tu savais, tu serais aussi heureuse que moi. Imagine un peu – les Fritz prennent leurs jambes à leur cou[514] ! »

6

Un pays dévasté

Une vraie lueur d'espoir brillait enfin au milieu de l'amas lugubre de promesses. Un an auparavant, quand l'armée allemande avait été repoussée de Moscou, le soulagement avait été manifeste et l'on avait même organisé de modestes célébrations. Mais la crise était alors trop profonde, le choc de l'invasion trop récent pour que l'on puisse pressentir que le vent tournait. Désormais, la progression de l'armée soviétique vers l'ouest semblait annoncer que la paix était proche. Le 26 janvier 1943, Voronèje tomba aux mains des hommes du général Golikov. Le 8 février, l'Armée rouge entra dans Koursk. Six jours plus tard seulement, elle avait repris Rostov et, le 16 février, elle libéra Kharkov, la plus grande et la plus importante ville de la région. Les agglomérations qu'elle reprenait n'étaient plus que des enveloppes vides ; des repaires de peur et de faim, de crime et de soupçons réciproques. Les immeubles avaient été minés ou bombardés, les vitres fracassées, les réseaux électriques et les canalisations étaient hors d'état. Le sol inégal qui émergeait entre les plaques de neige fondue trahissait la présence de vastes fosses collectives. Ceux qui avaient assisté à tout cela ne trouvaient pas de mots pour décrire leur désarroi. Mais les propagandistes de Staline prodiguaient des images de triomphe. L'ennemi était en fuite et quand on l'aurait repoussé jusque dans sa tanière, qu'on l'aurait vaincu et qu'on aurait vengé les morts, le peuple soviétique reconstruirait un monde encore meilleur.

Les hommes politiques ne tardèrent pas à revendiquer la victoire. L'Armée rouge, « l'armée qui défend la paix et l'amitié entre les peuples de tous les pays », comme la présenta Staline le jour du vingt-cinquième anniversaire de sa création, en février, méritait des éloges dithyrambiques. Elle avait « mené une lutte héroïque, sans précédent dans l'histoire », ses « valeureux soldats, commandants et instructeurs politiques » avaient « paré ses couleurs militaires d'une gloire éternelle[515] ». Mais les simples soldats n'avaient pas accompli cet exploit tout seuls. Le rôle de Staline prit de l'importance, maintenant qu'il y

avait des résultats glorieux à revendiquer. On se mit à invoquer la sagesse de son leadership, son « génie militaire », pour expliquer les succès qui avaient pourtant coûté des dizaines de milliers de vies. Le Parti, lui aussi, fit désormais figure de guide et d'éducateur des masses. Le peuple pouvait considérer que c'était sa guerre, sa lutte épique pour la liberté et la dignité, mais ses dirigeants se mettaient déjà au travail. Le premier musée de la Grande Guerre patriotique fut créé en mars 1943[516]. L'image du conflit qu'il commença à tracer deviendrait bientôt l'étalon de la vérité officielle.

La naissance du mythe de la guerre glorieuse fut contrôlée de bout en bout. Les censeurs veillèrent à ce que des mots comme « retraite » ou « reddition » n'apparaissent jamais dans les annales des opérations de l'Armée rouge ; plus cruellement, ils effacèrent aussi les preuves du réel coût humain de cette guerre. La victoire de Stalingrad avait été remportée au prix de près d'un million de vies de soldats et d'aviateurs soviétiques, mais cette vérité demeura cachée. Du début à la fin de cette guerre, et jusqu'à Berlin encore, les hommes et les femmes de l'Armée rouge seraient plus nombreux à périr que les soldats du camp qu'ils étaient censés être en train de battre. En moyenne, les pertes soviétiques furent au moins trois fois supérieures à celles de l'ennemi[517], mais tout fut ménagé pour que cette statistique reste ignorée. Il a pu arriver que des morts de l'Armée rouge ne soient pas enregistrés à des moments où l'on n'avait pas le temps de marquer l'emplacement des fosses communes, et moins encore de compter les corps qui y avaient été jetés[518]. La pression s'atténua un peu après 1943, mais, souvent, l'armée faisait état de moins de pertes qu'elle n'en avait réellement subi, et d'encore moins de corps à enterrer. Des tombes abritant des centaines de cadavres ne portaient qu'une trentaine de noms[519]. Dans le même temps, les rapports officiels minimisaient le nombre de victimes – ainsi que les pertes soviétiques en matériel militaire – tout en comptabilisant avec soin les masses de morts allemands. Les émotions étaient censurées, elles aussi. Le chagrin était autorisé – pourvu qu'il incitât les soldats à se venger –, mais d'autres réactions au danger et à la souffrance devaient rester inexprimées. Le Sovinformburo veillait à ce qu'aucune allusion à la peur ou aux doutes des hommes ne fût publiée. En 1943, on avait déjà réécrit la première année de guerre à destination du public sous forme d'un récit de grands exploits héroïques[520].

La censure a été efficace : soixante ans plus tard, de nombreux silences forcés durent toujours. L'efficacité de la politique gouvernementale en la matière s'explique parce qu'elle coïncidait avec des instincts et des désirs beaucoup plus

puissants ; on aime rarement se replonger dans des souvenirs douloureux. La version édulcorée et glorieuse convenait aussi bien aux soldats qu'à l'État. Après tout, elle simplifiait les choses et offrait aux anciens combattants une certaine dignité – dans les conditions définies par Staline. Les anecdotes personnelles, véridiques, paraissaient aussi décalées que des fragments de photo en couleurs collés sur un cliché en noir et blanc et, dans certains cas, cela n'a pas changé. En 2002, Ilia Némanov a essayé de se rappeler comment il avait réagi à la grave blessure qu'il subit en 1943. Une partie de son côté droit fut soufflée par une bombe allemande et sa première pensée fut : « Ça y est. » Mais ensuite, d'autres idées confuses se mêlèrent dans son esprit. « Je me suis souvenu qu'avant même le début de la guerre, ma mère m'avait dit que je ne me ferais pas tuer, mais que je perdrais une main, a-t-il raconté. Et puis un camarade avec qui j'avais parlé dans un des abris, en route, m'avait expliqué que si on était blessé à la main, il fallait essayer d'obtenir qu'on vous recouse les doigts, parce que si ça marchait, et s'il y avait encore des nerfs en place, on avait des chances de sauver sa main[521]. » Ces idées l'avaient soutenu pendant qu'il saignait et souffrait dans la poussière, attendant les secours ou la mort. Mais la superstition ne trouvait pas place dans l'histoire officielle de la guerre soviétique et ce genre de souvenirs, tout à fait personnels, devinrent de plus en plus difficiles à évoquer au fil de la longue campagne, et plus encore quand elle s'acheva.

Les ambitions des censeurs en ces années de guerre étaient incroyables. Némanov m'a rappelé un autre cas, encore plus parlant que sa propre histoire. En janvier 1943, le siège de Leningrad fut levé. Si la ville, encore encerclée, était toujours soumise aux bombardements allemands, des convois de médicaments, de combustible et de farine pouvaient désormais emprunter la voie ferrée alors qu'auparavant l'approvisionnement ne pouvait se faire que par la traversée précaire et saisonnière du lac Ladoga gelé. La libération intégrale de Leningrad se fit attendre pendant un an, mais pour les rescapés de sa population martyrisée, le soulagement fut grand. Le moment se prêtait à la réflexion, au deuil et à des célébrations discrètes. Pour les propagandistes de Staline, c'était un terrain miné. Ils ne tenaient pas à attirer l'attention sur le fait qu'on avait laissé le peuple soviétique mourir de faim, et l'interdiction d'en parler s'étendit à l'armée. Au printemps de 1943, lorsqu'un soldat, affecté à l'unité de Némanov depuis le front Volkhov près de Leningrad, entreprit de décrire le siège à ses nouveaux camarades, il disparut. Il avait été arrêté. « Il avait mentionné la famine, se rappelait Némanov. Ce n'était pas une chose dont nous étions censés être informés. »

Olga Berggolts, la poétesse du blocus de Leningrad, fit la même constatation quand elle se rendit à Moscou à la fin de 1942 pour transmettre ses réflexions sur le siège. « J'ai fini par me convaincre qu'ici, on ne sait rien de Leningrad, écrivit-elle à sa famille. Apparemment, personne n'a la moindre idée de ce qu'endure la ville. Les gens disent que les habitants de Leningrad sont des héros, mais ils ignorent de quoi cet héroïsme est fait. Ils ne savaient pas que nous avions connu la famine, ils ne savaient pas que des gens sont morts de faim […], je n'ai pas pu ouvrir la bouche à la radio, parce qu'on m'a dit : "Vous pouvez parler de tout de ce que vous voulez, mais pas de souvenirs de la famine. Pas un seul, pas un seul. Du courage, de l'héroïsme de la population de Leningrad, voilà ce qu'il nous faut […]. Mais pas un mot sur la faim[522]." »

Comme toujours dans l'univers surréaliste de l'Union soviétique, on exigeait des gens qu'ils disent une chose, qu'ils souscrivent publiquement à une version des faits, alors que dans une partie de leur esprit au moins, ils savaient que la vérité était tout autre. L'Armée rouge, qui avait sauvé le peuple, était un terreau fertile pour les mythes. Toute une série d'images de propagande stéréotypées – le noble guerrier, le valeureux fils de la Russie, le partisan rebelle – voyait le jour dans les entrailles du Sovinformburo. Des individus bien réels étaient sélectionnés pour incarner chaque type, car il ne manquait pas de cas d'héroïsme personnel parmi lesquels puiser ; mais Zoïa Kosmodémianskaïa, la partisane martyre, ou Vassili Zaïtsev, le sniper de Leningrad, étaient des idéaux, aussi exaltants et populaires – et en même temps aussi typiques de la masse – que des champions sportifs ou des saints. Parmi les soldats de l'Armée rouge, les modèles de héros étaient presque toujours des snipers, des artilleurs ou des membres des équipages de chars au destin funeste. Des hommes relativement instruits, en d'autres termes, susceptibles de plaire au Parti communiste, et s'ils n'étaient pas morts avant d'accéder à la célébrité, on pouvait être assuré qu'ils se conduiraient correctement en public. Bien que la presse ait retenu des dizaines de soldats ordinaires pour en faire des vedettes, le style et les valeurs qu'ils incarnaient se rapprochaient de ceux des officiers et, indéniablement, de ceux des communistes. La culture de la base, le monde obscur des hommes de chair et de sang restaient dissimulés aux regards.

Les soldats eux-mêmes s'adaptèrent à ce travestissement de la réalité. Ils donnaient l'impression de posséder une double culture : la première, officielle, incluait tout ce qu'ils étaient autorisés à faire devant les officiers et les journalistes ; l'autre, leur culture cachée, presque tribale, était celle de la vodka,

du *makhorka*, des dictons cadencés – des vers spontanés – qu'ils appelaient *tchastouchki*, et des grossières plaisanteries paysannes. David Samoïlov, qui observa ces hommes avec l'œil du poète attentif à l'inattendu, a bien résumé cette souplesse d'esprit. En présence d'un officier, écrit-il, le soldat russe se montrait « sombre et taciturne ». Peut-être n'existait-il pas de langage commun susceptible de rapprocher un commandant et un simple soldat par-delà la fracture de l'idéologie et du rang ; peut-être n'avaient-ils du reste pas grand-chose à se dire. Il n'y avait certainement pas de temps à perdre en paroles à l'heure du combat, à l'instant, disait Samoïlov, où le soldat taciturne se transformerait en « héros ». Sa façon de mourir était remarquable, elle aussi. « Il n'abandonnera pas un camarade dans la détresse, écrivait Samoïlov. Il meurt en homme et en ouvrier, comme si c'était son métier ordinaire. » Mais il fallait bien que le prix de la soumission et du stress se paye. Quand les officiers quittaient la scène, écrit encore Samoïlov, le même soldat devenait « grincheux et injurieux. Il se vante et menace. Il est prêt à s'en prendre à n'importe quoi et à en venir aux coups pour trois fois rien ». Ce n'était pas simple grossièreté. « Cette susceptibilité, ajoutait Samoïlov, montre que la vie militaire lui pèse[523]. »

En 1943, cela faisait deux ans que l'armée était en guerre et, à presque tous les niveaux inférieurs à celui du haut commandement, les recrues dont la carrière militaire avait commencé après l'invasion étaient majoritaires dans ses rangs. L'écart entre hommes et officiers se comblait. Personne ne pouvait douter de la cause fondamentale pour laquelle ils se battaient tous, et le sentiment de l'intérêt collectif était vital pour leur moral. Les meilleurs jeunes officiers, dont Samoïlov lui-même, travaillaient avec les hommes, cherchant à se rapprocher d'eux au lieu de se retrancher derrière leurs privilèges. Bien qu'il eût droit à des repas distincts et à un cantonnement privé, Lev Lvovitch exigeait de manger avec les membres de son régiment, partageant leur soupe aqueuse et la bouillie de sarrasin qu'ils appelaient tous *shrapnel*.

Il devenait plus facile pour un officier subalterne tel que lui de se lier avec ses hommes, car l'écart d'expérience entre les différents grades s'était considérablement réduit à cette étape de la guerre. L'Armée rouge de 1941 avait presque entièrement disparu. Le lieutenant de vingt-six ans, la tête farcie des conseils d'un oncle qui avait servi sous Nicolas II, cherchait à encourager et à réconforter des jeunes gens et des réservistes plus âgés, et non des soldats chevronnés mal disposés à son égard. Il avait un peu moins de mal aussi à retenir leurs noms, car il ne réussissait jamais à réunir l'intégralité de son contingent. En

tant que lieutenant, Lvovitch aurait dû commander cent vingt fantassins, mais il était bien rare qu'il en ait plus de soixante sous ses ordres. Les nouveaux appelés et les réservistes n'étaient jamais suffisants pour compléter les unités de l'Armée rouge. Aussi le jeune officier pouvait-il s'adresser personnellement à un bleu effarouché, bien qu'« une dose de jurons fût souvent ce qui convenait le mieux aux autres ». Il était payant d'entretenir des relations cordiales. Comme il l'a raconté, ce n'était qu'un jeu d'enfant pour les hommes de profiter des opérations pour se débarrasser d'un officier détesté, comme avaient prévu de le faire les camarades de Samoïlov. « C'est arrivé, m'a assuré Lev Lvovitch. Bien sûr, c'est arrivé souvent[524]. »

Les meilleurs officiers eux-mêmes, cependant, ne réussissaient jamais à combler entièrement l'abîme entre les hommes à moitié analphabètes et ceux qui savaient lire, entre citadins et ruraux. « Ce fut la dernière guerre russe, a écrit Samoïlov, où la majorité des soldats étaient des paysans[525]. » Certes, ils travaillaient désormais dans des fermes collectives, ils étaient des Soviétiques et non plus les fils de la terre archétypaux de Tolstoï. Il n'empêche qu'ils n'étaient pas du genre à prendre des notes. Alors que le Parti monopolisait une place croissante dans les écrits sur la guerre, les voix de la masse des troupes se sont perdues ou ont été accommodées à la sauce du Parti. Les instructeurs politiques transmettaient parfois leurs propos, mais uniquement lorsque ces commentaires recouvraient leurs propres préoccupations – le communisme, les ordres de Staline, la réaction aux nouvelles les plus récentes. La culture des hommes, pierre de soutènement de la combativité et du moral des soldats, de leur survie et, peut-être, de celle de la Russie, disparaîtrait avec la poussière de la guerre. Il reste encore quelques survivants, mais, lorsque ceux-ci considèrent le passé, ils ne voient que le brouillard du temps. Ils ont eux aussi été influencés par les journaux et les films d'après guerre. Pour retrouver l'univers des fantassins, il faut explorer au-delà de la portée de la mémoire, au-delà des montagnes de dossiers d'archives aux couvertures jaunies. Même leurs contemporains, les officiers d'état-major et les bureaucrates de Moscou, avaient du mal à appréhender la réalité de leur vie. Le village paysan était un univers exotique, presque étranger, pour les fonctionnaires de Staline, un champ d'étude pour ethnographes et spécialistes du folklore. En 1943, l'armée, avec ses rangs serrés, ses intimités viriles et sa violence, faisait l'effet d'une autre planète.

Ce monde-là était régi par le destin, de même que la qualité de la vie quotidienne des hommes l'était par les caprices du temps. S'ils s'en tenaient au

règlement, les hommes n’avaient pas voix au chapitre sur leur propre existence, aucun droit de fuir le danger, aucun moyen de savoir où ils seraient envoyés à la mort, ni même ce qu’ils mangeraient tous les soirs. Ils réagissaient en élaborant une cosmologie personnelle, un système qui leur permettait de prédire, et en même temps de dompter, la folie qui menaçait de les engloutir. Certaines de ces superstitions étaient très anciennes, héritées de leurs pères et de leurs oncles, issues d’armées qui avaient vaincu Napoléon. Il y avait des tabous concernant le sexe – un blessé, même inconscient, mourrait s’il touchait ses parties génitales –, les jurons et l’opportunité de porter du linge propre avant le combat. De nombreuses prédictions étaient liées aux observations météorologiques. Certains pensaient que jurer en chargeant son fusil portait malheur, d’autres qu’il ne fallait jamais jurer avant une bataille. On attirait aussi le mauvais sort en donnant quelque chose à un camarade avant de marcher au combat, et ils connaissaient tous des histoires de capotes empruntées qui apportaient la mort[526]. Les talismans étaient aussi très appréciés. Beaucoup conservaient soigneusement une photo dans la poche de leur vareuse ; d’autres une copie du poème d’amour de Constantin Simonov *Attends-moi*, plié contre leur cœur. Les anciens expliquaient que c’étaient des porte-bonheur. Au moins, c’était sans danger. Des officiers de la Section spéciale fouillaient les poches des hommes à la veille de toute opération, et s’ils découvraient des informations personnelles ou, pis, compromettantes, leur propriétaire risquait d’avoir des ennuis avec la police militaire. Un bout de papier anodin était rassurant, sans vous exposer pour autant au moindre reproche.

La religion était un sujet controversé pour les hommes. La prière avait toujours été l’affaire des femmes. Depuis 1917, le Parti leur enseignait que la foi en Dieu était une relique d’un passé révolu. Les *politrouks* et de nombreux komsomols qui se trouvaient dans les rangs partageaient cette opinion. Comme l’un d’eux me l’a expliqué : « Quand on voit les atrocités qui se produisent à chaque instant, on se dit, Seigneur ! Si vous êtes vraiment tout-puissant et juste, comment pouvez-vous laisser autant d’âmes innocentes souffrir pareille torture et mourir ? Je suis communiste, athée, matérialiste. Jusqu’à la moelle. » L’Armée rouge apportait un démenti au vieux dicton prétendant qu’« il n’y a pas d’athée dans un gourbi[527] ». Mais bien que cette génération eût rarement mis les pieds à l’église, tout le monde connaissait des gars qui portaient une petite croix d’argent autour du cou, cachée sous leur chemise, et qui expliquaient, si on les provoquait, que ces colifichets étaient des cadeaux de leurs grands-mères. Certains fabriquaient leur propre croix qu’ils découpaient dans des vieilles boîtes

de conserve[528]. « Ils brûlaient leur carte du Parti quand ils étaient sur le point de mourir, se rappelait un ancien combattant. Mais ils ne jetaient pas les croix. » Un très grand nombre – peut-être une majorité des soldats ordinaires – se signaient à la vieille manière russe avant d'affronter les canons. Les gestes et les mots étaient symboliques ; des échos de foi, plus qu'une preuve formelle. « Ils prononçaient des formules comme "Que Dieu me protège", mais je ne saurais pas dire ce qu'ils croyaient vraiment, a déclaré un vétéran. Je suis moi-même athée, mais pas farouchement. Je suis revenu vivant. Je dois être né sous une bonne étoile. » « J'avais un ange gardien, explique Ivan Gorine. Je l'ai senti à mes côtés tout le temps. » L'ange, m'a-t-il dit, était en réalité l'esprit de sa mère.

La foi avait pu se transformer, mais le goût des chansons était inaltérable. Les hommes chantaient en marchant, ils chantaient pour les fêtes et les défilés. Ils chantaient aussi, tout bas, dans les hôpitaux, là où ils échangeaient des poèmes et inventaient de nouvelles rimes[529]. Les chansons qui nous sont parvenues sont poignantes et lyriques, plus sentimentales que tragiques. Nombre d'entre elles étaient adaptées de ballades patriotiques de 1812[530]. D'autres ont été écrites à l'époque par les plumitifs préférés de Staline, dont Lébédev-Koumatch et Démian Biedny. Les chansons qui parlaient de femmes se multiplièrent évidemment et beaucoup s'inspiraient d'un classique d'avant guerre, *Le Fichu bleu*, dont les paroles promettaient une des choses que les hommes désiraient le plus : que tout se termine bien, par de tendres retrouvailles entre le soldat et sa chérie. Dans la même veine, *Attends-moi* de Simonov, avec son serment récurrent, « Attends-moi, et je reviendrai », était comme une formule magique, une sorte de sortilège individuel. Le soldat qui chantait ces paroles – elles furent en effet rapidement mises en musique – songeait à sa propre survie, car, comme le conclut le poète : « Nous serons seuls à savoir, toi et moi/ Comment j'ai survécu./ C'est seulement parce que tu as su attendre/ comme aucune autre[531]. »

Des ballades d'un genre nouveau parlaient du soldat lui-même, de l'appelé, un homme simple, au cœur vaillant, franc du collier, qui se battait pour sa patrie. Des tâcherons comme Lébédev-Koumatch intégraient Staline dans les textes de certaines de ces chansons, mais les anciens soldats préféraient des airs plus traditionnels. Le dirigeant suprême est du reste absent des chansons de guerre favorites qu'ils entonnent aujourd'hui. La plus appréciée de toutes, un chant populaire dont les racines remontent à l'époque tsariste, parlait d'une jeune Russe, Katioucha. Elle a inspiré plusieurs centaines de variantes au fil de la guerre, dont un certain nombre se livraient à des jeux de mots avec son nouveau

rôle de lance-roquettes. Les versions technologiques de ces chansons s'achevaient sur la mort de Hitler et de tous ses copains, tandis que la musique céleste de Katioucha assourdissait le Fritz archétypique et en triomphait. En revanche, elle ne cédait jamais à l'obscénité, du moins dans les traces qui nous sont parvenues. L'ironie subversive ne figure pas non plus à son répertoire. Quoi qu'aient pu chanter les hommes en privé, et les rapports politiques font état de leur « érotisme cru », personne n'autorisa un folkloriste à collecter des versions irrespectueuses des chants de l'armée[532]. Chanter, comme parler de tout et de rien, était un acte public. Il était interdit de le faire, sauf à des moments précis[533].

Les chants étaient essentiels au moral des hommes. « Il n'y a pas de guerre sans chansons, se rappelait un ancien partisan. Il est plus facile de mourir ou d'avoir faim avec une chanson[534]. » Svetlana Alexievitch a fait la même constatation en discutant avec des femmes qui s'étaient battues pendant la guerre. « Quand je leur ai demandé quel souvenir elles gardaient de leur départ pour le front, a-t-elle écrit, la réponse a été unanime. Elles avaient chanté leurs chansons préférées[535] ! » On recourait même à des chansons pour inculquer les commandements aux hommes. En 1941, deux sergents écrivirent une ballade qu'ils chantèrent aux nouvelles recrues d'une voix virile, bien qu'un peu fausse. C'était une histoire d'amour et chaque vers contenait un des commandements que chaque homme devait retenir – gauche, droite, couché, attention, feu[536] ! La chanson fut adoptée dans d'autres compagnies et les soldats finirent par la chanter comme une sorte de plaisanterie, imitant les voix de leurs sergents et de leurs commandants dans les rôles d'une jeune femme et de son amoureux naïf.

L'intérêt était que ce genre de musique était plus efficace que le par cœur contraint des *politrouks*. Les mélodies de guerre étaient rythmées, faciles à retenir et à fredonner. Elles étaient si entraînantes en fait qu'il arriva aux Allemands eux-mêmes d'y succomber. Plus tard dans le courant de la guerre, des membres d'un régiment d'infanterie soviétique eurent la surprise d'entendre un accordéoniste allemand, de l'autre côté du no man's land, jouer la chanson qu'ils chantaient depuis qu'ils avaient dressé leur camp. Quelques jours plus tard, ils trouvèrent dans un fragment d'obus un morceau de papier leur en demandant les paroles, dans un russe approximatif[537].

La poésie était tout aussi vitale pour le moral des hommes que les chansons, et les deux se recouvraient fréquemment. Les vers venaient naturellement aux Russes, même aux paysans, à qui ils rappelaient la culture orale d'un passé récent, et ils écoutaient avec enthousiasme leurs ballades préférées. La plus

célèbre, *Vassili Tiorkine* d'Alexandre Tvardovski, décrivait un soldat comme les autres, un cœur brave mais faillible qui supportait les bombardements, les marches forcées et même la traversée d'un cours d'eau glacial avec la même bonne humeur stoïque et le même sens indéfectible du devoir. Chose essentielle, Tiorkine s'en tirait toujours, alors même que ses camarades ne cessaient de craindre pour sa vie. « Hé les gars ! C'est lui ! », crient-ils alors qu'il réapparaît après l'avoir échappé belle, comme d'habitude. Cette fois, il a traversé une rivière gelée où « les poissons eux-mêmes doivent avoir froid ». Debout sur la rive, les hommes scrutent le cours d'eau quand « Plus vrai que nature, Vassili Tiorkine – a surgi vivant – et a nagé./ Lisse et nu, semblant sortir du bain/ il a pris pied, titubant, sur la rive ». Les rythmes rappellent Tennyson et Longfellow, et les paroles aussi avec leur histoire digne d'une bande dessinée, mais Tiorkine est russe de bout en bout. Tandis qu'à l'infirmerie, le médecin le frictionne avec de l'alcool, il s'assied et le regard trouble, exige de le boire : « “Quel dommage de le gâcher sur ma peau !” / Prit un verre – et ressuscita[538]. »

Les vers étaient faciles à apprendre, agréables à réciter et précieux, car ils concentraient l'émotion en lui prêtant une intensité qui paraissait normale à la guerre. Non contents de mémoriser les œuvres d'autrui, les hommes eux-mêmes écrivaient des rimes et des aphorismes. Les lettres qu'ils envoyaient chez eux étaient remplies de poèmes : des vers bancals sur l'amour et le mal du pays, des odes vibrantes de patriotisme. Sensibles à l'esprit du temps, certains parlaient de drapeau rouge ou du Parti communiste. Les plus romantiques s'inspiraient de célèbres œuvres publiées. *Attends-moi* de Simonov engendra des centaines de poèmes parlant d'amour en temps de guerre, alors que d'autres recherchaient leur inspiration dans le paysage russe ou dans des exploits héroïques. Ceux qui ne savaient pas écrire mémorisaient et développaient les courts poèmes populaires, les *tchastouchki*, que les paysans composaient depuis des générations. Les *politrouks* en écrivaient certains, adaptant les thèmes populaires du destin et de la patrie à l'univers contemporain de Staline et du Parti. Mais les *tchastouchki* étaient aussi entraînants que les limericks, ces poèmes burlesques anglais en cinq vers. Les hommes en composèrent des milliers, sur des thèmes qui allaient du chagrin et de l'amour contrarié à l'irrégularité de la poste aux armées. « Dites-moi/ au nom de Dieu/ si celle que j'aime est en vie/ à Stalingrad », disait l'un. Les nouvelles étaient souvent mauvaises. « De très loin, un frère écrit,/ chère petite sœur/ ils ont tué ton bien-aimé/ sous mes yeux. » « J'ai reçu une petite lettre, racontait un autre, que le censeur avait parcourue./ Il est mort en héros,/ elle ne dit rien de plus[539]. »

Ce sont les *tchastouchki* qui permettent aux folkloristes d'approcher au plus près de l'humour grossier apprécié des soldats. Dans son vieil âge, Kroupianaskaïa, la célèbre ethnographe de la guerre, a confié à ses collègues que les censeurs lui avaient interdit de consigner les poèmes érotiques, satiriques, subversifs ou criminels. Elle n'avait pas été autorisée à prendre note des paroles dénigrant les minorités nationales, Juifs compris, et on l'avait prévenue que les chansons qu'elle recueillait ne seraient pas publiées si elles ne contenaient pas un thème patriotique[540]. La pure bienséance politique l'obligea donc à occulter une grande partie de la réalité. Les chansons et les aphorismes que l'on trouve dans les ouvrages soviétiques sur le folklore des soldats sont affectés, décents et staliniens. Leurs sentiments appartenaient effectivement à l'idiome de guerre – les gens croyaient sincèrement à l'ultime triomphe du communisme vertueux –, mais ils offrent peu d'indices sur la manière dont les hommes faisaient concrètement face à cette existence pleine d'épreuves et de périls. L'humour, en grande partie obscène et généralement très noir, occupait pourtant une place centrale dans la vie du front.

Un problème particulier se pose aux observateurs extérieurs – qu'il s'agisse d'ethnographes du temps de guerre ou d'historiens actuels : le langage des hommes était fait pour exclure les autres de leurs groupes fermés. Entre eux, les hommes truffaient leurs phrases d'expressions tellement impies que rares sont ceux qui sont prêts à les répéter aujourd'hui. Sous sa forme la plus élaborée, l'obscénité représentait une sorte de langage parallèle, aussi riche que le véritable argot. Le mot qu'ils utilisaient pour désigner ce langage à part – et qui faisait d'ailleurs l'objet d'un grand nombre de railleries sexuelles grossières – était *mat*, « mère ». Aucun étranger ne pouvait suivre les tournures invraisemblables du *mat*. Un homme, un vrai, ne se contentait pas de jurer, il maniait une « mère à trois étages », accumulant les obscénités. C'était un langage cru, créatif, visuel et exclusif – strictement réservé aux gars. Les histoires de la guerre de Staline n'en ont pour ainsi dire pas gardé trace, ou fort peu.

Il en va de même de l'humour militaire. Lev Pouchkarev venait de commencer des recherches universitaires d'ethnographie quand la guerre éclata. Il décida de profiter du temps qu'il passerait dans l'armée pour rassembler de la documentation en vue d'une thèse sur la culture des soldats. Le NKVD ne tarda pas à mettre la main sur ses notes et voulut, dans un premier temps, les détruire intégralement. Mais après avoir établi, en écrivant à sa faculté à Moscou, que

Pouchkarev était un vrai chercheur, il l’autorisa à continuer de consigner certaines des paroles, les plus correctes, des chansons des hommes. Pouchkarev revint avec une valise bourrée de ballades et de rimes bienséantes. Le rire, cependant, était une autre affaire. Pouchkarev avait également collecté des blagues. Le NKVD confisqua immédiatement les carnets qui les contenaient, et lui interdit de poursuivre ses recherches dans ce domaine. L’humour, qui réconfortait tant de gens et reflétait leur voix authentique, spontanée, était jugé trop dangereux pour être consigné. Il doit y avoir, quelque part dans les entrailles du ministère de la Défense, un dossier contenant un échantillon de propos de soldats non censurés. En attendant qu’il soit ouvert, il ne reste que les souvenirs ou, en leur absence, les diatribes antisémites venimeuses que les officiers de renseignements allemands recueillirent auprès de soldats prisonniers et conservèrent à l’usage de leur propre propagande.

Aujourd’hui, les anciens combattants ont du mal à se rappeler ce qui les faisait rire. Tant de plaisanteries étaient improvisées, exploitant les travers d’un officier, d’un non-Russe ou d’un nouveau venu dans l’unité. S’y ajoute aussi, parfois, un soupçon de honte. Certains hésitent à reconnaître qu’ils prenaient plaisir à se moquer de groupes ethniques spécifiques. Les plaisanteries autour des fonctions organiques avaient pu, elles aussi, leur paraître drôles sur le coup, mais aujourd’hui, ce sont tous des hommes âgés. « Je ne suis pas sûr de pouvoir vous raconter ça », s’excusent-ils. En revanche, il était facile de rire de l’ennemi. En 1943, les Allemands, disait-on, avaient tant de mal à trouver de nouveaux appelés qu’ils étaient prêts à recruter des hommes affligés de n’importe quelle infirmité. « Mais je ne peux pas être apte, proteste un soldat devant le conseil de révision berlinois. En Russie, ils m’ont tiré dans les deux jambes, dans les deux bras, dans les deux poumons, et ils m’ont même blessé dans le dos. » « Dans ce cas, répliquent les médecins, vous ne risquez plus rien[541]. » Ce genre de blagues convenait aux journaux satiriques, mais le paysage perverti de l’État soviétique offrait un terrain fertile à un humour plus subversif. Si vous tombiez entre les mains de la police militaire, les hommes ne le savaient que trop bien, ses accusations seraient absurdes et ses procédures byzantines. « Vous devez prouver, avertissaient les farceurs, que vous n’êtes pas un chameau[542]. » Une autre histoire est directement issue de l’univers des *politrouks* et des espions. Un soir, un officier raconte une blague à ses hommes. Tous éclatent de rire, sauf un, qui ne se déride pas. L’officier fait venir le *politrouk* pour vérifier que l’homme va bien. « Tu as reçu de mauvaises nouvelles de chez toi ? », demande le *politrouk*. Non. Personne de son unité n’est mort récemment, il n’a pas peur, il

n’a mal nulle part. « Alors pourquoi est-ce que tu ne ris pas ? », demande le *politrouk*. « Je suis d’un autre régiment, répond l’homme maussade. Ce n’est pas mon commandant[543]. »

Le rire pouvait alléger l’atmosphère pesante de la propagande ou, par moments, dissiper le climat de peur. Mais il avait également pour effet de souder les groupes, de cimenter les amitiés du front qui soutenaient tous les hommes dans cet univers extrême. Le régime de Staline se méfiait pourtant des groupes. Pendant toute la durée de la guerre, des espions de la Section spéciale furent chargés de surveiller de près la formation de nouvelles amitiés non approuvées ; la confiance était pourtant capitale pour la constitution d’un esprit d’équipe. L’efficacité tactique exigeait que les hommes connaissent leurs camarades et puissent compter sur eux. À contrecœur, car ils n’éprouvaient que mépris pour le sentiment, les responsables du pays commencèrent à imiter l’ennemi[544]. À partir de mars 1942, les unités qui avaient besoin de sang frais furent retirées du front avant d’avoir pu recevoir des réservistes et des remplaçants. Dans l’idéal, les nouvelles formations étaient censées s’entraîner ensemble pendant quelques semaines avant d’affronter le danger en groupe[545]. Ce n’était pas toujours possible, mais on savait que c’était efficace. La constitution d’un esprit d’équipe était une recette que l’armée américaine n’apprendrait qu’après 1945, quand elle étudierait les erreurs et les leçons des campagnes de cette guerre[546].

Dans l’Armée rouge, les amitiés pouvaient être éphémères, cela ne les empêchait pas d’être parfois passionnées. À cette étape de la guerre, un fantassin avait peu de chances de se battre aux côtés de ses amis pendant plus de trois mois avant qu’une blessure, la mort ou une promotion ne l’oblige à quitter le groupe. « Il suffit que quelqu’un soit avec vous pendant deux à sept jours, expliquaient les soldats, pour qu’on connaisse ses qualités, tous ses sentiments, les choses qu’on met un an à découvrir dans le civil[547]. » Le fait que de nombreux soldats aient demandé à maintes et maintes reprises, après chaque sortie d’hôpital même, à pouvoir retrouver leurs camarades témoigne de la force de ces loyautés[548]. « Nous étions comme un garçon et une fille, se rappelait un ancien combattant. Comme des amants, on aurait pu dire. Nous ne supportions pas d’être séparés. » Il ne parlait pas d’homosexualité. Aucun n’a jamais brisé ce tabou. Le sexe était, en tout état de cause, la dernière chose à laquelle pensait un soldat affamé, épuisé et terrifié. C’était une différence entre le front et l’arrière, entre les tranchées et le mess des officiers. Les amitiés étaient intimes, mais les plaisirs que les hommes partageaient et dont ils parlaient au front se

concentraient sur la nourriture, la boisson, la chaleur et le tabac. Quand l'unité de David Samoïlov était au front, les hommes veillaient pendant des heures, « torturés par le manque de tabac ». Ils parlaient à n'en plus finir, et un de leurs sujets préférés était le mariage de chacun d'entre eux. En fait, ce n'était pas la nuit de noces et le sexe qui les intéressaient, ni même les images d'amour et de foyer, mais la richesse et la composition du banquet organisé pour l'occasion[549].

Subversif et passionné, brutal ou sombre, c'était un monde que le Sovinformburo faisait tout son possible pour dissimuler aux regards. « Nos soldats », tels que les décrivait la presse soviétique, n'avaient pas plus de réalité que les vaillants garçons des bandes dessinées d'aventures. Après la guerre, les survivants eurent tout intérêt à souscrire à ce mythe. Il existait un groupe cependant qui n'avait rien à perdre. C'étaient les *chtrafniki*, les membres des unités disciplinaires. Ils ne sont plus très nombreux à pouvoir raconter leur histoire. Ivan Gorine, par exemple, fut l'unique rescapé d'un groupe de trois cent cinquante hommes. Tous ses camarades moururent en l'espace d'un seul matin quand on les envoya, armés de fusils et en terrain découvert, prendre d'assaut une batterie retranchée de canons allemands. Quand cet homme raconte la guerre, son point de départ est une prison.

Le père de Gorine avait disparu en 1930, lorsque la police avait chassé les koulaks. En fait, il avait abandonné sa femme et ses enfants et était parti pour le Sud. Gorine fut confié à une famille qui le méprisait à cause de ses prétendues origines bourgeoises. C'était un début dans la vie peu propice. Le garçon se frotta rapidement au monde de l'illégalité et au moment où la guerre éclata, il se mit à fabriquer de fausses cartes de rationnement. Il se fit prendre et le juge lui donna le choix : le goulag ou le front. Il avait déjà décidé de se battre, car pendant son séjour en prison, en attendant sa condamnation, il s'était imprégné d'humeur patriotique. « Des tas de gens demandaient à partir, a-t-il dit. Le front suscitait l'enthousiasme, même parmi les détenus. » Il se disait qu'enfin, il allait découvrir la vraie vie. Ils apprendraient tous rapidement que ce n'était qu'une condamnation à mort indirecte.

Les *chtrafniki* constatèrent que leur vie comptait moins que celle des chevaux chéris de Boudienny. La seule nourriture qu'ils virent, du début à la fin, fut une soupe grise et aqueuse. « Les vieux nous disaient qu'on nous servait le dixième de la ration militaire normale, a raconté un autre rescapé. Vrai ou faux, notre menu consistait en quatre cuillerées de nourriture par jour […] et en une quantité illimitée de jurons de première qualité. » Les condamnés furent parqués dans des

camps en attendant les ordres militaires. Ces baraquements étaient aussi meurtriers que le goulag, et lui devaient une large part de leur atmosphère. Un homme pouvait se faire dépecer vivant parce qu'il avait perdu une partie de cartes ; il pouvait être assassiné dans son lit pour sa paire de bottes ou pour un croûton qu'il avait mis de côté[550]. Tout le monde vivait dans la crainte des *starchini*, les vieux récidivistes qui régentaient tout. Atteindre le front, même sans la moindre bribe de formation professionnelle, fut un soulagement pour Gorine le novice. « On n'avait qu'une idée : monter au front le plus vite possible, pour échapper à la torture de cette base de réserve[551]. »

Arrivé sur place, fusil à la main, Gorine se rendit compte que les officiers le respectaient. Ils ne pouvaient pas savoir, après tout, dans quelle direction il avait l'intention de tirer. « Nous marchions au combat, se rappelle un autre, sans un cri pour la patrie ou Staline. Tous sans exception, nous jurions et sacrions. C'était le “Hourrah !” des *chtrafniki*. » Gorine confirmait ces propos tout en ajoutant que les hommes éprouvaient pour leur dirigeant une forme de respect fataliste. « Si Staline meurt, murmuraient-ils, un autre du même acabit prendra sa place. » Ils n'avaient rien non plus de nihilistes sans foi ni loi. Les Russes se battaient parce qu'ils croyaient à une vraie cause, et les *chtrafniki* survivants se rappellent le patriotisme qui les animait. « Nous voulions tous défendre la patrie, dit Gorine. Je crois que les criminels éprouvaient plus de dévotion, plus d'amour pour leur terre natale que les chefs, ceux qui occupaient des postes plus élevés dans la direction. » Il y avait même une certaine fierté à mourir. « Le *chtrafnik* ne s'enfuit pas, lui, a raconté à des journalistes un autre survivant. Les soldats ordinaires sont plus enclins à le faire[552]. »

L'espérance de vie des condamnés était brève, mais leur culture, brutale et colorée, distincte de celle de la cellule du Parti et du mess des officiers, déteignait sur les autres soldats du front. La même observation s'appliquait bien souvent aux criminels qu'on envoya au front depuis le goulag après avril 1943[553]. Précipités dans cette guerre affreusement meurtrière, ils durent souvent leur survie aux talents qu'ils avaient peut-être commencé à acquérir dans les villages ravagés par la famine des années 1930, puis à la rude école de la Kolyma. Ils avaient l'œil du *moujik* pour la bonne affaire, l'instinct de survie du condamné. Les conditions de vie difficiles les transformaient tous en rescapés. Et pourtant, la plupart d'entre eux se souciaient de l'issue du conflit. « C'était une guerre d'extermination, a raconté plus tard un simple soldat. Elle excitait la haine, la soif de vengeance, qui trouvèrent finalement leur expression

dans une cause qui conduirait l’Armée rouge à livrer des combats acharnés pendant quatre ans. » Mais c’étaient les chefs, jamais en panne de slogans, qui donnèrent à cette cause son nom officiel. « Cette cause a été baptisée “patriotisme”[554]. »

Les célébrations avaient été prématurées. La victoire de Stalingrad avait blessé l’ennemi, mais ne l’avait pas définitivement brisé. Les gains de février 1943 eux-mêmes ne seraient pas durables. Les Soviétiques ne s’accrochèrent à Kharkov qu’un mois à peine. Ce fut une heure amère pour l’armée, et une catastrophe pour les habitants de Kharkov, qui affrontèrent alors la colère redoublée de leurs conquérants en plus des privations d’un nouveau printemps de faim. Très loin, sous la lumière inimaginable du désert tunisien, les troupes de Montgomery repoussaient Rommel et ses hommes vers la mer. L’issue de la guerre en Union soviétique n’avait toujours rien de certain.

Ce printemps-là, les dirigeants soviétiques se réunirent pour réfléchir à la campagne de l’année à venir. Le 8 avril, Gueorgui Joukov, nouvellement promu maréchal de l’Union soviétique et décoré de la toute première médaille de l’ordre de Souvorov[555], première classe, présenta un exposé sur les plans les plus probables, selon lui, de l’ennemi. Grave et professionnel, il déclara à l’État-Major général que l’Allemagne n’avait pas les ressources nécessaires pour lancer une nouvelle poussée dans le Caucase ou le long de la Volga. Cependant, les fascistes étaient loin d’être vaincus. L’hiver n’avait jamais été leur saison de prédilection, pas plus que les semaines détrempées du printemps, quand la neige fondue se transformait en boue qui montait jusqu’aux cuisses. Mais depuis deux étés déjà, leurs chars et leurs chevaux avaient filé vers l’est sur une terre durcie par le soleil, repoussant l’armée soviétique, encerclant des divisions entières, inspirant la panique à une trop grande fraction des autres. Quand les jours rallongeraient et que les petits matins se réchaufferaient, ils repartiraient à l’attaque. Joukov pensait qu’ils choisiraient un front étroit et y rassembleraient une concentration de forces pour lancer une frappe directe. Leur objectif ultime serait Moscou. Le coup viendrait des sites où les forces allemandes étaient les plus puissantes, à savoir les champs de blé ouverts entre Orel et Belgorod. Il aurait probablement pour centre les alentours de Koursk, une ville du secteur de tchernoziom près de la frontière avec l’Ukraine. La ligne de front soviétique y formait une saillie, exposant les flancs de l’Armée rouge du nord-ouest jusqu’au sud-ouest. Selon Joukov, l’assaut, quand il se produirait, serait dévastateur. La

Wehrmacht commençait à manquer d'hommes ; ce seraient donc l'aviation, l'artillerie et les chars d'assaut qui décideraient du sort de cette bataille[556].

L'évaluation de Joukov, fondée sur des renseignements détaillés émanant de sources britanniques, était correcte, mais il était difficile d'estimer quand ce coup serait porté. Pour une fois, Staline accepta cette analyse militaire, et même le conseil de se préparer, en premier lieu, à une défense acharnée. Ce n'était pas ce que la propagande d'avant guerre avait prévu, avec ses images d'offensives hardies contre les barricades fascistes, mais la stratégie de cet été consisterait à encaisser le coup allemand, à le faire absorber par des lignes de défense successives. Les Soviétiques ne passeraient à l'attaque que lorsque cette avance démesurée aurait été enrayée. Les préparatifs devaient immédiatement débuter. On intensifierait les programmes de formation dans tous les types de spécialités, et préférence serait donnée aux hommes qui auraient suivi un enseignement secondaire[557]. Les troupes du front se verraient proposer de nouvelles périodes d'exercice et de classes, et les tankistes feraient l'objet d'une attention toute particulière. Une fois prêts, des milliers d'hommes marcheraient vers le sud et vers l'ouest, circulant de nuit. En prévision de lourdes pertes – une prédiction qui se révéla parfaitement exacte –, quatre cent cinquante hôpitaux et infirmeries de campagne seraient rénovés, reconstruits ou équipés. On en avait prévu deux cents pour le seul front de Voronèje[558]. En attendant, autour de Koursk même et sur plus de cent cinquante kilomètres derrière le front, des groupes de miliciens et de soldats prirent la pelle. En juillet, quand les bombardements commencèrent enfin, un total de près de cinq mille kilomètres de tranchées avait été creusé derrière le front, s'entrecroisant dans une géométrie angulaire[559]. Bientôt, d'innombrables tonnes de métal ensemenceraient cette fertile terre noire. En juillet, il y avait en moyenne un peu plus de cinq mille mines antichars ou antipersonnel pour un kilomètre et demi de fortification[560].

Si le plan militaire était brillant, tous les problèmes n'étaient pas réglés. Les champs de bataille ne sont pas d'aimables tapis verts ; des milliers de civils vivaient sur la future ligne de front. Les quatre mois suivants virent des interactions bien trop étroites entre l'armée et la population locale. Dans le meilleur des cas, ces relations étaient cordiales et bienveillantes. Certains hommes trouvèrent des amis prêts à partager leur dernière croûte de pain avec un soldat de leur camp. La population locale avait souffert – une partie d'entre elle avait survécu à l'occupation allemande – et presque tout le monde avait un fils ou un mari au front. Les soldats pouvaient compter sur le soutien de patriotes.

« Les directeurs de la ferme collective et ses fermiers m’ont vraiment bien traité, écrivit à sa femme un ingénieur du nom de Vitali Taranitchev à la fin de 1942. Ils m’ont indiqué mon chemin comme si j’étais de la famille, ils m’ont donné des tartes et des biscuits à emporter, ont fait cuire du mouton, ont mis la main sur un peu de *makhorka* et tout ça ; j’ai accepté de rester en contact avec le président du kolkhoze, un vieux de soixante-dix ans qui a quatre fils au front[561]. » Tout cela était bien beau, mais à cette date, Taranitchev se trouvait encore dans la réserve, à une certaine distance des lignes. Ses hôtes n’avaient pas vu la guerre telle que l’avaient connue les paysans de la région de Koursk. Au printemps et à l’été de 1943, certains habitants de la région de tchernoziom n’étaient pas près d’accueillir qui que ce soit à bras ouverts.

« Notre situation est très bonne », écrivait Alexandre Slésarev, qui était lui aussi dans l’Armée rouge. Le jeune homme avait passé plusieurs semaines en route, mais à présent, ses camarades et lui s’étaient retranchés. « Nous ne vivons pas loin d’un bois, dans des *zemlianki*, bien sûr. Notre nourriture est de première qualité – en plus, on nous donne une ration supplémentaire parce que nous sommes au front. Mon travail est intéressant et j’ai l’occasion de voyager. » Sa seule récrimination, que d’autres approuvaient de tout cœur ce printemps-là, était qu’« il n’y a pas beaucoup de temps libre[562] ». Originaire de Smolensk, Slésarev se trouvait dans la 1re armée blindée de la garde nouvellement formée. Il était censé consacrer son temps à des exercices, afin d’améliorer la coordination et la tactique sur le terrain qui avaient si cruellement fait défaut aux unités de chars au cours des années précédentes. L’instruction était effectivement prenante, surtout dans son corps d’élite, mais le travail militaire était, une fois de plus, occasionnellement négligé au profit d’autres tâches. Les tankistes furent par exemple obligés de donner un coup de main dans les fermes collectives et de travailler avec les ingénieurs chargés de reconstruire les réseaux de communication de la région, ses magasins et ses hôpitaux.

Nikolaï Bélov était toujours dans sa division de fusiliers. Stationné tout près de Maloarkhangelsk, dans la région d’Orel, il ne chômait pas, lui non plus. « Nous devons suivre une formation intensive, notait-il dans son journal. Nous sommes obligés de retravailler pour de bon maintenant, et il n’y a pas moyen d’y échapper. » Il était épuisé, mais l’activité lui faisait du bien. Le 22 mai, après avoir passé quinze jours dans son camp du front, il s’était « un peu habitué au travail ». À ce moment-là, son principal sujet de préoccupation n’était pas la dépression, mais les problèmes pratiques. « Le régiment manque encore de

cohésion », observait-il. L’entraînement y remédierait. Mais rien de ce qu’il pourrait faire ne pallierait la pénurie de fusils et d’autres fournitures[563].

Les hommes du régiment de Bélov n’appréciaient ni l’attente ni l’entraînement. Il releva des désertions de plus en plus régulières. Le 27 mai, cinq fantassins quittèrent discrètement son unité pour passer aux Allemands. « Il est difficile de comprendre ce qui a provoqué cela, écrivit-il. De toute évidence, la fatigue générale. » De surcroît, les Allemands jetaient des tracts encourageant les hommes à croire qu’ils auraient la vie sauve s’ils changeaient de camp. Le 30 mai, deux autres soldats disparurent – « c’est un vrai cauchemar », commentait Bélov. L’un d’eux, observa-t-il, avait pourtant demandé sa carte du Parti communiste[564]. Le nombre total de soldats de l’Armée rouge qui firent défection et passèrent aux Allemands paraissait augmenter chaque mois. Les services de renseignements allemands en enregistrèrent un peu plus de mille en février. En avril, ils seraient 1 964, 2 424 en mai et 2 555 en juin[565]. Mais ces chiffres ne reflètent pas la réalité. D’une part, les fuyards ne rejoignaient pas toujours les lignes allemandes. Tandis que l’Armée rouge se déplaçait vers l’ouest, le NKVD passa les villes bombardées au peigne fin, à la recherche de soldats déserteurs déguisés en civils. On découvrit que Koursk et sa province en regorgeaient. Un certain nombre avaient derrière eux un long passé criminel ; d’autres venaient de s’engager dans cette carrière. En mars 1943, par exemple, le NKVD de Koursk signala un déserteur du nom d’Ozerov qui avait fui en zone occupée en 1942. Il avait déjà été condamné. En proie à de nouvelles crises de violence, il avait battu et tué la femme qui le cachait, ainsi que sa vieille mère. Il fut arrêté et fusillé[566].

Koursk elle-même n’était plus que ruines. Quatorze mois durant, les forces d’occupation avaient pillé ses usines et ses commerces, détruit ses bâtiments officiels et assassiné plusieurs centaines d’habitants. Quant à ceux qu’elles n’avaient pas tués ou déportés, elles les avaient laissés mourir de faim ou de maladies nées de la misère et du manque d’hygiène – typhus, dysenterie, tuberculose et syphilis. Ceux qui étaient encore vivants pour accueillir l’Armée rouge avaient assisté à des scènes qu’ils n’oublieraient jamais, mais ils avaient aussi appris que la survie dépendait de talents peu communs. Lorsque la ville s’était vidée à la fin de 1941, les habitants livrés à leur sort avaient pillé tout ce qui était transportable. Quelques mois plus tard, ils s’étaient également emparés des provisions que les Allemands avaient abandonnées dans leur retraite précipitée. Désormais, la ville grouillant à nouveau de soldats, la population

chercha à se procurer de quoi manger en vendant les objets disparates qu'elle avait amassés. En mars, la police appréhenda une femme qui vendait des draps. On fouilla son appartement qui contenait deux matelas, trois couvertures, quarante ampoules électriques et dix-huit kilos de savon, ce qui lui valut une amende. Le savon constituait une sorte de monnaie d'échange. Un homme se fit prendre en possession de soixante-sept pains de savon, tous dérobés dans les stocks de l'armée allemande, sans compter huit pantalons, quatre paires de bottes de l'armée allemande, trois couvertures de laine et une machine à coudre. Un autre avait mis la main sur dix pains de savon de ménage, quatre-vingt-sept boîtes de conserve de viande et cinq cents cigarettes allemandes. Parmi les autres trophées figuraient des bicyclettes ayant appartenu aux Allemands et des charretées de leur fine farine blanche[567].

Les peines prononcées pour la possession d'articles d'épicerie dépassaient rarement une lourde amende ; il en allait différemment des armes. Les actes de violence criminelle, parmi lesquels les vols et les viols, étaient désormais un problème quotidien. Se procurer des fusils était chose aisée, et les adolescents privés de parents ou les soldats en fuite constituaient volontiers des bandes. Les déserteurs survivaient en commettant des larcins dans les rues de la ville, ou en volant des porcs et du bétail dans les villages. Dans le même temps, des enfants se blessaient presque tous les jours en jouant avec ou à proximité de mines et d'obus non explosés. Les plus infortunées étaient les femmes qui donnaient naissance à des enfants issus d'un viol ou de liaisons avec des soldats allemands. Ces bébés n'avaient pas de père, et les mères aucun moyen de s'en occuper. Tout le monde souffrant de la faim, il n'était pas raisonnable de devoir nourrir des bouches supplémentaires, des bâtards qui plus est. Tout au long de ce printemps, la police et les passants trouvèrent des petits ballots dans des fossés, des tombes superficielles et même sur des tas d'ordures. Les autorités municipales qui avaient repris leurs fonctions échangeaient des notes angoissées, tout en sachant que l'effort de guerre était prioritaire. On ne disposait pas des ressources nécessaires pour maintenir l'ordre parmi les civils de la région, et moins encore pour les secourir[568]. Au contraire, la population locale déjà harassée et tout à fait inapte à cette tâche reçut l'ordre de participer à des corvées physiquement épuisantes, allant de la reconstruction de routes à des travaux de terrassement dans la boue et à des opérations de déminage. En ce même mois de mai, les dirigeants lancèrent de surcroît un appel à des dons de sang[569].

À la campagne, les souffrances étaient indescriptibles. Au printemps 1943,

deux cent mille habitants de la région étaient considérés comme invalides, orphelins ou dépendants à un titre ou à un autre, et avaient besoin d'une aide de l'État sous forme de nourriture et de combustible[570]. Les secteurs occupés par l'ennemi avaient été pillés, le bétail abattu ou confisqué, les récoltes détruites ou volées. Des gens soupçonnés d'être des partisans avaient été pendus et, pour faire bonne mesure, leurs voisins – des localités entières – punis. Près de quarante mille maisons au total, plus de la moitié de l'ensemble de celles de la région, avaient été intégralement brûlées[571]. Un grand nombre d'adultes physiquement valides avaient été déportés dans le Reich comme travailleurs forcés et il ne restait personne pour reconstruire les maisons, labourer les champs ou ramasser ce qui restait des récoltes de l'année précédente. Les habitants terrifiés, pour beaucoup des veuves ou des femmes seules avec des enfants à charge, n'avaient dans bien des cas pas eu le courage de semer lorsque la neige avait fondu et que le sol s'était réchauffé en 1942. Les coopératives étaient réduites à des paysages lunaires de broussailles et de buissons épineux calcinés, d'orties et de mauvaises herbes coriaces. L'Armée rouge n'était pas entièrement étrangère à ces ravages. La ligne de front était située dans la région de Koursk depuis septembre 1942. Pour préparer la campagne de 1942-1943, l'armée entreprit d'évacuer tous les civils vivant à une distance d'une douzaine de kilomètres (et jusqu'à quinze ou vingt) du front. Cette mesure provoqua des réactions qui frôlèrent parfois la guerre civile. Ce n'était pas l'Ukraine occidentale ni les pays Baltes, où l'Armée rouge allait se heurter à une authentique résistance quand elle chercherait à réimposer l'autorité soviétique l'année suivante. Ce n'était pas une zone de banditisme nationaliste. Mais Koursk donnerait la preuve que les soldats n'étaient pas toujours les bienvenus, même parmi les Russes de souche.

Les premières difficultés surgirent à l'automne de 1942. Quand les soldats des 13e et 38e armées arrivèrent dans le secteur du front en ce mois de septembre pour évacuer les villages, la population s'y opposa massivement. Des rapports ultérieurs donnent à penser que l'opération avait été bâclée, ce qui laissa aux paysans la possibilité de se regrouper et de donner libre cours à leur colère. Mais le vrai problème, comme le comprirent les autorités elles-mêmes, était que la population locale redoutait un piège. L'armée qui prétendait prendre leurs vaches et leurs cochons et chasser de chez elles des familles entières était celle qui perdait quotidiennement des batailles, celle qui n'avait pas encore fait ses preuves à Stalingrad. Cette campagne d'évacuation ressemblait à s'y méprendre

à un retour au processus abhorré de collectivisation. À cette époque également, on avait eu recours à l'armée en certains lieux, et on avait chassé de chez eux les animaux et les hommes par des méthodes tout aussi brutales. Et voilà que les soldats revenaient les voler. On promit aux villageois de leur remettre des coupons pour tous les animaux qu'ils perdaient, on leur assura que des logements les attendaient loin des lignes, mais – non sans raison – ils n'en crurent pas un mot.

La faim et la peur aggravaient encore la colère des paysans. Les foules qui se massèrent pour résister aux soldats étaient nombreuses et organisées, deux cents personnes dans un district, trois cents, « armées de fourches, de pelles et de hachoirs », dans un autre, tandis que dans un troisième « cent cinquante femmes et jeunes ont participé, dont la plupart armés de gourdins, de briques et d'objets de ce genre ». Cette foule désespérée jeta des projectiles contre les soldats, les femmes les injurièrent en les traitant de « déserteurs », de « gibier de potence ». « Si vous essayez de m'évacuer, lança un vieux à un fonctionnaire local, je vous tuerai. J'ai affûté ma hache et je peux tuer au moins six personnes avec. En plus, ma femme et ma fille peuvent en tuer deux chacune, et sûrement vous ne serez pas dix. Si chaque foyer tue dix personnes, il n'y aura pas d'évacuation, pas vrai[572] ? »

Ce n'étaient pas des menaces en l'air. La 13e armée renonça à évacuer les zones qui lui avaient été affectées, mais quand les soldats de la 38e revinrent dans les villages où avaient eu lieu les premiers rassemblements, ils se trouvèrent face à une foule furieuse et armée. Le 13 octobre, les soldats furent repoussés par toute la population d'un village, par des femmes brandissant des fourches et des pelles. Le lendemain, des villageois voisins attaquèrent à nouveau les soldats, brisant les dents d'un homme et enfonçant le crâne d'un autre. Mais les soldats avaient alors reçu de nouveaux ordres. Avec l'aide des troupes du NKVD, ils arrêtèrent les meneurs. Ils tirèrent aussi dans les jambes de certains, une mesure qui terrorisa rapidement la foule. Mais ce n'était évidemment pas bon pour les relations publiques de l'armée. Les dirigeants de la région, en collaboration avec les généraux eux-mêmes, durent ensuite restaurer la confiance de la population à l'égard de ses défenseurs. Dorénavant, on chargerait le NKVD d'évacuer les habitants ; l'Armée rouge n'aurait plus à affronter elle-même les paysans russes[573]. Dans les semaines à venir, il allait falloir soigner sa réputation d'avant-garde du peuple.

Heureusement, une série de victoires concrètes, à commencer par Stalingrad,

ne tarderait pas à renforcer l’image d’une armée de libération. L’arrivée des premiers soldats soviétiques dans une ville abandonnée par les Allemands était souvent accueillie par des larmes de soulagement, un soulagement épuisé et désespéré, malgré tout ce qui pouvait advenir ensuite, lorsque le NKVD intervenait. Mais certains villageois de la région de Koursk mirent longtemps à refaire confiance aux autorités – et quelques-uns n’y parvinrent jamais. Leurs craintes s’ancraient dans une froide réalité. En mai et juin 1943, quelques semaines seulement avant l’affrontement épique de la guerre, le général Rokossovksi rangea provisoirement ses plans de bataille pour se pencher sur la mystérieuse disparition de deux vaches. Ce n’était pas le premier cas de ce genre. Trois bovins s’étaient évanouis dans la nature moins d’une semaine auparavant. Or ces disparitions avaient eu lieu dans des fermes proches des cantonnements des soldats. S’y ajoutaient toutes les irrégularités officielles. « Ces derniers temps, lut-il, quatre-vingts vaches ont été confisquées à la population [dans les vingt-cinq kilomètres de la zone de front], mais trente reçus seulement ont été remis. Les fermes collectives ont également perdu cent cinquante chevaux et presque tout leur matériel de transport. Tout cela, poursuivait le rapport, perturbe les travaux agricoles de nos coopératives[574]. »

Les combats n’étaient de toute évidence qu’un aspect de la totalité de l’effort de guerre. Le ravitaillement posait un grave problème partout. L’armée se taillait la part du lion et les soldats mangeaient souvent mieux que chez eux, mais les civils souffraient fréquemment de graves pénuries. En 1943, le gouvernement imprima à dix mille exemplaires une brochure expliquant aux gens comment cuisiner les orties. Deux savants en publièrent une autre discutant des vertus nutritives de la viande d’animaux sauvages. « Quand ils tuent des bêtes pour leur fourrure, commençait ce texte, les chasseurs oublient souvent qu’il y a sur ces carcasses une viande précieuse. » Les chercheurs faisaient remarquer que la chair d’écureuil était plus riche en calories que toutes les autres à l’exception de celle du putois, et en tout état de cause bien plus que le porc. Certes, un écureuil moyen ne fournissait que deux cents grammes de viande (prétendaient-ils), mais sa chair était succulente, à la différence de celle des loups, trop âcre et bonne pour les cochons. Afin de vérifier cette dernière allégation, une commission s’était réunie à l’Académie des sciences ce printemps-là pour étudier les qualités gustatives et nutritives de toute une série de créatures allant du renard au spermophile et à la souris[575]. Pendant que les académiciens dînaient, les civils avaient l’estomac dans les talons. « Nous avons dû vendre beaucoup de nos affaires, écrivait à son mari Natacha, la femme de Vitali Taranitchev, en ce mois

de mars, parce que tout est devenu très cher. Il suffira que je te dise que nous dépensons vingt roubles par jour pour acheter un demi-litre de lait pour Kolia. » Leur fils, encore un bébé, en avait impérativement besoin. « Si nous lui retirions ce lait, nous le condamnerions à être squelettique[576]. »

La faim était encore plus cruelle dans les régions du front. Il n'y avait plus d'hommes pour reconstruire les bâtiments et les granges en ruine, pour réparer les routes ou semer les cultures de l'année. Au début de la saison agricole de 1943, tout donnait à penser que les semailles dans différents districts de la zone de Koursk ne dépasseraient pas 10 % des niveaux de 1941. Or, la région avait besoin de céréales pour nourrir la population, et l'armée aurait besoin de nourriture pour maintenir les hommes sur pied. Les femmes travaillaient comme des bêtes, s'attelant parfois à la charrue. Mais la terre était dévastée et ne redeviendrait fertile que lentement.

Une fois de plus, les soldats durent remonter leurs manches vert olive pour creuser. Le 12 avril, les troupes du front central reçurent l'ordre d'aider les paysans à semer les cultures de printemps, à labourer, à s'occuper des agnelages et à transporter les semences jusqu'aux fermes. Ils devaient accomplir cette tâche, précisait l'ordre, « sans que cela porte préjudice à leurs devoirs militaires[577] ». Dans le même temps, sans que cela porte préjudice, sans doute, à la production alimentaire, les civils furent regroupés en escouades de miliciens et durent aller creuser des tranchées et retirer les mines abandonnées par les Allemands. « C'est une honte, quand on parcourt les villages libérés, écrivait un soldat de l'Armée rouge à sa famille en ce mois de juin, de constater la froideur de la population[578]. » Toute la région luttait durement pour la survie. Les armées qui allaient combattre près de Koursk s'entraînaient et se préparaient dans des décors d'une brutalité médiévale.

Les batailles qu'elles s'apprêtaient à livrer allaient transformer l'air lui-même en brasier. Si les chars incarnent une forme de rêve moderniste, Koursk en verrait la révélation sous les traits d'une apocalypse. Les combats autour de ce saillant mettraient en œuvre plus de blindés, plus de machines que toutes les autres batailles de cette guerre. Cet été-là, la steppe de tchernoziom de la province de Koursk se hérisserait de soixante-dix mille canons et mortiers, de douze mille avions de guerre et du nombre épique de treize mille chars et pièces d'artillerie mobile[579]. Des masses humaines colossales, parmi lesquelles plusieurs dizaines de milliers de fusiliers, se rassemblèrent également autour de cette zone. Pour assurer le succès de cette offensive absolument vitale, les

Allemands firent venir dans la région cinquante divisions, dont des troupes de SS triées sur le volet, de pure souche aryenne et (chose plus importante) ayant fait la preuve de leurs qualités militaires. Au milieu de l'été, il y avait en tout neuf cent mille officiers et soldats allemands autour du saillant, mais les Soviétiques les attendaient de pied ferme. Fin mai, un million trois cent mille hommes se tenaient prêts derrière le dédale de lignes enchevêtrées.

En juillet, lorsque ces adversaires se prirent à la gorge, cela faisait deux années pleines qu'ils se faisaient la guerre. Les heurts avaient été effroyables et violents, mais comme toujours, ils avaient obligé les deux camps à tirer des enseignements des méthodes de l'adversaire, voire à les imiter. Les Allemands avaient ainsi décidé de se concentrer plus que par le passé sur la technologie des blindés. En 1941, ils ne possédaient aucun tank capable de rivaliser avec la maniabilité du T-34 soviétique. Ils ne disposaient pas d'engin comparable au puissant char lourd KV, dont presque aucun canon antichar de l'époque ne pouvait percer le blindage. Les succès des Allemands contre ces engins devaient plus à la médiocre formation des équipes de tankistes soviétiques et à l'impréparation générale de l'Armée rouge qu'à leur propre supériorité technologique. Berlin réagit à ce problème en concevant deux engins, le Panther et le Tiger I, qui étaient respectivement le char moyen le plus avancé sur le terrain et le char lourd le plus invincible de son temps. Le Panther avait moins tendance à s'enflammer que le T-34, il offrait une bien meilleure visibilité à ses équipages, et la radio dont il était muni avait de bonnes chances de fonctionner. Quant au Tiger I, il était équipé du redoutable fusil antiaérien allemand de 28 mm. Il menaçait de ne pas être seulement difficile à détruire, mais affreusement meurtrier. En plus de ces géants de métal, les usines allemandes produisaient désormais un canon autopropulsé, le Ferdinand, ainsi que des stocks de mortiers, roquettes et lance-flammes qui avaient déjà fait leurs preuves sur le terrain[580].

La Wehrmacht pouvait réclamer des modèles innovants, le fleuron de la construction mécanique allemande, mais ce qu'elle ne pouvait extorquer à ses dirigeants, c'était davantage de temps. Pendant toute la durée de la guerre, l'industrie allemande ne produisit que 1 354 chars Tiger I et 5 976 Panther[581]. En 1943, les Soviétiques fabriquaient plus de 1 200 T-34 par mois[582]. L'un des atouts de l'Armée rouge cet été-là fut de posséder un plus grand nombre de chars modernes extrêmement efficaces sur le terrain. Les Allemands disposaient sans doute d'un stock limité de machines absolument redoutables, mais lorsqu'il

s'agissait de déployer un grand nombre d'engins, la Wehrmacht devait toujours compter sur des modèles beaucoup plus anciens, obsolètes. Les chiffres étaient indéniablement favorables aux Soviétiques. En 1941, l'Armée rouge avait perdu les neuf dixièmes de ses chars en l'espace de quelques semaines, en même temps que ses principaux centres de production, à Kharkov et Leningrad. Lorsqu'on reconstruisit les usines de chars à l'est, on décida de se concentrer sur les modèles existants et de les produire en masse, une décision prudente au vu des taux de perte catastrophiques que les équipages soviétiques continuaient à subir. Moyennant de légères modifications, le T-34 resterait le pilier des blindés soviétiques pendant toute la durée de la guerre.

Des améliorations, sans parler de conceptions entièrement nouvelles, auraient imposé de plus longs délais de fabrication et exigé que les hommes suivent de nouvelles formations. On n'autorisa donc qu'un nombre limité d'innovations, même après les défaites de 1942. Le T-34 fut adapté pour améliorer sa visibilité, encore que les conducteurs de chars se rappellent n'avoir guère vu que de la poussière et de la fumée. Un petit nombre d'armes nouvelles vint compléter l'arsenal soviétique de véhicules blindés et d'artillerie. La plus importante fut le canon automoteur d'assaut SU-152, destiné à porter un obusier de 152 mm. Surnommé le *zverboi*, ou « tueur de bêtes », c'était le seul blindé soviétique capable de tenir tête sur le terrain au Panther et au Tiger I[583]. C'était essentiel, car ces chars allemands flambant neufs étaient meurtriers même pour les lourds KV. L'équilibre technologique entre les adversaires s'était modifié, et les Soviétiques n'étaient plus en tête. Mais ils ne manquaient plus de blindés. Dans ce cas comme dans presque tous les autres, la démarche technologique de l'Armée rouge était de produire à la chaîne et de privilégier la simplicité.

Les préparatifs soviétiques ne se limitaient cependant pas à une question de chiffres. De fait, lors des différents affrontements qui eurent lieu autour de Koursk, et notamment dans la bataille décisive près de Prokhorovka, les deux camps disposaient approximativement du même nombre d'engins à portée des combats[584]. Ce fut l'élément humain et non l'élément technologique qui pesa le plus lourd en ce mois de juillet. Le courage plein d'abnégation, quasiment suicidaire, joua un rôle capital dans la victoire de Koursk, comme en témoigne le nombre de victimes soviétiques – soixante-dix mille morts dans la seule phase défensive. Mais un autre atout des troupes de l'Armée rouge, tout aussi décisif, était leur maîtrise accrue de la guerre. La coordination entre équipages de chars s'était améliorée grâce à un entraînement intensif, tandis que la réflexion

militaire sur le déploiement des blindés faisait elle aussi des progrès. Le char était désormais conçu comme une arme à part entière, et non comme un substitut du cheval, glouton en carburant. Dans les premiers mois de 1943, on créa cinq nouvelles armées de blindés, dont celle de Slésarev[585]. La compétence des équipages de ces nouvelles formations s'améliorait également. Slésarev avait commencé son service militaire comme artilleur. Sélectionné pour une promotion en 1942, il s'entraîna pendant presque un an avant d'obtenir son premier commandement de chars en tant que lieutenant. Un autre lieutenant de blindés, Ivan Goussev, vingt-deux ans, a décrit les pressions de sa mission cet été-là : « Nous consacrons chaque heure à nous occuper des machines, écrivit-il à sa famille en juin 1943. Parfois, on en oublie l'heure et le jour, on en oublie tout[586]. »

Les équipages que commandaient des hommes comme Goussev et Slésarev avaient été formés en un temps record, mais on avait également exigé d'eux plus de concentration que de leurs prédécesseurs. Depuis l'évacuation et la restructuration de la production, les principales écoles de tankistes se trouvaient près des usines qui fabriquaient les chars. Les procédures, comme pour toute chaîne de production qui se respecte, étaient économiques et spécialisées. Les hommes n'apprenaient le fonctionnement que du modèle précis – le T-34 par exemple – auquel ils seraient affectés. Chaque homme, qu'il fût artilleur ou mécanicien, n'était également entraîné qu'à une tâche bien définie au sein de l'équipage[587]. À cette étape de la guerre, l'ensemble de la formation durait moins de trois mois, mais elle fut prolongée par la suite. Autrement dit, elle produisait de nouveaux tankistes aussi rapidement que les Allemands pouvaient les massacrer.

Cette spécialité attirait les meilleures recrues, et plus particulièrement des jeunes citadins, ce qui tenait en partie au prestige de ces immenses machines. Si pendant leur enfance, les jeunes fermiers avaient pu s'imaginer au volant d'un tracteur, les garçons des villes avaient fort bien pu rêver de filer à travers la campagne dans un géant blindé, contrôlant ses mouvements à l'aide de roues et de leviers et surveillant le monde extérieur grâce à une série de cadrans. Les Allemands eux-mêmes en vinrent à respecter ces soldats. « Le citadin russe, écrivit le général SS Max Simon, qui éprouve un vif intérêt pour les affaires techniques, est tout aussi bien équipé pour l'arme du char moderne que le paysan russe pour l'infanterie […]. On observait avec étonnement les moyens techniques rudimentaires grâce auxquels les équipages russes maintenaient leurs

chars prêts à l’action et la façon dont ils surmontaient toutes les difficultés[588]. »

Les compétences des tankistes ne se limitaient pas à savoir où mettre la clé à écrous. L’autre qualité que Simon releva chez ces fils de l’usine était leur détermination. « Un facteur supplémentaire, écrivit-il, est que l’ouvrier russe est généralement un communiste convaincu qui, jouissant des bienfaits de “sa” révolution depuis des dizaines d’années, se battra avec le fanatisme d’un prolétaire doté d’une conscience de classe. De même que le fantassin rouge est prêt à mourir dans son gourbi, le tankiste soviétique mourra dans son char, tirant contre l’ennemi jusqu’au bout, même s’il est seul ou derrière les lignes ennemies[589]. » Goussev, qui était indéniablement un communiste, exprimait les choses en des termes plus personnels. À la fin d’une longue journée, racontait-il à sa famille, quand « on s’allonge pour dormir tard le soir, on ressent un épuisement terrible dans tout le corps, on sait qu’on a accompli une tâche grande et difficile, mais on a le cœur rempli de joie, une sensation tout à fait particulière, une sorte d’orgueil ou de satisfaction intérieure. Ce sont les meilleurs moments de tous[590]. »

Un homme comme lui se battait pour la famille et la terre qu’il aimait, il se battait pour des principes plus ou moins communistes, mais il se battait aussi parce qu’il était aux côtés de ses meilleurs amis. Les amitiés entre tankistes étaient très étroites. Ils passaient des heures ensemble dans un espace confiné ; ils partageaient la responsabilité de leur engin qu’ils personnalisaient souvent en le couvrant de slogans – des messages optimistes, ne prêtant pas à controverse, tels que « Là où réside le courage réside aussi la victoire[591] ! ». Plus sérieusement, les équipages devaient également maintenir leur monstre en bon état. Goussev avait pour meilleur ami un autre lieutenant de char qui avait passé avec lui deux semaines difficiles ce printemps-là quand trois autres hommes et lui avaient été affectés, avec Goussev, à un char allemand dont les Soviétiques s’étaient emparés. « Nous ne savions rien de cette machine », écrit Goussev. Endommagée et usée, elle était de toute façon « capricieuse » et le premier jour, l’équipage soviétique ne réussit à parcourir que vingt-cinq kilomètres en douze heures. « Nous avons bricolé dessus toute la journée, crasseux, affamés et furieux. » Ils n’avaient pas emporté de rations, « pas même un croûton ». Il faisait un temps exécrable, les routes étaient quasiment impraticables, et Goussev s’attendait à ce que le lieutenant responsable de cette opération ordonne à tout le monde de quitter l’engin moribond et de poursuivre à pied. En réalité, il passa douze jours à réparer ce char avec eux. « Pendant ces douze journées,

écrivit Goussev, nous nous serions fait des cheveux blancs si cela avait été possible. Il est impossible de décrire ce que nous avons subi. » Au moment où il tenait la plume, les deux hommes avaient l'impression d'être des frères plus que des amis[592].

Les équipages de chars étaient aussi liés par la menace d'une mort commune. Après l'infanterie, où le service était presque condamné à s'achever par l'invalidité ou la mort – ou, comme ils le disaient railleusement, au « service de santé [*zdravotdel*] ou au service de terre [*zemotdel*] » –, c'étaient les soldats des unités blindées et mécanisées qui affrontaient le péril le plus certain[593]. Sur les 403 272 tankistes (dont un petit nombre de femmes) formés par l'Armée rouge pendant la guerre, 310 000 perdraient la vie[594]. Même les plus optimistes savaient ce qui se passerait si un obus s'abattait sur leur char. L'éclair chauffé à blanc de l'explosion mettrait inévitablement le feu au carburant et aux munitions de l'équipage. Au mieux, celui-ci – ou du moins ceux de ses membres qui n'auraient pas été décapités ou démembrés par l'obus – n'aurait que quatre-vingt-dix secondes pour s'extraire de la cabine. Ils consommeraient l'essentiel de ce temps à se débattre pour ouvrir la lourde trappe, bien souvent rougie par la chaleur et qui risquait de surcroît d'avoir été faussée par l'impact. Le champ de bataille n'était pas un havre de tranquillité, mais il était plus sûr que le cercueil blindé qui s'embraserait alors, tandis que ses éléments métalliques se mettraient à fondre. Il ne s'agissait pas seulement d'« ébullition » ; le char embraserait toute l'atmosphère environnante. À cet instant, il n'y avait plus aucun espoir pour les hommes piégés à l'intérieur. Dans de nombreux cas, leurs corps étaient calcinés au point qu'il n'était plus possible de séparer leurs dépouilles[595]. « Tu as déjà brûlé ? » était une question que les tankistes se posaient couramment quand ils se rencontraient pour la première fois. Une blague un peu noire datant de cette période de la guerre met en scène un *politrouk* qui informe un jeune homme que presque tous les tankistes de son groupe sont morts ce jour-là. « Excusez-moi, répond le jeune homme. Je veillerai à brûler demain sans faute. »

Les troupes stationnées dans la steppe proche de Koursk avaient de bonnes raisons de s'angoisser tandis que les semaines s'écoulaient. Le 8 mai 1943, les commandants des quatre fronts principaux reçurent l'ordre de se préparer à une offensive allemande dans les quatre jours à venir[596]. Moins de deux semaines plus tard, le 20 mai, ils furent mirent en état d'alerte une nouvelle fois[597]. Personne ne doutait que l'ennemi eût l'intention d'attaquer, mais les hommes et les officiers nerveux s'interrogeaient désespérément sur le moment qu'il

choisirait. De jour, les campements soviétiques bourdonnaient d'activité, mais la nuit, la steppe était traîtreusement paisible. « Chaque jour, il y a quelque chose de nouveau, notait Bélov dans son journal le 13 juin. Aujourd'hui, deux nouveaux hommes sont passés dans le camp ennemi. Ça en fait déjà onze. La plupart sont des cons. Le 11 juin, nos voisins sont partis en mission de reconnaissance. Ils n'ont rien trouvé. Nous sommes tous coincés dans ce ravin, cela fera bientôt un mois que ça dure, et le front est silencieux. » Le lendemain, on les informa de la tâche qui leur serait confiée. D'ici à un mois, ses hommes participeraient à une offensive en direction d'Orel. « Une grande opération se prépare, écrivit-il. Notre division va attaquer en trois échelons et notre régiment sera dans le second. Il y aura trente-cinq batteries d'artillerie en fonctionnement dans la division, sans compter deux régiments de Katiouchas. Voilà qui va être diablement intéressant[598]. » Mais bien qu'il eût reçu ses ordres, Bélov ne vit pas la moindre action pendant plusieurs semaines encore. « Je suis resté ici plus longtemps, se lamentait-il, qu'en tout autre endroit pendant toute la durée de la guerre[599]. »

L'offensive eut lieu dans la première semaine de juillet. Au cours de la nuit du 4 au 5, un prisonnier allemand annonça à ses geôliers russes qu'elle serait lancée de bonne heure ce matin-là. Vers deux heures du matin, un autre prisonnier confia aux Soviétiques qui l'interrogeaient que l'assaut devait être donné dans moins d'une heure[600]. Même sur le vaste horizon de la steppe, on ne distinguait pas encore la moindre lueur annonciatrice de l'aube. Joukov ordonna une grande offensive d'artillerie et aérienne immédiate, une action qui déchira la nuit, de son propre aveu, « comme une symphonie venue de l'enfer[601] ». Mais ce n'était qu'une ouverture. Sans se laisser intimider par le barrage soviétique, les Allemands lancèrent leur propre attaque, l'assaut qui devait leur assurer la victoire définitive, depuis les deux faces du saillant. Au nord de Koursk, non loin de la base de Bélov, à Maloarkhangelsk, la 9e armée de panzers, commandée par Walter Model, frappa les lignes soviétiques en concentrant l'essentiel de sa poussée sur un étroit ruban d'une quinzaine de kilomètres, dans l'idée de percer les lignes et de s'enfoncer massivement au sud, à l'intérieur du saillant. Plus de cent cinquante kilomètres au sud, neuf divisions de panzers, commandées par le général Hoth, s'avancèrent vers le nord en direction de la petite ville d'Oboyan. Les troupes étaient les meilleures dont disposait l'Allemagne et comprenaient les unités d'élite, les « Têtes de mort » de la SS et les « Gardes d'Adolf Hitler ». Leur objectif prioritaire était la grande route reliant Oboyan, Koursk et Belgorod

à la Crimée et à tout le sud-est de l'Ukraine[602]. Le 7 juillet, elles l'avaient presque atteinte.

C'était la campagne à laquelle Bélov s'était préparé. Le bombardement du 5 juillet avait été entendu depuis sa propre base, pourtant située à une certaine distance plus au sud. « Dans le secteur de Belgorod et le long de la zone Koursk-Orel de notre front – au sud par rapport à nous –, on livre des batailles de chars acharnées, écrivait-il le 8 juillet. Le bruit des canonnades lointaines s'entend jusqu'ici. » Ainsi que la musique des Katiouchas, qui ravissaient tous les Soviétiques qui l'écoutaient. « Les forces sont très concentrées, notait Bélov le lendemain, toutes les vallées débordent d'artillerie et d'infanterie. Les nuits ne sont qu'un rugissement incessant. Notre aviation travaille près de la limite des premières lignes de défense. Il y a une masse de chars[603]. » L'optimisme de ce jeune officier était justifié. Les unités de l'Armée rouge qui se trouvaient sur le front central sous le commandement de Rokossovski résistèrent à l'assaut allemand venu du nord avec une opiniâtreté à laquelle l'ennemi ne pouvait pas s'attendre. Le premier jour, les panzers de Model ne progressèrent que d'un peu plus de six kilomètres. Ils n'avanceraient guère davantage dans la semaine à venir, bien que cet effort défensif ait coûté aux Soviétiques plus de quinze mille vies[604]. Au sud, cependant, le long du front de Voronèje, un plus petit nombre de divisions soviétiques commandées par Vatoutine allaient affronter une des luttes les plus meurtrières de la guerre.

Ces combats engageraient la 1re armée de blindés de la garde, dont faisaient partie Slésarev et ses amis, la 5e armée de blindés de la garde conduite par Rotmistrov, ainsi que les artilleurs et fusiliers de la 5e armée de la garde, celle dans laquelle servait Lev Lvovitch, le doux géologue devenu lieutenant. Le 5 juillet, quand l'assaut fut donné, la 5e armée de la garde était à plus de trois cents kilomètres à l'arrière du front. L'armée de chars de Rotmistrov se trouvait sur une base un peu plus loin. Deux jours plus tard, ces deux armées reçurent l'ordre de franchir cette distance, en marche et sous les bombardements allemands, en l'espace de trois jours. La chaleur torride de l'été, les mouches et les immenses nuages de poussière étaient déjà épuisants et pourtant, les hommes durent encore mener plusieurs batailles de huit heures au milieu des tirs d'obus et de mitrailleuses toujours plus nombreux[605]. Pendant ce temps, Slésarev et ses camarades se situaient déjà sur la trajectoire directe d'une offensive dont la férocité dépassait les pires craintes soviétiques. Ayant repris du poil de la bête après le revers inattendu de leur première journée sous le feu, les hommes de

Hoth, menés par plus de cinq cents chars, poussèrent en direction d'Oboyan. Tandis que les unités d'infanterie soviétique se brisaient sous l'intolérable pression du bombardement, le 7 juillet, la 1re armée blindée restait presque la seule barrière à tenir – ou du moins à essayer de tenir[606]. Slésarev n'avait pas le temps d'écrire chez lui. Il eut de la chance de s'en sortir, mais le courage et la ténacité d'hommes comme lui obligèrent Hoth à modifier ses plans. Au lieu de filer directement sur Oboyan, les Allemands changèrent d'objectif et choisirent une éminence proche de la petite ville de steppe de Prokhorovka.

La bataille de chars la plus féroce de l'histoire se déroula dans les champs ouverts, près de localités portant des noms comme « Octobre » et « Komsomol ». Céder ici, laisser les Allemands percer jusqu'à Koursk aurait certainement entraîné la défaite de toute la campagne défensive. Six cents chars allemands étaient en position pour cette grande poussée. Dissimulés au milieu des arbustes, des vergers et des herbages luxuriants d'un juillet pluvieux, huit cent cinquante chars soviétiques s'apprêtaient à leur barrer le passage. À l'aube, quand la première lueur du jour perça la brume, le futur champ de bataille était plongé dans le silence, « comme s'il n'y avait pas de guerre[607] ». Les premiers merles commençaient à s'appeler d'un bout à l'autre de la vallée. « J'ai regardé mon ami tartiner de la graisse sur un bout de pain, se rappelait un ancien combattant. Il faisait ça lentement, il prenait son temps. Je n'arrêtais pas de lui dire de se dépêcher parce que les Allemands arrivaient. » Mais l'autre souriait. « Ne me bouscule pas, protesta-t-il avec une prescience qui donnerait plus tard la chair de poule à son ami. J'ai bien l'intention d'en profiter. C'est le dernier repas que je mangerai ici-bas[608]. » Il était un peu moins de six heures et demie et il venait de finir de manger quand le calme fut ébranlé par le premier de plusieurs centaines de junkers descendant en piqué pour bombarder les lignes soviétiques[609]. Mais les événements de l'été 1941 ne se reproduirent pas. Cette fois, plusieurs centaines d'avions soviétiques étaient prêts à riposter avec une détermination égale. La bataille de chars commença par un combat aérien qui remplit l'air de fumée et de métal en fusion, bien avant que ne débute le duel entre ces mastodontes[610].

Prokhorovka resterait dans les mémoires à cause de ces chars. Les engins allemands et soviétiques avancèrent et s'affrontèrent à travers un brouillard de fumée et de pluie battante. Au milieu de la matinée, les champs vallonnés étaient jonchés de masses de métal tordus et de corps calcinés. Les survivants évoquent la chaleur de l'été, mais en réalité il faisait frais ce jour-là. Sans doute avaient-ils

eu l'esprit marqué par l'enfer du métal en fusion, du carburant et du caoutchouc enflammés, de l'air brûlant. Face à la supériorité des panzers et des Tiger allemands, les équipages soviétiques refusèrent de céder. Faute de mieux, ils éperonnaient l'ennemi, métal contre métal. C'est ainsi que moururent Goussev et son équipage. « Le char du lieutenant avançait, racontèrent des camarades de son régiment à ses parents, tirant de tous ses canons. Mais un obus ennemi a mis le feu à la machine. Les tirs du char enflammé ne se sont pas interrompus pour autant. Le mécanicien, enclenchant la vitesse la plus élevée de l'appareil, est arrivé à le diriger contre un des chars ennemis qui avançaient. Le char du lieutenant Goussev continuait à tirer. Ils tiraient, donc ils étaient encore en vie, forcément. Notre char et celui du lieutenant Goussev avançaient à pleins gaz, droit sur le char ennemi. Le Tiger a voulu faire demi-tour et se dégager, mais il n'a réussi qu'à obliquer. Notre char en feu a éperonné le Tiger et les deux chars ont explosé. Cet équipage de héros a péri. »

Les équipages de blindés ne furent pas les seuls à trouver la mort. On envoya également des brigades de fusiliers et d'artilleurs, parmi lesquelles l'unité de Lev Lvovitch, pour arrêter les chars. Quand tout le reste échouait, les fantassins jetaient des grenades et des bouteilles incendiaires contre les monstres, exactement comme dans les vieux films de guerre. Ils s'attaquaient aussi à l'infanterie allemande, combattant parfois au corps à corps. Ils trouvèrent les fantassins allemands moins impressionnants que les tankistes d'élite et les SS. Certains d'entre eux (à l'image, très probablement, de nombre de Russes) étaient saouls, et devaient une partie de leur courage à de copieuses doses de schnaps[611]. Mais les combats n'en étaient pas moins meurtriers. « Le ciel tonne, la terre tonne, et tu as l'impression que ton cœur va exploser et que la peau de ton dos va éclater, a raconté une combattante à Alexievitch. Je n'avais jamais pensé que la terre pouvait craquer. Tout craquait, tout rugissait même. On aurait cru que le monde entier tanguait. » Ce n'était qu'un début. Les combats au corps à corps, se rappelait cette femme, « ne sont pas faits pour des êtres humains […]. Les hommes frappent, enfoncent des baïonnettes dans des ventres, dans des yeux, se prennent à la gorge. Des hurlements, des cris, des gémissements. C'est une chose effroyable, même pour la guerre[612] ». Ce qui faisait avancer Lev Lvovitch n'était pas quelque sens abstrait du devoir, mais des objectifs concrets, précis, heure par heure. On recevait l'ordre, raconte-t-il, « de se diriger vers tel ou tel remblai ou vers cette tranchée, de se concentrer sur tel ou tel chêne, de viser à trois doigts vers la gauche […]. Ce genre de détails sont d'un grand secours ». Tout comme la fierté qui l'empêchait de laisser voir à ses hommes qu'il avait peur lui aussi.

À la tombée de la nuit, quelque sept cents chars gisaient, calcinés et tordus, sur le champ de bataille. Les combats se poursuivirent pendant deux jours encore, mais ce fut la première journée qui décida de l'issue de la bataille, et même de toute la campagne. Prokhorovka prendrait place dans la mythologie russe à côté de Koulikovo Polé, le champ où Dimitri Donskoï avait battu la Horde d'Or en 1380, et de Borodino, site de la grande bataille contre Napoléon. On y vit un de ces lieux où le destin sacré de la Russie avait été sauvé. Mais, à l'image des combats du passé, les pertes humaines furent considérables. Les cadavres boursouflés et la chair humaine en décomposition empuantirent l'atmosphère pendant des semaines et sur plusieurs kilomètres. Des équipes des services sanitaires accompagnées de bénévoles locaux aidèrent à évacuer les blessés. La haute technologie céda la place au monde d'autrefois – on empilait les corps pesants sur des charrettes tirées par des chevaux. Des groupes d'habitants participèrent aussi au creusement de fosses collectives pour les soldats tués. Il n'est pas un village de ce district qui ne conserve un site de ce genre aujourd'hui. Lorsque les Allemands ne les avaient pas évacués à temps, on enterra plus tard leurs morts que l'on entassa dans d'immenses fosses non pas pour préserver leur dignité, mais pour éviter les maladies infectieuses. Plusieurs dizaines d'années s'écouleraient avant que la région ne soit entièrement débarrassée de ses mines, d'armes abandonnées et de débris métalliques. Aujourd'hui encore, on met les enfants en garde et on leur interdit d'aller explorer les bois. Les champs se transformèrent en désert, mais ils portaient une bien amère moisson.

Ce n'est pas une bataille qui se livra à Koursk, mais plusieurs, déployées sur deux fronts au moins, ce qui n'empêcha pas les deux camps de considérer cette campagne comme un seul et même affrontement. Le 12 juillet, le jour même de la défense de Prokhorovka, les Soviétiques lancèrent une contre-offensive au nord, frappant en direction de l'ouest, contre Orel. Les Allemands l'avaient prévu, et, au grand soulagement de l'Armée rouge, une partie des chars affectés à Hoth avaient été détournés vers le nord avant la bataille de Prokhorovka[613]. Mais les Allemands ne s'attendaient pas à l'orage qui allait s'abattre sur eux. Le 11 juillet à minuit, Bélov, qui ne tenait plus en place, nota hâtivement dans son journal : « Nous allons attaquer […] à Chtchéliaboug. » Il ne réussirait à reprendre la plume que deux semaines plus tard. Comme il l'indiquerait le 25, « il n'y a pas eu la moindre possibilité de prendre des notes pendant ces derniers jours ». L'Armée rouge avait réussi à percer les lignes allemandes puissamment

défendues. L’objectif était de briser le front central allemand[614]. Le régiment de Bélov subit de très lourdes pertes – plus de mille hommes – en quatorze jours. Mais ils se trouvaient désormais à moins de douze kilomètres d’Orel occupée par les Allemands. Ils avaient aussi « tué un tas de Fritz, ce qui est vraiment formidable[615] ». La bataille pour la vieille ville n’était pas encore livrée, mais l’ennemi avait été repoussé loin derrière les lignes qu’il tenait avant le début de la campagne.

Pendant ce temps, plus au sud, Slésarev trouva lui aussi un moment pour griffonner un message destiné à sa famille. « Vous aurez appris par les journaux, écrivit-il à son père le 18 juillet, que des batailles acharnées et féroces se livrent ici. Nous battons les Fritz à plate couture, les combats se poursuivent jour et nuit. On entend la “musique de la guerre” vingt-quatre heures sur vingt-quatre. » Le 27, il était encore plus optimiste, et son ton faisait écho à l’humeur triomphante du Parti lui-même. De fait, la lettre qu’il écrivit ce jour-là reflétait son nouveau statut de vrai communiste. Comme des centaines d’autres tankistes, Slésarev demanda à adhérer au Parti sur le champ de bataille de Koursk, unissant sa propre perception du progrès, de la justice sociale et de la victoire au message idéologique des *politrouks*. « Des centaines d’avions, des milliers de chars ennemis dont des Tiger et des Panther, ont été enterrés sur les champs de bataille, écrivait-il. Des dizaines de milliers de Fritz ont fertilisé les plaines d’Ukraine. Les Allemands battent en retraite. Le moment de régler nos comptes avec eux est venu[616]. »

Ces vaillantes paroles dissimulaient l’existence d’un grand nombre d’hommes épuisés, effrayés et même mécontents. Les sources allemandes suggèrent que le taux de défections soviétiques augmenta considérablement lorsque commencèrent les combats – de 2 555 en juin à 6 574 en juillet et 4 047 en août[617]. Mais l’hémorragie n’était plus unilatérale[618]. Tandis que l’Armée rouge voyait le triomphe se profiler à l’horizon, le moral des troupes allemandes s’effondrait. Ce phénomène avait commencé à toucher les soldats ordinaires bien avant le lancement de la campagne. « Les officiers SS sont surpris de l’ampleur du pessimisme qui règne dans notre division », nota dans son journal un lieutenant, Karl-Friedrich Brandt, le 6 juillet. Si la SS effrayait les Soviétiques, son arrogance et ses privilèges heurtaient les soldats allemands dans les rangs de la Wehrmacht. « Leur simple vue inspire à nos troupes, épuisées et éreintées comme elles le sont, un sentiment de haine de classe sans fond, poursuivait Brandt. Nos soldats sont les représentants des pitoyables rebuts de la société

qu’on a réussi à grand-peine à rassembler en Allemagne. Eux [la SS] incarnent le meilleur matériau humain d’Europe[619]. »

Cet été-là infligea à ces « rebuts » leur première humiliation de grande envergure. Tandis que les Soviétiques progressaient, Brandt et ses hommes prirent la fuite si rapidement qu’ils ne purent même pas accorder une prière à leurs morts. « Nous ne sommes même plus en état d’établir où gît chacun de nos hommes, écrivait Brandt le 1er août, car nous n’avons pu ramasser ni leurs papiers ni leurs plaques d’identité. Nous n’avions même pas d’eau pour nettoyer notre peau du poison des cadavres […]. Quelle chance ont eue les hommes qui sont morts en France et en Pologne. Ils pouvaient encore croire à la victoire[620]. » Cette foi grandissait désormais du côté soviétique. Le 2 août, Bélov marcha au combat pour la deuxième fois. Trois jours plus tard, il faisait partie de l’avant-garde qui libéra Orel. « La nuit dernière, les Allemands se sont entièrement retirés, écrivait-il le 5 août. Ce matin, nous sommes arrivés dans les faubourgs ouest de la ville. Tout Orel est en flammes. La population nous accueille avec une joie incroyable. Les femmes pleurent de joie. » Le lendemain, son régiment, comme tous les autres de sa division, fut rebaptisé « régiment d’Orel » en l’honneur de cette grande campagne[621]. Cette nuit-là également, loin de là, à Moscou, on donna l’ordre de tirer la première salve de cent vingt coups de canon pour célébrer ce triomphe. « J’exprime mes remerciements à tous les soldats qui ont pris part à l’offensive, déclarait le télégramme de Staline. Gloire éternelle aux héros qui sont tombés dans la lutte pour la liberté de notre pays. Mort aux envahisseurs allemands[622]. »

Au sud, sur la route de Kharkov, Slésarev était lui aussi en route. Belgorod était tombée aux mains des soldats de l’Armée rouge le même jour qu’Orel. Désormais, les formations des fronts de Voronèje et de la Steppe filaient vers le sud à la poursuite d’objectifs encore plus importants. L’humeur de Slésarev se teintait d’amertume. Le 10 août, son meilleur ami avait été tué, l’homme aux côtés duquel il s’était battu depuis le début. Mais la cause pour laquelle il était mort n’était plus vaine. « Nous traversons un territoire libéré, écrivit Slésarev à son père, des terres qui ont été occupées par les Allemands pendant plus de deux ans. La population sort nous accueillir dans la joie, nous apportant des pommes, des poires, des tomates, des concombres, etc. Par le passé, je ne connaissais l’Ukraine que par les livres, maintenant je la découvre de mes propres yeux : une nature pittoresque, beaucoup de jardins[623]. » Pendant un instant seulement, l’Armée rouge put savourer son succès durement gagné. Le 25 août, elle reprit

Kharkov.

7

Nous serons frères !

Le régime de Staline faisait la guerre dans le même esprit qu'il régentait la paix. La première règle était que la vie humaine comptait peu à l'échelle de l'histoire, autrement dit en regard des intérêts de l'État ; la deuxième était que les habitants du pays, les citoyens au nom desquels tout se faisait, devaient se coaliser pour lutter contre les ennemis. En 1943, la première de ces règles provoqua des tensions. On commençait en effet à manquer de soldats valides. La pénurie d'hommes pesa lourdement sur les campagnes cet hiver-là[624]. La deuxième règle, en revanche, ne faisait que se renforcer. Les koulaks, les espions, les trotskistes et les membres de la Garde blanche de la guerre civile avaient fait d'admirables boucs émissaires dans la décennie précédant la guerre. Mais les fascistes – les « hitlériens » – étaient, eux, d'authentiques ennemis. Les citoyens répondirent à l'appel aux armes avec une ardeur épique. Des millions de Soviétiques s'unirent dans un élan sans précédent autour d'un objectif collectif extrêmement clair. Il serait pourtant exagéré d'affirmer que la population tout entière se serrait les coudes. La guerre créa des hiérarchies, des gagnants et des perdants, et provoqua des millions de morts. La séparation physique, la faim et la violence sont peu faites pour souder les collectivités. La solidarité mythique de la période de guerre qui a marqué les mémoires ne fut qu'un nouveau tour de passe-passe de Staline. On put y croire grâce à la troisième règle de ce régime : contrôler tout ce que la population était autorisée à savoir.

En pleine guerre, les fonctionnaires en place loin des lignes comptaient parmi les gagnants, en tout cas par rapport aux simples soldats du front. Le 6 novembre 1943, ils furent invités en masse à Moscou pour assister au discours de Staline à la veille du vingt-sixième anniversaire de la révolution bolchevique. Dehors, la capitale était grise en ce début d'hiver, assombrie par les rideaux du black-out et les coupures de courant. À l'intérieur, sous les lustres, l'auditoire rayonnait d'autosatisfaction. Au cours des douze mois qui s'étaient écoulés depuis leur

dernière réunion, les perspectives avaient diamétralement changé pour tous. D'abord, il y avait eu Stalingrad, tous ces prisonniers et tous ces morts allemands. Mais on pouvait encore imputer cette victoire à l'hiver. En revanche, Koursk avait prouvé que l'Armée rouge était capable d'écraser les fascistes même en été. Depuis, les nouvelles n'avaient été qu'une énumération ininterrompue de succès. Smolensk avait été reprise le 25 septembre ; la péninsule de Taman – porte d'accès de la Crimée – le 7 octobre. Dans un exploit d'une remarquable audace (et d'un coût humain atterrant), l'Armée rouge avait franchi de force le Dniepr le 7 octobre, perçant ainsi la plus solide ligne de défense des fascistes. Et le 6 novembre, l'élite fut informée de ce que tout le monde apprit le lendemain : Kiev, capitale de l'Ukraine, était enfin aux mains des Soviétiques.

De toute évidence, c'était l'Armée rouge qui avait sauvé le pays, mais Staline profita de ce discours pour rappeler qu'elle n'avait pas œuvré seule. Le temps était venu de rendre hommage au Parti et au gouvernement, à tous ceux et celles qui étaient restés chez eux. Il commença par évoquer quelques vrais héros, ceux qui avaient travaillé pour la guerre. Si l'armée ne manquait plus d'armes ni de matériel, expliqua Staline, elle le devait à « notre classe ouvrière » (applaudissements nourris et prolongés). Elle le devait aussi en grande partie au « patriotisme des paysans des fermes collectives », à « nos ouvriers des transports », et même, pour ses initiatives en matière de conception et de construction mécanique, à « notre intelligentsia » (applaudissements prolongés). Le message de Staline était clair : c'était une apologie de la révolution. « Les leçons de la guerre, proclama-t-il, nous apprennent que le pouvoir soviétique n'est pas seulement la meilleure forme d'organisation pour développer économiquement et culturellement un pays en temps de paix, mais aussi pour mobiliser toutes les ressources du peuple afin de repousser l'ennemi en temps de guerre […]. Le pouvoir soviétique, établi il y a vingt-six ans, a transformé notre pays – au cours de cette brève période de l'histoire – en une forteresse inviolable[625]. »

Les hommes et les femmes du front – ou plus exactement ceux qui avaient survécu et pouvaient participer aux cérémonies de ce mois de novembre – étaient tout aussi fiers de la victoire, mais ils avaient tendance à s'en attribuer l'essentiel du mérite. L'ingénieur Vitali Taranitchev trouva quelques instants pour écrire à sa femme. « Il est une heure du matin, notait-il, la nuit du 7 novembre 1943. Je suis à mon poste militaire depuis la veille du 26e anniversaire de la Grande

Révolution d’octobre […]. À seize heures aujourd’hui, nous avons entendu l’ordre de notre Commandant suprême, le camarade Staline, au sujet de la prise de la capitale de notre Ukraine, la ville de Kiev, par nos valeureux soldats. Natalochka ! Je peux imaginer combien cette nouvelle te ravit ! Le temps où les fascistes avaient la maîtrise du ciel est révolu – aujourd’hui, ils se sont livrés à un effort pathétique pour perturber le travail de notre station, mais ne sont arrivés à rien, tout marche comme sur des roulettes, et tout va de l’avant, vers l’ouest, vers la destruction du fascisme[626] ! »

Des milliers de soldats du front partageaient son avis. Ils savaient qu’ils étaient sur la route de la victoire. Comme de nombreuses autres armées triomphantes, ils embrassèrent certaines des valeurs de leur nation et de leur culture avec une confiance et une ferveur nouvelles. Ils commencèrent aussi à imaginer que, dans ce cadre, leur sacrifice pourrait sans doute créer un monde meilleur. Beaucoup étaient convaincus de poser les fondements d’un univers de paix, détruisant peut-être par le feu les haines et la confusion des années d’avant guerre. Les amitiés que les soldats nouaient avec leurs camarades du front faisaient l’effet d’un avant-goût de la fraternité générale à venir. S’y ajoutait l’ivresse des nouvelles machines. La bataille de chars de Koursk, les preuves de la supériorité aérienne soviétique cet été-là, la musique meurtrière des Katiouchas – tout cela semblait justifier les plans quinquennaux et promettre effectivement l’avènement d’un monde meilleur, d’un monde de production de masse. Le vrai héros des militaires était probablement Joukov plus que Staline (et chaque ancien combattant décrit avec ferveur le général qu’il admirait le plus, comme des amateurs de sport discutant de leurs joueurs favoris), mais Staline, parce qu’il existait essentiellement dans l’imagination des hommes, semblait incarner les qualités qui accompagneraient le succès : progrès, unité, héroïsme, délivrance. En paroles, en tout cas, les soldats et les dirigeants partageaient apparemment les mêmes objectifs.

Les hommes tirèrent les leçons idéologiques les plus sévères en observant l’héritage du fascisme. « J’ai été amené à faire le tour d’un grand nombre des localités que les Allemands ont abandonnées ces derniers temps, écrivait Taranitchev à sa famille. Vous ne pouvez pas imaginer à quoi ressemblent ces endroits, qui étaient si récemment encore des centres de population florissants : pas une habitation intacte, tout a été brûlé et ce qu’ils n’ont pas réussi à brûler a été détruit par les bombardements aériens[627]. » « J’ai marché jour et nuit », écrivait un mitrailleur de vingt ans en octobre 1943. Il s’était rendu d’Orel

jusqu'à la Desna et au-delà, traversant un territoire incendié par l'armée allemande en retraite. « La population nous accueille chaleureusement, je n'avais même pas imaginé que nous serions les bienvenus à ce point. On pleure, on nous embrasse, tout le monde nous apporte ce qu'il peut. » Les motifs de la joie des habitants étaient évidents. « J'ai vu comment ce salaud d'Allemand brûle les villages. J'ai vu les victimes de sa violence[628]. »

Pour les soldats, l'Armée rouge était désormais l'instrument d'une rédemption collective, le bras de la vengeance et de la libération. L'accueil que leur réservèrent les populations de Russie occidentale et d'Ukraine orientale fut souvent enthousiaste. Mais si nombre de ces soldats étaient fiers de leur puissance collective, certains – et ils n'étaient pas rares – pouvaient également éprouver le sentiment d'un progrès personnel. L'armée favorisa des milliers de carrières. Vassili Ermolenko était à l'école à Kharkov quand la guerre avait éclaté. Au cours de la première année de l'invasion, la maison de sa famille avait été occupée, sa mère prise au piège et son père enrôlé dans l'Armée rouge. Mais le jeune Vassili, désormais réfugié, avait bénéficié d'une formation. En 1943, quand l'Armée rouge libéra sa ville natale, il travaillait déjà sur un autre secteur du front comme opérateur radio et ingénieur en communications. La technologie devint toute sa vie, d'autant plus que ses autres repères avaient été intégralement détruits. Il adhéra au Parti au printemps 1944. Comme il le nota alors dans son journal, la guerre lui avait appris à aimer sa patrie, mais avait aussi renforcé sa foi dans le socialisme, « qui offrira aux gens une vie heureuse ». Dans son esprit, tous les succès de l'Armée rouge étaient liés au Parti et à son chef[629].

L'esprit de Parti (le *partiinost* comme l'appelaient les Soviétiques) que manifestaient les soldats ainsi qu'Ermolenko était à cent lieues de la sophistique prudente des idéologues de Staline. Le communisme des soldats se distinguait également de celui de leurs instructeurs politiques, dont beaucoup avaient rejoint le Parti bien avant la guerre. Leurs convictions se nourrissaient d'expérience autant que de sermons et s'accompagnaient souvent d'une irritation à l'égard de la paperasserie, d'une aversion pour la propagande. « Il existe de nombreuses preuves empiriques que l'endoctrinement affecte les troupes exactement comme la pluie affecte un canard, a observé un spécialiste de la motivation au combat. Il glisse sur leur dos[630]. » Les opinions des hommes, quoique façonnées par tout ce qu'on leur avait dit (et limitées par tout ce qu'ils n'auraient jamais le droit de dire ni d'entendre), relevaient d'une philosophie personnelle. « Si nous avions laissé faire les *politrouks*, remarquait l'écrivain nationaliste Victor Astafev, nous

aurions perdu la guerre en six semaines […]. Nous avons commencé à remporter nos premières victoires quand nous avons cessé de les écouter[631]. » L'idéologie du front était puissante et solidement ancrée, mais elle était également si différente de celle de l'élite civile qu'elle aurait pu se situer dans un autre univers.

La nation essaya de s'approprier les soldats, dont la plupart étaient du reste des appelés, les enfants de tout le monde. La presse cultivait l'image de la mère affligée écoutant les récits de soldats de l'âge de son fils, de la population locale soutenant les soldats comme s'ils étaient ses propres enfants. En échange, de nombreux soldats apprirent à aimer la Russie et son peuple avec une chaleur nouvelle. « C'est la guerre, se rappelle le soldat d'un des célèbres poèmes de Simonov, qui m'a fait découvrir/ Le goût de voyager de village en village/ La larme d'une veuve, la chanson d'une femme[632]. » Tandis qu'ils exploraient une patrie inconnue et plus vaste, les soldats cherchaient cependant à s'accrocher à l'existence qu'ils avaient laissée derrière eux, à leurs femmes, à leurs enfants, et aussi au souvenir de ce qu'ils avaient été quelques années auparavant. Le combat les avait entièrement coupés de cette vie-là. Les hommes du front méprisaient depuis longtemps les « rats » qui suivaient à l'arrière : les équipes de ravitaillement, les officiers d'état-major, les caravanes de réservistes ; mais le temps passant, ils se coupaient également des civils qu'ils étaient chargés de sauver, et même des familles qu'ils aimaient.

Les hommes de l'Armée rouge imaginaient peut-être que les liens réciproques qui les unissaient avaient remplacé ces anciennes loyautés, et c'était vrai, dans une certaine mesure. La vie du front allait jusqu'à nourrir la nostalgie de leur patrie perdue – ou de patries imaginaires – et les soldats qui apprenaient qu'un habitant de leur province était arrivé à proximité du camp se précipitaient souvent pour aller le voir, impatients d'avoir des nouvelles de chez eux. La guerre était si étrange et le territoire soviétique d'une immensité tellement démesurée que ces gens étaient immédiatement considérés comme des « voisins ». D'anciennes combattantes ont déclaré à Alexievitch que dès que des nouveaux venus de leur région arrivaient sur le front, les autres soldats se pressaient autour d'eux, espérant humer un peu des odeurs familières encore accrochées à leurs vêtements.

Cependant, malgré tous les beaux discours prônant la camaraderie, les amitiés particulièrement étroites éveillaient toujours les soupçons des milieux politiques. Le NKVD surveillait les conversations des soldats du front, alors que la Section

spéciale, et son successeur le SMERSh, dont le nom était un acronyme de l'expression russe « mort aux espions », traquaient la moindre rumeur de dissension[633]. L'existence du SMERSh, sous une forme ou une autre, était un mal nécessaire. L'armée progressait vers l'ouest, reprenant des territoires que l'ennemi avait occupés. Chaque ville avait eu son lot de collaborateurs, d'hommes et de femmes qui avaient nourri et logé des nazis, dénoncé des partisans, ou, pis, obéi aux ordres d'emprisonner ou de fusiller leurs propres voisins. La zone libérée abritait également des agents allemands, parmi lesquels des *hiwis*[634], des transfuges de l'Armée rouge dont la maîtrise de la langue russe et le style soviétique dissimulaient les vraies allégeances. La menace du SMERSh contribua à prévenir toutes les formes de trahison, tout en terrorisant ceux dont on avait besoin sur le front[635] ; cependant, alors même qu'ils frappaient des ennemis bien réels, les informateurs du contre-espionnage stalinien trahissaient l'esprit du front. S'ils ne trouvaient pas de vrais espions, les agents n'hésitaient pas à forger un complot de toutes pièces, quitte à désigner leurs propres camarades comme boucs émissaires. Les soldats devaient surveiller leurs propos à chaque instant. « Nous savions que nous pouvions parler de nos victoires, écrivit Samoïlov, mais pas des défaites. Nous savions que nos officiers subalternes marchaient dans la même ombre. La peur du "SMERSh" […] corrompait la noble idée d'un peuple luttant contre l'envahisseur […]. Nous savions rarement, ajoute-t-il, lesquels d'entre nous étaient des informateurs. » Malgré une vraie solidarité entre compagnons d'armes, la qualité des relations humaines était gâchée par « le bacille stalinien de la méfiance[636] ».

Ces tensions rongeaient les soldats alors que la campagne se prolongeait et qu'on entrait dans l'hiver. Les derniers mois de 1943 furent marqués par un mouvement continu. Les chars et l'infanterie motorisée disputaient les berges escarpées du Dniepr. Des armées entières glissaient à travers les champs de betteraves. Jour après jour, la pluie drue du Sud-Ouest imbibait les capotes et les bottes de cuir. Et puis les bombardements commencèrent, en même temps que la progression précaire à travers un terrain détrempé. Les chars s'enfonçaient dans des tapis de carex perfides, perdant des équipages tout entiers. Des fantassins d'Asie centrale se noyèrent dans le Dniepr, parce qu'ils ne savaient pas nager. On envoyait les *chtrafniki*, les membres des bataillons disciplinaires, déminer, prendre d'assaut des rangées de canons ou localiser des gourbis cachés. Le taux de morts soviétiques diminuait, mais on était passé à une campagne offensive. Après chaque engagement, les pertes de l'Armée rouge pouvaient s'élever

jusqu'à 25 %[637]. Pour des hommes épuisés après les combats de la fin de l'été, cette épreuve devait être intolérable. Les autres années, les deux armées avaient profité de la saison froide pour se regrouper, pour réparer le matériel. Cette fois, l'hiver doux du Sud ne s'accompagna d'aucun répit.

Cette progression incessante était jalonnée par la reprise de villes et de villages soviétiques. Les hommes traversaient fréquemment des lieux où ils avaient grandi. Mais cela n'avait rien d'un retour au pays. La Wehrmacht avait reçu l'ordre de pratiquer une politique de terre brûlée en se repliant vers l'ouest. Tout ce qui n'avait pas encore été détruit après deux ans d'occupation nazie fut incendié, même le bétail et les récoltes de céréales. Le paysage dévasté était rendu plus macabre encore par les vestiges des combats. « Il y a des tas de cadavres allemands au bord des routes », observa Bélov en janvier 1944. Personne ne se souciait de ces corps en décomposition qui n'éveillaient aucune pitié. Les autorités civiles locales ne commencèrent à s'en préoccuper qu'avec le redoux ; le typhus avait déjà fait bien trop de victimes[638]. Pour le moment, notait Bélov, « personne ne les enlève […] et on ne les bougera pas avant le printemps[639] ». Les soldats ne s'étonnaient plus de grand-chose, sinon de spectacles inattendus ou incongrus. Alors qu'il marchait vers l'ouest au printemps de 1944, Ermolenko, natif d'Ukraine, observa les oiseaux migrateurs, dont il avait, enfant, toujours accueilli le retour avec joie, qui regagnaient leurs sites de nidation. Ils avaient l'air perdus et ne savaient où se poser. Le paysage familier, les arbres dans lesquels ils avaient niché un an plus tôt seulement avaient disparu[640].

Rien ne distinguait autant les soldats du reste de la population que l'expérience du combat partagé. Les hommes qui essayèrent de parler, de raconter ce qu'ils avaient vécu à leur femme ou à leurs amis, découvrirent qu'il leur était impossible de combler l'abîme entre ceux qui avaient vu le feu et les autres. David Samoïlov, qui jugeait ses poèmes de guerre « affreusement mauvais », attribuait leur médiocrité à la guerre elle-même. Lorsque les gens cherchaient à écrire après avoir survécu au carnage, remarqua-t-il plus tard, leur objectif n'était pas de revivre l'enfer, mais de s'en évader[641]. « Je ne peux pas t'écrire grand-chose – ce n'est pas permis », écrivait à sa mère un mécanicien de char en septembre 1943. Il était commode de se dissimuler derrière les larges épaules du censeur. « Quand nous nous reverrons, je te parlerai des terribles batailles que j'ai dû affronter[642]. » Agueïev essayait d'expliquer pourquoi il ne pouvait pas s'étendre plus longuement sur les combats. « Je ne suis rentré

d'opérations que cette nuit, écrivit-il à sa femme. Dans cette situation, on éprouve toujours la même réaction familière. La tension de l'effort cède la place à l'inertie. Quand on est soumis au stress, on ne pense à rien, tous vos efforts tendent vers un seul but. Mais quand l'inertie remplace le stress, ce qui s'explique par la fatigue, on a vraiment besoin d'être un peu secoué, parce que pendant un moment, c'est comme si plus rien n'avait d'importance[643]. »

Les civils ne comprendraient jamais rien au combat. « Je ne peux pas te décrire tous mes sentiments et toutes mes expériences », écrivait un autre homme à sa femme. Il avait l'impression de ne pas pouvoir l'atteindre par des mots, et inversement. « La question des retrouvailles après la victoire, poursuivait-il, préoccupe beaucoup d'entre nous en ce moment[644]. » « Un grand nombre de mes amis sont morts, confiait un officier du nom de Martov à sa famille en février 1944. La vérité est que nous nous battons ensemble et que la mort de chacun est la nôtre. Nous vivons quelquefois de tels moments de tension que les vivants envient les morts. La mort n'est pas aussi effroyable que nous le pensions[645]. » Le chagrin assurait la cohésion des hommes autant que les épreuves communes, mais l'expérience du combat les distinguait de tous les autres. Quoi qu'ait pu dire Staline sur l'œuvre collective de l'ensemble de la nation, en 1943, la plupart des soldats du front n'accordaient de valeur qu'au combat et à la camaraderie née du partage du risque. En opposant soldat et civil, en éveillant la peur des espions et des mouchards, en dressant le *frontovik* contre la communauté générale des « rats » militaires qui ne se battaient pas, la guerre avait disloqué le peuple soviétique au lieu de l'unir. Pis encore, le combat avait éloigné les soldats du front d'eux-mêmes.

« Comment définir le culot ?, s'interrogeait Agueïev un soir. Le culot, c'est se trouver quelque part loin des lignes, coucher avec les femmes de *frontoviki*, se frapper la poitrine en criant "mort aux occupants fascistes" et chercher son propre nom sur les listes de gens décorés pour acte de bravoure[646]. » Les hommes avaient été absents pendant des mois, et l'Armée rouge accordait les permissions au compte-gouttes[647]. Alors que la crainte de la défaite refluait, des terreurs de nature bien plus intime commençaient à hanter les nuits des soldats. Ils traversaient désormais des territoires soviétiques, découvrant les épreuves et les actes criminels, constatant le désespoir de la population après deux hivers de guerre totale. Les soldats mariés voyaient comment les habitantes se comportaient quand elles trouvaient un homme bien disposé, qui avait de quoi manger ou de l'argent, voire simplement une guitare et un peu de vodka. Ils

commençaient tous à se demander ce qui s'était passé chez eux.

Certaines de ces appréhensions étaient naturelles pour des soldats partis mener une longue campagne, mais les troupes de l'Armée rouge affrontaient des angoisses plus déprimantes encore que la perspective d'une lettre de rupture. « Écris-moi ce que devient maman, demandait un jeune lieutenant à sa marraine en février 1944. Je ne sais rien d'elle depuis septembre 1941. » La dernière fois qu'il avait eu de ses nouvelles, elle était chez elle, à Leningrad[648]. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, il n'y aurait plus jamais de nouvelles. L'occupation fasciste avait déchiré les familles. Alexandre Slésarev, le lieutenant de blindés de la province de Smolensk, savait au moins que certains membres de sa famille étaient encore en vie. Les partisans lui avaient apporté une lettre en 1942, un message de sa petite sœur, Maria[649]. C'était une énumération de mort et de violences infligées par le régime nazi. Avec la retraite des Allemands, d'autres missives arrivèrent et – avec des lacunes déchirantes – l'histoire de la famille se dessina peu à peu. Tandis qu'il se battait au sud et à l'ouest à travers l'Ukraine, Slésarev était obligé d'attendre de longues semaines pour recevoir des nouvelles. Maria écrivait d'abord à son père, puis le vieil homme transmettait les informations à ses fils soldats. Maria, qui avait quatorze ans et travaillait du matin au soir au kolkhoze, n'avait pas le temps d'écrire à tout le monde en même temps.

La famille avait fui son village avant l'arrivée des envahisseurs. Pendant deux hivers, ils avaient tous vécu dans une tranchée-abri de terre. Il y faisait froid et humide, et les enfants étaient tout le temps malades, mais au moins ils étaient en vie. « Ils ont brûlé la famille de Danilkine, écrivait Maria, et les Allemands ont emmené Iachka. Ils ont brûlé toute la famille Liseïev, et aussi les Gavrikov, et encore quatorze filles qui revenaient du travail à Iartsevo. […] En même temps, nous avons perdu oncle Petia, il revenait de Rouchkovo, et les Allemands l'ont pris et l'ont brûlé aussi. » On apprit ensuite que l'Armée rouge approchait. Les Allemands commencèrent à confisquer le bétail et les moutons, laissant les villageois mourir de faim. L'hiver apporta le typhus, puis la pneumonie. On déplora une nouvelle série de morts. « Au moment de la dernière retraite [des Allemands], Maman, Ioura et moi nous sommes cachés avec oncle Mitia dans une tranchée, terminait Maria. Kolia, oncle Egor et Choura se sont sauvés dans les bois en même temps, ils y ont passé quatre jours et quatre nuits. On nous a libérés le 18 mars, et [les trois] sont sortis des bois le lendemain[650]. »

Le lieutenant Slésarev fut certainement soulagé d'apprendre que sa mère, sa

sœur et ses deux petits frères étaient vivants. Il leur envoyait de l’argent quand il pouvait, mais l’inflation, les pénuries et une grave crise du logement avaient rendu leur vie terriblement difficile. « Il n’est pas évident de se procurer à manger en ce moment, écrivait Maria en janvier 1944, et on a beaucoup de mal à trouver des vêtements, et surtout des chaussures[651]. » La situation était la même à Koursk, comme partout où l’une ou l’autre des grandes armées était passée. « C’est dur maintenant que nous n’avons plus de vaches, écrivait une paysanne de la province de Koursk. Ils nous les ont prises il y a deux mois […]. Nous sommes prêts à nous entre-dévorer […], il n’y a plus un seul jeune homme à la maison maintenant qu’ils se battent[652]. » « Tout a été détruit près du front », confiait une autre femme à son fils soldat. Elle avait perdu sa maison, sa vache et sa terre. Elle vivait, comme beaucoup, dans un couloir, devant l’appartement d’une seule pièce que sa sœur occupait. « Cela fait deux mois que nous n’avons pas eu de pain, écrivait une autre. Il serait grand temps que Lidia aille à l’école, mais nous n’avons pas de manteau pour elle, et rien à lui mettre aux pieds. Je pense que nous finirons par mourir de faim, Lidia et moi. Nous n’avons rien […]. Micha, même si tu restes en vie, nous ne serons plus là […][653]. »

Les soldats se sentaient trahis lorsqu’ils apprenaient les difficultés que connaissaient leurs épouses. Ils estimaient que pendant qu’ils risquaient leur vie, l’État aurait pu veiller sur leurs familles. Les lettres réclamant de l’aide font l’effet d’autant d’accusations. En janvier 1943, le comité central du Parti communiste réagit en adoptant une résolution secrète concernant les familles des soldats sous les drapeaux. Alexeï Kossyguine, une étoile montante, fut chargé de l’aide sociale. Il devait s’assurer de la bonne livraison des fournitures de farine, de pommes de terre et de combustible, selon l’échelle de privilèges en cours, allant des officiers aux simples soldats. Mais les fonctionnaires provinciaux ne pouvaient pas transformer les gravats en maisons du jour au lendemain, ni fabriquer de la farine à partir de cendres. En mai 1944, une enquête menée dans la région de Koursk dénombra 17 740 orphelins et près d’un demi-million de familles de soldats ayant besoin d’aide de toute urgence. Parmi ces familles, 32 025 seulement touchaient une pension ou une aide alimentaire[654]. La situation était la même d’un bout à l’autre de la Russie européenne. Il y avait plus de deux cent cinquante mille familles de soldats enregistrées dans la région de Smolensk en 1944. Plus de douze-mille d’entre elles vivaient dans des tranchées-abris de terre. Près de onze mille enfants de soldats de la région ne pouvaient pas fréquenter les écoles locales récemment ouvertes faute de chaussures[655].

Les familles de soldats décorés, de héros, étaient censées toucher une aide supplémentaire. C'était une incitation extrêmement efficace. Il ne fallait pas davantage que la promesse d'un meilleur approvisionnement en nourriture et en combustible pour leurs épouses et leurs mères afin de convaincre certains soldats que les autorités reconnaissaient leur supériorité sur leurs camarades. Mais quand les promesses n'étaient pas tenues, la colère de ces hommes n'en était que plus violente. Les lettres de protestation, les récriminations furieuses de combattants réclamant une audience s'entassaient sur les bureaux de l'administration, mais toute l'indignation du monde ne pouvait atténuer la crise. Au printemps 1944, les soviets ruraux de certaines régions firent savoir que la faim qui régnait dans les villages ne tarderait pas à provoquer des décès. P. L. Pachine, héros de l'Union soviétique, rentra chez lui, dans un des districts touchés, dans le but de rendre visite à sa famille. Il la trouva aux abois. Il s'adressa au kolkhoze local pour qu'il leur fournisse du pain et des pommes de terre, mais le comité ne put donner suite à sa demande. La famille d'un autre héros avait « terriblement besoin » de vêtements, de chaussures et d'un logement sec[656]. Maria Slésaréva continuait à écrire à son père. « La situation est vraiment difficile pour le pain, écrivait-elle en juillet 1944, et pour les pommes de terre aussi. » Les prix atteignaient des niveaux faramineux. Le frère de Maria lui envoyait cinquante roubles par mois, un peu plus quand il le pouvait, mais un litre de lait coûtait quinze roubles, une tasse de sel jusqu'à vingt-quatre et la farine huit cents roubles le poud[657].

Les prix étaient artificiellement gonflés par les profiteurs de guerre, mais l'armée – licitement ou non – exploitait également jusqu'à la moelle les fermiers locaux. Même les hommes qui craignaient pour leurs familles manifestaient souvent bien peu de scrupules à l'égard d'autrui. « Tout pour le front » était un slogan dont il était aisé de faire un usage abusif. Si les soldats n'avaient pas d'endroit où dormir, ils chassaient les habitants de leur cabane. Quand ils avaient besoin de chevaux, ils se servaient dans les fermes collectives. Ils utilisaient parfois leurs nouveaux moyens de transport pour confisquer les céréales des paysans, qu'ils écoulaient ensuite sur le marché. Le commerce illégal prospérait avec l'aide officieuse de l'armée[658]. Aucun rang, aucun type de soldat n'était sans reproche. En février 1944, on entendit un membre des troupes frontalières du NKVD déclarer : « Puisque nous autres, on va pieds nus et à moitié habillés, il est bien normal qu'on pille, autrement, on ne pourrait pas survivre[659]… »

Un des articles de première nécessité était l'alcool artisanal, le *samogon*. Cette

eau-de-vie de mauvaise qualité pouvait être distillée partout où l'on arrivait à se procurer du sucre et des céréales ou des pommes de terre. Les troupes qui patrouillaient repéraient les granges où étaient dissimulés les alambics clandestins et préparaient leur descente pour le jour où la production était prête. Ils en tiraient un bon prix auprès de leurs camarades. Les accidents et les bagarres, voire les homicides, étaient des conséquences courantes d'une consommation excessive. Mais l'alcool ne provoquait pas seulement des rixes. Le *samogon* était une devise. Des réseaux criminels soutenaient sa production, on volait du grain pour le fabriquer, on pillait des marchandises pour financer cette activité[660]. Les nazis étaient partis, le pouvoir soviétique n'était pas encore rétabli et dans le chaos qui suivit le déplacement du front vers l'ouest, on assista à la mise en place d'une économie de troc primitive, centrée autour de l'alcool, d'autres marchandises servant de monnaie. En octobre 1943, un groupe d'hommes stationnés près de Bély Kholm dans la province de Smolensk réquisitionna quatre tonnes de pommes de terre dans les kolkhozes locaux, tout en se livrant à des rapines plus individuelles, se servant de farine, de sucre, de miel, et prenant jusqu'aux bottes des paysans[661]. Dans ce cas précis, les coupables suivaient un cours de formation de sous-lieutenants.

Les articles allemands faisaient partie des plus prisés sur le marché noir. Tout le monde savait qu'ils étaient de bonne qualité, à la pointe du progrès et difficiles à se procurer. La loi sur les « trophées », les dépouilles de guerre, fut révisée et renforcée à plusieurs reprises en 1942 et 1943. On envoya des équipes spéciales, principalement composées de femmes et d'adolescents, sur les champs de bataille abandonnés et d'autres sites militaires. Elles étaient chargées de récupérer tout ce qu'elles pouvaient trouver – corps, armes ou effets personnels[662]. L'État en revendiquait l'intégralité pour les besoins de la guerre. Mais cette activité de charognards s'accompagnait d'un ordre de préséances pathétique. Les soldats du front se servaient en premier, même s'ils étaient généralement pressés par le temps. « Je suis tombé sur un cadavre allemand dans l'angle d'un de leurs cimetières de campagne, m'a raconté Anatoli Chévélev. Ils avaient enterré tous les autres, mais celui-là, ils l'avaient oublié. J'ai pris son portefeuille – par curiosité en fait. Il y avait une photo dedans, sa *Frau*. Une photo et un préservatif – on n'avait pas de ces trucs-là, nous. On ne prenait pas de précautions dans l'Armée rouge. Mais ce que je voulais, c'était ses bottes. J'ai essayé de les lui retirer. J'ai tiré, tiré de toutes mes forces, et la jambe de l'homme était tellement décomposée qu'elle est venue avec la botte. Alors, je

l'ai laissée. »

Après les soldats combattants venaient les troupes de soutien, les « rats », et puis les habitants locaux qui se frayaient un chemin jusque-là. La botte qui faisait envie à Chévélev n'aurait pas posé de problème à des spécialistes comme eux. Déchausser des membres gelés ou en décomposition n'était qu'une question de technique. Au cours de l'hiver de 1941, Vassili Grossman croisa un paysan qui portait un sac de jambes humaines gelées, coupées proprement comme pour la moisson. Il avait l'intention de les mettre à dégeler sur son poêle afin de pouvoir retirer plus facilement les bottes de cuir[663]. Les casques et les insignes au rebut étaient transformés en jouets, mais les enfants préféraient, semble-t-il, les grenades et les couteaux[664]. Les fonctionnaires collectionnaient des joujoux plus sophistiqués. Orest Kouznetsov était un juriste militaire. Un de ses petits avantages annexes consistait à inspecter les trophées que l'armée allemande avait laissés derrière elle avant qu'ils ne soient empaquetés pour être expédiés à l'arrière. En février 1944, il mit ainsi la main sur un « très joli poste de radio, qui ne marche pas pour le moment parce qu'il a besoin d'une alimentation électrique[665] ».

Les règles fondamentales de la vie en temps de paix s'étaient évanouies depuis longtemps. D'autres modèles les remplacèrent, parmi lesquels une nouvelle attitude à l'égard du sexe. Sans constituer à proprement parler un cercle exclusivement masculin, le front était marqué par une misogynie caustique. « Dans l'armée, on considère les femmes comme des disques de gramophone, écrivait un jeune homme en 1943. On le passe, on le repasse, et puis on le jette[666]. » Ce genre de préjugés éclaterait avec une force brutale un an plus tard, quand l'armée entrerait en Prusse. Mais les comportements sexuels avaient déjà commencé à évoluer, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Les moins choquantes de ces nouvelles mœurs étaient des liaisons de courte durée, le plus souvent librement consenties. Tout le monde savait que certains officiers « adoptaient » de jolies filles. Ils les ajoutaient parfois à la liste des membres de leur compagnie, créant un poste fictif pour pouvoir les emmener en campagne avec eux[667]. En argot militaire, ces maîtresses d'officiers s'appelaient les « épouses de campagne », *pokhodno-polevie jeni*, ou PPJ, un jeu de mots sur les canons de campagne mobiles, les PPCh. Il n'était pas rare qu'un homme ait cinq « épouses » de ce genre à la fois, voire davantage. Et il y en avait toujours d'autres qui attendaient leur tour. Agueïev connaissait un lieutenant qui, venant de recevoir une lettre de rupture de son épouse d'avant guerre, envoya une carte

à la poste centrale de Moscou en l'adressant à « la première fille qui mettra la main dessus ». Comme l'ajoutait Agueïev, « cette correspondance s'est poursuivie activement pendant plusieurs mois[668] ».

Avoir une « épouse » sur le front était généralement un privilège du rang. « Je me rappelle une petite histoire, a raconté Némanov. Mon commandant avait la cinquantaine, professeur de métier, père de soldats, féroce, mais apprécié de tous. Il avait une maîtresse de vingt-deux ans, Nina. Elle était déjà enceinte. Et elle m'aimait bien. Je ne m'en suis pas rendu compte, et je ne lui prêtais pas la moindre attention. Elle m'a invité à venir écouter le gramophone, alors on était là, l'un à côté de l'autre. Quelqu'un nous a vus et est allé le dire au commandant, alors qu'il ne s'était rien passé du tout. Il s'est mis en colère. Il a braqué un pistolet sur moi et m'a menacé : "Si les Allemands ne te tuent pas, c'est moi qui tirerai !" Mais il ne m'a pas tiré dessus, il m'a simplement éloigné d'elle. Il m'a fait travailler comme téléphoniste et m'a obligé à porter l'équipement le plus lourd, en plus de mon fusil. » « Tu penses sans doute que j'ai des aventures avec les filles, Polia, écrivait un simple soldat en 1944. Non, ma chère, je ne mords jamais à cet appât-là. Quand nous nous retrouverons, je te raconterai beaucoup de choses sur la vie militaire. Mais mon caractère n'a pas changé et d'ailleurs, si on… a des petites amies, on risque se retrouver drôlement vite dans une unité disciplinaire[669]. »

Tant que les hommes furent en territoire soviétique, leurs moments de loisirs étaient occupés par la vodka bien plus que par le sexe, mais les femmes vivant à proximité de leurs cantonnements savaient que les ennuis arrivaient quand ils s'éclipsaient pour aller chercher l'une et l'autre. Les cas de maladies vénériennes commencèrent à augmenter. La Wehrmacht avait largement contribué à répandre l'infection autour de ses campements. L'armée soviétique prit alors le relais. Les rapports de l'époque feignaient l'étonnement, mais la syphilis contaminait les officiers – même les membres du Parti communiste – aussi aisément que les hommes[670]. Dans la seule province de Smolensk, le nombre de cas de syphilis enregistrés (forcément inférieur à la réalité) fut multiplié par douze entre 1934 et 1945[671]. Le double effet de l'invasion puis de la reconquête expliquait dans une certaine mesure l'ampleur de l'épidémie, mais l'attitude des Soviétiques à l'égard du sexe n'y était pas étrangère non plus. Les hommes ne recevaient pas la moindre éducation, et, comme l'avait observé Chévélev, le préservatif n'était pas d'usage courant. Les soldats qui contractaient une maladie vénérienne étaient traités comme des traîtres, ou peu s'en faut. Parfois, on refusait

délibérément de les soigner, pour les punir de leur conduite immorale[672]. Pour certains soldats, la honte – voire la crainte de la honte – était une angoisse de trop. Les rapports sur des cas d'hommes qui s'étaient tiré une balle dans la tête après avoir contracté une maladie vénérienne s'accumulèrent à partir de 1943[673]. Quant aux autorités civiles, elles envisagèrent de déporter les habitantes dont on savait qu'elles fréquentaient des soldats. Elles rêvaient aussi (sans avoir les moyens pour mettre une telle mesure en place) de les obliger à passer un examen médical et à se faire soigner à l'hôpital[674].

La culture serait toujours punitive aux yeux des femmes. La morale soviétique faisait deux poids deux mesures, condamnant chez elles un comportement qui pouvait être admiré, ou du moins toléré, chez les hommes. Certaines « épouses de campagne » espéraient le mariage, mais la plupart recherchaient avant tout, comme tout le monde, le réconfort et l'intimité. Les préjugés masculins les représentaient comme des prostituées. « J'ai reçu quatre lettres de toi, écrivait Agueïev à sa femme Nina au début du printemps 1944. Au moins, j'ai quelques preuves que ma famille est restée intacte. Nina ! C'est la question qui nous taraude le plus, nous tous, les *frontoviki*. Ce qui se passera quand la guerre sera finie. La folie s'empare des hommes comme des femmes, à une différence près : c'est que les femmes – cherchant à être sûres d'être solidement établies pour l'avenir – oublient les règles et commettent dix fois plus de folies que les hommes[675]. »

Les anciens combattants ont souvent rappelé que la guerre était cruelle pour les filles. Elle les faisait vieillir encore plus rapidement que les hommes, surtout si elles choisissaient un rôle de combattantes. Les infirmières et télégraphistes faisaient des petites amies plus prestigieuses que les femmes soldats. « Nous ne les considérions pas comme des femmes, ont expliqué d'anciens soldats à Svetlana Alexievitch dans les années 1980. Pour nous, c'étaient des amies[676]. » Il s'agit d'une version des faits légèrement édulcorée. En réalité, les femmes du front, qu'elles aient été dépravées ou non, étaient en butte à de nombreux préjugés dus à leur mauvaise réputation. L'une d'elles a décrit comment les choses s'étaient passées après son mariage avec son amoureux des années de guerre. Les parents de son nouveau mari étaient furieux. Ils estimaient qu'il avait terni leur réputation. « Une fille de l'armée, ont-ils lancé. Mais enfin, tu as deux petites sœurs. Qui voudra les épouser maintenant[677] ? » On supposait que les femmes couchaient avec les officiers pour obtenir de l'avancement. Ou pour se retrouver enceintes et pouvoir ainsi s'éloigner du front. Pendant de longues

années encore après la guerre, les anciennes combattantes médaillées furent traitées avec méfiance. Sur la poitrine d'une femme, la médaille convoitée « pour service militaire » *(za beovie zaslougi)* signifiait, disait-on en manière de plaisanterie, « pour service sexuel » *(za polevie zaslougi)* [678].

Cet humour cruel masquait bien des insécurités. Le rire – le rire partagé, le rire masculin des soldats au repos – était destiné à les rassurer, un peu comme quand on siffle dans la nuit. Tant qu'ils plaisantaient ensemble, les hommes n'avaient pas à affronter leurs peurs personnelles. Les garçons, enrôlés juste à la sortie de l'école, riaient pour dissimuler leur virginité. Quant aux plus âgés, aux hommes mariés, cela faisait si longtemps qu'ils n'avaient pas vu leur femme. Le problème n'était pas seulement celui des mois qui s'écoulaient. C'était que le temps de la guerre passait en accéléré. Les soldats d'une trentaine d'années, qui, en temps de paix, avaient encore devant eux une bonne décennie de jeunesse, se transformaient en vieillards du jour au lendemain. Une seule journée au fond d'une tranchée pouvait être comme une agonie. Les cheveux des hommes blanchissaient, leur peau se parcheminait, leur sourire perdait toute légèreté (et un certain nombre de dents). S'y ajoutaient les blessures, les mutilations, les cicatrices. « Il y a beaucoup d'histoires de ce genre dans les deux camps, écrivait Agueïev en 1943. Quand des officiers sont blessés et alités à l'hôpital, ils reçoivent une lettre de leurs femmes qui ont appris leur blessure et leur annoncent qu'elles mettent fin à leur union pour raison d'impuissance[679]… »

Les soldats se figuraient que leurs femmes étaient restées celles qu'ils avaient quittées, toujours jeunes même si leurs maris avaient vieilli. S'ils ne se faisaient pas de mauvais sang à l'idée d'être trompés, ils craignaient d'être repoussés, sachant combien ils avaient changé. Le fidèle Taranitchev redoutait que ses cheveux gris ne rebutent sa femme, Natalia. C'était une métaphore de tous les changements qu'il avait subis, de la violence qui le fascinait et l'écœurait. Agueïev était parfaitement honnête à propos des effets de la guerre sur son corps. « Tu demanderas peut-être – et moi ?, écrivait-il à Nina. Je peux te dire que le désir […] est plus que suffisant, mais la crainte d'une catastrophe après deux blessures à la tête m'a obligé à ne même plus y penser. » Il s'inquiétait depuis quelques mois de ses cheveux gris et des rides prématurées qui vieillissaient son visage. À présent, il avouait à Nina qu'il était impuissant[680].

Le mythe soviétique de la guerre élude le divorce, la promiscuité sexuelle et

les maladies vénériennes. Il préfère se concentrer sur les affres de l’attente, s’inspirant du célèbre poème de Simonov. Les images sont figées, méditatives, alors que la vraie vie, derrière les lignes, était pleine de changements et d’épreuves. Le poème de Simonov évoque une femme restée chez elle à compter patiemment les jours, mais en réalité, les épouses de soldats étaient obligées de s’initier à des tâches nouvelles, d’apprendre les techniques de survie et d’effectuer des journées de travail incroyablement longues et pénibles. Rares étaient celles qui pouvaient compter les jours, le regard rivé sur l’ouest avec nostalgie. En fait, peu d’entre elles demeuraient seules. Les logements étaient rares, les réfugiés se bousculaient à la porte et en 1943, la famille qui attendait le soldat regroupait généralement cousins, sœurs, voisins et plusieurs générations.

La famille de Vitali Taranitchev vivait bien au-delà des lignes, à Achkhabad, une ville peu éloignée de la frontière avec l’Iran. Il y avait conduit sa femme, native de Kiev, avant la guerre. Ces grands bouleversements étaient le lot de milliers d’ingénieurs comme lui, obligés de partir pour la steppe ou, dans son cas, le Turkestan, parce que leurs compétences étaient requises dans les chemins de fer ou dans les mines. Natalia s’installa dans une maison avec la mère de Vitali. Peut-être cet arrangement aurait-il pu convenir un temps aux deux femmes, mais les difficultés de la guerre ne tardèrent pas à faire naître des querelles. Pour commencer, Vitali, le seul être qu’elles aimaient toutes les deux et en qui elles avaient confiance, n’était plus là. Pis, il avait été remplacé par une série de réfugiés. En 1943, leur maison abritait la mère de Taranitchev, Natalia et leurs deux enfants, la mère de sa femme récemment arrivée d’Ukraine, la sœur de sa femme avec ses enfants, auxquels s’ajoutaient de temps en temps un certain nombre d’« épouses » de Fedor, le frère dévoyé de Natalia.

Les femmes se chamaillaient à tout propos, pour des questions d’argent aussi bien qu’au sujet du menu des enfants. Elles rivalisaient également pour obtenir la plus grande part du soutien matériel que leur accordait Vitali. L’officier leur envoyait une partie de sa solde par mandats, payables tous les mois. « Je vous ai envoyé deux mandats cette année, écrivait-il à Natalia en avril 1944. Un de trois cent cinquante roubles par mois à ton nom, l’autre de cent roubles pour Maman. Je pense que tu ne verras rien à redire à cet arrangement, puisque tu m’informes que Maman se plaint sans cesse de devoir payer tous les impôts, etc. […] En agissant ainsi, j’assure un minimum de bonheur à ma vieille mère, pas à cause des cent roubles par mois, bien sûr, mais parce que je m’occupe d’elle ; il faut que tu me comprennes sur ce point[681]. »

Les deux femmes continuèrent à se crêper le chignon. Tous les étés, le verger produisait une précieuse récolte d'abricots ; la mère de Vitali en réclamait l'exclusivité. Les enfants faisaient l'école buissonnière ; la mère de Vitali reprochait sa négligence à Natalia, qui était à bout de forces. En 1943, Natalia et sa propre mère en furent réduites à vendre des vieux vêtements de Vitali pour avoir un peu d'argent ; ce qui mit hors d'elle sa belle-mère qui jura qu'elles préféreraient le voir mort. « Je te supplie, écrivait Vitali à Natalia, de ne pas faire attention aux paroles prononcées à chaud. Je ne pourrai jamais croire que ma mère souhaite que nos enfants et toi soyez malades […]. Lis les mots que je lui ai adressés et tu verras que j'ai raison. » Restait la question des vêtements. Vitali conseilla à sa femme de vendre son pantalon, son manteau et ses affaires d'été. Il reviendrait, disait-il, en uniforme. « Garde seulement mes chaussures, parce qu'il sera difficile de trouver du 45 quand la guerre sera finie[682]. » Il lui recommandait aussi de conserver leur pistolet. Ils seraient heureux d'avoir pris cette précaution quand la guerre s'achèverait.

Malgré l'aide de Vitali, malgré son propre salaire et les revenus de la vente des abricots, Natalia et les enfants souffraient. « J'ai beaucoup maigri, écrivait-elle à son mari pendant l'été 1943. Je pèse quarante-huit kilos. Nous nous débrouillons comme nous pouvons avec la nourriture, mon amour […]. » C'étaient des lignes que n'importe quelle épouse aurait pu écrire à cette date, des lignes qui exprimaient la faim, au-delà de la difficulté à joindre les deux bouts[683]. « La cantine au travail ne nous nourrit pas beaucoup, poursuivait Natalia. L'administration locale juge bon d'utiliser une sorte de mélange d'huile qui brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel[684]. » Quant aux enfants, ils allaient pieds nus et devenaient de vrais sauvages. Ils n'allaient plus à l'école que par intermittence, et tout le monde était tellement rongé par les soucis qu'il était bien difficile de maintenir la discipline à la maison. Chez les Taranitchev, seul le bébé, Kolia, les faisait encore sourire. Natalia parvint à lui trouver quelques cubes de couleurs pour ses trois ans. « Il reste assis devant la table à faire des jeux de construction pendant des heures, écrivait-elle à son père. Il dit : "Les Allemands l'ont démoli alors Kolia va le reconstruire." » Le petit garçon n'avait pas encore trois ans quand il avait appris à crier « Pour la patrie et pour Staline[685] ! ».

Cette correspondance régulière était le seul contact que Natalia et Vitali maintiendraient pendant plusieurs mois encore. La poste n'avait fait aucun progrès depuis 1942, époque où le courrier disparaissait puis réapparaissait

inexplicablement après plusieurs mois de retard. « Quel dommage que je reçoive tes lettres aussi irrégulièrement, se plaignait Natalia en juin 1943. En ce moment, je reçois celles de mars. Mais notre moral en dépend. » Elle s'inquiétait aussi pour l'argent – six cent cinquante ou sept cent cinquante roubles – qui n'était pas encore arrivé[686]. Taranitchev lui aussi souffrait. En ce mois de juin, il reçut la première liasse de lettres de sa famille après six mois d'attente. « Enfin, écrivait-il, j'ai su que tu étais en vie et que tout allait bien – imagine ma joie quand ils m'ont remis ces lettres ! Depuis trois jours, je les garde dans ma poche et je les relis dès que j'ai une minute à moi[687] ! » S'il ne lui avouait pas cette fois que cette longue attente lui avait inspiré de douloureux soupçons, d'autres de ses lettres contenaient de vifs reproches, trahissant que cela lui arrivait souvent.

Dans certains cas, un soldat impatient d'avoir des nouvelles de sa femme découvrait qu'il était stationné à quelques kilomètres seulement de son ancien domicile. « Il y a parmi nous des commandants et un nombre plus important encore de soldats dont les maisons sont à vingt ou cinquante kilomètres de la ligne de front, écrivait Agueïev à sa femme en 1943. Mais ils n'ont pas le droit d'y aller. Certaines femmes ont réussi à se frayer un chemin jusqu'au front (ce qui est strictement interdit) pour rejoindre leurs maris, mais c'est rare, et le plus souvent, elles se font intercepter et reconduire en convoi pour faire l'objet d'une enquête[688]. » Vitali et Natalia ne se retrouveraient que trois ans plus tard, bien après la victoire, et devraient attendre plus longtemps encore pour pouvoir revivre ensemble harmonieusement. Leurs enfants avaient été privés de père pendant six ans. C'était un miracle que des mariages d'avant guerre tiennent bon.

Ceux qui s'adaptaient le mieux, comme toujours, étaient les plus jeunes. « Ceux qui se sont mariés au front, raconta un vieux couple à Alexievitch, sont les gens les plus heureux et les couples les plus heureux[689]. » La remarque paraît charmante et fait l'effet d'un *happy end*, mais les histoires concrètes s'ancraient le plus souvent dans le deuil. Kirill Kirillovitch avait fait la connaissance de sa femme à Leningrad pendant les mois les plus sombres du blocus. C'était en 1942 ; Kirill et un de ses amis plus âgé, marié, dirigeaient la circulation près du Kirov, le théâtre. Une jeune femme attira leurs regards, une adolescente en uniforme militaire équipée d'un revolver Nagan et d'un masque à gaz. « J'ai déjà vécu trente ans, dit le plus âgé, et je n'ai encore jamais vue d'aussi jolie policière. » Nina, dix-huit ans, était une rescapée. Cet hiver-là, quelques semaines auparavant seulement, sa famille était morte de faim. Le cadavre de

son père était resté dans leur appartement pendant trois semaines avant qu'on trouve quelqu'un d'assez robuste pour le transporter. Seuls sa jeunesse et son instinct de survie avaient sauvé Nina, mais elle considérait le choix entre la vie et la mort en termes de devoir. Une fois sa décision prise, elle s'était présentée pour donner son sang, ce qui lui avait assuré une ration de pain[690]. Ces infimes quantités de nourriture lui avaient rendu sa vigueur.

Si Nina s'était portée volontaire pour des patrouilles de nuit, c'était par soif de vengeance. D'après le récit entrecoupé de larmes qu'elle en fit soixante ans plus tard, elle était résolue à voir sa belle ville ressurgir de ses cendres, résolue à venger la mort de ses parents. Sa propre sécurité lui était parfaitement indifférente, elle était prête à tout. À la demande du compagnon de Kirill, elle lui donna son numéro de téléphone et son adresse. Encore timide à vingt-trois ans, Kirill hésita. Ce ne fut que plus tard, de retour à la caserne, qu'il réclama le morceau de papier à son ami. Le couple commença à se retrouver dans les rues bombardées de la ville, au milieu des ruines. Ils avaient tous les deux perdu leurs parents depuis le début de la guerre, et ignoraient où ils refonderaient un foyer un jour. En 1944, Nina accoucha de leur fille. Le couple décida alors de faire enregistrer leur mariage. « J'étais commandant adjoint, a raconté Kirill en riant. Et même à l'époque, j'avais honte que nous ayons une fille illégitime. »

Les liaisons nées d'échanges épistolaires étaient plus précaires. Dès les tout premiers jours de guerre, la population civile avait été invitée à adopter des bataillons de soldats, à leur écrire des lettres réconfortantes et à leur envoyer des colis et des photos. Cette campagne destinée à remonter le moral des troupes avait été lancée dans le cadre de la contribution de tous à l'effort de guerre, mais les lettres étaient un moyen d'évasion pour le destinataire comme pour l'expéditeur, se nourrissant d'espoirs intimes qui paraissaient si proches, mais elles se rattachaient en réalité à des mondes totalement différents. Vladimir Anfilov était lui aussi une victime du blocus de Leningrad. Au cours du siège, tandis qu'il était au front, sa femme, ses enfants et ses deux sœurs moururent. En mars 1944, il fit savoir qu'il était prêt à chercher une autre confidente et amie. Les lettres qu'il adressa à une femme, voisine pendant les années de paix d'un de ses compagnons d'armes, abondaient en échos culturels, en commentaires sur le dernier film, sur un poème récent, mais n'offraient aucun indice sur la vie qu'il menait réellement. « Tonia, écrivait-il, tout est si déprimant que mieux vaut ne pas y penser. » Un mois après leur premier échange de lettres, Vladimir réclama une photo de Tonia[691]. Leur correspondance prit une tournure plus intime. Tonia

aurait le cœur brisé, des mois plus tard, quand l'ami qui les avait présentés lui expliquerait qu'elle n'était qu'une « épouse » parmi beaucoup d'autres.

Samoïlov aida un jeune garçon du nom d'Anisko à répondre aux femmes qui lui écrivaient. « Tu es instruit, lui avait dit Anisko. Tu sauras quoi écrire. » Samoïlov finit par rédiger différentes versions de la même lettre pour plusieurs jeunes femmes à la fois. Anisko y expliquait toujours qu'il était seul, que sa famille avait été tuée et qu'il était prêt à donner son cœur à n'importe quelle femme susceptible de l'aimer suffisamment pour lui envoyer sa photo. Quand les réponses arrivaient, Anisko les faisait circuler parmi ses camarades pour qu'ils les lui lisent à haute voix. Il cessa quand la plaisanterie se retourna contre lui. « Mon fils, déclama un de ses compagnons. Tu me parles d'amour, mais j'ai déjà plus de soixante-dix ans[692]. »

L'État ne manquait jamais de projets. Le Sovinform et les organes du Parti ne s'inquiétaient pas de l'incompréhension entre soldats du front et population de l'arrière. Ils se savaient capables de favoriser une communauté fictive, ne fût-ce que parce que des millions de gens travaillaient réellement pour soutenir le front. Cet élan patriotique était constamment alimenté. Campagne après campagne, l'État rassemblait des colis pour le front. En février 1942, un des mois les plus sombres d'un rude hiver de guerre, les habitants d'Omsk envoyèrent tout un train aux soldats stationnés aux environs de Leningrad. Sa cargaison comprenait 12 750 lettres patriotiques, mais également 18 631 colis, dont chacun contenait de la viande, du lard, du salami, du fromage fumé, du miel, du poisson et du tabac. Le train était aussi chargé de vodka et d'autres alcools en abondance, et quelqu'un avait ajouté cent quatre-vingt-trois montres, du papier à lettres, un siège de toilettes et mille cinq cents exemplaires d'une édition spéciale de l'*Omskaïa Pravda*[693].

Les « cadeaux » envoyés aux forces armées ne se limitaient pas à des produits de consommation. Tout le monde, et les soldats eux-mêmes, était énergiquement invité à souscrire aux emprunts de guerre de l'État, mais certains enthousiastes allaient encore plus loin et achetaient eux-mêmes des armes pour le front. En 1943, un apiculteur héroïque se présenta dans la province de Koursk. Il commença par offrir sept cent cinquante kilos de miel aux forces armées, mais son cœur était animé de plus grandes ambitions. Pendant tout l'été 1943, il mit de côté le revenu de ses ventes de miel et finit par rassembler ainsi cent cinquante mille roubles, de quoi acheter un avion Yak-9. Le nouvel appareil porterait son nom, Bessmertny – « immortel » en russe –, et le pilote à qui il fut

confié jura que c'était un avion qui portait bonheur[694]. Un autre couple de patriotes fit don des cinquante mille roubles nécessaires à l'achat d'un char lourd, le mari et la femme suivirent ensemble une formation à Tchéliabinsk et servirent ensuite dans leur engin, participant à tous les combats jusqu'en Allemagne. À la mort de son mari, une certaine Maria Oktiabrskaïa offrit toutes les économies de sa vie et acheta un T-34. Elle devint, elle aussi, conductrice de char et fut tuée en 1944 près de Vitebsk[695]. Comme l'affirma Bessmertny, « plus je travaille, plus l'Armée rouge a de nourriture, et plus notre victoire sur l'ennemi est proche[696] ».

Alors que les civils adoptaient des soldats à tour de bras, ceux-ci se chargeaient, eux aussi, de quelques âmes perdues. Les liens les plus simples étaient les plus solides. Parmi les anciens combattants que j'ai rencontrés à Koursk se trouvait un homme encore relativement jeune – à peine plus de soixante-dix ans – qui s'appelait Vassili Andreïévitch. Il m'a raconté qu'il avait rejoint un régiment quand il avait tout juste treize ans. C'était après le départ des Allemands qui avaient emmené sa mère et incendié leur cabane. Le garçon, désormais orphelin, s'était enfui dans les bois. Il y était resté caché, tout seul, pendant trois jours, se rappelle-t-il, plus longtemps peut-être. Il avait essayé de manger des aiguilles de pin et de l'herbe. Il ne pouvait penser qu'à la faim qui le torturait. Puis il était tombé sur un campement de l'Armée rouge. Soixante ans plus tard, ses yeux s'écarquillaient encore quand il évoquait la cuisine roulante. « Il y avait un énorme chaudron, m'a-t-il raconté, et les hommes faisaient la queue pour se faire servir une louche de soupe. » Le jeune garçon prit la queue avec les autres. Constatant que les hommes avaient tous des gamelles, il retira sa casquette et la tendit. Le cuistot réprima son envie de rire, et tous les hommes remarquèrent qu'ils avaient récupéré un nouveau « fils ». Le régiment l'« adopta », lui donna un uniforme et de quoi manger en échange de son travail – qui comprenait, évidemment, le nettoyage quotidien du fameux chaudron. « Je suis resté avec eux pendant toute la guerre », a-t-il conclu. Même après une blessure à la jambe, il continua à marcher avec eux, refusant d'être envoyé dans un hôpital de campagne. « Je ne pouvais pas supporter d'être séparé de cette cuisine », ajoute-t-il.

L'adoption d'un « fils du régiment » devait tant au hasard que nul ne sait combien d'enfants furent concernés. Une estimation suggère qu'il y eut jusqu'à vingt-cinq mille enfants de six à seize ans qui accompagnèrent l'armée à un moment ou à un autre de la guerre[697]. Quelques-uns étaient vraiment très jeunes.

Les hommes avaient pitié d'eux et les traitaient comme un substitut des familles qui leur manquaient tant, voire en mascottes. Tous n'étaient pas à l'abri de la réalité des combats. Certains accompagnaient les tankistes dans les chars, d'autres portaient tant bien que mal un fusil ou apprenaient à manœuvrer les obusiers de campagne[698]. Ce serait la seule éducation qu'ils recevraient. Il n'y avait pas de classes, pas d'autres d'enfants pour apprendre à lire ou à écrire avec eux. Les histoires qu'ils entendaient avant de s'endormir étaient les récits de héros et de chevaliers magiques que leur racontaient les hommes. Beaucoup de ces enfants étaient déjà des combattants aguerris quand l'armée les prit sous son aile. David Samoïlov rencontra ainsi un garçon de quinze ans qui s'appelait Vanka et avait quitté un groupe de partisans pour rejoindre son régiment. Quand les hommes de Samoïlov firent un prisonnier allemand, Vanka demanda à escorter l'homme jusqu'à l'enclos où d'autres prisonniers étaient déjà gardés. « Il l'a conduit quelques pas plus loin, écrit Samoïlov, puis il l'a abattu. Vanka ne supportait pas de voir un Fritz vivant. Il vengeait sa famille assassinée. Ce n'est pas aux hommes de le juger, mais à Dieu[699]. »

La présence de ces enfants soutenait certainement les hommes. Ils se sentaient soulagés d'avoir à s'occuper de quelqu'un après des mois de rigueurs et de routine militaires. Quand ce n'était pas un enfant, il pouvait s'agir d'un cheval ou d'une vache – cette armée était accompagnée de toutes sortes d'animaux de ferme[700]. L'unité de Samoïlov se prit de passion pour des chiots. Alors qu'ils campaient en Pologne en 1944, leur commandant dut s'absenter pendant deux semaines. À son retour, il trouva le camp du régiment grouillant de chiens. Samoïlov avait lui aussi son corniaud. Quand il dormait à côté de lui, écrivit-il, il éprouvait des sentiments « presque paternels ». Pendant la journée de travail des hommes, les chiens couraient en liberté, aboyant contre tous ceux qui s'approchaient du camp. Le commandant, le capitaine Bogomolov, fut atterré. Il donna aux hommes vingt-quatre heures pour débarrasser le camp de tous les chiens. Cet après-midi-là, une exposition canine de fortune fut organisée dans les bois. Le prix était d'un litre de vodka par chiot, et ils trouvèrent tous acquéreur[701]. Peut-être les habitants du coin savaient-ils qu'un autre régiment les rachèterait.

L'ère des opérations de contre-insurrection sur le front arriva pour de bon avec la progression de l'Armée rouge en direction de l'ouest. Les Soviétiques s'étaient à présent engagés profondément dans un territoire que l'ennemi avait administré. Presque tous les hommes valides de ces régions étaient suspects.

L’opinion publique comme les autorités de Moscou considéraient leurs habitants comme des populations libérées, et il est indéniable que des millions de personnes virent le rétablissement du pouvoir soviétique après l’occupation nazie comme une authentique délivrance. Des photos montraient des enfants souriants accueillant les robustes soldats de l’Armée rouge, tandis que les rues de villes en ruine telles Smolensk et Kiev grouillaient de foules d’adultes affamés, éperdus de reconnaissance. Sur le terrain, cependant, les agents de la dictature nourrissaient quelques doutes. À partir de 1942, on établit à proximité du front un réseau de camps pour abriter tous ceux que le NKVD jugeait suspects, et même d’anciens soldats dont les compétences auraient été fort utiles dans l’armée[702].

Les ennemis supposés du régime soviétique faisaient l’objet de deux types de mesures. Le premier était la répression armée. Les troupes du NKVD, soutenues par des unités comme l’OSMBON, traquèrent et exécutèrent des agents et des guérilleros fascistes connus comme tels dans les régions frontalières à partir de 1943. Les conventions sur les prisonniers de guerre étaient rarement respectées[703]. Dans le même temps, des agents du SMERSh se chargeaient de « filtrer » les adultes suspects restants dans les zones reprises. Les policiers au teint blafard organisaient des procès dans des camps délabrés du front, épluchant les renseignements qui comprenaient les récits des habitants locaux. C’était aux suspects de faire la preuve de leur innocence ; dans ce théâtre d’opérations effroyable, tous ceux qui n’étaient pas morts étaient en butte aux soupçons. On demandait ainsi régulièrement à d’anciens soldats de fournir trois témoins prêts à attester qu’ils n’étaient ni des déserteurs, ni des collaborateurs, ni des lâches[704]. Mais tandis que ses agents traquaient effectivement espions et ennemis, la tâche la plus importante – bien que tacite – du SMERSh et de ses alliés était d’instaurer un ordre nouveau. S’ajoutant à la terreur, ces opérations de filtrage adressaient un message aux populations sans foi ni loi des champs de bataille. Elles avaient tout intérêt à reprendre au plus vite les habitudes soviétiques de discipline et de crainte. Quoi qu’ils aient pu faire ou penser durant les étés d’anarchie qui avaient suivi 1941, les gens devaient désormais allégeance à un seul dirigeant et à un seul système de pensée.

L’effondrement de toutes les formes de gouvernement dans les régions du front avait été total. Pendant des mois, les nazis avaient mené des combats désespérés. En outre, avant même la catastrophe de la défaite probable, ils avaient toujours constitué une armée d’occupation et, qui plus est, une armée à

intention génocidaire. En se retirant après avoir incendié les bâtiments et les réserves, ils laissèrent derrière eux un véritable désert. La progression de l'Armée rouge était trop rapide, et trop concentrée sur les affaires purement militaires, pour se soucier du respect de la loi. Une vaste ceinture de territoire libéré sur les deux rives du Dniepr devint la chasse gardée de bandes armées. À certains endroits, les partisans avaient représenté le seul gouvernement efficace pendant des mois. D'autres lieux étaient sous la coupe de bandits ou de guérilleros, parfois commandés par d'anciens officiers de l'Armée rouge[705]. Les organes de sécurité eux-mêmes se chargèrent de faire le tri entre les vrais patriotes et les autres. Les partisans démobilisés, les plus aptes à distinguer le vrai du faux dans ce qui se disait localement tout en adoptant le point de vue du Parti, jouèrent un rôle prédominant dans le processus des purges. Un de ces hommes, un survivant las, à la voix douce, que l'on surnommait « oncle Mitia », fit remarquer à Alexander Werth : « Et à présent, nous n'aurons aucune pitié pour les traîtres. En temps de guerre, il est inutile de gémir[706]. »

La dictature reprit ses droits – lentement – sous la menace d'une balle dans la nuque ou du bataillon disciplinaire. Une nouvelle structure du Parti fut brutalement mise en place dans le réseau chaotique de services gouvernementaux de chaque région. Ici, les agents du contre-espionnage travaillaient aux côtés de fonctionnaires du Parti communiste, car ce dernier tenait toujours à évaluer lui-même les états de service de ses membres. Les rescapés communistes jugés suspects, voire simplement négligents, firent l'objet de purges. Certains furent enrôlés immédiatement dans l'Armée rouge. Les autres furent envoyés au goulag. Plus tard, au fil de la guerre, ils furent rejoints par les milliers de soldats communistes qui exprimèrent leur lassitude ou leurs critiques quand l'Armée rouge fit son entrée dans le monde capitaliste[707].

Pour le moment, le groupe qui figurait au sommet de la liste de personnes recherchées par le SMERSh était l'Armée de libération de la Russie (ROA). Il s'agissait d'une force patronnée par les fascistes, composée essentiellement de Russes de souche, et que l'on identifiait au général Andreï Vlassov. Cette ancienne figure de proue de l'Armée rouge avait changé de camp quand il avait été fait prisonnier sur le front Volkhov en juillet 1942. Il avait fini par symboliser la racaille de prisonniers désespérés et d'anticommunistes mécontents qui espéraient avoir la vie sauve en collaborant avec les Allemands. En 1943, des partisans des environs de Smolensk rapportèrent que des tracts portant le portrait de Vlassov et de son adjoint, Malichkine, avaient été largués

au-dessus de la région et certaines rumeurs prétendaient que Vlassov en personne s'était rendu à Smolensk en juillet 1943[708]. Moskvine rencontra des « vlassovites » quand son groupe fut encerclé et attaqué en avril 1943[709], mais ce terme fourre-tout désignait les bandes armées que les Allemands employaient volontiers pour venir à bout des bandes de partisans. En qualifiant de « vlassovites » les collaborateurs locaux, dont tous ceux qui en avaient plus qu'assez des extorsions des partisans, le SMERSh alimentait les rumeurs d'une conspiration plus vaste et plus sinistre encore. C'était une technique que la police secrète avait toujours trouvée efficace.

La véritable armée de Vlassov, désespérée et médiocrement équipée, fut envoyée en France et dans le Sud de l'Europe à la fin de l'été 1943[710]. Les financiers allemands de Vlassov ne faisaient plus confiance à ses troupes en territoire soviétique. Mais même avant cela, le général n'avait pas été responsable de tous les tracts appelant les citoyens soviétiques à résister au régime de Staline. Avec ou sans lui, une série d'« Armées de libération » nébuleuses avaient œuvré en Ukraine et dans les provinces occidentales de la Russie tout au long de l'année 1943. Des « comités russes » et des « partis populaires de Russie » s'étaient constitués dans de nombreuses villes occupées, s'efforçant, sous contrôle allemand, de combattre les habitudes de pensée soviétiques. Ils remirent au goût du jour des drapeaux et des couleurs oubliés de longue date, promirent (tardivement, désespérément) de dissoudre les kolkhozes et jurèrent de mettre fin au communisme. L'un de ces groupes alla jusqu'à utiliser dans son propre nom les lettres « SSSR », initiales de l'Union soviétique. Mais en l'occurrence, elles symbolisaient un tout autre slogan : *Smert'Stalina spassiot Rossiou* – « la mort de Staline sauvera la Russie[711] ». Tout cela convenait parfaitement au SMERSh. Partout où il y avait de vrais traîtres, il pouvait procéder à des arrestations convaincantes.

En réalité, les authentiques vlassovites étaient moins nombreux sur le terrain que les collaborateurs et les *hiwis*, et ni les uns ni les autres ne l'étaient autant que les opportunistes à la petite semaine, les petits chefs locaux, les déserteurs et les escrocs. Pour les populations touchées par la guerre, l'idéologie, telle que Staline et Hitler la définissaient, passait après la lutte pour la vie. S'ils avaient eu le choix, bien des gens auraient préféré échapper entièrement à la dictature, et ce penchant se reflétait dans l'attrait qu'exerçaient les bandes nationalistes. Celles-ci étaient actives dans plusieurs régions depuis le début de la guerre. Certaines étaient importantes et connurent même quelques succès, imposant une forme de

loi de la frontière dans les districts qu'elles contrôlaient. En 1944, le mouvement de guérilla le plus puissant d'Ukraine était l'UPA, l'Armée insurrectionnelle ukrainienne[712]. Ce groupe, dont on estime qu'il comptait vingt mille membres à la fin de la guerre, marqua un point en février 1944 quand un de ses détachements tira sur le talentueux général soviétique Nikolaï Vatoutine, le blessant mortellement[713]. Mais l'UPA trouva un appui particulièrement puissant dans les régions occidentales d'Ukraine, annexées depuis peu. Sur la rive soviétique du Dniepr, un long passé de mariages mixtes en même temps qu'une tradition bien établie de loyauté à l'égard de Moscou limitèrent la menace nationaliste[714]. À cette étape de la guerre, c'était l'anarchie, et non la trahison organisée, qui perturbait les lignes de ravitaillement de l'Armée rouge et le soutien aux troupes. Avec les arrestations, le meilleur remède à ce problème était la conscription forcée. Autre avantage, les hommes qui servaient sous le drapeau rouge ne risquaient pas d'être recrutés par d'autres bandes.

En octobre 1943, un ancien soldat du nom d'Andreïev fit personnellement l'expérience de cette forme de libération. La lettre qu'il écrivit à sa mère, longue de cinq pages, a valeur de testament. Il s'agissait en outre des premières nouvelles qu'il donnait à sa famille depuis qu'il avait été fait prisonnier en août 1941. À cette date, l'unité d'Andreïev avait été encerclée par des chars, mais il avait profité de la confusion générale pour tirer sa révérence aux gardes allemands qui l'emmenaient. Il s'était caché dans un village qui s'appelait Annovka. Il y avait épousé Oksana, la fille de la femme qui lui avait donné asile. Leur propre fille, Nina, était née en 1943. La raison qui l'incita à écrire à sa mère et à tout lui raconter fut l'approche de l'Armée rouge. « Il y a eu une immense bataille ici aujourd'hui, expliquait-il, et nous avons dû, Oksana, Ninochka et moi, nous réfugier dans une cabane avec tous les vieux. Il paraît qu'une commission militaire va venir ici et examiner le cas de tous les anciens prisonniers de guerre. Les aptes seront pris pour le front, ce qui veut dire qu'au lieu de rentrer à la maison, je risque fort de me retrouver au front[715]. » Andreïev passa avec succès les tests mis en place par le SMERSh, mais son aptitude était toute relative : il n'avait suivi aucune formation et n'avait pas d'équipement. Il mourut quelques semaines plus tard sur les rives du Dniepr.

Les détachements de partisans posaient d'autres problèmes. À ce moment, beaucoup travaillaient comme auxiliaires de l'Armée rouge. Ce sont eux qui perturbèrent les lignes de ravitaillement allemandes avant les campagnes de Koursk, Orel et Kharkov. Ils aidaient aussi les troupes régulières à s'emparer

d'informateurs potentiels – les « langues » –, susceptibles de trahir les manœuvres prévues par l'ennemi. Les partisans pouvaient envoyer des rapports depuis des lieux situés très en arrière des lignes allemandes, éclairant Moscou sur l'emplacement des bases de formation, des ateliers de réparation et même des pigeonniers allemands[716]. Le journal intime de Moskvine en 1943 se résume plus ou moins à une énumération d'opérations militaires, chacune dotée de son objectif propre. « Tous les jours, nous avons mené une action ou une autre contre l'ennemi », écrivait-il en avril. Leurs cibles habituelles étaient les voies ferrées et les routes. Il avait l'impression de retrouver la vie militaire. Les hommes étaient formés en bataillons, dont chacun comprenait une dizaine de groupes chargés d'explosifs. Ils devenaient de vrais experts dans la pose des mines et le déminage. À la fin d'un « mois de bataille ininterrompue », Moskvine éprouvait « le même sentiment de création que lorsque nous avons détruit l'aérodrome de Vitebsk en 1941, à cette différence près qu'à l'époque, notre tragédie était sur le point de commencer[717] ».

Malheureusement, la reprise des combats entraînait fatalement une recrudescence du nombre de victimes. « J'écris pour la postérité que les partisans subissent des souffrances inhumaines », écrivait Moskvine le 25 mars[718]. Les nouveaux recrutements ne suffisaient pas à compenser les pertes. Au cours de ce printemps et de cet été-là, et plus particulièrement après Koursk, la tâche devint plus aisée, les « partisans de 1943 » – des paysans qui, voyant le vent tourner, décidaient de sauver leur peau – se précipitant en masse vers les tranchées-abris et les camps. Le régiment de Grichine, qui comprenait le propre bataillon de Moskvine, passa de six cents membres à plus de deux mille à la fin de l'été 1943[719]. Il fallait reprendre la formation de tous ces hommes, appliquant un entraînement militaire brutal coutumier, qui comprenait notamment des exercices de tir avec des fusils pris à l'ennemi. Les recrues devaient également apprendre « la sérénité devant la mort » et combattre « la lâcheté, la panique et les gémissements[720] ». Mais il restait d'autres leçons à apprendre. Un abîme culturel séparait les anciennes générations de partisans, dont beaucoup avaient appartenu, avant 1941, à l'élite des soldats et des officiers ouvriers, de ces jeunes brutes villageoises[721]. « Nous devons renforcer la discipline de tout le groupe, écrivait Moskvine. Nous devons améliorer leurs relations avec la population locale, sans autoriser la moindre grossièreté ou le moindre comportement indigne de la part de citoyens soviétiques. »

La seule solution était d'imposer une discipline inflexible et impitoyable. En

prélude à la bataille de chars de Koursk, le bataillon de Moskvine reçut l'ordre de s'emparer de la gare de Tchaous. Une fois l'opération achevée, Moskvine dressa la liste des morts et des blessés. Trois hommes avaient été tués sur le coup, et dix-huit étaient blessés, parmi lesquels trois succomberaient un peu plus tard, dont le commandant du bataillon, Makarov, et l'ami de Moskvine, Ivan Rakhine. Une des trois femmes qui avaient participé au raid, un officier médecin du nom de Pacha, fut grièvement blessée au bras. On ne put la sauver qu'en l'amputant, une opération réalisée avec pour tout anesthésique un mauvais alcool artisanal qu'on lui fit avaler. « Le courage de cette femme est remarquable, observa Moskvine, mais nous avons pris cent quarante fusils et quatre mitrailleuses […] ainsi qu'une nouvelle radio. » C'était une curieuse économie de guerre. Chose plus étrange encore, ce raid leur rapporta également une grande quantité de champagne et de cognac français, de tabac et de havanes[722] – une aubaine incroyable pour une bande de hors-la-loi tapie dans une tranchée-abri de terre, mais, en l'occurrence, le bataillon de Moskvine était encore commandé avec rigueur et ce ne furent pas les hommes qui savourèrent ces délices. Les chefs réclamèrent l'intégralité du butin pour l'État.

Tandis que l'Armée rouge avançait en force vers Orel, les conditions de vie dans les bois de Russie occidentale se dégradèrent. Dans le régiment de Moskvine, l'humeur était tendue, et son commandant en chef, Grichine, semblait songeur, se retirant dans un monde à lui. « Seul mon profond respect pour son talent me rend aussi tolérant », remarqua Moskvine. L'armée allemande en retraite faisait peser de nouvelles menaces sur les partisans, dont le territoire s'était trouvé jusqu'alors très en arrière du front. Grichine avait reçu instruction de se déplacer vers l'est et de rejoindre l'Armée rouge lorsqu'elle approcherait de Smolensk. Mais quelques jours après leur départ, il se trouva encerclé avec ses hommes. Ils n'avaient pas encore atteint leur propre ligne de front et durent affronter la haine vengeresse d'un ennemi qui était lui-même en fuite. Le 16 octobre 1943, Moskvine était certain de mourir. « Je n'ai qu'un vrai désir, écrivait-il, malheureux. Si je dois mourir, que ce soit rapide, que je ne souffre pas d'une grave blessure, ce qui serait pire que tout[723]. » À cette date, ajoutait-il, les hommes avaient déjà dévoré tous leurs chevaux. À l'approche de l'hiver, et malgré les victoires qui se multipliaient à l'est, ils mouraient de faim.

Ils restèrent bloqués pendant près de trois semaines. Ce fut Grichine qui fit respecter l'ordre stalinien. « Nous sommes encerclés, écrivit-il le 11 octobre. Toutes les issues de la forêt sont coupées. On entend bien que le front approche

[…]. Nous devons donc tenir nos positions. Nous retirer nous condamnerait à l'anéantissement. Il ne doit y avoir parmi nous ni lâches ni semeurs de panique. Tous les honnêtes patriotes doivent abattre ces gens-là sur-le-champ[724]. » « Depuis quelques jours, la vie a perdu tout son sens », écrivait Moskvine le 17 octobre. Il était à deux doigts de la dépression. « Mon instinct de survie ne fonctionne plus comme avant. Il n'a pas entièrement disparu mais il est complètement émoussé, comme un mal de tête après une bonne dose d'aspirine[725]. » Il gardait ces idées pour lui, car, en tant qu'officier politique, il était chargé de remonter le moral des autres. Les sentiments d'hommes moins motivés que lui sont parfaitement explicites. « Pour avoir quitté son poste sans instruction, indique un ordre daté du 13 octobre 1943, pour lâcheté, pour panique et pour non-exécution des ordres, le chef d'escouade Batcharov sera fusillé[726]. »

Il était écrit que Moskvine en réchapperait. Le 18 octobre, juste après qu'il eut consigné dans son journal ses propos les plus sombres, ses hommes et lui reçurent l'ordre de briser l'encerclement ennemi. C'était une opération quasi suicidaire. En se précipitant à l'assaut des lignes allemandes, ils constituaient des cibles sans protection. Quinze hommes furent tués en l'espace de quelques secondes ; un par mètre parcouru, releva Moskvine. Les pertes furent considérables, mais le régiment était libre. Il avait reçu pour directives de se déplacer vers le sud-ouest et non vers l'est, d'échapper au feu allemand. La manœuvre fut exécutée avec une remarquable discipline militaire, mais le groupe ne reçut aucun appui de l'Armée rouge. Moskvine observa, sans commentaire, qu'elle se trouvait pourtant à moins de vingt kilomètres.

La progression de l'Armée rouge offrit à Staline maintes occasions d'exposer sa politique sur l'unité et la fraternité. À la fin de 1943, presque toute l'Ukraine était aux mains des Soviétiques, mais une proie leur échappait encore. Hitler était résolu à s'accrocher coûte que coûte à la Crimée. Pas seulement parce que cette péninsule représentait une voie d'accès stratégique vers les champs pétrolifères roumains ; c'était également un lieu de toute beauté. Dès qu'ils s'en étaient emparés, les Allemands avaient déclaré que c'était une version de Gibraltar sur la mer Noire, leur seconde patrie. Durant leurs deux années d'occupation de la presqu'île, ils avaient même prévu de construire une autoroute reliant directement Berlin à Yalta, et des rumeurs prétendaient que Hitler avait décidé de venir finir ses jours dans le palais de Livadia, en bord de

mer[727]. Les deux camps étant bien décidés à s’en emparer, la Crimée fut le théâtre de combats aussi acharnés que tous ceux que l’on avait pu connaître au cours de la guerre, mais pour les milliers d’habitants de la péninsule, les répercussions furent plus cruelles encore. Au moment où Staline parla du peuple soviétique et de sa grandiose épopée collective, on dénombrait déjà des dizaines de milliers d’hommes qui n’obtiendraient plus jamais leur part des fruits de la victoire.

La libération de la Crimée se fit en quelques semaines à partir d’avril 1944. L’opération militaire soviétique, une frappe coordonnée à partir du nord et de l’est, fut hardie, efficace et coûteuse en vies humaines. Elle fut aussi physiquement exténuante. Comme l’a observé Alexander Werth, les hommes qui prirent la tête de l’invasion depuis le nord, à travers les marais sinistres et brumeux de Sivach, durent passer des heures « enfoncés jusqu’aux épaules dans une eau glacée et particulièrement salée – le sel rongeait la peau et leur causait d’intolérables souffrances » pour lancer les premiers pontons à travers le détroit[728]. Mais dès qu’ils furent arrivés sur la terre ferme de la Crimée, leur progression fut plus rapide. En deux jours, les premiers soldats de l’Armée rouge atteignirent la capitale, Simferopol, au cœur de la steppe continentale de la Crimée. Pendant ce temps, un autre groupe, partant des environs de Kertch, entreprit une poussée rapide vers l’ouest le long de la route littorale du sud, s’emparant de Kertch puis du port de Féodossia. De là, leur itinéraire contourna les escarpements rocheux qui protègent la ville balnéaire de Koktebel, et au-delà, passant devant les vignobles en terrasses et les forêts de hêtres éclairées par le soleil, ils filèrent à travers le village de pêcheurs tatare de Gourzouf, à travers Yalta, Livadia, Aloubka, pour atteindre enfin les faubourgs de Sébastopol.

C’était le printemps en Crimée. Ce lieu était un paradis exotique après un long hiver à pourrir dans la steppe. « J’ai passé un 1er mai merveilleux, écrivait à sa famille le beau-frère de Vitali Taranitchev, Fedor. D’abord, pour avoir accompli les devoirs militaires que mes commandants m’avaient confiés, j’ai reçu l’ordre de l’Étoile rouge, et ensuite, on s’est bien amusés, grâce à tout le vin que nous avons bu et à une compagnie vraiment agréable. » Il écrivait une bonne semaine après la fête, mais ajoutait : « Je ne serai suffisamment dégrisé pour travailler et poursuivre la déroute de nos ennemis que demain[729]. » Ils n’avaient pas seulement dégusté le vin local. Depuis 1941, les officiers supérieurs allemands passaient souvent leurs permissions en Crimée et, pour agrémenter leur séjour, leur état-major avait fait venir les meilleurs crus d’Alsace, de Champagne et du

Rhin. Dans l'urgence, personne n'avait eu le temps d'emporter ces réserves. Quand ils arrivèrent dans des endroits que les Allemands avaient évacués quelques jours plus tôt, les officiers de l'Armée rouge, comme le jeune Fedor, eurent la possibilité, si l'envie les en prenait, de se noyer dans des rieslings millésimés. À l'image de beaucoup d'autres soldats soviétiques qui participèrent à cette campagne, le jeune homme jura de s'installer un jour en Crimée.

Ils étaient pourtant loin d'être en vacances. Le port de Sébastopol était toujours aux mains de l'ennemi. Tandis que, kilomètre par kilomètre, l'arrière-pays tombait aux mains de l'Armée rouge, de nouveaux détachements de réfugiés de la Wehrmacht et de ses alliés roumains arrivèrent dans la cité portuaire. Au début du mois de mai, le commandant de la XVIIe armée de Sébastopol, Jaenicke, reconnut qu'il craignait que ses troupes ne soient pas en état de résister à l'attaque soviétique attendue. Il fut remplacé par un nazi plus loyal que lui, Allmedinger. Hitler avait formellement interdit la reddition du port. Celui-ci avait tenu deux cent cinquante jours au début de la guerre et ordre fut alors donné de soutenir un second siège. On allait rapidement savoir si la ville était prête. Les Soviétiques attaquèrent le 5 mai, deux jours seulement après le remplacement de Jaenicke.

Le premier assaut vint du nord. Le 7 mai, une deuxième vague s'avança vers la crête de Sapoun, dont le nom évoque la sueur écumante de chevaux galopant pour atteindre la terre ferme[730]. Moins d'un siècle auparavant, quand les forces britanniques et françaises avaient affronté les Russes de Todleben pendant la guerre de Crimée, la vallée environnante avait renvoyé l'écho des canonnades, la fumée et la poussière des combats se dissipant de temps en temps, l'espace d'une seconde, pour révéler l'éclat d'une soutache dorée ou l'éclair de l'acier. Cette fois, le paysage tremblait sous la vibration des Katiouchas et le vrombissement des avions. Après les mortiers vinrent les hommes, professionnels, simples garçons, communistes ou encore des maudits, des *chtrafniki.* Mais pour la plupart, ils n'avaient rien à voir avec les appelés mal équipés et à moitié entraînés de 1941. Les soldats de 1944 connaissaient leur affaire, et pour cette campagne ils ne manquaient pas de matériel. L'industrie soviétique avait rempli leurs cartouchières, le prêt-bail américain leur fournissait des véhicules de transport et des boîtes de conserve. Quand les charognards viendraient piller les cadavres, ils trouveraient sur eux des montres, des couteaux, des stylos et des lames de rasoir Gillette. Leurs bottes, en ce temps-là, étaient souvent de meilleure qualité que celles des Allemands[731].

Le port de Sébastopol résista moins d'une semaine. Un commandement plus réaliste aurait pu évacuer les troupes allemandes restantes bien avant l'effondrement, mais Hitler refusait toujours de céder sa proie. Les soldats effrayés, blessés et sans chef qui étaient encore dans la ville furent pris de panique devant l'avance soviétique. Si certains réussirent à embarquer dans les quelques bateaux en partance vers l'ouest, d'autres se rendirent, le dos au port en ruine. Le reste s'enfuit le long de la côte, vers l'antique Chersonèse. Ses ruines situées au sommet de la falaise se transformèrent en lieu de massacre. Les Soviétiques prirent les survivants au piège sur les rochers calcaires et les soumirent au feu d'armes de toutes sortes. Ceux qui ne furent pas fauchés dans la poussière grise se noyèrent en se jetant à la mer. Werth, qui arriva quelques jours après la dernière bataille, parla de « désolation ». « Toute la zone qui s'étendait devant le Mur de Terre et au-delà avait été labourée par les obus, écrivit-il, ou bouleversée par le feu des mortiers Katioucha […]. Le sol était jonché de milliers de casques, de fusils, de baïonnettes allemands. » Il était également « jonché de milliers de papiers : photographies, calepins, passeports, cartes, lettres ; il y avait même un volume de Nietzsche qu'un surhomme nazi avait sans doute voulu garder jusqu'à la fin[732]. » Les estimations varient, mais il est probable que cette unique défaite se solda par la mort ou la capture d'au moins vingt-cinq mille hommes[733].

La libération de la Crimée fut chose faite le 13 mai, mais la fête ne dura guère pour une catégorie particulière de citoyens soviétiques. Les Tatars, une population qui pouvait se flatter d'avoir pour ancêtres les Scythes, les Goths et les Grecs, étaient établis depuis au moins six cents ans en Crimée, où ils vivaient de l'agriculture[734]. La colonisation russe, qui remontait au XVIIIe siècle, ne leur avait jamais porté chance. Leurs loyautés, ainsi que leur langue, leur architecture et leur foi musulmane accommodante les rapprochaient davantage des Turcs qui vivaient sur l'autre rive de la mer Noire. Comme tous les paysans, ceux d'entre eux qui étaient agriculteurs détestaient le système des kolkhozes et, en 1941, certains avaient vu dans l'invasion allemande une possibilité de rejeter le joug du régime soviétique. Bien que des milliers de Tatars de souche se soient battus vaillamment dans les rangs de l'Armée rouge, certains de ceux qui étaient restés à l'arrière accueillirent les Allemands en libérateurs, ou du moins virent dans leur présence une chance d'échapper à la dictature stalinienne. Par ailleurs, un petit nombre de soldats tatars qui s'étaient retrouvés dans les camps allemands comme prisonniers de guerre avaient choisi la seule possibilité de survie qui

s'offrait à eux, rejoignant la légion tatare antisoviétique[735]. Une semaine seulement après la déroute de Chersonèse, toute la population tatare de Crimée en paya le prix.

Avant l'aube du 18 mai 1944, des milliers de familles tatares furent réveillées par des coups frappés à leur porte. Lorsqu'ils ouvrirent, les habitants trouvèrent devant eux des hommes en armes. Pendant que l'Armée rouge éliminait les derniers fascistes de Crimée, on avait déployé des milliers de soldats du NKVD dans les communautés rurales et les villages côtiers où vivaient les Tatars. Ces policiers leur ordonnèrent alors de faire rapidement leurs bagages, de rassembler leurs enfants et de se présenter dehors, au bord de la route, un quart d'heure plus tard. Beaucoup de Tatars avaient vu les nazis agir de façon très comparable en 1941, au moment des rafles de la population juive locale, et ils gardaient à l'esprit l'image de leurs voisins portant tous un précieux carton rempli de vêtements et de provisions. « Nous étions tous sûrs que nous allions mourir », racontent les survivants de cette nuit. L'ironie était que, cette fois, les hommes qui tenaient les fusils étaient leurs compatriotes russes.

Presque deux cent mille personnes, soit quarante-sept mille familles, dont la plupart avaient à leur tête des femmes ou des hommes âgés, furent conduits vers les gares et enfermés dans des wagons à bestiaux cette nuit-là[736]. L'opération fut rondement menée. Il est vrai que les troupes du NKVD avaient déjà une certaine expérience. Les wagons qui conduisirent les Tatars à l'est revenaient tout juste d'autres missions équivalentes – la déportation toute récente des populations montagnardes de Tchétchénie, d'Ingouchie et de la république autonome de Kabardino-Balkariya[737]. L'entreprise, montée par le chef du NKVD Lavrenti Beria, était parfaitement au point. Les wagons, comme l'observèrent certains témoins, étaient encore maculés des excréments et du sang séché des dernières cargaisons de déportés[738]. Les convois firent quelques haltes en chemin – si les passagers avaient de la chance – pour que l'on puisse débarquer les cadavres de ceux qui étaient morts de chaleur, de soif ou du typhus qui fit bientôt rage dans les wagons bondés. On estime que près de huit mille déportés périrent dans ces wagons puants, étouffants. Les autres devraient refaire leur vie à partir de rien à leur arrivée en Asie centrale. Ils n'y seraient pas bien accueillis. Leurs nouveaux voisins, musulmans comme eux, soviétiques comme eux, seraient convaincus que tous les Tatars, en tant que peuple, étaient des traîtres.

Certains des déportés étaient effectivement des collaborateurs, ayant pris pour de bon fait et cause pour le nouveau régime nazi[739]. Mais beaucoup avaient voué

leur existence à la cause soviétique. Parmi ces derniers figuraient un certain nombre de partisans, dont les officiers politiques Ahmetov et Isaïev, qui, en tant que membres de la 5e brigade de partisans, avaient encore soutenu l'Armée rouge en avril 1944. Quatre héros de l'Union soviétique au moins, tous décorés pour leur rôle dans les débarquements soviétiques de Kertch en novembre 1943, se trouvaient également dans ces wagons[740]. Ainsi que les épouses, les parents et les enfants de soldats qui se battaient encore au front, sans parler des familles de ceux qui étaient morts au combat. Pendant que les soldats russes comme Fedor Kouznetsov rêvaient d'une vie nouvelle en Crimée, ravis d'avoir découvert, grâce à la vie militaire, un lieu où s'établir et prospérer après la guerre, les Tatars de la même armée découvriraient bientôt qu'ils n'avaient pas de patrie.

« Il y avait trente-quatre nationalités différentes dans la forêt, se rappelait une partisane qui avait passé la guerre en Crimée. La plupart étaient russes, bien sûr, mais il y avait des Ukrainiens, des Biélorusses, des Tatars de Crimée, des Grecs, des Arméniens, des Géorgiens, des Slovaques, des Tchèques et d'anciens combattants espagnols de la guerre civile. Nous ne faisions absolument aucune distinction entre tous ces gens. » La citoyenneté qu'elle s'attribuait, et qu'elle respecte toujours, était « soviétique ». C'était l'étiquette qui avait le plus de sens dans l'univers politique où elle vivait, le qualificatif qui évoquait des rêves de fraternité, d'égalité et de justice prolétarienne pour tous. Cette citoyenneté était également conforme à la ligne officielle du gouvernement, à la propagande du Sovinformburo. Mais lorsque la guerre prit fin, un million six cent mille Soviétiques appartenant à des groupes ethniques minoritaires avaient été retranchés de la communauté de leurs compatriotes, stigmatisés par des préjugés racistes et déportés – au nom de l'Union soviétique – des terres où avaient vécu leurs ancêtres. Quelques années plus tard – juste après la paix –, près du tiers avait péri.

8

Heureuse, attristée à la fois, et couverte de son sang noir

Les mois d'avril et de mai sont souvent chauds en Crimée, mais dans la Biélorussie enclavée, à plus de huit cents kilomètres au nord, le vent qui souffle sur les marais est encore froid et âpre en cette saison. En 1944, l'État qui s'appelait alors la Biélorussie était un désert ; désolé, enneigé, dévasté par deux armées et trois années de guerre. Nikolaï Bélov était pris au piège depuis près de six mois dans ce paysage de glace et de boue. En tant qu'officier, il ne pouvait pas se plaindre de ses conditions de logement. Il occupait une cabane aux murs revêtus de rondins au lieu d'un gourbi suintant ; de plus, contrairement à ses hommes, Bélov avait largement de quoi manger et se chauffer. Mais la monotonie de l'hiver biélorusse le déprimait, ces interminables rangées de pins, ces marais fétides dégageaient une impression de naufrage. Il s'ennuyait, il était à la fois apathique et nerveux. Pour passer le temps, il essayait de lire des biographies, en commençant par celle de Napoléon. En avril 1944, il acheva le deuxième livre de sa guerre. Il avait pour héros un général géorgien qui avait combattu et était mort à Borodino. Son nom était Bagration. Si Bélov avait été informé des projets qu'on faisait pour lui à Moscou, l'ironie aurait eu de quoi le faire sourire.

L'opération Bagration, à laquelle il était sur le point de participer, a été l'une des plus grandes campagnes militaires de toute la guerre. Très loin à l'ouest, les forces alliées commandées par Eisenhower s'apprêtaient à lancer leur propre grande offensive, l'opération Overlord, qui les conduirait à traverser la Manche et à entreprendre une longue poussée à travers la France. Mais la campagne soviétique destinée à expulser l'armée allemande de Biélorussie n'était pas moins ambitieuse que les débarquements du jour J. Elle fut également plus coûteuse et, tout bien pesé, d'une plus grande importance. Prévue pour le début de l'été, elle allait être retardée par d'interminables querelles de ravitaillement et de logistique. Finalement, avec un effet de symétrie involontaire, elle fut lancée

le 22 juin, troisième anniversaire du début de l’opération Barberousse de Hitler[741]. Et à l’image de cette dernière, elle balaya le pays comme une tornade. S’il n’y avait pas eu Stalingrad puis Koursk, l’opération Bagration – ainsi baptisée par Staline en hommage à son compatriote géorgien – aurait parfaitement pu prétendre au titre de tournant majeur de la guerre.

Et pourtant, la campagne qui se déroula dans les marais occidentaux de l’Union soviétique se vit, pour l’essentiel, refuser le traitement épique que les historiens accordèrent plus tard à Stalingrad et Koursk. Pour commencer, elle fut éclipsée en Europe occidentale et dans le monde anglo-saxon par le drame qui se jouait au même moment en France. Bagration fut également oblitérée par les triomphes qui suivirent et qui la ravalèrent au rang de grand prélude. Mais surtout, les troupes qui livrèrent ce combat, bien que constituant toujours l’Armée rouge, ne pouvaient plus prétendre être de valeureuses opprimées. Avant Bagration, l’armée soviétique se battait encore pour libérer son propre territoire. Lorsque l’opération s’acheva, elle était prête pour la conquête, marchant vers l’ouest à travers l’Europe d’une manière qui – dans l’esprit des populations d’Europe centrale en tout cas – faisait naître le spectre d’une horde étrangère. Il serait beaucoup plus facile de raconter l’histoire de la Grande Guerre patriotique soviétique si le *happy end* avait été sans nuage. Mais ce qui s’est passé après Bagration, conformément à la brutalité intrinsèque de cette époque, n’était pas de l’étoffe dont on fait les contes de fées.

Joukov et ses collaborateurs avaient beaucoup appris depuis 1941. La planification de Bagration révélait tout ce qu’ils étaient capables d’accomplir sur une grande échelle, en même temps que l’ampleur des progrès réalisés en matière de coordination, de secret, de duperie et de préparation tactique minutieuse. L’Armée rouge était également, à cette date, la force terrestre la mieux équipée d’Europe. Ce printemps-là, elle fut en mesure de déployer des tonnes de matériel, avec une moyenne de près de deux cents pièces d’artillerie par kilomètre[742]. Mais le climat dans lequel se déroula l’opération Bagration ne fut pas moins tendu, pas moins exigeant sur le plan humain que les mois qui avaient précédé Koursk. Le vrai miracle fut que les soldats qui se battaient depuis des mois, voire des années, aient réussi à mobiliser leur esprit et leur corps pour livrer cette bataille.

Cet hiver-là, la majorité des hommes étaient déroutés, épuisés et choqués. « La vague patriotique de l’été et de l’automne reflue », écrivaient les espions allemands pleins d’espoir à leurs maîtres berlinois en janvier 1944. Dans les

rangs, on s’accordait à souhaiter une paix rapide. Les soldats semblaient n’avoir d’autre ambition que de chasser les fascistes de leur sol. Porter la guerre à l’étranger, se battre pour d’autres territoires, ne valait pas plusieurs mois d’épreuves ni un nouvel hiver au fond des tranchées[743]. Les plus âgés n’avaient désormais qu’une envie, rentrer chez eux, alors que les nouvelles recrues, dont beaucoup n’étaient pas russes, n’étaient pas mues par la même résolution que les patriotes de 1941. Ils avaient presque tous des raisons de se plaindre. Un grand nombre d’entre eux marchaient avec des blessures qui les tourmenteraient toute leur vie, abrégeant leur existence. Du reste, leurs corps n’avaient pas été les seuls à être transformés par la guerre. Celle-ci avait submergé leurs pensées, modifié leur langage, altéré leurs goûts. Elle les avait épuisés au point qu’ils étaient capables de s’assoupir devant leurs canons, au fond de tranchées humides, à l’arrière des chars. Ils pouvaient dormir n’importe où, en fait, mais les occasions étaient rares. La plupart des soldats du front ne s’étaient guère reposés depuis la tornade de l’automne précédent.

Pour ceux qui en étaient sortis vivants, la bataille de Koursk avait été grisante et la progression vers Orel et Kharkov une marche de héros. La campagne marqua une pause en septembre, et il y eut même parfois quelques jours où les divisions du front restèrent assez longtemps au même endroit pour que les soldats puissent écrire des lettres ou réparer leurs bottes. « Je donne à mes poux l’occasion de dormir », nota Bélov le 9 septembre. Pour la première fois depuis des semaines, il ne bougea pas de tout un après-midi. Les combats n’avaient pas cessé, mais en tant qu’officier d’état-major, Bélov était désormais chargé de l’organisation. Il détestait ce travail, aurait voulu jouer un rôle plus actif et regrettait la compagnie des hommes et les poussées d’adrénaline[744]. Il était déjà tout aussi dépendant de la guerre qu’écœuré et détruit par elle. Mais il ne manquerait pas d’action au cours des mois à venir. Au début d’octobre, la division de Bélov avait atteint le Soj, qui se jette dans le Dniepr plus au sud, traversant la ville de Gomel. « Nous faisons la guerre en territoire biélorusse », consigna-t-il. À la fin novembre, ils avaient presque atteint le Dniepr. C’était un progrès, un pas de plus vers le triomphe, mais tout restait épouvantable, pénible, difficile. « Nous allons devoir passer l’hiver dans les bois et les marais, écrivait-il le 28 novembre. Nous avons lancé notre offensive à dix heures. En vingt-quatre heures, nous avons parcouru à peu près six kilomètres. Nous n’avons ni munitions ni obus. Il n’y a pas assez à manger. Les unités de l’arrière ont pris du retard. Beaucoup d’hommes n’ont strictement rien à se mettre aux pieds[745]. »

Les notes en pointillé de Bélov ne tracent que les contours de la misère collective. L’Armée rouge s’apprêtait à porter le dernier coup qu’elle aurait à frapper sur son propre sol, mais bien des soldats n’étaient guère en état de mener une campagne. Les masses que l’on trouva si monstrueuses quand elles déferlèrent sur l’Europe et dont l’avant-garde inspira une telle terreur étaient effectivement crasseuses, puantes et dépenaillées, mais pour la plupart, ce n’était pas par choix. Les hommes ne s’étendaient pas sur leur misère, peut-être parce que, désormais, elle était indissociable de leur vie. À la fin de 1943, des réalités quotidiennes comme les poux, les douleurs rhumatismales et les plaies suintantes étaient trop familières pour être mentionnées. Peu de soldats du front pouvaient consulter un dentiste, bien que de nombreux jeunes citadins aient regretté – pendant une semaine ou deux – qu’il fût aussi difficile de trouver du dentifrice. Mais pour finir, comme tous les autres, ils s’habituaient à ne plus avoir la même bouche. Les maux de dents venaient s’ajouter aux hémorroïdes et à la conjonctivite sur la liste des sources d’irritation avec lesquelles les soldats vivaient, comme ils vivaient avec les rats. En mars et en avril, des plaies qui ne cicatrisaient pas et des saignements de gencives annoncèrent les premiers cas de scorbut. Aucun ordre de Moscou n’avait le pouvoir de faire surgir du chou quand les réserves ne contenaient plus que du thé et du sarrasin sec. Le début du printemps fut la période la plus difficile, à l’issue du long hiver, quand les premiers légumes verts se feraient attendre longuement. Et le début du printemps – fin mars en Crimée, mai en Biélorussie – était également la saison de la boue.

Cet avril-là, comme chaque année, les oies en migration rasèrent les marais du Pripiat pour rejoindre leurs sites de nidation. Bélov entendit sa première alouette. Mais cela faisait trois mois que ses hommes et lui étaient plantés sur place, à attendre les ordres, creusant « comme des taupes[746] ». C’était une pause, ce n’était pas un répit. Pour commencer, ils étaient tout de même obligés de se déplacer de temps en temps, et chaque position était aussi inhospitalière que la précédente. Ensuite, l’ennemi disposait encore d’un grand nombre d’obus. « Les Fritz ne nous laissent pas pointer le nez, se plaignait Bélov. Ils tirent sur tout, même de nuit, il est risqué de passer d’un bâtiment à l’autre. » De plus, le temps était terriblement humide. « Tout fond, remarquait-il. On va être dans la boue jusqu’au cou, et ça ne s’arrangera pas avant juin[747]. » Il ne se trompait pas. « Le temps passe lentement, de nouveau, écrivait-il en avril. Les jours n’en finissent pas. Il n’y a rien de pire que la défense[748]. »

L’inactivité de ce printemps – ou, plus exactement, la ronde monotone des

conférences, de l'exercice et de l'entraînement – laissait libre cours aux pensées les plus lugubres. Quoi qu'il ait pu se passer au cours des mois suivants, cette fin d'hiver et ce printemps furent moroses pour presque tous. « Il n'est pas encore question d'enthousiasme à l'idée d'une avancée militaire », affirmait un rapport allemand. Le ressentiment des hommes s'exprimait par une avalanche de demandes de permission, des bagarres et une véritable épidémie d'automutilations[749]. Bélov s'enfonçait dans la dépression, une lassitude mêlée de regrets devant sa vie gâchée. « Ces derniers temps, j'éprouve une fatigue aiguë de la guerre, écrivait-il à la mi-décembre. C'est sans doute pour cela, je suppose, que je rêve toutes les nuits de ma famille et de ma situation des années de paix. Mais tout cela ne sert à rien, évidemment. La guerre ne s'achèvera pas cet hiver. J'ai mal à la tête. » Un mois plus tard, il envoyait chez lui des lettres « amères, décousues ». Il n'avait jamais, écrivait-il, ressenti une telle apathie[750]. Les nouvelles elles-mêmes – la libération de Novgorod et la délivrance finale de Leningrad – ne lui inspirèrent aucune joie véritable. Ermolenko, stationné en Ukraine, au sud, éprouvait des sentiments très comparables. « Après trois années de guerre, écrivait-il en mai, le soldat soviétique est fatigué, physiquement et moralement[751]. »

Ce genre d'épuisement était trop courant pour inquiéter les médecins. Bélov prit froid ce printemps-là et tomba malade, mais on le renvoya sur le terrain au bout de trois jours dans un hôpital de campagne. Les médecins avaient trop de cas de tuberculose à traiter pour perdre leur temps avec un homme dont les poumons étaient sains. Leur attitude face aux souffrances de l'esprit n'était pas moins brutale. Le stress, sans parler d'un diagnostic complexe comme celui d'ESPT, l'état de stress post-traumatique, était aussi étranger au personnel soignant militaire que les troubles hystériques de la bourgeoisie. Une génération auparavant, la Russie avait été à la pointe des études mondiales sur le stress des combats et avait tiré d'utiles conclusions des conflits des Balkans et d'Extrême-Orient, mais à l'image du désir individuel, le traumatisme individuel était un concept étranger au stalinisme[752]. Les soldats faisaient partie d'une collectivité ; garder le moral était un devoir, et non un droit. Les geignards, les simulateurs et ceux qui manifestaient des signes de lâcheté risquaient fort d'être sanctionnés – une balle dans la tête ou le bataillon disciplinaire.

En raison du désintérêt de l'Armée rouge pour la psychiatrie dans cette guerre – ou plus exactement de sa tendance à ne pas en tenir compte sur le terrain –, nous disposons de peu de rapports sur cet aspect du moral des troupes. En

l’absence de tels documents, il est aisé d’oublier que ces soldats éprouvaient les mêmes émotions que leurs alliés. Ce qui variait était l’attitude des hommes face à ces sentiments, et non la réalité même du stress. Bélov n’aurait jamais eu l’idée de voir dans son apathie une conséquence des tensions du combat. Il n’aurait jamais envisagé d’attribuer les suicides et les « accidents » qui se multipliaient tandis que la guerre s’éternisait à son fardeau de traumatismes[753]. Contrairement à leurs homologues britanniques et américains, les autorités de guerre soviétiques étaient prêtes à admettre la réalité des seuls troubles mentaux dont la cause organique était évidente. Tout le reste n’était que faiblesse, défaillance personnelle, tare honteuse qu’il convenait de dissimuler. D’innombrables milliers de soldats, affaiblis par l’épuisement et par le stress permanent, furent exécutés pour désertion sur le champ de bataille[754]. D’autres victimes mentales disparurent des archives avec leur mort ; trop fatiguées peut-être, ou trop désorientées, pour survivre à une nouvelle pluie d’obus. Les blessures psychiatriques étaient parfaitement réelles, mais on ne reconnaissait que les cas extrêmes, parmi lesquels les manifestations de schizophrénie qui se déclarèrent après la mobilisation de certains hommes[755]. Les estimations varient, mais, selon toute probabilité, seuls cent mille soldats sur les vingt millions d’hommes en service actif dans l’Armée rouge finirent par être comptabilisés comme des victimes permanentes de troubles mentaux[756].

Pour les médecins engagés dans cette guerre, le « traumatisme » désignait un dommage physique, une commotion ou une contusion cérébrales. Dans des entretiens que j’ai menés en 1996, j’ai été incapable de convaincre d’anciens membres du personnel médical en poste pendant la guerre qu’il existait d’autres types de chocs au combat que les inquiétudes et l’épuisement qui touchent tous les soldats. Ils admettaient le terme de « contusion », désignant une lésion due à un obus, mais n’avaient jamais entendu parler de traumatisme au sens occidental du terme. Ayant mal compris ce que je disais, ils m’ont demandé de leur expliquer ce que j’entendais par ce nouveau concept de « stress “post-dramatique” [*sic*][757] ». Leur surprise est compréhensible. À l’époque où ils étaient au front, on ne trouvait aucune allusion aux traumatismes psychiques dans les manuels, pas plus que dans les mémoires de leurs collègues médecins ou même dans la bouche des combattants eux-mêmes. La panique était une faiblesse, une honte, et on s’est employé à effacer la honte de l’histoire de cette guerre, au même titre que l’ivrognerie et la criminalité.

L’ignorance des infirmiers de terrain, dont la plupart avaient été formés dans

les années 1930 ou même, non sans une certaine précipitation, pendant la guerre elle-même, reflétait un choix politique délibéré. Derrière les lignes, il y avait toujours des spécialistes parfaitement compétents, aussi bien informés que n'importe quel médecin américain ou anglais. Certains des plus âgés avaient pris la tête du débat européen sur le stress pendant la Première Guerre mondiale. En 1942, quelques discussions au sommet avaient été consacrées au choc, on avait organisé une conférence ou deux[758], mais ces échanges d'idées ne furent jamais communiqués aux équipes du front. Le fait est qu'il n'existait pas de personnel psychiatrique à un niveau inférieur à celui de fronts entiers et d'armées complètes[759]. Les ressources posaient problème ainsi que le tournant particulier que la psychologie militaire, voire le traitement des malades, avait pris depuis l'arrivée de Staline au pouvoir. On consacrait désormais une grande part des expérimentations à une sorte de taylorisme, à la préparation mentale de chaque soldat à l'utilisation optimale de la machine ou de l'arme qui lui seraient confiées. On pouvait, pensait-on, appliquer à la guerre les mêmes règles qu'à la production de masse[760]. Les hommes et les machines travailleraient en harmonie. L'hystérie ne méritait aucune indulgence.

Il était impossible pourtant d'ignorer certains symptômes. Les hommes qui souffraient de mutisme, de convulsions ou d'états de fugue ne pouvaient pas se mettre en rang, et encore moins nettoyer et monter un fusil ou manipuler un matériel délicat. Ils étaient généralement traités à proximité du front, ne fût-ce que parce que les grands hôpitaux étaient remplis d'hommes blessés et mourants. Le traitement était rudimentaire. Les injections semblaient toujours efficaces – elles exerçaient une sorte de pouvoir magique sur des paysans dépourvus de toute notion de médecine. Laissez les hommes dormir, disait-on, et ils se remettront rapidement ou seront du moins en état de retourner se battre. Dans de très nombreux cas, c'était exact. Prêter rapidement attention au problème – ce qui n'était possible que sur le front – était également bénéfique.

Certains patients refusaient pourtant de guérir. Ceux qui avaient besoin de longues périodes de repos pouvaient se voir affecter à des postes juste derrière les lignes, dans le labyrinthe de camps et de dépôts de véhicules. Ils travaillaient comme magasiniers, brancardiers, agents de service, cuisiniers, mais on les transférait rarement dans un service psychiatrique. Il aurait fallu pour cela que leurs symptômes persistent pendant des semaines de tests et de « traitement », dont l'administration d'électrochocs (prétendument pour stimuler les nerfs) ou l'utilisation d'étoffes mouillées et de masques en caoutchouc pour susciter une

impression de noyade (afin de vérifier si leurs symptômes n'étaient pas, en réalité, sous contrôle volontaire)[761]. La brutalité de ces mesures initiales ne faisait que présager l'univers sinistre du service psychiatrique. Ceux dont le diagnostic était confirmé étaient condamnés à une existence misérable marquée par la faim, l'indifférence, l'abrutissement médicamenteux[762].

Sur le front, un problème qui n'en était pas un pour les autorités semblait disparaître promptement. En ce sens, l'approche soviétique du traumatisme était efficace. Les soldats américains, dont les symptômes étaient pris très au sérieux, furent quatre à six fois plus nombreux à quitter le service actif que leurs camarades de l'Armée rouge au cours de cette guerre[763]. Les soldats de Staline apprirent qu'évoquer le stress des combats n'était pas la meilleure façon de se plaindre d'épuisement, de panique et d'insomnies. Les blessures physiques, qui succédaient rapidement aux blessures mentales, représentaient un moyen bien plus sûr de rentrer chez soi, ou du moins d'être envoyé dans un hôpital de campagne et dans un vrai lit. « On n'avait qu'une idée en tête, a laissé entendre plus tard un ancien combattant. Se faire blesser le plus rapidement possible pour en finir, aller à l'hôpital, ou au moins en convalescence, se reposer[764]. » Les plus chanceux échappèrent à une invalidité durable, mais les dizaines de milliers d'hommes prétendument aptes qui campaient le long du front biélorusse au printemps de 1944 pouvaient difficilement être tenus pour indemnes.

La culture du front dut évoluer pour tenir compte des hommes épuisés, effrayés et agressifs. En même temps, il fallait absorber des arrivages de criminels. Cela faisait déjà un certain temps que des convois d'assassins et d'escrocs minables quittaient le goulag en direction de l'ouest pour réapprovisionner l'armée, mais, désormais, presque tous les malfaiteurs reconnus coupables de banditisme, de vol et de ce qu'on appelait, avec un certain flou, des « crimes contrerévolutionnaires » furent détenus à proximité du front, évalués et, dans presque tous les cas, affectés à des unités disciplinaires pendant la durée de leur peine[765]. Au début, ils avaient combattu dans des formations distinctes, mais à présent les criminels et les *chtrafniki* pouvaient se voir affectés à des unités régulières, où ils étaient chargés des missions les plus dangereuses, et plus particulièrement des sorties derrière les lignes allemandes[766]. La culture et le langage des *chtrafniki* avaient plus que jamais tendance à déteindre sur les troupes. La presse pouvait bien parler de héros, mais quand les hommes se rassemblaient sur le front, leur vocabulaire était celui d'esclaves, ou bien de détenus[767]. Ce n'était pas seulement la rage patriotique de

1941 qui s'étiolait ; une sorte de moralité communiste rigide disparaissait elle aussi, emportée par d'autres valeurs.

La violence était omniprésente, quels qu'aient été les ordres militaires donnés aux hommes. Quand ils n'étaient pas au combat, il leur arrivait de se chamailler à propos de butin, de boisson, de prestige ou de femmes. Cela se terminait généralement par une bagarre, mais dans certains cas, les autorités se retrouvaient avec des cadavres sur les bras. Les victimes étaient découvertes au petit jour, la tête fracassée, ou tabassées à coups de crosse[768]. Le motif de ces excès pouvait même être l'euphorie. Alors que les incendies de villages perpétrés par les Allemands relevaient d'actes de terreur délibérés, l'Armée rouge était capable d'en faire autant – même sur son propre sol – en tirant dans de la paille sèche dans une orgie de festivités[769]. L'alcool – que presque personne ne consommait pour le plaisir du goût – était souvent en cause. Sa consommation avait désormais pour objectif – comme l'auraient parfaitement compris les tommies de la Première Guerre mondiale – d'endormir le cerveau, de permettre aux hommes de s'évader de la guerre sans quitter leur poste[770]. Dans certaines unités, les soldats mettaient leurs rations de vodka en commun pour avoir, chacun à son tour, la possibilité d'en boire la totalité et de tout oublier l'espace d'une nuit[771].

C'était la teneur en alcool, et non la qualité, qui comptait. Tchouïkov prit la précaution de faire sceller les caves de vins fins que ses hommes découvrirent lorsqu'ils s'emparèrent des cantonnements nazis en Pologne. Mais dans certains cas, il arriva trop tard. Se rendant dans une cave, il trouva le chauffeur d'un régiment d'artillerie en train de fouiller parmi les piles de caisses. « Je n'arrive pas à trouver d'alcools forts comme les nôtres », grommela l'homme. Il avait déjà éclusé une série de bouteilles de bon champagne. « C'est la sixième caisse que j'ouvre, maugréait-il, et tout ce qu'ils ont, c'est ce machin qui pétille[772]. » Écœuré, le soldat vidait les bouteilles par terre. Pourtant, malgré leur aversion pour le vin d'importation, les hommes comme lui étaient prêts à boire tout ce qui sentait l'alcool, *samogon* et même antigel compris. « Quand nos soldats trouvent de l'alcool, avoua un lieutenant soviétique, ils perdent tout bon sens. On ne peut rien attendre d'eux avant qu'ils aient fini la dernière goutte. » De son point de vue, exprimé en 1945, « sans ce problème d'ivrognerie, cela fait deux ans que nous aurions battu les Allemands[773] ».

La criminalité augmentait aussi en fonction de l'assurance croissante des soldats. À cette étape de la guerre, son ampleur était colossale. La récente

amélioration du ravitaillement était comme une invitation aux escrocs potentiels. Les combines commençaient au sommet. De fait, comme l'observaient les inspecteurs de l'armée, « une proportion significative d'officiers » des régions du front avaient été jugés pour vol et spéculation de grande envergure entre janvier 1943 et juillet 1944. Ces chiffres, reposant sur des « données incomplètes » et ne couvrant que les six premiers mois de 1944, étaient suffisamment éloquents. Rappelons que cette armée-là était cantonnée sur son propre territoire, en Union soviétique. Les grandes heures de pillage sur le sol allemand n'auraient lieu que dans plusieurs mois. Et pourtant, au cours de ce semestre, les vols répertoriés opérés par les seuls officiers comprenaient quatre millions et demi de roubles en liquide, soixante-dix tonnes de farine et de produits de panification, vingt-deux tonnes de viande et de poisson, cinq tonnes de sucre, quatre mille huit cent soixante-douze articles d'équipement, trente-trois tonnes d'essence, sept voitures et « d'autres biens militaires d'une valeur de deux millions de roubles[774] ».

Les chiffres sont impressionnants, mais toute une série d'autres affaires donnent à penser qu'ils étaient largement sous-estimés. À cette époque, la nourriture servait de monnaie d'échange dans tous les villages affamés de la steppe. « Chez moi, méditait Lev Kopélev devenu officier soviétique, il y avait des villages où la guerre était passée comme une colonne de feu ou bien où, invisible de loin, elle avait sucé le pain et le sang ; où un morceau de sucre était un objet d'émerveillement et où les enfants, avec leurs yeux immenses et leurs visages blêmes, bleuâtres, s'étranglaient en mâchonnant une sorte de pain amer, noir comme de la boue, fait avec le diable sait quoi[775]. » Disposant de stocks, un groupe d'officiers de la 203e armée de réserve décida d'en détourner une partie. Durant l'automne de 1943, en l'espace de deux mois, ils réussirent à détourner trente-quatre tonnes de pain, six mille trois cents kilos de sucre, deux mille six cents kilos de graisse, quinze tonnes de gruau et deux tonnes de viande, le tout destiné aux soldats. Ce commerce leur permit de financer les produits de luxe qui amélioraient la vie d'un campement militaire. Comme le commentait le rapport consacré aux activités de ces criminels, c'était une caserne où « les beuveries, les ribotes et le vol étaient un élément ordinaire de la vie[776] ».

Au mois de juin suivant, on dénonça un trafic encore plus ambitieux. Il concernait des officiers de blindés qui servaient sur le premier front ukrainien. Le vol simple n'en était qu'un volet, l'autre était la corruption. Il semblerait que ces officiers aient cherché à s'assurer les faveurs de leurs supérieurs en poste

dans la capitale. En l’occurrence, le général de division avait favorisé sa carrière en envoyant à Moscou de généreux pots-de-vin parmi lesquels – en un seul chargement – deux cent soixante-sept kilos de porc, cent vingt-cinq de mouton et cent quatorze de beurre. En une autre occasion, son petit cadeau comprenait cinq chèvres vivantes. Parmi les articles qui avaient disparu des réserves de l’armée sur ce seul front au mois de juin, on dénombrait quinze mille cent vingt-trois kilos de viande, mille neuf cent cinquante-neuf kilos de saucisse, trois mille kilos de beurre, deux mille cent kilos de biscuits, huit cent quatre-vingt-dix kilos de desserts bouillis, cinq cent soixante-trois de savon, cent manteaux d’hiver, cent capotes, quatre-vingts gilets fourrés, cent paires de *valenki* et cent paires de bottes[777]. Les tribunaux militaires recevaient des rapports de ce genre toutes les semaines, voire tous les jours. Ils témoignent de l’existence de réseaux bien établis et organisés sur une grande échelle. Or, cette armée-là comptait au moins un espion par compagnie. Ce que ces rapports prouvent également, par conséquent, c’est que la corruption touchait aussi la police de sécurité, qui, de toute évidence, ne crachait pas non plus sur ses lots de beurre et de chèvres vivantes.

Aucun ancien combattant, on s’en doutera, n’en conserve le moindre souvenir. Les vols faisaient partie de ces vérités obscures que le temps et la mémoire collective ont enterrées. Les pénuries qu’ils occasionnaient étaient aussi une source de griefs, un outrage qui pouvait rester sur le cœur et, en tant que telles, elles n’avaient pas place dans les souvenirs radieux de la guerre. Mais les perdants, évidemment, étaient les hommes dont les provisions se voyaient ainsi écumées. Au quotidien, ils devaient se contenter de soupe aqueuse, de thé sans sucre et de masses de tendons invendables. Même quand les repas leur parvenaient, il leur arrivait de découvrir qu’il n’y avait ni gamelles ni cuillers pour les servir[778]. Tout le monde admettait que les réservistes soient obligés de se serrer la ceinture, mais sur le front, les soldats pouvaient être amenés à se passer de repas chauds ou de thé pendant des jours entiers[779]. Se plaindre pouvait valoir l’accusation d’agitation antisoviétique. « Les vérifications de l’alimentation, notaient avec raideur des officiers du NKVD, ont établi qu’elle respecte les niveaux requis et que les rations sont conformes aux normes courantes[780]. » Il ne restait aux hommes qu’à ravaler leur fureur en même temps que leur soupe au chou. Les statistiques des délits enregistrés masquaient la réalité[781] : à en croire les données globales des rapports mensuels, moins de 10 % des soldats furent sanctionnés pour un délit quelconque, vol compris[782].

Leurs doléances ne contenaient donc aucune part de vérité, alléguaient leurs officiers, mais cela tenait en partie au fait que des chiffres de délinquance élevés rejaillissaient défavorablement sur les *politrouks* et leurs supérieurs. Il était aussi difficile de résister à la tentation de minimiser les statistiques qu'à la promesse d'une caisse de sardines de contrebande.

En attendant, les hommes et les femmes ordinaires faisaient ce qu'ils pouvaient pour lutter contre la faim et le froid. Le chapardage, forme de compensation face à l'indignité, était une solution. Une autre consistait à extorquer des moutons et des porcs à la population locale. La débrouillardise, qui pouvait prendre de nombreux visages, était habituelle. Pendant que Joukov préparait la grande offensive, les soldats en poste en Biélorussie abattaient leurs heures de travail ordinaires à la ferme, labourant les champs et transportant des chargements de jeunes porcs à engraisser[783]. Comme toujours, malgré les exigences de la guerre, les travaux agricoles étaient considérés comme une composante du service militaire. Mais à présent, ils étaient profitables. Les fermes avaient des réserves de grain ainsi que des poulets, sans parler d'animaux de boucherie. Et au-delà des étables, la campagne regorgeait de nourriture gratuite. Les accidents de chasse devinrent si courants sur le front biélorusse pendant l'été de 1944 que les soldats de la 11e armée de la garde se virent interdire de chasser le cerf et les autres sortes de gibier[784].

Il fallait également remplacer les bottes et les capotes usagées. « Mes bottes sont en lambeaux », se lamentait Ermolenko en juillet 1944. Il était très éloigné d'un dépôt fournissant des articles du prêt-bail américain. Mais il se trouvait en Biélorussie et il était à la campagne. Le commerce était une solution ; la recherche d'un cadavre ou d'un prisonnier bien chaussés en était une autre. Comme il le disait, « il va falloir que je trouve des “trophées de pieds” quelque part[785] ». Les bottes étaient ressemelées avec le cuir des sièges de chars allemands, les manteaux ravaudés avec des lambeaux de toile goudronnée. Si l'Armée rouge présentait un aspect étrange au printemps de 1944, elle pouvait se consoler en se disant que l'ennemi, en règle générale, était encore plus mal loti.

Voilà donc à quoi ressemblait le titan qui s'apprêtait à frapper à l'ouest cet été-là. Les ordres donnés à son état-major et à ses officiers suggèrent précision et planification. On mit en place des bases de ravitaillement avant et arrière avec des stocks de carburant et de munitions, et d'abondantes réserves alimentaires. L'artillerie lourde, au moins, arrivait intacte, car elle était généralement trop volumineuse pour éveiller l'appétit des voleurs. Le reste dépendait de la

vigilance d'officiers d'état-major loyaux. En tout état de cause, tout le monde travaillait d'arrache-pied. En dépit des problèmes et des pertes, les préparatifs de l'opération Bagration furent redoutables[786]. L'effet de surprise étant d'une importance capitale, il fallut prévoir en double presque tous les aspects de l'approvisionnement. Il s'agissait de tromper l'armée allemande, de lui faire croire que l'attaque – en admettant qu'il y en ait une – pouvait venir de n'importe où, sauf de ce qu'on appelait le « balcon » de Minsk, la saillie qui pointait directement en direction de Berlin. Suivit une gigantesque comédie : le rassemblement de troupes dans le seul objectif de faire croire à une concentration, le défrichage de pistes d'atterrissage factices en forêt, l'alignement de précieux canons destinés à ne jamais tirer. La véritable armée ne se déplaçait que de nuit, effaçant ses traces derrière elle afin que les larges traces de chars et de canons aient disparu à l'aube. Toutes les communications radio furent interrompues. On interdit même aux hommes de se baigner en lieu découvert le long de la route[787]. L'opération serait un immense succès, mais pour les soldats sur le terrain, ce n'était, comme l'écrivit Bélov une nuit de lassitude, que « la vieille rengaine qui recommence[788] ».

Bélov consigna le 18 juin ce qui serait presque la dernière note de son journal intime. Hormis une planification frénétique, il avait observé peu de mouvements depuis plusieurs mois, mais quand Joukov surgit avec deux de ses collaborateurs les plus haut placés, Bélov comprit que la longue attente s'achevait. Les manœuvres nocturnes commencèrent, la tension augmenta. Ses hommes étaient fatigués, querelleurs. « Il y a de bonnes raisons de penser que nous passerons à l'attaque le 21 ou le 22 juin, écrivit Bélov, qui se trouve être le troisième anniversaire de la guerre. Il est intéressant de constater que le 21 juin, cela fera également quatre mois que nous avons franchi le Dniepr. Je ne sais trop pourquoi, je ne suis pas en forme physiquement ces derniers temps, et je suis à bout de nerfs […]. Pas de lettres de chez moi, que le diable les emporte. Sur ce point, je peux être très tolérant parce que nous nous battrons bientôt, alors, j'oublierai tout. Toute cette affaire est déplaisante, et plutôt bizarre[789]. » Ce ne furent pas les derniers mots qu'il écrivit, mais à dater de ce jour, il ne trouva plus le temps de tenir son journal.

L'opération Bagration comprenait cinq frappes distinctes, coordonnées le long du front occidental soviétique. Bien que la plus importante dût être la poussée sur Minsk et vers l'ouest à travers la Biélorussie, la première attaque eut lieu dans le nord, brisant l'ultime résistance des Finlandais. Plus tard, au sud, Lvov

fut elle aussi encerclée au moment où un autre groupe d'armées frappa à l'ouest, franchissant les Carpates. La progression sur chacun de ces fronts fut stupéfiante. Minsk, la prise stratégique, tomba le 3 juillet. En l'espace de trois semaines, les troupes du premier front biélorusse de Rokossovski avaient franchi la frontière polonaise.

Pour arriver jusque-là, ils avaient jeté des passerelles de rondins à travers les marais et franchi de nombreux cours d'eau à gué, à la nage ou à grand renfort de jurons. Chacune des lignes de tranchées qu'ils prenaient était minée, à demi effondrée ou exhalait la puanteur fétide des rats, des excréments et de la mort. Mais ils affrontèrent et écrasèrent la formation ennemie la plus redoutable encore présente sur le sol soviétique. En douze jours seulement, le groupe d'armées Centre des Allemands perdit vingt-cinq divisions et plus de trois cent mille hommes[790]. Le coût pour l'Armée rouge se chiffrait aussi à plusieurs dizaines de milliers de vies. « Quand nous arrivons sur un champ de mines, déclara plus tard Joukov à Eisenhower, notre infanterie attaque exactement comme s'il n'y en avait pas. Nous considérons que les pertes provoquées par les mines antipersonnel sont équivalentes à celles que nous aurions subies sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie si les Allemands avaient choisi de défendre cette zone précise à l'aide d'importants corps de troupes au lieu de champs de mines[791]. » Certaines divisions, dont celles qui combattirent près de Moguilev, étaient brisées au point de devoir se retirer à la fin juillet[792]. Mais la Biélorussie était presque nettoyée de toutes les troupes allemandes.

La plupart des hommes pris dans cette immense tempête n'avaient guère le temps d'écrire. Ermolenko fit exception. Les notes de son journal étaient d'une brièveté typique, mais conformes à l'idiome communiste qu'il avait désormais adopté. « Nous avons enfin commencé à attaquer sur notre secteur du front », écrivit-il le 22 juin. L'aviation soviétique – soutenue à présent par des avions américains basés en Ukraine – bombardait les lignes allemandes depuis deux semaines. Dans le ciel au-dessus des marais du Pripiat, l'étoile rouge exerçait désormais l'ascendant absolu qui avait été celui de la croix gammée trois ans plus tôt exactement. Sur le terrain, cependant, les hommes attendaient les ordres. La poussée sur Minsk, la campagne centrale de Bagration, commença par un déluge de tirs d'artillerie. « À seize heures, plusieurs centaines d'armes ont ouvert le feu avec la violence d'un ouragan, poursuivait Ermolenko. Des milliers de tonnes de métal meurtrier ont volé au-dessus des positions allemandes. » Moins de deux heures plus tard, « les positions allemandes étaient dissimulées

par un vrai mur de fumée et de poussière ». L'ennemi était si loin que cette fumée constituait le seul indice de l'emplacement des gourbis, des tranchées et des lignes de canons. Ces derniers se mirent alors à tirer, et le front tout entier fut noyé dans un brouillard jaune et brûlant. Les pertes furent immenses. Mais la terre qui tremblait et l'odeur des flammes étaient comme la réponse de l'Armée rouge – attendue depuis si longtemps – à l'humiliation subie trois ans auparavant. « L'humeur générale, relevait Ermolenko, s'est immédiatement améliorée. » Les rapports des services de renseignements allemands du même mois faisaient la même constatation[793]. À la différence de certaines opérations défensives des années précédentes, cette campagne-là faisait le bonheur des soldats soviétiques.

En Biélorussie, la progression rapide de l'armée fut soutenue par le travail coordonné des partisans. Moskvine, cependant, se remettait d'une blessure au cou qui le tourmenterait jusqu'à la fin de sa vie. Sa guerre touchait à son terme, mais elle connaîtrait un finale impressionnant. Campant dans les bois près de Moguilev, le *politrouk* n'avait pas vu de troupes soviétiques au combat depuis 1941. Il entendait à présent le pilonnage de l'artillerie lourde et voyait les étoiles rouges des avions descendant en piqué. Tout était nouveau, tout était spectaculaire. L'Armée rouge qu'il avait en mémoire, cette armée vaincue et humiliée, s'était transformée en merveille technologique. Assister à une scène pareille, après tout ce temps, était galvanisant. « Et maintenant, griffonna-t-il le 4 juillet, nous sommes à l'arrière des Soviétiques ! L'Armée rouge est passée comme une tornade. L'ennemi a pris ses jambes à son cou dans le plus grand désordre. Il y a quatre jours, nous étions en territoire occupé, aujourd'hui, le front est à deux cents kilomètres. » La rapidité des événements, après une aussi longue attente, était stupéfiante. « Les Allemands eux-mêmes n'ont pas réussi à faire ça en 1941[794]. »

La possibilité de lancer une action d'une telle envergure excitait l'ardeur des soldats. Mieux valait sortir et zigouiller quelques Fritz que traîner là à faire griller ses poux. Les hommes avaient envie de s'y mettre pour de bon, de ranger les livres et le cirage, de foncer, enfin. Les fonctionnaires attribuèrent les succès des troupes aux discussions et à l'esprit de camaraderie. Plusieurs semaines avant le grand assaut, on avait en effet détaché des officiers politiques chargés d'évoquer les différents aspects de l'opération avec les soldats de tous rangs réunis en petits groupes. Ils avaient aussi écouté les hommes, attentifs aux soucis qu'ils se faisaient pour leurs proches et à leurs inquiétudes croissantes

concernant l’avenir. Le résultat de ces conversations dépendait évidemment des individus, tant du soldat que du *politrouk*. Dans certains cas, toute cette affaire était perçue comme un affront ou comme une lamentable perte de temps, contrairement aux discours d’encouragement que d’anciens combattants expérimentés faisaient aux nouvelles recrues. « Ces entretiens personnels, affirmait Tchouïkov avec insistance, ont été d’une grande importance[795]. » On faisait également miroiter aux hommes des récompenses plus tangibles sous forme d’argent, voire de promesses de permission, pour les inciter à faire des prisonniers allemands ou à abattre des avions. Les tarifs étaient variables, mais un avion allemand pouvait rapporter l’équivalent d’une semaine de solde, tandis que la capture d’un officier allemand sur le front pouvait (en théorie) assurer à un homme deux semaines de permission supplémentaires[796]. Une simple rumeur de gratification pouvait être stimulante, la perspective d’une petite somme plus convaincante qu’une causerie avec le *politrouk*.

Les Allemands eux-mêmes leur ménagèrent une surprise. À présent, les soldats de la Wehrmacht étaient nombreux à déposer les armes. Un des groupes les plus importants comprenait les rescapés de l’encerclement soviétique de Minsk et de Bobrouïsk de juillet. Presque la moitié des défenseurs fascistes du secteur, soit quelque quarante mille hommes, avaient été tués. Leurs corps mutilés, en putréfaction, jonchaient les rues et les fossés comme des pommes tombées. Mais il restait tout de même cinquante-sept mille hommes, dont plusieurs officiers supérieurs. Les Soviétiques qui s’en étaient emparés avaient appris depuis Stalingrad à laisser leurs prisonniers en vie, mais cette perspective n’avait rien de particulièrement réconfortant pour ces derniers. La plupart furent conduits pour interrogatoire dans des camps – ceux que les Allemands avaient abandonnés firent souvent bon usage – avant d’être affectés aux projets de travaux forcés qui surgissaient un peu partout, d’un bout à l’autre de l’Union soviétique[797]. Les hommes de Minsk connurent un traitement différent. Ils furent parqués dans des trains comme d’habitude – les wagons du NKVD circulèrent sans interruption cet été-là –, en partance directe pour Moscou toutefois. Une manifestation unique avait été organisée.

Staline voulait faire savoir au monde entier qu’il y avait encore de vrais ennemis sur le front est, que le jour J n’avait pas atténué la pression à laquelle ses hommes étaient soumis. Cinquante mille soldats allemands dont l’armée soviétique s’était emparée au cours d’une seule bataille furent transportés sur place pour faire passer le message. Comme les captifs d’un triomphe de la Rome

antique, les prisonniers furent contraints de défiler sur la place Rouge. Ils marchaient d'un bon pas, à vingt de front, mais il fallut tout de même trois heures pour en venir à bout. « Certains souriaient », releva le correspondant de la *Pravda*. Ils étaient soulagés d'être en vie et peut-être, comme des touristes, heureux d'admirer le cœur historique de la Russie – c'est du moins ce que supposèrent les patriotes. L'opinion publique, elle, en avait déduit que l'Allemagne était brisée, et la Russie victorieuse[798]. À l'instigation des instructeurs politiques, dont les conférences incluaient désormais des informations sur la crise d'effectifs qui frappait l'Allemagne, contrainte de mobiliser des adolescents et des malades, les soldats de l'Armée rouge avaient remarqué que leurs prisonniers n'étaient plus des membres des sections d'assaut. Beaucoup étaient plus ou moins invalides, mal nourris, couverts de plaies. Certains étaient à peine sortis de l'enfance, d'autres étaient des boutiquiers ou des employés de bureau à bout de forces. « Ils étaient tous pitoyables, écrivit Ermolenko à la fin du mois de juin lorsqu'il eut fait ses propres prisonniers. On dirait des employés de banque. Beaucoup portent des lunettes. C'est, cela ne fait aucun doute, le résultat de la mobilisation totale en Allemagne[799]. »

Comme Ermolenko, la plupart des soldats en conclurent que l'Allemagne était pratiquement vaincue. L'heure du triomphe fut intense, déchirante et teintée d'amertume. La menace qui pesait sur la patrie s'était dissipée. Les territoires que l'ennemi avait occupés s'offraient, eux aussi, aux Soviétiques. Comme la majorité des Ukrainiens, Ermolenko n'avait jamais vu les villages de la Biélorussie. « La plupart des gens parlent la langue biélorusse », écrivait-il, non sans quelque étonnement. Les témoignages des ravages perpétrés par les Allemands étaient omniprésents, depuis les bâtiments en ruine jusqu'aux fosses collectives fraîchement creusées. Malgré la joie que la victoire inspirait aux hommes, elle serait à jamais ternie par la colère et la haine contre l'envahisseur. Mais d'autres sentiments se manifestaient désormais. Ermolenko était convaincu que la population locale l'accueillait à bras ouverts. Sur son chemin, des drapeaux rouges flottaient sur les bâtiments démolis. « Les filles dans les villages sont très jolies, remarquait le soldat. Beaucoup portent le costume national. Je devrais revenir après la guerre en épouser une[800]. »

Bien plus au sud, un autre soldat, l'officier de blindés Slésarev, tomba, lui aussi, sous le charme d'une contrée nouvelle. « Je t'écris pour te faire savoir que je suis vivant et en bonne santé, annonçait-il dans une lettre à son père. Je n'ai écrit à personne depuis un certain temps, parce que cela fait des siècles que je

suis en route. Nous avons voyagé jour et nuit, nous n'avons pas dormi pendant quatre jours et quatre nuits. Cet été, j'ai traversé beaucoup d'endroits[801]. » Celui qu'il avait préféré était l'Ukraine occidentale, avec toutes ses petites collines et ses vergers. « La nature là-bas est superbe, il y a de jolies villes, de jolis villages, beaucoup de jardins, un tas de cerises sucrées ou acides. » Contrastant avec la morne steppe hivernale, les jardins qui entouraient Lvov en ruine dans une véritable débauche de lupins, de marguerites et de roses devaient faire l'effet d'un paradis.

Pourtant, ils ne se trouvaient pas véritablement en territoire soviétique. C'était une chose de reprendre une ville russe comme Orel, ou même une capitale provinciale loyale comme Kharkov, mais lorsque l'Armée rouge progressa vers l'ouest, elle s'engagea dans les régions que Staline avait annexées après 1939. Peut-être Ermolenko n'avait-il pas vu plus loin que les sourires anxieux des jeunes femmes dans les rues, mais de nombreux villageois à l'ouest de la Biélorussie se méfiaient de leurs prétendus libérateurs. Ils ne faisaient qu'échanger un despote contre un autre. Qui plus est, ils savaient déjà que le drapeau rouge était un signe avant-coureur de terreur. Leurs fermes portaient les cicatrices récentes de la collectivisation forcée et des arrestations massives qui l'avaient accompagnée. La situation était encore pire en Ukraine occidentale. Lvov, capitale du nationalisme ukrainien, n'accepterait jamais la tutelle de Moscou. Les événements des dernières années semblaient avoir confirmé le message nationaliste d'avant guerre, à savoir que les empires supranationaux n'auraient de cesse d'écraser la noble culture ukrainienne. Lvov avait vécu violences sur violences : les Soviétiques, la Wehrmacht, les bandits, les escouades meurtrières de la SS et les partisans. Désormais, la population ne voulait qu'une chose : éviter l'asservissement. Elle savait comment Staline traitait les nations qui défiaient son autorité.

La même histoire se reproduirait plus tard dans les pays Baltes, où l'Armée rouge symbolisait tout ce que la domination bolchevique avait de haïssable. Au moins, marmonnaient les habitants inquiets, les nazis avaient apporté l'ordre, ils avaient chassé les Rouges. Aussi nombre d'entre eux les avaient-ils accueillis avec joie et étaient-ils allés jusqu'à approuver leurs mesures racistes, hostiles à l'internationalisme, antislaves et antijuives. Personne ne pouvait oublier les arrestations et les déportations de 1939, les prisons combles et l'écho des coups de feu. Un nombre non négligeable d'Estoniens, de Lituaniens et de Lettons avaient aidé les Allemands, escadrons de la mort compris, espérant pouvoir

édifier ainsi une vie européenne décente, ordonnée. Ils se voyaient maintenant condamnés à assister au déroulement de la guerre avec une angoisse impuissante. Si seulement les Américains étaient les premiers à atteindre la Baltique… Voilà ce dont on rêvait cet été-là à Tallinn et à Vilnius. C'était le fiel au cœur du triomphe soviétique, le germe d'une amertume future plus grande encore. Dans leur progression vers le nord et vers l'ouest, les hommes et les femmes soviétiques, les Russes et les soldats originaires de régions plus orientales rencontreraient une succession de populations hostiles ou, dans le meilleur des cas, méfiante à l'égard de l'intégralité de leur mode de vie.

Staline avait préparé l'armée à sa nouvelle mission un peu plus tôt dans l'année. Son discours du 1er mai 1944 avait confirmé que les troupes fascistes allemandes avaient été chassées des trois quarts du territoire soviétique qu'elles occupaient. « Mais notre tâche ne peut pas s'arrêter à l'expulsion des troupes ennemies des limites de notre patrie, annonça-t-il. Aujourd'hui, les soldats allemands ressemblent à une bête blessée obligée de regagner en rampant sa propre tanière, l'Allemagne, pour y lécher ses plaies. Mais une bête blessée qui se retire dans sa tanière ne cesse pas d'être dangereuse pour autant. Si nous voulons délivrer notre pays et les pays de nos alliés de tout risque d'asservissement, nous devons poursuivre la bête allemande blessée pour lui porter le dernier coup dans sa propre tanière[802]. » Tanière se dit *berlog* en russe et, dès cet instant, certains soldats soviétiques rebaptisèrent Berlin ainsi. Le slogan « À Berlog ! » était inscrit à la peinture rouge sur les flancs de nombreux T-34 déjà rudement éprouvés. Les services de renseignements allemands rapportaient que les komsomols et les officiers étaient particulièrement impatients de relever ce nouveau défi[803].

La presse du front ne ménageait pas sa peine pour présenter aux soldats toute avancée vers l'ouest comme une aventure. Elle la décrivait aussi comme l'occasion d'exercer une juste vengeance. Dès que les premiers détachements franchirent la frontière, les journaux publièrent des images de tankistes et d'artilleurs plantant le drapeau rouge en terre étrangère[804]. Toute cette propagande n'était pas inutile, cependant. Il y avait de vraies résistances à surmonter. En effet, tous les soldats russes, et plus encore tous les appelés originaires d'autres régions soviétiques, ne mouraient pas d'envie de franchir la frontière[805]. Un jeune homme comme Slésarev pouvait apprécier l'aspect touristique de sa mission parce qu'il n'avait pas d'attaches sentimentales, mais les plus âgés, les pères et les maris, ainsi que tous ceux qui étaient fatigués,

meurtris dans leur corps et dans leur esprit, s'étaient imaginés que leur mission serait achevée dès que le dernier fasciste aurait été repoussé du sol soviétique. Ils ne souhaitaient pas poursuivre les combats au-delà. Le reste du monde, qui avait si longtemps abandonné la Russie à son sort, n'avait qu'à se charger lui-même de mettre de l'ordre en Europe. Cette réticence masquait la peur, et pas seulement celle de la mort. Dans la grande masse des troupes russes, personne ne savait exactement ce qu'était le capitalisme, car personne ne l'avait vu. Depuis trente ans, on leur disait qu'il était dangereux, monstrueux (les dessinateurs de la *Pravda* étaient très inventifs), décidé à compromettre le bonheur des ouvriers. Franchir la frontière serait à peine moins déroutant pour ces hommes que poser le pied sur la lune.

Ce point de vue était très répandu parmi les soldats paysans de Russie et des contrées situées plus à l'est, mais le ressentiment le plus vif fut exprimé par un groupe pour qui la vie militaire était chose nouvelle, un groupe qui, paradoxalement, connaissait de près le monde capitaliste. Il s'agissait des appelés des zones récemment libérées, d'Ukraine occidentale et des provinces occidentales de Biélorussie. Ces hommes – rescapés des temps les plus sombres – se trouvèrent brutalement incorporés dans l'Armée rouge et obligés de prêter le serment soviétique. Un grand nombre de ces nouvelles recrues avaient été élevées dans des traditions nationalistes hostiles à la cause soviétique et internationaliste[806]. Rares étaient celles qui éprouvaient le moindre sentiment d'allégeance à l'égard de Moscou. Beaucoup de ces hommes durent être enrôlés de force, sous la menace du fusil[807], tandis que d'autres finirent par rejoindre les rangs lorsque les soldats du NKVD menacèrent leurs familles de représailles[808]. Ils savaient qu'un grand nombre de leurs camarades russes considéraient leur simple survie sous le régime nazi comme une preuve de culpabilité, une tache qu'ils ne pourraient laver que dans leur propre sang[809]. Ils se trouvaient à présent devant la perspective d'une période de service indéterminée dans ce qui était – de fait – une armée étrangère. « On les traite comme des soldats de seconde catégorie, rapportaient les services secrets allemands. Ils sont stigmatisés comme des *zapadniki* [des Occidentaux] et traités comme des prisonniers, avec méfiance[810]. »

C'est au printemps 1944 que les premiers soldats soviétiques posèrent le pied dans le monde capitaliste. Leur voyage vers la Roumanie commença dans les provinces du Sud-Ouest de l'Ukraine. Les troupes d'élite de l'avant-garde étaient des professionnels expérimentés, mais les réservistes qui les suivaient

pour grossir leurs rangs ressemblaient à une colonne de réfugiés. Peu avaient reçu les bons papiers, sans parler d'une formation quelconque, politique ou militaire. Ils n'entrèrent pas au pas en Roumanie ; certains traînaient la patte, d'autres boitaient. Jusqu'à 90 % des hommes de certaines unités n'avaient pas de chaussures, sans parler des bottes réglementaires. Dans un groupe, quinze hommes étaient en chemise et en sous-vêtements. Leur discipline était médiocre quand ils arrivaient. Mais en réalité, un grand nombre d'entre eux n'arrivèrent jamais, car il n'y avait rien de plus facile que de s'esquiver[811]. Ceux qui restaient supportaient mal d'être exposés au danger, envoyés au front « si peu de temps avant la fin de la guerre[812] », mais ils pouvaient au moins espérer une forme de compensation. Le butin était la récompense ultime des épreuves, une tentation irrésistible pour nombre d'entre eux[813]. Cela faisait à peine plus de quelques semaines que les troupes soviétiques avaient repris possession de leur propre pays, et voilà qu'ils campaient dans un autre. La différence étant que cette fois, c'étaient eux les occupants.

La Roumanie n'était pas la Prusse. Cette première incursion en terre étrangère ne s'accompagna pas d'une orgie de vengeance. Pour les deux camps, la brutalité du choc fut également atténuée par le fait que la majorité des troupes de l'Armée rouge furent cantonnées dans la campagne très peu peuplée. Elles n'atteindraient Bucarest, avec toutes ses tentations étincelantes, que plusieurs mois plus tard. En attendant, les soldats manifestaient une attitude laxiste à l'égard de l'idéologie. Leurs instructeurs politiques avaient presque renoncé à renforcer leur conscience soviétique[814]. Le Sovinformburo avait beau insister pour qu'on parle davantage des atrocités roumaines, afin d'attiser la haine, personne n'avait semble-t-il envie de le faire. En réalité, plusieurs unités ne se verraient pas infliger la moindre conférence idéologique pendant des mois. Les soldats se battaient – et l'ennemi, appuyé dans un premier temps par des officiers allemands, pouvait se montrer cruel – ou campaient à l'arrière, là où les dangers de la guerre faisaient l'effet d'un mauvais rêve. Dans certaines régions, les soldats roumains déposaient les armes et suppliaient les Soviétiques de ne pas tirer[815]. Les seuls morts du 251e régiment de fusiliers en ce mois de mai furent victimes de négligence et de chahut à l'intérieur de leur propre campement[816]. Ce fut dans ce contexte que des anciennes victimes du pouvoir allemand en Ukraine mirent en pratique les compétences qu'elles avaient acquises auprès des surhommes aryens.

Le vin moldave n'y fut pas étranger. Un groupe d'ingénieurs soviétiques prit

rapidement ses aises lors d’une mission de reconstruction des routes et des ponts de la région. Un officier ne dessoûla pas de dix jours. L’alcool effaçait les éventuelles inhibitions sexuelles. En voyant les officiers emmener leurs voisines sous la menace du fusil, certaines habitantes apprirent rapidement à se cacher. Deux sergents qui écumaient un village près de leur camp à la recherche de femmes découvrirent que toutes les prostituées qu’ils espéraient y trouver avaient pris la fuite. Ils se vengèrent en abattant une villageoise et sa fille, et en essayant de violer leur voisine. Un homme particulièrement roublard se fit passer pour un agent de renseignements et demanda que toutes les femmes de son district se présentent pour inspection. Celle qu’il choisit et viola fut retrouvée plus tard dans une tranchée, une balle soviétique dans le crâne. Une nuit de mai, des contrôles furent effectués dans la ville de Botochani. On trouva une centaine de soldats, principalement des officiers, au lit avec des habitantes[817]. Les civils étaient quotidiennement victimes de vols et d’extorsions, auxquels s’ajoutaient des rapines plus organisées. Un groupe d’entrepreneurs ordonna aux villageois proches de leur lieu d’affectation de leur apporter deux cents moutons. Quand ceux-ci leur furent livrés, ils en réclamèrent deux cents autres pour le lendemain matin[818]. De toute évidence, comme l’aurait fait n’importe quel officier, ils avaient trouvé les véhicules pour transporter leur viande et les débouchés pour l’écouler.

Les récits de ce genre alarmèrent les commissaires politiques. En ce mois de juin, on adopta à Moscou une résolution spéciale concernant la situation de l’éducation politique parmi les troupes en poste en Roumanie. Elle demandait aux *politrouks* de ressortir leurs manuels[819]. L’exemple du second front ukrainien en Roumanie servit également d’avertissement aux autres. Loin au nord, près de la ville lituanienne de Kaunas, Ermolenko assista à une conférence sur les « excès » roumains du mois d’août. « L’Armée rouge est une armée juste, écrivit-il par la suite. Nous ne sommes pas des voleurs ni des maraudeurs. Bien sûr, si nous rencontrons une résistance armée, nous la détruirons. Mais nous n’autoriserons pas les vols et les meurtres illégaux. » Le problème était que quelques jours plus trophées[820] ». Les directives qu’on leur donnait semblaient confuses. Le monde qui les entourait était déjà violé, fracassé. Tout le monde avait perdu ce qui lui était le plus cher. Parfois, les hommes recevaient l’ordre explicite de vivre sur l’habitant. Les droits de propriété, que les citoyens soviétiques trouvaient toujours déroutants, avaient peu de sens dans un territoire anéanti, et même déserté. S’y ajoutait la soif de vengeance, sans parler des

besoins matériels simples, évidents, des soldats. Les *politrouks* avaient beau prêcher, ils n'avaient pas non plus une idée très claire des règles. Et quotidiennement, les camions passaient à grand bruit, chargés de caisses de butin destinées aux officiers d'état-major en Russie.

Dans l'ensemble, la fin de l'été 1944 fut une période déconcertante, angoissante. L'armée de libération, l'avant-garde qui s'était battue pour libérer mères et épouses, se transforma en racaille. Des hommes d'un type nouveau remplaçaient les morts, mais ce n'était pas l'unique changement. Les anciens eux-mêmes, les héros de Koursk et d'Orel, affrontaient des défis qu'ils n'auraient jamais imaginés, des tentations auxquelles ils ne pouvaient pas résister. Des hommes épuisés, endeuillés une nouvelle fois par les combats récents, contemplaient la frontière à travers un voile d'émotions. C'était une révélation, et il n'y aurait pas de retour en arrière. Il était bien préférable, apprendrait Lev Kopélev, de fermer les yeux sur certaines irrégularités et de continuer à vivre. « J'étais saturé de cognac français, se rappelait-il, mon sac était rempli de havanes […]. Au début, ça vous faisait tourner la tête ; puis on s'y habituait. L'ébriété constante due au cognac, à l'eau-de-vie et aux liqueurs, ainsi que la fumée âcre de ces cigares forts, semblaient nous blinder contre les horreurs qui se déroulaient autour de nous[821]. »

Chacun atteignit la frontière à un moment différent, mais aucun n'a oublié les sentiments qu'il éprouva alors. Tous les anciens combattants ont une histoire à raconter. « Nous avons pleuré en voyant les maisons, m'a raconté l'un d'eux. De si jolies maisons, petites, toutes peintes en blanc. » Un ancien paysan, Ivan Vassilévitch, qui vit aujourd'hui dans la province de Moscou, se rappelait s'être pris d'affection pour le bétail. La ferme dans laquelle il était cantonné cet été-là était vide. Les propriétaires avaient fui, comme des milliers d'autres, en entendant les premiers canons soviétiques. Le blé n'avait besoin de personne, mais on ne s'était pas occupé des vaches depuis plusieurs jours. Ivan Vassilévitch les admira, les toucha, palpa leur chair ferme. Mais surtout, il se mit à les traire. Leurs meuglements seraient le souvenir le plus vivace qu'il garderait de ces premiers jours.

Ivan Vassilévitch trairait beaucoup d'autres vaches avant la paix, et il les nourrirait aussi. « Les bêtes avaient faim, raconte-t-il. Il y avait une meule de foin juste à côté. Alors j'ai nourri les bêtes tout de suite. Il fallait qu'elles mangent. Et puis j'ai décidé de laisser les portes de l'étable ouvertes. Comme ça, elles pourraient se nourrir quand nous serions partis. » Ces fermes privées étaient

fascinantes pour cet enfant d’un kolkhoze habitué à la négligence communiste. « La comparaison était intéressante, a-t-il commencé à dire. C’est que j’avais été élevé dans le même milieu, dans l’agriculture. » Et puis il a bafouillé, préférant garder le silence. Comme des milliers d’autres soldats, il avait découvert une réalité qui lui avait inspiré des doutes à propos de toute la guerre, à propos de la révolution et du rêve soviétique[822]. Pour le moment, cette prise de conscience naissante était encore vague, incertaine. Mais elle resterait profondément enfouie en eux. « Le mot pour dire ça, c’est “riche”, a-t-il ajouté. Les fermes capitalistes étaient plus riches[823]. »

Les soldats réagirent diversement à la découverte du vrai visage du capitalisme. Certains étaient envieux, d’autres intrigués. Plus tard, quand ils entreraient en Allemagne, le sentiment dominant serait la colère. Ils ne comprendraient pas pourquoi ces Allemands si riches avaient voulu envahir leurs voisins de l’Est, pourquoi des gens qui avaient toutes ces choses pouvaient en vouloir davantage. « Je n’ai qu’une envie, balancer mon poing dans toutes ces boîtes de conserve et ces bouteilles », réagit un soldat[824]. Dans toute l’Europe, partout où ils allaient, les hommes de l’Armée rouge furent écœurés en même temps que fascinés par les « bourgeois », par leurs vies rangées et leurs curieuses idées sur la propriété. Mais cet été-là, les « bourgeois » que les armées du sud rencontrèrent étaient des Roumains ; c’étaient d’anciens ennemis sans doute, mais ce n’étaient ni des troupes d’assaut ni des millionnaires. Le spectacle de la vie plus facile que menaient ces « bourgeois » inspira aux hommes du ressentiment, et même des propos antisoviétiques. Si le communisme était une si bonne chose, demandaient-ils, pourquoi ces paysans-là vivaient-ils tellement mieux[825] ? Au lieu d’incendier les fermes roumaines, les soldats se contentèrent de les piller.

Le choc de cette abondance relative fut identique en Pologne, à cette différence près qu’il restait moins de butin à prendre dans cette campagne saccagée. Mais en traversant ses plaines sableuses et ses forêts de pins, les troupes soviétiques affrontèrent un nouveau problème, tout aussi douloureux, un nouveau désaveu d’une conviction qui leur était chère. L’internationalisme avait disparu de la rhétorique de Staline avec le début de la guerre, mais le mythe de la mission fraternelle de libération à laquelle se livraient les troupes soviétiques reprit de la vigueur lorsqu’elles franchirent la frontière. En théorie, les Polonais auraient dû se considérer comme redevables au pouvoir soviétique. Victime d’une agression fasciste, cette population attendait la libération. Cette réalité

avait même été le motif initial de la déclaration de guerre des Alliés en septembre 1939. À l'époque, cependant, l'Union soviétique avait conclu un pacte avec Hitler et la Pologne avait été démembrée simultanément par les deux dictatures. Maintenant que l'Armée rouge se battait aux côtés des démocraties d'Europe et des États-Unis, son arrivée en Pologne aurait dû être accueillie dans l'allégresse. L'occupation fasciste, après tout, avait été un vrai cauchemar. Mais les Polonais de souche avaient d'excellentes raisons de se demander ce qu'ils devaient attendre de l'étreinte cynique de Staline. Il y a une blague que certains Polonais racontent encore : un petit oiseau tombe du ciel dans une bouse de vache. Un chat qui passe par là a la bonté de le sauver, mais ensuite, évidemment, il dévore l'oiseau. « La morale de l'histoire, m'a expliqué un ami polonais, est que tous ceux qui vous tirent de la merde ne sont pas forcément vos amis. »

À court terme, certains Polonais étaient disposés à se battre au côté des soldats de l'Armée rouge. La première armée polonaise sur le sol soviétique fut constituée en avril 1943. Les Polonais ouvrirent la route de Lublin à la 8e armée de la garde de Tchouïkov en juillet 1944, et ils continueraient à se battre ensemble jusqu'à la chute de Berlin, dix mois plus tard[826]. Néanmoins, Staline n'avait jamais éprouvé une once de sympathie pour la nation polonaise, et la plupart des soldats polonais ne l'ignoraient pas. Ils se plaignaient de la qualité inférieure de leurs uniformes et de leur équipement, de l'absence de vêtements chauds à l'approche de l'hiver et de se voir confier les tâches militaires les plus dangereuses[827]. Leur moral déclina encore quand ils apprirent le sort de leurs compatriotes de Varsovie.

En août 1944, encouragé par la perspective bien réelle de la libération, le mouvement nationaliste clandestin de Varsovie organisa un soulèvement des citoyens polonais. Son objectif était de détruire la garnison allemande. Les troupes de Rokossovski se trouvant sur la Vistule, les chances de mener une action concertée paraissaient excellentes. Mais le soulèvement de Varsovie fut un échec que toute la population de la capitale polonaise paya de son sang. Des milliers d'habitants furent massacrés et Hitler ordonna que la ville soit entièrement rasée. Ce qui scandalisa le plus les troupes polonaises fut que les Soviétiques ne levèrent pas le petit doigt pour intervenir. Les hommes de Rokossovski n'étaient sans doute pas en mesure de sauver Varsovie en août 1944 et Staline aurait eu du mal à mobiliser des réserves fraîches[828]. L'élan de l'opération Bagration s'était épuisé dans la grande frappe de Minsk. Il

n’empêche que l’élimination des nationalistes polonais de Varsovie servait les objectifs à long terme de Staline. Cette tragédie, à l’image du massacre de Katyn en 1940, empoisonnerait les relations russo-polonaises pendant plusieurs dizaines d’années.

En réponse – du moins en guise de justification –, les Soviétiques prétendaient se battre pour une cause qui transcendait les intérêts nationaux. L’importance de l’internationalisme avait été minimisée depuis le début de la guerre – les troupes russes elles-mêmes l’avaient trouvée excessive quand elles avaient affronté leurs « frères » allemands sur le front en 1941 –, mais on n’abandonna jamais l’idée que l’Union soviétique formait un seul État, pionnier et supranational. Les anciens soldats de l’Armée rouge et les anciens partisans affirment encore que leur identité était « soviétique », ce qui permettait de surmonter les divisions embarrassantes entre les Russes de souche et les autres. Rien n’empêchait les Polonais, comme les *zapadniki*, de rejoindre cette fraternité. Leur avenir dans le système soviétique, par opposition à la tyrannie fasciste, se trouverait ainsi assuré.

Cette réponse habile ne serait jamais conforme à la réalité. Pour commencer, Staline lui-même s’était engagé dans une campagne de purification ethnique. À l’été 1944, le goulag et les camps de travail d’Asie centrale étaient pleins à craquer d’Allemands de la Volga, de Tchétchènes, de Tatars, de Kalmouks et d’autres groupes dits « punis ». Des Ukrainiens et des Polonais les rejoignirent au cours de la dernière année de guerre : le caractère ethnique avait remplacé le statut économique ou la classe sociale comme prétexte aux arrestations de masse[829]. D’autre part, la rhétorique soviétique n’était pas très efficace auprès de la population. Les Russes avaient beau prétendre qu’il n’existait pas de distinctions entre les groupes ethniques en uniforme, ils ne furent jamais minoritaires, à aucun moment. « Nous étions tous pareils » est une idée impérialiste qui fait fi des revendications et des perspectives des peuples minoritaires. Un grand nombre – plusieurs millions – de Polonais, d’Ukrainiens, de Géorgiens, de Juifs, de Kazakhs et bien d’autres encore se battirent aux côtés des Russes, certains même explicitement pour le pouvoir soviétique, mais les groupes minoritaires ne furent jamais identiques ni invisibles dans l’armée. Il existait même un terme d’argot, péjoratif le plus souvent, pour les nommer. Les *Natsmen*, un vilain mot formé à partir des vocables russes désignant les minorités nationales, des individus prisonniers, amalgamés et rejetés, qui pouvaient être originaires de n’importe où, d’Odessa et de Tallinn jusqu’à

Oulan-Bator.

Paradoxalement, ce furent les Juifs qui semblèrent adopter le plus aisément le rêve internationaliste. Officiellement, l’État soviétique déplorait et sanctionnait l’antisémitisme. À cet égard, il représentait un vrai progrès par rapport au tsarisme, et un contraste encore plus accusé avec le Troisième Reich. Sa rhétorique internationaliste, ainsi que son appel à la science et à la supériorité des valeurs urbaines, attiraient également des gens que leur histoire avait essentiellement fixés dans les villes. En 1941, les Juifs s’engagèrent par milliers pour défendre la cause soviétique. Des étudiants moscovites rangèrent leurs livres ; de jeunes communistes qui jouaient un rôle dans le gouvernement demandèrent à être envoyés sur le front. Les Juifs furent parmi les volontaires les plus empressés pour n’importe quel type de service dans l’armée. Tous ces volontaires n’étaient pas nés en Russie. Des réfugiés affluèrent de Pologne et d’Ukraine occidentale au printemps 1941, intégrant l’Armée rouge durant l’été. Comme le confirma l’extermination de leurs familles restées dans leur ancienne patrie, leur loyauté à la cause stalinienne était justifiée.

L’Armée rouge se vantait de posséder une série de règlements sur l’antisémitisme, dont l’interdiction d’utiliser le terme injurieux de *jid* (« youpin ») pour parler des Juifs. Les soldats étaient passibles de sanctions s’ils se laissaient aller à faire des réflexions antisémites ou à employer un langage raciste, insultant. Les communistes idéalistes (dont beaucoup étaient du reste des Juifs) étaient convaincus que les Soviétiques avaient sincèrement surmonté les haines du passé tsariste, mais il aurait fallu qu’un Juif fût animé d’un idéalisme passionné pour considérer l’Armée rouge comme un environnement bienveillant. La rhétorique officielle était scrupuleuse, mais entre eux, les soldats – et un certain nombre d’officiers – n’étaient pas avares de railleries racistes. La réaction des autorités manquait, elle aussi, bien souvent d’énergie. Le NKVD consignait les cas qui lui étaient rapportés, ainsi que les peines infligées. Un soldat de trente et un ans écopa ainsi de cinq jours d’arrêts pour avoir dit à un camarade juif : « Mon père méprisait les Juifs, je les méprise et mes enfants les mépriseront aussi[830]. » Un autre soldat fut expulsé du Komsomol pour avoir lancé à un autre fusilier : « Qu’est-ce que tu veux, face de Juif ? » C’était mieux que le nazisme, mais il y avait encore bien du chemin à parcourir.

Les blagues, cet humour que le NKVD surveillait de si près, étaient plus cruelles. On racontait ainsi couramment que les Juifs de l’armée avaient bien réussi leur coup, comme d’habitude. Autrement dit, ils s’étaient débrouillés pour

éviter le front et obtenir des emplois de bureau bien plus sûrs. Lorsque des dizaines de milliers d'entre eux fuirent leurs foyers dans les premiers mois de la guerre, on les baptisa les « partisans de Tachkent », du nom de la ville où nombre d'entre eux avaient trouvé refuge. « Ils ont formé un bataillon à eux seuls, blaguaient les soldats russes, et ont conquis Tachkent et Alma-Ata[831]. » « L'âme du Juif était toujours sur le front, racontait-on, mais son corps reste au-delà de l'Oural. » Le contexte était contemporain, mais les stéréotypes de base étaient ancestraux. On disait même que les Juifs préféraient les fusils tordus[832].

D'autres rumeurs s'inspiraient des thèmes séculaires des sacrifices sanglants de la Pâque et de la magie cabalistique. On accusait les médecins juifs de renvoyer les Russes blessés au service avant même qu'ils ne tiennent sur leurs jambes[833]. Une anecdote de 1944 jouait sur la théorie de la conspiration sioniste internationale. Le fusilier Abram Abramovitch revient régulièrement du combat chargé de trophées : un fusil allemand, des cartes allemandes et même les couleurs d'un régiment allemand. Le jour où il est décoré pour ses hauts faits, quelqu'un lui demande comment il a pu accomplir autant d'exploits. « Ach, répond-il, j'ai un copain du côté allemand, Mark Markovitch, il m'apporte des trucs allemands et moi, je lui fais passer des trophées de l'Armée rouge[834]. » Cette histoire fit peut-être rire certains soldats, mais s'ils avaient pris le temps d'observer leurs ennemis allemands d'un peu plus près, ils se seraient rendu compte qu'il ne restait plus un seul Mark Markovitch dans leurs rangs.

La persécution des Juifs fut une atrocité nazie sur laquelle la propagande soviétique resta muette. À partir de 1944, le nœud du problème s'inscrivit dans une hiérarchie fictive de la souffrance. La Russie se considérait comme la principale victime de cette guerre. Elle avait été envahie, sa terre avait été violée. Elle s'était dressée seule, alors que l'Europe dormait ; son peuple avait été saigné à blanc dans la défense de Stalingrad. C'était l'Union soviétique qui avait mené cette guerre, mais les Russes étaient plus nombreux que tout autre groupe ethnique dans l'Armée rouge et les soldats oubliaient fréquemment – généreusement, selon eux – les distinctions entre leurs camarades, les appelant tous « Russes » dans leur cœur[835]. Les soldats russes composaient la fraction la plus importante de la multitude des prisonniers de guerre qui moururent de faim ou de mauvais traitements dans les camps des Allemands, et les civils russes subirent des souffrances inimaginables au cours des années d'invasion et de lutte[836]. La quasi-totalité des estimations convient qu'il ne peut y avoir de comparaison entre le prix de la guerre que payèrent la Russie et les autres

peuples soviétiques, et celui qui fut imposé à leurs alliés. Mais ce statut de victime, à l'intérieur du pays comme sur la scène diplomatique, représentait une sorte de capital. Sur le plan international, il autorisait la partie lésée à réclamer des réparations substantielles, sans parler de la pression morale qu'il permettait d'exercer. Dans le pays lui-même, il inspira un élan de patriotisme foudroyant, soviétique de nom, mais russe de nature. Staline lui-même (malgré sa nationalité géorgienne) constituait l'épicentre de cette ferveur. Pendant que le peuple souffrait, Staline peinait et saignait avec lui. Il était assimilé à chaque instant de son martyre.

Les détails sont franchement atterrants. Plus de trois millions de prisonniers de guerre soviétiques (principalement russes) furent tués dans les camps nazis, dont un grand nombre directement à la suite d'actes de violence brutale – et illégale. Un témoin allemand, un soldat qui enregistrait les succès de la Wehrmacht en 1942, fut lui-même étonné des conséquences de son propre régime. Ces prisonniers, qui avaient droit à de la nourriture et à un abri (et même, pouvait-on affirmer, à des colis de la Croix-Rouge), avaient été réduits à un état de peur et de faim tel que, écrivait-il, « ils geignaient, ils pleurnichaient devant nous. C'étaient des êtres vivants chez qui il n'y avait plus trace d'humain ». Cette appréciation aidait peut-être leurs gardiens allemands à les torturer avec encore plus de cruauté. Ils s'amusèrent par exemple à jeter un cadavre de chien dans l'enclos des prisonniers. « En hurlant comme des déments, écrit ce témoin, les Russes se jetèrent sur l'animal et le mirent en pièces à mains nues […]. Ils fourraient les intestins dans leurs poches […]. » Les rares à n'avoir pas péri dans ces camps se rappellent la terreur, l'humiliation et les sombres histoires de *lioudoïedstvo*, le démembrement et la consommation de cadavres[837]. Aucune armée n'endura de telles souffrances, même en Asie.

Les civils ne se virent épargner, eux non plus, aucune forme de violence. Dès les premiers jours de l'invasion en 1941, la Wehrmacht déclara la guerre aux partisans. En réalité, elle fusilla et pendit des innocents en même temps que de vrais résistants. Vinrent ensuite les réquisitions de nourriture et d'autres produits. Dans certaines régions, la famine qui en résulta fut telle que la population se présentait à la porte des camps allemands « et demandait du secours ou suppliait qu'on les abatte[838] ». Les privations entraînèrent des épidémies parmi la population civile de la zone occupée, dont la plus grave, en 1943, fut le typhus. On estime qu'environ sept millions et demi de civils soviétiques furent tués sous l'occupation nazie, dont la majorité en Ukraine (trois millions deux cent mille),

en Russie (un million huit cent mille) et en Biélorussie (un million cinq cent mille)[839]. Il faut y ajouter d'autres victimes, qui ne restèrent même pas dans leur région d'origine, car asservies par le régime nazi comme main-d'œuvre forcée : trois millions au moins d'hommes et de femmes (une célèbre source russe indique un chiffre supérieur à cinq millions) furent déportés dans le Reich pour y travailler comme esclaves. Beaucoup d'entre eux – probablement plus de deux millions – furent exploités si impitoyablement qu'ils rejoignirent les Juifs d'Europe dans les camps de la mort, rejetés par le Reich pour élimination, comme des canassons au bout du rouleau qu'on envoie chez l'équarisseur[840].

Les longs tourments de la Russie étaient donc parfaitement réels, et comme la plupart des persécutions, ils inspirèrent à leurs victimes un sentiment d'indignation, de solidarité et de droit à réparation. Personne n'avait supporté le poids de la guerre avec plus de patience, personne n'avait combattu ni souffert davantage. Voilà ce que l'on racontait, et cela devint un refrain politique. Néanmoins, le grand accès d'indignation de la Russie – et le rôle prédominant que Staline y joua – n'aurait pu se maintenir si l'on avait tenu compte de deux vérités bien précises. Primo, le groupe de population qui avait subi la violence nazie sous sa forme la plus concentrée, qui avait enduré des cruautés sans commune mesure même dans cette guerre marquée par une haine implacable, n'était pas le peuple russe mais les Juifs. Secundo, les citoyens soviétiques des zones occupées, parmi lesquels des milliers d'Ukrainiens et de Baltes, n'avaient pas seulement été complices du génocide, mais l'avaient approuvé et soutenu.

Ce fut l'armée qui découvrit toutes les horreurs, les soldats qui furent le mieux informés de la réalité du sort infligé aux Juifs. On mit la main sur la première preuve de massacres près de Kertch en 1941, quand les troupes soviétiques entreprirent leur funeste tentative pour reconquérir la Crimée[841]. Mais il fallut attendre la grande progression vers l'ouest à partir de 1943 pour que la totalité de l'image commence à se mettre en place. Krasnodar livra l'histoire poignante de sept mille Juifs gazés dans des wagons plombés expérimentaux (le NKVD avait maîtrisé une version de cette technologie dès 1937, mais on n'en fut pas moins horrifié de la voir utilisée par autrui). Quand on repéra la fosse collective, une série de cadavres furent exhumés en grande pompe, vêtus de linge propre (comme il convient à un cadavre russe) et enterrés avec tous les honneurs, devant une foule en larmes[842].

Le secret du ravin voisin de Kiev, Babi Yar, où gisaient à la fin de 1943 les corps d'au moins cent mille Juifs, fut révélé par la presse soviétique sur un ton

d’indignation justifié. Cette affaire n’en avait pas moins posé un vrai problème au Sovinformburo. Ces cadavres juifs, imbibés d’essence et maculés de cendre, faisaient surgir des spectres que Moscou n’avait pas la moindre envie d’affronter. Le génocide, pour reprendre les termes d’un compte rendu, était un « morceau indigeste qui pesait sur l’estomac du triomphe soviétique[843] ». Moscou ne pourrait jamais approuver les massacres de Juifs, mais elle ne souhaitait pas non plus leur accorder une place privilégiée dans le mythe de la guerre. Le cas échéant, la Russie aurait dû partager avec eux son rang de victime privilégiée et la direction communiste aurait été forcée d’admettre implicitement l’idée d’une proximité particulière entre Juifs et bolcheviks, une idée que Staline avait tout fait pour extirper (notamment en arrêtant des camarades juifs) depuis des années. Ces cadavres, comme ceux d’officiers polonais dans les bois voisins de Smolensk, menaçaient de polluer l’écologie fragile de la vertu soviétique et de la certitude russe.

L’accueil favorable que certains nationalistes ukrainiens avaient, à l’époque, réservé au génocide était tout aussi dangereux. La croisade pour la pureté ethnique qui avait caractérisé l’Europe centrale dans les années 1930 et 1940 ne s’était pas limitée à l’Allemagne, pas plus que l’aversion pour les bolcheviks. En 1941, sous l’occupation allemande, le chef du gouvernement de guerre ukrainien avait affirmé que « les Juifs aident Moscou à consolider son emprise sur l’Ukraine. J’estime donc qu’il convient d’exterminer les Juifs et [d’envisager] l’opportunité d’utiliser en Ukraine les méthodes allemandes d’extermination des Juifs[844] ». Les robustes Ukrainiens d’extraction paysanne furent encouragés à haïr tous « les prolétaires judéo-moscovites ». Certains réagirent en rejoignant les escadrons de la mort[845]. Or, rappeler cette réalité aurait brisé la frêle charpente de la fraternité soviétique. Les relations de Moscou avec la masse de la population ukrainienne, et plus particulièrement ses représentants qui se battaient en ce moment même en son nom sur tout le front occidental, en auraient évidemment été compromises.

La solution consista à réviser avec une grande vigilance tous les rapports concernant les charniers. Les récits de génocide furent replacés dans le cadre d’un ensemble plus vaste, plus effarant. On insista avec un soin tout particulier sur les fardeaux infligés aux Russes. Pendant que les enquêteurs préparaient le premier rapport sur le premier camp de la mort découvert par l’armée, les lecteurs de la *Pravda* apprenaient l’existence d’un lieu en Ukraine où les prisonniers de l’Armée rouge avaient souffert de la famine et même celle d’un

camp où l’on avait délibérément inoculé le typhus à des Russes avant de les laisser périr[846]. Cette politique de censure fut facilitée par le fait que la réalité, telle qu’elle fut révélée, était tellement épouvantable qu’elle dépassait souvent l’imagination. Quand Alexander Werth proposa à la BBC son premier reportage sur un camp d’extermination nazi, « L’Usine de mort », la station refusa de le diffuser. Tout cela était trop affreux, alléguèrent les directeurs, il ne pouvait s’agir que d’un nouvel exemple de propagande soviétique mensongère[847].

La vérité se fit jour dans le courant de l’été 1944. Lublin est située juste au-delà de la frontière polono-soviétique. En juillet, quand l’Armée rouge la libéra, elle trouva une ville profondément marquée par les traces d’occupation et de bombardements. Néanmoins, malgré les ravages, elle conservait tout le charme séculaire de ses églises et de ses maisons chaulées. Son secret, tel une ombre glacée, était tapi à quelque trois kilomètres de là. Maïdanek fut le premier camp d’extermination découvert par une armée, quelle qu’elle fût. C’était une vaste installation rigoureusement organisée, un ensemble de prisons, de chambres à gaz et de cheminées qui couvrait vingt-cinq kilomètres carrés. Un million et demi de personnes y avaient été assassinées. L’odeur des cadavres et de la chair calcinée obligeait les habitants de Lublin à garder leurs fenêtres fermées. Ils n’arrivaient pas à respirer et, même fenêtres closes, le sommeil les fuyait. L’ampleur des atrocités bouleversa alors tous les témoins.

Maïdanek préfigurait le génocide avant même la découverte d’Auschwitz et de Belsen. Il y avait la petite route désolée, les barbelés, les miradors. Un porche d’entrée en arche au-dessus des rails, un peu plus loin des baraquements et s’élevant, menaçantes, dans le brouillard de sinistres cheminées. Il y avait des potences, solides et carrées, dans toutes les cours. Il y avait les blocs de douche en béton, les locaux désignés sous le nom de « bains et désinfection ». C’étaient les chambres dans lesquelles des milliers d’êtres humains, nus et terrifiés, avaient été parqués brutalement, pressentant à demi le sort qui les attendait. En visitant les lieux, Werth ne put s’empêcher de songer à leurs derniers instants, d’imaginer les cristaux bleus de Zyklon tombant à travers une grille fixée au plafond et commençant à dégager de la fumée. Il se tenait là où s’étaient tenus les gardiens SS, observant la pièce comme ils l’avaient fait. Détournant les yeux un moment, il baissa le regard vers le sol de béton. Juste à ses pieds, il aperçut une trace bleue, un griffonnage où il déchiffra encore tout juste le mot *vergast*. Un crâne et deux tibias en croix avaient été dessinés à côté. « Ce mot, je le voyais pour la première fois, écrivit-il, mais il signifiait manifestement “gazé”, et

même plus – avec son préfixe *ver*, il voulait dire “gazé jusqu’au bout” : c’en était fini pour une fournée, la suivante pouvait arriver[848]. »

Werth prétend que la *Pravda* couvrit tout cela, mais ce n’est pas tout à fait exact. Les reportages étaient frappants et ils eurent certainement un impact considérable, mais les Juifs n’étaient pas présentés comme les principales victimes. Fort commodément sans doute, Maïdanek était un camp ethniquement mêlé, où avaient été rassemblés un grand nombre d’Européens, de Russes et de Polonais, aussi bien que de Juifs de souche. Cette hétérogénéité facilita la tâche de la presse. En revanche, l’existence du camp d’Oswiecim (Auschwitz) ne fut pas révélée au public soviétique avant le 7 mai, quelques heures avant la victoire, alors que l’Armée rouge l’avait découvert (et avait déjà dressé l’inventaire de tous les jeux complets de vêtements, plus d’un million) en janvier 1945.

Quant à savoir ce que les soldats en pensèrent, la question reste ouverte. À Maïdanek, ils reçurent l’ordre de parcourir la totalité du camp. Ils virent également toutes les horreurs d’Auschwitz de leurs propres yeux. Ces images d’atrocités contribuèrent à renforcer leur haine de Hitler, à les rendre impitoyables et vaillants. Tout comme la vue de Klouga, non loin de Tallinn, où les Juifs assassinés avaient été empilés au milieu de monceaux de bûches, arrosés d’essence et brûlés comme du petit bois[849]. Les photos de leurs restes calcinés montrent des soldats de l’Armée rouge à proximité, debout dans la neige, contemplant ces formes effroyables pendant que des fonctionnaires en civil en dressent le catalogue pour l’histoire. Mais ce que ces soldats lurent par la suite ne correspondait pas à ce qu’ils savaient. La *Pravda* les aida à se constituer un autre corpus de souvenirs, qui vint recouvrir des images d’une telle atrocité qu’on ne pouvait ni les assimiler ni les oublier. Au lieu de la réalité de la Solution finale, le journal proposa à ses lecteurs une leçon plus simple : la colère soviétique était justifiée ; la vengeance russe était juste.

Ces leçons contribuent à expliquer la violence qui suivit. Dans l’esprit des soldats, les horreurs commises par les nazis n’avaient rien à voir avec tout ce qu’eux-mêmes – « nous » – pourraient jamais faire. La propagande soviétique avait avili l’ennemi au point de le priver de toute identité humaine ou presque. Il ne pouvait y avoir aucune comparaison avec « nous ». En attendant, le statut de victime du peuple juif réclamait vengeance et réparation. Quelques mois plus tard déjà, cette tendance à faire deux poids deux mesures permettrait de perpétrer des atrocités – assassinats, viols et vols soviétiques – en Prusse-Orientale. On

observait la même absence de cohérence dans l'attitude à l'égard de « nos » Juifs. Quand un Russe murmurait que c'était une bonne chose que les Juifs soient morts ou quand un nazi le disait, ce n'était pas tout à fait pareil. En 1944, le NKVD entendit des hommes marmonner que « Hitler a fait du bon boulot, à cogner sur les Juifs[850] ».

L'armée, ou plus exactement un certain nombre d'anciens soldats invalides, rapportèrent dans leurs bagages ces préjugés grossiers et en firent bénéficier les civils soviétiques. Leurs propos malveillants n'avaient rien d'original. Les Juifs ne se battaient pas, disaient-ils, ils restaient assis bien au chaud dans des bureaux ou partout où il y avait de l'argent à ramasser. Puis venaient les plaisanteries, les jugements, les rancœurs. Au début de l'été 1943, les membres de la rédaction de *L'Étoile rouge*, le journal de l'armée, allèrent jusqu'à se demander s'il ne serait pas judicieux de chercher et de publier des articles sur des Juifs héros de l'Union soviétique ou généraux sur le front. Il fallait faire quelque chose pour éviter les violences raciales. « On observe une véritable agitation qui pourrait déboucher sur un pogrome », écrivit l'un d'eux en ce mois de mai[851]. Sa prédiction se réalisa quelques mois plus tard. Le pogrome de Kiev fut la conséquence d'une rixe entre deux Ukrainiens ivres et un agent juif du NKVD. L'agent abattit ses agresseurs, dont les obsèques furent le prétexte à des émeutes anti-juives[852]. Mais très bientôt, la Russie de l'après-guerre s'en prendrait aux Juifs avec toute la puissance de l'État. À partir de 1948, ils furent l'objet de nouvelles arrestations, dénonciations et humiliations publiques. Ils perdirent leurs emplois, on leur dénia toute estime, leurs enfants se virent refuser l'éducation à laquelle ils avaient droit. Pour finir, les Juifs furent les victimes désignées de la dernière grande purge de l'existence de Staline[853].

Quand j'ai rassemblé des témoignages pour ce livre, j'ai découvert que la proportion de Juifs parmi les anciens combattants qui ont accepté de me parler était particulièrement importante. Ce n'est pas un hasard, pas plus que le fruit de quelque préjugé de ma part. Cela tient en partie au fait que les vétérans de la guerre sont encore convaincus qu'il est de leur devoir de ne pas trahir les secrets soviétiques. L'État dont ils s'étaient engagés à faire respecter les règles a disparu, mais beaucoup s'y cramponnent encore, car c'est le seul repère stable de leur imagination politique. Il est peut-être plus facile pour les Juifs, si nombreux à avoir été marginalisés dans le monde d'après guerre, que pour ces Russes de souche de se dégager de ces règles d'autrefois. S'y ajoutent des questions de loyauté, car les Juifs ont souffert au moment de la chute du communisme et

n’ont, dans l’ensemble, guère de raisons d’accueillir avec joie le nouvel État russe et chauvin. Les récits qu’ils m’ont fait étaient frappants, terribles, drôles et souvent tristes, mais ce n’étaient jamais des histoires de bureau. Les Juifs ont été parmi les combattants les plus déterminés sur la totalité des fronts soviétiques. Ils avaient d’excellents motifs de vengeance. De surcroît, les membres de cette génération-là avaient tendance à être profondément attachés à l’internationalisme, à l’utopie communiste, à l’idée d’une guerre juste, à la cause de la révolution et à des formes nouvelles de fraternité. Némanov s’est battu près de Stalingrad et a poursuivi en direction de Koursk ; Kirill a survécu au siège de Leningrad et a conduit ses hommes à travers la Prusse. Ils ont pris part, l’un comme l’autre, à certaines des opérations les plus dangereuses de cette guerre.

Je me rappelle une matinée que j’ai passée avec un autre combattant juif. Boris Grigorévitch est né à Kiev. Ses deux parents étaient juifs, mais lui-même se considérait comme soviétique. Ma question l’a fait sourire. « S’il y avait du racisme ?, a-t-il répété. Bien sûr que non. Nous étions tous citoyens soviétiques, tous pareils. » Son meilleur ami, m’a-t-il expliqué, était un Mingrélien du Caucase. « Nous étions comme des frères », m’a-t-il dit. L’ami en question était mort, pourtant, a-t-il poursuivi, « je fais toujours partie de sa famille, ils me traitent comme leur fils ». Mais cela n’a pas été son dernier mot sur le sujet. Je lui ai demandé quelles étaient ses craintes pendant les longues nuits précédant les batailles. « J’avais peur qu’on me prenne pour un lâche, a-t-il répondu. Je savais que j’étais juif, je devais donc prouver que je n’avais pas peur. » Il a dû attendre de longues années avant d’avoir la certitude que son père avait été tué à Babi Yar.

9

Il fouillera dans les poches des cadavres

Depuis cette première nuit de juin 1941, il fallut plus de trois ans et demi à l'Armée rouge pour mettre sa menace à exécution et porter la guerre sur le sol même des fascistes. Staline avait souhaité pousser jusqu'à Berlin à la fin de 1944, mais en octobre, l'élan de Bagration était véritablement épuisé. Les troupes qui avaient participé à cette opération passèrent les derniers mois de l'automne dans des villages polonais ou campèrent sur les contreforts des Carpates. Lorsqu'elles trinquèrent à la nouvelle année, en 1945, les armées du premier front biélorusse de Joukov avaient encore à prendre Varsovie ou, du moins, ce qui en restait. Les deuxième et troisième fronts biélorusses, conduits respectivement par Konstantin Rokossovski, le charismatique héros de Koursk, et par le brillant Ivan Tcherniakovski, trente-huit ans, n'avaient pas encore achevé leur manœuvre d'encerclement autour de la citadelle balte de Königsberg. Mais l'impatience de leurs soldats était palpable. L'heure de la vengeance avait sonné.

Iakov Zinoviévitch Aronov fut enrôlé dans l'armée en mai 1944, alors qu'il se trouvait dans sa ville natale de Vitebsk, en Biélorussie. Il mourut près de Königsberg neuf mois plus tard exactement. Entre-temps, il n'eut guère eu le temps de se former. Son service commença comme il s'acheva, sous un déluge de feu allemand. En juin, alors que la bataille pour s'emparer de Vitebsk touchait à sa fin, il fut affecté à une unité d'artillerie rattachée au troisième front biélorusse. Les hommes de l'unité devaient faire route vers l'ouest, à travers des bois où pullulaient les moustiques et des plaines agricoles inhospitalières. Ils marchaient si vite qu'ils atteignirent Vilnius, la capitale lituanienne, au début du mois de juillet. Ce fut une campagne pénible, pas toujours gratifiante. En Lituanie, ils furent plus souvent accueillis par une résistance morose que par des œillets et des drapeaux rouges. Les routes qui menaient en Prusse étaient jonchées de chars calcinés, « semblables à des chameaux à genoux[854] ». Lorsque l'hiver arriva, d'autres formes se dessinèrent sous la neige, les silhouettes

recroquevillées de cadavres, à moitié gelés heureusement. « Nous devons nous battre pour le moindre mètre de terre russe [il voulait dire lituanienne] », écrivit Aronov à sa sœur. Mais les lettres qu'il envoyait chez lui ne trahissent pas la moindre frayeur. « On ne peut pas vaincre un peuple conduit par le Parti communiste, déclarait-il. Tu diras que je fais de l'agitation, une fois de plus. Mais non, ce n'est pas de l'agitation. J'écris ce que je pense en ce moment. Si tu savais tout ce que j'ai vu de "l'Ordre nouveau" allemand, tu serrerais les dents de colère et les larmes te monteraient aux yeux. Mais il faut le supporter. Nous serrons les poings et nous avançons implacablement vers l'ouest. »[855]

La progression d'Aronov s'interrompit quelques semaines entre octobre et la nouvelle année. Il fallait un peu de temps aux stratèges pour préparer la campagne coordonnée contre Berlin, une série d'opérations qui mobiliserait des armées depuis le golfe de Finlande jusqu'au Sud de l'Ukraine. Ailleurs, cependant, l'Armée rouge fonçait. En janvier, elle avait neutralisé la Roumanie, s'emparant de Bucarest le 30 août et, le 20 octobre, une force soviétique et yougoslave conjointe avait repris Belgrade. Budapest, la capitale du seul pays à être encore l'allié du Reich, la Hongrie, était assiégée. Les troupes de l'Armée rouge se répandaient par millions à travers Europe. La frontière, cette barrière intimidante, avait été percée en tous lieux et le monde exotique du capitalisme n'avait plus grand-chose de mystérieux pour la culture du front. L'Allemagne, cependant, était une autre affaire. La perspective d'exercer une juste vengeance contre le sol allemand était suffisamment attrayante pour rendre engageant l'hiver le plus lugubre. Le 12 janvier, l'Armée rouge lança la campagne qui la conduirait à travers la Pologne jusqu'à la Prusse et, au-delà, dans les faubourgs de Berlin.

Les soldats puisaient leur énergie dans leur colère. Ils reprochaient tout aux Allemands, depuis la mort de leurs amis les plus chers jusqu'à l'incendie des villes, depuis la faim dont souffraient les enfants restés au pays jusqu'à la crainte d'affronter une nouvelle grêle d'obus, tout – même l'opulence des demeures bourgeoises. De plus, consciemment ou non, les soldats de l'Armée rouge donneraient bientôt libre cours à une rage accumulée tout au long de décennies d'oppression étatique et de violence endémique. Au moment où ils posèrent enfin le pied en territoire ennemi, dans la seconde moitié de janvier 1945, n'importe quoi, ou presque, était susceptible d'embraser leur fureur. Ils ne s'étaient pas encore enfoncés en Europe au-delà de la Prusse-Orientale, une enclave du littoral balte balayée par les vents, mais ils se trouvaient en

Allemagne, la terre qui avait nourri les bourreaux de la Russie, et le moindre détail que repéraient les soldats était pris pour une preuve de cupidité, de corruption, d'arrogance. « Nous sommes fiers d'être entrés dans la tanière de la bête [fasciste] écrivait un soldat du nom de Bézouglov à ses amis restés au kolkhoze. Nous nous vengerons, nous nous vengerons de toutes nos souffrances […]. Tout ce que nous voyons révèle clairement que Hitler a dépouillé toute l'Europe pour plaire à ses Fritz sanguinaires. Ils ont pris le bétail des meilleures fermes d'Europe. Leurs moutons sont les meilleurs mérinos russes, et leurs boutiques croulent sous les marchandises de tous les magasins et usines d'Europe. Dans un proche avenir, ces marchandises apparaîtront dans les boutiques russes et ce seront nos trophées[856]. »

Les hommes avaient conscience de la brutalité nouvelle de leur propre comportement. « Je dois dire que la guerre m'a beaucoup changé, reconnaissait Aronov. La guerre ne rend pas les gens tendres. Au contraire, elle les rend réservés, plutôt grossiers et très cruels. C'est comme ça[857]. » Il ne s'en excusait pas vraiment, et ses camarades non plus. « Nos soldats n'ont pas traité la Prusse-Orientale plus mal que les Allemands n'ont traité Smolensk », écrivit chez lui un combattant russe depuis une ville située au-delà de la frontière prussienne. « Nous détestons profondément l'Allemagne et les Allemands. Dans une maison, par exemple, nos gars ont trouvé une femme et ses deux enfants assassinés. Souvent aussi, on voit des civils allongés, morts, dans la rue. Mais les Allemands méritent les atrocités qu'ils ont déclenchées. Il suffit de penser à Maïdanek […]. Il est cruel, sans doute, d'avoir tué ces enfants, mais la barbarie des Allemands à Maïdanek a été mille fois pire[858]. »

Les organes d'instruction politique de l'Armée rouge encourageaient ces sentiments. Jusqu'au printemps 1945, moment où le chef de la propagande de Staline, G. F. Aleksandrov, finit par le réfréner, ce fut Ehrenbourg et son message de haine implacable envers l'intégralité de la nation allemande qui modelèrent les idées de vengeance de l'armée. À cette date, ses écrits étaient devenus tellement sacro-saints aux yeux des soldats que les pages sur lesquelles ils étaient imprimés faisaient partie des rares fragments de papier journal à ne jamais être recyclés pour rouler des cigarettes[859]. Le venin qui coulait de sa plume correspondait à l'humeur des hommes en ces temps de guerre, et son fiel ne s'adoucit pas lorsque l'Armée rouge approcha du territoire prussien[860]. « Les divisions et les armées ne sont pas seules à avancer sur Berlin. Toutes les tranchées, les fosses communes, tous les ravins remplis de cadavres d'innocents

[…] marchent eux aussi sur Berlin […]. En traversant la Poméranie, nous avons sous les yeux la campagne biélorusse dévastée, ensanglantée […]. Allemagne, tu peux tourner en rond, tu peux brûler, tu peux hurler dans ton agonie : l'heure de la vengeance a sonné[861] ! » La vengeance était justifiée, elle était quasiment sacrée. Il suffisait que le meilleur ami d'un homme ait été tué, sa sœur déportée, un village sur sa route pillé et incendié. Il suffisait même de trouver une cuisine allemande dans laquelle étaient suspendues des casseroles rutilantes, un placard bourré de porcelaine fine. Et s'il n'y avait pas d'Allemands à tuer, les rafales de mitrailleuse pouvaient fracasser leur verrerie ancienne, les flammes de l'Armée rouge consumer leurs villas bien rangées, leurs granges et même leurs réserves de nourriture[862].

La colère d'hommes épuisés, effrayés, angoissés, toujours sur leurs gardes, stressés par la guerre et taraudés par un chagrin éternellement renouvelé, aurait été facile à susciter, mais dans les premiers mois de leur incursion en terre allemande, ces hommes obéissaient également aux ordres. Leur nouvelle mission, leur disaient les *politrouks*, était de tirer vengeance au nom de leur peuple, de se faire les agents d'une justice naturelle. « La fureur des soldats au combat doit être terrible, assénait un slogan de l'époque. Il ne cherche pas seulement à se battre ; il doit aussi incarner le tribunal de la justice de son peuple[863]. » Cette dernière expression se retrouve dans plusieurs centaines de lettres de l'époque, prouvant qu'elle faisait vibrer une corde sensible chez les hommes. « Nous avons rencontré notre premier groupe de "fraus", écrivait en février 1945 un soldat de Vladimir. Quelle bande de misérables poltronnes elles font quand, pour une fois, c'est sur leur peau que tombent les coups. Partout, on sent la force écrasante de l'Armée rouge. L'audience est ouverte, elle se tient ici, maintenant. Nous les jugerons tous sur place et notre accusation est la même partout – nous tirerons vengeance[864]. » « Je t'ai déjà écrit que je suis en Allemagne, rappelait Slésarev à son père cet hiver-là. Tu m'as dit que nous devrions faire aux Allemands la même chose que ce qu'ils nous ont fait. Le tribunal a déjà commencé ; ils se rappelleront longtemps, très longtemps, la marche de notre armée en territoire allemand[865]. »

Slésarev était communiste, tout comme l'étaient Aronov au moment où il mourut et des dizaines de milliers d'autres Soviétiques vêtus de vert olive qui inondèrent la Prusse-Orientale à partir de janvier 1945. Le parti dont ils étaient membres affichait une stricte moralité, la vertu du citoyen qui s'aligne sur l'histoire, consacrant son existence à la création d'un monde meilleur. Il

décrivait le progrès humain comme une lutte entre le bien et le mal, même si l'épopée que comprenaient les soldats devait davantage aux contes populaires russes ou aux psaumes qu'à Marx. Des messages moraux très simples étaient tissés dans la fibre austère de l'idéologie, tels des fils écarlates. Les bons communistes passaient toute leur vie à lutter pour s'améliorer, pour apprendre à lire et à écrire, pour prendre des habitudes d'hygiène, et enfin pour perfectionner la société. Un soldat se lavait le cou pour se débarrasser des poux, mais un communiste effectuait une mission de purification qui s'achèverait quand elle aurait touché le monde entier. Les membres du Parti qui étaient dans l'armée devaient être de « vrais leaders des masses, conscients qu'ils étaient responsables du maintien d'une discipline de fer et d'un haut niveau de condition politique et morale des troupes, afin d'assurer le succès sur le champ de bataille et de protéger l'honneur et la gloire combattante de leur unité ou de leur section de l'armée[866] ».

« La formation idéologique des membres du Parti est maintenant plus nécessaire que jamais », confirmait le journal des soldats, *L'Étoile rouge*, en septembre 1944. Personne ne pouvait oublier la déliquescence de ces armées en Roumanie. Les troupes qui se trouvaient face à la frontière couraient un grave danger. « Pour savoir quelle ligne adopter dans cette situation nouvelle, un communiste doit posséder un bagage idéologique plus substantiel que jamais[867]. » Aussi le Parti chercha-t-il à durcir ses procédures de recrutement. Il instaura également de nouveaux cours pour les *politrouks*. Mais à ce stade, les soldats préféraient largement penser par eux-mêmes. Les *frontoviki* conservaient leur indépendance d'esprit, méprisant les propagandistes mous de l'arrière. De plus, s'agissant de fraternité et d'objectif moral, aucun sermon ne pouvait égaler l'expérience du front. Pour Aronov, la guerre, les gars et le Parti se fondaient tous en une seule idée sacrée. « Nous venons de différentes régions de l'Union soviétique, écrivait-il en novembre, décrivant les camarades qui partageaient sa tranchée-abri. Mais nous avons tous un but : vaincre l'ennemi aussi vite que possible et rentrer chez nous, dans notre patrie. Nous avons voyagé ensemble de Vitebsk jusqu'en Prusse-Orientale. Nous nous souvenons tous de nos batailles, mais nous essayons de parler des bonnes choses, de nos vies, de nos rêves, de l'avenir heureux et radieux[868]. »

Cet hiver-là, un grand nombre de ces héros, des agents de cet avenir radieux, s'embarquèrent dans une orgie de crimes de guerre. Les historiens les ont décrits comme des êtres bestiaux et grossiers, mus par des instincts animaux. Mais le

travail méticuleux du Parti qui avait préparé tout cela comprenait beaucoup de discours et de persuasion, de lavage de cerveau délibéré et sophistiqué. Et comme en réaction à ce bourrage de crâne, les hommes qui se déchaînèrent en Prusse donnèrent libre cours aux frustrations accumulées pendant des années de souffrance ; non seulement pendant la période de la guerre, mais aussi, avant cela, durant des décennies d'humiliation, de négation d'eux-mêmes, de peur. Le Parti qui leur avait infligé tant de sermons, qui avait blâmé leurs faiblesses les plus humaines leur donnait à présent le feu vert, et ils en profitèrent. Ce même Parti leur offrait aussi une assurance d'impunité. Les atrocités des troupes soviétiques ne seraient jamais mentionnées dans aucun discours ou rapport du Parti, dans aucun article de la *Pravda*. Elles n'existaient tout simplement pas dans le langage officiel. Aussi ne trouvèrent-elles pas non plus leur voie dans les écrits des soldats. Ces images brutales restèrent peut-être gravées au fer rouge dans la conscience de milliers de soldats du front, mais bien qu'un grand nombre d'entre eux aient été témoins de meurtres et de viols, les lettres qu'ils envoyaient chez eux continuaient à parler du temps qu'il faisait.

Lev Kopélev, officier soviétique et membre convaincu du Parti, constitue une exception à la règle. Il trouva les mots qu'il fallait pour décrire les horreurs qu'il voyait et eut le courage nécessaire pour y réfléchir, pour échapper au contexte de l'époque. Il ne reprochait rien à ses hommes. Il ne reprochait même rien à l'ennemi, bien que la violence ait été le fruit de la guerre. Il réservait sa colère à son propre parti, ou du moins à certains de ceux qui étaient aux commandes. Aussi effroyable qu'ait pu être la conduite des nazis, c'était, selon lui, les responsables communistes qui avaient engendré cette crise-là, le désastre humanitaire imminent. « Des millions de gens ont été brutalisés et corrompus par la guerre, écrivait-il, et par notre propagande – belliqueuse, chauvine et mensongère. Je m'étais dit que cette propagande était nécessaire à la veille de la guerre et plus encore pendant sa durée. Je le crois encore, mais j'ai aussi fini par comprendre que ce genre de germes produit des fruits empoisonnés[869]. » La moisson la plus amère débuta bien avant que les soldats ne franchissent leur propre frontière, mais c'est en Prusse qu'elle fut la plus abondante. Les enseignements qui avaient permis de gagner la guerre semblaient désormais justifier les pires atrocités. « Ces jeunes types, ajoutait Kopélev en observant ses compagnons, envoyés au front dès la sortie de l'école – à quoi pouvaient-ils ressembler […] alors qu'ils n'avaient rien appris, sinon à tirer, à creuser des tranchées, à ramper à travers des barbelés, à prendre l'ennemi d'assaut, à jeter des grenades ? Ils s'étaient endurcis contre la mort, le sang, la cruauté, et chaque

jour qui passait leur apportait de nouvelles preuves que la guerre dont il était question dans leurs journaux, dont on parlait à leur radio et à leurs réunions politiques n'était pas celle qu'ils voyaient et qu'ils vivaient eux-mêmes[870]. »

Les premières rumeurs d'atrocités de l'Armée rouge vinrent de Hongrie. La chute de Budapest fut suivie d'un déchaînement de violence des soldats soviétiques rescapés. Comme l'a raconté un témoin, « il était impossible de passer un jour, voire une heure, à Budapest sans entendre parler des brutalités commises par les soldats [russes][871] ». Des femmes et de jeunes Hongroises furent enfermées dans le quartier militaire soviétique du côté de Buda et violées à maintes reprises ; les maisons et les caves furent mises à sac en quête de nourriture et de vin, prélude aux viols réitérés de leurs occupantes. On racontait même que des soldats de l'Armée rouge avaient fait irruption dans l'asile psychiatrique de Nagy-Kall et violé et tué des patientes âgées de seize à soixante ans[872].

On était bien loin des maraudes auxquelles s'étaient livrés les soldats en Roumanie. La cruauté qui se manifesta à Budapest était nouvelle. Elle était la conséquence de la longue bataille nécessaire pour s'emparer de la ville, dont les dernières étapes avaient rappelé les jours les plus noirs de Stalingrad[873]. Quatre-vingt mille soldats soviétiques y avaient trouvé la mort. Cette campagne avait été frustrante, lente et meurtrière. Quand les civils de la ville meurtrie sortirent de chez eux, certains chargés de pain, d'œufs et de bouteilles de vin local, ils affrontèrent un conquérant qu'aucun cadeau n'aurait pu amadouer[874]. La différence de langue entre les deux camps, en Hongrie comme en Allemagne, aggrava encore les choses. Dès les premiers jours de la campagne hongroise, l'incompréhension était venue s'ajouter à la colère soviétique qui s'abattit tragiquement sur les femmes. Les dépositions des rescapées sont éloquentes : « Malasz Maria, mariée, mère de quatre enfants, a été violée successivement par trois soldats russes en présence de son mari […]. En outre, ils se sont fait voler mille sept cents pengo […]. Berta Jolan, née en 1923, Berta Ida, née en 1925, et Berta Ilona, née en 1926. Ces trois sœurs ont subi une tentative de viol de la part de trois soldats russes qui avaient d'abord enfermé leurs parents. Les soldats ne se sont arrêtés que lorsque les cris des filles ont attiré d'autres civils sur les lieux […][875]. » On pourrait prolonger ces témoignages à l'infini.

En Prusse-Orientale, l'histoire serait encore plus sombre. Ici surtout, trois années de haine (et de propagande de haine) allaient se concentrer en un unique acte cathartique. En approchant de la frontière, les soldats pénétraient dans la

tanière même de la bête. C'était un acte qui constituait une forme de violation, le passage en force d'une limite que nul ne les avait invités à franchir. Lev Kopélev avait toujours admiré la culture allemande et parlait bien allemand, ce qui ne l'empêcha pas d'inviter ses hommes à descendre de leurs camions pour pisser sur cette terre abhorrée. « Nous voilà en Allemagne, leur déclara-t-il. Tout le monde dehors et soulagez-vous[876]. » Un autre groupe se glissa vers la frontière pour effectuer une mission active à proximité de Goldap, une ville située juste au sud de Königsberg. Leurs *politrouks* rampèrent entre les rangs pendant leur progression, exhortant chaque fusilier à regarder devant lui. « Là, chuchotaient-ils, là, derrière les tranchées, derrière les rouleaux de barbelés, c'est l'Allemagne. » Ils leur rappelèrent qu'il ne s'agissait pas d'une simple invasion. L'Armée rouge pouvait encore croire à son image d'armée de libération, venue délivrer, cette fois, les dizaines de milliers de Soviétiques qui avaient été obligés de travailler dans les camps allemands. « Là-bas, soufflaient les instructeurs politiques, là-bas en Allemagne, vos sœurs souffrent sous les chaînes de l'esclavage […], en avant, allons détruire l'ennemi dans sa propre tanière[877]. »

Arrivés sur la frontière, les soldats soviétiques plantaient un petit drapeau rouge dans le sol. Ils se rassemblaient souvent pour une nouvelle brève réunion politique. On leur rappelait les crimes qu'ils étaient venus venger, les femmes russes déportées et maltraitées, les larmes des mères affligées restées au pays. À Goldap, dix-sept hommes profitèrent de l'occasion pour demander à adhérer au Parti communiste[878]. C'était le régiment qui allait encercler et prendre le château de Goering, mais comme tant d'autres, il n'avait rien d'une unité solide et aguerrie. Des milliers de soldats qui participèrent à la campagne de Prusse, parmi lesquels Aronov, avaient été mobilisés dans les secteurs occupés de Biélorussie et d'Ukraine. Certains n'avaient reçu aucune formation, d'autres n'avaient pas d'équipement, et peu avaient une quelconque expérience du combat. À Goldap, comme on aurait pu le prévoir, les nouveaux appelés paniquèrent, et il fallut réprimer leur mutinerie sous la menace des armes. L'important taux de victimes qui suivit n'eut rien de surprenant, pas plus, sans doute, que la colère qui explosa une fois les combats achevés. Ces hommes avaient éprouvé une peur intolérable, ils avaient été obligés de prendre conscience de leur propre faiblesse et la plupart étaient en état de choc. Mais le Parti les rassura : c'était la faute des Allemands. Il les exhorta littéralement à se venger. « Plus nous approchons de la victoire, déclara Staline à tout le monde en février 1945, plus notre vigilance doit être grande et plus les coups que nous

portons à l'ennemi doivent être violents[879]. »

Cela devait faire l'effet d'un rêve, d'un interlude irréel. D'abord, il y eut la frontière et les discours sur la vigilance et sur une juste vengeance. On mit en garde les soldats : des agents allemands pouvaient avoir empoisonné toute la nourriture et le vin qu'ils trouveraient, les femmes pouvaient dissimuler des grenades sur elles, tous ceux qu'ils croisaient pouvaient être des espions. Puis vinrent les localités abandonnées, les villes fantômes regorgeant d'un butin sans surveillance. Goebbels avait averti la population allemande que les Soviétiques étaient une horde asiatique, une bande barbare de sauvages primitifs décidée à tout détruire et à se venger. Aussi des centaines de milliers de civils prussiens avaient-ils fait leurs bagages pour prendre la fuite, bravant le froid glacial de l'hiver et les menaces de bombardements et formant la plus vaste marée de réfugiés que l'on vit en Europe pendant toute la durée de la guerre. « Il ne reste pas un civil dans la ville, nota Ermolenko le 23 janvier en arrivant à Insterburg. Enfin, quoi ! On ne les aurait pas mangés. »

Il ne voulait pas voir la réalité. Son armée se montrerait capable de toutes les formes de crime. Mais elle s'apprêtait également à subir de nouvelles violences, de nouvelles tensions. C'était une période d'extrêmes, de contrastes, où l'on risquait tous les jours d'être blessé ou tué. La ville d'Insterburg elle-même serait bientôt rebaptisée Tcherniakovski à la mémoire du jeune général qui périt dans la bataille de Königsberg. En janvier, ce lieu était entouré de flammes. Son château et ses élégantes églises ornées de flèches surgissaient de couches de fumée poussiéreuse, âcre, tels des ossements sinistres. Des cadavres d'humains et de chevaux gisaient dans les rues à côté de camions abandonnés et de mobilier incendié. La fumée planait au-dessus de ces épaves. Mais il restait encore des réserves à détruire. « Ils ont du beurre, du miel, de la confiture, du vin et plusieurs sortes de cognac, relevait Ermolenko, aux anges. Les civils ont laissé leurs maisons en ordre. Notre équipe de radio a pris une chambre au premier étage. Dans l'angle, il y a un piano, et puis aussi deux canapés, de jolies chaises et des fauteuils, des placards, des fleurs. Nous avons fait un dîner fantastique dans une cuisine allemande, dans de la vaisselle allemande[880]. »

Aronov se trouvait également à Insterburg en ce mois de janvier. La dernière lettre qu'il adressa à sa sœur était une carte postale allemande représentant la cathédrale et sa ravissante place. Le NKVD empêcherait bientôt les soldats d'utiliser ce genre d'illustrations bourgeoises, mais Aronov ne vivrait pas assez longtemps pour avoir à s'en soucier. « Bonjour, chère sœur, écrivait-il. Un

souvenir d'Insterburg. Je suis vivant et en bonne santé et je t'adresse mes bons vœux. Je t'embrasse[881]. » Un peu plus tard, car à cette époque toutes les caisses de butin pris en Allemagne ralentiraient la poste aux armées en encombrant les voies ferrées, sa sœur recevrait un autre message. « Celui qui vous écrit est un soldat inconnu », lirait-elle. Son correspondant était à l'hôpital, car il avait été grièvement blessé deux jours plus tôt seulement, mais il avait fait l'effort de se procurer du papier et un crayon dès qu'il avait été capable de s'asseoir. « Peut-être quelqu'un vous a-t-il déjà prévenue, poursuivait-il, mais étant le meilleur ami de Iacha, je ne pouvais pas garder pour moi, ni vous cacher, la nouvelle de sa mort. Nous avons été ensemble, votre frère et moi, de mai 1944 jusqu'à la fin de sa vie militaire. Que de peines et d'épreuves nous avons supportées ensemble ! Et voilà que, juste dans les faubourgs de Königsberg, nous avons été séparés. Je ne peux écrire davantage[882]. »

L'étroite relation entre les hommes (le soldat qui adressa cette lettre à la sœur d'Aronov l'épouserait bientôt, comme s'il était incapable de rompre le lien avec son meilleur ami) contribue à expliquer ce qui s'est ensuite passé ; en effet, une grande partie des exactions vengeresses de l'Armée rouge s'est exercée en bandes. Ce qui comptait alors n'était pas les relations entre les hommes et leurs victimes allemandes, mais entre les hommes et leurs camarades, ou même entre les hommes et leurs souvenirs partagés de l'horreur. Ils ne semblaient pas vraiment considérer leurs victimes comme des êtres humains. « Elles ne parlent pas un mot de russe, écrivait un soldat à un ami en février 1945, mais ça facilite les choses. On n'a pas besoin de les persuader. On pointe un Nagan et on leur dit de s'allonger. Puis on fait son affaire et on s'en va[883]. » La guerre avait endurci les hommes comme lui, mais ce qui s'est passé allait au-delà d'une simple explosion de colère. Les événements qui se produisirent en Prusse mettaient en jeu les espoirs et les passions des soldats autant que leur haine. Cette passion était en grande partie leur amour réciproque et aussi leur chagrin – impossible à noyer, fût-ce dans des océans de vin et de schnaps – pour tous les êtres disparus, toutes les chances perdues[884]. Les objets de leur haine, dont les cadavres joncheraient bientôt les routes qui menaient vers l'ouest, étaient les femmes et les jeunes filles allemandes.

Parmi les soldats soviétiques qui rejoignirent la marée de réfugiés prussiens refluant depuis Insterburg et Goldap figurait un jeune officier du nom de Leonid Rabitchev. Plusieurs dizaines d'années plus tard, il trouva la force de coucher sur le papier les atrocités dont il avait été témoin. « Des femmes, des mères avec

leurs enfants sont allongées de part et d'autre de la route, écrivit-il, et devant chacune d'elles se tient une armada braillarde d'hommes, pantalon baissé. » Il aurait pu ajouter que cette foule vociférante comprenait des adolescents qui allaient faire, à travers ce rituel sinistre, leur toute première expérience sexuelle. « Les femmes qui saignent ou s'évanouissent sont poussées sur le côté, poursuivait Rabitchev, et nos hommes tirent sur celles qui essaient de sauver leurs enfants. » Pendant ce temps, un groupe d'officiers « souriants » se tenait à proximité, dont l'un « dirigeait – non, régulait – tout cela. C'était pour veiller à ce que chaque homme sans exception y participe[885] ».

Cette nuit-là, Rabitchev et ses hommes allèrent dormir dans un abri allemand abandonné. Des corps gisaient dans toutes les pièces – les cadavres d'enfants, de vieillards, et de femmes qui avaient de toute évidence subi des viols collectifs avant de mourir. « Nous étions si fatigués, nota Rabitchev, que nous nous sommes couchés par terre au milieu d'eux et que nous nous sommes endormis[886]. » De simples cadavres, après tout, n'avaient plus rien de choquant à leurs yeux. Quand ils arrivèrent dans un autre bâtiment et y découvrirent les corps de femmes qui avaient été violées puis mutilées une par une, une bouteille de vin vide enfoncée dans le vagin, les hommes de Rabitchev perdirent un peu de leur sérénité[887]. Mais toute manifestation de compassion pour les femmes ennemies était activement découragée ; de plus, la pression collective avait tendance à souder les hommes dans le crime. En une autre occasion, quand Rabitchev fut invité à choisir une jeune Allemande dans un groupe de prisonnières terrorisées, sa première crainte fut que ses hommes ne le prennent pour un lâche s'il refusait. Pis encore, ils risquaient de le croire impuissant[888].

La première atrocité à laquelle Lev Kopélev assista fut l'incendie d'une ville prussienne. Aucun impératif militaire n'ordonnait qu'elle soit livrée au feu. Des aliments et d'autres objets précieux – couvertures, vêtements, médicaments même – partirent ainsi en fumée. C'était ce genre de débauche, ce gaspillage, qui finirait par mettre un terme au grand déchaînement de violence en Prusse. Les intérêts de la guerre, affirmerait Rokossovski avec force, exigeaient plus de discipline. Mais dans ces premières heures de folie, toute réflexion militaire sembla momentanément suspendue ; ou plus exactement, une nouvelle tactique s'était généralisée. Le mot d'ordre était, observa Kopélev, « détruisez, brûlez, vengez-vous ». Beaucoup de ses camarades officiers étaient scandalisés, surtout par le gaspillage inutile, et l'officier politique responsable s'employa à les rassurer. « Les Fritz ont pillé le monde entier, expliqua-t-il. C'est pour ça qu'ils

ont tant de choses. Ils ont tout brûlé dans notre pays, et maintenant nous faisons pareil chez eux. Il n'y a aucune raison d'avoir pitié d'eux[889]. » Les scrupules de Kopélev furent bientôt qualifiés d'« humanitarisme bourgeois » et, quelques semaines après sa première critique, lui valurent une arrestation.

En ces jours glacials, la plupart des soldats soviétiques ne manifestaient rien de bourgeois ni d'humain. « Dans les quelques secteurs allemands qui ont été occupés par l'Armée rouge, rapportèrent les services de renseignements allemands, la conduite des soldats est exactement telle qu'elle avait été prédite plus tôt pendant la guerre – dans la plupart des cas, elle est effrayante. On relève quotidiennement des meurtres brutaux, le viol de jeunes femmes et de filles ainsi que des destructions insensées. » Un prisonnier de guerre déclara à ses gardiens allemands qu'un ordre de Staline avait été donné à cette fin, exhortant les soldats à se venger des atrocités allemandes. « On n'a pas encore eu confirmation de l'ordre de Staline », observait l'auteur[890]. Il n'y en aurait pas, car aucune directive précise en ce sens ne fut jamais publiée. De fait, durant tous ces mois, ceux qui se rendaient coupables de viols et de pillages restèrent, théoriquement du moins, passibles d'une exécution immédiate[891], mais les hommes interprétaient toutes les injonctions de se venger comme une autorisation implicite. « Soldat de l'Armée rouge !, déclarait une affiche de l'époque, tu es maintenant sur le sol allemand ; l'heure de la revanche a sonné[892] ! » Un paquet de lettres de soldats, intercepté par les services secrets allemands en février 1945, transmettait un message parfaitement clair. « On a le cœur en fête quand on traverse une ville allemande en flammes, écrivait un homme à ses parents. Nous nous vengeons de tout et notre vengeance est juste. Le feu pour le feu, le sang pour le sang, la mort pour la mort[893]. »

« Le soir était venu quand nous sommes entrés dans Neidenburg », écrivait Kopélev. C'était une petite ville, plus modeste qu'Insterburg, et comme toutes les autres, elle était presque déserte. L'Armée rouge y avait mis le feu. À travers la fumée, l'officier distingua le corps d'une vieille femme. « Sa robe était déchirée, remarqua-t-il, et un récepteur téléphonique était posé entre ses maigres cuisses. On avait apparemment essayé de le lui enfoncer dans le vagin. » Le prétexte était qu'elle aurait pu être une espionne. « Ils l'ont trouvée près de la cabine téléphonique, expliqua un des hommes. À quoi bon perdre du temps[894] ? » Ce fut le premier de plusieurs meurtres auxquels il assista en ce lieu maudit. Vint ensuite Allenstein – encore du feu, encore des morts. Près de la poste, il croisa une femme, la tête bandée, qui tenait par la main une très jeune

fille, encore une enfant, aux couettes blondes. Elles avaient pleuré toutes les deux, et les jambes de la petite étaient souillées de sang. « Les soldats nous ont chassées de chez nous, dit la mère à l'officier russe. Ils nous ont battues, ils nous ont violées. Ma fille n'a que treize ans. Ils étaient deux à le lui faire. Et à moi, beaucoup. » Elle voulait que Kopélev l'aide à retrouver son petit garçon. Une autre femme supplia Kopélev de l'abattre[895].

La violence atteignit une démesure qui ne pouvait échapper à personne. Pourtant, elle s'est évanouie de la conscience soviétique. Les témoins comme Kopélev furent rapidement relégués au rang de parias, les victimes allemandes écartées ou réduites au silence. Ce seraient des observateurs étrangers, des historiens surtout, qui redécouvriraient ce qui s'était passé, qui rassembleraient des témoignages et raconteraient comment, dans certaines villes de Prusse-Orientale, presque toutes les femmes furent violées. « Les appels au secours des femmes torturées, se rappelait un témoin, s'entendaient nuit et jour[896]. » Peu importait, dans cette zone de transition polyglotte, que les femmes fussent allemandes ou polonaises, c'est-à-dire alliées de la Russie. Peu importait également qu'elles fussent jeunes ou vieilles, car les femmes ne comptaient guère[897]. Les victimes de ces viols collectifs n'étaient que de la viande, l'incarnation de l'Allemagne, des *Frauen* tout usage, les cibles de la vengeance soviétique et individuelle. De nombreux soldats, dit-on, les trouvaient « répugnantes[898] ».

Le viol ne fut pas le seul crime que commirent les soldats soviétiques en traversant la Prusse. Des villes furent incendiées, des fonctionnaires assassinés et des colonnes de réfugiés mitraillées et bombardées alors qu'elles fuyaient vers l'ouest, en direction de Berlin. Mais de tous les crimes violents, le viol fut le plus répandu[899]. Cela tenait en partie à la supériorité numérique des femmes parmi les civils allemands et sans doute dans l'ensemble de la population survivante, car il restait bien peu de soldats. Pourtant d'autres éléments intervenaient également. Le viol est une arme de guerre courante, un complément familier et glaçant de la conquête et de l'occupation militaire[900]. Les atrocités commises en Prusse-Orientale peuvent se comparer à d'autres, comme celles de Bosnie ou du Bangladesh. Cependant, cette guerre-là n'était pas une guerre comme les autres, et le nazisme n'était pas un régime comme un autre. Les soldats de l'Armée rouge arrivés sur le sol prussien avaient le sentiment de se trouver en présence d'un peuple ennemi, d'un peuple qui n'aurait de cesse de vouloir détruire leur monde. « Il est évident, concluait Bézouglov dans sa lettre à ses amis, que si

nous ne leur faisons pas vraiment peur maintenant, il n'y aura pas moyen d'éviter une nouvelle guerre dans le futur[901]. » Dans ses Mémoires, Rabitchev formule l'hypothèse selon laquelle Staline aurait pu encourager officieusement Tcherniakovski à pousser ses hommes à commettre ce qu'une génération ultérieure appellerait des actes de purification ethnique[902]. Après tout, les meurtres qui se déroulèrent autour de Königsberg facilitèrent la colonisation soviétique future, et les viols assurèrent une nouvelle génération de souche soviétique.

Il serait évidemment commode, aujourd'hui, d'imputer la responsabilité de ce crime de guerre à Staline et à ses collaborateurs directs. Comme en écho aux débats qui ont eu lieu sur le même thème dans l'Allemagne d'après guerre, il faudra bien qu'un jour les héritiers russes de ces atrocités abordent la question de la responsabilité individuelle sous un régime totalitaire[903]. Il ne fait pas de doute que les agissements des soldats furent encouragés, sinon orchestrés, par Moscou. La propagande joua un rôle actif pour façonner leurs représentations de l'ennemi et justifier les actes de vengeance. Le Sovinformburo attisa la colère collective par des images fabriquées qui se gravèrent si profondément dans l'esprit des hommes qu'ils en vinrent à les prendre pour des éléments de leur expérience personnelle. L'universalité des récits des soldats en témoigne. Comme l'a observé Atina Grossman dans ses réflexions sur les viols : « À maintes et maintes reprises, dans les souvenirs que les Allemands ont gardés des propos tenus par les occupants russes, la raison invoquée pour justifier la vengeance n'était pas celle du viol parallèle d'une femme russe commis par un Allemand, mais celle d'une horreur d'une autre nature : c'était l'image d'un soldat allemand balançant un bébé, arraché aux bras de sa mère, contre un mur – la mère hurle, la cervelle du bébé éclabousse le mur, le soldat rit[904]. »

Mais les hommes agissaient aussi pour des motifs personnels. Ils n'étaient pas passifs, et malgré la puissance de leur État, ils n'étaient pas désarmés. Si beaucoup agirent dans un état de quasi-inconscience, c'était en partie parce que la majorité, pour des raisons compréhensibles, préférait s'abrutir dans l'alcool. « Il est presque impossible de ne pas boire, écrivait chez lui un soldat au mois de février. Ce que je vis échappe à toute description ; quand j'ai bu, tout est plus facile[905]. » « Un Russe ivre est une tout autre personne qu'un Russe sobre, notait un écrivain allemand à l'époque. Il perd toute perspective, sombre dans une fureur effrénée, devient concupiscent, brutal, sanguinaire[906]. » « L'alcool rend les hommes lubriques, observait à propos des viols l'auteur anonyme d'un

journal intime. Il accroît considérablement leur désir sexuel (mais pas leur puissance, comme j'ai eu personnellement l'occasion de le constater). Je suis convaincue que si les Russes n'avaient pas trouvé ici quantité d'alcool, il n'y aurait pas eu la moitié de tous ces viols. Ces Ivan ne sont pas des Casanova. Pour commettre des actes d'agression sexuelle, ils doivent se stimuler artificiellement, noyer leurs inhibitions[907]. » Dans certains cas, la beuverie qui en résultait laissait des dizaines de victimes dans son sillage. En effet, l'alcool était parfois vainqueur. Gabriel Temkin fit partie des nombreux soldats qui goûtèrent au tokay en Hongrie. Ce vin doux était tout à fait du goût des Russes – fatalement en l'occurrence. « Quand je suis entré dans une immense cave à vin où s'alignaient des rangées de grandes barriques de chêne noires, j'ai assisté à une scène incroyable, se rappelait le vieux soldat. Le sol était couvert de vin à hauteur de genoux, et trois soldats noyés y flottaient. Ils s'étaient servis de leurs fusils-mitrailleurs pour percer les futailles, car c'était "le moyen le plus facile" de remplir leurs gamelles et puis, ayant goûté le vin, ils n'avaient manifestement pas pu s'arrêter de boire et s'étaient enivrés au point de se noyer dedans[908]. »

Ceux qui n'étaient pas complètement saouls auraient peut-être pu expliquer leur conduite en invoquant un désir sexuel trop longtemps réprimé. Il est certain que par la suite, certains soldats russes considérèrent les Allemandes comme un butin de guerre légitime, sélectionnant les plus jolies quand ils avaient le choix[909]. Observant ce qui se passait depuis sa chambre en sous-sol, la Berlinoise anonyme qui tint son journal intime relevait qu'« ils préfèrent les grosses. Pour eux, c'est synonyme de beauté, parce que c'est plus féminin, plus différent du corps masculin ». C'était un goût qu'elle jugeait « primitif », mais elle ne se défendait pas d'une certaine satisfaction à l'idée que les Berlinoises qui avaient volé ou stocké de la nourriture payaient à présent leur comportement antisocial[910]. Mais que les soldats aient choisi leur proie ou non, le désir purement sexuel ne fut pas leur principal motif en Prusse. Au cours de ces premières semaines de brutalité, les viols furent à la fois systématiques et d'une sauvagerie peu commune.

Les soldats russes auraient eu de bonnes raisons d'être tourmentés par le désir sexuel. Contrairement aux Allemands (qui employaient leurs prisonnières soviétiques à cette fin), les Soviétiques n'avaient pas de bordels de campagne à proximité du front. Le sexe, pour les autorités, existait à peine. Gabriel Temkin se rappelait la réaction d'un régiment qui avait mis la main sur une réserve de préservatifs allemands. « Ils les ont gonflés, écrivit-il, et les soldats ont joué au

ballon avec[911]. » Le Parti et la patrie ne connaissaient qu'une culture, celle de la lutte et du sacrifice. Les femmes étaient chastes, elles attendaient sagement leurs maris chez elles pendant que ceux-ci – en théorie du moins – ne pensaient qu'à leur devoir. S'ils se battaient courageusement et consacraient leur temps libre à lire Lénine et Marx, il ne leur resterait pas de temps à consacrer à leur vie érotique.

Ces platitudes stériles ne se limitaient pas à l'armée, et elles avaient commencé bien avant la guerre. Même Lénine avait des idées plutôt vagues sur la sexualité, préférant l'exercice physique salubre et de longues heures à lire. L'embellie sexuelle qui avait accompagné la révolution, cette époque bénie de liberté érotique, fut réprimée sous les bottes et les marteaux du collectivisme stalinien. La passion sexuelle était bonne pour la bourgeoisie (et, en privé, pour les membres de l'élite bolchevique). Les valeureux ouvriers consacraient leur énergie à travailler devant leur établi, et quand ils avaient fini de produire des roulements à bille, ils allaient assister à un meeting ou se plongeaient dans les numéros de la *Pravda* qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de lire. « Dialogue d'un film soviétique, nota dans son journal le satiriste Ilia Ilf. L'amour est le plus affreux des vices. » La Vénus de Milo elle-même était jugée « pornographique[912] ». La licence céda la place à des lois de plus en plus strictes sur le divorce, l'avortement et la famille. Par ailleurs, les gens étaient de plus en plus nombreux à devoir partager leur espace de vie. Ils vivaient souvent dans la même pièce que leurs enfants, lesquels dormaient derrière des rideaux ou sur des étagères de bois, mais parfois, ils accueillaient aussi d'autres adultes, ou des familles entières. Si le bon ouvrier de l'iconographie soviétique arbore une expression sévère, c'est peut-être simplement parce qu'il a rarement l'occasion de passer une après-midi au lit[913].

Dans le pays de la fraternité, la sexualité entra ainsi dans la clandestinité, comme presque tous les autres plaisirs. L'insistance officielle sur une stricte moralité et sur le travail la relégua dans l'obscurité, dans un crépuscule embrumé de sueur, de tabac et de vodka, quand on pouvait en trouver. Le hiatus entre l'idéal et la réalité était particulièrement flagrant parmi les soldats du front. C'était un monde masculin, un monde de *makhorka*, d'alcool bon marché et de bottes éculées. La plus grande intimité que les hommes pouvaient entretenir avec les femmes qui leur étaient chères se réduisait aux lettres qu'ils leur écrivaient, ou aux histoires qu'ils racontaient parfois à leurs camarades. « Mon ami de l'armée nous raconte sa vie, écrivit Aronov un soir. Ce n'est pas la première fois

qu’il le fait. En ce moment, il en est au passage où il tombe amoureux pour la première fois[914]. » Son existence d’avant guerre avait pris le flou du fantasme, et comme tous les rêves, elle lui paraissait plus belle que la réalité. « Après la guerre, confia un autre à ses amis, je partirai vers le sud, quelque part, et j’enseignerai les maths et la physique dans un internat de filles, quelque part où les règles leur interdisent de sortir dans la rue. J’utiliserai toute mon expérience militaire[915]. » La nostalgie était très présente, en même temps que le désir d’évasion et de compagnie féminine, mais ces sentiments-là étaient à des lieues du viol collectif et d’un coup de baïonnette dans le ventre.

Quelle qu’ait été la force de leurs désirs sexuels, un grand nombre d’hommes avaient des raisons plus impérieuses encore d’éprouver de la rancœur, voire de la haine, pour les représentantes du sexe féminin. Tout au long de la guerre, ils avaient reçu de tristes nouvelles du pays. Certaines contenaient des récits de faim, d’autres de viol et de mort, mais beaucoup étaient des lettres d’adieu. Les familles s’effilochaient, de nouvelles vies se mettaient en place dans d’autres mondes. La tension entre soldat et famille s’inscrivait dans l’abîme qui séparait combattants et civils. C’était en même temps un symptôme de la virilité envahissante de la vie militaire. Les femmes étaient un objet de méfiance, des étrangères dans cet univers misogyne. Les lettres des soldats se firent plus soupçonneuses à l’égard des femmes, plus répressives aussi, au fil des ans. « Nous nous sommes battus pour notre pays dès les tout premiers jours, écrivait un membre de l’Armée rouge à Kalinine, le président soviétique de l’époque. Certains d’entre nous ont été blessés à plusieurs reprises, mais nous n’avons pas rechigné à donner notre vie pour notre patrie et nos familles. Maintenant, nous nous plaignons que certaines de nos femmes nous trahissent […] et que nos enfants perdent leurs pères […]. Nous devons prendre des mesures législatives sévères contre ces traîtresses en raison de la trahison et de l’affront qu’elles infligent à leurs maris[916]. » Il existe des centaines de lettres du même genre.

La politique officielle évoluait, elle aussi. En juillet 1944, l’Union soviétique lança sa campagne de création de mères emblématiques, en frappant des médailles destinées aux femmes qui avaient donné naissance à une abondante progéniture d’enfants robustes. La femme idéale, à en croire les photographies, était sévère et prévoyante, forte comme un char d’assaut, nourrice et pédagogue de futurs soldats[917]. Elle était également douce, innocente, impassible devant les épreuves, sans parler de la guerre. La frivolité et le sexe (en dépit de ses nombreux enfants) ne trouvaient pas place dans son existence. Les soldats

commencèrent à glorifier ce type de femme, à rêver de ces créatures fidèles, au visage rond et aux bras chargés de fils sains et bien nourris. On releva à l'époque la douceur, la sentimentalité même de nombreux soldats soviétiques à l'égard des petits enfants. Lorsque le mois d'avril arriva en tout cas, la population locale constata qu'une femme accompagnée d'un bébé était à peu près assurée d'échapper au viol. Toutefois, même les soldats les plus sentimentaux, ceux qui avaient les poches pleines de bonbons pour les petits Allemands affamés, se faisaient du souci pour leur famille restée au pays. Cela faisait si longtemps qu'ils n'avaient pas vu leurs propres enfants.

Ils avaient de bonnes raisons de s'inquiéter. Les couples les plus solides manifestèrent des signes de tension durant cette période. La lettre classique que reçurent des milliers d'hommes laissait présager un retour au foyer glacial. « Notre flamme n'était pas suffisamment ardente pour durer[918]. » Chaque intervalle entre les lettres de sa femme incitait Bélov à soupçonner que son propre couple avait du plomb dans l'aile. « J'ai reçu une note de ma femme, griffonna-t-il en mars 1944. J'ai l'impression que nous nous dirigeons, elle et moi, vers une grave dispute. C'est un sentiment déplaisant, une sorte d'inertie générale[919]. » Peut-être s'était-elle inquiétée, comme la Natalia de Taranitchev, des conséquences de leur séparation. « Tu ne nous connaîtras même plus si la guerre dure encore longtemps, écrivait Natalia en octobre 1944. Quel dommage que tu te sois tellement éloigné de nous[920]. » « J'essaie d'écrire dès que je peux, répondit son mari d'un ton cassant, lourd de reproches. Même quand je suis en marche. Mais je voudrais te rappeler qu'il y a des moments où mon humeur est tellement massacrante, à cause de la situation générale, que je n'ai pas le courage d'écrire, fût-ce une carte postale, même si j'en ai le temps. Je me souviendrai longtemps de Stalingrad[921] ! »

Les hommes dont le couple n'avait pas résisté étaient encore plus furieux, quelque infidélité qu'ils aient pu eux-mêmes commettre. Le problème tenait en partie à l'idéalisation qui avait marqué les années de guerre, celle de l'épouse soviétique, de la fiancée qui attendait fidèlement, de la famille pour laquelle chaque soldat se battait. Mais à l'arrière, où la survie s'accompagnait d'humiliations et d'une lutte exténuante, la réalité n'avait rien à voir avec cette image idyllique, et les femmes ne pouvaient pas être à la hauteur des rêves des soldats. De plus, une autre moralité régnait sur le front. Kopélev était marié et père de famille. Il avait bien l'intention de reprendre sa vie d'autrefois à la fin de la guerre. Mais cela ne l'empêcha pas, au front, de prendre une seconde

« épouse », comme le firent d'innombrables autres officiers. « Je lui ai expliqué que puisque nous étions appelés à travailler ensemble jour et nuit, nous ne pourrions pas éviter de coucher ensemble, alors pourquoi attendre ? » Après tout, « peut-être serions-nous tués ensemble par le même obus[922] ». Mais ce qui était bon pour le soldat du front n'était pas censé l'être pour les femmes restées au pays. Parmi les pétitions présentées par les soldats pendant ces derniers mois de guerre figuraient des demandes de mesures législatives qui leur confieraient toute autorité sur leurs enfants, permettraient les divorces par courrier et sanctionneraient les femmes qui les avaient trahis et les avaient couverts de honte[923].

Les combattants ne pouvaient évidemment guère peser sur ce qui se passait au pays. Le seul monde sur lequel ils exerçaient un semblant de pouvoir se trouvait ici, en Allemagne, où les femmes responsables de leur perte, ces *Frauen* gâtées, s'habillaient toujours de soie et de fourrures – dans les fantasmes des soldats du moins – pendant que les enfants de Russie souffraient de la faim. Alors que les femmes russes ne quittaient pas leurs blouses paysannes et leurs *sarafans*, leurs robes traditionnelles brodées (en théorie, et dans le folklore), ces créatures allemandes portaient des vêtements provocants à la mode occidentale, elles se maquillaient et vacillaient sur leurs talons hauts[924]. Aux yeux des soldats, toute la culture qui les avait produites était malsaine, répugnante – et perversement séduisante. Certaines Allemandes étaient accusées de se prostituer volontairement. « Les dames allemandes sont […] disposées à commencer immédiatement le paiement de “réparations”, observait un officier soviétique avec dégoût. Ça ne marchera pas comme ça[925] ! » « L'Europe est un gouffre répugnant, écrivait un soldat stationné en Prusse cet hiver-là. J'ai jeté un coup d'œil aux revues allemandes et elles me dégoûtent […]. Leur musique elle-même est indécente ! C'est ça l'Europe ? Je préfère cent fois la Sibérie[926] ! » Un autre découvrit un stock de photos pornographiques (il ne s'agissait certainement pas, cette fois, de la Vénus de Milo) abandonnée près de Königsberg. « Que peut-on imaginer de plus écœurant ?, demandait-il. Notre culture est forcément supérieure à celle des Allemands, parce qu'on ne trouverait jamais de telles images dans nos rangs[927]. »

Le viol associait ainsi la soif de vengeance à l'impulsion de détruire, de réduire en pièces tout ce luxe allemand, de saccager les richesses des fascistes. Il punissait les femmes et renforçait la virilité précaire de leurs auteurs. Il mettait aussi en évidence les liens émotionnels qui unissaient les groupes d'hommes, car

c’était le plus souvent en bande, et non individuellement, que les hommes agissaient, trouvant énergie et anonymat dans un élan commun. C’était le triomphe collectif de ces mâles, de toute évidence, que le viol était censé célébrer. Et bien que le plus gros des violences se soit abattu sur les femmes, les hommes allemands en furent aussi, en un sens, les victimes. Un grand nombre de viols ont été ainsi commis sous les yeux de maris et de pères. En les obligeant à regarder, à subir cette dégradation, la plus intime qui soit, on leur faisait comprendre qu’ils n’étaient plus que des créatures dénuées de tout pouvoir[928]. Une femme a raconté l’histoire d’un avocat qui était resté au côté de son épouse juive tout au long des années de nazisme, refusant d’en divorcer malgré les risques. Quand les Russes arrivèrent, il continua à la protéger, jusqu’à ce qu’une balle d’un automatique russe l’atteigne à la hanche. Mortellement blessé, il dut assister au spectacle de trois hommes en train de violer sa femme[929].

Les dossiers, et il y en a des piles entières, contiennent encore une foule d’anecdotes, mais les statistiques exactes resteront à jamais inconnues. Si la violence fut particulièrement atroce en Prusse-Orientale, les viols furent nombreux partout où l’Armée rouge se trouva en présence de ses ennemis. Il ne fait aucune doute que des dizaines de milliers de femmes et de jeunes filles allemandes furent violées par les soldats soviétiques ; et il est presque certain qu’elles furent en réalité plusieurs centaines de milliers[930]. Néanmoins, les chiffres sont des outils dangereux, car ils créent sur le papier des certitudes qui n’ont pas grand-chose à voir avec la vie. C’était un monde de propagande, un monde coloré, jusqu’au bout, par la plume de Goebbels. Ces chiffres permettaient de dépeindre les Russes sous un jour plus terrifiant, de transformer les Allemands en victimes, d’effacer peut-être certaines taches sombres du passé nazi. Ils contribuèrent indéniablement à renforcer l’idée que l’Armée rouge était une horde asiatique[931]. Mais bien que les histoires que relatent les taux d’avortement et d’infections vénériennes après 1945 constituent une forme de preuve[932], d’autres chiffres sont moins sûrs. Quand un journal berlinois rapporta qu’une femme de soixante-douze ans avait été violée vingt-quatre fois, l’auteur anonyme du journal de Berlin s’interrogea avec lassitude : « Qui a tenu le compte[933] ? »

Il est tout aussi difficile d’estimer le nombre de coupables. Les anciens combattants eux-mêmes ne livrent pas spontanément de nouvelles listes de noms. Certains officiers dont j’ai fait la connaissance étaient prêts à évoquer des cas où ils avaient rétabli la discipline, comme le fit Kirill en Prusse-Orientale en

menaçant de son propre pistolet deux hommes (« pas de mon unité, bien sûr ») ; mais les soldats, qui ont, de toute évidence, été au minimum témoins de ces atrocités, ont refusé d'en parler. « On dit qu'il y a eu des viols, m'a confié l'un d'eux. Je n'en ai jamais vu. En fait, nous n'avons pas vu un seul Allemand. Chaque fois que nous arrivions dans une ville, ils s'étaient toujours enfuis avant. » Le silence d'un grand nombre d'entre eux suggère une forme d'amnésie collective, née de la honte évidemment. Toutefois, d'autres pressions agissaient également. Aucune armée ne crie ses crimes sur les toits, mais le silence des autorités soviétiques au sujet des viols était glaçant. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les archives des troupes du NKVD. Les fonctionnaires responsables de la discipline et du maintien de l'ordre parmi les civils dans les secteurs du front auraient parfaitement pu consigner tous les cas de viol dont ils étaient informés. Après tout, leurs procès-verbaux étaient étiquetés « top secret ». Pourtant, même ces documents intérieurs ne mentionnent pour ainsi dire aucun incident de viol collectif et n'évoquent que de rares crimes individuels. Comme si ces officiers conspiraient pour taire ces affaires, préférant remplir les pages de cas d'ivrognerie ou d'absence non autorisée.

Les troupes du NKVD qui accompagnaient le premier front biélorusse étaient dans l'œil du cyclone de l'Armée rouge, mais le ton de leurs rapports de l'époque est parfaitement détaché. « Dans une maison, nous avons trouvé huit Allemands, relevait un officier, un vieil homme, cinq femmes et deux jeunes de douze, treize ans. » Comme beaucoup d'autres – plusieurs centaines –, ils s'étaient pendus. Les officiers qui consignèrent les faits expliquaient que des témoins locaux avaient suggéré que « bien que la plupart des femmes de la localité aient été d'un certain âge », les victimes avaient eu peur parce que « les soldats russes violent les Allemandes[934] ». Cette allégation est répétée avec le scepticisme généralement réservé aux visions de la Vierge Marie, mais il faut se rappeler que cela se passait en janvier 1945. Cela faisait déjà six mois que la même armée s'inquiétait de l'augmentation des maladies vénériennes parmi ses troupes stationnées en Pologne, dans les pays Baltes et en Roumanie. On avait imposé des examens médicaux mensuels à tous les soldats des deux sexes[935]. Néanmoins, les rapports sur la discipline consacraient plus de place – beaucoup plus – aux hésitations idéologiques qu'aux viols. Il fallut attendre avril et mai 1945, et l'intervention personnelle de Staline, pour que les « relations avec des civiles allemandes » commencent à figurer dans ces rapports[936].

Fait tout aussi grave, le viol faisait rarement l'objet de sanctions, surtout au

début. Dans les premiers mois, jusqu'au printemps 1945, les soldats qui se battaient avaient reçu l'ordre de se venger. Par la suite, même quand la direction soviétique eut commencé à appréhender le coût – pour la discipline et la capacité de combat de l'armée – des violences autres que militaires, certains officiers exercèrent un contrôle plus strict et l'on assista même à des exécutions pour viol au sein de l'Armée rouge. Rabitchev se rappelait qu'en avril 1945, quand son armée fit sa jonction avec les troupes de Konev en Silésie, quarante hommes et officiers avaient été fusillés devant leurs unités pour décourager de nouvelles atrocités[937]. « Vous parlez de commandants !, grommelaient les soldats. Ils sont prêts à fusiller leurs propres hommes pour une salope d'Allemande[938]. » Mais dans les cas les plus fréquents, lorsqu'on ne fermait pas les yeux sur les crimes, les coupables ne risquaient que des sanctions relativement légères. Ils étaient couramment condamnés à cinq ans de détention, une peine qui pouvait être réduite à deux ans ou moins en appel, surtout pour ceux qui s'étaient avantageusement signalés au combat[939]. De toute façon, on avait grand besoin de ces hommes sur le front. L'application de leur peine était presque toujours reportée à la fin de la guerre et à cette date, beaucoup, dans le plus pur style de l'Armée rouge, avaient « racheté leur crime par leur sang » – autrement dit, ils étaient morts ou estropiés. Le viol, en d'autres termes, était traité avec plus de clémence que la désertion, le vol ou – comme ce fut le cas de Kopélev – les tentatives individuelles pour protéger des civils allemands. Quelques cas furent montés en épingle (le plus souvent quand ils impliquaient d'autres entorses à la discipline), mais la majorité de ces crimes fut effacée des archives soviétiques.

J'ai peine à croire que la totalité des anciens combattants qui ont accepté de me parler aient été innocents de toute atrocité, mais ils n'ont évidemment aucune raison d'en faire état aujourd'hui. À l'époque, ils avaient une guerre à gagner. Ils se battaient, ils souffraient et beaucoup d'entre eux n'en sortiraient pas indemnes. Que pèse dans leurs souvenirs un instant de colère par rapport aux longues journées d'hôpital, ou aux copains, aux marches de nuit, aux chansons ? Les femmes – *babi* en russe, un mot péjoratif dont la traduction serait un mélange de « salope » et de « vieille peau » – ne valaient pas une pensée, en regard du régiment, de la victoire. Les *babi* ne valaient pas grand-chose en Russie. Pourquoi en aurait-il été différemment dans cet autre monde ? Quelle importance pouvaient-elles avoir en regard des crimes de Maïdanek, des larmes des enfants russes ? « Vous voulez entendre parler de la guerre ?, disent ces vieillards. Eh bien, parlons-en. Il n'y a que les journalistes pour poser des

questions sur ces scandales. »

Les hommes revinrent de Prusse avec davantage que des souvenirs. Ce fut sans doute une rude campagne qui fit des dizaines de milliers de victimes, mais ce fut aussi une période d'étrange abondance. L'Allemagne était riche. La Hongrie, et même Bucarest, regorgeaient également de marchandises à piller. Sur le papier, la dernière étape de la guerre marqua le triomphe définitif du communisme ; dans les faits, cela ressembla au premier jour d'une grande braderie. Comme pour tous les autres crimes, viols inclus, les Soviétiques ne furent pas les seuls coupables. Leurs alliés dans cette guerre mirent eux aussi à sac les caves et les riches demeures, imités en cela par les milliers d'anciens prisonniers et d'autres personnes déplacées qui se trouvèrent alors en liberté sur le territoire allemand[940]. Mais quand l'Armée rouge faisait quelque chose, c'était toujours sur une échelle colossale. Elle avait souffert et perdu davantage que n'importe qui et réclamait à présent une compensation. Staline insistait sur le fait que le Reich devait à son peuple l'équivalent de dix milliards de dollars de réparations, sinon plus[941]. L'armée, avec la complicité plus ou moins grande du gouvernement, prélèverait un acompte dès qu'elle aurait posé le pied sur le territoire allemand.

Avant 1944, toute une série de réglementations concernant la confiscation et la répartition des « trophées » fut adoptée. La liste était détaillée. Tout ce qui était pris au combat ou abandonné par l'ennemi – aussi bien les armes, les stocks de munitions, le carburant, les réserves alimentaires, les bottes, le bétail, le matériel roulant, les rails de chemin de fer, les véhicules que l'ambre et les caisses de champagne millésimé – était désormais propriété de l'Armée rouge et de l'État soviétique. Des usines entières seraient démontées plus tard au cours de la guerre. Les Soviétiques avaient emporté 80 % de l'équipement industriel de Berlin avant que leurs alliés n'entrent dans la ville en 1945. « Ils avaient démonté l'installation de réfrigération des abattoirs, a relaté un officier américain, enlevé les cuisinières et la tuyauterie des cuisines de restaurants, dépouillé les usines et les fabriques de leurs équipements et finissaient de tout voler dans l'usine de machines à coudre américaines Singer à notre arrivée[942]. » Il faut évidemment replacer ces agissements dans le contexte de la dévastation intégrale des régions occidentales de leur propre empire ; néanmoins, ces destructions étaient souvent gratuites, aux yeux des observateurs occidentaux en tout cas. Dans le même temps, en Union soviétique, le travail des prisonniers allemands, d'anciens soldats, était lui aussi considéré comme un trophée de

guerre. Si quelqu'un était capable de remonter les usines allemandes démantelées, c'étaient ces hommes.

Il était inévitable que, plongés dans le chaos d'une zone de combats, les soldats mettent la main sur tout ce qu'ils pouvaient trouver. Un minimum de pillage était même essentiel à l'effort de guerre. Les lignes de ravitaillement des armées de Joukov en marche étaient étirées au point de rupture. Quand Aronov ou Ermolenko s'asseyaient pour dévorer un repas allemand à Insterburg, ils ne se livraient pas à un pur acte de gloutonnerie : ils mangeaient les meilleures rations qu'ils voyaient depuis de longues semaines. Un officier écrivait à sa famille en évoquant le repas qu'il avait pris avec ses hommes harassés et affamés juste après la chute de Königsberg. On avait distribué à l'unité des laissez-passer pour le magasin militaire local, un entrepôt contenant toute sorte de butin, alimentaire et autre. Ils étaient entrés dans ce local à onze heures du matin et en étaient sortis six heures plus tard, après avoir bu de la bière, du vin et de la vodka, mangé des saucisses et s'être empiffrés de langue, de biscuits, de chocolats, de truffes, de raisins secs et de dattes[943].

L'estomac plein, certains commencèrent à penser à leur famille, au pays. Ils savaient qu'en Russie, les boutiques étaient vides. Leurs chefs emballaient déjà des caisses de porcelaine fine, de linge de maison et de fourrures allemandes de première qualité. Les officiers supérieurs réquisitionnèrent des voitures pour transporter toutes ces richesses – à une étape ultérieure de la guerre, ils organiseraient même des convois de trains spéciaux[944]. Les hommes commencèrent à caresser le même genre de projets. Le 26 décembre 1944, largement à temps pour le Nouvel An russe, le ministère soviétique de la Défense confirma une directive autorisant le personnel de l'armée à envoyer des colis chez eux depuis le front[945]. Cela équivalait, dans les faits, à une autorisation de pillage. Un officier qui apprenait que ses hommes n'envoyaient pas grand-chose chez eux avait de bonnes chances de les exhorter à « faire des progrès en matière de chasse au butin[946] ».

Comme toujours, ce processus était hiérarchisé en fonction des privilèges et du rang. Seuls les soldats dont la conduite avait été irréprochable pouvaient envoyer des colis vers l'est, et même dans ce cas, ils étaient censés n'expédier qu'un colis par mois. Le poids autorisé s'échelonnait de cinq kilos pour les soldats à seize (une limite toute théorique) pour les généraux[947]. Kopélev trouva une bibliothèque de remarquables ouvrages de bibliophilie. Ses compagnons d'armes choisirent des toiles anciennes, des fusils de chasse et même un

piano[948]. Les *frontoviki* étaient prioritaires, et ils détruisaient souvent tout ce qu'ils ne prenaient pas[949]. Être affecté au deuxième échelon pouvait soudain se révéler une malchance. « Je suis vraiment malheureux, écrivit Taranitchev à sa Natalia. Ils viennent de nous annoncer que nous pouvons envoyer dix kilos de marchandises par mois [c'était l'allocation réservée aux officiers], mais là où je suis, il n'y a rien du tout, tout a été pillé et les prix sont absolument faramineux[950]. » Il surmonta rapidement sa déception, car les moins belliqueux des officiers et les « rats d'arrière-garde » eux-mêmes réussissaient à réaliser leurs quotas une fois qu'ils avaient appris à regarder autour d'eux. Les aliments faisaient évidemment partie des articles les plus prisés. « Mangez pour rester en bonne santé, et n'ayez pas mauvaise conscience, n'envisagez pas d'en donner à d'autres[951] », griffonnait un officier à sa femme et à sa fille en joignant à son message de la viande en boîte, du sucre et de chocolat. D'autres hommes envoyaient chez eux des paquets de clous, ou du verre à vitre, ainsi que des cadeaux plus séduisants tels des bibelots de porcelaine, des outils et des tas de chaussures et de vêtements allemands[952]. Aucun scrupule n'était de mise. Aujourd'hui encore, les anciens combattants en parlent sans la moindre gêne, comme s'ils décrivaient un vide-greniers particulièrement intéressant. Obtenir ce qu'il y avait de mieux prouvait qu'on était débrouillard, qu'on se souciait de sa famille et qu'on était capable de faire face au nouveau monstre, le capitalisme.

Les choix des hommes étaient parfois curieux, ou du moins poignants. Les soldats s'emparaient de machines à écrire dont ils ne se serviraient jamais, car les claviers cyrilliques étaient évidemment différents. Taranitchev finit par prendre une radio (« fabriquée par une excellente société allemande »), mais releva tristement que pour l'écouter « il nous faudra, bien sûr, l'électricité. Où que nous décidions de vivre après la guerre, il faudra que ce soit un endroit où il y a l'électricité[953] ». Il ne le précisait pas, mais en Union soviétique, les radios étaient des articles d'une grande rareté. En effet, le Sovinformburo les avait toutes saisies en 1941. Mais il y avait d'autres objets peu courants, dont certains présentaient une utilité plus immédiate. L'ingénieur continua à envoyer chez lui des colis de nourriture, un pardessus, un édredon de plumes dans une housse de soie, plusieurs paires de draps et des pantalons ouatinés pour ses futures expéditions de chasse. Il ajouta un rouleau de soie noire pour sa femme, ainsi que du cuir jaune pour confectionner des bottes[954]. Comme d'autres femmes soviétiques dans d'autres provinces, Natalia allait bientôt introduire la mode de l'Europe centrale des années 1940 dans les steppes du Turkestan d'après guerre,

mais sans disposer bien souvent des accessoires assortis.

Dans un registre plus terre à terre, Taranitchev envoya également des chaussures pour chacun de ses enfants, choisissant des pointures qui devaient leur aller encore un an plus tard. Il expédia aussi du tissu de laine pour leur confectionner des manteaux, de la flanelle blanche pour leurs sous-vêtements et du cuir pour leur fabriquer des paires de chaussures supplémentaires[955]. Il emballa tous ces colis avec fierté. Kirill n'agissait pas autrement. Le jeune officier passa le dernier hiver de la guerre en Pologne. Il évoque sa mission comme une forme de maintien de la paix : un mélange entre organisation gouvernementale, prévention des délits et un peu de construction mécanique. Selon lui, les civils qui se conduisaient correctement avaient d'excellentes raisons de lui être reconnaissants. Quand le moment fut venu d'envoyer un colis à sa famille, il plia une ou deux courtepointes et emballa une machine à écrire, tout en faisant savoir autour de lui que sa femme et lui avaient besoin d'un landau pour leur fille. Le lendemain matin, une vingtaine de modèles avaient été déposés devant son logement. « J'ai choisi le meilleur », a-t-il raconté en souriant. La générosité de la population locale semblait confirmer qu'il était un soldat humain, un officier communiste de la meilleure espèce.

Les colis contribuaient à remonter le moral, mais les services postaux étaient submergés. Les paquets des soldats étaient considérés comme « d'une importance politique exclusive », ce qui voulait dire que le chapardage, les retards et le manque de soin dans leur traitement constituaient des crimes contre l'État. Mais la grande entreprise d'expédition commença en janvier, au cœur de l'hiver russe. En l'espace de quelques semaines, la tête de ligne, à Koursk – et partout où vivaient les familles des soldats –, se mit à ressembler à un entrepôt géant. Trois cents colis arrivèrent à Koursk en janvier 1945. Au début du mois de mai, ce chiffre mensuel était passé à cinquante mille, tandis que le total pour cette période de cinq mois atteignait quatre-vingt-sept mille colis. Vingt mille wagons remplis de produits du pillage attendaient d'être déchargés à la mi-mai. On dressa à côté de la gare une tente spéciale pour abriter de la pluie les paquets de cotonnades imprimées, de conserves de viande et de confiture, de machines à écrire, de bicyclettes, de linge de lit, de bas et de tasses de porcelaine. Mais le stockage n'était qu'une mesure préliminaire. Parmi les destinataires, un grand nombre vivaient dans des villages reculés, et il n'y avait pas de véhicules motorisés. Les familles de soldats devaient donc compter sur des « chevaux trophées allemands », des canassons au bout du rouleau que la Wehrmacht avait

abandonnées et dont beaucoup était malades ou blessées. Finalement, il fallut embaucher davantage de main-d'œuvre (et de chevaux). On aménagea à proximité de la gare de Koursk un foyer spécial pour loger des employés amenés spécialement sur place pour trier et expédier le butin des soldats[956].

En Allemagne même, les soldats se pillaient réciproquement. « J'ai peur d'envoyer des choses à la maison en ce moment, confiait Agueïev à sa femme en mai, parce qu'il y a eu de nombreux cas de vol[957]. » Certains articles cependant n'arriveraient jamais dans un bureau de poste. Les fusils et les munitions, dont l'usage privé était strictement interdit, s'écoulaient très bien sur le marché noir polonais à la fin de l'été 1944[958]. Avec l'alcool et le tabac, les articles préférés des soldats étaient les bicyclettes et les montres-bracelets. Certains hommes ont été photographiés avec plusieurs montres au poignet, preuve de leurs exploits guerriers en même temps que de l'importance de leur futur compte en banque. « Les modèles allemands s'arrêtaient tout le temps, a expliqué un survivant. Voilà pourquoi il nous en fallait plusieurs à la fois. » La même observation s'appliquait aux bicyclettes. Les hommes ne savaient pas bien s'en servir, et encore moins les réparer. « Ils s'apprennent à en faire les uns aux autres, a témoigné une femme, ils sont assis tout raides sur la selle comme des chimpanzés de zoo qui font du vélo, ils s'écrasent contre les arbres et rient de bonheur[959]. » Elle aurait pu ajouter qu'ils abandonnaient sur place les bicyclettes accidentées. Il était toujours possible d'en trouver une autre. Une célèbre photo de l'époque montre un soldat russe arrachant un vélo des mains de sa propriétaire scandalisée. L'idée de propriété était devenue aussi vague que celles d'intimité ou de paix. Au milieu de la dévastation, rien ne semblait plus appartenir véritablement à personne – à moins, bien sûr, que le nouveau propriétaire ne fût armé ou n'arborât un insigne officiel.

Tandis que la ligne de front se déplaçait vers l'ouest, vers Berlin, les soldats des sections situées à l'arrière, et même les troupes du NKVD chargées de les surveiller, savourèrent un avant-goût de la victoire à venir. On assista à des orgies de pillage, à des beuveries et à des relations confuses avec des habitantes, des « mariages » aussi bien que des viols. Quatre années de peur et de tension se dénouèrent en l'espace de quelques semaines. Peu de soldats redoutaient encore la frontière internationale. Il était temps de découvrir le monde entier, de le goûter, de le boire, de l'empoigner, de le vaincre. Les rapports de la fin de l'hiver et du début du printemps dépeignent le chaos qui régnait derrière les lignes, les soldats qui s'enivraient (bien sûr), qui volaient des vêtements et des

bijoux, qui se déguisaient en civils, logeaient chez des femmes du coin, conduisaient des véhicules de l'armée sur les chapeaux de roue. Les relations avec les civils dans toutes les zones « libérées » atteignirent un point de rupture[960]. Même les hommes chargés de faire respecter la discipline, un détachement de soldats du NKVD, se firent prendre en train de rouler çà et là dans une ville de Pologne en hurlant à tue-tête des « chansons non censurées ». Ils finirent par se présenter complètement ivres à leur propre réunion de Parti, où ils divaguèrent sur la gloire de l'armée jusqu'à ce que quelqu'un arrive à les expulser et à les faire dessoûler[961].

Les Allemands surent qu'ils étaient vaincus au printemps 1945, mais la guerre n'était pas encore finie. Hitler refusait de se rendre, et l'armée allemande, ou du moins ses vestiges, continuait à se battre, se dirigeant vers l'effondrement ultime. Cette résistance ressemblait à la ténacité dont les Soviétiques s'étaient enorgueillis trois ans plus tôt, et elle retarda la bataille de Berlin que Tchouïkov, le défenseur stoïque de Stalingrad, avait espéré conclure en février 1945. Mais loin de l'admirer, les Soviétiques considérèrent l'opiniâtreté allemande comme un nouveau motif de mépris. Agueïev s'étonnait toujours de l'état physique des Allemands qu'il combattait. « Parmi les Fritz que nous avons fait prisonniers, écrivait-il à sa femme, il y avait un Allemand de cinquante-neuf ans qui n'avait plus une dent dans la bouche, mais ce salaud se battait comme une sorte d'automate sans cervelle, alors qu'il n'aurait même pas pu mâcher une croûte de pain[962]. » La crainte que, malgré sa certitude, la victoire à venir contre un ennemi pareil puisse coûter cher n'était pas étrangère à l'indignation d'Agueïev.

La bataille de Berlin commença pour de bon à la mi-avril. À cette date, Königsberg était enfin tombée, ainsi que la ville prussienne de Custrin. Ces dernières campagnes – souvent décrites comme des opérations de « nettoyage » – furent âpres et coûtèrent la vie à plusieurs milliers de soldats soviétiques. Mais la perspective d'entrer dans Berlin était encore plus terrifiante. Les hommes de l'Armée rouge ne pouvaient pas deviner à quel point les derniers dispositifs de défense de la ville avaient été bâclés, combien ils étaient précaires[963]. Ils croyaient qu'ils allaient se trouver devant d'impressionnantes fortifications, un dédale de champs de mines, de traquenards, de réseaux de barbelés. On leur martelait le cerveau de tous ces dangers, comme s'il s'agissait d'inverser le mythe de la victoire facile, le rêve de 1938, en un tableau de risques hors du commun et désespérés pour glorifier l'ultime chapitre de la guerre européenne. Mais bien qu'ils aient fait face à un ennemi brisé, affamé et démoralisé, les

soldats de l'Armée rouge savaient qu'ils avaient atteint la citadelle de Hitler. Quelle que fût leur supériorité numérique – les Soviétiques étaient au moins deux fois plus nombreux que les défenseurs de Berlin[964] –, la bataille à venir ne serait pas une partie de plaisir. Les hommes qui se rappelaient Stalingrad – dont Tchouïkov lui-même – entreprirent de former une nouvelle génération au combat de rues[965].

Le dernier chapitre commença le 16 avril. « Il n'y a pas encore eu sur le front de jour comme celui-ci », écrivit à sa famille ce soir-là un ingénieur du nom de Petr Sebelev, qui avait fait ses premières expériences de la guerre en 1941. « À quatre heures du matin, des milliers de Katiouchas et de mitrailleuses ont ouvert le feu, et le ciel était clair comme en plein jour d'un bout à l'autre de l'horizon. Du côté allemand, tout était couvert de fumée et d'épaisses fontaines de terre qui jaillissaient en colonnes. Il y avait d'immenses vols d'oiseaux effrayés, un bourdonnement constant, un grondement, des explosions. Puis les chars sont arrivés. Devant toute la colonne, des projecteurs étaient allumés pour éblouir les Allemands. Et puis partout, des gens se sont mis à crier : "À Berlin ! À Berlin[966] !" » « Des fusées éclairantes s'élevaient dans le ciel, nota Tchouïkov, décrivant la même scène, et depuis les étendards écarlates, le visage de Lénine s'inclinait comme s'il était vivant vers les soldats libérateurs, semblant les exhorter à faire preuve de résolution dans leur dernier combat contre l'ennemi haineux[967]. » Le tonnerre des canons était assourdissant au point que des artilleurs expérimentés en furent impressionnés. Ils en oubliaient presque de garder la bouche ouverte pour rééquilibrer la pression dans leurs oreilles[968].

L'excitation des hommes reflétait le frisson de l'action au terme d'une longue attente, la joie à l'idée que la guerre était presque gagnée. « Aujourd'hui, personne ne pense à la mort, écrivait Sebelev, mais tous sont impatients d'entrer dans Berlin. » Les Soviétiques semblaient prêts à donner enfin l'assaut à la tanière des fascistes, mais l'optimisme des soldats de l'Armée rouge les trahit une dernière fois. L'attaque de Joukov contre les hauteurs de Seelow, l'ultime barrière naturelle redoutable sur la route de Berlin, allait fléchir à la suite de ses propres erreurs de calcul. Les faisceaux de projecteurs qu'il avait ordonné à l'avant-garde de déployer – une méthode toute nouvelle destinée à éblouir et désarçonner l'ennemi – ricochèrent sur le mur de fumée provoqué par les tirs d'artillerie, aveuglant ses hommes[969]. Leurs propres bombardements avaient également rendu le terrain impraticable. Pis, les Soviétiques découvrirent que les tranchées qu'ils avaient pilonnées avec tant d'énergie avaient été abandonnées.

La veille, un soldat de l'Armée rouge capturé par l'ennemi avait prévenu les Allemands de l'assaut à venir et la plupart s'étaient retirés bien au-delà de cette ligne avancée[970]. Loin de la marche triomphale sur Berlin qu'ils avaient imaginée, les soldats placés sous le commandement de Joukov ralentirent, incapables de franchir la deuxième ligne de défense allemande.

Ce retard fit, paradoxalement, le bonheur du rival de Joukov, Ivan Konev. Les deux commandants étaient censés collaborer dans cette campagne de Berlin, et, théoriquement, Konev aurait dû dessiner un mouvement tournant depuis le sud, à travers Leipzig et Dresde, et couper le front allemand en deux. Mais Staline avait encouragé une émulation entre les deux maréchaux, une course sur Berlin, et les difficultés de Joukov permirent à Konev de briller, brièvement. C'était une étrange compétition, et jusqu'à la fin de leur vie, les deux maréchaux contestèrent la chronologie réelle des événements. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette lutte assura la priorité des Soviétiques sur les Alliés dans la prise de Berlin. En termes stratégiques, cependant, elle fut catastrophique. La fureur de Joukov obligea des hommes inexpérimentés – dont certains étaient d'anciens prisonniers de guerre, d'autres des travailleurs forcés sans aucune formation – à mener le combat à travers des rues meurtrières et des sites minés pour se rendre maîtres de Berlin. Comme d'habitude, les hésitants étaient menacés d'une balle dans la tête ou du bataillon disciplinaire. Même les soldats aguerris étaient dans un état de tension extrême, leur terreur aggravée par les recommandations et les menaces. Tchouïkov, qui essuya lui aussi les propos cinglants de Joukov[971], recommanda à ses hommes de rester sur leurs gardes, mais leur conseilla également de regrouper leurs forces. « L'ennemi se cache dans les caves, à l'intérieur des bâtiments, leur expliqua-t-il. Une bataille dans une ville est une bataille de puissance de feu, un corps-à-corps, dans lequel les tirs à courte portée ne se font pas seulement à l'aide d'armes automatiques mais aussi de puissants systèmes d'artillerie et d'armes de chars, qui tirent tous sur quelques dizaines de mètres seulement[972]. » Quand ils visaient, les soldats de l'Armée rouge n'avaient pas le temps de s'interroger sur le sort des civils survivants qui pouvaient se trouver sur leur trajectoire.

Berlin vacillait entre la vie et la mort. Depuis plusieurs jours, l'approvisionnement alimentaire était interrompu et un grand nombre de canalisations étaient détruites. « Il y a des enfants qui meurent un peu partout, a relaté l'auteur du journal de Berlin. Les vieux mangent de l'herbe, comme des bêtes. » Les Berlinois rampaient dans leurs caves, blottis dans le noir, à la lueur

de bougies, tandis que dehors, dans les rues, le printemps éclatait avec une luminosité troublante, choquante. La chroniqueuse sortit en tapinois de son abri, un après-midi. La lumière était une surprise. « À travers les ruines calcinées, le parfum des lilas arrive par bouffées depuis des jardins à l'abandon, écrivait-elle. Seuls les oiseaux se méfient de ce mois d'avril ; il n'y a pas de moineaux sur la gouttière de notre toit[973]. » Avant l'assaut, elle ne pensait qu'à la faim, comme toutes les victimes de sièges. Vinrent ensuite les bombardements, la terre qui tremblait sous les obus et le bruit assourdissant et puis, dans leur sillage, des soldats, les « Ivan », qui progressaient lentement, passant de maison en maison, de pièce en pièce, balançant des grenades dans les entrées et les cages d'escalier, tirant d'abord, posant des questions ensuite. Bientôt, tout ce que cette anonyme écrirait aurait trait à ces étrangers, à ces soldats de l'Armée rouge avec leur alcool et leurs goûts de rustres, leurs membres bandés, leurs visages balafrés et leurs besoins insatiables.

Lorsque les faubourgs de Berlin s'effondrèrent, nettoyés précautionneusement par des hommes qui s'avançaient à travers un dédale de pièges, d'autres soldats vinrent sécuriser les zones libérées. Il n'y avait plus grand-chose à prendre dans Berlin, mais ils s'emparèrent de tous les aliments, de tous les objets qui éveillaient encore leur convoitise. Presque négligemment, sans la haine intense qui les avait animés trois mois plus tôt, ils exercèrent également leur vengeance coutumière sur les Berlinoises, ce qui n'était bon ni pour la discipline, ni pour la santé sexuelle des hommes (encore que la plupart d'entre eux aient déjà été porteurs d'une forme ou d'une autre d'infection[974]). Les cas de pillage et d'ivrognerie nuisaient gravement à la réputation de l'armée auprès de ses alliés et de la population civile allemande. En avril, Staline et Joukov intervinrent, promulguant une nouvelle série d'ordres concernant la propriété, la violation des logements des civils, et ce qu'ils désignaient par euphémisme comme les relations avec les civiles. Curieusement, l'ordre le plus célèbre déplorait d'un même souffle ce qu'il appelait un comportement trop libre à l'égard des Allemands et une brutalité excessive[975]. Mais le message était clair. « L'ordre de Staline », comme l'appelèrent bientôt les hommes, réclamait de la retenue. On en donna lecture à haute voix aux réunions politiques organisées pour les soldats, et les Allemandes apprirent à l'invoquer comme une sorte de formule magique pour repousser les Ivan. Il ne semble pas avoir été très efficace à Berlin. Quand les hommes en parlaient, affirme la chroniqueuse, « leurs yeux pétillaient d'un air entendu[976] ». La seule chose qui les retenait sûrement – hormis le canon

du Nagan d'un officier – était la priorité absolue donnée aux combats.

Les forces de Joukov entrèrent dans Berlin le 21 avril. Le lendemain, les hommes de Konev franchirent le canal de Teltow. Ce furent également les troupes de Joukov, dont celles qui étaient placées sous le commandement direct de Tchouïkov, qui encerclèrent et prirent d'assaut le Tiergarten, un quartier de huit kilomètres de long sur deux de large abritant le zoo de Berlin, mais aussi la citadelle nazie. Les bunkers qui en occupaient le cœur, entourés de canons antiaériens, étaient protégés par des murs de deux mètres d'épaisseur. L'un d'eux hébergeait la Gestapo ; un autre, en bordure de la zone, était le bunker personnel de Hitler, un bâtiment qui regroupait les fonctions de poste de commandement, de bastion et de grandiose salle de réception impériale. Au nord, au-delà de la porte de Brandebourg, se dressait le Reichstag, le symbole dont les Soviétiques avaient fait l'incarnation du régime hitlérien. Le Tiergarten était coupé en deux par le canal de Landwehr, un endroit charmant qui se transforma en barrière puis en piège mortel quand la SS fit sauter les tunnels profondément creusés au-dessous. Mais ce fut une ultime tentative, un sursaut désespéré. Le 29 avril, tout ce secteur était pris sous les bombardements, les flammes projetant une sinistre lueur rouge qui éclairait jusqu'au ciel le plus sombre au-dessus des décombres, de la poussière et de la fumée. L'issue ne faisait plus aucun doute, mais les derniers affres d'agonie de cet empire manquèrent singulièrement de douceur.

Il fallut trois jours de combats acharnés à l'Armée rouge pour s'emparer de ces bâtiments symboliques. La prise du Reichstag fut le moment emblématique. Staline avait souhaité pouvoir l'annoncer publiquement (avec, si possible, la reddition de Berlin) à temps pour la fête du 1er Mai. En fait, la célèbre photographie où l'on voit les sergents Iégorov et Kantaria (ce dernier était géorgien, comme Staline) brandir le drapeau rouge depuis le toit du Reichstag était une mise en scène. Ce cliché fut pris le lendemain, alors que le gros du danger était passé. Sur le moment, les troupes qui participèrent à cette opération progressèrent centimètre par centimètre à travers une grêle de rafales de mitrailleuses, risquant à tout instant d'être touchés par des grenades ou de tomber dans un traquenard. Trois cents défenseurs, dont plus de deux cents furent tués, les retinrent pendant plus de huit heures. Ils durent affronter la même résistance en d'autres lieux, parmi lesquels la redoutable tour de DCA du zoo, dans le parc du Tiergarten. Chaque fois qu'un de ces bastions était pris, des dizaines, voire des centaines de soldats nazis se rendaient. Ils étaient bien plus

nombreux encore, blessés et mourants, gisant dans les sous-sols, à attendre la fin[977]. Quant à Hitler, il était déjà mort. Il s'était suicidé le 30 avril en même temps que ses plus proches collaborateurs. « La Wehrmacht continua à se battre, relate un compte rendu, comme un poulet dont la colonne vertébrale est sectionnée[978]. » Ce ne fut que le 2 mai à six heures du matin que le commandant de la garnison de Berlin, le général Weidling, se rendit à l'Armée rouge[979].

Nikolaï Bélov fut témoin de tous ces événements. « J'aurais tant voulu t'écrire le 1er mai, confia-t-il à Lidia le 3 mai, mais il se trouve que nous avons combattu tout le temps ; c'étaient, qui plus est, des batailles vraiment dures et prolongées, du genre où on n'a pas le temps de parler, et moins encore de penser à écrire. » Il avait reçu quatre lettres d'elle le 1er mai, mais il avait été au cœur des bombardements du Tiergarten et quand tout fut terminé, il était trop épuisé pour les ouvrir. Vinrent ensuite la capitulation de la ville, une accalmie dans le tumulte des canons, et, enfin, la possibilité de prendre un peu de repos. « Je n'avais pas dormi comme je viens de le faire depuis bien longtemps – j'étais comme un cadavre », écrivait-il. Mais il était conscient que la guerre touchait à son terme. « Je ne sais pas s'il y aura encore beaucoup de combats comme ceux auxquels nous venons d'assister, j'en doute. Tout est fini à Berlin. » Quand Weidling signa les documents de capitulation, Bélov dormait.

Le lieutenant n'avait pas été témoin de la fin de l'opération Bagration. Il avait été blessé quelques semaines seulement après avoir écrit la dernière notice de son journal intime, à la fin de l'été 1944. En récompense, il avait obtenu sa première permission de toute la guerre, une seconde lune de miel en compagnie de Lidia. Et c'était à son foyer qu'il songeait en écrivant le 3 mai. Un autre officier l'avait invité à fêter le 1er Mai – en retard – dans ses quartiers « de baron » à Berlin, « où, paraît-il, on peut certainement se détendre un peu », mais toute idée de luxe répugnait en cet instant à l'officier exténué. « Au diable tous ces machins, déclarait Bélov. J'aimerais mieux être dans une cabane quelque part – n'importe où, pourvu que ce soit en Russie, pour pouvoir me détendre et oublier tout le cauchemar de cette guerre, y compris cette race allemande souillée de sang. » Ce luxe lui donnait également mauvaise conscience, car il n'avait pas eu le temps d'envoyer de colis chez lui, alors qu'il aurait tant voulu aider sa famille. Il était épuisé, écœuré par la guerre, mais sa lettre contenait aussi une once d'espoir.

Lidia attendait un bébé, un enfant conçu pendant sa permission. Il appelait sa femme enceinte « bouboule », lui recommandant tendrement de bien manger et

de beaucoup se reposer. Plus sérieusement, il réfléchissait aussi à ce que penseraient plus tard ses enfants futurs, quand ils demanderaient ce que leur père avait fait pendant la guerre. Il n’avait aucun reproche à se faire, et cette idée le remplissait de fierté. Ils n’auraient pas honte, se disait-il, « parce que nous avons accompli notre devoir jusqu’au bout ». Mais tout cela appartenait encore à l’avenir. En ces premiers jours de mai, la guerre n’était pas tout à fait terminée, pas plus que la tension, ni le sentiment, dans son esprit, d’un combat interminable. « Tu dois faire la fête, certainement, écrivait-il. Je peux imaginer l’allégresse de toute notre nation, mais nous avons du mal, nous, les soldats, à saisir l’étendue de notre victoire, notre objectif a été de prendre une ville ou de remporter une bataille, nous sommes habitués à mettre en balance l’effet de telle ou telle bataille, et nous ne pourrons commencer à penser à la victoire que lorsque nous aurons entendu le dernier coup de feu. »

Il savait que l’attente ne serait pas longue. « Peut-être, concluait-il, la guerre sera-t-elle terminée avant que tu ne reçoives cette lettre. » Cinq jours plus tard, Joukov acceptait la reddition inconditionnelle de l’Allemagne. La cérémonie fut aussi digne, aussi définitive que le permettaient les conditions de guerre. Les photographes de la presse mondiale pressèrent sur le déclencheur au moment où Keitel, le Commandant suprême des forces allemands, retira son gant pour signer l’acte de capitulation juste après minuit, le 9 mai. Après le départ de la délégation allemande, les délégations soviétique et alliées s’effondrèrent de soulagement, le vin et la vodka surgirent sur les tables recouvertes d’un tapis vert et Joukov dansa sous les applaudissements de ses généraux[980]. Dehors, les hommes saluèrent leur victoire par des salves d’artillerie lourde, des coups de fusil, et encore de l’alcool. Mais Bélov n’entendit pas le dernier coup de feu de sa guerre, il ne vit jamais la petite fille qui naquit un mois plus tard. Il avait été envoyé à l’ouest, à Burg-sur-l’Elbe, le 4 mai. Il y fut tué le lendemain, le 5 mai[981].

Plus de trois cent soixante mille soldats de l’Armée rouge et de leurs camarades polonais trouvèrent la mort dans les campagnes de la prise de Berlin, dont un dixième peut-être dans les batailles qui se déroulèrent autour de la capitale[982]. Les spectres de ces hommes et de ces femmes hantèrent les festivités du 9 mai. Mais pendant quelques heures, la plupart des soldats oublièrent la mort et n’eurent en tête que des images de vie. « Nous avons appris la joyeuse nouvelle par la radio à trois heures ce matin, écrivit Taranitchev à sa femme. Nous avons réveillé tous ceux qui s’étaient déjà endormis et nous avons organisé

immédiatement un rassemblement : nous avons tiré des salves avec toutes sortes d'armes jusqu'au matin, si bien que jusqu'à l'aube, la ville a été prise sous un feu si dense qu'on aurait dit qu'une vraie bataille s'y déroulait. Mes chéris, vous ne pouvez pas imaginer la joie qu'éprouvent nos officiers et nos hommes à l'idée que la guerre est finie ; bien sûr, vous avez beaucoup souffert au pays, derrière les lignes, et l'arrière a vaincu la bête fasciste avec la vaillante Armée rouge, mais tout de même, c'est pour nous, sur le front, que les choses ont été le plus difficile et il faut que vous nous compreniez, nous, les *frontoviki*[983] ! » Agueïev parlait au nom de beaucoup de ses compagnons quand il déclarait qu'« il n'y a jamais eu dans l'histoire un bonheur et un orgueil plus grands que n'en ressent aujourd'hui le peuple soviétique[984] ». À la base de Samoïlov, les soldats festoyaient depuis la chute de Berlin, le 2 mai. Le 7, ils entendirent dire que la guerre était enfin terminée, et certains se mirent à tirer en l'air. Ils tirèrent encore le 8 mai, cette fois parce que la BBC avait annoncé la capitulation de l'Allemagne, mais ce ne fut que lorsque Keitel se fut rendu à Joukov qu'ils se saoulèrent pour de bon[985].

Ailleurs, les hommes n'avaient pas attendu aussi longtemps. Le 5 mai, un soldat membre des gardes frontières du NKVD trouva par hasard un bidon de méthanol dans la cour d'une des stations du SMERSh. Il en versa, juste pour voir, dans une théière qu'il partagea avec deux autres soldats du service de sécurité. La théière ne leur suffisant pas, ils remplirent un récipient de trois litres qu'ils vidèrent, avant d'aller en chercher plus quand le cuisinier arriva et s'invita à la fête. Cette nuit-là, sept autres hommes les rejoignirent – ou se servirent, car à ce moment-là, les premiers buveurs avaient perdu connaissance, oubliant dans leur béatitude que la guerre n'était pas encore gagnée. Ils ne vivraient pas assez longtemps pour assister à la victoire. Les trois premiers moururent deux jours plus tard[986]. Les autres avant que Keitel n'eût signé les derniers documents. Des incidents de ce genre se reproduisirent sur l'ensemble du front. Le méthanol était souvent en cause, mais on peut aussi citer l'antigel, le white-spirit, et même de trop grandes quantités de schnaps volé[987]. Au moins les victimes ne connurent-elles jamais les désillusions de la paix.

Le lendemain, le 10 mai, Berlin paraissait désert, silencieux. Les rues étaient vides, et les places publiques, où la Wehrmacht avait abattu des arbres pour préparer ses propres tirs d'artillerie, paraissaient mortes, sans un chant d'oiseau. La plupart des soldats avaient la gueule de bois et dormaient. Tout le monde, cependant, n'était pas resté dans la capitale allemande pour fêter la fin de la

guerre en Europe. Ermolenko faisait partie des milliers d'hommes qui se dirigeaient déjà vers l'est. Sa compagnie apprit la victoire alors que leur train approchait de l'Oural[988]. Il ignorait encore les détails de sa mission, mais il partait pour la Mandchourie. La guerre européenne était finie, mais les Soviétiques allaient maintenant participer à la lutte contre le Japon.

Ce n'était qu'une préfiguration de ce qui arriverait, un premier indice que la défaite de l'Allemagne ne marquerait pas la fin du service pour les soldats de l'Armée rouge. Comme l'avait dit Bélov, ils avaient fait leur devoir sans broncher, jusqu'au bout, mais voilà que les premières de nombreuses déceptions se profilaient déjà. Plus que quelques semaines, des mois, voire des années s'écouleraient avant qu'ils ne revoient leurs femmes et leurs familles. Quant à leurs espoirs, aux rêves qu'ils avaient nourris durant les longues soirées de bavardages et de correspondance, ils devraient attendre bien plus longtemps encore pour les réaliser. Comme Kopélev l'avait compris en voyant les flammes s'élever au-dessus de Neidenburg, il était difficile de dire pour quel avenir ces hommes étaient armés. Et comment ils réussiraient à affronter la paix, nul ne le saurait jamais vraiment. La seule chose sur laquelle ils pouvaient compter en regardant le printemps s'épanouir autour des ruines de Berlin était la puissance impitoyable de l'État pour lequel tant de leurs camarades étaient morts. Ils l'avaient sauvé. Il leur restait à découvrir la mesure de sa reconnaissance.

10

Remettez la vieille épée au fourreau

Le 9 mai fut un jour radieux à Moscou. Cette nuit-là, juste après une heure, la voix familière de Iouri Levitan, présentateur du Sovinformburo pendant la guerre, confirma que la guerre avec l'Allemagne était finie. La nouvelle ne mit que quelques instants à faire le tour de la ville. Les gens réveillèrent leurs voisins, renonçant à la prudence qui gouvernait habituellement les relations sociales dans la capitale. Des familles entières descendirent dans la rue, les hommes cramponnés aux bouteilles qu'ils avaient mises de côté pour la circonstance, et une grande fête commença, dont les clameurs se poursuivirent jusqu'à la soirée suivante. L'aube amena encore plus de monde dans la ville, et quand l'après-midi arriva, jusqu'à trois millions de personnes se bousculaient aux alentours du Kremlin. Pareille journée aurait déjà été inoubliable sans la nuit suivante, mais quand le ciel printanier commença à s'assombrir, bien après neuf heures du soir, des centaines de projecteurs s'allumèrent. Ils inondèrent le célèbre ensemble de bâtiments – les façades d'hôtels Art déco, les murs crénelés et les tours – de vagues de violet, de rouge et d'or. Des avions survolèrent la place Rouge à basse altitude, lâchant dans l'obscurité des fusées éclairantes multicolores, puis on tira des feux d'artifice, les plus somptueux que les Russes aient jamais vus. « La capitale avait jeté aux quatre vents toutes ses contraintes, écrivit Werth, ravi. Les gens étaient si heureux qu'ils n'avaient même pas besoin de s'enivrer[989]. »

La victoire semblait appartenir à tous. L'espace d'un instant, toute différence fut abolie entre ouvriers d'usine et employés de bureau, typographes, ingénieurs, kolkhoziens et concepteurs de chars ; ils avaient tous payé un prix pour la défaite du fascisme, ne fût-ce que celui d'un effort prodigieux. Mais personne ne se sentait plus fier ni en droit de revendiquer la propriété de cette victoire que les soldats eux-mêmes. « En ces jours de joie et de bonheur, c'est moi qui écris ces lignes, à Berlin ! », écrivait Orest Kouznetsov à sa sœur le 10 mai. Il griffonnait sur une carte postale représentant Unter den Linden et biffa la légende allemande

avec son stylo de l'armée. « Il n'y a pas de mots, ajoutait-il, on ne peut pas les choisir, pour refléter la joie future de cette victoire à laquelle on a participé et qu'on a vue de ses propres yeux en se promenant au centre de la “tanière” comme un conquérant, comme le propriétaire. Les visages de chaque officier et de chaque soldat resplendissent de la joie indescriptible de notre exploit ! La Grande Guerre patriotique est finie – c'est un livre d'histoire en or. Je te félicite en ce jour de grande Fête[990] ! »

Peu de gens étaient d'humeur à évaluer le prix payé pour cette journée d'euphorie ou même à prédire ce que coûterait la paix à venir. Un tel calcul aurait fort bien pu ternir la victoire. Une nation pouvait-elle parler de triomphe quand près de vingt-sept millions de ses citoyens avaient péri ? Quelles acclamations pouvait vraiment revendiquer l'armée, alors que deux fois plus de civils que de soldats avaient perdu la vie ? C'était une curieuse victoire qui laissait vingt-cinq millions de gens sans logis, tapis dans des *zemlianki* ou recroquevillés dans des couloirs sans fenêtre. La Pologne seule pouvait déplorer de plus lourdes pertes proportionnellement, mais elle n'était plus qu'une semi-colonie amère et brisée[991]. Les Allemands avaient payé cher, c'est un fait, et avaient enregistré près des trois quarts de leurs pertes militaires – humaines et matérielles – sur le front est. L'Armée rouge avait, en vérité, châtié et vaincu l'envahisseur, mais le tribut avait été plus lourd pour les Soviétiques que pour leurs adversaires[992]. La simple marge de variations entre les estimations des pertes militaires – de l'ordre de plusieurs millions – témoigne de l'ampleur du carnage. On s'accorde plus ou moins à reconnaître que huit millions six cent mille membres de l'armée soviétique au moins ont été tués pendant la guerre, soit comme prisonniers des camps nazis, soit sur le champ de bataille. Il s'agit, qui plus est, d'une estimation « basse » – il y en a de beaucoup plus élevées –, mais ce chiffre ne représente pas moins près du tiers des effectifs totaux d'hommes et de femmes mobilisés dans les forces armées soviétiques[993].

Parmi les morts soviétiques figuraient un grand nombre des citoyens les meilleurs, les plus aptes et les plus productifs du pays. Les trois quarts des hommes et des femmes qui trouvèrent la mort sous l'uniforme avaient entre dix-neuf et trente-cinq ans. Parmi la génération de jeunes gens nés en 1932, les appelés mobilisés à temps pour participer aux batailles de Kiev et de Kharkov, ou même au calvaire de Stalingrad, près de 90 % étaient morts. La guerre laissa des villes entières dépeuplées de tous leurs jeunes adultes, et pendant quelques années encore, il y aurait moins de jeunes couples, et moins d'enfants.

Autrement dit, au chagrin, un fardeau que les femmes soviétiques, notamment, porteraient pendant des dizaines d'années, s'ajouta un coût économique à long terme, même pour la mort. Par ailleurs, en termes de profits et de pertes purs, la guerre avait coûté près de trois mille milliards et demi de roubles, le tiers, estime-t-on, de la richesse nationale soviétique[994]. Pour la main-d'œuvre épuisée et décimée, la perspective de la reconstruction devait être presque aussi désespérante qu'un nouvel hiver de combats.

Pourtant, le pessimisme était rare en ce mois de mai. En Russie, comme dans une grande partie de l'Empire soviétique, les civils interrompirent leur travail dans les champs ou dans les bâtiments en ruine pour célébrer la délivrance. La victoire semblait prouver que personne ne pourrait jamais asservir ce peuple. L'État soviétique, le régime soviétique – et Staline, leur dirigeant suprême désormais vénéré – avaient également acquis une place prééminente dans les affaires du monde, le droit de définir des avenirs qui s'étendaient bien au-delà des frontières d'avant guerre. Sur le front, à Berlin, à Prague et à travers toute l'Europe centrale, les soldats – et les jeunes officiers plus particulièrement – se laissaient aller à rêver de l'utopie à venir. On s'accordait à penser qu'une vie meilleure serait la juste récompense du peuple. « Quand la guerre sera finie, avait noté un écrivain soviétique en 1944, la vie deviendra très agréable en Russie. » Son espoir – partagé par des millions de ses compatriotes – était que l'amitié nouvelle avec l'Amérique et la Grande-Bretagne porterait des fruits durables, que le prestige de l'Union soviétique dans le monde leur ouvrirait des portes restées closes depuis 1917. « Il y aura beaucoup d'allées et venues, poursuivait-il, de nombreux contacts avec l'Ouest. Tout le monde pourra lire ce qui lui plaira. Il y aura des échanges d'étudiants, et il sera facile de voyager à l'étranger[995]. »

Les espoirs de chacun étaient le reflet de ses expériences et de ses intérêts personnels. Les officiers, pour la plupart, étaient favorables à des réformes qui préserveraient la discipline soviétique et une morale conservatrice, mais ils croyaient tout de même aux changements à venir et beaucoup avaient le sentiment d'avoir le droit, sinon l'obligation, de faire connaître au gouvernement leurs idées sur la paix. Depuis 1942, le personnel militaire avait appris à penser. En 1945, ces gens-là mirent leurs compétences nouvelles et leur nouveau sens de la responsabilité individuelle au service de la reconstruction d'après guerre. La tâche serait ardue au départ, mais ils y étaient habitués. La priorité allait désormais au vrai changement, et non aux promesses de bonheur futur.

« Chercher des amis dans l’avenir, déclare un professeur fictif dans une histoire de l’époque, c’est se condamner à la solitude[996]. » Constantin Simonov se fit l’écho de cet état d’esprit déterminé, réformiste et plein d’espoir, dans les songeries d’un autre personnage romanesque, Sintsov. « Il y avait déjà quelque chose qui n’allait pas avant la guerre, rumine l’ancien combattant. Je ne suis pas le seul à le penser ; presque tout le monde en fait autant. Aussi bien ceux qui en parlent parfois que ceux qui n’en parlent jamais […]. Quelquefois, c’est vrai, je pense au temps d’après la guerre simplement comme à un silence […]. Puis je me rappelle comment la guerre a commencé et je sais déjà que je ne veux pas qu’après, les choses soient pareilles à ce qu’elles étaient avant[997]. »

Restait à savoir comment accomplir ce changement, et même par où commencer. Cette fois encore, les officiers de l’Armée rouge n’hésitèrent pas à donner leur avis. Toujours cantonnés là où ils avaient assisté aux salves de la victoire – et ayant peut-être oublié l’univers soviétique qui les attendait à l’est –, ils écrivirent à leur défenseur à Moscou, au président soviétique, Mikhaïl Kalinine. « J’ai une série de considérations à présenter à la prochaine réunion du Présidium du Soviet suprême », écrivait un lieutenant en ce mois de juillet[998]. Comme plusieurs milliers de ses camarades, il avait vu à quoi ressemblait, vue de l’extérieur, une dictature, fasciste en l’occurrence. Il était allé à Maïdanek, aussi, et les images de ce camp de la mort le hantaient. La loi sur les prisonniers politiques, écrivait-il à Kalinine, devait être révisée. L’État soviétique possédait ses propres Maïdanek. Si ceux-ci avaient pu avoir une justification un jour, le sacrifice des citoyens soviétiques l’avait balayée. L’écho de ce point de vue se faisait entendre dans presque tous les camps militaires. Quelle qu’ait pu être avant guerre la culpabilité de ceux qui avaient trahi la grande cause historique de Lénine, trahi leur propre destinée, ils l’avaient désormais expiée. Il fallait exorciser les ombres des années 1930.

Les critiques du lieutenant ne portaient pas seulement sur les arrestations et les détentions arbitraires. Il abordait également la question des fermes collectives. « Donnez la terre aux gens eux-mêmes », suggérait-il. Il avait écouté ses hommes et savaient ce qu’ils pensaient de la vie paysanne. À leurs côtés, il avait découvert l’état de l’agriculture en Roumanie et en Pologne. Face à l’abondance du bétail gras et des granges pleines de Roumanie, le souvenir des kolkhozes soviétiques avait tout d’un cauchemar. S’y ajoutaient les petits détails, les motifs d’irritation que ses hommes lui avaient demandé de transmettre. Ils souhaitaient que leur courrier leur parvienne plus vite, écrivait-il, et que les familles de leurs

camarades morts reçoivent les même colis qu'eux. Ils voulaient aussi que chacun touche une ration de pain équitable. Enfin, comme tous les soldats, ils se plaignaient de la violence que les voyous faisaient régner dans les rues ravagées de la Russie, livrées à l'anarchie. « Il faut combattre toutes les formes de houliganisme[999]. »

La plupart des officiers auraient pu rédiger une liste comparable cet été-là[1000]. L'idée que les sacrifices consentis pendant la guerre avaient donné droit au peuple soviétique à autre chose qu'à l'esclavage était presque monnaie courante, et les fantômes des morts rendaient cette opinion plus âpre et plus urgente. On n'avait tout de même pas pu payer un prix aussi exorbitant pour rien. Comment imaginer que tout ce sang n'avait fait qu'acheter la guerre, payer les ambitions des dictateurs sans tenir aucun compte des rêves de leur peuple ? À ce moment-là, les lettres des officiers revendiquaient plus de liberté, une meilleure éducation, une vie culturelle plus animée. Un homme voulait qu'un unique ministère des Travaux supervise la construction de nouveaux logements, l'approvisionnement alimentaire et la remise en état des hôpitaux. Un autre, inquiet du peu d'attention dont l'éducation avait fait l'objet pendant la guerre, demandait un ministère de la Culture habilité à superviser tous les aspects de la vie littéraire, depuis les acquisitions des bibliothèques jusqu'à la rédaction des journaux d'information[1001]. Mais aucun, pas même les réformateurs, ne réclamait la démocratie, et encore moins le scalp de Staline. La relative modestie de leurs doléances à l'égard de l'État soviétique – surtout par rapport à l'ampleur du sacrifice consenti – rend la réponse de leur dirigeant suprême encore plus impitoyable. Car ils n'eurent jamais la moindre chance de se faire entendre. Aucune des requêtes qui figurent sur ces listes oubliées ne serait exaucée.

On pourrait alléguer que les rêveurs voulaient toujours plus que ce qu'un pays ravagé pouvait leur offrir. La liberté individuelle était un luxe face à toutes les tâches qui les attendaient. Dans l'esprit de Staline, seul le travail forcé et le travail « volontaire » obligatoire et non rémunéré pouvaient assurer le redressement national. En 1950, l'économie soviétique était, affirma-t-on, deux fois plus puissante qu'en 1945[1002]. Ce n'est évidemment pas en encourageant l'envie de loisirs de la population que l'on arriva à une croissance pareille. Au demeurant, d'autres gouvernements européens d'après guerre, dont celui de l'Angleterre, furent eux aussi contraints d'imposer une cure d'austérité. La guerre avait appauvri l'Europe pour quelques années, mais l'oppression, l'absence de confiance et la violence des dernières années de stalinisme

dépassèrent de loin toutes les exigences de l'économie ou de la sécurité. L'explication des ténèbres qui se refermèrent alors doit certainement être recherchée ailleurs.

Les anciens soldats introvertis avaient tendance à se faire des reproches. Ils avaient compris trop tard qu'ils avaient dépensé toute leur énergie sur le front. Beaucoup étaient blessés, ou même définitivement handicapés, et peu avaient échappé à une forme de stress et de choc. Ils étaient également hantés par une culpabilité dévorante. Une bouffée de dépression collective amortit puis paralysa définitivement l'envie de réclamer le changement. « Les morts me regardent », déclarait un soldat dans un poème de 1948, une phrase dans laquelle beaucoup se seraient reconnus. Comme le raconterait plus tard Mikhaïl Gefter, ancien combattant et rescapé, le doute qui « torture la mémoire » est l'idée que « j'aurais pu les sauver, et que je ne l'ai pas fait[1003] ». Pour certains, le projet d'avenir obsessionnel des années de paix serait de rechercher la tombe de leurs camarades.

Ils eurent tous du mal à s'adapter à la paix. Pendant la guerre, un officier donnait des ordres qui étaient exécutés, la vie s'organisait autour d'objectifs clairs et s'agrémentait de petits plaisirs secrets – du cognac chapardé ou une jolie épouse du front – qui venaient compenser les rigueurs militaires. L'univers quotidien des fantassins était, lui aussi, étroitement circonscrit, et la routine et la camaraderie semblaient offrir une singulière sécurité par rapport aux menaces de la paix. La guerre finie, il n'y eut plus de priorités absolues, plus de règles. Certains soldats découvrirent qu'ils étaient incapables de se faire à ce changement. Aujourd'hui encore, un certain nombre d'entre eux se lèvent tous les matins à cinq heures et demie, une habitude que la retraite et l'inertie de la pauvreté sont impuissantes à vaincre ; mais sur le moment, les vrais durs à cuire peinaient à envisager l'idée même de paix. Ils tendaient une oreille avide vers les rumeurs d'une nouvelle guerre, contre l'Angleterre et l'Amérique cette fois[1004]. Certains prétendaient même avoir aperçu les premières colonnes de blessés à Simferopol[1005]. Il était tentant de se cramponner aux angoisses anciennes, aux schémas de stress familiers. La guerre justifiait le seul mode de vie que la plupart d'entre eux pouvaient imaginer, alors que la paix les obligeait à affronter les univers complexes qu'ils avaient quittés, et même à prendre conscience de tout ce qu'ils avaient perdu.

D'autres gouvernements d'après guerre mirent plus d'énergie à aider leurs vétérans à s'adapter[1006]. Certains le firent malgré les épreuves et le coût de la

guerre. La situation était difficile pour tous les pays, mais aucune autre nation belligérante ne donna naissance à une dictature glacée comparable à celle de Staline. On ne peut pas l'imputer à la guerre seule, ni aux anciens combattants, ni aux souvenirs de mort. Ce fut Staline lui-même, le dirigeant suprême qui s'était attribué le mérite de la victoire tandis que l'encre de la plume de Joukov n'était pas encore sèche, qui se chargea de définir les relations d'après guerre entre le peuple et l'État. Staline, et l'essaim d'acolytes et de bureaucrates qui prospérèrent dans le système que son mode de gouvernement avait créé. Alors que la joie spontanée des premiers jours de mai commençait à se dissiper, les responsables d'un régime dictatorial entreprirent de préparer leur propre défilé de la victoire. Le carnaval populaire devait être remplacé par une cérémonie sur le vrai modèle soviétique, une célébration qui remettrait chaque individu à sa place.

Il fallut plusieurs semaines pour mettre le scénario au point. À cette date, certains avaient commencé à se demander si le faste était vraiment de mise. Nombreux étaient ceux qui critiquaient tout bas les dépenses, et ceux qui ruminaient leur chagrin personnel. « Je n'irai pas au défilé, affirma un Moscovite. Ils ont tué mon fils. Je préférerais aller à un requiem[1007]. » Il n'était pas le seul de cet avis, et d'autres réclamèrent une journée de deuil, ou même une semaine annuelle ; aucun geste ne pourrait combler le gouffre béant qui s'était ouvert dans la vie de tant de gens. Pendant les cinquante années à venir, des souvenirs vivants prêteraient à la fête annuelle de la victoire, début mai, une solennité qui ferait défaut à d'autres célébrations socialistes, dont l'anniversaire du coup d'État de Lénine et la Journée de l'armée Rouge. Le deuil de la guerre était une ombre qui ne se dissiperait jamais. Pour certains, c'en était définitivement fini du bonheur domestique. « J'ai deux enfants et aucune aide d'où que ce soit, murmura une femme à quelqu'un. Voilà pourquoi je n'ai pas la possibilité de célébrer et je n'ai aucune raison de me réjouir[1008]. »

L'angoisse, la solitude et la peur de la pénurie deviendraient plus taraudantes pour les veuves et les orphelins à l'approche de l'hiver. Néanmoins, en ce mois de juin, le consensus était favorable à un événement national, à une cérémonie qui incarnerait et endiguerait le mélange confus d'orgueil, de victoire, de choc et d'appréhension de l'avenir. Comme de coutume, ce serait une fête méticuleusement préparée, qui se déroulerait en présence d'une foule triée sur le volet. Le coût en fut certainement atterrant. On fit revenir au pays depuis l'Allemagne et la Baltique des soldats, des marins et des aviateurs

soigneusement sélectionnés. La cavalerie cira ses bottes, les fanfares des régiments s'accordèrent, les chars, les canons et les Katiouchas meurtrières furent graissés avec amour. Des compagnies entières d'élèves officiers des écoles de formation de Moscou, futurs artilleurs et ingénieurs, furent envoyées sur les terrains de manœuvre pour des leçons d'exercice intense[1009]. Chaque geste, chaque pas, même ceux de Joukov et des généraux, fit l'objet d'une chorégraphie. Le seul élément incontrôlable – à part le cheval gris de Joukov connu pour son mauvais caractère – était la météo. La grandiose parade, l'apogée de quatre années de guerre, se déroula le 24 juin sous une pluie battante.

Le changement d'humeur survenu depuis le 9 mai était flagrant, mais les milliers de Moscovites encore sous le choc et au comble du bonheur de voir la guerre finie ne s'en rendirent peut-être pas compte. Au lieu d'un joyeux tohu-bohu, ce fut une journée d'une précision toute mathématique. La place Rouge n'était pas remplie d'individus, mais de formes géométriques. Chaque rectangle du défilé était composé de dizaines d'hommes en uniforme. Dans la meilleure tradition des États autoritaires (à part ses dimensions colossales, l'événement ressemblait à s'y méprendre à une fête sportive nazie), tous les déplacements étaient d'une précision hallucinante, les regards se tournant tous ensemble dans une direction approuvée et répétée d'avance. La place rutilait de galons dorés. C'était une armée dotée d'une hiérarchie rigoureuse et de chefs puissants, et non une milice populaire ni même le glaive du prolétariat mondial. Joukov en personne passa les troupes en revue, juché sur son cheval gris ombrageux et trempé par la pluie qui n'en finissait pas. Les thèmes du jour étaient le triomphe et l'autorité. Le sens de la victoire – le message était clair – était la défaite de l'Allemagne et non la liberté de la Russie. Dans un geste de conquête grandiose, les étendards allemands pris à l'ennemi, chaque drapeau surmonté d'un aigle d'argent, furent jetés au sol et empilés devant le mausolée de Lénine. Ils auraient pu étinceler sous le soleil de juin, mais ils ne composèrent qu'un tas rouge et noir, mouillé dans la grisaille humide.

Staline observait la scène à l'abri de sa tribune. Il était, de l'avis général, épuisé et avait visiblement vieilli. Mais il n'avait rien perdu de sa jalousie anxieuse. Ce soir-là, lors d'un banquet donné pour deux mille cinq cents officiers et hommes de l'Armée rouge, le dirigeant suprême proposa de boire à la santé du peuple soviétique, ce qui aurait dû être l'instant suprême de gloire et de reconnaissance. Mais les mots qu'il employa auraient eu de quoi faire frémir

toute une nation. En effet, s'il reconnut qu'une vraie guerre populaire avait été livrée, Staline n'était pas d'humeur à rendre hommage à des rivaux. L'heure de l'orgueil modeste était passée. Alors qu'ils auraient pu être acclamés en héros, tous ceux qui n'avaient pas ménagé leur peine, les millions d'hommes dont les efforts avaient nourri les soldats et mis des balles dans leurs fusils devinrent les « petits écrous », les « petits boulons » de la gigantesque machine de son État[1010]. Ils n'auraient pas plus d'importance dans la décennie à venir que les pièces détachées d'une machine. Une paix dans pareilles conditions ne pouvait que décevoir de nombreux civils, mais pour les *frontoviki*, avec tous leurs espoirs, avec toutes leurs forces nouvelles, elle allait se transformer en une sorte de mort, de perte d'identité. À maints égards, c'était également une trahison.

« Cela fait déjà une semaine environ que nous vivons dans des conditions de paix, écrivit Taranitchev à Natalia le 15 mai. Les canons et les mitrailleuses ne tirent plus, les avions ne volent pas ; nous n'avons plus à respecter de couvre-feu – nous travaillons la nuit, fenêtres ouvertes, et respirons l'air frais. Mais […] il y a encore beaucoup à faire. Nous resterons probablement ici pendant deux mois au moins. » Ce n'était pas trop dur, poursuivait-il. Ils étaient logés dans une famille, un camarade et lui, près de leur base en Tchécoslovaquie. Leurs hôtes étaient respectueux, généreux. « Ils nous ont proposé toutes les commodités : nous avons pris un bain dès notre arrivée et on nous a donné une chambre pour nous avec des lits excellents et du linge blanc comme neige[1011]. » Il y avait même une radio dans leur chambre – encore un poste allemand de première qualité – que Taranitchev (malgré l'amabilité de ses hôtes) avait bien l'intention d'emporter quand il partirait. De fait, une bonne partie de sa lettre était consacrée aux colis qui étaient en route pour Achkhabad. Pour le reste, il se souciait surtout de l'avenir. Comme ses camarades, il aurait bien voulu savoir quand il pourrait enfin rentrer chez lui.

La majorité des troupes du front étaient stationnées en Europe centrale et orientale. Leur démobilisation n'était pas seulement souhaitable en termes humains : en effet, l'État soviétique ne pouvait pas se permettre de garder une armée de plusieurs millions d'hommes sous les drapeaux. Mais le rêve des plus âgés – des retrouvailles rapides et joyeuses avec leurs familles – ne se réaliserait pas pour la majorité d'entre eux. Aucune armée ne se dissout du jour au lendemain. Et tout en mettant au point ses projets de débriefing et de rapatriement de plus d'un million d'hommes, l'État soviétique était enchanté de pouvoir utiliser les soldats comme main-d'œuvre bon marché pour certaines des

tâches les plus pénibles de construction et de transport. Comme le laissait entendre Taranitchev, cela pouvait aller de la reconstruction des routes au maintien de la sécurité dans les ruines de Berlin et à la prise en charge des colonnes humaines d'anciens prisonniers et de réfugiés. Si les soldats cantonnés en Europe s'ennuyaient, c'était seulement parce que la paix leur semblerait toujours terne – heureusement – après l'univers extrême de la guerre. Mais certains hommes de l'Armée rouge n'avaient pas encore tout à fait fini de se battre.

La guerre ne s'acheva pas en ce soir de mai si fêté. En août 1945, quatre-vingt-dix divisions de l'Armée rouge étaient stationnées en Mandchourie. Certaines étaient venues d'Extrême-Orient, de Mongolie soviétique ; mais d'autres, dont le groupe qu'avait accompagné Ermolenko, avaient simplement pour instructions de faire route vers l'est depuis la Baltique et l'Europe centrale où elles étaient stationnées. Ermolenko lui-même était sous les drapeaux depuis 1942. Il avait vu le feu en Europe pour la dernière fois lors de la bataille de Königsberg, l'une des plus âpres de 1945. Il avait reçu l'ordre inattendu de prendre le train pour l'est à la suite d'une querelle qui l'avait opposé, fin avril, à un officier supérieur. Six semaines plus tard, pendant que ses anciens camarades éventraient une nouvelle caisse de bouteilles à Berlin, il installait sa station de radio à l'ombre du massif du Grand Khingan. « Nous avons appris avec intérêt qu'on vient de promulguer une loi sur la démobilisation des soldats de trente ans et plus, confia-t-il à son journal le 28 juin. Cela ne me concerne pas. Personne ne part d'ici pour le moment[1012]. »

Les combats en Mandchourie furent brefs mais violents. L'Armée rouge avait prétendument été envoyée à l'est pour remplir ses obligations à l'égard de ses alliés. Si le sang humain pouvait acheter la bonne volonté, les Soviétiques paieraient ce qu'il fallait. En onze jours de combats, douze mille soldats soviétiques furent tués, victimes d'une guerre qui ne pouvait avoir grand sens pour eux[1013]. En réalité, Staline cherchait à prendre le contrôle de l'Extrême-Orient soviétique, ainsi qu'à étayer ses prétentions sur de précieux territoires comme les îles Kourile et Sakhaline. La rapidité d'action devint encore plus capitale après le 6 août, date à laquelle les États-Unis larguèrent leur bombe atomique sur Hiroshima, préfigurant la fin de la guerre et rendant l'aide soviétique manifestement superflue. En fait, le jour même où débutèrent les hostilités soviétiques contre le Japon, une seconde bombe ravagea Nagasaki. La redoutable démonstration de force de Washington était un avertissement dont

Staline prit immédiatement bonne note. L’Armée rouge passa à l’offensive, lançant une attaque contre une des régions les plus reculées et les moins hospitalières d’Asie. Le rêve de Staline était d’occuper une partie de l’île de Hokkaido. Un rêve qui aurait pu se réaliser si les combats avaient duré quelques semaines de plus. Ce dont Ermolenko fut témoin, en d’autres termes – à part la faim, la peur et le sentiment personnel de confusion –, fut l’un des premiers coup de feux de la guerre froide.

L’ombre de ce nouveau conflit hanterait également l’Armée rouge en Allemagne. Les Alliés – États-Unis, Grande-Bretagne, France et Union soviétique – continuaient théoriquement à collaborer et à se prêter mutuellement assistance dans les domaines du ravitaillement, du rétablissement des communications et du rapatriement si essentiel des personnes déplacées. Mais les tensions n’étaient jamais bien loin. La bombe atomique, qui cristallisa les relations entre les deux camps, est à peine évoquée dans les écrits des soldats du mois d’août. Peut-être l’existence de cette arme nouvelle leur paraissait-elle si atterrante qu’ils ne parvinrent à l’assimiler qu’après que Molotov l’eut déclarée sûre, annonçant au monde que la Russie était en mesure d’en fabriquer une elle aussi. Mais la crainte de l’Amérique n’était pas le plus grave des problèmes des anciens combattants de l’Armée rouge en Europe. Aux yeux de Moscou en tout cas, l’évolution la plus préoccupante était l’admiration mi-envieuse mi-naïve des soldats pour les barons du capitalisme.

Les deux superpuissances allaient s’opposer pendant des dizaines d’années, mais l’espace d’un moment, leurs soldats semblèrent fraterniser. Cette attirance reposait sur le respect, la reconnaissance et sur des compétences sociales complémentaires. Les troupes américaines appréciaient la spontanéité des Russes, leur art des beuveries et des concerts improvisés[1014]. Les hommes de l’Armée rouge étaient ravis d’avoir des lames de rasoir, des cigarettes, des paquets de chewing-gums multicolores. De plus, les utopistes soviétiques voyaient en Chicago un archétype et faisaient de ces hommes robustes, à la mâchoire carrée, les modèles de leurs propres enfants à venir. L’Amérique présentait un visage dangereusement séduisant. La musique du diable, disent les Anglais, est toujours la plus entraînante, et les *politrouks* constataient avec inquiétude que le blues et le *jitterbug* commençaient à supplanter les chants de l’Armée rouge. Plus longtemps ils resteraient en Allemagne, plus les héros de la guerre risquaient de devenir douteux – d’un point de vue idéologique et disciplinaire.

Il fallut un moment pour que les soldats soviétiques victorieux oublient les règlements sévères de la guerre et la crainte des bataillons disciplinaires. Le nouvel état d'esprit s'installa progressivement dans un décor de dévastation anarchique. C'étaient les campagnes de l'Armée rouge qui avaient détruit l'Allemagne, mais désormais – exactement comme leurs anciens ennemis –, les hommes étaient obligés de vivre tant bien que mal au milieu de la poussière et des décombres dont ils étaient la cause. La ville de Potsdam se trouvait ainsi à un jet de pierre de Berlin. En juillet 1945, cet ancien faubourg élégant abrita un sommet réunissant Staline, Churchill et le nouveau président américain, Harry Truman. Mais la station thermale de luxe n'était plus qu'un lointain souvenir. Il ne restait presque plus un seul grand bâtiment debout. Le 14 avril, les bombardiers alliés avaient détruit les principales installations industrielles de la ville, en même temps que les centrales électriques, les dépôts de chemin de fer, les entrepôts de produits alimentaires, les usines de retraitement de l'eau et le parc de tramways. Quand l'Armée rouge y entra le 27 avril, il n'y avait déjà plus de médicaments, d'eau potable, d'électricité, de gaz. Cela faisait deux semaines entières que la population civile n'avait pas été ravitaillée. Sans eau propre, sans système d'égouts en état de fonctionnement, les gens vivaient dans la crasse et les maladies, notamment le typhus et la dysenterie, se répandaient. Les enfants étaient particulièrement vulnérables, mais toute la population était au bord de l'effondrement moral et physique. Pour aggraver encore la situation, la ville était devenue une étape de ravitaillement pour les réfugiés. Enfin, fin avril, elle fut le théâtre d'une bataille rangée, qui apporta la dévastation habituelle des tirs de mortier et des mines[1015].

Reconstruire ce champs de ruines – et des dizaines d'autres tout aussi ravagés – aurait été, en tout temps, une tâche accablante. Il n'y avait pas de ressources mobilisables, pas de nourriture ni de réserves de combustible disponibles. De plus, chose tout aussi préoccupante, on manquait de personnel expérimenté. Fidèle à elle-même, l'Armée rouge confia à ses officiers les moins valides les tâches de reconstruction après le déplacement de la ligne de front. À Potsdam, les équipes qui aidèrent à rebâtir les ponts et à déblayer les rues étaient composées d'individus inaptes à servir sur le front, d'anciens prisonniers de guerre et de volontaires prélevés parmi les milliers d'exilés que les Soviétiques découvrirent lorsqu'ils libérèrent le territoire allemand. « Nombre d'entre eux […] sont extrêmement indisciplinés », se lamentaient les autorités militaires. Ils « participent aux beuveries et au pillage ». L'assistance de la population locale aurait été essentielle, mais la plupart des civils redoutaient ce travail. Les

femmes chargées de déblayer les gravats qui encombraient les rues de Potsdam savaient qu'elles risquaient de se faire agresser et violer. Six jeunes femmes d'une brigade de travail furent toutes violées à la fin de leur journée de travail. Les corps d'autres victimes émergeaient comme des vieilles poutres des tas de décombres qui jonchaient les rues[1016].

Après la paix, les viols devinrent sporadiques, se produisant sous le coup d'une impulsion ou provoqués par l'arrivée de nouvelles troupes. Certains fonctionnaires allemands étaient convaincus que les Soviétiques les approuvaient tacitement, surtout les jours fériés, particulièrement dangereux pour les femmes qui se trouvaient près des bases militaires[1017]. Les *frontoviki* prétendent aujourd'hui que les coupables étaient des « rats » de l'arrière et des civils, mais les témoignages révèlent clairement que toutes les catégories d'hommes étaient concernées. De fait, la tolérance à de telles infractions à la discipline était plus grande parmi ceux qui s'étaient battus sur le front. Au pays, les officiers d'état-major et les hommes politiques imposaient des distinctions hiérarchiques rigoureuses, mais sur l'ancien front, une familiarité bon enfant se développait entre les officiers et les hommes. Paradoxalement, l'effort nécessaire pour écraser le fascisme avait servi de catalyseur, permettant de vaincre la peur et la suspicion mutuelle que le régime de Staline s'était donné tant de mal pour instiller. Bien que ce fût contraire au règlement, par exemple, de nombreux officiers employaient couramment le *ty* (« tu ») amical et informel au lieu du *vy* (« vous ») plus formel dans les conversations autour du camp. Les sergents étaient les plus coutumiers du fait, et les vieux soldats surtout, mais aussi les lieutenants, semblaient négliger les règles, notamment celles qui concernaient le port correct de l'uniforme[1018]. Alors qu'ils s'installaient, répartissaient les corvées et passaient les murs des nouvelles casernes à la chaux, les soldats menaient une vie qui, vue de l'extérieur, commençait à ressembler à une image de la félicité domestique[1019].

Pendant la guerre, les bons officiers avaient appris à connaître leurs hommes, à les diriger en leur inspirant confiance tout en leur montrant qui était le chef. Trop souvent – ou trop souvent, du moins, pour les observateurs du NKVD –, ces officiers prenaient leurs aises parmi leurs hommes, fermant les yeux sur certains délits s'ils permettaient à tous de vivre mieux. Au-delà de leur base, tout un pays s'effondrait, mais dans son périmètre, la vie pouvait presque être agréable. À Potsdam, en ce mois de juin, un véritable village militaire surgit autour des troupes. Les soldats le construisirent, édifiant des versions de maisons

bourgeoises en allant chercher du bois de construction, des vitres et même des cadres de fenêtre dans les ruines allemandes. Leurs préoccupations majeures relevèrent ensuite de l'intendance. Il n'était question que de draps, d'œufs et de combustible, au point qu'un rapport de l'époque parlait de « libre-service[1020] » pour évoquer leurs agissements. Il y avait même des gramophones – pillés – sur lesquels les hommes pouvaient écouter du jazz et du *jitterbug* américains. Et le libre-service ne s'arrêtait pas à la grille de la caserne. Dans toute l'Allemagne, les soldats se servaient dans les fermes, réclamant des livraisons régulières d'œufs et de viande. Un capitaine se fit prendre avec un butin de trois chevaux et d'une charrette anglaise, trente kilos de beurre et vingt et une oies vivantes. Un autre avait réclamé à la population allemande proche de sa base une dîme quotidienne de cent œufs et vingt-cinq litres de lait[1021].

Une large partie de ces provisions réquisitionnées était revendue contre des sommes faramineuses. Le marché noir continuait à prospérer. Aucun article ou presque n'était sans valeur. Même si tous les câbles étaient coupés, un récepteur téléphonique avait un avenir quelque part en Europe. Il suffisait de trouver un acheteur. Dans une petite ville, les soldats de l'Armée rouge avaient rassemblé un total de mille cinq cents bicyclettes quelques semaines seulement après la paix. Le carburant était précieux, lui aussi, d'autant plus que les soldats adoraient faire crisser les pneus de leurs camions du prêt-bail et de leurs motos volées dans les rues étroites. Et pour le connaisseur, il y avait de bonnes occasions en matière d'œuvres d'art. De nombreux trésors allemands, dont des toiles de maîtres et d'autres objets pillés en Europe de l'Ouest, furent confisqués par les Soviétiques en 1945 dans le cadre des réparations, mais les entrepôts où les caisses attendaient d'être expédiées n'étaient pas plus sûrs que n'importe quelle autre base de l'armée. Des soldats de tout rang, et même des membres de la police militaire, participaient à ce marché noir d'œuvres d'art[1022]. Plus tard, certains s'engagèrent dans des transactions encore plus risquées. En 1946, c'étaient les devises, les documents de démobilisation et les précieux sauf-conduits pour l'Ouest qui atteignaient les prix les plus élevés[1023].

Comme d'habitude, les autorités soviétiques contrôlaient tous les propos des habitants. « Il est clair, indiquait un rapport, qu'à l'exception de quelques authentiques antifascistes, toute la population est mécontente de la présence de l'Armée rouge sur le sol allemand ; elle espère et prie pour l'arrivée des Américains ou des Anglais[1024]. » Les Allemands exprimaient leur point de vue de différentes façons. Des panneaux bilingues apparurent devant les quelques

cafés ou bars encore ouverts, le texte russe invitant cordialement la clientèle à entrer, alors que la « traduction » allemande contenait une forme ou une autre d'insulte méprisante[1025]. Plus grave encore, les soldats qui sortaient seuls la nuit, ou même qui circulaient en petits groupes, risquaient d'être retrouvés à l'aube la gorge tranchée ou une balle dans le crâne[1026]. Si l'occupation devait durer et, surtout, si la zone soviétique devait ne pas ponctionner exagérément les ressources de Staline, il était essentiel d'établir une forme de coexistence entre l'Armée rouge et ses hôtes réticents. Il ne s'agissait pas seulement de discipliner les anciens *frontoviki*. Le noyau de soldats et d'officiers professionnels était largement éclipsé numériquement par les nouveaux appelés, les anciens prisonniers et les civils soviétiques déplacés. Ils étaient tous en état de choc et se demandaient si la guerre était vraiment finie. En ce mois de juin, l'administration politique se mit au travail, cherchant à établir un nouveau consensus pour la paix.

La première démarche fut de mettre un terme à la haine. Le 11 juin, un ordre de l'administration politique de l'Armée rouge retira la formule « Mort aux occupants allemands ! » des titres de toutes les revues et de tous les journaux en circulation dans l'armée. Elle fut remplacée par un slogan plus neutre : « À notre patrie soviétique[1027] ! » Les soldats étaient également conviés à des conférences sur les erreurs de leur ancienne idole, Ehrenbourg. L'objectif était de leur inspirer d'autres sentiments que l'envie de tuer les Allemands. Mais la violence était presque devenue pour eux une habitude. Quelques slogans ne suffisaient pas à étouffer la haine qui avait obsédé les anciens combattants durant des années. Revenant tout juste de son triomphe sur la place Rouge de Moscou, Joukov brandit des menaces concrètes : « Nous recevons encore de nombreuses plaintes à propos de vols, de viols et de cas individuels de banditisme commis par des individus qui portent l'uniforme de l'Armée rouge », observait-il dans un ordre daté du 30 juin. Il accorda à l'armée cinq jours, pas davantage, pour mettre un terme à tous les agissements antiallemands. Dorénavant, précisait-il, tous les soldats devraient être cantonnés dans les locaux de l'armée lorsqu'ils n'effectueraient pas des missions officielles et étroitement contrôlées. Pour répondre au problème croissant posé par les officiers et soldats de l'Armée rouge qui prenaient des « épouses » allemandes officieuses, le nouvel ordre stipulait que tous ceux que l'on verrait entrer ou sortir d'une maison particulière seraient arrêtés et sanctionnés. Sachant que les officiers étaient complices de leurs hommes dans tous les types de délits que ceux-ci commettaient, le maréchal

ajoutait que tout officier jugé incapable de faire respecter une discipline rigoureuse devait être cité et révoqué[1028].

Cet ordre ne fut pas sans effet dans les semaines qui suivirent. Toutes les bases militaires, en tout cas, rapportèrent une baisse des délits enregistrés. Par la suite, les enquêtes donneraient à penser que les officiers s'acoquinaient toujours avec leurs hommes, étouffant les informations sur leurs infractions pour éviter que la police militaire de Joukov ne leur tombe dessus. Mais l'uniformité des chiffres n'en suggère pas moins une véritable évolution de l'état d'esprit[1029]. Le prestige de Joukov et le profond respect que les hommes lui vouaient jouèrent peut-être un rôle. Ainsi que les effets progressifs de la paix. Les viols, par exemple, devinrent moins fréquents à partir de la fin juin, mais peut-être cela tenait-il en partie aux relations plus stables que les soldats nouaient avec la population féminine locale. Certains se mettaient même plus ou moins en ménage, espérant rester et refaire leur vie là où le hasard les avait conduits. Cette pratique était si courante que seule l'immoralité la plus éhontée était sanctionnée, tel le cas d'un officier qui avait laissé six « épouses » enceintes entre la Pologne et Berlin[1030]. Selon le maire de Königsberg, les seuls Allemands correctement nourris dans sa ville cet hiver-là étaient les femmes que des soldats soviétiques avaient mises enceintes[1031]. Les délits militaires les plus fréquents à partir de la fin de l'été furent l'ébriété, le port d'un uniforme incorrect et le manque de respect à l'égard des supérieurs[1032]. La soif de vengeance refluait.

L'autre problème dans la zone soviétique était de persuader les hommes de l'importance du travail de paix. Les *frontoviki*, parmi lesquels se trouvaient d'anciens membres d'unités disciplinaires, se moquaient bien du règlement et des heures de travail régulières. « J'ai tout vu, remarquait un ancien combattant. Ils ne me garderont jamais ici[1033]. » Des hommes dont le corps et l'esprit avaient été formés à tuer ne pouvaient que trouver les factions mortellement ennuyeuses et nombre d'entre eux n'appréciaient pas de devoir déblayer les gravats dans les rues d'Allemagne. Beaucoup estimaient en fait qu'il n'y avait qu'à confier aux civils allemands la tâche dangereuse du déminage et, dans bien des villes, des équipes de volontaires se chargeaient effectivement de ce travail sous contrôle de l'armée en échange d'un supplément de nourriture[1034]. Mais au moins, le désarmement et la démilitarisation de la zone soviétique ressemblaient à un vrai travail. Le démontage et l'expédition des grandes usines confisquées dans le cadre des réparations constituaient une tâche plus étrange. Partout où ils

relevaient les preuves de la prospérité allemande, les hommes se demandaient pourquoi cette guerre avait commencé, ce qui avait bien pu pousser des gens aussi riches à convoiter la terre soviétique. Malgré tout, quel que fût leur comportement, les hommes de l'Armée rouge ne pouvaient que se considérer comme des vainqueurs. Quelles que fussent les missions qu'ils effectuaient, ils étaient forcément convaincus que, désormais, la vie serait meilleure. Les *frontoviki*, en dépit de tous leurs problèmes, constituaient une élite au sein de la zone occupée.

D'autres soldats soviétiques, tous ceux dont la guerre s'était achevée quand ils étaient tombés aux mains de l'ennemi, connurent un sort bien différent. Seule une fraction des millions de prisonniers faits par les forces hitlériennes dans les premières années de guerre était encore en vie en 1945, mais le nombre de prisonniers avait été tellement élevé qu'au moment où la paix fut signée, l'Europe centrale comptait encore des milliers d'hommes qui attendaient le salut. S'ils avaient espéré une prompte libération, sans parler d'un retour au foyer, ils allaient être amèrement déçus. Le 11 mai 1945, Staline signa l'ordre prévoyant la création d'un nouveau réseau de camps en Europe centrale. Il devait y en avoir quarante-cinq sur les seuls premier et deuxième fronts biélorusses, destinés à héberger dix mille hommes chacun ; en juin, il existait soixante-neuf camps de prisonniers spéciaux sur le territoire soviétique et soixante-quatorze autres en Europe[1035]. Il était prévu d'y interner les anciens soldats de l'Armée rouge qui avaient été prisonniers de guerre afin de les « filtrer », c'est-à-dire de rechercher les espions, de désigner les lâches et de punir les « traîtres à la patrie ».

Le destin d'un de ces hommes, P. M. Gavrilov, l'un des très rares rescapés de la bataille de Brest en 1941, révèle clairement la vraie nature de la justice soviétique. Gavrilov était un authentique héros. Bien que blessé et assuré de mourir, il s'était battu jusqu'à sa dernière balle, gardant une ultime grenade à jeter contre l'ennemi au moment où il s'évanouit après avoir perdu trop de sang. Son courage avait tellement impressionné la Wehrmacht (peu encline pourtant au sentiment) que des soldats allemands avaient porté son corps presque sans vie à un poste de secours, d'où il fut conduit dans un camp de prisonniers de guerre. Ce fut cet acte de « reddition » qui lui valut d'être accusé après la libération de son camp allemand en mai 1945. Son foyer suivant fut un nouveau camp, soviétique cette fois. Au total, près d'un million huit cent mille prisonniers comme lui se retrouvèrent entre les mains du SMERSh[1036].

Construire des prisons pour abriter ces anciens combattants « spéciaux »

n’était pas une mince affaire dans un monde où les ressources étaient plus que rares, mais les membres de la police secrète soviétique savaient s’adapter. « Le camp est situé bien à l’extérieur de la ville, commentait cet été-là un rapport du NKVD concernant une installation envisageable. Il est entouré d’une clôture sûre et possède des constructions permettant de loger des prisonniers de contingents spéciaux. » Les nazis avaient toujours été très compétents en matière de construction de prisons. Le site en question, proche de la ville d’Oranienburg, était en réalité le camp de concentration de Sachsenhausen. Trente mille personnes y avaient été assassinées sous le régime nazi récemment vaincu. Lorsque l’Armée rouge l’avait libéré le 22 avril, elle y avait trouvé quelques centaines de survivants dans un état tellement pitoyable que beaucoup moururent avant que les médecins n’aient pu les sauver. Mais bien que les chambres à gaz fussent vides et les miradors abandonnés, c’était une prison commode et bien bâtie. Pendant des années, elle accueillerait des convois d’exilés attendant les bons soins du SMERSh, les cellules et les ténèbres, et les trains qui les conduiraient vers l’est[1037].

Le sort le plus cruel fut réservé à ceux qu’on appelait les « vlassovites », dont la plupart avaient été prisonniers de guerre à un moment ou à un autre de leur existence. Ils comptaient dans leurs rangs les hommes qui avaient flanché et avaient préféré se battre aux côtés du Reich plutôt que d’affronter la famine des camps. Une minorité d’entre eux étaient également des antisoviétiques convaincus ; c’était notamment le cas des chefs des légions nationalistes du Caucase, de la Baltique et de l’Ukraine. Certains avaient achevé leurs années de guerre en Europe occidentale, s’étant battus en France et en Belgique. Les anciens alliés européens de Staline les « rapatrièrent » solennellement au cours des dix-huit mois qui suivirent la chute de Berlin, en même temps que des dizaines de milliers d’autres citoyens soviétiques. En tout, presque cinq millions et demi de citoyens soviétiques avaient ainsi été renvoyés dans leur ancienne patrie à la fin de 1946. Près de 20 % furent exécutés immédiatement ou condamnés à vingt-cinq ans de travaux forcés. D’autres se suicidèrent, entraînant même parfois leur famille dans la mort, plutôt que d’affronter la police militaire soviétique[1038].

Les détachements de gardes de l’Armée rouge chargés d’escorter ces hommes oubliaient toute idée de fraternité soviétique. Leurs *politrouks* leur avaient dit que les vlassovites étaient les pires traîtres, et les soldats traitaient leurs prisonniers en conséquence. Des groupes entiers étaient dévalisés, leurs valises

ouvertes et le savon, le tabac, les lames de rasoir et les chaussettes confisqués pour être revendus. « J'ai pris sa chemise pour nettoyer mon fusil », déclara un soldat à la police militaire. Cela arrivait tout le temps[1039]. Les « spéciaux » étaient traités comme des détenus en attendant d'être filtrés. C'était toujours à eux de prouver leur innocence. Le processus pouvait durer des mois, des années même. Le SMERSh et les services qui lui succédèrent étaient encore occupés à « filtrer » des personnes déplacées dans les années 1950[1040]. Et pendant ce temps, les malheureux prisonniers essuyaient des insultes et subissaient des brutalités, un traitement qui recommençait lorsqu'ils étaient envoyés en camp de travail. En août 1945, un peu plus d'un demi-million d'entre eux était déjà au travail. Des quotas d'anciens prisonniers et de « traîtres » furent affectés aux mines de charbon et au secteur de l'énergie, on les envoya dans le bâtiment, dans la branche du bois, les aciéries, les pêcheries, les constructions mécaniques, l'industrie chimique – partout où on avait besoin de main-d'œuvre et où l'argent était rare. Les condamnés étaient censés être reconnaissants envers Staline de les laisser en vie.

Les conditions d'existence de ces hommes déshonorés, fit remarquer un rescapé, n'avaient pas grand-chose à envier aux atrocités des camps nazis. Des anciens combattants furent envoyés dans le Caucase pour travailler dans des dépôts de bois, sans tenues d'extérieur ni chaussures. Ne disposant ni d'abris en dur ni d'installations sanitaires, ils étaient incapables de se défendre contre le fléau constant des poux[1041]. D'autres avaient faim, et la plupart travaillaient sans salaire. « Je ne vous verserai pas un sou, déclara un organisateur à son équipe. Vous nous avez été envoyés parce que vous êtes des traîtres à la patrie, des égoïstes ; vous êtes ici pour travailler, un point c'est tout. » Le contremaître d'une mine de Sibérie affirma à un membre de son contingent de travailleurs qu'« une tonne de charbon est plus précieuse pour nous que votre vie[1042] ». Cette haine puisait à des racines amères. Un grand nombre des brutes chargées de s'occuper de ces soldats étaient eux-mêmes d'anciennes victimes. Les camps et les mines de Sibérie étaient en effet dirigés par d'anciens koulaks, ces paysans expropriés par le communisme au début des années 1930. Ils pouvaient à présent décharger leur bile sur les soldats déshonorés. « Dès que vos officiers auront tourné le dos, murmura l'un d'eux, nous vous tuerons en vous affamant et en vous faisant travailler dur. Vous le méritez bien parce qu'en 1929-1930, c'est vous qui nous avez *dékoulakisés*[1043]. »

Les autorités soviétiques avaient plusieurs raisons de réclamer énergiquement

le rapatriement des « spéciaux ». Elles voulaient faire un exemple de certains traîtres et, dans presque tous les cas, elles craignaient, comme le rappelle Richard Overy, qu'en Europe de l'Ouest, les vlassovites ne soient d'« indésirables témoins à charge contre le communisme[1044] ». Mais en rentrant chez eux, les prisonniers étaient souvent des avocats tout aussi indésirables du capitalisme. Il était impossible d'empêcher tout contact entre les prisonniers et les membres de l'Armée rouge qui les escortaient. Des milliers de ces *frontoviki* avaient été impressionnés par les fermes et les commerces privés capitalistes qu'ils avaient vus, et ils en discutaient avec leurs nouveaux prisonniers. « Je n'ai jamais eu assez à manger de toute ma vie, déclara un jeune soldat. Comment se fait-il qu'en Pologne, ils mènent une vie aussi cultivée et aussi ordonnée, alors que nous n'avons rien de tout ça[1045] ? » Cette naïveté avait de quoi faire rire les anciens vlassovites. La Pologne, expliquaient-ils, était un pays arriéré, dévasté par la guerre et n'était pas à franchement parler un endroit où il faisait bon vivre. Certains d'entre eux avaient vu la France, la Hollande et même la Belgique. Tout un contingent de soldats géorgiens avait été cantonné sur l'île brumeuse du Texel ; des Ukrainiens étaient allés se battre en France. « La Belgique est un pays de grande culture, déclara un ancien combattant à son auditoire. Elle a une économie très développée. On peut y vivre très bien. » Quand un komsomol malin lui rétorqua que les Belges avaient un taux de chômage élevé – un argument soviétique courant pour contrer les charmes du capitalisme –, la réponse de l'ancien combattant fusa : « Oh oui, approuva-t-il. Là-bas, les femmes n'ont rien à faire, alors elles peuvent se consacrer entièrement à l'amour[1046]. »

Le Parti réagit par l'habituel mélange de conférences et de menaces glaciales. Les soldats comme les prisonniers se virent infliger des sermons portant des titres tels que « Les idées du camarade Staline sur les objectifs de l'Armée rouge et du peuple soviétique et sur les relations avec la population de l'Allemagne », « Les tâches économiques fondamentales de l'URSS » ou « Nous devons nous montrer plus vigilants en territoire étranger[1047] ». Pendant ce temps, le SMERSh tendait l'oreille, à l'affût de propos séditieux. Le « filtrage » fut le lot de tous les anciens prisonniers de guerre ou déportés, et beaucoup s'effondraient sous le poids des soupçons. Même les bons *frontoviki* étaient surveillés de près, à la recherche du moindre signe de faiblesse. La seule sanction que le régime de Staline put appliquer massivement fut le camp de travail. Pendant la guerre, la population du goulag avait beaucoup baissé, surtout en raison des épreuves et

des morts. En 1946, les camps recommençaient à se remplir.

Les soldats de l’Armée rouge n’avaient pas remporté la victoire pour administrer une prison. Plus longtemps elles restaient en Allemagne, moins les troupes soviétiques étaient sensibles aux sermons et aux menaces de Moscou. On assista parmi les anciens au développement d’une culture centrée autour de l’alcool, des femmes, des secrets et des devises fortes. Dix-huit mois après la paix, les fonctionnaires de Staline avaient pris conscience qu’il fallait laisser à l’étranger aussi peu de combattants que possible. Ils y étaient soumis à une influence trop libre d’esprit, trop préjudiciable au régime de discipline et de rigueur idéologique. Ceux qui avaient travaillé avec d’anciens prisonniers de guerre et d’ex-vlassovites étaient considérés comme les pires. Au printemps 1947, les autorités militaires soviétiques en Allemagne étaient arrivées à la conclusion que tous les soldats ayant servi pendant deux ans ou plus en territoire allemand (autrement dit tous les vétérans) et tous ceux qui avaient travaillé au contact de candidats au rapatriement devaient être renvoyés chez eux sans tarder[1048]. Ils devaient être remplacés par des hommes plus sûrs, plus jeunes, moins imprévisibles. Le *frontovik* était parfait pour gagner des guerres, mais un régime militaire autoritaire exigeait des hommes ayant une âme de bureaucrate.

Les premiers soldats démobilisés apprirent la bonne nouvelle à la fin du mois de juin. Les autorités militaires commencèrent l’opération par certaines catégories d’hommes de trente ans et plus (considérés comme appartenant aux « groupes d’âge les plus élevés ») et par les femmes sans qualifications utiles. On supposait que les aînés seraient les plus impatients de rentrer chez eux ; de surcroît, ils avaient peut-être des responsabilités familiales à assumer. « Vous devriez créer un comité et démobiliser tous les soldats de trente ans et plus », réclamait une lettre adressée à Kalinine, comme sur un signal donné, le 20 juin. « Nous sommes tous de cet avis […]. Que vais-je faire avec ma femme si j’ai plus de trente ans et que je n’ai pas encore de fils ? Dans cinq ou dix ans, un homme aura perdu toutes ses chances auprès du sexe féminin. Cette saison-là ne dure pas au-delà de trente-cinq ou quarante ans, ce n’est un secret pour personne. » Une loi sur la démobilisation fut promulguée trois jours plus tard, mais elle était loin de toucher tout le monde, y compris l’ensemble des plus âgés. « Que feriez-vous, poursuivait le même ancien combattant impatient, si tous les soldats exigeaient de rentrer chez eux le même jour ? Nos gardes et nos officiers ne pourraient rien faire, parce qu’ils veulent rentrer chez eux, eux aussi. C’est le pouvoir du peuple[1049]. »

La réalité était que les soldats étaient piégés, à court terme en tout cas. Pour commencer, le système des transports en piteux état, endommagé par les bombardements, qui reliait cahin-caha Berlin à Brest était dans l'incapacité de les reconduire tous chez eux en même temps. Par ailleurs, du point de vue de leur propre gouvernement, le vrai problème était dans la tête des soldats. Les rapatrier sans préparation méticuleuse était trop risqué idéologiquement. La victoire maussade, sanglante, réclamait sa guirlande de héros ; il fallait préparer leur accueil, ce qui exigeait du temps et de la réflexion. S'y ajoutait le risque que les anciens combattants ne fassent l'apologie du capitalisme ou de la vie sans fermes collectives. Ils pouvaient parler des brutalités, des exécutions sur le front, du SMERSh et même des horreurs de la mort au combat. La liberté de pensée qui avait commencé à régner sur le front devrait être réprimée avant qu'elle ne puisse contaminer le monde civil.

On commença ainsi à présenter la démobilisation comme une sorte de privilège et non comme le devoir d'un État reconnaissant envers tous les hommes et toutes les femmes qui s'étaient battus pour lui. Les *politrouks* organisèrent de nouvelles réunions de petits groupes de soldats et leur expliquèrent ce qu'il fallait faire. Leur devoir, leur déclara-t-on, était « de garder les secrets militaires et d'État aussi soigneusement chez eux que sur le front. Que les démobilisés conservent leurs chaleureux souvenirs de l'unité et de leurs amis de guerre ». Mais, surtout, qu'ils ne parlent pas de grand-chose d'autre. « Nous avons dû signer un papier », reconnaissent les vétérans. En fait, on les avertissait que leur démobilisation et l'assistance matérielle qui l'accompagnait dépendaient de leur bonne volonté et de leur capacité à garder pour eux l'essentiel de leurs expériences de la guerre, depuis le nombre de morts et les atrocités jusqu'aux rations absentes et aux pieds gelés[1050]. La discrétion actuelle des anciens combattants, qui frôle souvent la litanie de mensonges purs et simples, remonte au jour où ils ont signé ce document.

Ils le signèrent, car la vraie vie ne pouvait commencer qu'après. Sans doute certains soldats choisirent-ils de rester à l'armée et d'y faire carrière – ce fut le cas de Kirill –, mais la plupart étaient impatients de regagner leurs foyers. On remit aux hommes et aux femmes sélectionnés des vêtements civils et une paire de chaussures. On leur donna des bons de transport et les documents nécessaires pour rentrer chez eux sains et saufs. Ils se chargèrent aussi de colis de nourriture et d'autres petits cadeaux d'un État reconnaissant. Leurs paquets rempliraient bientôt à déborder les casiers et les porte-bagages des trains de passagers,

envahissant les couloirs et renforçant l'odeur entêtante de tabac, d'ail, de couvertures humides et de gasoil. Les soldats démobilisés depuis Erfurt en 1946 pouvaient s'attendre à ce qu'on leur remette « un costume de sport, un chandail, des sous-vêtements, du cuir et des pantoufles », ainsi que, privilège réservé aux officiers, « une paire de chaussures de femme ». Ils reçurent également cinq kilos de sucre, dix kilos de farine, une bouilloire, des cuillers, un sac de voyage, une serviette de toilette et quelques biscuits pour le voyage de retour[1051]. La plupart touchèrent aussi de l'argent, la somme dépendant de leur rang et de la durée de leur service[1052]. Mais cette générosité était compensée par une surveillance de chaque instant. Les hommes étaient mis en garde contre toute tentative d'emporter des armes chez eux. Leurs sacs étaient fouillés avant leur départ de la base[1053]. Une précaution parfaitement inutile, car ils n'avaient qu'à creuser les champs dévastés proches de chez eux pour trouver tout ce qu'ils voulaient en matière d'armes et d'explosifs.

Enfin, avec l'inéluctabilité d'un rêve, arrivait le moment de franchir la frontière, de quitter la vie militaire pour de bon. La majorité des anciens combattants évoquent de douloureux sentiments de perte. Ils avaient envie de rentrer chez eux, bien sûr, mais c'était un déchirement de se séparer brutalement des copains. Les dernières heures qu'ils passaient dans une base étaient consacrées à des discours et à des chansons. « Nous avons entonné nos chants de marche militaires virils, graves », écrivait Pouchkarev. Mais c'étaient des chants de victoire. Une autre émotion, bien plus profonde, entourait les airs de défaite, les chansons de douleur et de mal du pays de 1942 – *Attends-moi*, *Zemlianka*, *Oh ! que la route est longue*, *Nuit obscure* –, toutes ces mélodies qui avaient soutenu une génération en voie de disparition luttant contre le désespoir[1054]. Leur sonorité ne serait plus jamais la même, elles n'auraient plus jamais autant de sens. Beaucoup d'hommes pleuraient avant que leur train démarre. En disant adieu à ceux qui savaient ce qu'était la guerre, aux seuls capables de comprendre leurs récits, ils perdaient leur vraie famille spirituelle. Elle leur manquerait jusqu'à la fin de leur existence – et la plupart resteraient en contact avec presque tous leurs anciens camarades.

Le trajet de retour dut leur paraître bien étrange. Il y avait ce sac si lourd qu'il était incommode à trimballer, et puis le plus petit, le havresac avec le tabac et le bon de transport. Ces bagages contenaient tout ce que les hommes avaient pu récupérer de la guerre, les preuves matérielles de ce qu'ils avaient vu et vécu. Dans presque tous les cas, cela commençait par des médailles – de victoire, de

service, de bravoure, et même une grandiose étoile rouge ou une bannière rouge. Puis venaient les photos. Pendant la guerre, des photographes de presse gagnaient un peu d'argent en prenant des clichés des soldats, des portraits à envoyer à leur femme, des photos de groupe qui leur rappelleraient leurs compagnons d'armes. Alors que leur train roulait en cliquetant vers Brest et Smolensk, les hommes les auront certainement regardées déjà, s'étonnant des formes menaçantes des canons, de la lumière du soleil à travers les arbres de l'été passé, des sourires sur de jeunes visages morts depuis longtemps. Aussi longtemps qu'ils vivraient, jamais ils n'auraient le temps d'expliquer tout cela. Et les cadeaux, les chaussures et les montres semblaient prendre un autre sens maintenant. Sur le front, c'était un butin facile, les fragments d'une victoire abondante. Mais à présent, alors que le monde du triomphe et de la camaraderie commençait à pâlir, ils se transformaient en emblèmes rares, précieux et en même temps ternis par la culpabilité secrète que ces rescapés éprouvaient à l'idée d'avoir survécu, de n'être pas morts.

Les trains franchissaient à nouveau la frontière, se dirigeant vers l'est cette fois, vers la patrie. Ils traversaient le chapelet familier de villes biélorusses, puis russes, les noms qu'ils avaient criés dans l'euphorie du triomphe quand l'Armée rouge fonçait vers l'ouest. Mais cette fois, les hommes avaient le temps de regarder, et certains relevaient le coût de la guerre. La Biélorussie était dévastée. Kiev noircie, détruite. Des étendues entières de terres arables paraissaient à l'abandon, car les vivants étaient moins nombreux que cinq ans auparavant, et il n'y avait presque plus d'hommes ni de chevaux pour se charger des gros travaux. C'était, de plus, un paysage meurtrier, parsemé d'obus et de mines non explosés. Les ponts et les voies ferrées avaient été réparés, mais les hommes qui choisirent de parcourir en camion les derniers kilomètres trouvèrent les routes dans un état épouvantable : défoncées, bourbeuses et toujours jonchées de carcasses de chars. Assister à ce spectacle en temps de guerre, avec les copains, en sachant que tout ce qu'on avait à faire était de se battre était une chose. C'en était une autre de contempler les ruines grêlées de Leningrad, de Pskov ou de Stalingrad et de se dire que ce paysage devrait être nettoyé, sécurisé, reconstruit. Berlin n'avait pas été en bien meilleur état, mais Berlin n'avait jamais été de la responsabilité personnelle de ces hommes, Berlin n'avait jamais été leur avenir.

L'odyssée de tous les soldats comporterait un acte de plus avant que la réalité civile ne s'impose à eux. Comme toujours, la physionomie sauvage de Staline dominait. Son portrait ornait les trains, son nom figurait sur les étendards qui flottaient au-dessus de la salle locale du Parti. Mais les cérémonies de bienvenue

destinées aux combattants de retour au pays étaient sincères. Ce n’était pas seulement le Parti, mais des centaines de familles qui avaient payé les fleurs qui couvraient les convois des anciens soldats quand ils arrivèrent à Kharkov, Koursk ou Stalingrad. À chaque étape du voyage, en fait, on avait déroulé le tapis rouge et offert aux hommes des cadeaux et de la nourriture. Il y avait eu de la musique – les chants de l’Armée rouge – et, dans certains endroits, un vrai orchestre avait joué au milieu des portraits de Staline et des drapeaux écarlates. Les quais étaient un océan de tissu rouge, de fleurs et de foules en liesse. Dans le meilleur des cas, ces premiers voyages étaient comme une fête qui n’en finissait pas.

Cette humeur festive aida peut-être les soldats à encaisser le choc du retour, mais ce fut indéniablement un moment tendu, terrifiant même. Ils l’avaient attendu avec impatience, sans doute, ils n’avaient même pensé qu’à cela, mais les retrouvailles avec les parents, les enfants, les épouses et les amis s’accompagnaient d’un excès de sentiment accablant. Dès que leur train freinait avant de s’arrêter définitivement, les hommes voyaient une marée humaine monter vers eux, des étrangers impatients, tant de femmes. Ils inspectaient la foule, les robes d’été imprimées, les enfants brandissant des photographies d’hommes plus jeunes, disparus. Et quand ils repéraient enfin leurs proches, sans doute comprenaient-ils à nouveau, l’espace d’une seconde, tout ce qu’avait représenté la guerre. Éblouis par le flash des photographes en ce mois de juillet, les anciens combattants ont l’air d’appartenir à une nouvelle espèce. Poussiéreux et hâlés, clignant des yeux sous une lumière oubliée depuis longtemps, ils semblent n’avoir aucun lien avec les civils qui se pressent autour d’eux. Ils ont l’air plus vieux, indéniablement, et leur peau, alors que leurs propres enfants se hissent vers eux pour les embrasser, paraît dure et sèche comme du cuir. Et pourtant, comme le montrent aussi ces images, cet instant resplendissait également d’une authentique joie.

Les cérémonies de bienvenue avaient été organisées jusqu’au moindre détail par les branches locales du Parti. Satisfaire les besoins des anciens soldats n’était pas seulement une façon de leur manifester la reconnaissance du pays – bien que cela entrât certainement en compte. Cet accueil orchestré devait également submerger l’esprit des hommes. À l’image des *politrouks* qui avaient influencé les pensées des soldats sur le front, les activistes locaux du Parti se chargèrent de leur apporter éducation et divertissements autorisés. Les hommes étaient constamment approvisionnés en journaux et en brochures de propagande. Ils trouvaient dans leurs chambres d’hôtel des sodas, des bonbons et du tabac. Les

hommes mariés dont la famille avait fait le voyage pour venir les accueillir étaient quelquefois logés à l'hôtel en attendant qu'un cheval et une carriole viennent les reconduire tous chez eux. Les célibataires, surtout ceux qui n'avaient pas de foyer et devaient s'attendre à de longues périodes de transit, recevaient des colis de nourriture en sus des cartes de rationnement ordinaires distribuées également aux civils. On leur proposait aussi des conférences. À Koursk, qui abritait de nombreux anciens soldats de passage, le programme de cet été comprenait des causeries sur la situation internationale, sur le passé héroïque du peuple russe, sur la vie et l'époque de Maxime Gorki, ainsi que sur des « thèmes médicaux » – probablement les poux, l'alcool et les MST. Plus de deux mille personnes y assistèrent. On les retrouvait aux séances gratuites de cinéma et aux concerts qu'organisaient les autorités municipales. L'essentiel était de ne pas laisser les anciens soldats ruminer dans leur coin[1055].

Plus sérieusement, il fallait que quelqu'un s'occupe des affaires de logement, de vie familiale et de travail. Certains des « hôtels » où étaient logés les hommes ne valaient guère mieux que des tentes. Partout où étaient passés les Allemands puis l'Armée rouge, on ne trouvait plus beaucoup de bâtiments encore debout. Les hommes qui rentraient « à la maison » risquaient fort de trouver leur femme et leurs enfants dans un appartement d'une pièce sans cuisine, sans eau, au toit percé. D'autres se terraient dans des tranchées-abris de terre, plus précaires encore que celles de Stalingrad ou de Crimée dont ils gardaient le souvenir. Aussi les autorités locales firent-elles des pieds et des mains après 1945 pour trouver des logements aux héros de retour. À Smolensk, une ville qui avait souffert autant que les autres sous l'occupation, près du quart des anciens combattants rentrés chez eux étaient toujours sans abri en janvier 1946[1056]. Mais ils n'en appartenaient pas moins à une élite. À Koursk, les ateliers où les hommes auraient pu faire rapiécer leurs chaussures ou ravauder leurs vêtements usés d'avant guerre étaient eux-mêmes en ruine[1057].

Les premières vagues de soldats de retour au pays furent les plus fêtées. Par la suite, en 1946, de nouveaux groupes d'anciens combattants rentrèrent en silence, ou, dans le meilleur des cas, furent accueillis par un discours et une file d'attente pour du pain. Mais tous, même les premiers, eurent bien du mal à retomber sur leurs pieds. La plupart prirent quelques jours de congé, avec l'approbation des autorités. Certains en profitèrent pour renouer avec leur famille. Il y avait tant de choses à dire, ou au contraire tant de silences, tant de doutes. Vint ensuite la question du travail. Les enseignants furent parmi les premiers démobilisés,

surtout dans les disciplines techniques, car l'État avait plus que jamais besoin de spécialistes. Les suivants furent les étudiants dont les études avaient été interrompues par la guerre. Comme tous les anciens combattants, ils seraient prioritaires pour s'inscrire à l'université au début de l'année scolaire[1058]. Pour ceux qui présentaient les qualités requises, un passé de combattant pouvait marquer le début d'une vie meilleure.

Le premier groupe démobilisé comprenait également les anciens combattants ayant au moins sept ans de service, les vieux (aux yeux de l'armée) et les soldats qui avaient subi au moins trois blessures graves. Le plus souvent, ces hommes sans qualifications étaient destinés à travailler dans les fermes. Plus de la moitié des soldats regagnaient des régions rurales, les villages qu'ils avaient quittés quatre ans auparavant, voire plus tôt. En janvier 1946, près de quarante-quatre mille soldats avaient été démobilisés pour la seule région de Smolensk. Trente-deux mille d'entre eux avaient trouvé un emploi dans l'agriculture. Quelques-uns étaient devenus présidents de kolkhozes ou chefs des nombreuses brigades de travail rurales. Un ancien combattant imposait un certain respect, du moins s'il était rentré entier. Mais la majorité, les trois quarts des effectifs totaux, n'avaient quitté le front que pour retrouver la boue et les cafards[1059]. En 1946, la moisson fut mauvaise. La famine sévissait en Ukraine et dans le Sud de la Russie, les gens souffraient d'œdèmes, tandis que d'étranges rumeurs d'homicides, voire de cannibalisme, commençaient à circuler. Certains soldats démobilisés se demandèrent certainement si c'était pour cela qu'ils s'étaient battus et avaient souffert.

Ils firent tout leur possible, certainement, pour jouir de la vie meilleure qu'on leur avait promise. Leur heure de gloire fut éphémère. Sans doute n'est-il jamais possible aux sociétés d'après guerre d'entourer leurs anciens combattants d'une sollicitude suffisante. Il n'y a que trop de raisons de repousser ces étrangers de retour, surtout une fois que les brèches laissées par leur départ se sont refermées. Comme de nombreuses familles, l'État soviétique fit un effort sincère pour accueillir dignement les anciens soldats qu'il choisit de fêter en 1945 et en 1946. Ceux qui étaient en butte au déshonneur et à l'exclusion, bien sûr, furent rapidement soustraits aux regards. Mais le temps viendrait vite aussi où les plus triomphants des soldats ne seraient plus un sujet d'actualité dans un pays qui essayait d'oublier. Staline donnerait le nouveau ton officiel. Il était fier de s'attribuer le mérite de la victoire, mais réticent à le partager. Il n'ignorait pas non plus que le récit de ses propres erreurs – notamment de la débâcle et des

massacres de 1941 – attendait encore d'être fait. Sa solution fut d'une simplicité bien à lui. À partir du printemps 1946, tous ceux qui étaient susceptibles de lui faire de l'ombre et de revendiquer une part des lauriers de la victoire, dont Joukov, furent rétrogradés, disgraciés ou incarcérés. En 1948, moins de trois ans après la paix, on interdit à peu de chose près toute évocation publique du souvenir de la guerre[1060]. Restaient quelques tentatives de commémoration des défunts ainsi que des commissions qui se chargeaient de nettoyer et d'entretenir les sépultures militaires. Mais les anciens combattants enclins à la réflexion durent se demander si leur État ne préférait pas les héros morts aux vivants[1061].

Dans un premier temps, la chose la plus facile à offrir aux soldats rentrés au pays fut une aide matérielle. Chaque réunion du soviet de Kalinine semblait proposer une nouvelle pension ou une nouvelle allocation destinée aux malades, aux orphelins, aux veuves, aux démobilisés. Les familles de vétérans nécessiteuses étaient censées obtenir du combustible – du bois ou de la tourbe – à l'approche de l'hiver ; on leur donnait des sacs de farine et de pommes de terre. Elles étaient théoriquement prioritaires pour les logements plus ou moins remis en état et jugés habitables, et leurs enfants étaient dispensés de frais de scolarité. On leur remettait des coupons de vêtements et on leur promettait plus de lait. Les anciens combattants eux-mêmes touchaient une pension, plus ou moins importante en fonction de leurs années de service, de leur rang et de leurs éventuelles blessures. Mais tous ces secours étaient contrôlés par des fonctionnaires d'État surchargés de travail. Dans chaque ville ou village, les ressources étaient administrées par des services locaux, des bureaucrates qui avaient passé les années de guerre à l'arrière. Pour les anciens combattants, ces employés de bureau étaient une race à part, des « rats », dont les priorités ne seraient jamais les leurs. Les tensions entre ceux qui s'étaient battus et ceux qui étaient restés chez eux se manifestaient dans des querelles à propos du logement et du chauffage, de la nourriture et des chaussures d'enfants.

La situation des invalides était encore plus poignante. Au cours des premiers mois de paix, les autorités ne parvinrent pas à les dénombrer, et beaucoup de ceux qui étaient gravement malades étaient morts avant la fin de 1945. Au printemps de 1946, l'État put cependant estimer qu'il y avait environ deux millions sept cent cinquante mille invalides de guerre encore en vie[1062]. Comme c'était le cas dès que le gouvernement fourrait son nez quelque part, ils furent classés en différentes catégories, en fonction de l'importance de leur incapacité et de leurs besoins en soins hospitaliers. Ils touchaient tous une pension pour

compenser leur invalidité de travail, et beaucoup avaient droit à des colis alimentaires – *kacha*, poisson séché et œufs, par exemple. Ils étaient également censés bénéficier des meilleurs soins possibles, et c'était là que le bât blessait. De nombreux hôpitaux avaient été aménagés dans des cabanes ou d'anciennes écoles – c'est qu'il restait si peu de bâtiments debout[1063]. S'y ajoutait une pénurie de médecins, d'infirmières, de médicaments et de prothèses. Les jeunes gens qui avaient perdu leurs jambes étaient condamnés à se traîner dans des petits chariots de fortune, et les estropiés qui mendiaient devinrent un spectacle courant dans les villes de Russie.

Les infirmes étaient cruellement handicapés à maints égards. Certes, l'État soviétique était terriblement pauvre, incapable de satisfaire les besoins les plus élémentaires faute d'argent. Cela, les aveugles, les sourds ou les mutilés auraient pu le tolérer, pendant un temps du moins. Le plus douloureux était l'attitude du reste de la population. C'était une nation hantée, mais c'était aussi une nation qui cherchait à oublier. Le jazz et les tenues de dandy qui furent officieusement en vogue parmi les jeunes en 1946 s'inscrivaient dans une volonté plus générale de libération, une envie de se délivrer des ombres de l'austérité des années de guerre. Les invalides inspiraient de l'agacement, un peu d'embarras. Comme il s'agissait essentiellement de fantassins, ils manquaient généralement d'instruction, d'influence et d'argent[1064]. Au lieu de manifestations de reconnaissance, ces Ivan-là risquaient fort de se voir opposer un silence rancunier. Plus ils parlaient de la guerre, plus ils plaidaient leur cause, plus ils étaient importuns, plus ils étaient mal accueillis. Le couperet tomba en 1947, quand Staline ordonna que les rues des villes soviétiques soient nettoyées de leurs mendiants, dont beaucoup étaient des mutilés de guerre. Les anciens combattants éclopés qui avaient choisi la vie urbaine furent poussés dans des trains, en partance pour le nord cette fois, et plus précisément pour une île proche de l'autre rive du lac Ladoga, Valaam. Les lépreux malgré eux de Staline moururent souvent en exil[1065].

Pour ceux qui vivaient dans les villages reculés, les anciens fusiliers d'origine paysanne, une invalidité, quelle qu'elle fût, représentait un piège d'une autre nature. Un homme qui n'avait qu'une jambe ou avait perdu ses bras ne pouvait pas monter à cheval[1066] ; or, la gare la plus proche pouvait se trouver à plusieurs dizaines de kilomètres. La hutte paysanne se transformait alors en prison. Un invalide pouvait être ainsi privé de soins médicaux, de compagnie et de travail pendant des années. L'État offrait bien de temps en temps de nouveaux

programmes de formation, mais leur contenu était un affront pour des hommes qui s'étaient battus. On encourageait par exemple les anciens combattants aveugles à apprendre à jouer d'un instrument. L'objectif était de les sortir de la dépression et de les aider à gagner leur vie, mais beaucoup n'avaient aucune aptitude pour la musique, ou aucune envie de l'apprendre, et encore moins de jouer dans la rue en demandant l'aumône[1067]. Leurs vraies compétences restaient inemployées, faute d'une aide plus imaginative. Pour leur part, les invalides commencèrent à éviter de se faire soigner. Devant la perspective des murs clos de l'hôpital, de la tyrannie mesquine du personnel soignant, ils préféraient encore rester chez eux à cultiver leurs souvenirs et à apaiser leurs douleurs à grand renfort de *samogon*[1068].

L'alcool était du reste un remède de choix à des souffrances plus universelles, au choc et au traumatisme provoqués par la guerre. Les autorités avaient du mal à admettre la réalité des effets psychologiques du conflit et ignoraient presque tout de l'état qu'on appelle aujourd'hui stress post-traumatique. Pour commencer, tout le monde faisait des cauchemars. La nation tout entière, jusqu'aux enfants eux-mêmes, avait souffert. Pour aggraver encore les choses, une telle violence, bien qu'inédite par son ampleur et par son intensité, n'était pas sans précédent dans un pays qui avait traversé plusieurs décennies de guerre civile et de répression étatique. Il était difficile de faire la différence entre le choc, la dépression et l'épuisement qui touchaient tout le monde et les véritables troubles mentaux. Les médecins continuaient à relever des cas de contusions cérébrales et cherchaient à faire face aux problèmes les plus aigus, tandis que les diagnostics de névrose, de schizophrénie et de manie s'empilaient sur les bureaux des hôpitaux. Mais les anciens combattants avaient peu de chances d'être traités pour le choc des combats. On pouvait leur donner des vitamines, ou, dans des cas extrêmes, les enfermer, mais, en général, on les exhortait à penser à leur devoir et à se replonger dans la vie[1069]. La folie était profondément stigmatisée, et tout type de dépendance traité comme une faiblesse.

Les médecins consciencieux observaient et relevaient encore des changements que le dogme officiel était incapable d'expliquer. Après la fin de la guerre, ils enregistrèrent pendant quelques mois une augmentation des cas d'hypertension, de troubles digestifs et même d'affections cardiaques[1070]. Mais il était facile de les écarter en les présentant comme les effets universels de la vie en temps de guerre. De plus, les hôpitaux où l'on envoyait les malades étaient si rebutants et les traitements si incertains que le nombre de patients disposés à signaler les

symptômes dont ils souffraient déclina rapidement à partir de 1946[1071]. Quand d'anciens combattants parlent du bon vieux temps, de la grande lutte collective, ils n'évoquent jamais les insomnies et les effets durables de la malnutrition qui les touchèrent presque tous. Ils oublient aussi les rages de dents non soignées, les infestations chroniques par des poux, les diarrhées et les furoncles. Ceux qui ont vécu assez longtemps pour raconter les histoires relatées dans ce livre incarnent une petite élite en termes de résistance physique. Les blessures de guerre, une alimentation médiocre et les effets du stress abrégèrent des millions d'existences.

Aucun fantasme, cependant, ne fut plus vivace que l'idée que pendant ces années d'épreuves, la population s'était serré les coudes. Il était tentant, bien sûr, de rechercher des bénéfices cachés pour compenser le coût évident de la guerre, d'espérer que toutes ces souffrances avaient apporté quelque chose de bon. Et il est vrai que la ténacité – et la réussite – donnait à certains une force intérieure peu commune. Pourtant, l'idée d'une communauté soudée et chaleureuse relevait de la propagande ou du vœu pieux. Pour ceux que l'État avait châtiés, la vie d'après guerre fut cruelle. Pour tous les autres, ce fut une période où le soulagement se teinta d'inquiétude. Tout le monde constata également que la société soviétique était devenue plus dure, plus brutale et plus froide.

La politique et le style officiel de la clique dirigeante stalinienne donnaient le ton, et ce dernier fut amer. Le traitement impitoyable infligé aux prisonniers de guerre libérés, les appels à redoubler de vigilance pour démasquer les espions, les nouvelles séries d'arrestations et de procès, tout cela contribua à alimenter la suspicion au lieu de construire un esprit de solidarité. Les anciens combattants n'étaient pour rien dans les projets génocidaires de Staline, mais beaucoup s'en rendraient complices, se faisant les héritiers enthousiastes de la tyrannie. Pour ceux qui étaient incapables de supporter une nuit paisible, il restait des régions où la guerre n'était pas encore finie. En Ukraine et dans la Baltique, les guérilleros nationalistes continuèrent à se battre jusqu'à la fin des années 1940. Des forces spéciales, qui succédèrent à l'OSMBON de Mikhaïl Ivanovitch, furent déployées pour leur faire la chasse, soutenus par la police de sécurité. On estime qu'en 1950, trois cent mille personnes avaient été arrêtées et déportées d'Ukraine occidentale. De vastes fosses collectives continuaient à surgir sous ces charmants vergers et ces jolis champs de lupin[1072]. Les anciens combattants de l'Armée rouge qui réalisèrent leur rêve des années de guerre et s'établirent en Ukraine s'installèrent sur des terres volées, dans des maisons vides remplies de

fantômes. La situation fut la même en Crimée, un lieu de retraite de prédilection des soldats. Le crime commis contre les Tatars était officiellement ignoré. Pour les vétérans, les villages côtiers de la mer Noire étaient suffisamment attrayants pour apaiser tous les doutes qui pouvaient subsister dans leur esprit. Ils étaient les conquérants, après tout, et c'était une terre soviétique.

La guerre avait également brisé les familles soviétiques et les réseaux sociaux, et contribué à déprécier les valeurs de clémence, de coopération, et jusqu'aux bonnes manières elles-mêmes. La société était divisée, et chaque camp contemplait les autres avec désarroi. Les prisonniers, les anciens soldats et les civils composaient des tribus presque étrangères les unes aux autres. D'anciens combattants comme Vassili Grossman étaient scandalisés par l'inhumanité des villes d'après guerre. C'était, a-t-il écrit, comme si les gens ordinaires s'étaient donné le mot pour réfuter l'idée qu'on trouve toujours de la bonté dans le cœur des gens aux mains sales[1073]. Mais la camaraderie du front allait, elle aussi, voler en éclats dans ce monde en paix. Des délits comme les vols et les violences en état d'ébriété se poursuivaient malgré la signature de la paix. Ils furent même plutôt facilités par les mouvements de population, de réfugiés, de colonisateurs, sans parler de la présence de toutes ces armes[1074].

La famille aurait dû être un asile pour les hommes dévastés par la guerre. La propagande stalinienne, et beaucoup d'écrits d'après guerre, cherchèrent à la présenter comme telle[1075]. Mais au moment où ils rentrèrent chez eux dans ces trains brinquebalants tout ornés de guirlandes, peu de soldats auraient imaginé le tribut que la guerre avait prélevé sur la vie domestique. Le front intérieur, comme on l'appelait, avait mis les femmes à rude épreuve. Certaines, obligées de travailler comme des bêtes de somme, avaient tiré un trait sur leur féminité[1076]. Celle-ci n'avait plus aucun sens, n'apportait aucune joie. De surcroît, il ne restait presque plus d'hommes dans les régions rurales. « Je me suis retrouvée seule avec trois fils, a raconté une veuve à Alexievitch. Ils étaient trop petits pour s'occuper les uns des autres. Je trimballais des gerbes de blé sur mon dos, du bois que j'allais chercher dans la forêt, des pommes de terre et du foin […]. Je tirais la charrue moi-même, et la herse aussi. Dans une cabane sur deux environ, il y avait une veuve ou une femme de soldat. Il ne restait plus d'hommes. Plus de chevaux non plus, ils avaient été réquisitionnés par l'armée, eux aussi[1077]. » Ces femmes s'endurcissaient, elles devenaient impassibles. Certaines nourrissaient même une certaine rancœur à l'égard d'une armée qui les avait laissées à la merci des Allemands pendant d'aussi longs mois. Quand leurs

maris invalides rentraient à la maison, l’abri qu’elles leur offraient manquait souvent de chaleur. De fait, certaines femmes épousèrent délibérément des invalides pour pouvoir réclamer les allocations – pension, nourriture, combustible et fournitures médicales – auxquelles les certificats de leurs maris leur donnaient droit[1078]. Le tout était de savoir où les revendre.

« À quoi nous jouions ?, s’est interrogé un homme qui a grandi pendant cette triste décennie. Nous ne jouions presque pas. Il fallait grandir vite. » C’était vrai. On apprenait aux enfants que la vie n’est pas une partie de plaisir. Beaucoup n’avaient pas été scolarisés depuis des années. C’était le cas notamment de la petite sœur de Slésarev, Macha, et des milliers de « fils du régiment » qui rentraient chez eux à présent. Dans leurs souvenirs, aucun cours de rattrapage ne pourrait jamais racheter toutes ces années d’école perdues, rien ne pourrait effacer les images de la guerre. Macha Slésaréva, qui, à quatorze ans, passait déjà toute sa journée aux champs, était typique de ces millions d’enfants qui commençaient à travailler dès qu’ils avaient la force de soulever une pelletée de terre. Mais bien que le plaisir soit largement absent des souvenirs des enfants de la guerre, certains de leurs passe-temps se révéleraient inoubliables. « Voilà, se rappelait un homme. On jouait au “ravin de la terreur”. On balançait des grenades dans la petite vallée près de la ville pour voir lesquelles étaient encore bonnes. » Ce jeu coûta ses deux mains à son meilleur ami[1079].

La maison, donc, n’était pas le havre dont les soldats avaient rêvé quand ils s’asseyaient pour écrire à leurs femmes. Les couples qui réussirent à reconstruire leur vie commune étaient eux-mêmes conscients d’une brèche, d’un espace vide que la parole, aussi abondante fût-elle, ne pourrait jamais combler. C’était une cruelle récompense pour toute cette attente, toutes ces lettres. Vitali Taranitchev et Natalia Kouznetsova s’en sortirent, mais le voyage conduisant aux retrouvailles fut difficile. Les lettres de Vitali dénotent une impatience croissante tout au long de l’été 1945. En août, la nourriture de l’armée devint encore plus médiocre, surtout après son déploiement en Ukraine occidentale. En septembre, il crut un instant qu’il allait être démobilisé, mais cette lueur d’espoir s’évanouit quand il fut envoyé au sud-est, dans une autre région maudite, la Tchétchénie, où il était chargé de rétablir les liaisons ferroviaires près de Grozny. Le logement réquisitionné où il était cantonné était plus proche d’Achkhabad. « Notre appartement a deux pièces et une véranda couverte, écrivit Vitali à Natalia. La seconde pièce n’est pas traversante et c’est celle que j’ai prise. Si tu peux venir, nous y serons vraiment très bien ; nous pourrions même faire la cuisine et

manger ensemble[1080]. »

Vitali ne pouvant s’absenter, ce fut à Natalia de faire le voyage en dépit des difficultés. En octobre 1945, elle prit un congé – elle travaillait comme ingénieur –, fit la queue pour acheter son billet, laissa les enfants et se lança dans une aventure pleine d’imprévus. Elle prit un train pour l’ouest qui passait par le semi-désert jusqu’à la Caspienne, traversa la mer intérieure en vapeur puis réussit à trouver un autre train qui la conduisit jusqu’aux contreforts du Caucase. Le trajet aller et retour en Tchétchénie dura plus longtemps que son séjour auprès de son mari. Aux yeux de Vitali, tellement habitué aux déplacements, le jeu en valait certainement la chandelle, mais cette épreuve déstabilisa Natalia. « Ton silence me rend vraiment malheureuse, lui confia-t-elle de retour chez elle. Tu ne m’as pas écrit une seule ligne depuis mon départ. Tu ne veux rien m’écrire […]. Peut-être t’ai-je déçu, peut-être as-tu déjà cessé de penser à moi comme tu le faisais avant que nous nous retrouvions à Grozny ? » C’était le jour férié de novembre et, en réalité, au même instant, Vitali était en train de lui écrire : « Nous n’arrêtons pas de parler de toi, ma logeuse et moi, commençait-il. Je me suis tellement habitué à ta présence ici que chaque fois que je rentre, je m’attends presque à t’y trouver. » Il était incapable d’imaginer le désarroi de sa femme face à l’étranger en uniforme, à l’homme soucieux qu’il était devenu. « Se peut-il, Vitia, écrivait-elle, que tu ne sois plus le même qu’avant, et que tu ne m’aimes plus ? Cette pensée est tellement douloureuse. J’attends avec impatience que tu rentres à la maison, concluait-elle. Je veux savoir, en te regardant dans les yeux, qui tu es vraiment[1081]. » Dix mois plus tard, elle attendait toujours.

L’histoire de Vitali et de Natalia incarne sans doute à peu de chose près les retrouvailles les plus heureuses qu’on ait pu imaginer. Une autre histoire, celle de Valentina et de son mari, est probablement plus typique de ce qu’il advenait des plus jeunes. Comme me l’a expliqué Valentina, son mari et elle, qui s’étaient mariés juste avant la guerre, n’avaient presque pas vécu ensemble avant son départ pour le front. Ils étaient encore quasiment des étrangers, et la guerre pérennisa cette distance. Il lui écrivit régulièrement, mais les lettres arrivaient sporadiquement, par paquets, raturées par la plume du censeur. Il fallait encore qu’elles trouvent Valia dans l’usine de munitions où elle avait été évacuée en sa qualité de chimiste et où elle travailla pendant toute la durée de la guerre, supervisant une chaîne de production qui fonctionnait sans interruption. Sa journée de travail pouvait durer dix heures, voire douze, et pendant tout ce

temps, le NKVD surveillait le moindre de ses faits et gestes. Alors qu'elle évoquait ses souvenirs de la guerre, la tension était encore palpable dans sa voix, malgré une légère détente inattendue. « Les prisonniers allemands étaient sympas, m'a-t-elle dit en faisant allusion aux prisonniers de guerre qui travaillaient près de son propre site. Ils étaient d'une propreté incroyable. Ils balayaient même les étagères sur lesquelles ils rangeaient leurs pommes de terre. » Je lui ai demandé s'il lui était arrivé de parler à l'un ou l'autre d'entre eux. « Parler ?, a-t-elle répondu. Nous dansions avec eux. C'étaient les seuls hommes à des kilomètres à la ronde, et en plus, c'étaient d'excellents danseurs. »

Son mari avait fait sa propre expérience des Allemands. Le classeur de documents des années de guerre que conserve Valia contient des photos du soldat, parfois en uniforme, parfois à demi-nu, se prélassant dans une barque. Berlin avait été un bon cantonnement pour le jeune homme. Il ne rentrerait pas chez lui avant 1946. Dans leur cas également, les retrouvailles se passèrent relativement bien, ou du moins ne s'achevèrent pas par un divorce. Il a vécu avec Valia jusqu'à sa mort en 2001. Ils ont même eu un fils, mais le jeune homme, comme tant d'autres, est mort avant son père, victime d'une maladie cardiaque, véritable fléau soviétique. La famille était aisée, respectable, et avait le privilège d'occuper un appartement privé de trois pièces au cœur de Moscou.

Valia m'a laissée lire les lettres de guerre de son mari. Elle m'a même invitée à en enregistrer certaines sur mon magnétophone pendant qu'elle préparait le thé. Et à cet instant, j'ai remarqué qu'elle sanglotait, comme si ces souvenirs lui étaient insupportables. J'ai cru que c'était ma faute. J'ai immédiatement rangé mon appareil et me suis précipitée pour la consoler, navrée d'avoir réveillé de vieux chagrins. « Oh non !, m'a-t-elle rassurée tandis que nous apportions les tasses et les biscuits. Je me fiche pas mal de ces vieilles lettres. Ce qu'il y a, c'est que ce n'était qu'un tissu de mensonges. Toutes ces bêtises à propos d'amour et de mal du pays. Pendant tout ce temps, il était avec elle, cette Allemande. Ils ont même eu un enfant ensemble. Il l'a abandonnée le lendemain de la naissance du bébé. » La colère de Valia était effroyable. Elle n'avait jamais voulu que son mari rentre, mais il était difficile d'obtenir un appartement et les couples mariés – surtout les familles d'anciens combattants – étaient prioritaires. À la fin de 1946, quand Valia a découvert qu'elle était enceinte, elle n'a pas supporté l'idée de mettre cet enfant au monde. Si l'avortement était illégal et dangereux, elle s'est débrouillée pour trouver un médecin complaisant et s'est débarrassée du bébé.

Des histoires de ce genre se cachent certainement derrière beaucoup de silences obstinés relatifs aux années d'après guerre. Le sacrifice, l'espoir héroïque s'épuisaient dans la recherche d'une chambre plus vaste dans un appartement collectif, de vacances en Crimée récemment russifiée ou peut-être d'une collection d'ornements kitch fabriqués à partir de pièce de chars (les pendules faites avec des cadrans furent très prisées un moment[1082]). Le déferlement d'altruisme qui avait animé les premières semaines de la victoire s'étiola aussi rapidement que la mode du jazz. Les anciens combattants qui jouissaient de faveurs étaient des privilégiés, et c'étaient ces menus avantages, la conscience que leurs voisins les enviaient, qui les attachaient au stalinisme, comme une sorte de classe moyenne d'après guerre. Ces petits gains, et aussi la crainte du chaos, du désordre, de l'arrestation et de la vengeance qui attendaient tous ceux que la politique d'après guerre décidait d'exclure. La guerre qu'avaient menée ces héros n'avait pas été une campagne pour obtenir des congés ou de la saucisse. Et c'était une trahison, mineure sans doute, que de laisser la passion des soldats se dissoudre en petits mensonges, en vodka et en confiture maison. Mais la vraie tragédie, l'authentique perfidie des dernières années du régime stalinien, fut le vol qui contraignit d'honnêtes citoyens à approuver la tyrannie à cause de la peur, le vol de presque tous les grands idéaux qu'ils s'étaient battus pour sauver.

Il n'était pas question du long terme : l'effondrement de l'Union soviétique, la défaite ultime du communisme. Ces problèmes-là ne surgiraient que lorsque les anciens combattants seraient vieux. Les premières trahisons furent immédiates. En tête de liste figuraient les coopératives agricoles. Les kolkhozes restèrent en place et ce furent souvent les anciens combattants eux-mêmes qui furent chargés d'assurer le fonctionnement de l'agriculture. Ils contribuèrent même à exporter ce modèle abhorré dans les États baltes et dans l'Ukraine occidentale reconquis, et le virent s'imposer dans les territoires sous tutelle soviétique comme la Pologne, la Hongrie et la Tchécoslovaquie. La deuxième trahison fut celle de l'idéal de fraternité soviétique, l'espoir que tout le monde se serrerait les coudes pour construire une société où la classe, la religion et les origines ethniques ne seraient plus des facteurs de division. Cet espoir-là fut foulé aux pieds par les campagnes de haine, les déportations et le langage raciste que les Soviétiques avaient appris des envahisseurs nazis. Parmi les victimes du nouveau chauvinisme soviétique figuraient, cruellement, les Juifs[1083]. Le goulag enfla, absorbant avidement de nouveaux contingents – parmi lesquels des anciens

combattants – dans son univers crépusculaire de travaux forcés[1084]. L'art lui-même, si cher aux soldats du front, fut soumis à des attaques indécentes et paralysantes, comme le furent un grand nombre des poètes et des écrivains dont l'œuvre avait cherché à restituer la vérité de la guerre[1085]. Une fois de plus, la dictature de Staline s'appuya sur l'exclusion et la peur, et ceux qui avaient le plus à perdre (ce qui n'était pas grand-chose pourtant) devinrent ses plus farouches défenseurs.

Il ne fait pas de doute que la Russie – et une grande partie de l'Union soviétique – aurait terriblement souffert si Hitler avait réussi à prendre Moscou en 1941, si Stalingrad était tombée ou si le gouvernement soviétique des années de guerre s'était dissous. Et si cela s'était produit, il est tout aussi certain qu'une catastrophe d'une ampleur inimaginable se serait abattue sur la totalité de l'Europe, et sur les États-Unis eux-mêmes. Stalingrad, Koursk et Berlin ont été de vraies victoires non seulement pour Moscou, mais aussi pour ses alliés. C'est le peuple de Staline qui en a payé le coût humain et hormis une infime minorité, tous ces gens, soldats volontaires ou non, étaient convaincus de représenter le bon camp d'une guerre vraie et juste. Il n'a pas existé une unique sorte de soldat, un seul Ivan, mais il y a eu une seule aspiration, laquelle fut bien mal servie par le maintien d'une tyrannie tout aussi oppressive que celle qu'ils s'étaient battus pour détruire. Malheureusement, le peuple soviétique qui avait accepté, bon gré mal gré, l'émergence du stalinisme, ce peuple qui avait aussi lutté et souffert pour le défendre, allait permettre au tyran de rester. La patrie avait résisté à la conquête, mais pas à l'asservissement.

11

Nous gardons le souvenir de tout

Le mythe d'Ivan est né en pleine guerre. C'était un produit du Sovinformburo, des chants et des poèmes des années de guerre, et des histoires qu'on aimait lire. Les soldats, parfois, s'imaginaient sous les traits de volontaires romantiques, de héros luttant pour défendre leur patrie. La réalité des combats ne coïncidait pas avec cet idéal, mais le soldat de bois des propagandistes était un personnage utile à invoquer avant une opération, et ensuite, quand les survivants devaient surmonter l'épuisement et le choc. Le héros au cœur simple et ses officiers compétents et dévoués étaient des modèles qui donnaient aux hommes l'impression d'avoir un but, qui glorifiaient les tueries brutales et recouvraient d'un voile d'impunité des crimes que personne ne voulait reconnaître. Le goût des soldats pour l'ironie transformait aussi – et simultanément – ces figures mythiques en objets de plaisanteries grossières, à leurs propres dépens, car Ivan n'était pas toujours maître de ses armes ni de son corps, sans parler de la dernière directive du Parti. Mais les hommes avaient beau se moquer des règles étouffantes et des phrases pompeuses, la propagande de guerre répondait à certains besoins humains élémentaires. Et elle conserva son importance après la fin des combats. Quand l'armée d'appelés se dispersa et que les soldats retrouvèrent la vie civile, l'image du brave et simple fantassin leur conféra une certaine dignité, un visage public, quelles qu'aient été les histoires privées qu'ils gardaient pour eux.

Avec le temps, les slogans que les hommes avaient scandés prirent une résonance presque sacrée. La patrie soviétique était un espace inviolable, son peuple était soudé par sa loyauté. Mais la répétition de mots familiers dissimulait de vrais changements sémantiques. Le patriotisme de 1941 était un idéal radical, libérateur et même révolutionnaire. Son caractère moral se renforça encore quand les troupes de Hitler envahirent la Russie par l'ouest. Enfin, les vrais patriotes avaient un envahisseur à repousser au lieu des traîtres imaginaires brandis par la police secrète. L'élan de foi de 1941 ranima même l'esprit de

l'internationalisme, car être patriote, pour un Soviétique, c'était prendre fièrement la tête, une fois de plus, de la campagne prolétarienne pour la fraternité universelle. C'était se dresser contre le nazisme, dont la cruauté même, comme on le découvrit, incita des millions d'hommes à placer leurs espoirs dans le socialisme. À plus court terme, le patriotisme était une question d'autodéfense, la lutte collective de l'ensemble du peuple soviétique contre l'agression. Pour ceux qui l'embrassaient – la majorité des citoyens russes et probablement même soviétiques –, cet état d'esprit justifiait tout. « Notre cause est juste », assura Molotov au peuple soviétique en 1941. Aussi loin que marcherait leur armée, et quelles que fussent les atrocités qu'elle commettrait, la plupart ne cessèrent d'y croire.

L'ampleur des morts et des souffrances prêtait un caractère sacré à l'élan patriotique. Les pires parias des années d'après guerre étaient ceux que l'on accusait d'avoir trahi la patrie. Mais à la fin de la guerre, sans rien perdre de la passion moralisatrice de 1941, l'orgueil patriotique avait changé de signification. Cette cause se replia vers intérieur, se concentrant sur l'État de Staline et, surtout, sur la Russie[1086]. Au lieu d'aspirer à la liberté, les patriotes se firent désormais – sciemment ou non – complices de la répression des minorités, des arrestations massives et, surtout, d'un dogme sombre et meurtrier qui n'avait pas grand-chose à voir avec les promesses de liberté qui avaient attiré les foules sur la place du Palais au cours des mois révolutionnaires de 1917. Dans les années à venir, le nouveau patriotisme soviétique fut utilisé pour condamner et exclure toutes sortes de dissidents. Les vétérans de la guerre, dont beaucoup étaient encore grisés par le breuvage idéaliste d'origine et qui respiraient toujours l'ancien piétisme, étaient pris au piège. Ils ne pouvaient pas ne pas être patriotes, et ils ne pouvaient pas se dresser contre le gouvernement. C'était le pays (et, dans les premières années d'après guerre, le dirigeant) au nom duquel on avait répandu des océans de sang. Les anciens combattants ne mirent pas longtemps à se transformer en bastions conservateurs du régime soviétique.

Le processus ne se fit pas en douceur, et il y avait toujours des sujets qui faisaient frémir de colère d'anciens soldats. Parmi eux, une campagne lancée par Nikita Khrouchtchev, le successeur de Staline, pour réduire les effectifs de l'armée[1087]. Arrivant dans le sillage de sa célèbre dénonciation de Staline, le fameux discours secret de 1956[1088] qui dérouta et consterna de nombreux anciens soldats, la trahison apparente des forces armées provoqua un vaste mouvement d'agitation. Mais la longue histoire d'amour entre les anciens

combattants et leur État allait bientôt connaître un été indien. Leonid Brejnev, dont les propres états de service pendant la guerre n’auraient même pas mérité une note en bas de page si le hasard – ainsi que la disparition pendant la guerre de ses rivaux potentiels plus talentueux – ne l’avait propulsé au sein de l’élite politique, s’affirma après 1965 comme le dirigeant soviétique suprême. Son dévouement à l’idéologie bolchevique était ténu, sa soif de pouvoir bien plus forte. Au lieu de chercher à ranimer une unité soviétique exsangue en faisant directement appel aux idéaux révolutionnaires, il vit dans le mythe de la guerre un moyen de consolider la détermination vacillante de la nation. Les années Brejnev furent l’âge d’or du béton et du blabla, une période d’histoires de la guerre en plusieurs volumes commanditées par l’État, de discours solennels de commémoration, de communiqués de presse, de nouvelles médailles, de conception et de construction massives de monuments commémoratifs[1089]. Le message à transmettre était que la nation s’était battue comme un seul homme, que de jeunes vies avaient été sacrifiées et que les nouvelles générations devaient au passé (ainsi qu’à leurs dirigeants actuels) une loyauté et une reconnaissance éternelle.

Les anciens combattants, d’âge mûr à présent, furent conviés à rejouer un rôle patriotique. Ils s’étaient toujours réunis pour évoquer leurs souvenirs de la guerre, mais on les encouragea désormais à se rendre dans les écoles pour parler de leurs combats et pour embraser l’imagination romantique des jeunes citoyens[1090]. Il s’agissait d’attacher plus étroitement à l’idéal soviétique une génération qui n’avait pas connu la guerre. Un soldat mythique, le héros soviétique, ressurgissait pour réclamer la loyauté de la nation. Cet homme était sérieux, moral et d’un courage inébranlable. Et dans beaucoup d’histoires, fort opportunément, il était mort. Bien que le grand anniversaire de 1965, les vingt ans de la victoire, reste dans la mémoire de nombreux vétérans comme le point culminant des commémorations de guerre, le phénix historique qui se dressa des cendres de Stalingrad et de Koursk dans les années 1960 n’était qu’un symbole, une image sans relief[1091]. Des pressions concrètes s’exercèrent d’ailleurs pour qu’il le reste. C’est ainsi qu’une fois que la censure eut approuvé les histoires officielles, il fut interdit de publier le moindre fait concernant la guerre qui n’eût pas déjà été imprimé[1092]. Les archives elles-mêmes, ces montagnes de dossiers recouverts de papier kraft, étaient fermées à presque tous, en tout cas aux chercheurs. Des pans entiers de la vie des années de guerre, parmi lesquels les cas de désertions, de délits, de lâcheté et de viols, disparurent aux regards du

public, et certains crimes précis, comme le massacre de Katyn, furent enterrés sous des montagnes de déni[1093]. À la place de la vérité, si complexe et si fondamentalement humaine, l'État construisit un édifice mythique aussi étincelant que spécieux.

Peu de vétérans avaient intérêt à le contester. Pour commencer, ce mythe leur convenait. Beaucoup firent valoir leurs états de service pendant la guerre comme preuve de caractère dans les carrières qu'ils embrassèrent ensuite. Avoir fait la guerre, pour ceux qui s'étaient montrés loyaux du moins, valait aux soldats de généreuses pensions, alors que dénigrer ce qu'on appelait désormais « le grand exploit » ferait toujours injure aux morts. De plus, le mythe du héros était partiellement véridique, assez en tout cas pour mériter la reconnaissance de plusieurs générations. Remuer tout cela à la recherche d'exemples de faiblesses et de crimes pouvait entraîner une tragédie collective ; cela risquait même de conduire à s'interroger sur la valeur du pouvoir soviétique en soi. Les détracteurs étrangers du régime de Brejnev furent toujours si nombreux que ses défenseurs avaient un excellent prétexte pour prôner une unité intérieure sans faille. « La guerre est la guerre », disaient les anciens combattants. Et il était temps d'entonner les chansons une fois de plus, de ressortir les photos et de se souvenir. Les ombres du passé étaient dispersées par l'éclat de la gloire collective, les accusations dissipées dans l'euphémisme. Après tout, Staline lui-même n'avait-il pas notoirement défini le viol comme le fait de « s'amuser un peu avec une femme[1094] » ?

Les décors et les accessoires du remake brejnévien de l'épopée guerrière sont toujours en place dans son ancien empire. Même dans les années de stagnation, la production soviétique en matière de maçonnerie monumentale a été prodigieuse. Les concentrations les plus denses se sont regroupées autour des anciens champs de bataille, et les sites célèbres restent les meilleurs endroits où les dénicher. Un monument de granit se dresse ainsi sur le mont Sapoune, à côté de Sébastopol. Il est formé d'impérieux blocs de roche polie, évoquant une cathédrale préfabriquée dépourvue de toit, ou même un crématorium géant, car des brûleurs à gaz alimentent une rangée blafarde de flammes éternelles tandis que des haut-parleurs dissimulés dans les murs diffusent de la musique préenregistrée. Comme la plupart des monuments commémoratifs, celui-ci pérennise le souvenir d'un triomphe, la reconquête de la Crimée, et non les défaites de 1941. Dans le même esprit, à Kiev, théâtre de la grande humiliation de l'Armée rouge la même année, une Mère Russie géante célèbre la libération

de la ville. Elle domine les rives du Dniepr, brandissant son sabre afin d'être sûre de dépasser en hauteur tous les autres repères topographiques, dont les dômes voisins du monastère des Grottes. Ses jupes tourbillonnent autour d'un autre article incontournable de la production de masse brejnévienne, le musée de la Guerre. Celui-ci est fidèle au modèle courant de l'agrégat trapu et disgracieux d'espaces ridiculement vastes au sol couvert de tapis rouges. Le visiteur décidé à tout voir est condamné à déambuler pendant des heures, le plus souvent dans la pénombre, arpentant les couloirs qui relient les salles dans lesquelles des médailles, des agrandissements photographiques et des canons moisissent sous des drapeaux poussiéreux.

L'ironie, dans ces deux cas, est que les monuments de Kiev et de Sébastopol se trouvent sur le territoire de l'Ukraine, un État indépendant qui ne fait plus partie de l'Union soviétique et dont les liens avec la Russie même n'ont cessé de se distendre depuis la révolution orange de janvier 2005. Le patriotisme que commémorent ces bâtiments ne se trouve, en fait, politiquement chez lui nulle part. Certains jeunes Ukrainiens, et le phénomène est encore plus net parmi les descendants des populations de l'ouest, sont exaspérés par la présence monstrueuse de monuments célébrant une guerre qui ne leur a apporté que des souffrances. On relève le même état d'esprit dans d'autres anciens États soviétiques. Si le béton avait été moins massif, si on l'avait employé avec plus de parcimonie, les gouvernements nationaux de plusieurs anciennes républiques soviétiques auraient pu envisager de s'en débarrasser au moment où ils ont déboulonné les Lénine et les Dzerjinski qui ornaient leurs places publiques. Mais ces monuments sont trop pesants pour être démontés, et leur démolition risquerait de laisser un cratère impossible à combler. La Russie n'est pas le seul pays à avoir payé la guerre de Hitler au prix fort. Et il ne faut pas oublier que les Ukrainiens constituent au sein du camp soviétique le groupe national qui a subi le plus de pertes civiles. Au Belarus également, certaines villes ont vu disparaître le quart de leur population. Quelle que soit l'opinion des citoyens de ces républiques sur le pouvoir soviétique, le souvenir de leurs morts n'a rien perdu de son importance, et pour les millions de survivants, il reste amer et intime. La commémoration n'est pas une source d'agacement qui se balaye d'un revers de la main.

La situation est un peu différente pour les Russes. En effet, cette guerre a été largement celle de la Russie et reste, de toute évidence, une pierre de touche pour ceux qui cherchent désespérément, dans la confusion du présent post-impérial, à trouver un motif de célébration dans le dernier siècle de leur histoire

nationale. Le musée de la Révolution à Moscou se prête fort bien à l'observation de ce jeu de tensions. Ancien temple des exploits du Parti communiste, le musée a été réaménagé après 1991, à une date où l'idée même d'exploit communiste était devenue un oxymore. Aujourd'hui, le musée expose les fruits amers du projet utopiste. Dans une salle, on peut voir des photographies de files d'attente ; dans une autre, des vestiges et des reliques du goulag. Deux autres salles contiennent un échantillon des présents que Staline a reçus en son temps de camarade du monde entier. Les vitrines débordent d'objets d'un goût douteux : porcelaines peintes, tapis tissés, verre taillé et couteaux de chasse incrustés. Pour quelque étrange raison, le cadeau que ses admirateurs mexicains offrirent au grand dirigeant était un tatou empaillé, plaqué or, qui se dresse dans une vitrine sur ses fragiles pattes dorées.

La plupart des objets exposés sont neufs, mais deux salles sont restées dans leur état d'origine. La première contient de pompeuses vitrines de médailles, de portraits et de drapeaux de régiments. La seconde, où règne constamment une lumière tamisée, est drapée d'un filet de camouflage. Des casques et des fusils sont pris dans cette toile, et des coups de feu enregistrés résonnent dans la pénombre. « On dirait que les gens ont besoin de ça, m'a expliqué le conservateur. On ne nous a jamais demandé de modifier ces salles. » Au contraire peut-être, il existe probablement encore une vraie demande. Une autre attraction moscovite, le parc de la Victoire de la Grande Guerre patriotique sur le mont Pokhlonnaïa, était encore en construction lors de la chute du communisme. Certains exhortèrent alors les planificateurs à laisser les pins recoloniser ce site[1095]. Mais les travaux se sont poursuivis, et le parc est aujourd'hui achevé, fantaisie éclectique de feuilles d'or et de marbre dans le plus pur style Disneyland. Son vaste musée de la Guerre, qui s'étale autour du terrain de manœuvre, est un monstre blanc dont la colonnade faussement classique aurait fait les délices de Mussolini.

Une industrie a repris le commerce de la commémoration de la guerre. Il est bien rare que les anciens combattants eux-mêmes soient les bénéficiaires de cette économie singulière. Il s'agit plutôt de fonctionnaires d'État, des hommes d'âge mûr, un peu mous. Leur suffisance se nourrit de fréquents dîners d'anniversaire, d'interminables réunions d'organisation et même de l'arrogance d'un triomphe vieux de soixante ans. « Britannique », a remarqué la femme en uniforme qui vérifiait mon passeport à la porte du bloc de l'administration, derrière le musée du parc de la Victoire. « Ils étaient bien de notre côté, non ? » J'ai acquiescé

docilement, me mordant les lèvres pour ne pas laisser échapper une réflexion sur 1939. À quoi bon évoquer des décisions prises par des étrangers depuis si longtemps disparus ? « Vous pouvez monter, m'a-t-elle dit. Mais franchement, Churchill aurait dû ouvrir le second front bien plus tôt. »

Critiquer ce culte de la guerre patriotique, c'est donner l'impression qu'on trouve à redire à tout. « Si vous n'aimez pas la guerre telle qu'elle a été, a écrit le poète Boris Sloutski en s'adressant aux jeunes, vous n'avez qu'à essayer de la gagner à votre guise[1096]. » C'est un refrain auquel peuvent faire écho de nombreux anciens combattants de toute obédience. L'histoire soviétique a été un champ de bataille depuis l'ouverture des archives dans les années 1980, mais les soldats prétendent rester fidèles à la vraie guerre. L'État russe, cependant, a renoncé au dogme d'autrefois sur un point majeur au moins. Face à la perte d'un empire et, avec lui, d'un credo mobilisateur, les successeurs de Gorbatchev au Kremlin ont choisi de se tourner vers un des anciens piliers de l'identité russe, l'Église orthodoxe. « J'appelle ces hommes politiques des *podsvetchniki* », a lancé avec dégoût un ancien combattant. C'était un jeu de mots sur le terme russe désignant une bougie, *svetchka*, et les connotations efféminées attachées aux *podznejniki*, les perce-neige. Les dirigeants russes actuels sont toujours largement représentés aux fêtes religieuses. Vladimir Poutine porte pieusement son cierge aux grandes cérémonies de la cathédrale du Christ-Sauveur de Moscou, un bâtiment qui est l'exacte réplique d'une église que ses prédécesseurs bolcheviques avaient fait sauter en 1931. Et de même qu'ils bénissent d'anciens agents du KGB dans leur nouveau costume d'hommes d'État, les prêtres de l'Église orthodoxe sont aujourd'hui appelés à prier pour les morts de l'Armée rouge.

La foi religieuse n'était pas répandue parmi les soldats pendant la guerre. Il y avait quelques croyants, sans doute, mais pour la plupart, les prières et les rituels tenaient de la superstition, de formules magiques, un signe de croix pour conjurer la mort. Après deux décennies de socialisme athée, la majorité des soldats de l'Armée rouge se battaient sans chercher de prêtres, et beaucoup rejetaient intégralement la religion. D'où l'incongruité de la présence d'une cathédrale dans le parc de la Victoire de Moscou aujourd'hui. Plusieurs centaines de kilomètres plus loin, à Prokhorovka, on vient d'achever la construction d'un autre édifice de ce genre, sur le modèle des églises russes du XIXe siècle que les komsomols des années 1930 démolissaient avec ardeur. À la place des fresques traditionnelles, les murs intérieurs portent les noms des

soldats soviétiques morts à la bataille de Koursk. La voûte est massive, trop haute pour pouvoir être photographiée sur un seul cliché. La construction cruciforme met également le talent des photographes à rude épreuve, car il s'agit d'une église traditionnelle, octogonale à l'intérieur, et construite autour d'un dôme central. Et bien que les lettres de chaque nom soient minuscules, il n'y a pas un centimètre carré de plâtre sur ses huit murs qui ne soit recouvert d'écriture. Les chiffres défient l'imagination et ce monument veille à ce que les visiteurs soient frappés d'horreur. Mais le nom de chacun de ces soldats est désormais l'otage de l'Église russe.

Les revendications de l'Église orthodoxe ont peut-être provoqué un conflit de dogmatismes, mais peu de vétérans s'en sont plaints. Certains trouvent même les églises plus à leur goût que les productions du réalisme socialiste favorisées dans les années Brejnev. L'encens et les prêtres paraissent convenir à la sombre tristesse du deuil, et dans son incarnation d'âme de la nation, l'Église orthodoxe choque beaucoup moins les anciens que la pornographie ou le matérialisme des nouveaux riches. Mais ce regain de piété réussit tout de même à troubler les plus âgés. Quand ils se remémorent la guerre, ils se rappellent combien la mort paraissait simple, partie intégrante du combat patriotique. Leurs camarades de jeunesse sont tombés pour une cause, quoi qu'il ait pu advenir ensuite. En comparaison, leur propre mort, qui approche inexorablement, est devenue déconcertante. Maintenant que l'idéologie a disparu, comment être sûr qu'une vie passée sous le communisme a eu un sens ? Et il est encore plus difficile, pour ces vénérables vieillards, de comprendre la mort postsoviétique.

C'est Anatoli Chévélev qui a le mieux décrit ce dilemme. « Ma femme était mourante, m'a-t-il expliqué. Un cancer de la gorge. À la fin, elle a subi neuf opérations. Elle est devenue chrétienne à cause de ça. Personnellement, je n'avais pas de temps à perdre avec ces histoires-là, je suis un athée pur et dur. Il m'arrive quelquefois d'aller à l'église parce que j'aime la musique. Quoi qu'il en soit, ma femme m'a demandé de prier pour elle. Ce n'était pas facile, parce que je ne connais pas une seule prière et qu'en fait, je n'avais pour ainsi dire jamais mis les pieds dans une église. Mais quand je suis rentré de la cathédrale ce jour-là et que je lui ai raconté ce que j'avais dit, elle s'est jetée à mon cou. Elle était tellement reconnaissante qu'elle en pleurait. Elle savait, voyez-vous, que j'avais fait de mon mieux. »

Chévélev a toussoté et a entrepris de réciter cette prière. « Cher Dieu, a-t-il commencé, pardonne-moi parce que j'ai été athée toute ma vie. Ce n'est pas par

choix, mais parce que depuis mon enfance, personne ne m'a emmené à l'église. J'ai été élevé dans un monde athée. J'admire l'Église orthodoxe russe et ces derniers temps, je me suis mis à l'apprécier parce que sans elle, il n'y aurait pas eu de Moscovie, ce qui a marqué la fondation de notre État. De sorte que je n'ai pas vraiment de différend avec l'Église et, pour ma propre défense, je te demande de te rappeler qu'avec des millions d'autres athées, j'ai sauvé notre patrie. En agissant ainsi, nous avons indirectement sauvé l'Église orthodoxe. Je suis venu prier pour le rétablissement de ma femme, Dieu, je t'en supplie. Et pardonne-moi. » Il s'est interrompu. « Comment est-ce que j'ai fini ? […] C'est ça. Pardonne-moi, parce que toute ma vie, j'ai été membre du Parti communiste d'Union soviétique. »

L'évolution politique a influencé les commémorations, et jusqu'aux images qu'on se fait de la guerre dans la Russie actuelle. On peut en dire autant des souvenirs des soldats, dont la plupart intègrent des éléments glanés dans des récits ultérieurs de la guerre, au cinéma et dans la poésie, aussi bien que dans un passé lointain. Le seul témoignage qui n'ait pas changé – malgré les dégâts dus aux souris, à l'humidité, aux insectes et à soixante ans de poussière – est celui des documents. Les archives contiennent l'écho de voix authentiques du passé, du langage des soldats et de leur gouvernement tel qu'il a été consigné en plein cœur de la guerre. On aurait cependant tort de croire que ces documents transmettent une vérité objective. Ils font l'impasse sur des pans entiers de la vie des soldats tels que l'humour du front, de nombreuses revendications impies, ou les détails d'excès et d'atrocités. Néanmoins, les lettres et autres documents archivés apportent un correctif bienvenu à la vénération guindée qui semble entourer l'essentiel du débat public sur la guerre en Russie. C'est le meilleur moyen de comprendre le caractère de l'armée et l'esprit dans lequel se battaient les soldats, d'autant plus qu'ils évoluèrent au fil du temps. Le problème majeur n'est pas le manque de matière, mais la nécessité de suivre les glissements sémantiques. Des mots et des concepts qui paraissaient très clairs en 1945 ont souvent fait leur apparition au milieu de la guerre avec d'autres connotations et dans des perspectives plus sombres.

Un exemple classique est l'idée de patrie. Depuis Tolstoï, tous les écrivains ont relevé l'amour des soldats russes pour leur terre natale. La même observation s'applique sans doute à d'autres – aux Géorgiens, par exemple –, bien que chaque culture en donne un sens différent[1097]. Cette notion a largement retrouvé sa clarté aujourd'hui, du moins pour ceux qui n'ont jamais été soviétiques, mais

il faut bien voir que pour les premières générations soviétiques, la patrie était une idée troublante, qui n’avait ni limites évidentes ni signification unique. Elle pouvait s’incarner dans un village ou une région, mais aussi dans l’espace tout entier, dans un empire multinational parfaitement réel sinon de nom, le lieu où « nous », c’est-à-dire les Soviétiques, vivions. La diversité ethnique, dans la culture soviétique, inspirait plus de confusion que d’orgueil. Comme pour le patriotisme, l’invasion de 1941 clarifia la situation, dans un premier temps du moins. La patrie devint l’espace que les envahisseurs cherchaient à « nous » prendre. L’arrogance de l’Allemagne hitlérienne et l’hypothèse implicite que la Russie arriérée ne pouvait que plier et s’effondrer inspiraient une authentique colère aux soldats soviétiques et, en soi, cela suffit à en aider certains à supporter les terrifiantes premières semaines[1098].

Aussi puissante fût-elle, cependant, la notion de patrie évolua. Elle continua à être un objet d’amour, mais les soldats de l’Armée rouge apprirent à s’en faire une autre image au fil de la guerre. Les paysans venus des campagnes reculées découvrirent les ruines de Pskov, les montagnes de Crimée, les falaises du Dniepr. Leur sens de ce qu’ils défendaient s’élargit au fur et à mesure qu’ils marchaient et se battaient. Il n’était pas insignifiant bien sûr qu’après 1943 ils se soient dirigés vers l’ouest, vers Berlin. La terre natale avait dû paraître moins radieuse auparavant, sous le nuage de la fumée âcre de l’ennemi. À partir du début de 1943, alors que l’armée avançait depuis Stalingrad, l’image de la patrie perdit de son caractère abstrait pour nouer un lien nouveau, intense avec la géographie politique. Les frontières soviétiques cesseraient bientôt d’être des idées lointaines pour devenir de larges fleuves, de vraies montagnes. Tout cela était « à nous », des vignobles de la mer Noire aux dunes de la Baltique. Mais en des temps de chauvinisme national intense, « à nous » se transforma peu à peu en « à la Russie ». L’idée qu’une république de ce vaste empire puisse choisir l’indépendance reste presque insultante aux yeux des vétérans qui se réunissent encore dans leurs cercles et leurs associations très soudés[1099].

À l’époque, au-delà du mythe, il existait d’autres types d’appelés, dont beaucoup exigeaient coercition et menaces. Les mythes d’Ivan et de la patrie ne tiennent guère compte des Ukrainiens de l’Ouest, ni même de tous ces adolescents biélorusses appelés massivement sous les drapeaux durant l’été 1944. Ils ne s’intéressent guère aux loyautés ethniques qui ne s’adressaient pas à la Russie et gardent le silence sur la simple répugnance à marcher au combat. L’Armée rouge usa de menaces et de balles pour obliger beaucoup de

récalcitrants à endosser l’uniforme et pour les maintenir dans les rangs. La brutalité, physique et verbale, a toujours fait partie de la culture du front. La violence et la terreur furent employées après la guerre pour réprimer les mouvements d’insurrection dans les pays Baltes et en Ukraine occidentale. Ces récits-là ont ressurgi depuis l’effondrement de l’Union soviétique, ils sont consignés dans des documents d’archives, mais la plupart n’ont pas encore été exploités par les historiens. Ils suggèrent que certains soldats, les soldats oubliés, n’eurent probablement pas d’autre moteur que la peur.

Voilà enfin un domaine que tout le monde est en mesure d’appréhender, pourrait-on croire. La peur paraît si naturelle dans ce monde effroyable que quelqu’un qui ne connaîtrait pas l’histoire de la région pourrait s’en servir pour expliquer presque tout. Mais on aurait tort d’attribuer à ces Soviétiques, rescapés d’un univers de violence, les réactions d’une nation habituée à la peur. Cela ne veut pas dire que la peur ne comptait pas – elle était omniprésente –, ni même que, tout simplement, la vie ne valait pas cher, mais dans ce milieu brutal, létal, la peur n’était pas une donnée absolue. Elle devait être relativisée, une habitude que les hommes de l’Armée rouge avaient souvent prise dès leur enfance. Comme l’ont prouvé les déserteurs de 1941, par exemple, les simples menaces étaient insuffisantes quand les Allemands parurent plus redoutables que n’importe quel commissaire et que la mort sous le feu ennemi devint une quasi-certitude. En 1944, l’équilibre avait changé, et nul ne pouvait ignorer que l’Armée rouge l’emportait dans les régions où les nouvelles recrues furent mobilisées. Ce fut l’époque des « partisans de 1943 » et d’autres qui choisirent, malgré une peur justifiable, de rejoindre le camp des vainqueurs avant qu’il ne soit trop tard.

La guerre a dessiné un paysage où tous les choix pouvaient être mortels pour les soldats comme pour les civils. Rejoindre l’armée, paradoxalement, pouvait même faire l’effet d’un remède aux cauchemars. C’était moins dangereux, pour beaucoup, que le régime génocidaire des nazis. Moins imprévisible, et moins brutal, que les camps de travail des années de guerre. Et surtout, le service militaire avait un sens, une valeur. C’était incontestable dans le cas des membres des régiments de la garde ou du Parti communiste, mais le sens de l’objectif collectif s’étendait bien au-delà de cette petite élite. L’armée ne se souciait guère de former les membres de ses bataillons disciplinaires, par exemple. En fait, toute sa politique consistait à les humilier, à les priver de leur dignité humaine. Ces hommes pouvaient être presque assurés de mourir à la prochaine bataille. Certains désertaient, d’autres paniquaient, et la grande majorité mouraient. On se

fera une bonne idée de la culture de ce temps (et du pouvoir du mythe du héros d'après guerre) en constatant que certains rescapés conservent au milieu de leurs souvenirs de massacre et de peur des images de fierté, de résolution[1100]. Ils étaient des victimes, des parias, des misérables. Mais la haine de l'ennemi était un moyen sûr – leur moyen, pas celui de l'armée – de canaliser leur peur et leur indignation.

Si la peur ne suffisait pas à inciter les hommes à se battre, l'idéologie seule était tout aussi impuissante. Cela allait changer, là encore c'était un mot dont la signification exige d'être soigneusement reconstruite. Le langage du progrès et de la moralité occupait une place centrale dans l'identité de beaucoup de Soviétiques. L'idéologie était une valeur composite, ce n'était pas un code simple ni universel. « Nous y croyions », insistent les officiers, les soldats et les membres survivants du NKVD. Mikhaïl Ivanovitch, le jeune officier de l'OSMBON, y crut toute sa vie, ce qui le conduisit finalement dans les rangs du KGB. Au moment de sa mort, en 2002, il exigea encore des obsèques communistes. Sa foi l'a soutenu quand il a été obligé de tirer sur d'autres Moscovites. C'est elle qui étayait la résistance physique qui lui a permis d'accomplir une marche forcée à travers près de deux cent cinquante kilomètres de marécages glacés derrière les lignes allemandes. Il était, en ce sens, typique d'autres anciens paysans à qui la vie militaire a apporté aventure et ascension sociale. Il serait absurde de penser que le communisme inspirait beaucoup d'amour à l'ensemble de la population rurale, mais là où les idées nouvelles prirent racine, il leur arrivait d'être adoptées avec un fanatisme qui n'est pas sans évoquer l'Inquisition ou le djihad actuel. Ce type d'idéologie était une foi authentique, il était impitoyable et personnel.

L'idéologie stalinienne avait façonné le langage du temps et, en 1941, elle était devenue partie intégrante de l'univers de chacun. Même un appelé presque illettré était capable de reconnaître un *politrouk* et savait quel genre de rôle il jouait ; un paysan avait forcément appris, lui aussi, à prononcer l'adjectif disgracieux de « prolétarien ». Mais la compréhension idéologique plus formelle, plus systématique des années d'avant guerre n'était accessible qu'à ceux qui avaient l'éducation nécessaire pour l'assimiler. Poussées à l'extrême, ces convictions nous paraissent aujourd'hui ridicules. « S'il vous plaît, envoyez-moi quelque chose à lire, écrivait un élève officier blessé à sa famille du fond de son lit d'hôpital en 1941. Quelque chose qui ne parle pas de la guerre. Un classique, peut-être *L'État et la Révolution* de Lénine[1101]. » La guerre elle-même révélait le

caractère naïf, voire hors de propos, du marxisme-léninisme livresque. Alors que les combats se poursuivaient, un nouveau type d'idées s'imposa, un ensemble de convictions plus rudimentaires que presque tous les soldats pouvaient partager. Courir au centre de recrutement dans une brume de patriotisme était une chose, continuer à penser en termes d'absence de classes et de dialectique quand on recevait l'ordre de prendre une batterie d'assaut en était une autre. Aucun fusilier sans doute ne se référait à Marx quand l'air commençait à vibrer et que les hurlements s'élevaient autour de lui.

Les réflexions de Moskvine retracent l'itinéraire de nombreux communistes avant la guerre. Tout d'abord, alors que c'était un homme plutôt réfléchi et doté déjà d'une certaine expérience militaire, le *politrouk* céda à une sorte de fantasme, au rêve propagé par tous ces films d'avant guerre. Dans les premières heures de la guerre, il était convaincu que son camp ne pouvait que gagner. C'était le jugement de l'histoire, et les vies individuelles ne comptaient guère en regard. La foi dans ce vieux mensonge s'écroula parmi le grondement des canons allemands. L'utopie crédule de 1938 s'évanouit ou céda la place à autre chose. Dans le cas de Moskvine et de milliers de ses semblables, la foi ne survécut que parce qu'il était impensable qu'on puisse mourir pour rien. Et puis, il n'y avait pas vraiment d'autre solution. Si un communiste soviétique devait avoir la foi, celle-ci ne pouvait qu'être façonnée par les paradigmes soviétiques, et même ceux qui ne croyaient pas aux traditions du Parti recouraient à son vocabulaire. Néanmoins, malgré tout, la foi des années de guerre fut plus sombre, moins élaborée, plus immédiate. Pendant ces longues nuits sinistres au fond des bois, mieux valait acclamer Joukov et Staline que n'avoir aucun objet auquel rattacher une foi vacillante. Les idées importaient moins que l'impression d'avoir un objectif, et au combat même, la simple survie suffisait sans doute en matière d'utopie.

La victoire, et même les premiers signes révélant que la défaite n'était pas imminente modifièrent à nouveau la nature de la foi. Comme Staline le souligna en 1943, la progression de l'armée prouvait l'efficacité du communisme soviétique. On avait tous ces chars, ces montagnes d'obus, ces avions, ces jeunes gens compétents capables de s'en servir. Mais les soldats du front donnaient à tout cela un sens bien à eux. Leur communisme était à cent lieues de l'univers grisâtre des manuscrits théoriques. Les soldats avaient foi dans le progrès, dans la collectivité et dans la valeur de l'acquisition de compétences. Ce qu'ils appelaient conviction communiste relevait de la victoire d'une juste cause sur les ténèbres. Elle prouvait qu'avec de la volonté et moyennant les efforts adéquats,

toute la souffrance des décennies d’avant guerre produirait ses fruits. C’était aussi une sorte de carte de membre. Si quelqu’un était bon soldat, bon camarade, les petits méfaits n’avaient guère d’importance.

À la fin de 1942, en outre, les conceptions idéologiques d’avant guerre comptaient moins que l’expérience et la formation militaires dans l’image qu’un soldat pouvait se faire de sa place dans le destin soviétique. Même après la rétrogradation des officiers politiques, les discours d’encouragement à fondement idéologique se poursuivirent sur le front, mais désormais, la nation et le dirigeant suprême demandaient aux soldats de connaître la tactique, d’apprendre à se servir correctement de leurs armes et de comprendre la valeur des commandements. Le professionnalisme croissant joua un rôle capital dans les succès militaires, et le Parti, pendant un temps, fut ouvertement subordonné aux commandants de l’armée. Pour un officier ou un technicien qui n’avait qu’une tâche à maîtriser, l’image du « bon » soldat, le modèle que chacun cherchait à égaler, associait patriotisme et virilité (un mot très employé dans la poésie des années de guerre), loyauté envers la collectivité et compétences professionnelles. Celles-ci donnaient de l’assurance aux soldats, tandis que la collectivité leur assurait la chaleur, l’amour même, qui les soutenaient au combat. Si ces sentiments débouchaient sur la décision d’adhérer au Parti communiste, ce petit pas supplémentaire leur paraissait assez insignifiant. Mais ce n’était pas l’idéologie de 1937, ni même l’enseignement de commissaires politiques puristes que les nouveaux membres des années de guerre avaient à l’esprit lorsqu’ils prêtaient serment au Parti.

Après la guerre (et avant même que Joukov n’eût accepté la reddition de l’Allemagne), le régime de Staline s’en prit à l’esprit collectif du front. Selon l’État, les anciens combattants étaient des héros, certes, mais il n’était pas question pour le dictateur de les laisser employer leur assurance et leur esprit public rudement acquis à des tâches gouvernementales. La tragédie des vétérans, ou une partie de celle-ci du moins, fut que leur sacrifice ne compta presque pas dans le façonnement de la politique d’après guerre. Certes, leur valeur symbolique était immense. Mais loin d’être consultés, ils furent instrumentalisés. Un soldat magnifié prit la place de tous les combattants disparates qui revinrent du front bourrés d’assurance et d’idées bien arrêtées. Alors que les louanges pleuvaient sur ce héros, les anciens combattants réels furent incompris, idéalisés d’une manière qu’ils n’avaient pas choisie, ignorés ou rabroués dans tous les autres cas. Du temps de Brejnev, les hommes au pouvoir transformèrent à leurs fins les anciens soldats en parangons dociles, ennuyeux même, du socialisme

développé. Il ne fait pas de doute que les régimes futurs inventeront un usage personnel des symboles de la guerre patriotique. Quand le dernier vétéran sera mort, il n'y aura plus aucune limite aux mots et aux idées que les héritiers de la victoire de la Russie pourront attribuer à ses héros, mais pour quelque temps encore, tout contrôle n'a pas disparu. Tant que les soldats sont vivants, ils peuvent s'exprimer.

L'endroit de Koursk où l'on peut trouver les vieux soldats est un bâtiment d'apparence glaciale qu'on appelle encore le Cercle des officiers. Cette demeure, aujourd'hui un peu décrépie, se dresse à l'ombre de l'ancien cinéma, auquel on a rendu, en 2003, son statut originel de cathédrale. Quand je m'y suis rendue, ce n'était qu'un labyrinthe d'échafaudages et de tas de sable, alors même qu'on célébrait le soixantième anniversaire de la bataille de chars le lendemain. L'association locale d'anciens combattants s'était réunie, comme d'habitude, dans une grande salle du fond. En y pénétrant, on avait l'impression d'un accroc dans la trame de l'histoire, car Lénine fronçait les sourcils sur les murs, et au-dessous des rangées lugubres de souvenirs s'étalaient sur des étagères vitrées. La pièce n'avait sans doute pas changé depuis vingt ou trente ans. Une immense table occupait l'essentiel de l'espace, comme si on n'avait pensé aux hommes qu'après coup. Ils étaient là pourtant, sérieux, austères, tendant l'oreille pour entendre le président parler au milieu du vacarme des tracteurs et des perceuses. Il était neuf heures du matin et ils étaient tous arrivés ponctuellement, en hommes habitués à la discipline.

Le président avait proposé de m'accorder cinq minutes sur leur temps de réunion. Dans son idée, je ferais mon laïus, relèverais quelques noms puis resterais assise en silence pendant qu'ils procéderaient à l'ordre du jour. L'arrangement n'était pas idéal, car il me plaçait dans un rôle d'intruse, mais c'était probablement mon statut d'étrangère qui les rebutait le plus. J'ai expliqué que je cherchais des volontaires à interroger. Comme toujours, j'ai précisé que je souhaitais que les gens me racontent ce dont ils se souvenaient, et que je n'essaierais pas de fourrer mon nez dans leurs secrets. Il y eut un moment d'hésitation, puis un des participants me conseilla de retourner à Moscou. Il y avait des livres, m'a-t-il dit, qui contenaient tout ce que les gens comme moi semblaient vouloir savoir. Les visages qui entouraient la table se sont refermés comme des anémones de mer autour d'une flaque entre des rochers. Mais ensuite, comme toujours en général, quelqu'un m'a demandé de me rapprocher de sa chaise et de lui réexpliquer mon projet. C'était le merveilleux Anatoli Chévélev, et après que j'eus exposé pour la deuxième fois mes intentions (et

promis du cognac au lieu de thé), il a accepté de passer à mon hôtel le lendemain matin. Sa bonne volonté a eu raison des réticences des autres. Le lendemain, après avoir installé un véritable festin dans ma chambre d'hôtel, emprunté un samovar et empilé des cassettes vierges sur un bureau, je suis descendue au rez-de-chaussée pour découvrir une queue dans le hall de l'hôtel. Le premier est arrivé pour un petit déjeuner tardif vers neuf heures. Le dernier groupe n'est reparti que près de quatorze heures plus tard.

Cette nuit-là, j'ai rêvé d'obus, j'ai vu les corps, je me suis réveillée dans un enchevêtrement de mots russes. Une partie de mon cerveau avait absorbé l'horreur constamment présente en toile de fond dans les récits des soldats. Mais bien que ma propre imagination ait pourvu au sang et aux flammes, les vétérans ne s'étaient pas appesantis sur des scènes choquantes au cours de nos entretiens. Lorsqu'ils retraçaient leur vie d'avant guerre, leur vie entre les batailles et la manière bien personnelle dont ils s'étaient réadaptés à la paix, les soldats ont pu se révéler des conteurs pleins de verve, mais leurs récits de batailles étaient aussi fades que toutes les histoires officielles de la guerre, l'horreur désincarnée, le danger effacé. Même ceux qui m'ont parlé pendant plusieurs heures – et qui ont échangé des propos entre eux, car les entretiens ont eu tendance à se chevaucher – n'ont pas intégré ces détails dans leurs récits de violence ; au lieu d'essayer de redonner vie aux scènes les plus atroces de la guerre, ils ont eu tendance à se réfugier dans le langage de l'État soviétique défunt, à parler d'honneur et d'orgueil, de juste vengeance, de patrie, de Staline et de la nécessité absolue de conserver la foi. Dans leurs récits des combats, l'individu était tenu à l'écart, exclu, comme si nous regardions tous l'histoire à travers un écran. Il y avait des corps, il y avait des larmes, mais il n'y avait pas de sang, pas d'excréments, pas de tension nerveuse.

Cette réticence m'avait troublée quand j'avais commencé mes recherches, mais au moment où je suis arrivée à Koursk, j'avais commencé à comprendre. Le détachement des anciens combattants n'était pas seulement dû à leur âge, à quelque faiblesse psychique relevant d'une pathologie et de soins médicaux. Ils ne cherchaient pas non plus à se protéger. En fait, les images qu'ils utilisaient, le choix de leurs silences et de leurs euphémismes, laissaient deviner le secret de leur résilience. À l'époque, pendant la guerre, il aurait été assez facile de craquer, de percevoir la profondeur de chaque horreur, mais cette attitude eût été fatale. Le chemin de la survie exigeait l'acceptation stoïque, la concentration sur le travail à effectuer. Le vocabulaire des hommes était professionnel et optimiste, car tout le reste aurait pu susciter le désespoir. Soixante ans plus tard,

il aurait été facile d'essayer d'inspirer la compassion ou simplement de revendiquer l'attention par des récits à vous glacer le sang. Mais pour ces hommes-là, c'eût été trahir les valeurs qui avaient fait leur orgueil collectif, leur mode de vie.

La guerre avait donné bien peu de chose aux vétérans. L'hypothèse, chère à un certain type de conservateurs romantiques bien nourris, prétendant que la guerre rend les nations plus fortes et plus positives ne résisterait pas deux minutes face à la réalité de Stalingrad. J'ai demandé à tous les anciens soldats que j'ai rencontrés si leur passage dans l'armée avait amélioré leur existence, et la plupart m'ont parlé de ce qu'ils avaient perdu. Sur cette liste figuraient leur jeunesse, des années de liberté, la santé et puis des êtres humains par dizaines : camarades, parents, familles. Certes, plusieurs d'entre eux avaient suivi une formation utile, mais la plupart croient (à tort ou à raison) qu'ils auraient pu acquérir ces compétences plus aisément en temps de paix. Quant au pillage, aux oreillers de plume et aux chaussures d'enfants, c'était une bien faible compensation pour les pertes matérielles et l'inconfort dans lequel vécurent leurs familles pendant les années de vaches maigres de l'après-guerre. Les pensions de guerre ont été très précieuses. Dans les temps difficiles des années 1990, certains anciens combattants ont pu aider leurs enfants et leurs petits-enfants adultes à se nourrir et se chauffer en partageant ces subsides avec eux, mais aujourd'hui, ces allocations se déprécient, converties en argent liquide dans un univers inflationniste. Le seul gain qu'ait reconnu un nombre notable d'anciens soldats est que la misère de la guerre leur a appris à mieux apprécier la valeur de l'existence. Cet amour de la vie est l'une des qualités les plus séduisantes qu'ils partagent.

Les anciens combattants de Koursk étaient des gagnants. Ce n'étaient ni d'anciens prisonniers, ni des membres de bataillons disciplinaires. Leurs silences les protégeaient des souvenirs d'injustice, mais il serait inconvenant de le leur faire remarquer. Aucun d'eux pourtant n'a traversé la guerre indemne. Le fait même qu'ils puissent parler de bombardements, de membres calcinés, décomposés et de blessures donne la mesure de leur force, et de leur capacité de survie. Il faut également porter au crédit de toute une génération d'avoir su préserver sa dignité. Peut-être leur réserve même a-t-elle aidé ces soldats à remporter la victoire. Le moral, après tout, se nourrit largement d'espoir. Et pour eux, le souvenir est sacré, vivant. « De quoi parlent les vieux quand ils viennent se replonger dans leurs souvenirs ? », ai-je demandé à la conservatrice du musée de Prokhorovka, le plus grand site de batailles de Russie. « Ils ne parlent pas

beaucoup, m’a-t-elle répondu. Apparemment, ils n’en ont pas besoin. Parfois, ils restent là, comme ça, et ils pleurent. »

Notes

Introduction

1- John Garrard et Carol Garrard (éd.), *World War 2 and the Soviet People : Selected Papers from the IV World Congress for Soviet and East European Studies*, Houndmills, 1993, p. 1-2.

2- G. F. Krivocheïev (éd.), *Grif sekretnostsi sniat : Potéri vooroujennykh sil SSR y voïnakh, boïévykh diéïstviakh i voïennykh konfliktakh* (Moscou, 1993), p. 127.

3- *Ibid.*, p. 141.

4- Il est impossible de donner des chiffres précis du nombre de prisonniers de guerre soviétiques que firent les Allemands, ne serait-ce qu'en raison de la mort de tant d'entre eux. Les chiffres allemands avoisinent toujours les 2 561 000 pour les cinq premiers mois de la guerre (Krivocheïev, p. 336). Le total pour l'ensemble de la guerre pourrait dépasser 4 500 000 (Krivocheïev, p. 337) ; N. D. Kozlov, *Obchtchestvennyé soznanié v gody vélikoï otetchestvennoï voïny* (Saint-Pétersbourg, 1995), p. 87 (indique un chiffre supérieur à cinq millions).

5- Krivocheïev, p. 161.

6- John Erickson, « The System and the Soldier », *in* Paul Addison et Angus Calder (éd.), *Time to Kill : The Soldier's Experience of War in the West* (Londres, 1997), p. 236.

7- Le chiffre le plus couramment admis est une « perte démographique » (excluant donc les prisonniers de guerre rentrés chez eux) de 8 668 400. Pour un débat, voir Erickson, « The System », p. 236. Les statistiques dans cette guerre sont notoirement peu fiables, et il n'est pas exclu que le chiffre véritable soit supérieur à celui-ci de plusieurs millions.

8- Voir chapitre 4 et chapitre 5.

9- Antony Beevor, *Stalingrad* (Londres, 1998), p. 30. [trad. fr. Jean Bourdier, Paris, éditions de Fallois, 1999, p. 42].

10- Krivocheïev (p. 92) donne le chiffre de 34 476 700 hommes et femmes qui « endossèrent l'uniforme militaire pendant la guerre ».

11- Parmi les écrits américains de référence, on peut citer S. L. A. Marshall, *Men Against Fire : The Problem of Battle Command in Future Wars* (New York, 1947) et Samuel A. Stouffer *et al.*, *The American Soldier* (2 vol., Princeton, 1949).

12- Parmi les premières études d'après guerre, il faut évoquer celle d'E. Shils et M. Janowitz, « Cohesion and disintegration in the Wehrmacht in World War Two », *Public Opinion Quarterly*, 12 : 2, 1948. Les réalisations de la Wehrmacht font l'objet d'un examen comparatif dans Martin Van Creveld, *Fighting Power : German and US Army Performance, 1939-1945* (Londres et Melbourne, 1983). Un ouvrage plus récent, mais qui fait référence, est celui d'Omer Bartov, *Hitler's Army : Soldiers, Nazis and the Third Reich* (New York, 1992). [*L'Armée d'Hitler : la Wehrmacht, les nazis et la guerre*, trad. J.-P. Ricard, Paris, Hachette Littérature, 1999 et 2003].

13- Cité dans Catherine Merridale, *Night of Stone : Death and Memory in Russia* (Londres, 2000), p. 218. On trouvera une description émouvante de la famine dans R. Conquest, *Harvest of Sorrow* (Oxford, 1986). [*Sanglantes moissons*, trad. C. Seban, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1995].

14- L'histoire de la violence est étudiée dans mon *Night of Stone.*

15- Richard Overy, *Russia's War* (Londres, 1997), p. XVII-XIX.

16- Pour un commentaire plus détaillé sur la poésie des années de guerre, voir K. Hodgson, *Written with the Bayonet : Soviet Russian Poetry of World War Two* (Liverpool, 1996).

17- Grossman lui-même a été condamné quand son grand roman sur la guerre, *Vie et Destin*, a été jugé « dénué de sentiments humains, d'amitié, d'amour et de sollicitude à l'égard des enfants ». L'interdiction de *Vie et Destin* ainsi que les allusions que firent ses détracteurs aux besoins des anciens combattants sont discutés dans *Night of Stone*, p. 319-320.

18- Cette expression est reprise du titre d'un des récits de Tim O'Brien inclus dans *The Things They Carried* (Londres, 1991), « Comment raconter une histoire de guerre véridique ». [*À propos de courage*, trad. J. Y. Prate, Paris, Plon, 1992].

19- Parmi les représentants les plus dynamiques de ce courant, il faut citer Éléna Séniavskaïa de l'Académie des sciences de Moscou, dont l'aide généreuse et les chaleureux encouragements qu'elle a prodigués à ses collègues, parmi lesquels je figure, a favorisé toute une nouvelle école de recherche. Voir par exemple son *Psikhologuia voïny v XX véké : istoritcheskii opyt Rossii* (Moscou, 1999).

20- La série la plus précieuse est *Vélikaïa Otetchestevennaïa* de Russkii Arkhiv, une série de plusieurs volumes de rééditions de lois, de réglementations et d'ordres militaires des années de guerre, publiés à Moscou depuis les années 1990. Ses reliures rouge vif ont fini par faire figure d'emblème du statut de vrai ancien combattant, dans la capitale du moins.

21- Certains, comme les résultats du concours de 2000-2001, ont été édités. Voir *Rossia – XX vek, sbornik rabot pobéditéleï* (Moscou, 2002).

22- Oksana Botcharova et Maria Bélova, respectivement sociologue et ethnographe, ont également mené des entretiens seules à différents moments, et sont restées en contact avec d'anciens soldats après les interviews. Dans certains cas, ces relations ont donné naissance à une correspondance de plusieurs mois.

23- Cité dans John Ellis, *The Sharp End: The Fighting Man in World War II* (Londres, 1980), p. 109.

24- Pour une discussion, voir Nina Tumarkin, *The Living and the Dead: The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia* (New York, 1994).

25- Les résultats encore existants de ces interrogatoires et enquêtes que j'ai pu consulter grâce à l'aide de collègues allemands sont archivés dans la section militaire de la Bundesarchiv de Fribourg.

26- Donald S. Detwiler *et al*. (éd.), *World War II German Military Studies* (24 vol., New York et Londres, 1979), vol. 19, document D-036.

27- *Russian Combat Methods in World War II*, Department of the Army pamphlet n° 20-230, 1950. Reproduit dans Detwiler, vol. 18.

28- Observation du général Martel, appliquée aux soldats soviétiques en 1936. Cité dans Raymond L. Garthoff, *How Russia Makes War* (Londres, 1954), p. 226 ; voir aussi *ibid.*, p. 224.

29- Certains ont utilisé cette désignation pour répondre à la question sur la « nationalité » lors du recensement de 1937. À l'autre bout du spectre, certains répondirent « tout sauf soviétique ». Voir Catherine Merridale, « The USSR Population Census of 1937 and the Limits of Stalinist Rule », *Historical Journal*, 39 : 1, mars 1996, p. 225-240.

30- Cette armée démocratique – ou quasi démocratique – constitue le sujet de l'ouvrage de Mark von Hagen, *Soldiers in the Proletarian Dictatorship: The Red Army and the Soviet Socialist State, 1917-1930* (Ithaca et Londres, 1990).

31- David Samoïlov, « Lioudi odnogo varianta : Iz voïennykh zapisok », 2e partie, *Avrora*, 1990, n° 2, p. 51.

32- Voir l'important ouvrage de Bartov, *The Eastern Front, 1941-45: German Troops and the Barbarisation of Warfare* (Londres, 1985).

33- Discutée pour la première fois dans les années 1940, cette théorie a été inscrite au programme politique par le travail de Shils et Janowitz, *op. cit.*

34- Cet argument est développé dans Omer Barton, *Hitler's Army*.

35- Voir chapitres 3 et 4.

36- Beevor, *Stalingrad*, p. 173. [*Stalingrad*, trad. J Bourdier, *op. cit.* p. 178].

37- Le problème ne concernait pas les autorités d'après guerre. Voir Vera S. Dunham, *In Stalin's Time: Middleclass Values in Soviet Fiction* (Cambridge, 1976), plus particulièrement p. 214-224.

1
Marcher d'un pas révolutionnaire

38- La musique a été composée par Dimitri et Daniil Pokrass, mais c'est le nom de Lébédev-Koumatch que l'on a retenu.

39- On trouve le récit d'une projection de ce genre dans O. V. Droujba, *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna v soznanii sovetskogo i postsovetskogo obchtchestva : dinamika predstavlenii ob istoritcheskom prochlom* (Rostov-sur-le-Don, 2000), p. 22.

40- John Erickson, *The Road to Stalingrad* (Londres, 1975), p. 27-28.

41- *Droujba*, p. 22-23.

42- En chiffres ronds, environ 1 700 000 soldats russes trouvèrent la mort contre 1 686 000 Allemands, alors que les Allemands se sont battus pendant dix mois de plus et ont mené la guerre sur deux fronts pendant presque toute la durée du conflit. Les soldats de l'Empire britannique ont perdu 767 000 hommes et les Américains environ 81 000.

43- Sheila Fitzpatrick, *Stalin's Peasants* (Oxford, 1994), p. 80-81.

44- Les enfants d'anciens koulaks furent autorisés à rejoindre le front à partir d'avril 1942. Voir chapitre 5.

45- Lev Kopélev, *No Jail for Thought* (Londres, 1977), p. 13.

46- Cité dans Robert Conquest, *Harvest of Sorrow* (Oxford, 1986), p. 233 (*Sanglantes Moissons*, trad. C. Seban, *op. cit.*, p. 251).

47- Varlam Shalamov, *Kolyma Tales* (Harmondsworth, 1994, p. 233).

48- A. Werth, *Russia at War* (Londres, 1964), p. 112 et 136. [*La Russie en guerre*, trad. M. Zéraffa, Paris, Tallandier, 2010, vol. 1, p. 184]

49- Stephen J. Zaloga et Leland S. Ness, *Red Army Handbook, 1939-1945* (Stroud, 2003), p. 157. Le nombre de véhicules blindés du parc de chars soviétique dépassait tout juste 23 000.

50- Voir aussi Stephen Kotkin, *Magnetic Mountain: Stalinism as a Civilization* (Berkeley et Los Angeles, 1995), p. 238.

51- Sheila Fitzpatrick, *Everyday Stalinism. Ordinary Life in Extraordinary Times: Soviet Russia in the 1930s* (Oxford, 1999), p. 18 [*Le Stalinisme au quotidien : la Russie soviétique dans les années 30*, trad. J.-P. Ricard et F.-X. Nérard, Paris, Flammarion, 2002, p. 36].

52- *Ibid.*, p. 90-91 [trad. p. 139].

53- Voir Kotkin, p. 246.

54- Viatcheslav Kondrat'ev, « Oplatcheno krov'yu », *Rodina* 1991, n° 6-7, p. 6.

55- Les détails sont empruntés aux excellents résumés biographiques de Harold Skukman (éd.), *Stalin's Generals* (Londres, 1993 et 1997).

56- Ils avaient en fait plus de chances d'être des Dornier 17s ou des Heinkel 111s. Les souvenirs de Kirill suggèrent que « Messer » était un terme générique désignant les avions allemands avant qu'on ne commence à mieux les connaître.

57- Werth, p. 200 [trad. fr., vol. 1, p. 284].

58- Dans sa remarquable histoire des années qui ont conduit à Stalingrad, Antony Beevor suggère que les Juifs soviétiques ne soupçonnaient pas les projets de génocide des nazis (*Stalingrad*, p. 56). En réalité, bien qu'il y eût peu d'allusions à l'antisémitisme allemand après le pacte Molotov-Ribbentrop de 1939 et bien que nul ne se doutât de la véritable envergure de la Solution finale, les citoyens soviétiques avaient été bombardés de preuves du racisme et, plus particulièrement, de l'antisémitisme allemands avant 1939, et de nombreux Juifs polonais et autrichiens qui avaient fui le régime nazi confirmèrent les craintes de leurs cousins soviétiques.

59- Detwiler (éd.), *World War II German Military Studies*, vol. 19, D-036, p. 3-4.

60- Cette allégation obligeait à minimiser les réalisations de la fin du tsarisme. Voir Jeffrey Brooks, *When Russia Learned to Read: Literacy and Popular Literature, 1861-1917* (Princeton, NJ, 1985).

61- Droujba, p. 9-10.

62- *Ibid.*, p. 29.

63- Fitzpatrick, *Everyday Stalinism*, p. 69 [trad. p. 107].

64- Sur la qualité de la formation, voir William E. Odom, *The Soviet Volunteers: Modernization and Bureaucracy in a Public Mass Organization* (Princeton, NJ, 1973). Voir aussi Reina Pennington, *Wings, Women and War: Soviet Airwomen in World War II* (Lawrence, KA, 2001).

65- Fitzpatrick, *Everyday Stalinism*, p. 75 [trad. p. 116].

66- Zaloga et Ness, p. 147.

67- Celle-ci était de mai 1941. Rossiiskii gossoudarstvenny arkhiv sotsial'no-polititcheskoï istorii (RGASPI), 17/125/44, 57.

68- Angelica Bauhoff, citée dans Merridale, *Night of Stone*, p. 148. La même idée a été exprimée par des citoyens d'autres dictatures idéologiques, dont l'écrivain iranien Azar Nafizi.

69- Gossoudarstvenny arkhiv obchtchestvenno-polititcheskoï istorii kourskoï oblasti (GAOPIKO), 1/1/2807, 14.

70- Le chiffre du NKVD lui-même pour 1939 est de 1 672 438. Pour une discussion sur les chiffres, voir Anne Applebaum, *Gulag*, p. 515-522 [*Goulag : une histoire*, trad. P. E. Dauzat, Paris, Gallimard, 2005].

71- Kopélev, p. 92.

72- V. M. Sidelnikov, compilateur, *Krasnoarmeïskii fol'klor* (Moscou, 1938), p. 142-143.

73- Sur l'ironie dans les récits de guerre, voir Samuel Hynes, *The Soldier's Tale: Bearing Witness to Modern War* (Londres, 1998), plus partic. p. 151.

74- Droujba, p. 29.

75- *Ibid.*

76- E. S. Séniavskaïa, « Jenskie soud'bi skovz' prizmou voïennoï tsenzouri », *Voïenno-istoritcheskii arkhiv*, 7 : 22, 2001, p. 82.

–

Un feu qui se répand à travers le monde

77- Les rapports faisant état d'atrocités sont fréquents tout au long de la guerre. Voir Rossiiskii gossoudarstvenny voïenny arkhiv (RGVA), 9/31/292, 315 (décembre 1939). Sur les morts sans sépulture, voir RGVA 9/36/3821, 56. Comme le commente le journaliste, ce spectacle « influençait la condition morale politique des soldats en route pour l'attaque ».

78- Krivocheïev, p. 78. Le chiffre qu'il donne est de 126 875 pour les « pertes irréparables », une catégorie qui comprend ceux qui sont morts au champ d'honneur ou de blessure et de maladie, aussi bien que ceux qui ont été portés disparus au combat.

79- *Ibid.*, p. 79.

80- *Ibid.*, p. 78.

81- *Ibid.*, p. 64.

82- Carl van Dyke, « The Timoshenko Reform : March-July 1940 », dans le *Journal of Slavic Military Studies* (par la suite JSMS), 9 : 1, mars 1996, p. 71.

83- L'interview a été réalisée pour un documentaire présenté à la télévision russe en 2002.

84- RGVA 9/31/292, 257 (décembre 1939) ; 9/36/3821, 7 (décembre 1939).

85- RGVA 9/31/292, 318.

86- *Ibid.*

87- Donald S. Detwiler *et al*. (éd.), *World War II German Military Studies* (Londres et New York, 1979), vol. 19, p. 5.

88- *Ibid.*

89- Voir Roger R. Reese, *Stalin's Reluctant Soldier : A Social History of the Red Army, 1925-1941* (Lawrence, KA, 1996), p. 2-3.

90- Voir Mark von Hagen, *Soldiers in the Proletarian Dictatorship: The Red Army and the Soviet State, 1917-1930* (Ithaca, NY, 1990), p. 21-50.

91- Erickson, « The System and the Soldier », *in* Paul Addison et Angus Calder (éd.), *Time to Kill* (Londres, 1997), p. 234.

92- RGVA 9/31/292, 137.

93- RGVA 9/36/3818 (information en provenance du camp de formation de Tchita), 292-293, 309.

94- O.S. Porchnéva, *Mentalitet i sotsial'noé povédénié rabotchikh, krest'ian i soldata v périod pervoï mirovoï voïny* (Ekaterinbourg, 2000), p. 221.

95- Von Hagen, p. 273.

96- Ces recherches ont été effectuées pour I. N. Chpil'rein, *Iazyk krasnoarmeïtsa* (Moscou et Leningrad, 1928). Je remercie le Dr V. A. Kol'tsova de l'Institut de psychologie de Moscou d'avoir attiré mon attention sur ces documents.

97- Voir Mark von Hagen, « Soviet soldiers and officers on the eve of the German invasion: Towards a description of social psychology and political attitudes », *Soviet Union/Union Soviétique*, 18, 1-3 (1991), p. 79-101.

98- Viktor Kravtchenko, cité dans Reese, p. 13.

99- Porchneva, p. 110.

100- Anna Politkovskaïa, *A Dirty War*, trad. John Crowfoot (Londres, 2001), p. 44.

101- Reese, p. 51.

102- Gabriel Temkin, *My Just War* (Novato, CA, 1998), p. 104.

103- Reese, p. 4.

104- *Ibid.*, p. 42.

105- RGVA 9/31/292, 2.

106- *Ibid.*, p. 9.

107- La crise du logement dans le district militaire de Belgorod, qui était typique, est décrite dans KPA 1/1/2114, 13.

108- Pour des exemples de tous ces problèmes, voir GAOPIKO, 1/1/2772, 16-17.

109- RGVA 35077/1/6, 16.

110- *Ibid.*, 18

111- GAOPIKO, 1/1/2776, 85.

112- RGVA 9/31/292, 14-21.

113- RGVA 9/36/3818, 142, RGVA 9/36/4263, 29.

114- RGVA 9/31/292, 69.

115- Reese, p. 50.

116- RGVA 35077/1/6, 53.

117- Reese, p. 47.

118- *Ibid.*, p. 44. Voir aussi Gossoudarstvenny arkhiv Smolenskoï oblasti (GASO), 2482/1/12, 8.

119- RGVA, 35077/1/6, 403.

120- TsAMO, 308/82766/66, 25.

121- PURKKA ordre n° 282, cité dans RGVA 9/362/3818, 48.

122- RGVA 9/36/4229, 77-92.

123- Reese, p. 55, citant les réglementations.

124- RGVA 9/36/4229, 150.

125- Ces exemples sont tirés de RGVA 9/36/4282, 147-9.

126- RGVA 9/31/292, 43.

127- RGVA 9/36/3818, 292.

128- P.N. Knichevskii (éd.), *Skrytaïa pravda voïny : 1941 god. Neizvestnié dokumenti* (Moscou, 1992), p. 14-21.

129- Voir Zaloga et Ness, p. 189-191 ; RGVA 9/36/4262,40-2.

130- RGVA 9/36/3818, 206.

131- RGVA 9/36/4262, 40.

132- RGVA 350077/1/6, 403.

133- RGVA 9/31/292, 91.

134- RGVA 9/36/3818, 249, 292-3.

135- Cité dans Reese, p. 63.

136- *Ibid.*, p. 124.

137- *Stalin's Generals*, p. 255.

138- Knichevskii, p. 218.

139- Roger R. Reese, « The Red Army and the Great Purges, » *in* J. Arch Getty et Roberta T. Manning, *Stalinist Terror: New Perspectives* (Cambridge, 1993), p. 213.

140- RGVA 9/31/292,46-47. Les statistiques mensuelles de suicides de 1939 figurent dans le même dossier.

141- Knichevskii, p. 219.

142- Reese, *Reluctant Soldiers*, p. 163-164.

143- RGVA 9/36/4282, 148 (janvier 1940).

144- RGVA 7/36/3818, 123-4.

145- Reese, *Reluctant Soldiers*, p. 93.

146- Van Dyke, p. 79.

147- Werth, p. 71 [trad. fr., I, p. 138].

148- Interview, Kiev, avril 2003.

149- Cité dans von Hagen, *Soviet Soldiers*, p. 99.

150- L.N. Pouchkarev, *Po dorogam voïny* (Moscou, 1995), p. 11.

151- La participation de l'Armée rouge est décrite dans RGVA 9/31/292, 160-161.

152- *Ibid.*, 209.

153- *Ibid.*, 181-182.

154- RGASPI-M, 33/1/1406, 4.

155- M. Dean, *Collaboration in the Holocaust : Crimes of the Local Police in Belorussia and Ukraine, 1941-1944* (Houndmills, 2000), p. 9.

156- RGVA 9/31/292, 279.

157- TsAMO, 308/82766/66,16 fait allusion à une directive de GlavPURKA du 14 janvier 1941.

158- *Vestnik arkhivista*, 2001 : 3, 56-9.

159- GAOPIKO, 1/1/2772, 16 (22 avril 1941).

160- TsAMO, 308/82766/66, 17.

161- RGASPI, 17/125/44, 23.

162- TsAMO, 308/82766/66, 17 (15 janvier 1941).

163- RGVA 9/31/292, 75.

164- Pour une discussion sur ce point, voir Garthoff, p. 231.

165- RGVA 9/31/292, 288 (15 décembre 1939).

166- *Ibid.*, 250-251.

167- Sur les groupes primaires, voir l'article de Shils et Janowitz cité ci-dessus (p. 343).

168- Reese, p. 171.

169- Sur l'absence d'esprit d'équipe, voir RGVA 9/36/3821, 54.

170- RGVA 9/31/292, 245.

171- *Ibid.*, 288 (15 décembre 1939).

172- RGVA 9/36/3821, 44.

173- RGVA 9/31/292, 255 (2 décembre 1939).

174- RGVA 9/36/3821, 2.

175- RGVA 9/31/292, 361.

176- *Ibid.*, 351.

177- RGVA 9/36/3821, 8.

178- Krivocheïev, p. 63.

179- RGVA 9/31/292, 290.

180- *Ibid.*, 288 (15 décembre 1939).

181- *Ibid.*, 253 (2 décembre 1939).

182- *Ibid.*, 363.

183- *Ibid.*, 360.

184- *Ibid.*, 374.

185- Garthoff, p. 236.

186- RGVA 9/36/4282, 47.

3

On entend battre les ailes du malheur

187- Les souvenirs d'Erseïev sont cités dans P. N. Knichevskii *et al.*, *Skrytaïa pravda voïny : 1941 god. Neizvetstnié dokoumenty* (Moscou, 1992), p. 330-331.

188- John Erickson, *The Road to Stalingrad* (Londres, 1975), p. 92.

189- *Ibid.*, p. 112.

190- Knichevskii, p. 331.

191- Erickson, *Stalingrad*, p. 104.

192- Werth, p. 150 [trad. fr., p. 229].

193- Rossiiskii gossoudarstvenny arkhiv litératuri i iskoustva (RGALI), 1710/3/49, 8.

194- *Rossia XX vek : Dokoumenti : 1941 god v 2 knigakh*, vol. 2 (Moscou, 1998), p. 422.

195- Erickson, *Stalingrad*, p. 106.

196- RGALI, 1710/3/49,9.

197- Erickson, *Stalingrad*, p. 118-119.

198- Timochenko remplaça le vaniteux et inepte Vorochilov après la débâcle de Finlande en mai 1940.

199- Témoignage de Pavlov à son interrogatoire le 7 juillet, reproduit dans *1941 god*, p. 455-468.

200- *Ibid.*, p. 456.

201- Erickson, *Stalingrad*, p. 116.

202- *1941 god*, p. 459.

203- Cité dans Werth, p. 152-153 [trad. fr., p. 233].

204- *Ibid.*, p. 233-234.

205- Témoignage de Pavlov dans *1941 god*, p. 459.

206- Werth, p. 157 [trad. fr., p. 239] ; *Stalin's Generals*, p. 49.

207- *Vélikaïa Otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 58 (texte de l'ordre 270, où Boldine se voit décerner des éloges particuliers).

208- *1941 god*, p. 472-473.

209- Werth, p. 181 [trad. fr., p. 265].

210- *1941 god*, p. 434-435.

211- Interview de Chévélev, Koursk, juillet 2003.

212- Gossoudarstvenny arkhiv obchtchestvenno-polititcheskoï istorii kourskoï oblastsi (GAOPIKO), 1/1/2636, 40-2.

213- *Moskva voennaïa*, p. 49.

214- *Ibid.*, p. 43.

215- Droujba, p. 302.

216- RGASPI, 17/125/44, 70, 72.

217- Interview de Mikhaïl Ivanovitch, province de Moscou, avril 2001.

218- *Moskva voïennaïa*, p. 51.

219- GAOPIKO, 1/1/2636, 41.

220- RGASPI, 17/125/44, 69.

221- *Moskva voïennaïa*, p. 52.

222- Detwiler (éd.), vol. 19, D-036, p. 3-4.

223- L'histoire d'un petit groupe nationaliste condamné m'a été racontée au cours d'une série d'entretiens à Tbilissi en septembre 2002.

224- GAOPIKO, 1/1/2636, 43.

225- *Moskva voïennaïa*, p. 53.

226- RGASPI, 17/125/44, 69-71.

227- *Moskva voïennaïa*, p. 52.

228- *Ibid.*, p. 53-55.

229- GAOPIKO, 1/1/2636, 51-52.

230- Knichevskii, p. 59.

231- *Ibid.*, p. 60-61.

232- RGASPI, 17/125/44, 71-3.

233- *Moskva voïennaïa*, p. 55.

234- Ils les abattirent tous. Quand les Allemands prirent la ville, les corps furent exposés dans les cours des prisons pour que la population locale puisse les voir. C'était une mesure de propagande efficace qui attisa encore davantage l'hostilité d'une ville déjà antisoviétique contre Staline.

235- RGASPI-M, 33/1/360, 10-11.

236- Droujba, p. 21.

237- Werth, p. 165 [trad. fr., p. 249].

238- Commentaires rapportés dans *Moskva voïennaïa*, p. 68.

239- *Ibid.*, p. 69.

240- GAOPIKO, 1/1/2638, 30.

241- GAOPIKO, 1/1/2807, 9.

242- GAOPIKO, 1/1/2636, 50-1.

243- GAOPIKO, 1/1/2807, 9.

244- Werth, p. 149 [trad. fr., p. 228].

245- *Ibid.*, p. 166-167 [trad. fr., p. 250].

246- GASO, R1500/1/1, 2-3.

247- *Ibid.*, 6.

248- Knichevskii, p. 14-16.

249- Rapport à Mekhlis, juillet 1941. Cité dans Knicheskii, p. 66.

250- Temkin, p. 38.

251- Cité dans Werth, p. 148 [trad. fr., p. 227].

252- *1941 god*, p. 499.

253- Erickson, *Stalingrad*, p. 162.

254- Zaloga et Ness, p. 69.

255- Knichevskii, p. 204.

256- Detwiler (éd.), vol. 19, C-058, p. 18-19.

257- « O boïévykh dieïstviakh 6 armii pri vykhodé iz okroujenya », *Voïenno-istoritcheskii arkhiv*, 7 (22), 2001, p. 109.

258- M. V. Mirskii, *Obyazany jizn'yu* (Moscou, 1991), p. 19.

259- Knichevskii, p. 65.

260- Erickson, *Stalingrad*, p. 121.

261- Knichevskii, p. 266.

262- *Ibid.*, p. 264-265.

263- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 61. Cette interdiction touchait aussi les soldats qui avaient échappé à l'encerclement « par petits groupes ou isolément ».

264- Krivotchev, p. 114.

265- *1941 god*, p. 469. La production de masse de ces missiles rudimentaires fut commandée par l'ordre secret n° 631 du GKO.

266- Knichevskii, p. 104-106.

267- Detwiler (éd.), vol. 19, p. 123.

268- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 43-43 (ordre n° 081).

269- *Ibid.*, p. 47 (n° 085).

270- *Vrstrechi s prochlym*, 1988, n° 6, p. 443.

271- RGASPI, 17/125/87, 1.

272- RGASPI, 17/125/47, 47.

273- RGASPI, 17/125/47, 23.

274- Le récit que fait Werth de la bataille est largement positif, puisqu'il la décrit comme la première victoire soviétique de la guerre. Pour un point de vue différent, voir Beevor, *Stalingrad*, p. 28-29.

275- Cité dans Werth, p. 172 [trad. fr., p. 256-257] ; Knichevskii, p. 203.

276- Droujba, p. 20.

277- Martin Dean, *Collaboration in the Holocaust: Crimes of the Local Police in Belorussia and Ukraine*, *1941-44* (Houndmills, 2000), p. 26.

278- Knichevskii, p. 55.

279- *Ibid*., p. 304.

280- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, vol. 2, 2e partie, p. 58-60.

281- GASO, R1500//1/1, 6.

4
Les horreurs de la guerre

282- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 15 : 4 (1), Moscou, 1997, p. 40. Le document allemand intercepté est « Donner l'assaut aux portes de Moscou : 14-5 décembre 1941 » de Hoepner, daté de décembre 1941.

283- *Ibid*., p. 41.

284- Krivocheïev, p. 139 ; Erickson, « The System », p. 225.

285- S. G. Sidorov, *Troud voïennoplennykh v SSSR 1939-1956 gg.* (Volgograd, 2001), p. 60.

286- *Ibid*., p. 61.

287- Erickson, p. 233.

288- Erickson, « The System », p. 238.

289- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (1), p. 41.

290- Werth, p. 238-239 [trad. fr., p. 320].

291- V. I. Ioutov *et al.*, *Ot brigadi osobogo naznatchénia k « vimpeli », 1941-1981* (Moscou, 2001), p. 45.

292- Interview de Mikhaïl Ivanovitch, avril 2001 ; M. M. Gorinov *et al.* (éd.), *Moskva voïennaïa, 1941-1945 ; mémouari i akhivnié dokumenti* (Moscou, 1995), p. 103.

293- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (1), p. 56.

294- Overy, p. 118.

295- A.E. Gordon, « Moskovskoïé narodnoïé opoltchénié 1941 goda glazami outchastnika », *Otetchestvennaïa istorïa*, 2001 : 3, p. 158-161.

296- Gossoudarstvenny arkhiv obchtchestvenno-polititcheskoï istorii kourskoï oblasti (GAOPIKO), 1/1/2773, 18-21.

297- Gordon, p. 158-163.

298- Rapport daté du 14 janvier 1942, Knichevskii, p. 227.

299- *Ibid*., p. 226.

300- Bundesarchiv-Militärarchiv, Oberkommando des Heeres, RH2-1924, p. 23.

301- Overy, p. 116-117.

302- Knichevskii, p. 184. Rapport du front de Volokolamsk, 27 octobre 1941.

303- N. D. Kozlov, *Obchtchestvennie soznanié v gody vélikoï otetchestsvennoï voïny* (Saint-Pétersbourg, 1995), p. 24.

304- Knichevskii, p. 313.

305- *Moskva voïennaïa*, p. 167.

306- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 108-109.

307- *Moskva voïennaïa*, p. 167-168.

308- RGALI, 1814/4/5, 42.

309- Tsentr dokoumentatsii noveïcheï istorii smolenskoï oblasti (TsDNISO), 8/1/212, 4.

310- Knichevskii, p. 187-188.

311- Dans son étude sur la Wehrmacht, Omer Bartov suggère lui aussi que la discipline rigoureuse, une conviction idéologique à l'état brut et la crainte de la mort créaient des liens entre les hommes ; voir *The Eastern Front, 1941-45 : German Troops and the Barbarisation of Warfare* (Houndmills, 1985), p. 144-145.

312- Archives du Komsomol, par la suite RGASPI-M, 33/1/360, 3-8.

313- TsDNISO, 8/2/99 ; 1-2.

314- E. M. Snetkova, *Pis'ma veri, nadejdi, lioubvi. Pis'ma fronta* (Moscou, 1999), p. 1.

315- RGASPI-M, 33/1/276, 4.

316- *Stroki, opallennié voïny. Sbornik pisem voyennykh let, 1941-1945*, 2 izd. (Belgorod, 1998), p. 115-116).

317- Gordon, p. 160-161.

318- Alexandre Nevski écrasa les chevaliers Teutoniques en 1242. La défaite des Tatars par Dmitri Donskoï suivit en 1381. Minine et Pojarski chassèrent les Polonais au XVIIe siècle et les deux derniers généraux, Souvorov et Koutouzov, dirigèrent la campagne contre Napoléon en 1812.

319- Staline, « Retch'na parade krasnoï armii », in *O vélikoï otetchestvennoï voïne Sovetskogo Soïouza* (Moscou, 1947), p. 37-40.

320- *Moskva voïennaïa*, p. 44-45.

321- Werth, p. XVI (trad. fr., p. 47].

322- Rapport du NKVD de Koursk, GAOPIKO, 3605/1/307, 1-3.

323- TsDNISO, 8/1/25, 7-8.

324- Gossoudarstvenny arkhiv smolenskoï oblasti (GASO), 1500/1/1, 16-18.

325- Voir Vassil Bykov, « Za Rodinou ! Za Stalina ! » *Rodina*, 1995, n° 5, p. 30-37.

326- Sur les jurons, voir E. S. Séniavskaïa, *Frontovoïé pokolénié istoriko-psikhologitechskoïé issledovanié, 1941-1945* (Moscou, 1995), p. 83.

327- Essai n° 2272 : « Souvenirs de Valich Khoussanovitch Khabibouline », éd. Nina Pavlovna Brédenkova (Tioumen, 2002).

328- TsDNISO, 1555/1/3, 3-5.

329- Knichevskii, p. 355.

330- TsDNISO, 1555/1/3, 5.

331- *Moskva voïennaïa*, p. 167.

332- RGASPI-M, 33/1/1395, 6.

333- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 155.

334- Sidorov, p. 60.

335- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 114-115.

336- *Ibid.*, p. 155.

337- *Ibid.*, p. 114-115 ; p. 193-194.

338- *Ibid.*, p. 166, 6, p. 120.

339- Werth, p. 370 [trad. fr., vol. 1, p. 447].

340- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 73.

341- *Ibid.*, p. 252-253 ; p. 166 (sur le vol).

342- Pour un exemple de la bataille de Moscou, voir Knichevskii, p. 184.

343- Cité dans *ibid.*, p. 164.

344- TsDNISO, 1555/1/3, 3.

345- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 97 ; ordre n° 307 de Glav PURKKA.

346- TsAMO, 206/298/2, 15, 49-50.

347- Bundesarchiv-Militärarchiv, RH2-124, p. 22.

348- Werth, p. 422 [trad. fr., vol. 1, p. 502].

349- GASO, 1/1/1500, p. 15.

350- TsDNISO, 8/2/82, 50.

351- Werth, p. 705-707 [trad. fr., vol. 2, p. 177-179].

352- RGASPI, 17/125/169, 5-8.

353- TsDNISO, 8/1/25, 12.

354- « Vistouplénié po radio », 3 juillet 1941, *in* Staline, *O vélikoï otetchestvennoï voïné*, p. 15.

355- TsDNISO, 8/1/25, 12.

356- Voir John Armstrong (éd.), *Soviet Partisans in World War II* (Madison, 1964), p. 3.

357- Sur la poste militaire en général, voir *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 76 et 134.

358- Chiffres de Ponomarenko tirés de RGASPI 69/1/19, 129.

359- Le « grand pays » – *bolchaïa zemlia* – était le terme utilisé par les partisans pour désigner la partie non occupée de l'URSS.

360- GASO, 1500/1/1, 25-35 ; TsDNISO, 8/2/99, 17.

361- Armstrong, p. 170.

362- *Pis'ma s fronta i na front 1941-1945* (Smolensk, 1991), p. 77 et 94-95.

363- Staline, *O vélikoï otetchesvennoï voïné*, p. 43.

364- Bundesarchiv, RH2-1924, p. 21.

365- Overy, p. 117.

366- V. L. Bogdanov *et al* (éd.), *Jivaïa pamiat' : pravda o voïné*, vol. 1 (Moscou, 1995), p. 392-396.

367- *Rodina*, 1995, n° 5, p. 68.

368- RGALI, 18144/5, 32.

369- Werth, p. 388-389 [trad. fr., vol. 1, p. 465-466].

370- Information du musée Adjimouskaï et d'habitants de Kertch.

371- Evseïev, cité dans Knichevskii, p. 334-337.

372- Werth, p. 398 [trad. fr., vol. 1, p. 477].

373- *Rodina*, 1991, n° 6-7, p. 68.

374- *Ibid.*, p. 60 (voïeniourist Dolotsev).

375- *Jivaïa pamiat* (journal de Vladimir Ivanov), p. 388.

5
Pierre par pierre

376- RGVA, 32925/1/504, 34.

377- Voir le récit de Tchouïkov dans Werth, p. 444-445 (trad. fr., vol. 1, p. 527].

378- *Rodina*, 1995, n° 5, p. 60.

379- Interview de Lev Lvovitch, Moscou, avril 2002 ; RGVA, 32925/1/504, 34.

380- J'ai cité un défenseur de chacune de ces explications de la lâcheté en temps de guerre. En fait, presque tous les anciens combattants que j'ai interrogés reprochaient en bloc aux natifs d'Asie centrale ou aux Ukrainiens les échecs de l'armée à différentes étapes de la guerre. La plupart donnaient aussi des exemples de « bons » représentants de ces groupes. Et rares étaient ceux qui étaient capables d'en nommer un « mauvais » parmi ceux qu'ils connaissaient personnellement.

381- Ordres spéciaux concernant les minorités nationales dans l'armée, 17 septembre 1942, *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 173-174.

382- Voir Bevor, *Stalingrad*, p. 84-85.

383- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 153.

384- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 276-277. Selon des données soviétiques plus récentes, le chiffre véritable atteignait au moins 90 millions. Voir Sidorov, p. 60.

385- *Cité* dans Vassili Tchouïkov [Vasili Chuikov], *The Beginning of the Road*, trad. Harold Silver (Londres, 1963), p. 175.

386- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 278.

387- GASO, 1/1/1500, 31.

388- Cité dans Roger R. Reese, *The Soviet Military Experience: A History of the Soviet Army, 1917-1991* (Londres, 2000), p. 115.

389- Tous les chiffres cités par Overy, p. 160.

390- Erickson, « The System », p. 244.

391- *Rodina*, 1995, n° 5, p. 61.

392- L'histoire de Gorine figurait dans un documentaire présenté à la télévision à Moscou en 2002, mais il a eu la gentillesse de me la raconter et de répondre à mes questions à Moscou, la même année.

393- Erickson, « The System », p. 236. Ce chiffre est certainement trop bas. Un million de prisonniers au moins ont été libérés du Goulag et envoyés au front, et la plupart ont servi dans des unités disciplinaires d'une manière ou d'une autre, bien que certains aient été enrôlés dans des unités régulières et utilisés pour des missions dangereuses comme le déminage manuel. Voir chapitre 6 ci-dessous, p. 236.

394- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 176-177.

395- *Ibid.*, p. 157.

396- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), 351.

397- Voir aussi Overy, p. 160.

398- Krivotcheïev, p. 125-126 ; Werth, p. 408 [trad., fr., vol. 1, p. 485].

399- TsAMO, 1128/1/4, 61.

400- Voir l'article biographique de Volkogonov dans *Stalin's Generals*, p. 317-321.

401- Erickson, *Stalingrad*, p. 349.

402- Article biographique d'Anfilov dans *Stalin's Generals*, p. 64.

403- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 6, p. 176.

404- *Ibid.*, p. 161.

405- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 372-373.

406- Ordre n° 307 du commissariat à la Défense, *ibid.*, p. 326-327.

407- Tchouïkov, *The Beginning*, p. 284.

408- TsAMO, 1128/1/4, 61.

409- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 359.

410- Pour des exemples, voir *ibid.*, p. 282-283 et 318-320.

411- TsAMO, 206/298/4, 6. Pour plus de détails sur cette pièce, voir aussi Werth, p. 423-426 [trad. fr., vol. 1, p. 503-506].

412- Temkin, p. 137 ; Werth, p. 622 [trad. fr., vol. 2, p. 40]. En fait, le T-34 avait un moteur diesel qui limitait les risques de combustion par rapport aux modèles soviétiques antérieurs, ce qui n'empêcha pas un grand nombre de T-34 de brûler au combat pendant la guerre.

413- Voir Overy, p. 195.

414- *Ibid.*, p. 197. Les anciens combattants se souviennent encore aujourd'hui de cette marque.

415- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 287.

416- Svetlana Alexievitch, *War's unwomanly Face*, trad. Keith Hammond et Lioudmila Lejneva (Moscou, 1988), p. 128.

417- RGASPI-M, 33/1/1454, 36.

418- Garthoff, p. 249.

419- Van Creveld, p. 112 ; RGASPI, 17/125/78, 123.

420- Sur les décorations, voir *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 360-361 ; sur les épaulettes, voir *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (3), p. 30-31.

421- TsAMO, 523/41119c/5, 51 (concerne un régiment d'artillerie).

422- Bundesarchiv-Militärarchiv, RH-2, 2467, p. 127.

423- V. V. Pokhlebkine, *Vélikaïa voïna i nésostoïavchiisia mir. 1941-1945-1994* (Moscou, 1997), p. 150.

424- Cité dans Werth, p. 474 [trad. fr., p. 561].

425- Alexievitch, p. 96.

426- Staline et le GKO approuvèrent le recrutement de femmes à des postes de combat masculins en avril 1942. Voir *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), p. 212-213 et 214-215.

427- RGASPI-M, 1/47/26, 175.

428- Pour une discussion éloquente de ce point, voir Tchouïkov, *The Beginning*, p. 221-234. Le maréchal décrit le travail des femmes, mais toujours sur le ton condescendant de celui qui les considérait comme de simples filles.

429- RGASPI-M, 1/47/49, 87.

430- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), 285.

431- Alexievitch, p. 46-47.

432- Les premières femmes snipers furent entraînées à partir de février 1943.

433- Alexievitch, p. 14.

434- Reina Pennington, *Wings*, comprend un chapitre retraçant la carrière de Raskova.

435- Gossoudarstvenny arkhiv rossiiskoï fédératsii (GARF), R9550/6/62.

436- Interview, Kalouga, août 2002.

437- RGASPI-M, 33/1/563, 7.

438- *Pis'ma s fronta i na front*, p. 87.

439- Van Creveld, p. 73.

440- Samoïlov, « Lioudi », 1re partie, p. 52-53.

441- GASO, 2482/1/12, 12.

442- RGASPI-M, 33/1/19, 52.

443- *Ibid.*, 72.

444- *Ibid.*, 85.

445- *Ibid.*, 84.

446- GASO, 2482/1/12,7.

447- RGASPI-M, 33/1/19, 101.

448- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (2), 281.

449- RGASPI-M., 33/1/19, 36.

450- Samoïlov, « Lioudi », 1re partie, p. 56.

451- RGASPI-M, 33/1/1454, 6.

452- *Po obé storony fronta : Pis'ma sovetskikh nemtskikh soldat, 1941-1945* (Moscou, 1995), p. 43.

453- RGASPI-M, 33/1/360, 106.

454- Tchouïkov, *The Beginning*, p. 66.

455- *Ibid.*, p. 78-79.

456- Werth, p. 448-449 [trad. fr., p. 532] ; Beevor, *Stalingrad*, p. 104-108.

457- Cité dans Werth, p. 450 [trad. fr., p. 534].

458- Cité dans Beevor, *Stalingrad*, p. 201.

459- I. K. Iakovlev *et al.* (éd.), *Vnoutrennfé voïska v vélikoï otetchestvennoï voïne, 1941-45 gg. Dokumentari i materiali* (Moscou, 1975), p. 16.

460- La version que j'ai entendue de la bouche d'un général à la retraite était, prétendait-il, fondée sur des recherches dans les archives militaires. Tant que les chercheurs n'auront pas accès aux documents, les rumeurs persisteront.

461- Krivocheïev, p. 125. Le nombre total de morts dans les troupes et l'aviation soviétiques est estimé à 470 000 (Overy, p. 212). Pendant toute la campagne, du 17 juillet 1942 au 2 février 1943, le nombre total de militaires soviétiques tués, blessés et disparus, selon Krivocheïev, s'est élevé à 1 129 619.

462- J'ai entendu cela de la bouche de plusieurs anciens combattants, et une version plus polie figure dans Temkin, p. 90.

463- Viktor Astaf'ev, « Snatchala snariadi, potom lioudi », in *Rodina*, 1991, n° 6-7, p. 55.

464- Alexievitch, p. 59. Le traducteur voulait peut-être dire « mortier » au lieu de « mine ».

465- Interview, Kiev, mai 2003.

466- RGASPI-M, 33/1/1454, 8.

467- *Ibid.*, 18-19.

468- Tchouïkov, *The Beginning*, p. 159.

469- Pour une analogie empruntée à une autre guerre, voir le brillant compte rendu de Philip Caputo dans *A Rumor of War* (Londres, 1985), p. 268. [*Le Bruit de la guerre*, trad. X. Bernard, Paris, éditions Alta, 1979.]

470- John Garrard et Carol Garrard, *The Bones of Berdichev: The Life and Fate of Vasily Grossman* (New York, 1996), p. 159.

471- Werth, p. 467. [trad. fr., I, p. 553].

472- Beevor, *Stalingrad*, p. 195.

473- Cité dans Tchouïkov, *The Beginning*, p. 253.

474- Krivocheïev, p. 127.

475- Beevor, *Stalingrad*, p. 232.

476- *Ibid.*, p. 249.

477- *Ibid.*, p. 263.

478- TsDNISO, 8/1/25,5.

479- *Po obé storony*, p. 194.

480- *Ibid.*, p. 195-196.

481- Voir par exemple Werth, p. 554 [trad. fr., p. 653].

482- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (3), p. 36-37.

483- Werth, p. 560 [trad. fr., p. 660].

484- *Po obe storony*, p. 213.

485- Werth, p. 468 [trad. fr., p. 553].

486- TsAMO, 206/298/4, 11.

487- Cité dans Werth, p. 490 [trad. fr., p. 580].

488- Les *politrouks* le reconnaissent, tout comme, dans un jugement sur le moral, l'historien spécialiste de la guerre soviétique Amnon Sella. Voir *The Value of Life in Soviet Warfare* (Londres, 1992), p. 170.

489- RGVA, 32925/1/504, 29.

490- RGASPI, 17/125, 214, 97.

491- Voir Peter Kenez, « Black and White », *in* Richard Stites (éd.), *Culture and Entertainment in Wartime Russia* (Bloomington, 1995), p. 162.

492- *Pis'ma s fronta i na front*, p. 88.

493- RGASPI-M 33/1/1454, 66.

494- Bundesarchiv-Militärarchiv, RH2-2467, p. 54.

495- Cité par Vassil Bykov dans « Za Rodinu ! Za Stalina ! ».

496- RGASPI-M, 1/47/24, 26-34.

497- RGVA 32925/1/514, 48.

498- RGVA 32925/1/504, 4 et 20.

499- *Ibid.*, 31.

500- Des dizaines de milliers de détenus du goulag demandèrent à être autorisés à servir sur le front pour la même raison. Leur service ne se contenterait pas de les racheter, mais réintégrerait également leurs familles. Voir Kozlov, *Obchtchestvennyé soznanié*, p. 11 ; Droujba, p. 30 ; Amir Weiner, *Making Sense of War: The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution* (Princeton, NJ, 2001), p. 148.

501- Le roman de Viktor Astaf'ev, *Prokiaty i oubity*, réédité à Moscou en 2002, présente ce point de vue avec des détails poignants.

502- Les premières attaques de novembre visaient en fait les Roumains, mais leur objectif était d'atteindre l'ennemi. Sur la haine des Allemands, voir L. N. Pouchkarev, « Pis'mennaïa forma bitonvanya frontovogo fol'klora », *Etnographitcheskoïé obozrénié*, n° 4, 1995, p. 27-29. Pouchkarev, ethnographe et historien, s'est trouvé lui-même sur le front.

503- Voir Werth, p. 411-414 [trad. fr., vol. 1, p. 493 *sq.*].

504- « Tue-le ! » de Simonov est cité par Werth, p. 496-497.

505- RGALi, 1828/1/25, 35.

506- Beevor, *Stalingrad*, p. 219.

507- Le journal de Bélov, « Frontovoï dnevnik N. F. Bélova » (par la suite Bélov) a été publié intégralement dans *Vologda*, n° 2 (Vologda, 1997), p. 431-476. Pour ce commentaire, voir Bélov, p. 446-447.

508- Bélov, p. 442.

509- GASO, 1/1/1500, 37-38.

510- RGVA, 32925/1/504, 94 ; Beevor, *Stalingrad*, p. 264.

511- RGASPI-M, 33/1/157, 2.

512- Sidorov, p. 83-85.

513- RGASPI-M, 33/1/157, 3-4.

514- RGASPI-M, 33/1/1454,73.

6
Un pays dévasté

515- « Prikaz verkhovnogo glavnokomandouïouchtchégo » 23 février 1943, dans Staline, *O Vélikoï otetchestvennoï voïne*, p. 89-90.

516- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (3), p. 97.

517- À Stalingrad même, les pertes allemandes furent de 91 000 prisonniers de guerre, et 147 000 morts. Pendant ce temps, la contre-offensive de novembre à février à Stalingrad, en excluant les pertes subies d'août à octobre, coûta à l'Armée rouge près de 485 735 tués, disparus ou blessés. Chiffres tirés de John Erickson et Ljubica Erickson, *The Eastern Front in Photographs*, (Londres, 2001), p. 137.

518- TsAMO, 223 SD/1/6, 10 donne des détails sur l'habitude des divisions de fusiliers de ne pas faire de rapports en janvier-février 1943.

519- *Night of Stone*, p. 274.

520- Pour un exemple relatif à la peur parmi les hommes de Panfilov, voir RGASPI, 17/125/185, 23. Plus généralement, voir D. I. Babichenko, *Litératourny Front* (Moscou, 1994).

521- Ilia Némanov, interview, Smolensk, octobre 2002.

522- Droujba, p. 33-34.

523- Samoïlov, « Lioudi », 2e partie, p. 50-51.

524- Lev Lvovitch, 2e interview, Moscou, juillet 2003. Sur Samoïlov, voir ci-dessus, p. 112.

525- Samoïlov, « Lioudi », 2e partie, p. 57.

526- E. S. Senniavskaïa, *Tchelovek v voïné*, p. 80 ; RGALI 1814/6/144, 21 (journal de Constantin Simonov).

527- Stouffer, vol. 2, p. 186.

528- *Rodina*, 1991, n° 6-7, p. 53.

529- L. N. Pouchkarev, *Po dorogam voïny : Vospominania fol'klorista-frontovika* (Moscou, 1995), p. 34-42.

530- Sidelnikov, p. 9.

531- Traduction de Lubov Yakovleva, *Twentieth-Century Russian Poetry*, p. 623-624.

532- Ia I. Goudochnikov, *Rousskié narodnyé pesny i tchastouchki Vélikoï Otetchestvennoï Voïny* (Tambov, 1997), p. 6.

533- Alexievitch, p. 46.

534- Interview de Nina Emilianova, Moscou, 1998.

535- Sidelnikov, p. 9 ; Alexievitch, p. 46.

536- Pouchkarev, *Po dorogam voïny*, p. 22-23.

537- Kozlov, p. 105.

538- « The Crossing », trad. April FitzLyon, *Twentieth-Century Poetry*, p. 561-567.

539- Goudochnikov, p. 83-89.

540- *Ibid.*, p. 5.

541- RGALI, 1828/1/25, 35.

542- Temkin, p. 90.

543- Interview, Koursk, juillet 2003.

544- Van Creveld, *Fighting Power*, analyse la façon dont ces leçons furent apprises.

545- Erickson, « The System », p. 239.

546- Sur l'armée des États-Unis, voir Van Creveld, *Fighting Power*, plus part. p. 78-79.

547- Témoignage cité dans Séniavskaïa, *Frontovoïé pokolonié*, p. 85.

548- Les pétitions servaient souvent de preuve dans des cas présumés de désertion. Voir par exemple RGVA, 32925/1/526.

549- Samoïlov, « Lioudi », 1re partie, p. 69.

550- Voir *Rodina*, 95, n° 5, p. 60 ; les mêmes histoires m'ont été racontées par un autre *chtrafnik*, Ivan Gorine, en 2002. Voir aussi le roman controversé de Victor Astaf'ev, *Proklyaty i oubity* (Moscou, 2002).

551- Interview d'Ivan Gorine, novembre 2002.

552- *Rodina*, 95 : 5, p. 63.

553- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (3), p. 109-110.

554- Temkin, p. 34.

555- *Stalin's Generals*, p. 354.

556- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (4), p. 17-18.

557- Erickson, « The System », p. 246.

558- M. V. Mirskii, *Obiazany jizn'iou* (Moscou, 1991), p. 193.

559- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (4), p. 7 ; Overy, p. 201 ; Rokossovskii, *Soldatskii dolg.* p. 207-210.

560- Souvarov, p. 99.

561- RGASPI-M, 33/1/405, 1.

562- *Pis'ma fronta i na front*, p. 90.

563- Bélov, p. 452.

564- *Ibid.*, p. 453.

565- Bundesarchiv, RH2/2624.

566- Gossoudartvenny arkhiv kourskoï oblasti (GAKO), R3322/10/21,15.

567- GAKO, R 3322/10/21, 1-39.

568- *Ibid.*, 1-3.

569- GAOPIKO, 1/1/3478, 14-15.

570- GAKO, R3322/10/5, 44.

571- GAKO, R3322/10/4, 511 ; 3322/10/5, 44.

572- GAKO, R3322/9/106, 12-13.

573- GAKO, R3322/10/8, 27-33.

574- GAKO, R3322/10/14, 58-64.

575- GARF, R9550/6/339 (sur les orties) et 527 (viande d'animaux sauvages).

576- RGASPI-M, 33/1/1404, 16.

577- GAKO, R3322/10/1, 55.

578- *Stroki, opallenie voïny* (Belgorod, 1998), p. 71.

579- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (4), p. 7.

580- Zaloga et Ness, p. 163-180 ; *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (4), p. 7.

581- Zaloga et Ness, p. 169.

582- En 1943, les usines soviétiques produisirent 15 529 chars T-34 ordinaires et (en décembre) 283 exemplaires du modèle modifié T-34-85. *Ibid.*, p. 180.

583- *Ibid.*, p. 174.

584- Voir John Erickson, *The Road to Berlin* (Londres, 1983), p. 109.

585- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (4), p. 7 ; Erickson, « The System », p. 239.

586- *Po obé storony fronta*, p. 52.

587- Erickson, « The System », p. 239-240.

588- Detwiler (éd.), vol. 19, C-058, p. 23.

589- *Ibid*.

590- *Po obe storoni fronta*, p. 52.

591- L. N. Pouchkarev, « Pis'mennaïa forma bytovanya frontovogo fol'klora », in *Etnografitcheskoïé Obozrénié*, 1995, n° 4, p. 30.

592- *Po obé storony fronta*, p. 51.

593- Les chiffres que donne Krivocheïev pour 1943-1945 suggèrent que les pertes parmi les équipages de chars étaient inférieures de moitié à celles des fantassins (bien que les mois catastrophiques de 1941-1942 ne figurent pas, faute d'informations), mais devant les taux de décès considérables dans les deux cas, ces statistiques n'apportent guère de réconfort. Voir Krivocheïev, p. 218-219, tableau 79 (pertes de l'Armée rouge par arme).

594- Erickson, « The System », p. 239 ; voir aussi la contribution de Reina Pennington dans le même volume, plus partic. p. 257-258.

595- Pour des descriptions, voir John Ellis, *The Sharp End*, p. 153-154.

596- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (4), p. 26.

597- *Ibid.*, p. 33.

598- Bélov, p. 454.

599- *Ibid.*, p. 456.

600- Overy, p. 203.

601- *Ibid.*, p. 203.

602- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4 (4), p. 250.

603- Bélov, p. 456.

604- Krivocheïev, p. 132.

605- M. V. Ovsiannikov (éd.), *55 let Kourskoï bitvé* (Koursk, 1998), notice biographique de B. Ivanov, p. 276-277.

606- Erickson, *Berlin*, p. 104-105.

607- *55 let Kourskoï bitvé*, notice biographique de B. Brioukhov, p. 265-266.

608- Interview, Prokhorovka, juillet 2003.

609- *55 let Kourskoï bitvé*, notice biographique de B. Brioukhov, p. 265-266.

610- *Po obe storony fronta*, p. 53.

611- *55 let Kourskoï bitve*, notice biographique de B. Ivanov, p. 277 ; V. V. Drobichev (éd.), *Nemtsy o rousskikh* (Moscou, 1995), p. 28.

612- Alexievitch, p. 107.

613- Erickson, *Berlin*, p. 108.

614- Overy, p. 211.

615- Bélov, p. 456.

616- *Pis'ma s fronta i na front*, p. 90-91.

617- Bundesarchiv, RH2/2624.

618- Bélov en avait fait l'observation dès juillet ; Bélov, p. 453.

619- *Nemtsy o rousskikh*, p. 28.

620- *Ibid.*, p. 32-33.

621- Bélov, p. 457.

622- Cité dans Werth, p. 685 [trad. fr., vol. 2, p. 155]

623- *Pis'ma s fronta i na front*, p. 91.

7
Nous serons frères !

624- Glantz et House, *When Titans Clashed*, p. 180.

625- Staline, *O vélikoï otetchestvennoï voïné*, p. 117-120. Dans son analyse de l'économie de guerre, Richard Overy, entre autres, donne raison à Staline en admettant que seul un système de planification centrale de ce genre aurait pu assurer les niveaux de production nécessaires pour soutenir l'effort de guerre soviétique. Voir Overy, p. 227. C'est peut-être vrai, mais cela ne justifie pas plus la brutalité du système que cela ne fait de Staline le sauveur de l'Union soviétique en guerre.

626- RGASPI-M, 33/1/1405, 50.

627- *Ibid.*, 109-110.

628- *Po obé storony fronta*, p. 86.

629- V. I. Ermolenko, *Voïenny dnevnik starchégo serjanta* (Belgorod, 2000), p. 37.

630- Van Creveld, p. 83.

631- *Rodina*, 1991, n° 6-7, p. 53.

632- Il s'agit du poème *Rappelle-toi, Aliocha*, trad. Lyoubov Yakovleva, *Twentieth-Century Russian Poetry*, p. 619-621.

633- Sur le SMERSh, créé le 13 mai 1942 et indépendant du NKVD, voir Viktor Souvorov (pseud.), *Inside the Soviet Army* (New York, 1982), p. 240.

634- Le mot vient de l'allemand *Hilfswillige*, « auxiliaire volontaire ».

635- Sur l'oppression dans les bataillons de travail, voir Temkin, p. 53. Sur les *hiwis* et leur confusion avec les vlassovites, voir Kopélev, p. 98.

636- Samoïlov, « Lioudi », 1re partie, p. 52 et 67.

637- Glantz et House, p. 180.

638- TsDNISO, 6/1/1484, 173 (fait allusion à la région de Smolensk en avril 1944).

639- Bélov, p. 465.

640- Ermolenko, p. 36.

641- Samoïlov, « Lioudi », 2e partie, p. 56.

642- *Po obe strony fronta*, p. 99.

643- RGASPI-M, 33/1/1454, 52.

644- GASO, 2482/1/1, 35.

645- Snetkova, p. 38.

646- RGASPI-M, 33/1/1454, 107.

647- Les permissions servaient parfois à récompenser un acte de bravoure insigne, mais en règle générale, elles n'étaient accordées que lorsqu'un homme était si grièvement blessé qu'il n'était plus bon à rien. À l'époque de Stalingrad (9 octobre 1942), des dispositions furent prises pour que les permissions (surtout pour les officiers) soient plus régulières, mais dans les faits, on les considérait comme une récompense, et non comme un droit. TsAMO, 1128/1/4, 32.

648- RGASPI-M, 33/1/1189, 3.

649- Voir ci-dessus, p. 173.

650- *Pis'ma s fronta i na front*, p. 95-96.

651- *Ibid*., p. 97.

652- GAKO, 3322/10/21, 296.

653- GAKO, 3322/10/22, 2, 9 et 10.

654- GAOPIKO, 1/1/3478, 7. La résolution du CC est reproduite dans le même dossier, l. 85 *sq*.

655- TsDNISO, 6/1/1697, 190.

656- GAKO, 3322/10/46, 30 et 41.

657- *Pis'ma s fronta i na front*, 98 Un poud pèse environ seize kilos. Même en complétant leur régime avec des pommes de terre, la famille de Macha consommait un poud de farine en deux mois.

658- TsDNISO, 6/1/1695, 144, 219.

659- RGVA, 32925/1/515, 70.

660- TsDNISO, 8/2/109, 15.

661- TsDNISO, 6/1/1484, 33 et 39.

662- Voir, par exemple, GAKO, R 3322/10/1, qui définit leur rôle en février 1943, à la suite de la libération de la ville.

663- Garrard et Garrard, *Bones*, p. 155.

664- Cette préférence dont témoignent les survivants a également été relevée par la police locale et par les fonctionnaires chargés des trophées.

665- RGASPI-M, 33/1/1406, 52.

666- RGASPI-M, 33/1/1208, 71.

667- TsAMO, 136/24216/24, 275.

668- RGSAPI-M, 33/1/1494, 48.

669- *Stroki, opalennié voïny*, p. 182.

670- RVGA, 32925/1/514, 47.

671- Yu. N. Afanas'ev (éd.), *Drougaïa voïna* (Moscou, 1996), p. 433. Cette source affirme qu'à titre de comparaison, la hausse parmi les soldats britanniques était de 200 %.

672- Armstrong, p. 164.

673- Pour un exemple, voir RGVA 32925/1/515, 267.

674- GAKO, R3322/9/93, 15.

675- RGASPI-M, 33/1/1454, 78.

676- Alexievitch, p. 65.

677- Pennington, *Wings*, p. 67.

678- Temkin, p. 202.

679- RGASPI-M, 33/1/1494, 48.

680- *Ibid.*, 78-79.

681- RGASPI-M, 33/1/1405, 100.

682- *Ibid.*, 64-65.

683- La faim était particulièrement cruelle à la campagne, la population rurale n'ayant bien souvent pas droit à des cartes de rationnement. Dans toute l'Union soviétique, le vol de nourriture était passible de mort. Voir William Moskoff, *The Bread of Affliction*, p. 108-109.

684- RGASPI-M, 33/1/1401,7.

685- *Ibid.*, 8 et 5.

686- *Ibid.*, 3.

687- RGASPI-M, 33/1/1405, 17.

688- RGASPI-M, 33/1/1454, 61.

689- Alexievitch, p. 79.

690- Sur les donneurs de sang, voir Overy, p. 227.

691- RGASPI-M, 33/1/493, 1-6.

692- Samoïlov, « Lioudi », 1re partie, p. 70.

693- RGASPI, 17/125/80, 3.

694- GAKO, 5166/1/24, 4-7.

695- Reina Pennington, « Women in Combat in the Red Army », *in* Addison et Calder (éd.), *Time to Kill*, p. 257.

696- GAKO, 5166/1/24, 4.

697- Reese, *The Soviet Military Experience*, p. 110.

698- Leonid Piterskii, « Déti na voïné », *Istotchnik*, 1994, n° 1, p. 54-60.

699- Samoïlov, « Lioudi », 2e partie, p. 79.

700- Les soldats semblent avoir un grand besoin de présence animale. À propos d'autres armées, voir Keegan, p. 242. Sur d'autres chiens du front, voir Bykov, *Ataka s khodi*, p. 189.

701- Samoïlov, « Lioudi », 2e partie, p. 68-70.

702- V. A. Zolotarev, G. N. Sévost'ianov *et al.* (éd.), *Vélikaïa otetchestvennaïa 1941-1945* (Moscou, 1999), livre 4, p. 189-190.

703- Pour des chiffres concernant l'Ukraine, voir Weiner, p. 173.

704- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4, p. 190.

705- Une de ces bandes, celle de Lechtchinskii, fut liquidée près de Smolensk sous prétexte qu'elle avait refusé de « reconnaître l'autorité du Parti communiste » GAOPIKO, 8/1/36, 14-16.

706- Werth, p. 792 [trad. fr., II, p. 78].

707- *Drougaïa voïna*, p. 318-319 ; c'est le sort qui attendait Alexandre Soljénitsyne par exemple, ainsi que Lev Kopélev. Voir chapitre 9.

708- TsDNISO, 8/1/9, 10.

709- GASO, 1500/1/1, 42.

710- Overy, p. 130-131.

711- RGASPI, 17/125,94, 34-36 ; 17/125/165, 46 et 46r.

712- Au début de la guerre, des nationalistes ukrainiens avaient collaboré avec l'armée allemande, car tous semblaient avoir pour objectif commun de chasser les bolcheviks. Cette alliance branlante était déjà en lambeaux en 1942.

713- *Stalin's Generals*, p. 296-297 ; Overy, p. 311. C'était par vengeance contre ce genre d'actes que de présumés guérilleros nationalistes, ainsi que d'éminents collaborateurs, seraient pendus en public à Kiev en 1944.

714- Voir Weiner, p. 248-250.

715- RGASPI-M, 33/1/73, 1-5.

716- Voir le rapport reproduit dans Armstrong, p. 735.

717- GASO, 1500/1/1, 40.

718- *Ibid.*, 39.

719- Armstrong, p. 731.

720- GASO, 1500/1/1, 44.

721- Voir Armstrong, p. 45.

722- GASO, 1500/1/1, 46.

723- *Ibid.*, 52.

724- Cité dans Armstrong, p. 738.

725- GASO ; 1500/1/1, 52.

726- Cité dans Armstrong, p. 737.

727- Werth, p. 827 [trad. fr., p. 316].

728- *Ibid.*, p. 830 [p. 317].

729- RGASPI-M, 33/1/1406, 57.

730- Comme vous le disent les guides quand vous faites l'ascension de la crête, « Sapoune » vient du mot turc désignant le savon.

731- Des fouilles effectuées dans la Crimée actuelle continuent à livrer des corps de soldats. Comme me l'a dit un homme qui passe sa vie à exhumer ces cadavres, en 1944, les morts soviétiques étaient bien mieux équipés que les morts allemands.

732- Werth, p. 838-839 [trad. fr., p. 329].

733- *Ibid.*, p. 835 [trad. fr., p. 324] ; Erickson, *Berlin*, p. 195.

734- Brian Glyn Williams, « The Exile and Repatriation of the Crimean Tatars », *Journal of Contemporary History*, 37 : 3 (juillet 2002), p. 325-327.

735- La plupart des Tatars de ladite « légion tatare », qui ne représentait d'ailleurs pas plus de sept bataillons à l'automne 1943, étaient originaires de la Volga et non de Crimée. Voir S. I. Drobriazko, « Sovetskie grajdane v riadakh vermakhta' » dans le recueil d'articles *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna i otsenke maolodikh* (Moscou, 1997), p. 128.

736- La plupart des sources reprennent l'estimation de N.F. Boughaï, soit un peu plus de 191 000 individus ou 47 000 familles. Voir P. Polian, *Né po svoïeï volé* (Moscou, 2001), p. 126 ; Williams, p. 334.

737- Sur les déportations du Caucase, voir Polian, p. 116-127.

738- Williams, p. 333.

739- Pour une discussion de la « culpabilité » tatare, voir Alan Fisher, *The Crimean Tatars* (Stanford, CA, 1978), p. 153-164.

740- *Ibid.*, p. 166.

8
Heureuse, attristée à la fois, et couverte de son sang noir

741- Les indications sur le point de départ précis divergent en raison de l'ampleur de l'opération. En certains lieux, les premiers coups de feu furent tirés le 21 juin. Ailleurs, la date de début est située au 22 ou au 23 juin.

742- Le front mesurait près de sept cents kilomètres de long. Werth, p. 860-861 [trad. fr., p. 354].

743- Bundesarchiv-Militärarchiv, RH2-2338, 1 (janvier 1944).

744- Bélov, p. 468 (21 mars 1944).

745- *Ibid.*, p. 462 (28 novembre 1943).

746- *Ibid.*, p. 464 (12 janvier 1944).

747- *Ibid.*, p. 468 (13 mars 1944).

748- *Ibid.*, p. 470 (7 avril 1944).

749- Bundesarchiv, RH2-2338, rapport mensuel, mars 1944, p. 1-2.

750- Bélov, p. 464 (12 décembre 1943) ; p. 465 (17 janvier 1944).

751- Ermolenko, p. 39.

752- Voir Catherine Merridale, « The Collective Mind », *Journal of Contemporary History*, 35 : 1, janvier 2000, p. 41.

753- En général, ils étaient regroupés avec d'autres incidents « amoraux » ou « extraordinaires ». Si tant est qu'on les ait expliqués, c'était en lien avec une éventuelle note de suicide ou une dernière remarque existantes. Comme les soldats ne connaissaient pas le terme de « traumatisme », ils attribuaient évidemment leur supplice à des causes plus immédiates, un amour sans retour ou la déception politique souvent. Pour des exemples du Belarus en 1944, voir RGVA, 32925/1/516, 177.

754- Pour une discussion parallèle sur la peine de mort dans l'armée britannique à cette époque, voir

David French, « Discipline and the Death Penalty in the British Army in the War against Germany during the Second World War, » *Journal of Contemporary History*, 33 : 4, octobre 1998, p. 531-545.

755- Je remercie le professeur Simon Wessely d'avoir attiré mon attention sur le lien entre les statistiques de victimes soviétiques de troubles mentaux et le taux moyen de cas de schizophrénie chez des adultes.

756- Richard A. Gabriel, *Soviet Military Psychiatry* (Westport, CT, 1986), p. 47. Cette estimation repose sur des entretiens avec des survivants et avec leurs psychologues, à la suite de quoi Gabriel présente le chiffre approximatif de six victimes de troubles mentaux pour mille dans l'Armée rouge dans son ensemble. Aussi rudimentaire soit-il, ce chiffre contraste vivement avec les 36 à 39 pour mille équivalents dans l'armée américaine de la Seconde Guerre mondiale.

757- Voir *Night of Stone*, p. 304. Le consensus parmi les psychiatres de Russie avait changé en 2002, quand j'ai reposé ces questions. Le contact avec la médecine européenne et américaine avait fait évoluer les idées reçues dominantes, du moins parmi les médecins encore en exercice. Mais le personnel médical de guerre à la retraite, dont les infirmières et les psychiatres interrogés à Koursk, Smolensk et Tbilissi, n'avaient pas changé d'avis.

758- Ce point est avancé dans l'ouvrage optimiste d'Amnon Sella, *The Value of Human Life*, p. 49.

759- Gabriel, p. 56.

760- Je remercie le Dr V.A. Koltsova, de l'Institut de psychologie militaire de Moscou, de m'avoir communiqué ce document inédit en 2002. Voir aussi Albert R. Gilgen *et al.*, *Soviet and American Psychology during World War II* (Westport, CT, 1997).

761- Gabriel, p. 63.

762- Certains ont été libérés, mais portèrent toute leur vie les stigmates de la maladie mentale. Un certain nombre d'entre eux se retrouvèrent à une étape ultérieure de leur existence dans des camps de détention. D'autres rejoignirent les colonies d'estropiés de la mer Blanche et finirent leurs jours dans l'isolement. Mais le pire était sans doute de rester dans un hôpital psychiatrique de cette époque.

763- Gabriel, p. 42-48.

764- Viatcheslav Kondrat'ev, cité par George Gibian, « World War 2 in Russian National Consciousness, » *in* Garrard et Garrard, *World War II and the Soviet People* (Londres, 1993), p. 153.

765- Ordre du commissaire adjoint à la défense n° 004/073/006/ 23 ss ; 26 janvier 1944, *Vélikaïa otetchestvennaïa* 2 (3), p. 241.

766- Sur l'emploi de détenus pour ce travail, voir le rapport intercepté de la 4e armée de chars, Bundesarchiv RH-2471, p. 16, 4 août 1944. Voir aussi RH-2471, 33 (rapports d'un prisonnier de guerre). Temkin (p. 124) se rappelait également que dans sa propre unité, un assassin condamné était employé pour des opérations de reconnaissance.

767- Viktor Astaf'ev, *Tam, v okopakh (Vospominania soldata)* (Moscou, 1986), p. 24.

768- On peut en trouver des exemples dans GARF 7523/16/388, qui contient les comptes rendus de la commission chargée de la restitution de médailles aux soldats qui avaient été reconnus coupables de crimes sur le front.

769- Drobrichev, p. 94.

770- Pour un parallèle tiré de l'armée britannique pendant la Première Guerre mondiale, voir Frank Richards, *Old Soldiers Never Die* (Londres, 1933), p. 194.

771- Drobrichev, p. 94.

772- Vassili Tchouïkov [Chuikov], *The End of the Third Reich*, trad. R. Kisch (Londres, 1976), p. 40.

773- Drobrichev, p. 94.

774- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 14, p. 619 ; rapport daté du 1er octobre 1944.

775- Lev Kopélev, *No Jail for Thought*, trad. A. Austin (Londres, 1977), p. 38.

776- *Vélikaïa otetchestvennaïa* (2) 3, p. 265-266.

777- *Ibid.*, p. 295.

778- *Vélikaïa otetchestvennaïa* 6, p. 247, sur l'état pitoyable des cuisines dans les unités politiques de réserve du 2e front de la Baltique.

779- TsAMO, 523/41119s/1,17 ; voir aussi des rapports similaires des renseignements allemands, RH2-2338, 10 (1944).

780- RGVA, 32925/1/516, 177 (avril 1944).

781- RGVA, 32925//1/515, 139-140.

782- RGVA 32925/1/516, 4 et 178.

783- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 14, 590.

784- TsAMO, 523//41119s/1, 169.

785- Ermolenko, p. 52.

786- Voir Overy, p. 238-239 ; Erickson, *Berlin*, p. 198-200.

787- Tchouïkov, *Third Reich*, p. 27.

788- Bélov, p. 469 (31 mars 1944).

789- *Ibid*., p. 473-474 (18 juin 1944).

790- Glanz et House, p. 209.

791- Cité dans Garthoff, p. 237.

792- Erickson, *Berlin*, p. 225.

793- RH2-2338, 44-07, 1-2.

794- GASO, R1500/1/1, 63.

795- Tchouïkov, *Reich*, p. 28.

796- RH2-2467, pour la permission. Incitations financières pour les avions abattus et les prisonniers, voir RH2-2338.

797- Sidorov, p. 99 et 108.

798- *Pravda*, 19 juillet 1944 ; Werth, p. 862 [trad., II, p. 355].

799- Ermolenko, p. 46.

800- *Ibid.*, p. 50.

801- *Pis'ma s fronta i na front*, p. 92.

802- Staline, *O vélikoï otetchestvennoï voïné*, p. 145-146.

803- RH2-2338, mars et avril 1944.

804- Voir, par exemple, *Pravda*, 26 août 1944.

805- Les rapports des services secrets allemands le soulignaient immanquablement. Voir par exemple RH2-2338 ; 44-08 (rapport mensuel des services secrets d'août 1944).

806- Sur le nationalisme ukrainien à fondement ethnique, voir Amir Weiner, *Making Sense*, p. 240-241.

807- Voir Leo J. Docherty III, « The Reluctant Warriors: The Non-Russian Nationalities in Service of the

Red Army during the Great Patriotic War 1941-1945, » *JSMS*, 6 : 3 (septembre 1993), p. 432-433.

808- RH2-2468, 35.

809- *Ibid.*, 80.

810- *Ibid.*, 37 et 38.

811- Détails tirés de RGASPI, 17/125/241, 93-94.

812- RH2-2468, 35.

813- Un point spécifiquement relevé – et cru, ce qui se comprend – par les services secrets allemands. Voir RH2-2338, 44-09, 1.

814- Cette constatation confirme les commentaires figurant dans RH2-2468, 80.

815- RGASPI, 17/125/241, 88.

816- *Ibid.*, 89.

817- *Ibid.*, 91-92 ; 95.

818- *Ibid.*, 95.

819- *Vélikaïa otetchestvennaïa* 6, p. 292-295.

820- Ermolenko, p. 59 et 62.

821- Kopélev, p. 53.

822- L'inquiétude du département de l'agitation était parfaitement justifiée. Voir Séniavskaïa, *Frontovoïé pokolénié,* p. 91.

823- Pour d'autres témoignages à ce sujet, voir Bundesarchiv, RH2-2338, 45-02, 2-3.

824- Beevor, *Berlin*, p. 34.

825- Leurs commentaires étaient dûment consignés. Pour des exemples de l'été 1944, voir RGVA, 32925/1/515.

826- Tchouïkov, *Reich*, p. 34.

827- RH2-2468, 6-7, 27.

828- Voir par exemple l'estimation dans Glantz et House, p. 214. Un exposé plus détaillé figure dans Erickson, *Berlin*, p. 247-290.

829- Weiner, p. 149.

830- RGVA, 32925/1/516, 176 (avril 1944).

831- RH2-2337, 58.

832- L'idée étant que ces fusils tiraient autour des angles.

833- Bundesarchiv, RH2-2337, 70-71.

834- Ces plaisanteries font partie de celles dont se souviennent les anciens combattants et elles sont revenues dans plus d'un entretien. On peut aussi les trouver, consignées avec satisfaction, dans la Bundesarchiv, RH2-2337, le rapport de la Wehrmacht sur l'antisémitisme soviétique.

835- Pour une lettre de soldat de 1943 illustrant bien ce point, voir Séniavskaïa, *Frontovoïé pokolénié*, p. 83.

836- En fait, le nombre de victimes civiles a été particulièrement élevé parmi les Ukrainiens et proportionnellement, mais non numériquement, encore davantage en Biélorussie.

837- Werth, p. 702-706 [trad. fr., II, p. 175 *sq.*].

838- Bartov, *The Eastern Front*, p. 132.

839- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 4, p. 189.

840- Voir *ibid.*, p. 289 ; voir aussi *Vsérossiiskaïa kniga pamiati, 1941-1945* (Moscou, 1995) ; Obzorny tom, p. 406 ; Glantz et House, p. 51.

841- Werth, p. 387-388 [trad. fr., I, p. 464-465].

842- *Ibid.*, p. 702 [II, p. 173] ; Bundesarchiv, RH2-2337,104.

843- Garrard et Garrard, *Bones*, p. 174.

844- Weiner, p. 260.

845- Pour une discussion de ce point, voir Garrard et Garrard, *Bones*, p. 180-187.

846- *Pravda*, 3 août 1944.

847- Werth, p. 890 [trad. fr., II, p. 396-397].

848- *Ibid.*, p. 892 [II, p. 389].

849- *Ibid.*, p. 702 [II, p. 174].

850- RGVA 32925/1/515, 2

851- RGASPI, 17/125/190, 16.

852- J'ai entendu un certain nombre d'explications de ce pogrome dans le district de la ville de Podol. Celle-ci m'a été donnée par Antony Beevor et repose sur des documents d'archives qu'il a consultés à Moscou.

853- Overy, p. 309-311 ; sur le « complot des blouses blanches », voir Louis Rapoport, *Stalin's War Against the Jews* (New York, 1990) ; Jonathan Brent et Vladimir P. Naumov, *Stalin's Last Crime: The Doctors' Plot* (Londres, 2003) [trad. fr. *Le Dernier Crime de Staline : retour sur le complot des blouses blanches*, trad. E. Robert-Nicoud, Paris, Calmann-Lévy, 2006].

9

Il fouillera dans les poches des cadavres

854- Tchouïkov, *Reich*, p. 18.

855- RGASPI-M, 33/1/261, 9 et 24.

856- RGASPI-M, 33/1/1409-19, 6.

857- RGASPI-M, 33/1/261, 29.

858- Courrier militaire intercepté, Bundesarchiv, RH2-2688, 51 (janvier 1945).

859- Je remercie le professeur W. Brous, témoin de la guerre de Russie à l'époque, de m'avoir livré cette perspective sur le prestige d'Ehrenbourg pendant la guerre.

860- Christopher Duffy, *Red Storm on the Reich* (Londres, 1991), p. 274.

861- Cité dans Werth, p. 965 [trad. fr., II, p. 477].

862- Voir Beevor, *Berlin*, p. 34.

863- Bundesarchiv, RH2-2467, 82.

864- *Khronika tchouvstv* (Vladimir, 1991), p. 175-176.

865- *Pis'ma s fronta i na front*, p. 93. Lettre datée du 26 février 1945.

866- Bundesarchiv, RH2-2467, 86.

867- Werth, p. 944 [trad. fr., II, p. 453].

868- RGASPI-M, 33/1/261, 27.

869- Kopélev, p. 14.

870- *Ibid.*, p. 13.

871- Julius Hay, cité dans Norman Naimark, *The Russians in Germany: A History of the Soviet Zone of Occupation, 1945-49* (Cambridge, MA, 1995), p. 70.

872- Voir Naimark, *loc. cit.*, ainsi que RH2-2686, 37.

873- Voir Glantz et House, p. 235.

874- Bundesarchiv, RH2-2338, 45-01.

875- Bundesarchiv, RH2-2686, 33.

876- Kopélev, p. 36.

877- Bundesarchiv, RH2-2467, 9.

878- *Ibid.*

879- Staline, *O vélikoï otetchestvennoï voïné*, p. 100 (23 février 1945). Cette formule faisait écho à une formule consacrée antérieure sur le capitalisme, utilisée dans les années rigoureuses de la lutte des classes (collectivisation). À l'époque, le mot d'ordre était que l'ennemi de classe résisterait avec un acharnement d'autant plus grand que la victoire du prolétariat serait proche.

880- Ermolenko, p. 105.

881- RGASPI-M, 33/1/261, 35.

882- *Ibid.*, 38.

883- Bundesarchiv, RH2-2688, 13 (lettre interceptée).

884- On trouvera une histoire parallèle d'inhumanité captivante dans le récit du buffle massacré de Tim O'Brien, *The Things They Carried*, p. 75-76. [À propos de courage, p. 90-92.]

885- Leonid Rabitchev, « Voïna vse spichet », *Znamia*, 2005, n° 2, p. 163.

886- *Ibid.*, p. 163.

887- *Ibid.*, p. 159.

888- *Ibid.*, p. 165.

889- Kopélev, p. 37.

890- Bundesarchiv, RH2-2338, 44-10, 3.

891- Kopélev, p. 50.

892- Werth, p. 964 [trad. fr., II, p. 477].

893- Bundesarchiv, RH2-2688, 12.

894- Kopélev, p. 39.

895- *Ibid.*, p. 46-53.

896- Naimark, p. 74.

897- Cela paraît clair malgré l'affirmation insipide de Werth (p. 964 [trad. fr., p. 476]) affirmant que les viols n'étaient qu'un exutoire à la frustration sexuelle des soldats.

898- Bundesarchiv, RH2-2688, 13.

899- Overy, p. 260.

900- Pour des discussions, voir Susan Brownmiller, *Against Our Will: Men, Women and Rape* (Londres, 1975) [*Le Viol*, trad. A. Villelaur, Paris, Stock, 1976] ; Sylvana Tomaselli et Roy Porter (éd.), *Rape: An Historical and Social Enquiry* (Oxford, 1986).

901- RGASPI-M, 33/1/1409-19, 6.

902- Rabitchev, p. 164.

903- Au sein d'une culture de déni presque total, l'article de Rabitchev et le livre de Kopélev font partie, à ce jour, des seules discussions à ce sujet en Russie. Le temps d'un jugement honnête sur la guerre est encore bien loin, comme l'ont prouvé les cérémonies du jour de la victoire à Moscou en 2005.

904- Atina Grossman, « A Question of Silence: The Rape of German Women by Occupation Soldiers », *October*, 72, printemps 1995, p. 51.

905- Bundesarchiv, RH2-2688, 13.

906- Cité dans Naimark, p. 112.

907- Anonyme, *A Woman in Berlin*, trad. James Stern (Londres, 1955), p. 93-94.

908- Temkin, p. 197.

909- Beevor, *Berlin*, p. 326.

910- *A Woman in Berlin*, p. 64.

911- Temkin, p. 202.

912- Igor Kon et James Riordan, *Sex and Russian Society* (Londres, 1993), p. 25-26.

913- Pour un parallèle plus récent, voir les commentaires de Gilles Kepel sur les islamistes algériens, ces « jeunes gens appauvris » que les conditions de logement familiales exiguës ont contraints à l'abstinence et qui, en conséquence, « ont condamné les plaisirs dont ils avaient été si cruellement privés ». Cité dans Jason Burke, *Al Qaeda: The True Story of Radical Islam* (Londres, 2004), p. 133 [*Al-Qaïda: la véritable histoire de l'Islam radical*, trad. L. Bury, Paris, éditions La Découverte, 2005].

914- RGASPI-M, 33/1/261, p. 27.

915- N. Inozemtsev, *Tséna pobédy v toï samoï voïné : frontovoï dnevnik N. Inozemtséva* (Moscou, 1995), p. 108.

916- GARF 7523/16/79, 56.

917- Pour un exemple de ce genre de propagande, voir *Pravda*, 13 juillet 1944, p. 3 (histoire d'Olga Ivanovna Kotova et de ses dix enfants).

918- Pouchkarev, *Po dorogam voïny*, p. 154.

919- Bélov, p. 469.

920- RGASPI-M, 33/1/1414, 57.

921- RGASPI-M, 33/1/1405, 67.

922- Kopélev, p. 29.

923- GARF, 7523/16/79, 59, contient une autre lettre exigeant que les pères soldats obtiennent la garde de leurs enfants.

924- Les tenues exotiques des femmes allemandes – les « Gretchen knickers » – scandalisaient souvent les épouses des soldats qui les recevaient en cadeau de leurs maris. Voir Beevor, *Berlin*, p. 407.

925- Cité dans Naimark, p. 108.

926- RH2-2688, p. 51.

927- *Ibid.*, p. 52.

928- Sur cet aspect du viol, voir Ruth Harris, « The “Child of the Barbarian”: Race, Rape and Nationalism during the First World War », *Past and Present*, 141 (novembre 1993), p. 170-206.

929- *A Woman in Berlin*, p. 219.

930- Le chiffre le plus important, celui de Barbara Johr, est d’un total de deux millions pour l’ensemble de l’Allemagne. Voir Naimark, p. 133. Voir aussi Helker Sander, « Remembering/Forgetting », *October*, 72, printemps 1995, p. 21.

931- Atina Grossman, « Silence », p. 46.

932- Les statistiques de maladies sexuellement transmissibles sont disponibles dans les archives du NKVD ainsi que dans les rapports des hôpitaux proches du front tout au long de la guerre et juste après. En dépit d’une attitude généralement impassible à l’égard de l’épidémie, il est arrivé occasionnellement au NKVD de relever le rythme de l’infection comme dans RGVA 32925/1/516, 178.

933- *A Woman in Berlin*, p. 17.

934- RGVA, 32925/1/526, 43. Voir aussi Naimark, p. 74.

935- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (3), p. 304 (ordre du 11 juillet 1944).

936- Par exemple, les trois cas de viol collectif datant d’avril 1945 sont cités dans RGVA, 32925/1/527, 132. Dans chacun de ces cas, les coupables furent livrés au SMERSh.

937- Rabitchev, p. 164.

938- Kopélev, p. 51 ; Temkin, p. 201.

939- GARF, 7523/16/424, 85 et 98, par exemple.

940- Voir Douglas Botting, *In the Ruins of the Reich*, p. 23-24.

941- Naimark, p. 10.

942- Botting, p. 99.

943- Snetkova, p. 47.

944- GARF, R7317/6/16, 81.

945- Cela confirmait la résolution du GKO du 23 décembre 1944. *Vélikaïa otetchestvennaïa* 2 (3), 344-345.

946- Temkin, p. 199.

947- *Vélikaïa otetchestvennaïa*, 2 (3), 344.

948- Kopélev, p. 39-40.

949- Beevor, p. 35.

950- RGASPI-M, 33/1/1405, 146.

951- Snetkova, p. 47.

952- Voir Beevor, *Berlin*, p. 407-408.

953- RGASPI-M, 33/1/1405, 157.

954- *Ibid.*, p. 152.

955- *Ibid.*, p. 158.

956- GAOPIKO, 1/1/3754, 5-9.

957- RGASPI-M, 33/1/1454, 139.

958- TsAMO, 233/2354, 1, 28.

959- *A Woman in Berlin*, p. 60.

960- Pour un récit de Pologne, voir RGVA, 32925/1/527, 86-87.

961- *Ibid.*, 108.

962- RGASPI-M, 33/1/1454, 125.

963- Beevor, *Berlin*, p. 177-178. Pour une autre perspective, voir Glantz et House, p. 255.

964- Les chiffres indiqués sont de deux millions et demi de soldats de l'Armée rouge et de soldats polonais, et d'environ un million de défenseurs allemands. Glantz et House, p. 261 ; Overy, p. 266.

965- Glantz et House, p. 260.

966- *Pis'ma fronta i na front*, p. 160.

967- Tchouïkov, *Reich*, p. 218.

968- Beevor, *Berlin*, p. 218.

969- Tchouïkov, *Reich*, p. 147.

970- Overy, p. 268.

971- Beevor, *Berlin*, p. 222.

972- Tchouïkov, *Reich*, p. 184.

973- *A Woman in Berlin*, p. 13 et 17.

974- Voir Beevor, p. 412. Comme me l'a dit une infirmière militaire qui a travaillé en Biélorussie : « Ils étaient tous infectées par des maladies vénériennes. Tous ! » C'était une exagération, bien sûr, mais sans doute se demandait-elle quand elle rencontrerait un patient indemne.

975- Une version figure dans RGVA, 32925/1/527, 10-11.

976- *A Woman in Berlin*, p. 107.

977- Overy, p. 273 ; Beevor, *Berlin*, p. 372 ; Tchouïkov, *Reich*, p. 242-249.

978- Glantz et House, p. 269.

979- Tchouïkov, *Reich*, p. 251.

980- Beevor, *Berlin*, p. 405.

981- Bélov, p. 476.

982- Glantz et House, p. 269. Le chiffre le plus élevé repose sur l'estimation globale de Krivocheïev pour la campagne sur trois fronts (1er et 2e biélorusses, 1er ukrainien).

983- RGASPI-M, 33/1/1405, 137.

984- RGASPI-M, 33/1/1454, 146.

985- Samoïlov, « Lioudi », 2e partie, p. 96.

986- RGVA, 32925/1/527, 50-53.

987- D'autres cas figurent sur presque toutes les pages du même dossier. Voir par exemple RGVA, 32925/1/527, 48 ; 233.

988- Ermolenko, p. 126.

10

Remettez la vieille épée au fourreau

989- Werth, p. 969 [trad. fr., II, p. 484-485].

990- RGASPI-M, 33/1/1406, 70.

991- Une des raisons en fut l'extermination des Juifs polonais, qui causa la mort d'environ trois millions d'individus. Les pertes totales de la Pologne, approximativement six millions d'individus, représentaient environ 20 % de la population totale d'avant guerre. Voir John Keegan, *The Second World War* (Londres, 1989), p. 493. [*La Deuxième Guerre mondiale* ; trad. M.A. Revellat, Paris, Perrins, 1990 ; rééd. « Tempus », 2010].

992- Les chiffres varient, et dans une certaine mesure, puisqu'il s'agit uniquement d'estimations, il est impossible de comparer l'étendue des pertes. Mais une récente évaluation russe suggère que le taux de pertes militaires soviétiques par rapport aux pertes allemandes a été de 1,3 pour 1 (même en comptabilisant les pertes de chacun des alliés des deux adversaires). En termes de morts au combat, le chiffre réel pourrait dépasser 1,6 pour 1. Voir *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna*, 4, p. 292 ; Glantz et House, p. 292 et 307 ; Krivocheïev, p. 152-153n et 384-392.

993- Overy, p. 287-288.

994- Le taux de change officiel en 1940 était de 5,3 roubles pour un dollar, mais cela n'a guère de signification concrète en raison des contrôles monétaires en vigueur pendant toute l'ère soviétique. *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna*, 4, p. 294 ; Overy, p. 291.

995- Vsévolod Vichnevski, cité dans Werth, p. 942 [trad. fr., II, p. 450].

996- Voir Vera S. Dunham, *In Stalin's Time: Middleclass Values in Soviet Fiction* (Cambridge, 1976), p. 11.

997- Cité in *Drougaïa voïna*, p. 298.

998- GARF, 7523/16/79, 173.

999- *Ibid.*

1000- GARF, 7523/16/79 en contient plusieurs autres, dont une demande d'amnistie générale et de nombreuses requêtes de révision du code pénal.

1001- *Ibid.*, 17.

1002- Overy, p. 292.

1003- Dunham, p. 9 ; Merridale, *Night of Stone*, p. 323.

1004- La rumeur était répétée même dans les lettres que les soldats envoyaient chez eux. Voir par exemple Snetkova, p. 48.

1005- E. Yu. Zoubkova, *Obchtchestvo i réformy, 1945-1964* (Moscou, 1993), p. 43.

1006- Sur l'adaptation, voir Ben Shephard, *A War of Nerves* (Londres, 2000), p. 328-329.

1007- *Moskva voïennaïa*, p. 708.

1008- *Ibid.*, p. 707.

1009- Les listes des participants militaires occupent un numéro entier de *Voïenno-istoritcheskii arkhiv* 12 (3), 2000. Les instructions du jour sont publiées *ibid.*, n° 8, p. 259-277.

1010- Werth, p. 1002-1003 [trad. fr., II, p. 523].

1011- RGASPI-M, 33/1/1405, 157-158.

1012- Ermolenko, p. 143.

1013- Pour plus de détails sur la campagne, voir Glantz et House, p. 278-282.

1014- Pour un compte rendu, voir le témoignage de Joseph Poloswky dans Studs Terkel, *A Good War :*

An Oral History of World War II (New York, 1984), p. 444-450 [*La Bonne Guerre : histoires orales de la Seconde Guerre mondiale*, trad. C. Raguet, Paris, éditions Amsterdam, 2006].

1015- GARF, 7077/1/19, 7-10.

1016- GARF, 7399/1/3, 126.

1017- Cité dans Naimark, p. 74.

1018- GARF 7317/7/147, 7317/7/118, 31.

1019- GARF, 7077/1/19, 13.

1020- *Ibid*.

1021- GARF, 7399/1/3, 153-154.

1022- *Ibid*., 125-127.

1023- *Ibid*, 34 ; 7317/7/147, 76.

1024- *Ibid.*, 98.

1025- GARF, 7077/1/178, 10-11.

1026- GARF, 7399/1/3, 95.

1027- GARF, 7399/1/1, 2.

1028- *Ibid*, 14-15.

1029- On peut citer comme un exemple parmi d'autres celui de Francfort sur Oder (GARF 7399/1/3, 11-15), où la discipline était « devenue meilleure qu'avant » début juillet. Voir aussi GARF, 7317/7/124b, 36-39, à propos de Berlin.

1030- GARF, 7317/10/23, 48-49.

1031- Naimark, p. 74.

1032- GARF, 7399/1/1, 16.

1033- GARF, 7317/7/124b, 5.

1034- Sur le devoir des Allemands de mourir pour le déminage, voir GARF, 7523/16/79, 215.

1035- *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna*, 4, p. 191.

1036- *Ibid.*

1037- GARF, 7077/1/178.

1038- *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna*, 4, 191-192. Overy, p. 302-303. Pour une discussion sur les rapatriements en général, voir Nikolaï Tolstoy, *Victims of Yalta* (Londres, 1977) [*Les Victimes de Yalta*, trad. S. Manoliu et J. Joba, Paris, éditions France-Empire, 1980].

1039- Incidents et interviews *in* GARF, 7317/20/15, 42-68.

1040- *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna*, 4, p. 192-193.

1041- GARF, 5446/48a/13, 9-11.

1042- *Ibid*., 26-27.

1043- *Ibid.*, 27.

1044- Overy, p. 302.

1045- GARF, 7317/7/124v, 18-19.

1046- GARF, 7317/20/13, 76.

1047- GARF 7399/1/3, 42 ; 7317/20/13, 74.

1048- GARF, 7184/1/65, 180.

1049- GARF, 7523/16/79, 163.

1050- TsAMO, 136/24416/24, 19-21.

1051- GARF, 7184/1/57, 347-348.

1052- *Vélikaïa otetchestvennaïa* 2 (3), 378.

1053- GARF, 7184/1/57, 347.

1054- Pouchkarev, *Po dorogam voïni*, p. 160.

1055- GAOPIKO, 1/7/3755, 53.

1056- TsDNISO, 6/1/2005, 16.

1057- GAOPIKO, 1/13755, 5.

1058- GARF, 7523/16/54, 1.

1059- Chiffres de Smolensk tirés des rapports de l'oblast (TsDNISO, 6/1/2005, 12-16) et des rapports de district (6/1/2005, 24, 47).

1060- Cette histoire est racontée par Nina Tumarkin, *The Living and the Dead*, p. 104 ; Garrard et Garrard, *Bones*, p. 215-216.

1061- Sur l'application (ou non) des résolutions du Sovnarkom concernant les tombes de guerre, voir GAKO, R3322/10/81, 33-34. L'appel de Simonov à une forme d'ordre soviétique à la place des goûts personnels des soldats en matière de monuments commémoratifs est consigné dans RGALI, 1814/6/144, 52.

1062- GARF, 5446/48a/2657, 161.

1063- Sur 1 913 bâtiments réquisitionnés comme hôpitaux en mai 1945, 333 étaient d'anciens établissements d'enseignement et 84 leurs anciennes résidences universitaires. GARF, 5446/48a/2657, 161.

1064- TsDNISO, 37/1/264, 8.

1065- Toumarkine, p. 98.

1066- GARF, 8009/35/20, 2.

1067- *Ibid.*, 2-3.

1068- *Night of Stone*, p. 315.

1069- Pour des exemples littéraires, voir Dunham, p. 10-11.

1070- Rapport des hôpitaux de Leningrad, TsGSAPb, 9156/4/321, 14-15.

1071- *Night of Stone*, p. 305, faisant également allusion à des rapports de Leningrad d'après guerre.

1072- Voir Overy, p. 312.

1073- Grossman, *Life and Fate*, p. 141 [trad. A. Berelowitch, Genève, 1980].

1074- Sur Leningrad, voir Ehrenburg, p. 11.

1075- Voir Dunham, et surtout chapitre 13, p. 214-224.

1076- Les médecins qui travaillaient dans les régions rurales proches de Leningrad à l'époque ont constaté que les paysannes cessaient également d'avoir leurs règles, un phénomène qu'ils attribuaient à une forme de deuil, mais qui aurait tout aussi bien pu être la conséquence d'une nourriture médiocre et d'un travail manuel pénible. Voir *Night of Stone*, p. 312-313.

1077- Alexievitch, p. 206.

1078- GARF, 8009/35/20, 2-3.

1079- *Night of Stone*, p. 314 ; voir aussi Werth, p. 520 [trad. fr., p. 614-615].

1080- RGASPI-M, 129.

1081- RGASPI-M, 33/1/1404, 131 ; 33/1/1405, 118.

1082- Pour le résumé acerbe de Vera Dunham, voir *In Stalin’s Time*, p. 214.

1083- Voir Overy, p. 309-311 ; *Bones*, p. 219-228 ; *Night of Stone*, p. 273.

1084- Applebaum, *Gulag*, p. 414-423 [trad. fr. p. 738-746].

1085- *Night of Stone*, p. 317-319 ; voir aussi Robert Service, *A History of Twentieth-Century Russia* (Londres, 1997), p. 319.

11
Nous gardons le souvenir de tout

1086- Sur le stalinisme et le nationalisme russe des anciens combattants après 1945, voir Droujba, p. 43.

1087- Comme Staline, il renvoya également Joukov. Voir Robert Service, *Twentieth-Century Russia*, p. 372.

1088- Khrouchtchev s'en prit à ce qu'il appelait le culte de la personnalité de Staline et avec lui à un grand nombre des excès de la dictature stalinienne. Voir N. S. Khrouchtchev, *Khrushchev Remembers*, trad. Strobe Talbott (Londres, 1970), p. 559-618. [*Souvenirs*, trad. de l'éd. angl. sous la dir. de J. Michel, Paris, Robert Laffont, 1971].

1089- À propos des monuments commémoratifs, voir Michael Ignatieff, « Soviet War Memorials », *History Workshop Journal*, 17 (printemps 1984), p. 157-163.

1090- Pour d'autres témoignages, voir Ignatieff, *ibid.*, et Nina Tumarkin, *The Living and the Dead*, qui repère des traces du culte de la Seconde Guerre mondiale sur quarante ans.

1091- Sur l'année 1965 dans les souvenirs des anciens combattants, voir *Kolomenskii almanakh*, vyp 4 (Moscou, 2000), p. 238.

1092- R. W. Davies, *Soviet History in the Gorbachev Revolution* (Houndmills, 1988), p. 101.

1093- Pour l'histoire de Katyn, qui n'a fait surface qu'après 1990, voir R. W. Davies, *Soviet History in the Eltsin Era* (Houndmills, 1997), p. 18-19.

1094- C'est un commentaire qui a été fait au diplomate yougoslave Milovan Djilas. Voir Djilas, *Conversations with Stalin* (New York, 1961), p. 111. [*Conversations avec Staline*, trad. Y. Massip, Paris, Gallimard, 1962].

1095- Pour toute l'histoire, voir Nina Tumarkin, « Story of a War Memorial », *in* Garrard et Garrard (éd). *World War II*, p. 125-146.

1096- Voir de George Gibian, « World War 2 in Russian National Consciousness, » *in* Garrard et Garrard, *ibid.*, p. 147-160.

1097- Les anciens combattants géorgiens ont tendance à avoir une perspective encore plus « soviétique » que les Russes, notamment parce qu'ils ont à l'esprit que la patrie géorgienne est fragmentée et, à l'heure actuelle, encore déchirée par les haines ethniques au sein du territoire de la république.

1098- Werth, p. 155. [trad. fr., I, p. 236].

1099- Droujba, p. 43. La persistance de ce genre de nationalisme était apparente dans les interviews que j'ai menées en Géorgie et en Ukraine de l'Est en 2002 et 2003.

1100- Les témoignages dans *Rodina*, 1991, p. 6-7, surtout p. 61-63, confirment ce que m'ont dit les rescapés des bataillons disciplinaires.

1101- M. Gefter (éd.), *Golosa iz mira, kotorogo oujé net* (Moscou, 1995), p. 41.

Chronologie des principaux événements

1938

13 mars : le Troisième Reich allemand annexe l'Autriche.

29 septembre : la conférence de Munich accepte le transfert des Sudètes à l'Allemagne mais garantit les frontières restantes de la Tchécoslovaquie.

1939

15 mars : les Allemands envahissent la Tchécoslovaquie « post-Munich ».

31 mars : garantie britannique à la Pologne.

23 août : signature du pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'Union soviétique.

1er septembre : les troupes allemandes envahissent la Pologne et annexent Danzig.

3 septembre : la Grande-Bretagne et la France déclarent la guerre à l'Allemagne.

17 septembre : l'Armée rouge entre en Pologne par l'Est.

28 septembre : les soldats allemands prennent Varsovie.

30 novembre : les Russes envahissent la Finlande.

14 décembre : l'Union soviétique est expulsée de la Société des Nations.

1940

11 février : attaque soviétique sur la ligne Mannerheim en Finlande.

3 mars : l'Armée rouge prend Vygorg (Viipuri).

12 mars : la Finlande signe un traité de paix avec l'URSS, lui cédant l'isthme de Carélie et les rives du lac Ladoga.

10 mai : les Allemands envahissent la Hollande, la Belgique et le

Luxembourg.

29 mai : début de l’évacuation britannique de Dunkerque (jusqu’au 3 juin).

14 juin : les Allemands entrent dans Paris.

17-23 juin : la Russie occupe les États baltes.

22 juin : la France signe l’armistice avec l’Allemagne.

11-18 août : point culminant de la bataille d’Angleterre.

7 septembre : 1er blitz sur Londres.

9 décembre : début de l’offensive de la 8e armée en Afrique du Nord.

1941

22 juin : l’Allemagne envahit l’Union soviétique ; la Finlande attaque la Carélie soviétique.

27 juin : la Roumanie déclare la guerre à la Russie.

28 juin : les Allemands prennent Minsk.

3 juillet : premier discours radiodiffusé de Staline au peuple soviétique.

16 juillet : les Allemands atteignent Smolensk.

25 juillet : les Allemands prennent Tallinn.

30 août : Mga, dernière liaison ferroviaire avec Leningrad, tombe aux mains des Allemands.

17 septembre : encerclement des troupes soviétiques près de Kiev.

30 septembre : début de la bataille de Moscou.

2 octobre : les Allemands prennent Orel.

12 octobre : les Allemands prennent Kalouga.

13 octobre : les Allemands prennent Kalinine (Tver).

16 octobre : point culminant de la « panique de Moscou ».

30 octobre : début du siège de Sébastopol en Crimée.

3 novembre : les Allemands prennent Koursk.

22 novembre : les Allemands entrent à Kline.

26 novembre : les Allemands prennent Istra.

6 décembre : début de la contre-offensive soviétique près de Moscou.

7 décembre : les Japonais bombardent Pearl Harbor et lancent un raid contre la Malaisie britannique.

8 décembre : les États-Unis et la Grande-Bretagne déclarent la guerre au Japon.

15 décembre : les Soviétiques reprennent Kline et Istra.

25 décembre : les Russes entreprennent d'établir une tête de pont en Crimée orientale.

30 décembre : les Soviétiques reprennent Kalouga.

1942

15 février : Singapour tombe aux mains des Japonais.

8 mai : les Allemands attaquent la Crimée orientale.

12 mai : début d'une offensive soviétique infructueuse près de Kharkov.

20 mai : les Allemands reprennent la péninsule de Kertch.

3 juillet : chute de Sébastopol.

30 juillet : ordre n° 227 de Staline : « Pas un pas en arrière. »

23 août : 40 000 morts dans un raid aérien contre Stalingrad.

13 septembre : lancement de l'offensive allemande pour prendre Stalingrad.

23 octobre : début de la bataille d'El-Alamein.

19 novembre : début de la contre-offensive soviétique près de Stalingrad.

1943

31 janvier : reddition de Paulus à Stalingrad.

2 février : reddition allemande définitive à Stalingrad.

8 février : les Soviétiques reprennent Koursk.

14 février : les Soviétiques prennent Rostov.

16 février : les Soviétiques prennent Kharkov.

15 mars : les Allemands reprennent Kharkov.

5 juillet : début d'une offensive allemande à Koursk.

12 juillet : lancement d'une contre-offensive soviétique près de Koursk.

5 août : les Russes prennent Orel et Belgorod.

23 août : les Soviétiques prennent Kharkov.

3 septembre : les Alliés envahissent l'Italie.

25 septembre : Smolensk repris par l'Armée rouge.

6 novembre : les Soviétiques reprennent Kiev.

1944

27 janvier : levée du siège de Leningrad.

2 avril : les Soviétiques entrent en Roumanie.

9 mai : libération de Sébastopol.

13 mai : défaite définitive des Allemands en Crimée.

18 mai : des troupes du NKVD rassemblent les Tatars de Crimée, qui sont exilés en Asie centrale.

6 juin : débarquement allié en Normandie.

22 juin : lancement de l'opération Bagration en Biélorussie.

3 juillet : les Soviétiques reprennent Minsk et font près de 100 000 prisonniers allemands.

18 juillet : les troupes de l'Armée rouge sous la conduite de Rokossovski entrent en Pologne.

1er août : début de l'insurrection de Varsovie.

25 août : libération de Paris.

2 octobre : reddition des forces nationalistes polonaises à Varsovie.

1945

17 janvier : les troupes soviétiques prennent la ville de Varsovie en ruine.

4 février : début de la conférence de Yalta.

13 février : Budapest tombe aux mains des Soviétiques.

9 avril : Königsberg se rend aux Soviétiques.

13 avril : les Russes prennent Vienne.

16 avril : lancement de l'offensive finale contre Berlin.

23 avril : entrée des Russes dans Berlin.

30 avril : Hitler et ses plus proches collaborateurs se suicident.

2 mai : Berlin se rend aux Russes.

8 mai : « Jour de la victoire ». Keitel se rend à Joukov (documents définitifs signés juste après minuit le 9 mai).

9 mai : les Russes prennent Prague. Jour officiel de la victoire en Union soviétique.

17 juillet : début de la conférence de Potsdam.

6 août : largage d'une bombe atomique sur Hiroshima.

8 août : l'Union soviétique déclare la guerre au Japon.

9 août : largage d'une bombe atomique sur Nagasaki.

14 août : le Japon accepte de se rendre.

2 septembre : le Japon signe sa capitulation à bord du *Missouri*.

Note à propos des sources

Ce livre s’inspire largement de nombreux documents sur les soldats, les combats et la Seconde Guerre mondiale. Mais il repose essentiellement sur plusieurs types de sources. La plupart des détails proviennent directement d’archives de l’ancienne Union soviétique et d’Allemagne. On en trouvera la liste ci-dessous, accompagnée des abréviations utilisées dans les notes.

Les séries de documents utilisés comprennent des lettres et des journaux intimes de soldats, les rapports d’officiers politiques et d’agents de la police secrète, des rapports destinés à servir de base à l’agitation politique, des rapports du renseignement militaire et les procès-verbaux des interrogatoires de prisonniers de guerre. En complément, j’ai utilisé des sources gouvernementales soviétiques, et notamment des documents liés aux procès d’anciens soldats accusés d’agitation antigouvernementale dans les premières années d’après guerre. Un grand nombre d’entre eux comprennent des témoignages recueillis auprès de personnes presque illettrées, qui nous offrent un aperçu de l’univers de soldats qui ne pouvaient pas écrire – ou préféraient ne pas le faire. Enfin, j’ai consulté des sources civiles pour obtenir des témoignages sur les effets de l’armée sur les régions qu’elle a libérées ou occupées, ainsi que sur la situation et le moral des membres civils de familles de soldats. Il m’est souvent arrivé de lire des documents qui n’ont pas été ouverts – si ce n’est pour un contrôle de routine des archives – depuis qu’ils ont été classés il y a soixante ans. Dans tous les cas, quelle que soit la source, j’ai modifié le nom de toutes les parties, sauf dans le cas où ces documents ont déjà fait l’objet d’une publication.

Je me suis aussi servie d’une série de sources publiées, notamment les éditions en plusieurs volumes de documents des années de guerre que l’on a vu surgir dans les librairies russes au cours des dix dernières années. Il s’agit littéralement de plusieurs dizaines de milliers de documents, et bien que les informations les plus sensibles aient été écartés, ces volumes constituent en eux-mêmes une remarquable source.

J’ai été plus prudente dans l’utilisation de Mémoires, de romans de guerre et d’autres sources littéraires. Quel qu’en soit l’auteur, les souvenirs de guerre sont peu fiables, et c’est particulièrement vrai sous un régime où la plume du censeur

est lourde. En Union soviétique, les documents prétendument ethnographiques, et même les paroles des chansons, ont été collectés de façon sélective, contrôlée. Les romans et les films sur la guerre n'ont jamais été spontanés. Mais la littérature peut fournir de précieuses indications sur le style et le contenu des récits des vétérans survivants. La lecture de Simonov, par exemple, ou la connaissance de la vaste gamme de films de guerre des années 1960 et 1970, peuvent nous permettre de décoder les témoignages d'anciens soldats qui ont fini par s'approprier l'histoire que l'État a tissée au fil des ans.

Ces témoignages ont constitué mon autre source. En rédigeant ce livre, j'ai rassemblé environ deux cents entretiens, dont j'ai réalisé la plupart moi-même, seule ou avec l'aide d'une assistante russe. Ces entretiens ont généralement eu lieu au domicile des anciens combattants, que ce soit à Moscou, dans les provinces russes, en Ukraine ou en Géorgie. Dans certains cas, j'ai eu le privilège de parler à plusieurs reprises à la même personne et de nouer ainsi des amitiés qui comptent parmi les plus grands plaisirs de ma vie professionnelle. De nombreux soldats ont été en mesure de corriger mes méprises au cours de mon travail, tandis que d'autres m'ont apporté des documents et des photographies de leurs collections personnelles pour que nous en discutions. Je les remercie tous.

J'ai été surprise par la bonne volonté des personnes âgées à se replonger dans leurs souvenirs de guerre, et enchantée de la richesse des détails, dont beaucoup concernant la vie quotidienne, qu'ont retenus les anciens combattants. Nombre de choses ont été oubliées ou refoulées, et beaucoup, sans doute, embellies, mais la valeur du témoignage réside dans le lien humain avec la guerre qui apparaît ainsi, et aussi avec les longues années d'adaptation et de réminiscence qui l'ont suivie. L'histoire de la mémoire d'après guerre – et de l'oubli sélectif – fait partie de l'histoire plus vaste de la survie. La méfiance, ou du moins un degré raisonnable de prudence, en constitue une autre. Pour la plupart de ces anciens soldats, j'étais une étrangère à maints égards – une femme, une civile, une universitaire, une Britannique. Aussi, pour essayer de prendre la mesure des préjugés imposés par ma présence, j'ai demandé à un ancien soldat de réaliser quelques interviews supplémentaires tandis qu'une autre série était recueillie en Ukraine par un collaborateur de langue maternelle ukrainienne. J'ai ainsi eu accès à une grande diversité de types de témoignages et à un large spectre d'opinions politiques. Si les interviews transmettent une vision patriotique et soviétique largement dépourvue de sens critique, c'est parce que c'est ainsi que la plupart des survivants considèrent cette guerre aujourd'hui encore. Cette emprise de l'imagination fait, elle aussi, partie de l'histoire que je dois raconter.

LISTE D’ARCHIVES

Moscou

GARF : Gossoudarstvenny arkhiv Rossiiskoï Fédératsii (Archives nationales de la Fédération Russe).

RGAKFFD : Rossiiskii gossoudarstvenny arkhiv kinofotodokoumentov (Krasnogorsk, région de Moscou) (Archives de cinéma, d’enregistrements et de photographies de l’État russe).

RGALI : Rossiiskii gossoudarstvenny arkhiv litératuri i iskoustva (Archives de littérature et d’art de l’État russe).

RGASP : Rossiiskii gossoudarstvenny arkhiv sotsial’no-polititcheskoï istorii (Archives d’histoire politique et sociale de l’État russe).

RGASPI-M : Rossiiskii gossoudarstvenny arkhiv sotsial’no-polititcheskoï istorii – molodej (Archives du Komsomol).

RGVA : Rossiiskii gossoudarstvenny voïenny arkhiv (Archives militaires de l’État russe).

TsAMO : Tsentral’ny arkhiv ministerstva oboroni (Podolsk, région de Moscou) (Archives centrales du ministère de la Défense).

Koursk

GAOPIKO : Gossoudarstvenny arkhiv obchtchestvenno-polititcheskoï istorii kourskoï oblasti.

GAKO : Gossoudarstvenny arkhiv kourskoï oblasti (Archives nationales de l’oblast de Koursk).

Smolensk

GASO : Gossoudarstevenny arkhiv smolenskoï oblasti (Archives nationales de l’oblast de Smolensk).

TsDNISO : Tsentr dokoumentatsii noveïcheï istorii Smolenskoï oblasti

(Centre de documentation d’histoire contemporaine ; oblast de Smolensk).

Fribourg

Bundesarchiv-Militärarchiv (Archives militaires nationales).

Bibliographie sélective

Addison, P. et Calder, A. (éd.), *Time to Kill : The Soldier's Experience of War in the West, 1939-1945*, Londres, 1997.

Afanas'ev, Yu. N. (éd.), *Drougaïa voïn, 1939-1945*, Moscou, 1996.

Alexyevich, S., *War's Unwomanly Face*, trad. K. Hammond et L. Lezhneva, Moscou, 1988. [Alexievitch, S., *La geurre n'a pas un visage de femme*, Paris, Presses de la Rennaissance, 2004.]

Andreyev, C., *Vlasov and the Russian Liberation Movement : Soviet Reality and Emigré Theories*, Cambridge, 1987.

Anonyme, *A Woman in Berlin*, trad. J. Stern, Londres, 1955.

Appelbaum, A. , *Gulag : A History of the Soviet Camps*, Londres, 2003. [*Goulag. Une histoire*. trad. P. E. Dauzat, Paris, Gallimard, 2005.]

Armstrong, J. A. (éd.), *Soviet Partisans in World War II*, Madison, WO, 1964.

Astaf'ev, V., *Prokliaty i oubity*, Moscou, 2002.

Astaf'ev, V., « Tam, v okopakh », *Pravda*, 25 novembre 1985.

Babitchenko, D. L. (éd.), *Litératourny front : istoria polititcheskoï tsenzuri, 1932-1946 gg.*, Moscou, 1994.

Bacon, E., *The Gulag at War : Stalin's Forced Labour System in the Light of the Archives*, Houndmills, 1994.

Bartov, O., *Hitler's Army : Soldiers, Nazis and War in the Third Reich*, New York, NY, 1991. [*L'Armée d'Hitler, la Wehrmacht, les Nazis et la guerre*, trad. J.-P. Ricard, Paris, Hachette Littérature, 1999.]

Bartov, O., *The Eastern Front, 1941-1945 : German Troops and the Barbarisation of Warfare*, Londres, 1985.

Beevor, A., *Berlin : The Downfall 1945*. Londres, 2002. [*La Chute de Berlin*, trad. J. Bourdier, Paris, éditions de Fallois, 2002.]

Beevor, A., *Stalingrad*, Londres, 1998. [*Stalingrad*, trad. J. Bourdier, Paris, éditions de Fallois, 1999.]

Bélov, N. F., « Frontovoï dnevnik N. F. Bélova, 1941-1944 », in *Vologda*,

vol. II, p. 431-476.

Bykov, V., *Povesti raznykh let*, Moscou, 1990.

Bogdanov, V. I. (éd.), *Jivaïa pamiat' : Pravda o voïne*, 3 vol., Moscou, 1995.

Botting, D., *In the Ruins of the Reich*, Londres, 1985.

Boukov, K. I., Gorinov, M. et Ponomarev, A.. N. (éd.), *Moskva voiennaïa : mémouary i arkhivnyé dokoumenty 1941-1945*, Moscou, 1995.

Brent, J. et Naumov, V. P., *Stalin's Last Crime : The Doctor's Plot*, Londres, 2003. [*Le Dernier Crime de Staline : retour sur le complot des blouses blanches*, trad. E. Robert-Nicoud, Paris, Calmann-Lévy, 2006.]

Brownmille, S., *Against Our Will : Men, Women and Rape*, Londres, 1975. [*Le Viol*, trad. A. Villelaur, Paris, Stock, 1976.]

Burke, J., *Al Qaeda : The True Story of Radical Islam*, Londres, 2004. [*Al-Qaida : la véritable histoire de l'islam radical*, trad. L. Bury, Paris, Éditions La Découverte, 2005.]

Caputo, P., *A Rumor of War*, Londres, 1978. [*Le Bruit de la guerre*, trad. X. Bernard, Paris, JC Lattès, 1979.]

Chapkine, Y. M. et Al'man, I. A. (éd.), *Khronika tchouvstv*, Iaroslav, 1990.

Chindel', A. D. (éd.), *Po obé storony fronta : pis'ma sovetskikh i németskikh soldat*, Moscou, 1995.

Chpil'rein, I.N., *Iazyk krasnoarmeïtsa*, Moscou et Leningrad, 1928.

Chtchépétov, K., *Nemtsi-glazami rousskikh*, Moscou, 1995.

Chtcherbakova, I. L. (éd.), *Tchelovek v istorii : Rossia-XX vek ; vsérossiiskii konkours istoritcheskikh issledovatel'skikh rabot starchéklassnikov*, Moscou, 2002.

Chuikov, V. I., *voir* Tchouïkov.

Conquest, R., *The Harvest of Sorrow : Soviet Collectivization and the Terror-Famine*, Oxford et New York, NY, 1986. [*Sanglantes moissons : la collectivisation des terres en URSS*, trad. C. Seban, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1995.]

Dallin, A., *German Rule in Russia, 1941-1945 : A Study in Occupation Politics*, 2e éd., Londres et Basingstoke, 1981. [*La Russie sous la botte nazie*, éd. abrégée, trad. M. Deutsch, Paris, Fayard, 1970.]

Davies, R. W., *Soviet History in the Gorbachev Revolution*, Houndmills,

1988.

Davies, R. W., *Soviet History in the Yeltsin Era*, Houndmills, 1997.

Dean, M., *Collaboration in the Holocaust : Crimes of the Local Police in Belorussia and Ukraine, 1941-1944*, Houndmills, 2000.

Detwiler, D. S. *et al*. (éd.), *World War II German Military Studies*, 24 vol., New York, NY, et Londres, 1979.

Djilas, M., *Conversations with Stalin*, New York, NY, 1962. [*Conversations avec Staline*, trad. Y. Massip, Paris, Gallimard, 1962.]

Docherty, L. J. III, « The Reluctant Warriors : The non-Russian Nationalities in Service of the Red Army during World War II, » *Journal of Slavic Military Studies*, 1993, 6 : 3, p. 426-445.

Drobiazko, S. et Karachtchouk, A., *Vostotchnyé léguioni i kazatch'i tchasti v Vermakhté*, Moscou, 1999.

Drobichev, S. (éd.), *Nemtsi o rousskikh*, Moscou, 1995.

Droujba, O. V., *Vélikaïa otetchestvennaïa voïna v soznanii sovetskogo i postsovetskogo obchtchestva : dinamika predstavlenii ob istoritcheskom prochlom*, Rostov sur le Don, 2000.

Duffy, C., *Red Storm on the Reich : The Soviet March on Germany 1945*, Londres, 1991.

Dunham, V. S., *In Stalin's Time : Middleclass Values in Soviet Fiction*, Cambridge, 1976.

van Dyke, C., *The Soviet Invasion of Finland, 1939-1940*, Londres, 1997.

van Dyke, C., « The Timoshenko Reforms, March-July 1940 », *Journal of Slavic Military Studies*, 1996, 9 : 1, p. 69-96.

Ehrenburg, I. *Post-War Years, 1945-1954*, trad. T. Shebuninva et Y. Kapp, Londres, 1966.

Ehrenburg, I., *Russia at War*, trad. G. Shelley, Londres, 1943. [Ehrenbourg, I., *La Russie en guerre*, trad. R. Tarr, Paris, Gallimard, 1968.]

Ehrenburg, I., *The War, 1941-1945*, Cleveland, OH, et New York, NY, 1964.

Ehrenburg I., et Grossman, V. (éd.), *The Black Book*, New York, NY, 1981. [Ehrenbourg, I. et Grossman, V. (éd.), *Le Livre noir*, trad. sous la dir. de M. Parfenov, Arles, Actes Sud, 2001.]

Ellis, J. *The Sharp End : The Fighting Man in World War II*, Londres, 1980 et

1990.

Erickson, J. *The Road to Berlin : Stalin's War with Germany*, vol. 2, Londres, 1983.

Erickson, J., *The Road to Stalingrad : Stalin's War with Germany*, vol. 1, Londres, 1975.

Erickson J. et Erickson, L., *The Eastern Front in Photographs*, Londres, 2001.

Ermolenko, V. I., *Voenny dnevnik starchégo serjanta*, Belgorod, 2000.

Evdokimov, E. L. *Polititcheskié zaniatia v Krasnoï Armii*, Leningrad, 1933.

Fisher, A., *The Crimean Tatars*, Stanford, CA, 1978.

Fitzpatrick, S. *Everyday Stalinism. Ordinary Life in Extraordinary Times : Soviet Russia in the 1930s*, Oxford, 1999. [*Le Stalinisme au quotidien : la Russie soviétique dans les années 30*, trad. J.-P. Ricard et F.-X. Nérard, Paris, Flammarion, 2002.]

Fitzpatrick, S. (éd.), *Stalinism : New Directions*, Londres, 2000.

French, D., « Discipline and the Death Penalty in the British Army in the War against Germany during the Second World War, » *Journal of Contemporary History*, 1998, 33 : 4, p. 531-545.

Gabriel, R., *Soviet Military Psychiatry*, Wesport, CT, 1986.

Gabriel, R., *The Mind of the Soviet Fighting Man : A Quantitative Survey of Soviet Soldiers, Sailors and Airmen*, Wesport, CT, 1984.

Gabriel, R., *The Painful Field : The Psychiatric Dimension of Modern War*, New York, NY, 1988.

Garrard, J. et Garrard, C., *The Bones of Berdichev : The Life and Fate of Vasily Grossman*, New York, NY, 1996.

Garrard, J. et Garrard, C. (éd.), *World War 2 and the Soviet People : Selected Papers from the IV World Congress for Soviet and East European Studies, Harrogate, 1990*, Houndmills, 1993.

Garthoff, R. A., *How Russia Makes War*, Londres, 1954.

Gefter, M. (éd.), *Golosa iz mira, kotorogo oujé net : vypouskniki istoritcheskogo fakoul téta MGU 1941 g.v. pis'makh i vospominaniakh*, Moscou, 1995.

Geiger, H. K., *The Family in Soviet Russia*, Cambridge MA, 1968.

Getty, J. A. et Manning, R. (éd.), *Stalinist Terror : New Perspectives*,

Cambridge, 1993.

Getty, J. A. et Naumov, O.V., *The Road to Terror : Stalin and the Self-Destruction of the Bolsheviks*, New Have, CT, et Londres, 1999.

Gilgen, A. R. *et al.*, *Soviet and American Psychology during World War II*, Westport, CT, 1997.

Glantz, D. M., *From the Don to the Dnepr*, Londres 1991.

Glantz, D. M., « From the Soviet Secret Archives : Newly-Published soviet Works on the Red Army, 1918-1991. A Review Essay, » *Journal of Slavic Military Studies*, 1995, n° 8.

Glantz, D.M. et House, J., *When Titans Clashed : How the Red Army Stopped Hitler*, Édimbourg, 2000.

Gontcharova, A. V. (éd.), *Voïny krovavie tsveti : oustnie rasskazi o voine*, Moscou, 1979.

Gordon, A. E., « Moskovskoé narodnoé opoltchénié 1941 goda glazami outchastnika », *Otetchestvennaïa istoria*, 2000, n° 3, p. 158-163.

Goudochnikov, Ya. N. (éd.), *Rousskié narodnié pesni i tchastouchki Vélikoï Otetchestvennoï Voïny*, Tambov, 1997.

Goudzovskii, L., « Iz voennogo dnevnika 1941-2 », *Rodina*, 1991, n° 6-7, p. 66-67.

Goussev, *Uroki grajdanskoi voïny*, Moscou, 1921.

Gozman, L. et Etkind, A., *The Psychology of Post-Totalitarian Russia*, Londres, 1992.

Grinker, R. et Spiegel, J., *Men Under Stress*, Philadelphie, PA, 1945.

Gross, J. T., *Revolution from Abroad : The Soviet Conquest of Poland's Western Ukraine and Western Belorussia*, Princeton, NJ, 1988.

Grossman, A., « A Question of Silence : The Rape of German Women by Occupation Soldiers », *October*, 1995, n° 72, p. 43-63.

Grossman, V., *Forever Flowing*, trad. T. P. Whitney, New York, NY, 1986. [*Tout passe*, trad., J. Lafond, Paris, Stock, 1983.]

Grossman, V., *Godi voïny*, Moscou, 1989.

Grossman, V., *Life and Death*, trad. R. Chandler, Londres, 1985. [*Vie et Destin*, trad. A. Berelowitch, Paris, Julliard, 1983.]

Guderian, H., *Panzer Leader*, Londres, 1977.

Hagen, M. von, *Soldiers in the Proletarian Dictatorship : The Red Army and the Soviet Socialist State, 1919-1930*, Ithaca, NY et Londres, 1990.

Hagen, M. von, « Soviet Soldiers and Officers on the Eve of the German Invasion : Towards a Description of Social Psychology and Political Attitudes, » *Soviet Union/Union soviétique*, 1991, 18 : 1, p. 79-101.

Harris, R., « The "Child of the Barbarian" : Race, Rape and Nationalism during the First World War, » *Past and Present*, 1993, n° 141, p. 170-206.

Herr, M., *Dispatches*, New York, NY, 1997. [*Putain de mort*, trad. P. Alien, Paris, Albin Michel, 1980.]

Hirschfeld, G. (éd.), *The Politics of Genocide : Jews and Soviet Prisoners of War in Nazi Germany*, Londres, 1986.

Hodgson, K. *Written with the Bayonet : Soviet Russian Poetry of World War II*, Liverpool, 1996.

Holmes, R., *Acts of War : The Behavior of Men in Battle*, New York, NY, 1987.

Hynes, S., *The Soldier's Tale : Bearing Witness to Modern War*, Londres, 1998.

Iakovlev, A. N. (éd.), *1941 god*, 2 vol., Moscou, 1998.

Iakovlev, I. K. (éd.), *Vnoutrennyé voïska v vélikoï otetchestvennoï voïné 1941-1945 gg*, Moscou, 1975.

Iakov, V. I, *et al.*, *OZNAZ : Ot brigadi osobogo naznatchénia k "vimpeli" : 1941-1981*, Moscou, 2001.

Ignatieff, M., « Soviet War Memorials », *History Workshop Journal*, 1984, n° 17, p. 157-163.

Inozemtsev, N., *Tséna Pobédy v toï samoï voïné : frontovoï dnevnik N. Inozemtséva*, Moscou, 1995.

Ivanov, F. I. (éd.), *Voennaïa psikhiatrïa : outchebnik dlia slouchateleï akademii i voennoméditsinskikh fakoul'tétov méditsinskikh institoutov*, Leningrad, 1974.

Joukov, G. K., *Vospominania i razmychlénia*, 2 vol., 13e éd., Moscou, 2002.

Keegan, J., *The Face of Battle*, Londres, 1977.

Keegan, J., *The Second World War*, Londres, 1989. [*La Deuxième Guerre mondiale*, trad. M. A. Revellat, Paris, Perrin, 1990.]

Keep, J. L., *Soldiers of the Tsar*, Oxford, 1985.

Kellett, A., *Combat Motivation : The Behavior of Soldiers in Battle*, Boston, MA, 1982.

Khrouchtchev, N. S., *Krushchev Remembers*, trad. S. Talbott, Londres, 1970. [*Souvenirs*, trad. de l'éd. angl. P. Chwat, P. Girard et R. Olcina, Paris, Robert Laffont, 1971.]

Knichevskii, P. N. (éd.), *Skrytaïa Pravda voïny : 1941 god. Neizvestnié dokoumenty*, Moscou, 1992.

Kojourine, V. S. (éd.), *Narod i vlast'1941-1945 : novye dokoumenty*, Moscou, 1995.

Kolomenskii almanakh, Moscou, 2000.

Kon, I. et Rirodan, J., *Sex and Russian Society*, Londres, 1993.

Kontrat'ev, V., « Oplatchéno krov'iou », *Rodina*, 1991, n° 6-7, p. 6-7.

Kopélev, L., *No Jail for Thought*, trad. A. Austin, Londres, 1977.

Kotkin, S., *Magnetic Mountain : Stalinism as a Civilization*, Berkeley et Los Angeles, CA, 1995.

Kozlov, N. D., *Obchtchestvennyé soznanié v gody Vélikoï Otetchestvennoï Voïny*, Saint-Pétersbourg, 1995.

Krivocheïev, G. F. (éd.), *Grif sekretnosti sniat : potéri vooroujennykh sil SSSR v voïnakh, boévikh diéïstviakh i voennykh konfliktakh*, Moscou, 1993 [trad. angl. *Soviet Casualties and Combat Losses in the Twentieth Century*, Londres, 1997].

Kroupianskaïa, V. Y., *Frontovoï fol'klor*, Moscou, 1944.

Kroupianskaïa, V. Y., et Mints, S. I., *Materiali po istorii pesni Vélikoï Otetchstvennoï Voïny*, Moscou, 1953.

Lébédéva, N. S., *Katyn' : prestouplénié protiv tchélovetchestva*, Moscou, 1994.

Lévachéra, Z. L., *Moral'ny oblik sovetskogo voïna. Rekomendatel'ny oukazatel'litératouri*, Moscou, 1950.

Linz, S. J. (éd.), *The Impact of World War II on the Soviet Union*, Totowa, NJ, 1985.

Littlejohn, D., *Foreign Legions in the Third Reich*, San Jose, CA, 1987.

Loukov, G. D., *Psikhologia. Otcherki po voprosam oboutchénia i vospitania sovetskikh voïnov*, Moscou, 1960.

Lynn, J., *The Bayonets of the Republic : Motivation and Tactics in the Army of Revolutionary France, 1791-1794*, Urbana, Il., 1984.

Marshall, S. L. A., *Men Against Fire : The Problem of Battle Command in Future Wars,* New York, NY, 1947.

Merridale, C., *Night of Stone : Death and Memory in Russia,* Londres, 2000.

Merridale, C., « The Collective Mind : Trauma and Shell-Shock in Twentieth-century Russia », *Journal of Contemporary History*, 2000, 35 : 1, p. 39-55.

Merridale, C., « The USSR Population Census of 1937 and the Limits of Stalinist Rule », *Historical Journal*, 1996, 39 : 1, p. 225-240.

Mirskii, M. B., *Obiazany jizniou*, Moscou, 1991.

Moskoff, W., *The Bread of Affliction : The Food Supply in the USSR during World War II*, Cambridge, 1990.

Mosse, G., *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World War*, Oxford, 1990.

Naimark, N. M., *The Russians in Germany : A History of the Soviet Zone of Occupation, 1945-1949*, Cambridge, MA, 1995.

« O boévykh deistviakh 6 armii pri vykhodé iz okroujénia », *Voenno-istoritcheski journal*, 2001, 22 : 7, p. 108-112.

O'Brien, T., *The Things They Carried*, Londres, 1991. [*À propos de courage*, trad. J.Y. Prate, Paris, Plon, 1992.]

Odom, W. E., *The Soviet Volunteers : Modernization and Bureaucracy in a Public Mass Organization*, Princeton, NJ, 1973.

Overy, R., *Russia's War*, Londres, 1997.

Pennington, R., *Wings, Women and War : Soviet Airwomen in World War II*, Lawrence, KS, 2001.

Pesennik, recueil édité, Moscou, 1950.

Pis'ma fronta i na front, 1941-1945, recueil édité, Smolensk, 1991.

Piterskii, L., « Sin polka », *Rodina*, 1995, n° 2, p. 63-68.

Pokhlebkine, V. V., *Vélikaïa voïna i nésostoïavchiisia mir, 1941-1945-1994*, Moscou, 1997.

Politkovskaïa, A., *Tchétchénie, le déshonneur russe*, trad. G. Ackerman, Paris, 2003.

A Dirty War, trad. J. Crownfoot, Londres, 2001.

Polian, P., *Né po svoeï volé*, Moscou, 2001.

Porchnéva, O. S., *Mentalitet i sotsial'noé povédénié rabotchikh, kres'ian i soldata v période pervoï mirovoï voïny*, Ekaterinbourg, 2000.

Pouchkarev, L. N. « Pis'mennaïa forma bitovania frontovogo fol'klora » *Etnografitcheskoïé obozrénié*, 1995, n° 4, p. 27-29.

Pouchkarev, L. N., *Po dorogam voïny : vospominania fol'klorista-frontovika*, Moscou, 1995.

Rabitchev, L., « Voïna vse spichet », *Znamia*, 2005, n° 2, p. 142-167.

Rapoport, L., *Stalin's War Against the Jews*, New York, NY, 1990.

Reese, R. R., *Stalin's Reluctant Soldiers : A Social History of the Red Army, 1925-1941*, Lawrence, KS, 1996.

Reese, R. R., *The Soviet Military Experience : A History of the Soviet Army, 1917-1991*, Londres, 2000.

Richards, F., *Old Soldiers Never Die*, Londres, 1933.

Rokossovskii, K. K., *Soldatskii dolg*, Moscou, 1972.

Rjevskaïa, E. M., *Vetcherny razgovor : povesti, rasskazy, zapiski*, Saint-Pétersbourg, 2001.

Samarine, G., *Patriotitcheskaïa téma v pésennom tvortchestvé rousskogo naroda*, Frunze, 1946.

Samoïlov, D., « Lioudi odnogo varianta. Iz voennikh zapisok' », *Avrora*, 1990, n° 1 et 2, p. 42-83 et 50-96.

Samoïlov, D., *Pour mémoire*, Paris, Fayard, 1997.

Sella, A., *The Value of Human Life in Soviet Warfare*, Londres, 1992.

Séniavskaïa, E. V., *Frontovoïé pokolénié. Istoriko-psikhologitechskoïé issledovanié, 1941-1945*, Moscou, 1995.

Serdtsova, A. P. et Karpov, G.D., *22 iounia 1941 goda. Istoria i soud'by lioudeï*, Moscou, 1995.

Service, R., *A History of the Twentieth Century*, Londres, 1997.

Shalamov, V., *Kolyma Tales*, trad. J. Glad, Harmondsworth, 1994.

Shalit, B., *The Psychology of Conflict and Combat*, Westport, CT, et Londres, 1998.

Shephard, B., *A War of Nerves : Soldiers and Psychiatrists, 1914-1994*, Londres, 2000.

Shils, E. et Janowitz, M., « Cohesion and disintegration in the Wehrmacht in World War II », *Public Opinion Quarterly*, 1949, n° 12, p. 280-315.

Shukman, H. (éd.), *Stalin's Generals*, Londres, 1993.

Sildel'nikov, V. M. (éd.), *Krasnoarmeïskii fol'klor*, Moscou, 1938.

Sidorov, S. G., *Troud voennoplennik v SSSR 1939-1956 gg*, Volgograd, 2001.

Simonov, K., *Glazami tchélovéka moégo polokénia*, Moscou, 1989.

Simonov, K., *Soldatskié mémouari*, Moscou, 1985.

Snetkova, E. M. *Pis'ma véri, nadejdy, youvi ; pis'ma s fronta*, Moscou, 1999.

Stafonovsii, G. A. (éd.), *Poslednyé pis'ma s fronta*, 3 vol., Moscou 1991.

Souvorov, V., *Den'M : Kogda natchalas'vtoraïa mirovaïa voïna ?*, Moscou, 1994.

Souvorov, V., *Inside the Soviet Army*, New York, 1982.

Staline, I. V., *O Vélikoï Otetchestvennoï Voïné Sovetskogo Soïouza*, Moscou, 1947.

Stites, R. (éd.), *Culture and Entertainment in Wartime Russia*, Bloomington et Indianapolis, 1995.

Stone, N., *The Eastern Front, 1914-1917*, Londres, 1975.

Stouffer, S. A. (éd.), *The American Soldier*, 2 vol., Princeton, NJ, 1949.

Stroki, opalennié voïny. Sbornik pisem voennykh let, recueil édité, Belgorod, 1998.

Sword, K. *Deportation and Exile : Poles in the Soviet Union, 1939-1948*, Houndmills, 1994.

Tchouïkov, V. I. *The Beginning of the Road*, trad. H. Silver, Londres, 1963.

Tchouïkov, V. I., *The End of the Third Reich*, trad. A. Horne, Londres, 1967. [*Feu sur Berlin*, trad. R. Jouan, Paris, Presses de la Cité, 1968.]

Temkin, G., *My Just War : The Memoirs of a Jewish Red Army Soldier in World War II*, Novato, CA, 1998.

Terkel, S., *The Good War : An Oral History of World War II*, New York, NY, 1984. [*La Bonne Guerre : histoires orales de la Seconde Guerre mondiale*, trad. C. Raguet, Paris, éditions Amsterdam, 2006.]

Thomson, A., *Anzac Memories : Living with the Legend*, Melbourne, 1994.

Todd, A. C. et Hayward, M. (éd.), *Twentieth-Century Russian Poetry*, Londres, 1993.

Tolstoy, N., *Victimes of Yalta*, Londres, 1997. [*Les Victimes de Yalta*, trad. S. Manoliu et J. Joba, Paris, éditions France-Empire, 1980.]

Tomaselli, S. et Porter, R. (éd.), *Rape : An Historical and Social Enquiry*, Oxford, 1986.

Tumarkin, N., *The Living and the Dead. The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*, New York, NY, 1994.

Van Creveld, M., *Fighting Power : German and US Army Performance, 1939-1945*, Londres et Melbourne, 1983.

Vélikaïa Otetchesvennaïa : Rousskii Arkhiv, édition en plusieurs volumes, Moscou, 1997-2005.

Vélikaïa Otetchesvennaïa Voïna, 1941-1945, voenno-istoritcheskie otcherki, 4 vols., différents éditeurs, Moscou, 1998-1999.

Vélikaïa otetchesvennaïa voïna v otsenke molodykh, différents contributeurs, Moscou, 1997.

Viltsan, M. A., « Deportatsia narodov v godi vélikoï otetchestvennoï voïny », *Etnografitcheskoé obozrénié*, 1995, n° 3, p. 26-44.

Viltsan, M. A., « Prikaz i propoved : sposobi mobilizatsii resoursov derevni v gody voïny », *Otetchestvennaïa istoria*, 1995, n° 3, p. 69-80.

Volkova, N. B., « Materiali vélikoï otechstvennoï voïny v fondakh TsGALI SSSR », *Vstretchi s prochlim*, 1988, n° 6, p. 435-459.

Vsérossiiskaïa kniga pamiati, 1941-1945, Moscou, 1995.

Weiner, A., *Making Sense of War : The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution*, Princeton, NJ, 2001.

Werth, A., *Russia at War*, Londres, 1964. [*La Russie en guerre*, 2 vol., trad. M. Zéraffa, Paris, Tallandier, 2010.]

Williams, B. G., « The Hidden Ethnic Cleansing of Muslims in the Soviet Union : The Exile and Repatriation of the Crimean Tatars, » *Journal of Contemporary History*, 2002, 37 : 3, p. 322-347.

Zaloga, S. I. et Ness, I. S., *Red Army Handbook, 1939-1945*, Stroud, 2003.

Zoubkova, E. Yu., *Obchtchestvo i réformy, 1945-1964*, Moscou, 1993.

Remerciements

Je considère comme un privilège d'avoir pu rédiger cet ouvrage et effectuer les recherches nécessaires, et j'éprouve une immense reconnaissance pour tous ceux qui m'ont fait bénéficier de leur générosité, de leur patience, de leur savoir et de leur soutien. L'essentiel de ce fardeau a été assumé dans l'ancienne Union soviétique par un certain nombre d'assistants de recherche et de guides, et plus particulièrement par la sociologue Oksana Botcharova et l'ethnologue Maria Bélova. Éléna Straganova n'a cessé, à toutes les étapes de mon travail, de m'apporter un soutien avisé et imaginatif. Je remercie aussi Ékatérina Pouchkina et Alexeï Chimtchouk de Moscou, Khatouna Tchkheidze de Tbilissi et Larissa Chipico de Yalta. Les documents provenant des archives allemandes ont été rassemblés grâce à l'assistance compétente de Carsten Vogelpohl à Fribourg et de Thomas Greis à Bristol.

Aucun projet d'une telle ampleur ne saurait voir le jour sans une aide financière, et j'ai eu l'immense chance d'obtenir le soutien de l'Economic and Social Research Council du Royaume-Uni, ce qui m'a permis de travailler et d'entreprendre de longs voyages dans l'ex-Union soviétique, puis de lire, de réfléchir et d'écrire sans être distraite par mes obligations universitaires habituelles. L'appui que le Council a apporté à mes recherches a été plus que précieux à maints égards, et je tiens à remercier les évaluateurs anonymes qui ont commenté ma proposition initiale. Alors que j'achevais mon manuscrit, une nouvelle période de congé financée par l'Arts and Humanities Board m'a accordé quelques mois supplémentaire de tranquillité d'esprit. Je remercie également l'université de Bristol et l'université Queen Mary de Londres pour leur patience et pour leur généreuse aide financière. Une dette toute particulière me lie à la British Broadcasting Corporation et plus spécialement à Tim Dee, un de ses directeurs de production, commanditaire des émissions sur le stalinisme en Géorgie et en Crimée qui m'ont permis de voyager et de travailler dans deux régions superbes tout en bénéficiant d'une compagnie stimulante et de conseils d'une brillante créativité.

Un des grands avantages de tous mes déplacements a été la possibilité de travailler dans de nombreuses archives et bibliothèques. Je tiens à remercier le personnel de la Bibliothèque nationale publique d'histoire de Moscou, de la

Bibliothèque universitaire de Cambridge, de la British Library et de la London Library. Merci au personnel si serviable des Archives nationales de la Fédération de Russie, des Archives nationales militaires de Russie, des Archives nationales de littérature et d'art de Russie et des Archives nationales d'histoire sociale et politique de Russie et de leur annexe, les Archives du Komsomol. À Koursk, j'ai eu la chance d'avoir accès aux Archives nationales d'histoire sociale et politique ainsi qu'aux Archives nationales de la région de Koursk, et j'ai reçu un accueil tout aussi bienveillant aux Archives nationales de la région de Smolensk et au Centre de documentation sur l'histoire contemporaine de Smolensk pendant mon bref séjour. Je dois beaucoup aux deux chercheurs qui ont déniché pour moi un certain nombre de documents aux Archives centrales du ministère de la Défense à Podolsk, et je souhaite remercier la Bundesarchiv-Militärarchiv de Fribourg de m'avoir fourni d'abondantes informations contenues dans des documents ayant trait au renseignement militaire allemand.

La vie des soldats pendant la guerre était un domaine d'études nouveau pour moi. Par bonheur, j'ai bénéficié des conseils et des commentaires de spécialistes à toutes les étapes de ce travail. Parmi les nombreuses personnes dont la conversation a stimulé mes réflexions, je remercie Ian Collins, Ira Katzelnelson, Vladimir Kozlov, Norman Naimark, David Reynolds, Artem Cheinine, Ben Shephard, Steve Smith et Simon Sourgouladze. Éléna Séniavskaïa à Moscou, dont l'œuvre personnelle reste une source d'inspiration, m'a été d'une aide particulièrement précieuse dans les premières étapes de mes recherches, à l'image de son mentor, l'ethnographe et ancien combattant de la guerre, Lev Pouchkarev. Je remercie aussi tous ceux qui ont participé aux deux ateliers sur la culture et la motivation au combat organisés au Centre for History and Economics de King's College, Cambridge, en 2004 et 2005. Merci à Inga Huld Markan d'avoir organisé ces deux réunions et surtout, comme toujours, à Emma Rothschild pour ses indéfectibles encouragements.

La nécessité de distiller une documentation aussi abondante pour obtenir un volume unique avait, à première vue, tout pour me décourager. J'ai pu compter sur deux éditeurs prodigieusement doués, Neil Belton chez Faber et Sara Bershtel aux Metropolitan Books, qui, dès le départ, ne m'ont ménagé ni leurs commentaires ni leurs encouragements. L'ouvrage sous sa forme actuelle leur doit énormément et sa rédaction elle-même a été soutenue par leur amitié et leur enthousiasme. J'éprouve également une grande reconnaissance pour leurs assistants et pour tout leur personnel, d'une remarquable compétence. Mon agent à Londres, Peter Robinson, n'a cessé de me surprendre par son empressement à

lire et commenter les versions successives de mon texte, à débrouiller les sacs de nœuds et à me prodiguer vin et compréhension dans les moments difficiles. J’ai également eu la chance de travailler à New York avec Emma Parry, dont la bienveillance – et la conversation pleine de perspicacité – s’accompagne le plus souvent d’une tasse de thé. Mon père, Philip Merridale, ancien combattant lui-même, a lu la première version de mon texte et n’a pas hésité à me reprendre chaque fois que je m’égarais. Jasper Kingston m’a offert sa compagnie pendant toute la durée du processus de rédaction et de mise au point du manuscrit. Enfin, tous mes remerciements vont à Antony Beevor et à Sir Rodric Braithwaite, qui ont tous deux pris le temps, au cours d’un printemps 2005 fort occupé, de lire le manuscrit achevé, d’ajouter leurs commentaires avisés et de corriger certaines de mes erreurs les plus monumentales.

Travailler avec toutes ces personnes aurait déjà été un immense privilège, mais cette recherche m’a donné de surcroît la chance unique de rencontrer et de faire la connaissance de membres d’une génération extraordinaire, celle des hommes et des femmes qui se sont battus dans l’Armée rouge pendant la Grande Guerre patriotique. Ma dette à leur égard est incommensurable, ne fût-ce que par la source d’inspiration qu’ont été pour moi leurs récits d’existences bien remplies, d’espérances nouvelles et de réconciliation au terme de tant de souffrances. Je tiens à évoquer ici tout spécialement le souvenir de deux hommes. Contrairement à la plupart de leurs camarades dont les noms ont été modifiés dans le texte afin de préserver leur anonymat, Lev Lvovitch Liakhov et Ilia Natanovitch Némanov apparaissent sans masque. Ils m’ont dit, l’un comme l’autre, qu’ils seraient heureux d’être cités nommément, et même qu’ils en seraient fiers. Au demeurant, leur contribution à cet ouvrage a été d’une telle importance que cela m’a paru plus que justifié. Aussi est-ce avec un profond regret que j’ai appris leur disparition au cours de la rédaction de ce livre. J’espère que d’une manière ou d’une autre, leurs récits feront figure de monument à leur mémoire et d’hommage à leur courage, à leur intelligence, à leur humour et à leur sagesse.

Les images qu’ont évoquées les vieux soldats continuent à faire vivre dans mon esprit la Russie, et même la Russie de Staline. Je n’ai qu’à reprendre un des enregistrements de nos entretiens, une de leurs lettres de récriminations, une photographie, pour que tout l’univers qu’ils m’ont décrit se déploie à nouveau dans ma mémoire. Pour une femme singulièrement peu attirée par la chose militaire, je me suis prise d’un goût surprenant pour les chants de l’Armée rouge. Penser à la steppe de Crimée ou aux falaises du Dniepr m’inspire une sorte de

mal du pays, tout comme l’odeur la plus ténue de poussière d’archives. J’ai usé un passeport et deux paires de chaussures pour enquêter sur la guerre de Russie, et à mon retour en Angleterre, il m’est encore arrivé bien souvent de disparaître derrière un mur de volumes à reliure rouge imprimés en caractères cyrilliques. Accepter de partager cette vie étrange, et plus encore de la comprendre, n’est certainement pas donné à tout le monde. Pour toutes ces raisons, et pour bien d’autres encore, une dette inestimable me lie à Frank Payne.

Index